Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/journaldesjeunes31pari

JOURNAL

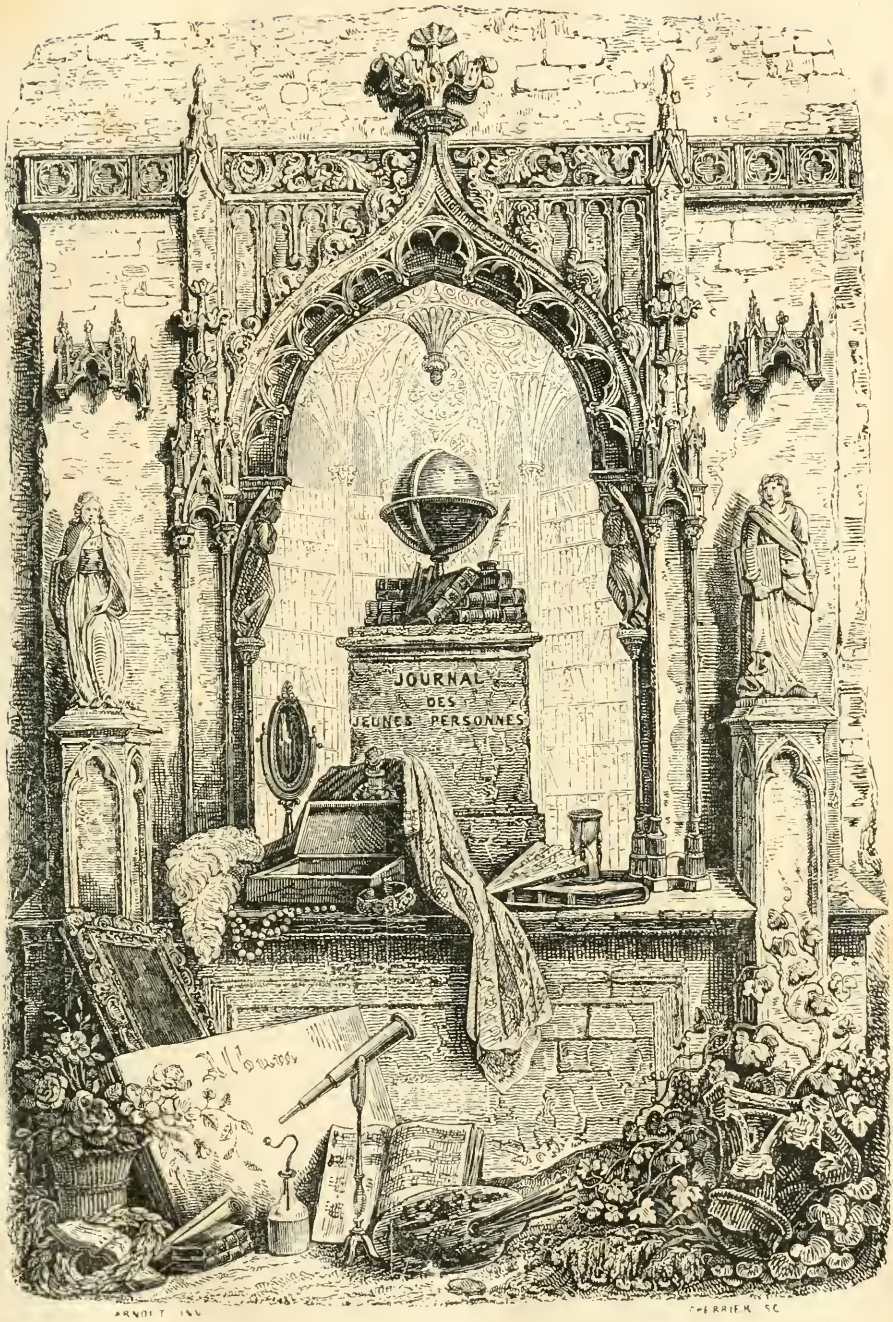
DES

JEUNES PERSONNES.

Paris,

Au Bureau du Journal, Rue du Dragon, 30.

IMPRIMERIE DE E. DUVERGER,
RUE DE VERNEUIL, N. 4.


JOURNAL
DES
JEUNES PERSONNES

JOURNAL

DES JEUNES PERSONNES.

LE GATEAU DES ROIS,

CHRONIQUE DU BERRI.

I.

Au temps des dernières croisades, le 6 janvier de l'année... (le chiffre est effacé sur le parchemin de la chronique) vers sept heures de relevée, il y avait grand feu, grande lumiere et grands esbats dans la métairie du Breuil, située sur la lisière des anciennes provinces du Berri et de la Marche. C'était le père Thiboust qui avait mandé tous ses enfants et petits-enfants pour tirer le gâteau des rois. La salle du festin était tapissée d'images de saints, d'ailes de chouettes, et de pusieurs faisceaux d'arbalètes, de frondes, de piques, de trompes et cornets, et autres attributs de chasse. Outre les trois lampes de fer qui pendaient aux poutres du plafond, quatre cierges de mélèze éclairaient les quatre angles de la salle; un arbre tout entier, pour bûche de Noël, brûlait dans l'âtre profond, répandant autant de clarté que de chaleur; et le long du mur en face, s'élevait le riche bahut de noyer tout garni de sa vaisselle d'étain lisse et brillante, tellement que les jeunes filles ne faisaient que s'y mirer. Enfin, au beau milieu, on venait de dresser la table de chêne épaisse et carrée, sur laquelle fumaient déjà la bouillie de potiron, les grillades de porc frais, l'oie rôtie et les lentilles fricassées.

Le père Thiboust entra, suivi de M. le curé, du tabellion, de Jérôme, jeune garçon du voisinage, arrivé le matin même des croisades, et de Gertrude, sa dernière fille, la plus belle et la plus chérie, enfant de dix-sept ans, que Dieu lui envoya quand il en comptait lui-même plus de soixante. Elle avait les yeux, la voix et le nom de sa mère qui était morte en lui donnant la vie, et quand son père la regardait, il ne se croyait pas veuf, il se croyait rajeuni de quarante ans. N'oublions pas la nourrice de Gertrude, bonne paysanne, fière et passionnée de sa fille, pleine de connaissances pratiques et de secrets merveilleux pour mille choses, et qui savait tout, je crois, excepté lire et écrire. Il y a des gens que cela gênerait. — A l'approche de ce cortége imposant, les deux filles aînées du père Thiboust, et leurs maris qui étaient arrivés des fermes voisines avec le bruyant trou-

peau des petits enfants, et qui se réchauffaient presque tous ensemble dans la vaste cheminée, se précipitèrent tumultueusement vers la porte, et, pendant quelques minutes, ce fut un pêle-mêle de caresses et de baisers sur les joues, sur les mains et sur les jambes du bienheureux aïeul.

« A table! » cria-t-il, avec une bonne voix, qui fit taire tous les autres bruits, et tout le monde, après le *Benedicite*, prit place au festin ; lui et M. le curé dans deux chaises à dossier sculpté, les hommes et les enfants sur des bancs, et les quatres femmes sur des escabelles. Gertrude, en s'asseyant, sentit quelque chose de moelleux et de velu qui venait de se glisser ; elle se releva bien vite en poussant un cri, comme si elle avait écrasé son gros chat ou quelque autre animal... C'était en effet une peau de loup magnifique. « Parions que c'est une galanterie de Jérôme, dit l'aïeul en vidant déjà son troisième verre ; depuis qu'il a pourfendu des Sarrazins et des lions, il tue nos loups comme des mouches. » Jérôme devint tout rouge. Gertrude le remercia d'un regard où il y avait une larme ; et le tabellion, *plus colère qu'un lion*, comme disait une chanson du pays, grogna entre ses dents inégales : « C'est égal, voilà une détestable plaisanterie !... Faire peur à une jeune fille !... Jolie surprise !.. — Allons, allons, interrompit le bon curé, il n'y a point de mal dans tout cela. C'est un présent de noces, peut-être ; et quand notre petite Gertrude sera *madame*, je me charge, moi, de faire poser cette superbe fourrure sur le banc de famille, dans la chapelle de Saint-Loup ! »

Un éclat de rire général accueillit le bon mot du curé, et couvrit les grogneries du tabellion et les soupirs des deux jeunes gens. Pour le père Thiboust, il n'avait rien vu, rien entendu de ce qui aurait pu le contrarier ou le chagriner. Les vieillards, quand ils sont en veine de gaîté, ne veulent rien de triste autour d'eux ; si des joues de vingt ans sont mouillées de larmes ou pâles de chagrin, ils ne s'en aperçoivent pas, ou ils n'y croient pas ; il faudrait s'apitoyer, et ils n'ont pas le temps à leur âge ! Puis ils se disent : Bah ! bah ! cela se passera ! sont-ils fous avec leurs peines ? le bonheur, c'est de vivre ! et ils se dépêchent de rire, et ils se glorifient d'être plus gais que les jeunes. Oh ! mes amis, ayons grand pitié de cette joie ! « Eh bien ! ma fille, reprit l'aïeul après un assez long silence de toute la table, pendant lequel personne n'avait eu la bouche fermée, eh bien ! mon enfant, et le gâteau des rois, et ces bouteilles de vieux vin, tu sais ?... — Pardon, mon père, j'oubliais... j'y cours. » Et Gertrude passa dans un office voisin.

II.

— Ecoutez ! écoutez ! dit l'aïeul avec mystère, il y a double fête aujourd'hui, mes enfants ; et tandis que Gertrude est occupée ailleurs, je vous apprends bien vite que le repas des rois est aussi celui des fiançailles... Je n'ai pas voulu en parler devant elle. Les jeunes filles sont toujours mal à l'aise quand on annonce leur bonheur ; et elle n'est prévenue que depuis hier. Mais devinez donc quel est le fiancé ? — Par la sainte Vierge ! s'écria tout d'un coup la nourrice, il ne faut pas être grand sorcier pour cela ; c'est monsieur Jérôme. — Taisez-vous, nourrice, reprit gravement le père Thiboust ; il ne faut humilier personne, même en riant. Parce que Jérôme est un pauvre orphelin, deviez-vous lui rappeler qu'il n'a jamais pensé, ni dû penser à des alliances de cette sorte ? Sois tranquille, Jérôme, continua-t-il en adoucissant sa voix, je t'aime comme un de mes enfants, et je saurai bien te trouver quelque bonne fille du pays, qui t'apportera en dot son travail et ses vertus, et nous veillerons tous à la prospérité de votre petit ménage. — Ah ! monsieur Jérôme, soupira la nourrice, pouvez-vous penser ?...

— Oh ! mes sequins ! mes sequins, murmurait Jérôme avec désespoir. — Donc, mes amis, reprit l'aïeul, saluez tous le tabellion comme mon gendre ! — Jésus ! bon Dieu ! ne put s'empêcher de crier la nourrice. » Le tabellion la regarda, se regarda lui-même et la regarda encore d'un air étonné. « Mais ce qu'il faut surtout que vous sachiez, continua le vieillard, c'est que cette métairie, dont le seigneur du Breuil m'a consenti la vente en partant pour la Terre-Sainte, je ne pouvais pas payer les deux derniers termes de son prix, car j'ai fait de grandes pertes et j'ai éprouvé de bien grands malheurs, dont je ne vous ai point parlé, mes enfants, et j'allais être chassé de ma maison, de mes plaines, de mes bois, par les créanciers de ce bon seigneur, qui est mort sur les marches du tombeau de Jésus-Christ, et je serais mort moi-même de la douleur de ne vous pas laisser ce bien que j'avais cultivé pour vous... Le tabellion est venu et m'a dit : Père Thiboust, j'aime votre fille; donnez-la-moi, et voici de quoi payer toute votre métairie; ce sera la dot de Gertrude. Le voulez-vous ? — J'en ai parlé hier soir à ma fille, en lui racontant ma détresse et la générosité du tabellion. Elle m'a demandé la nuit pour réfléchir, et ce matin, elle m'a sauté au col en pleurant de tendresse et en s'écriant : Soyez heureux, mon père ! — Oh ! mes sequins ! mes sequins ! soupira plus amèrement Jérôme; avant-hier encore je vous avais. Qui donc vous a volés, mes bons sequins ? — Et pour que notre bonheur soit complet, ajouta l'heureux père, Dieu nous a ramené aujourd'hui même notre ami Jérôme, que nous n'attendions plus, après deux ans de guerre chez les Infidèles, et qui va chômer ici la fête des Mages, dont il vient de conquérir le pays. »

En ce moment un garçon de ferme entra, portant un panier de vin; Gertrude le suivait avec le grand gâteau doré. « Comme tes yeux sont rouges, mon enfant ? serait-ce le feu qui t'a fait mal ? — Je crois que oui, mon père, et si votre... » Nul n'entendit la fin de cette phrase, car tous les enfants se mirent à crier : « Voilà les rois ! voilà les rois ! » Et ils battaient des pieds et des mains avec une joie étourdissante.

Quand le gâteau fut placé au milieu de la table, le curé se leva et dit : « C'est à pareil jour que les rois mages vinrent de l'Orient à Bethléem de Juda, car ils avaient vu dans le ciel l'étoile de celui qui était né roi des Juifs, et cette étoile marchait devant eux, jusqu'à ce qu'étant arrivée au-dessus du berceau de l'enfant, elle s'y arrêta. Et alors, entrant dans la maison, ils trouvèrent l'enfant Jésus avec Marie sa mère; ils se prosternèrent et ils l'adorèrent; puis, ouvrant leurs trésors, ils lui offrirent en présent de l'or, de l'encens et de la myrrhe. La *fête des Rois* a été instituée en commémoration de cette scène pompeuse et naïve à la fois. Quel spectacle plus merveilleux et plus touchant que celui de ces trois mages, avec leurs tiares et leurs robes d'or, venus de bien loin pour s'agenouiller dans la crèche où était né l'enfant qui devait sauver et changer le monde !... Les gâteaux nous retracent les présents des mages, et la fève le divin hasard de la royauté. Le roi de la fève était également proclamé dans les festins de l'antiquité païenne, mais ce n'était qu'un jeu solennel, une illusion de l'ivresse, une cérémonie toute profane qui se renouvelait à chaque grand repas. Il n'était réservé qu'au christianisme de jeter la mémoire des saints mystères au milieu de nos joies, et de faire un acte de religion d'une fête de famille. Et quel charme de penser qu'aujourd'hui tous nos frères du monde entier se réjouissent en même temps et de la même manière, et de nous rappeler que nos aïeux n'ont jamais manqué à cette Pâque riante, à cette communion du plaisir ! — Allons, Gertrude, il est écrit qu'une main qui n'a

pas encore l'anneau nuptial doit couper les parts du gâteau ; faites vite, si vous voulez user de ce droit. Quelque chose me dit qu'il y a urgence, mon enfant... » Et le bon prêtre cligna des yeux avec une intention de malice qui fit sourire presque tous les convives.

Gertrude se leva donc et divisa le gâteau en vingt parts égales ; puis elle les cacha sous un napperon aussi blanc que ses mains, et elle appela Marie, la plus gentille, la plus spirituelle et la plus sage des petits anges qui entouraient la table. La belle enfant, aussi rouge et aussi émue que s'il s'agissait déjà de ses noces, s'avança plus belle encore de son trouble. Elle glissa sous le napperon une petite main, incapable de fraude, en nommant une personne de la compagnie à chaque portion du gâteau qu'elle touchait, sans l'interroger d'un doigt indiscret. La distribution se fit dans un silence religieux : d'abord la part du bon Dieu ou des pauvres, que l'on mit toute seule sur un beau plat d'étain ; puis celles de l'aïeul et de M. le curé, et ainsi de suite. « Je sais bien qui sera la reine si j'ai la fève, dit le tabellion. » Gertrude ne dit point : « Si j'ai la fève, je sais bien qui sera le roi. » Et comme chacun se disposait à rompre son morceau, un grand coup de tonnerre éclata sur la métairie ; au même instant la pluie tomba par torrents, et on entendit frapper précipitamment à la porte extérieure.

III.

« Qu'on ouvre, cria le père Thiboust, et, qui que ce soit, qu'il entre, fût-ce un assassin. Par un temps semblable, l'hospitalité pour tous !... à moins que ce ne soit un Juif ou un sorcier ! Mais le dernier magicien a été brûlé à la Saint-Jean, et c'était bien un feu de joie ; et depuis l'édit de Pâque tous les Juifs sont sortis du royaume pour n'être pas brûlés eux-mêmes dès ce monde. Que Satan les fasse cuire dans l'autre !... »

L'aïeul parlait encore lorsqu'un étranger fut introduit dans la salle par Gertrude et Jérôme, qui avaient couru ouvrir, doublement heureux qu'ils étaient de faire ensemble une bonne action ! L'étranger, vieux et débile et s'appuyant sur un long bâton, s'arrêta au seuil de la porte pour incliner trois fois sa tête chauve et sa barbe blanche devant l'assemblée : « Que Dieu, messeigneurs, répande sur vous une pluie de bénédiction ! » Et il fut s'asseoir dans l'âtre, dont Gertrude ranimait la flamme.

« Qui que vous soyez, lui dit l'aïeul de sa place, vous êtes notre hôte pour cette nuit et pour toutes celles dont il vous plaira d'honorer mon gîte. Mais, à la ceinture de corde qui attache votre robe grise et trouée, au manteau brun qui enveloppe vos épaules, au chaperon de feutre qui retombe sur votre dos, aux sandales de vos pieds, et surtout à votre visage saint et vénérable, seriez-vous pas un pélerin qui revenez tout droit de Jérusalem ? — Jérusalem ! Jérusalem ! soupira l'étranger. — Oh ! s'il en est ainsi, reprit l'aïeul, parlez, parlez ; nous avons là quelqu'un qui, Dieu merci, a plongé sa lance dans le ventre de plus de cinquante Sarrazins, les plus maudits des hommes... après les Juifs. — J'ai froid et j'ai faim, répondit l'inconnu. — Pardon, notre hôte ; mais vous arrivez on ne peut plus à propos ; nous allions entamer le gâteau des rois, et la part de Dieu est à l'étranger qu'il nous envoie. » Et déjà Gertrude avait apporté au voyageur et déposé près de lui la portion de gâteau bénit et une aiguière pleine de vin. Cependant le festin reprit son cours et sa gaîté, et tous les convives, impatients de crier : *le roi boit !* ouvrirent leurs parts, et la fève ne se trouvant dans aucune : « C'est donc le pélerin qui est roi, cria-t-on d'une seule voix. » Mais l'étranger n'avait pas touché à sa part ; Gertrude se hâta de l'ouvrir, et en tirant la fève : « Oui, c'est lui ! c'est lui ! Notre hôte, ajouta-t-elle, remerciez Jésus et la Vierge de ce présage de bonheur ! » Et

tout le monde se mit à manger le meilleur gâteau qui fût jamais sorti des blanches mains d'une jolie fille.

« Qu'est-ce à dire, notre hôte, vous ne mangez point de ce gâteau? reprit le père Thiboust; vous aviez faim cependant!... Il faut manger pour boire, et nous attendons tous que vous leviez le verre pour que la salle retentisse de nos *vivat!* Voyez, ces pauvres enfants sont tout consternés. Gertrude, ajouta-t-il, notre hôte, affaibli par la route et par l'âge, craint peut-être la pâte; jette seulement la fève dans son gobelet et donne-lui de cette grillade de porc frais dont il reste le meilleur morceau. » Cela fait, l'étranger ne but ni ne mangea. « Voilà qui est bizarre, dit le curé. — Je souffre, pitié! je souffre, répétait l'inconnu en baissant la tête. » Gertrude s'approcha pour dénouer sa ceinture et le débarrasser de son manteau. Tous les regards étaient fixés sur lui. « Quoi! pas un chapelet! disait l'un. — Pas une image de saint! disait l'autre. — Pas une croix! disait le curé. — Quel pélerin est-ce donc? cria l'aïeul d'une voix sévère, et se levant en pied. Toute la table en fit autant. « Serait-ce un... — Mon père! mon père! interrompit Gertrude, voilà une petite croix; je la tiens, je vous assure... — Montre-la, montre-la... Eh bien?... — Elle s'est perdue, mon père; je la cherche. » Et le vieillard tremblant lui prenait les mains et la remerciait du cœur et des yeux. « Tu ne la trouveras point, va. Venez ici, Gertrude, venez ici. Et toi, mystérieux étranger, couvre vite ta face et ta poitrine du signe des chrétiens; fais vite ce signe de salut avec ta main droite, ou.... fusses-tu Satan lui-même, nous te jetterons sur le chemin comme une proie aux voleurs, aux loups et à la tempête. » L'étranger, sans faire aucun signe, se dirigea vers la porte. Alors le tabellion, fanatique sans piété, comme il était amoureux sans tendresse, arrêtant le vieillard par sa barbe : « Le signe de la croix! le signe de la croix! lui cria-t-il. » L'inconnu tomba sur ses deux genoux : « Grace, grace, mes bons Nazaréens. !... — Voyez-vous, reprit le tabellion en le menaçant d'une escabelle, c'est un Juif! »

« C'est un Juif! répéta toute l'assemblée. » Et les hommes s'armèrent de bâtons et de couteaux, et les femmes se voilèrent le visage, et les enfants hurlaient et jetaient à la tête du vieillard les restes des bouteilles et des plats, et Jérôme et Gertrude lui faisaient un rempart de leurs corps, et la nourrice suivait tous les mouvements de sa fille, et le curé, seul et grave au milieu de ce désordre, criait : « Arrêtez, arrêtez, insensés! Dieu est mort pour tous et il n'a tué personne. » Comme le Juif continuait à supplier en se débattant beaucoup, quelque chose de lourd et de sonnant tomba de sa robe. « Un sac rempli d'or, dit le tabellion; et comment, Juif, souffrais-tu de la faim et du froid avec tous ces moyens de t'en préserver? C'est sans doute quelque vol que tu voulais déguiser?... — Ah! monseigneur! reprit le vieillard toujours à genoux, cet or n'est pas à moi et je serais mort à côté plutôt que d'y toucher. Tuez-moi, mais auparavant écoutez, afin de pouvoir achever vous-même l'œuvre de justice que je voulais accomplir. » Le silence se rétablit, mais un silence toujours menaçant; et le Juif :

« Hier, messeigneurs, à la nuit tombante, je sortais d'Issoudun, car je ne voyage que dans les ténèbres, n'ayant pu sortir du royaume dans le délai de l'édit, parce que je soignais ma bien-aimée Sara, ma pauvre fille, que le Seigneur vient de me reprendre après une maladie de huit mois; mais vous ne me plaindrez pas, moi, Juif maudit.... Nous sommes pères pourtant, et quand nos enfants meurent, notre cœur est comme une plaie saignante Hier soir donc, je sortais d'Issoudun, lorsque j'entendis des cris sur la route... » (Ici Jérôme écouta très attentivement.) « Je courus comme je puis courir; mais quand j'arrivai à l'endroit des cris, tout ce que je vis c'est un jeune homme qui

s'enfuyait en continuant d'appeler *au secours!* et trois brigands qui l'avaient dévalisé et qui se partageaient au pied d'un arbre une belle bourse de soie brochée d'or et remplie d'or aussi... » (Jérôme prit le bras du vieillard et le regarda d'un air d'anxiété.) « Ils ne m'avaient pas aperçu, continua le Juif; j'allai droit à eux en brandissant un large damas; ils voulurent faire résistance, mais ils y étaient mal préparés, et puis une mauvaise conscience nous ôte tant de forces! J'étendis l'un d'eux raide mort, les autres prirent la fuite. La nuit leur dérobait ma faiblesse et mon âge, ou peut-être crurent-ils voir en moi l'ange exterminateur. Mon sabre était tombé dans la bagarre, je l'oubliai; mais je n'oubliai pas la bourse, car je voulais la rendre au pauvre voyageur, ou du moins la déposer, en fuyant de France, à un Nazaréen des environs, qui ne maltraite pas et ne maudit pas le pauvre Juif, parce qu'il me connaît depuis long-temps et qu'il est charitable, comme votre saint pasteur... lorsque je fus surpris par l'orage, et que, terrassé de fatigue et de besoin, j'osai frapper à cette porte.... d'abord hospitalière.... Mon ami aurait fait publier par tout le pays cette aventure, et il aurait découvert le vrai possesseur de la bourse. Faites, messeigneurs, ce qu'il aurait fait, et tuez-moi. Et puisse votre bonne action racheter votre crime aux yeux du Seigneur !.....

—Ah! mon sauveur! mon père! non, tu ne mourras point, s'écria Jérôme, ou ils me tueront avec toi. Cette bourse est à moi; c'est moi qui suis ce voyageur que des brigands ont dévalisé hier... Oh! si tu savais! ce ne sont point des sequins que tu me rends, c'est peut-être la vie, et cent fois plus que la vie. Donne! donne!.... — Et combien y avait-il de sequins dans la bourse, jeune homme? demanda le Juif d'un air soupçonneux.— Deux mille.—N'y avait-il pas autre chose encore dans cette bourse? —Oui, certes, et des choses bien autrement précieuses que les deux mille sequins. » Et Jérôme se pencha vers l'oreille du Juif et lui dit quelques mots tout bas. « Prenez-donc ce sac de toile, dit le vieillard, et ôtez-en la bourse que j'y ai renfermée, car elle est bien à vous. »

Tous les assistants étaient stupéfaits de cette scène si imprévue, et Gertrude suffoquait d'émotion et d'une vague espérance. La nourrice prit tout à coup la bourse des mains de Jérôme, et l'ouvrant avec assurance, elle fouilla parmi les sequins et en tira une fleur séchée, une boucle de cheveux tout pareils à ceux de Gertrude, un portrait mal dessiné, mais sublime de ressemblance, et un petit papier où il y avait écrit ces mots avec du sang : « Le seigneur du Breuil m'a donné ces deux mille sequins en mourant à Jérusalem, parce qu'une autre fois je lui avais sauvé la vie. Et moi, qui avais été en Terre-Sainte afin d'y mourir ou d'en rapporter des richesses qui me permissent d'aspirer à la main de Gertrude, le seul trésor de mon ame, je retourne au saint royaume de France avec cet espoir au cœur, et si Gertrude n'est plus libre.... puisse-t-elle du moins, après ma mort, qui ne se fera pas attendre, trouver ici la preuve... »

« Ah! M. le curé, c'en est assez, cria la nourrice en arrachant le papier des mains du bon pasteur; et vous, M. Thiboust, et vous tous, et vous-même, M. le tabellion, n'allez-vous pas prendre les mains de ces deux pauvres enfants et les enchaîner l'une à l'autre?.... N'est-ce pas le bon Dieu qui a conduit tout cela? Tenez voilà cinq cents sequins pour le bon Juif, que le ciel protége jusqu'aux frontières du royaume! en voilà cinq cents pour racheter la métairie, et en voilà mille pour la dot de Gertrude.... et puis M. Jérôme par-dessus le marché.

— Et pourtant, ma fille, dit le père Thiboust, tu épousais le tabellion?—Oui, mon père, car il fallait sauver votre honneur et le repos de votre vieillesse, et je croyais Jérôme à jamais perdu... mais j'aurais vécu bien malheureuse et pas long-temps. » Un seul cri : « Qu'elle vive! qu'elle vive heureuse!

— Amen! dit le curé.

— Jugez vous-même, dit le père au tabellion.»

Le tabellion ouvrit ses deux grands bras et baissa la tête.

« Venez donc, mes enfants, que je vous bénisse. » Et Gertrude et Jérôme se jetèrent aux pieds et au cou du vieillard. Il paraît qu'on ne meurt pas de joie.

« Quand je vous le disais, reprit la nourrice, que M. Jérôme... »

— Mais nous tirerons un autre gâteau des rois, ajouta le père Thiboust en interrompant la nourrice.

— Oui! oui! tout de suite, tout de suite, crièrent tous les petits enfants, qui ne s'étaient guère amusés. »

Et quand on se retourna du côté du Juif, on ne le vit plus. Il était parti sans bruit et sans emporter les sequins qu'on avait mis dans sa robe.

EMILE DESCHAMPS.

SIMPLE VIE[1].

Oh! laissez-moi mes rêveries,
Mes beaux vallons, mon ciel si pur,
Mes ruisseaux coulant aux prairies,
Mes bois, mes collines fleuries
Et mon fleuve aux ondes d'azur.

Laissez ma vie au bord de l'onde
Comme elle suivre son chemin,
Inconnue aux clameurs du monde,
Toujours pure, mais peu profonde,
Et sans peines du lendemain.

Laissez-la couler lente et douce,
Entre les fleurs, près des coteaux,
Jouant avec un brin de mousse,
Avec une herbe qu'elle pousse,
Avec le saule aux longs rameaux.

Mon ame est un oiseau qui chante
Sous la ramée, au fond des bois;
Sa voix est plaintive et touchante
La solitude qu'elle enchante
Donne mille échos à sa voix.

Mes heures, à tout vent bercées,
S'en vont se tenant par la main;
Sous leurs pas légers mes pensées
Éclosent belles et pressées
Comme l'herbe aux bords du chemin.

On dit que la vie est amère :
O mon Dieu! ce n'est point pour moi!
La poésie et la prière,
Comme une sœur, comme une mère,
La bercent pure devant toi.

Enfant, elle poursuit un rêve,
Une espérance, un souvenir,
Comme un papillon sur la grève;
Et chaque beau jour qui se lève
Lui semble tout son avenir.

Les jours lui tombent goutte à goutte,
Mais doux comme un rayon de miel;
Il n'en est point qu'elle redoute,
O mon Dieu! c'est ainsi sans doute
Que vivent les anges au ciel.

La mort doit nous être donnée
Douce après ces jours de bonheur.
Comme une fleur demi-fanée
Au soir de sa longue journée,
On penche la tête et l'on meurt.

Et si l'on croit, si l'on espère,
Qu'est-ce mourir? Fermer les yeux,
Se recueillir pour la prière,
Livrer l'ame à l'ange son frère,
Dormir pour s'éveiller aux cieux.

Justin MAURICE.

(1) Nous offrons avec plaisir à nos lectrices ces vers inédits d'un jeune poète, plein d'avenir, qui vient de se révéler au monde littéraire par un volume de *poésies* qui se distinguent par l'élévation et la pureté des pensées autant que par l'élégance de l'expression.

Nous recommandons avec plaisir à nos jeunes abonnées les *Pensées du ciel et de la solitude*, 1 vol. in-8.

LES INDIENNES.

J'ai, mesdemoiselles, à vous faire un aveu. Lorsqu'à votre âge il m'arrivait une robe d'indienne, je m'écriais d'abord : Le dessin est-il à la mode? Je disais plus tard : Est-elle bon teint? C'était tout. Et cependant ce nom d'*indienne*, consacré par l'usage, quoique toutes nos toiles peintes soient françaises, aurait dû me faire penser à l'origine de ces étoffes, aux efforts de nos fabricants pour les imiter ; et cependant les noms de *Jouy*, *Vesserling*, *Mulhausen*, apposés à la tête des pièces comme timbre royal de l'industrie, auraient dû me révéler son importance, me porter à découvrir ses secrets. Vous avez fait ainsi, n'est-ce pas? Eh bien, réparons nos torts en visitant ensemble une fabrique de toiles peintes.

Entrons : les ouvriers sont à l'ouvrage; qu'ils sont nombreux! Voici d'abord les *dégraisseurs* occupés à dégager les calicots des colles, des matières graisseuses dont le tisserand enduit les fils pour les faire glisser aisément. Ce *dégraissage* est chose rapide. L'immersion dans une lessive caustique, l'action d'une mécanique qui pendant vingt-cinq minutes agite l'étoffe dans l'eau chauffée à la vapeur, suffisent pour nettoyer exactement au moins vingt pièces en un jour.

Maintenant voici les *flambeurs*, prêts à *flamber*, à *griller* les toiles bien sèches, à leur *donner le roussi*. On emploie indifféremment ces termes pour exprimer l'opération par laquelle on brûle le léger duvet qui hérisse leur surface, et s'opposerait à la netteté de l'impression. Examinons l'appareil. Deux cylindres, dont la longueur est égale à la largeur de l'étoffe, sont superposés et la laissent passer entre eux. Le cylindre inférieur porte une rangée de lampes à l'esprit de vin, on fait jaillir, sur toute sa longueur, des jets d'hydrogène enflammé... La flamme pure et légère de l'alcool ou du gaz monte bruyante vers le cylindre supérieur dans lequel l'air, absorbé sans cesse par une machine aspirante, se précipite sans cesse par une fente inférieure, entraînant avec lui la flamme semblable à une toile de feu.. Elle rase, traverse l'étoffe.... Ne craignez rien ! sa vitesse la sauve. Cinquante aunes passent par minute. Mais pas un mot! pas un regard! Tournez, tournez, veillez sans cesse, tant que l'étoffe passe et fuit ; un instant de repos la livrerait aux flammes.

Serait-ce dans le but d'arrêter ce malheur que, là tout près, ce groupe d'ouvriers emplit cette vaste cuve d'eau chlorurée? Non, cette cuve est destinée à blanchir les toiles après le *roussi*. Les fabricants peu instruits ou timides emploient une lessive qui nécessite après le *blanchîment* le *passage au sur*, c'est-à-dire l'immersion dans l'eau aiguisée d'acide sulfurique. Tous font usage de la *calandre*. Entre les trois cylindres passent et repassent les étoffes comprimées, qui en reçoivent un lustre favorable à l'impression.

Ces opérations forment seulement la préparation des indiennes. Voulez-vous, mesdemoiselles, me suivre dans l'atelier où se préparent les *mordants?* Ce sont des substances chimiques qui pénètrent l'étoffe, qui forcent les couleurs à se combiner avec elle, à la *mordre*, pour ainsi dire. L'*acétate d'alumine*, l'*acétate de fer*, les *solutions d'étain*, sont les mordants le plus souvent employés.

On les applique sur les toiles à l'aide de planches ou de cylindres gravés en relief. Voyez ; les parties saillantes portent seules sur le tissu ; elles y laissent l'empreinte du dessin que l'on veut obtenir. Pour que cette empreinte demeure bien nette, pour que

les mordants adhèrent convenablement à la planche, on les épaissit avec la gomme ou l'amidon. Cet épaississement a lieu pour toutes les substances propres à établir les dessins, afin que leur action s'arrête là où s'arrêtent les contours.

Les ouvriers disent que chaque couleur, chaque nuance exige un mordant différent. Voilà pour le rouge seulement trois cuves de mordants : *cuve de premier rouge*, ou ponceau ; *cuve de second rouge*, ou cerise ; *cuve de troisième rouge*, ou rose ; ainsi pour les jaunes, pour les bruns. D'autres couleurs résultent du mélange des mordants ; le vert, par exemple, est dû à la réunion du jaune et du bleu. Mais ces mordants sont les agents de la couleur, et non point la couleur même. Ils sont à peu près incolores d'ailleurs ; aussi pour guider l'*indienneur* dans son travail, leur donne-t-on avec un peu de teinture une nuance analogue à la nuance qu'ils produiront.

Si maintenant nous voulons connaître comment s'impriment ces mordants sur les toiles, suivons ces enfants qui les portent à l'atelier voisin.

C'est celui des *imprimeurs*, ou indienneurs. Devant les hautes fenêtres qui l'éclairent abondamment, des tables de pierre ou de marbre, recouvertes d'un tapis et surmontées d'un levier, reçoivent l'étoffe blanche et déroulée. A droite, à gauche, l'indienne commencée est jetée en festons sur des tréteaux. Près du plafond, de semblables draperies flottent dans toute la longueur de l'atelier. Ce sont les pièces d'indiennes, à demi ou complètement imprimées, que l'on suspend ainsi sur l'étendoir pour les faire sécher.

Sous ces festons de l'industrie, devant chaque établi, un indienneur est placé. A sa droite est le baquet, large caisse portée sur un pied et presque remplie d'une décoction mucilagineuse appelée *fausse couleur*. Cette bouillie forme une sorte d'humide et doux matelas qui soutient le *tamis*, cadre bien tendu d'un drap fin sur lequel un enfant, nommé *tireur*, étend uniformément le mordant avec une brosse.

Armé de la planche ou *bloc*, tantôt formée de trois planchettes réunies et portant les dessins en relief, tantôt en cuivre rouge gravé en creux, l'indienneur appuie d'une main légère cet instrument sur la surface colorée du tamis ; il l'applique sur la toile et le comprime, en pesant avec force sur le levier [1].

L'empreinte est reçue ; l'enfant tire la toile imprimée, la toile blanche arrive, et prenant soin de rejoindre dans une tige, une fleur, l'ouvrier recommence et continue son ingénieux travail, ou plutôt il en poursuit le début, car il n'applique d'abord que le mordant d'une couleur, et souvent, et presque toujours les teintes sont multipliées. Aussi, déjà imprimées, les toiles retournent-elles une ou plusieurs fois sous les doigts de l'indienneur ; aussi le nombre des planches fait-il nommer les indiennes *à une*, *à deux*, *à trois*, *à quatre*, *à cinq*, *à six mains*, etc. ; aussi faut-il dans la première planche, appelée *planche d'impression*, conserver intacte la place des couleurs à venir, fixées par d'autres planches nommées *rentrures*, parce qu'elles rentrent dans les parties réservées des premières empreintes.

Nous connaissons maintenant l'impression au *bloc* ou à la *planche*, mais nous devons apprendre encore l'impression au *cylindre*, essayée en 1801 à Jouy par M. Oberkampf, et depuis étudiée en Angleterre par le savant M. Molard.

Si le premier procédé est élégant, gracieux, le second, plus rapide, a ce caractère imposant que l'industrie reçoit de l'emploi des machines. L'étoffe enroulée sur d'énormes bobines, comme la soie dont nous brodons des fleurs, passe et subit l'action d'un cylindre en cuivre gravé, imbibé du mordant choisi.

(1) Dans quelques fabriques, au lieu de faire usage du levier, on frappe avec un maillet sur la planche. Ce procédé est inférieur.

La machine qui porte à la fois les bobines, l'auge à mordant, le cylindre gravé, fait tourner celui-ci deux mille cent soixante fois par heure; en trois ou quatre minutes elle imprime la pièce d'indiennes qui naguère coûtait quatre heures de travail à un homme et à un enfant. D'après les principes connus, chaque nouveau mordant exigerait un nouveau cylindre; mais la difficulté des raccords empêche d'en employer plus de deux, et l'on applique les autres mordants à la planche. Ainsi, à l'exception des indiennes *à une* ou *à deux mains*, toutes les autres sont imprimées à la fois au cylindre et au bloc.

Les mordants sont appliqués, les toiles ont quitté la table de l'indienneur, la machine à imprimer; elles sont bien sèches. Les mordants vont y développer, dit-on, du rouge et du rose, du brun et du lilas. Devinez-vous comment? Ces couleurs sont bien ternes! qu'elles ont peu de rapport avec leur nom! Qu'espérer de ces espèces de taches qui empâtent le tissu avec tant de régularité?

On sourit, tout en voyant porter l'étoffe au-dessus d'une chaudière remplie d'une décoction de garance. On l'y plonge à diverses reprises en la dévidant avec un moulinet. Voyez donc! l'étoffe a changé d'aspect. Il n'y a qu'une seule teinture rouge, et chaque mordant a produit une teinte différente. Ce ponceau vif est dû à l'acétate d'alumine, ce brun sombre à l'acétate de fer. Ces deux mordants plus délayés ont donné naissance au rose, au lilas. Tels sont les effets de ce bain nommé *garançage*.

Il est fâcheux que ces fleurs si pures brillent sur ce fond sali d'une teinte rougeâtre. Attendez; nulle couleur n'est solide sans mordant; on va faire disparaître celle qui blesse justement vos regards. On va passer l'étoffe au *sonage* (la laver dans une eau de son), l'attacher au piquet dans la rivière, l'étendre quelques jours sur le pré, l'envers en-dessus. Venez voir l'indienne pareille. Toutes les souillures ont disparu; le fond présente une éblouissante blancheur.

Désirez-vous, jeunes amies, des couleurs encore plus vives, un blanc plus éclatant? On peut aisément vous satisfaire. Dans cet atelier, les indiennes les plus soignées subissent un bain de bouse de vache. — De bouse?... — Oui, de bouse... vous avez bien entendu. Ce bain étrange est souvent important; mais il est plus usité en Angleterre qu'en France.

« Trouvez-vous, dit un chef d'atelier, que les couleurs obtenues ne sont pas assez nombreuses? elles vont se multiplier. Reprenons cette indienne, choisissons d'autres planches, et, suivant de nouveaux dessins, appliquez les mêmes mordants, puis soumettons l'étoffe au *gaudage*, c'est-à-dire, remplaçons la décoction de garance par une décoction de gaude.

Dans cette teinture jaune, l'acétate d'alumine change en olive les dessins lilas précédemment obtenus; l'acétate de fer produit le vert américain. Superposé au rouge de la garance, il engendre la couleur orange. Lavez, blanchissez; les dessins orange, olive et vert se détachent à leur tour sur un beau fond blanc.

Ce n'est pas tout; avec de nouvelles planches nous pouvons porter sur le tissu, non plus des mordants seulement, mais de véritables teintures; par exemple, l'indigo, qui, mêlé avec un peu d'orpin et de potasse, fournira un bleu solide et produira un beau vert en se combinant avec le jaune de la garance.

Cet exemple nous conduit aux *couleurs d'application;* elles peuvent être fixées immédiatement à la planche, mais il faut s'en défier; à l'exception du *bleu* et du *rouille*, elles manquent de solidité, et, par ce motif, on nomme les toiles ainsi imprimées *indiennes en petit teint*. On peut les rendre plus solides en exposant les pièces à la vapeur de l'eau bouillante qui fait pénétrer les couleurs.

Ce moyen a pourtant son utilité; il sert à réimprimer les indiennes défectueuses ou

hors de mode. Dans les villes manufacturières, il offre une ressource aux demoiselles économes qui font *indienner* ainsi les jaconas jaunis, les indiennes passées ; on détruit les couleurs ternies, on blanchit complètement l'étoffe au moyen du chlore, puis on imprime en petit teint les nouvelles couleurs sur l'envers.

Jusqu'à présent nous n'avons vu exécuter que des indiennes à fond blanc ; étudions maintenant les procédés en usage pour obtenir les indiennes à fond de couleur ; en ce genre, les couleurs précèdent les dessins.

A cet effet, toute l'étoffe est d'abord imprégnée du mordant propre à donner la teinte du fonds ; on la fait passer autour d'un rouleau plongé au fond d'une auge que remplit le mordant liquide, puis entre deux cylindres qui la compriment, et, tout en l'égouttant, font pénétrer la liqueur dans les fils du tissu. Au sortir du bain de gaude ou de garance ce tissu présentera une couleur uniforme. Comment y tracer des dessins?

Venez vers cette table. Remarquez cet ouvrier devant qui se déroule une percale noire qu'il veut charger de fleurs blanches pour en faire une indienne de deuil. Au lieu de mordants il emploie des acides ou sels nommés *rongeants*.

L'acide oxalique, épaissi comme à l'ordinaire, est celui qu'il choisit ; sa planche en est chargée ; il l'applique. La couleur est *rongée* dans toutes les parties touchées par l'acide ; là le noir devient blanc.

Son voisin a devant lui la même étoffe, mais il emploie un *altérant*. Sa planche porte des palmettes en relief ; il la charge d'une dissolution d'étain épaissie. L'acide agit comme le feu ; la couleur change à son contact ; les palmettes cramoisies semblent semées sur le fond noir par la baguette d'un magicien.

Approchons de cet ouvrier ; c'est un *enleveur*. Il couvre d'œillets blancs un calicot rouge destiné d'abord à faire des rideaux. L'acide sulfurique gommé est l'agent de cet autre prodige nommé *enlevage*.

Vous sentez bien, mesdemoiselles, qu'après avoir ainsi dévoré une couleur, on peut, avec la même planche, la remplacer par un nouveau mordant, ou bien une couleur d'application ; que l'on peut employer ensemble les *rongeants* et les *altérants*, superposer les mordants ; blanchir le fauve, verdir le bleu, changer l'olive en aurore ; demander la nuance du fond à la gaude, les teintes des fleurs à la garance ; combiner tous les moyens ; émailler l'étoffe de toutes les couleurs.

L'industrie ne se lasse pas plus que la curiosité. Voici encore un procédé d'enlevage ; procédé ingénieux, prompt, économique, mais n'agissant que sur des pièces de dimension égale, sur des mouchoirs. Ils sont teints en pièce uniformément ; on les sépare, on les empile jusqu'à deux pieds de hauteur ; on les presse fortement entre deux plaques métalliques, découpées à jour, suivant le dessin choisi. Une pompe puissante chasse à travers ces ouvertures du chlore liquide ; il détruit la couleur ; mais la force de la pression lui défend de dépasser les contours de ces découpures. Ouvrez au hasard cette pile ; partout, sur les mouchoirs entassés, vous admirez la netteté parfaite des bouquets obtenus sur tous en un clin d'œil.

Mais là, tout près, au lieu de créer des *blancs* sur un fond uni, on les *réserve*. Sur la toile blanche on imprime avec la planche chargée d'une préparation liquide et gommeuse, épaissie cette fois par la terre de pipe pulvérisée. Après dessiccation complète, on plonge successivement l'étoffe dans plusieurs bains colorés, dont le premier est toujours bleu ; puis enfin dans l'eau de rivière jusqu'à ce que la *réserve*, emportée par l'eau, ait laissé le dessin tout-à-fait net.

Quoi qu'il en soit, toutes les indiennes obtenues par ces différents procédés subissent une dernière et commune opération ; elles passent dans les mains des *apprêteurs* qui, après les avoir trempées d'une eau gommeuse,

les font passer encore humides entre deux cylindres métalliques bien chauds pour donner à leurs surfaces l'apprêt lustré que nous connaissons.

Eh bien ! jeunes amies, que dirons-nous désormais des indiennes? Elles ont peuplé Mulhausen; elles ont fait d'Oberkampf un des rois de notre industrie. Cette esquisse, quoique imparfaite, ne nous les fera-t-elle pas regarder avec intérêt? Ne nous conduira-t-elle point à penser que si, *pour le sage, une mousse est un chef-d'œuvre du ciel*, pour une personne éclairée, une humble toile est un des chefs-d'œuvre de l'homme.

Mme Élisabeth CELNART.

HISTOIRE NATURELLE.

L'OISEAU DE PARADIS.

Vous ne connaissez peut-être le Paradisier ou oiseau de Paradis, que pour avoir vu sa dépouille couronner d'un élégant panache des cheveux artistement tressés. Peut-être aussi, prenant son nom à la lettre, y avez-vous rattaché quelque légende poétique, et vous m'en voudrez de venir vous raconter une prosaïque histoire, sous prétexte de défendre les intérêts de la science. Je concevrais cette prévention, car moi aussi, je l'avoue, avant de satisfaire ma curiosité dans les récits des voyageurs et des naturalistes, j'avais fait sur ce nouveau phénix, ignoré des anciens, je ne sais combien de rêves qui me semblaient dignes des contes de l'Asie orientale, son climat natal. Moitié invention, moitié réminiscence de quelque lecture d'enfant, j'aimais à me figurer l'oiseau de paradis parmi les habitants du ciel, et je le voyais planer avec un battement d'ailes imperceptible au-dessus des séraphins en prière, comme on voit parfois dans nos églises le passereau et l'hirondelle suspendre leur vol sur un chœur de jeunes vierges qui chantent les louanges du Seigneur. Ou bien, passant à des suppositions plus profanes et les associant aux traditions de la croyance des fils d'Ismaël, je faisais échapper l'oiseau mystérieux de la volière du paradis de Mahomet, où il avait vecu jusque là avec la colombe de l'arche, le pigeon du Prophète, et le perroquet de la reine de Saba qui servait de messager entre elle et le roi Salomon [1].

Heureusement pour ceux qui aiment les contes, l'histoire naturelle a aussi les siens; elle a sa féerie et ses prodiges, ses magiciens et ses poètes. Il n'est guère de vérité chez elle qui n'ait un cortége de fictions et de mensonges. L'or et le diamant n'ont pas toujours directement passé des mains du mineur à celles de l'orfèvre; ils ont été, chez

(1) Si quelques-unes de mes lectrices avaient par hasard entendu dire que l'auteur de cet article vient de publier deux volumes intitulés le *Perroquet de Walter Scott*, elles sont courtoisement priées de ne pas confondre ce perroquet conteur avec celui de la reine de Saba qui n'était qu'un messager. La ménagerie du Paradis de Mahomet ne contient pas, au reste, que des oiseaux, mais toutes les bêtes curieuses de la littérature orientale. On y trouve aussi le bélier qui fut sacrifié à la place d'Isaac, l'âne de Balaam, la baleine de Jonas, Kitmer, le chien des sept dormants, et la fourmi de Salomon, qui, lorsque toutes les créatures vinrent rendre hommage et offrir des présents à ce monarque, traîna une sauterelle, ce qui la fit passer la première, dit la tradition, parce qu'elle avait apporté une créature plus grosse qu'elle.

quelque magicien, talismans et amulettes, avant de devenir bijoux dans l'écrin d'une duchesse ; la rose des champs elle-même, qui pour le botaniste n'est plus qu'une fleur à cinq pétales, raconta long-temps ses chastes amours avec le rossignol. De même l'oiseau de paradis a eu, pendant des siècles, son merveilleux roman. Rectifiée par la science, son histoire réelle n'est pas non plus sans intérêt; elle n'en a même que trop encore pour lui, pauvre oiseau ! qui paie si cher la richesse de son plumage et ses couleurs variées qui ont le doux éclat du velours, le vert pur de l'émeraude et les chatoyans reflets de la topase.

Je ne sympathise guère avec ces érudits qui réduisent tous les faits à une démonstration mathématique. Elaguant tout ce qui contrarie leurs systèmes, abréviateurs impitoyables, ils aiment mieux classer que décrire, énumérer que raconter. Pour moi, la science sans poésie c'est la plante décolorée, privée de son parfum et desséchée entre les planches d'un herbier ; c'est l'insecte transpercé d'une épingle sur un liége imprégné de camphre ; c'est l'arête du poisson ; c'est le squelette du quadrupède ou de l'oiseau, c'est, en un mot, la nature morte et décomposée. J'aime la fleur humectée de la rosée matinale, l'insecte qui bourdonne, le poisson qui nage, le lièvre qui trompe l'odorat du chien, l'oiseau qui chante et vole.

Pendant qu'un scalpel à la main l'anatomiste dissèque et analyse, je vais plus volontiers écouter les superstitieux souvenirs du vieux pâtre causeur. De même, quand je veux connaître un pays et ses productions naturelles, je me mets d'abord en route, non avec un géologue et un physicien modernes délégués par notre Institut, mais avec ces voyageurs naïfs, ces missionnaires pieux, qui demandaient aux sauvages les traditions du désert et les croyances de leurs pères. Quelques-uns de ces précurseurs de la science ont été bien crédules, quelques-uns même bien menteurs, je le sais ; mais nous, ne finirons-nous pas par être bien stériles dans notre philosophie et notre scepticisme ?

Les premiers historiens des oiseaux de paradis nous racontent que ce nom leur fut donné parce qu'ils allaient, tous les ans, passer quatre mois dans le Paradis terrestre pour y faire leurs nids et y élever leur couvée. Derniers hôtes de cet Eden, qui demeure caché à tous les yeux, depuis la chute d'Adam, derrière un nuage impénétrable, ils n'avaient pas de pieds et ne pouvaient ainsi descendre sur notre terre maudite. L'air était leur unique élément ; ils volaient sans cesse et ne se nourrissaient que de rosée. Comme les abeilles ils formaient divers essaims, gouvernés chacun par un roi, avec cette différence que ce chef, plus petit de taille que ses sujets, n'était pas un roi fainéant, mais le guide, le gardien et l'ame de sa famille ; on le reconnaissait à deux yeux supplémentaires, flamboyant au bout de deux longues plumes caudales [1]. C'était lui qui réglait tous les mouvements d'un voyage ; on s'arrêtait à son signe, on s'alignait pour passer sa revue, on se remettait en route quand il avait fait le dénombrement de la troupe. Malheur au soldat indiscipliné qui s'écartait imprudemment ! il ne revoyait plus Eden et tombait aux piéges des Indiens. Malheur à tous, si une flèche cruelle frappait le chef lui-même ! La tribu entière dispersée, égarée, était tuée par les chasseurs sauvages, qui vendaient aux marchands européens leurs précieuses dépouilles pour une poignée de verroterie.

Peu à peu les Européens eux-mêmes tentèrent de s'emparer de l'oiseau mystérieux, et le premier qui fut atteint de leurs plombs mortels, ou qui se laissa prendre à leur glu perfide, rompit tout le charme de l'histoire primitive.... Il avait des pieds ! Les Indiens avouèrent qu'en effet ils les avaient arrachés

(1) — Caudales, de *cauda*, queue.

jusque là aux oiseaux de paradis avant de les vendre; le chirurgien du vaisseau procéda ensuite à l'autopsie anatomique, c'est-à-dire qu'il ouvrit l'oiseau et lui trouva des entrailles faites et disposées comme toutes les entrailles d'oiseau. Les poétiques paradisiers furent alors convaincus scientifiquement de se nourrir d'aliments plus solides que la rosée. L'analyse découvrit que c'était même une race gourmande, faisant sa pâture des épices du pays, telles que la muscade, et de diverses baies, notamment de celles du waringa. Une seconde dissection les fit accuser d'être une race de rapaces, de dévorer les insectes et surtout les grands papillons. Une troisième leur donna une reputation bien plus odieuse encore, en démontrant que ces prétendus bramines de l'air, ces saints pélerins d'Eden étaient, je le dis avec douleur, de vrais cannibales, des mangeurs de petits oiseaux. Enfin un roi de paradisiers, blessé à mort ou captif, subit à son tour l'observation impitoyable de la science, et un jugement plus sévère que celui qui attendait les rois d'Egypte le jour de leurs funérailles le déshérita de sa royauté usurpée. Ce roi prétendu ne fut même plus un oiseau de paradis, malgré plusieurs traits de ressemblance, mais l'oiseau appelé *manucode*, appartenant à une famille très inférieure. On trouva une explication plausible à cette découverte: parmi tous les oiseaux vivant en troupes, si l'un d'eux reste en arrière de sa bande et ne la retrouve plus, il se réunit à celle d'une autre espèce, voyageant avec elle toute une saison, jusqu'à ce qu'il arrive dans les parages ordinairement habités par la sienne. Cet enfant perdu de l'air a naturellement ses habitudes à lui. Il se tient un peu à l'écart, se sentant étranger parmi ses nouveaux associés, qui ne l'acceptent pas sans défiance, et c'est le mouvement continuel de son inquiétude qui lui donne l'allure importante d'un chef. Ainsi le manucode précède les paradisiers, mais il ne les dirige pas; il tourne autour d'eux quand ils s'arrêtent, mais il ne les passe pas en revue, et les deux yeux de sa queue d'Argus ce ne sont pas des yeux, mais les extrémités de deux filets de plumes garnis de barbes faisant la boucle en se roulant sur elles-mêmes, et ornées de petits miroirs semblables à ceux de la queue du paon.

Les marchands indiens avaient craint d'abord que, dépouillés du prestige de leur origine céleste et des attributs d'une nature à part, les oiseaux de paradis ne perdissent de leur valeur auprès des marchands d'Europe, mais ils furent rassurés quand ils virent que la rareté de la denrée en maintenait le haut cours. De leur côté, les Européens, qui n'avaient pas reculé devant le sacrilége de chasser et de disséquer eux-mêmes un oiseau qu'ils croyaient sacré, n'eurent plus désormais de pitié pour lui. Ils applaudirent à tous les moyens par lesquels les Indiens cherchent à conserver à l'oiseau de paradis mort ses belles couleurs. Comme ses plumes, dit-on, brillent d'un éclat d'autant plus magnifique qu'on le prépare vivant, les chasseurs ne négligent rien pour les rendre dignes d'orner la tête de la reine d'un bal ou d'une soirée. La chasse à l'oiseau de paradis est une horrible guerre. A force d'étudier leurs mœurs, on a reconnu que ces oiseaux habitent de préférence les bois et se perchent sur des arbres élevés, sans toutefois se poser sur leurs cîmes, d'où les vents pourraient les renverser en jetant le désordre dans les riches faisceaux de leurs plumes subalaires. Les Indiens attachent à ces arbres des lacets ingénieux, ou même des huttes légères dans lesquelles ils se placent en embuscade pour tirer les paradisiers avec des flèches émoussées. Ce n'est pas tout encore: on leur fait la guerre par le poison. Comme on a remarqué qu'ils descendent au bord de certaines fontaines pour s'y désaltérer, on y jette des coques du levant, car ces fruits les enivrent au point qu'on les prend à la main. Enfin l'homme appelle la

tempête à son secours contre les oiseaux de paradis. Si le ciel annonce une bourrasque, on les guette au passage, car s'il arrive que l'ouragan les surprenne avant qu'ils puissent s'élever au-dessus des nuages pour se soustraire au danger, un fort coup de vent bouleverse leurs plumes et ils tombent en poussant des cris d'alarme, auxquels on répond par les cris d'une atroce joie.

Hélas! une fois captifs, blessés ou mourants, les pauvres oiseaux de paradis voient aussitôt les bourreaux préparer les tortures. Leur supplice consiste à être embaumés ou plutôt desséchés encore vivants. Les détails de ces horreurs feraient frémir la beauté la plus coquette si on lui en faisait le récit au moment même où elle reçoit le plus de compliments sur sa coiffure ornée d'un de ces martyrs du luxe. D'abord on lui enlève les entrailles et on lui passe dans le corps un fer rouge pour opérer une sorte de cuisson; il s'agit ensuite d'extraire les os du crâne et de tanner à la vapeur du soufre la peau enfilée sur un roseau. Voilà comment l'oiseau de paradis, momie d'oiseau soigneusement introduite dans un bambou creux, nous arrive avec tout son plumage, mais en quelque sorte sans corps, avec une petite tête déprimée, des yeux à peine visibles. Le rapprochement inévitable des plumes, pressées sur une peau racornie, lui donne cette apparence de velours qu'on admire à la partie du cou et à la poitrine.

C'est des terres australes, de la Nouvelle-Guinée, des Moluques, de Ternates, des îles Arou et autres îles des Indes, que les oiseaux de paradis sont apportés en Europe. Les premières notions exactes sur leur conformation véritable et leurs mœurs datent de la seconde expédition de Magellan. Parmi les compagnons de ce célèbre navigateur était un Italien nommé Antonio Pigafetta, qui, ayant partagé avec enthousiasme tous ses périls, mérita une part de sa gloire. Pigafetta était de ces chevaliers de la mer qui couraient à la conquête d'un pays inconnu comme jadis les paladins de roman à celle du fabuleux Saint-Graal. A l'esprit d'aventure il joignait l'amour des sciences naturelles et il maniait la plume aussi bien que l'épée. Dans sa relation il vous avoue ingénument qu'il a fait quinze mille lieues sur l'Océan, sans autre but que d'en voir les merveilles, « afin de pouvoir, dit-il, faire aux « autres le récit de son voyage, tant pour les « amuser que pour leur être utile, et se faire en « même temps un nom qui parvînt à la postéri- « té. » C'est à Pigafetta que nous devons de connaître les détails de la dernière navigation de Magellan, admirable Odyssée dont le héros est plus grand qu'Ulysse et plus malheureux. Pigafetta eut le bonheur d'échapper à la catastrophe de son vaillant amiral. Au milieu des merveilles qu'il a vues et décrites, l'histoire des oiseaux de paradis tient sa place. Il raconte comment les Maures insulaires faisaient avec ces oiseaux des panaches à leur casque ou les suspendaient à leurs sabres. Il nous raconte enfin le secret de cette absence des pieds et des entrailles, qui avait tant surpris les premiers observateurs.

Un autre historien des oiseaux de paradis fut le bon jésuite Nieremberg, que je cite bien moins à cause de sa science qu'à cause de la douleur naïve avec laquelle il se resigne à ne plus croire qu'il y ait encore des oiseaux dans le paradis terrestre pendant quatre mois de l'année; car si les paradisiers disparaissent ainsi à une certaine époque, c'est en effet pour aller faire leur nid en toute sécurité, mais dans quelque forêt où l'homme n'a pas pénétré encore, et non dans cet Éden qui n'existe plus ni pour la coupable race humaine, ni pour l'innocente race des oiseaux.....

Dirai-je maintenant de combien de genres, d'espèces, se compose cette brillante famille dans les livres de nos modernes ornithologistes? Copierai-je Viellot, Levaillant, Lacépède, Temminck, Lesson, etc., etc., pour décrire le *sifilet*, le *lophorine*, le *manucode*, la *samalie*, le *paradisier émeraude*, grand et

petit, le *paradisier rouge*, le *magnifique* et autres ? C'est bien assez, je pense, de désigner en quelques lignes le plus intéressant de tous, le plus recherché du moins, celui qui pare le mieux, non pas un casque de sauvage, mais une tête de petite maîtresse. L'oiseau de paradis proprement dit a la taille d'un geai ; son front est entouré d'un large bandeau vert d'émeraude qui passe entre le bec et l'œil, couvre la gorge, et va s'élargissant jusqu'à la poitrine, où lui succède un plumage brun châtain ; le dessus, le derrière de la tête et les côtés du cou sont extérieurement d'un jaune paille et bruns intérieurement ; toutes les plumes, soyeuses et veloutées, brillent par leurs reflets changeants ; ce qui distingue enfin l'oiseau de paradis, ce sont ces touffes de quarante à cinquante plumes jaunes prenant naissance sous chaque aile, dont les barbes effilées s'entrelacent comme un tissu à larges mailles, espèce de fausse queue distincte de la queue véritable, tandis qu'au-dessus de celle-ci sortent deux longs filets à barbes fines qui décrivent la plus gracieuse courbure.

Je dois aussi dénoncer une falsification qui semble à peine croyable, mais qui, tentée déjà du temps de Buffon, doit bien mieux se pratiquer encore dans un siècle comme le nôtre où l'industrie ose défier la nature par tant d'imitations perfectionnées. On fait de faux oiseaux de paradis comme on fait de fausses perles et de faux diamants. Il paraît que, pendant la mousson d'est, vent particulier aux climats où ils voyagent, les oiseaux de paradis subissent une mue qui leur fait perdre leurs plumes subalaires ; ces plumes sont ramassées précieusement. On prend une jolie perruche, un pétulant promerops, un rollier d'Angola ou même d'Europe ; on les mutile, on les prépare, on leur adapte ces ornements étrangers ; la teinture ajoute son vernis à cette métamorphose ; et jouant malgré eux le rôle du geai paré des plumes du paon, ces oiseaux ont l'honneur de servir à leur tour de parure. Il faut que l'artifice soit quelquefois bien difficile à reconnaître puisque de savants naturalistes y ont été trompés. M. Cuvier, qui a surpris tant de secrets à la nature, a aussi relevé quelques-unes des erreurs de la science ; sur dix oiseaux qu'un de ses prédécesseurs avait décrits et fait enluminer dans ses planches sous le nom d'oiseaux de paradis, il en a fait redescendre la moitié au rang plus modeste d'une espèce de pie étrangère, nommée vardiole par Buffon. Pauvre pie ! Comptez après cela sur la renommée posthume. Hélas ! l'histoire des hommes a aussi ses morts aux titres d'emprunt, ses gloires peintes et factices. Puisque Champollion a donné enfin aux savants la clef des hiéroglyphes, nous saurons un jour combien de prétendues momies royales, trouvées dans des cercueils dorés, appartiennent à quelques valets des Pharaons.

Amédée Pichot.

UNE LEÇON DE DESSIN.

Le Journal des Jeunes Personnes ne s'adresse pas moins aux parents qu'aux enfants eux-mêmes ; c'est tout à la fois du plaisir et de l'instruction à l'occasion d'une rapide lecture : aux personnes graves un bon avis ; aux imaginations jeunes une lumière nouvelle, telle est la mission de ce journal. Dans le champ de nos théories sur l'enseignement, un fait particulier peut jeter une semence féconde ; si l'on admet, par exemple, que le génie de Newton ne tenait qu'à la chute d'une pomme, il faut savoir gré de

cette bonne fortune à la force aveugle qui fit tomber le fruit de l'arbre. A ce titre, je demande beaucoup d'indulgence pour le récit sans façon d'un petit épisode qui renferme, je crois, un excellent conseil. Il y aura de ma faute si ce conseil ne va pas à son adresse.

Des amis, lors de mon dernier voyage à Rouen, m'ayant chargé d'une mission dont l'objet est fort indifférent à mentionner ici, je dus, à mon retour, rendre une visite à madame G.... dans le quartier de l'Arsenal, véritable pays perdu pour un habitant du faubourg Saint-Denis; je n'avais pas vu cette dame depuis près de trois mois. Dans la province on serait mal reçu si l'on s'avisait de prétexter un trajet de deux lieues comme une excuse valable pour ne pas rendre ses devoirs à d'anciennes connaissances; mais à Paris, des gens, dont l'intimité est de longue date, vivent séparés comme par des mers, bien qu'ils ne soient distants l'un de l'autre que de la course d'un omnibus. Je m'attendais tout au plus à être grondé pour ma négligence.

Lorsque j'arrivai, madame G.... était en conférence avec son médecin. « Ah! me dit-elle, vous ne serez pas de trop; il est question de ma pauvre Clémence dont la santé décline visiblement et que je vais retirer de pension d'après les conseils du docteur. Cet enfant me désole, mon ami; vous avez été témoin dans le temps de l'activité qu'elle apportait à ses études. Cette activité ne s'est point relâchée; mais elle a changé de but, et dans cette nouvelle route les efforts ne sont plus couronnés de succès. J'ai voulu, je ne sais pourquoi, qu'elle apprît le dessin; elle-même s'est prise de passion pour cette idée. Les difficultés, loin de lui faire perdre patience, ont tellement perverti ses habitudes que je voudrais pour beaucoup n'avoir jamais eu cette fantaisie. Il paraît que, tout récemment, le professeur de la pension a déclaré en pleine classe, devant les petites camarades, que Clémence agirait sagement de renoncer à ce crayonnage, où elle gâte énormément de papier sans le moindre espoir de progrès. Le petit amour-propre de ma fille s'est mis en révolte contre l'humiliation, elle ne veut pas en avoir le démenti. Ce n'est plus une passion, c'est une fureur; la maîtresse a dû m'avertir. Clémence est changée à ne pas la reconnaître; elle est triste et colère; elle fuit ses petites compagnes. Le matin, avant la cloche, elle quitte à la dérobée le dortoir pour noircir et déchirer des brouillons qu'elle ne laisse voir à qui que ce soit, dans la crainte des railleries, car ces petites filles entre elles sont inexorables et malignes comme de jeunes femmes. Je ne me connais pas beaucoup à ces sortes de choses; mais, à voir les têtes d'étude qu'elles composent toutes pour les prix, je ne sais pas si je dois être jalouse de leur talent pour ma Clémence. Le professeur, avec cela, me fait la mine d'être un brutal d'une vanité rude et insolente, comme les gens médiocres qui n'ont pas assez d'intelligence pour mettre les secrets de leur génie à la portée des ignorants. Ma fille ne veut plus entendre parler que de dessin; tous ses autres progrès sont entravés et réduits à rien par un seul échec; ce sont des larmes et des punitions à n'en plus finir. J'aime mieux qu'elle ne sache rien que de compromettre sa santé ou de lui savoir un mauvais caractère. Le docteur lui a trouvé de l'exaltation; elle devient mélancolique et irritable; il craint même une fièvre cérébrale; il conseille l'air et les distractions de la campagne. »

Le docteur ajouta :

« Ne vous alarmez pas de tout ceci, et suivez mes conseils. Il est assez commun de voir, après un intervalle de plaisir et de relâche, les jeunes esprits qui se sont heurtés d'abord contre un obstacle le franchir avec plus de facilité; ou, ce qui revient au même pour l'objet que nous nous proposons, abandonner naturellement une étude où ils ne portent pas une vocation bien évidente.

— La vocation, docteur, me semble un bien gros mot pour une aussi petite chose que le dessin, reprit madame G....

— Sous une foule de points de vue le dessin n'est pas une si petite chose, reprisje à mon tour.

— Je me suis peut-être mal exprimée, répondit la bonne mère; je ne veux pas médire du dessin, mais il me semble que son apprentissage devrait être d'un enseignement aussi facile que l'enseignement de l'écriture. S'il faut des aigles pour l'apprendre, pourquoi ne sont-ce pas des aigles qui l'enseignent? »

Cette remarque, plus judicieuse encore que satirique, coupa l'entretien sur ce point. On parla d'autre chose.

Huit jours après, je sus que madame G.... demeurait provisoirement, avec sa Clémence, aux Batignolles, chez une de ses amies dont elle avait tenu la fille, Isaure, sur les fonts de baptême.

Je m'y fis conduire.

Après avoir causé des affaires qui m'amenaient, ne voyant pas Clémence dans le salon, je m'informai de sa santé.

« Toujours de même, me dit tristement la mère; et cependant, comme le docteur l'a prescrit, notre innocente conspiration, pour distraire la pauvre enfant de la fatale manie dont elle a l'esprit obsédé, marche à merveille, et sans que Clémence ait jusqu'à présent (je le crois du moins) pénétré le motif qui nous fait agir. Pour cela, ma filleule nous seconde d'autant mieux qu'elle est plus lutine et plus étourdie. Elle a douze ans; c'est près de trois ans de moins que ma Clémence. Elle est vive et tapageuse; c'est un véritable démon. Isaure ne regrette pas son pensionnat le moins du monde; elle ne se montre pas désespérée, comme ma fille, d'avoir entamé de si bonne heure les vacances; elle a fait gaîment son deuil des couronnes de la prochaine distribution. Ma fille, par indulgence pour cette petite amie que nous lui donnons à surveiller, se laisse tyranniser tout le jour; il arrive même que l'instinct de l'âge et la verve du moment l'emportent chez Clémence sur sa gravité de grande écolière; mais, après une course dont elle revient tremblante et en sueur, ou bien encore après une demi-heure d'éclats de rire, elle reprend tout à coup ses manières grondeuses et réfléchies, malgré le dépit enfantin d'Isaure, et malgré toute notre politique de grandes personnes. La mère de ma filleule prétend que nous ne réussirons pas, et que l'instinct des passions est de se mettre promptement en garde contre les ruses les mieux ourdies : j'en ai peur. Comment donc vaincre ces entraves et fournir un aliment à cette imagination qui se ronge? Le malheur de ma fille, quoiqu'en ait dit son ridicule professeur, est de chercher en vain la méthode qui développera ses facultés naturelles. Vous ne sauriez croire, mon ami, toutes nos supercheries diplomatiques pour faire disparaître des murs de cette chambre, et sans être accusées d'y mettre du calcul, une foule d'estampes de fort mauvais goût que Clémence restait des heures entières à considérer. Le docteur ne sait que me dire; si le ciel ne s'en mêle, je crains bien que ma fille ne tombe sérieusement malade. »

La bonne dame en était encore à discuter avec moi sur cet embarras si sérieux pour elle, lorsque la maman d'Isaure ouvrit la porte et nous fit signe de venir sur ses pas sans faire le moindre bruit.

« Qu'est-ce que c'est? lui dis-je.

— Vous ne devinez pas? Clémence, nous croyant toutes les deux occupées par votre visite, vient de déterrer, je ne sais où, une gravure et des crayons; elle a prié Isaure de faire le guet et elle dessine. J'étais au rez-de-chaussée, près des persiennes; j'ai entendu la recommandation. A travers les feuilles des persiennes nous pourrons la voir. »

Nous descendîmes fort discrètement tous les trois. En effet, au pied d'un acacia qui

parsemait son feuillage en ombres délicates sur la grande allée de sable du jardin et sur les robes de mousseline des deux petites amies, Clémence, assise, et l'un de ses pieds contre le socle d'un piédestal où se penchait un buste d'ivrogne dont l'inspiration toute flamande appartenait à l'école originale de Téniers, jouait posément du crayon sur le vélin maintenu par ses genoux à l'aide d'une Bible de grand format. Une table de pierre était chargée de crayons et de jouets. Précisément au-dessous du buste, à la corniche du piédestal, pendait, en regard de la dessinatrice, une lithographie assez insignifiante, une de ces têtes d'études correctes et froides qui font le désespoir et l'admiration des écoliers. Isaure, avançant sa figure espiègle et ses cheveux bouclés au-dessus de l'épaule de Clémence, se grandissait sur les orteils en se retenant au bord de la table de pierre et semblait comprimer de son mieux une envie de rire impertinente et démesurée. C'était un groupe pour le crayon de Charlet.

D'un même accord nous nous coudoyâmes pour nous prescrire de garder le silence.

« Ah ! que c'est drôle ! s'écria la petite en pirouettant autour de l'acacia.

— Qu'est-ce qu'il y a de drôle ? demanda Clémence avec dédain.

— Ce que tu fais. Pourquoi ne prends-tu pas plutôt pour modèle, Clémence, cette vieille tête de paysan en terre cuite, qui a l'air de se moquer de nous ?

— C'est bien là le propos d'un enfant. Il faut commencer par le plus facile, ma bonne amie, et une gravure est toujours plus facile à copier.

— Il me semble, à moi, qu'il est aussi facile d'apprendre tout de suite ce qui te semble plus difficile, et on en est quitte plus tôt. Vois-tu, Clémence, si le dessin ne sert pas pour représenter ce que nous aimons, notre oiseau, notre poupée, des fleurs et nos petites amies ; s'il ne nous mène qu'à imiter des images de vingt-cinq sous, autant vaut acheter ces images sur le boulevard et ne pas prendre tant de peine. Le dessin doit nous conserver le souvenir du premier objet qui nous passe par la tête, et quelquefois le souvenir de nos fantaisies, ou encore un feston pour broder ; mille choses ! Essaie de faire ce que je te dis ; qu'est-ce que cela te coûte ?

— Très bien Isaure ! Ne vas-*ta* pas me donner des conseils ?

— Pourquoi pas ! Tiens, regarde ; je m'en vais te dessiner ce gros *pahour* de terre cuite sur la table.

— Tu vas me gâter un de mes crayons, Isaure !

— Le beau malheur ! Vois-tu, je trace d'abord l'ovale de la figure, et le tour du chapeau ; j'indique le trait de l'ensemble ; mais largement. Maintenant je termine ; ici les yeux, là le nez, un peu plus bas la bouche.

— C'est bien joli, reprit ironiquement Clémence.

— Ah ! dame, ce n'est pas terminé ; mais il y a déjà le mouvement. Ça ressemblera tant bien que mal et tout à l'heure. D'ailleurs, c'est difficile, ce buste ; il y a des rides au front, comme ça ! des rides au coin de l'œil, comme ça ! voilà des muscles dont il faut saisir le jeu, des joues qui tombent, un double menton. Et puis la pierre est toute semée de trous ; ce n'est pas ma faute ; mais c'est égal, si j'avais du papier j'irais plus vite que toi. Veux-tu me donner ton papier ? »

Clémence, les yeux fixés sur ce croquis qu'exécutait Isaure avec sa pétulance ordinaire, semblait stupéfaite d'un caractère de ressemblance qui se développait de plus en plus.

« Est-ce qu'on t'enseigne le dessin, Isaure ?

— Depuis trois mois ; mais il ne faut pas que maman le sache ; elle me fait des surprises, je veux lui en faire à mon tour.

— Depuis trois mois seulement ?

— Oui ; à ma pension du faubourg Poissonnière, tout le monde apprend le dessin.

les grandes, les petites. Ça aide à tout, le dessin. Tiens, par exemple, on te demande : Qu'est-ce que c'est qu'un isthme ? Tu réponds : C'est une langue de terre qui réunit deux continents. Mais qu'est-ce que c'est qu'un continent ? C'est une grande étendue de terre environnée d'eau de plusieurs côtés. Il y en a qui répètent cela comme des perroquets, sans y attacher une idée, d'après le livre. Je faisais comme elles ; mais avec le dessin, en deux traits, on se forme une image des choses ; le dessin fait comprendre les leçons de géographie. Pour la botanique c'est de même. Voilà une tige, n'est-ce pas ? c'est bien. Maintenant, voilà une pétale ; je réunis un certain nombre de pétales, c'est une corolle. Dis-moi de quoi se compose une fleur, je te la dessinerai sans la voir ; mais si tu copies des choses d'après des copies, tu seras embarrassée pour les copier d'après elles-mêmes. Je te défie de me représenter ce tabouret !

— Oh ! c'est beaucoup dire, car ce n'est pas difficile.

— Voyons... Ah ! la maladroite ; j'en étais sûre.

— Qu'est-ce que j'ai donc fait de maladroit, mademoiselle ?

— Vois toi-même ! Le dessus du tabouret a beau être carré, il ne te paraît pas carré ; il faut mettre sur le papier les choses comme on les voit, et non pas comme elles sont. L'acacia, qui est tout au fond de cette allée, est aussi grand que l'acacia qui est près de nous ; c'est vrai ; mais si tu veux représenter le jardin et tout ce qu'il renferme, il faut que tu fasses les objets rapprochés plus grands que les objets plus éloignés qui sont cependant de la même taille. — A la bonne heure..... — Allons ! voilà que tu fais les pieds de derrière du tabouret de la même longueur que ceux de devant ! Quand je te disais !... Examine donc que le terrain monte... C'est mieux, comme ça, mais ça n'est pas bien. Et comment ombrerais-tu ce tabouret maintenant ?

— Si on me l'apprenait une fois...

— On ne peut pas te l'apprendre pour chaque objet. Cherche !

— Dame ! Isaure, cela n'est pas indiqué sur le tabouret comme sur une gravure.

— Qu'est-ce que tu me dis ? Examine donc un peu la couleur du bois ; ici, le jaune est clair et vif ; ici, la teinte est plus sombre ; n'est-ce pas ? On l'imite autant que le noir du crayon peut imiter les couleurs. As-tu des estompes ?

— Non.

— On s'en fait ? »

Isaure saisit le vélin et en déchira bravement une bande.

« Oh ! que tu es une méchante bête ! Voilà mon trait perdu.

— Bon ! ce n'est pas le Pérou ; tu le recommenceras. »

Isaure roula le papier entre ses doigts, le comprima et tortilla l'une des extrémités. Cela fait, elle tailla l'autre extrémité en pointe, frotta du crayon sur un papier qu'elle rendit tout noir, et s'écria en désignant les deux objets :

« C'est ma palette et mon pinceau. Laisse-moi me mettre à ta place. »

Clémence obéit presque machinalement. Sa petite amie traça en quatre coups la charge du buste de l'ivrogne sur un lambeau de vélin, et fit ensuite courir l'estompe de droite à gauche en massant les ombres avec aplomb et rapidité.

« Un bon outil vaut mieux qu'un mauvais ; mais c'est égal. Voici le commencement ; on adoucit des endroits, on en charge d'autres ; on ménage les clairs. Tiens ! ça prend déjà une petite tournure. Nous sommes loin encore de la ressemblance ; mais si je voulais me donner un peu de peine, et cela pourtant sans me perdre les yeux à piquer, comme toi, de petits points, de même que si je devais avoir une perle pour chacun d'eux, j'amènerais ce brouillon à te faire croire, seulement à trois pas de distance, que c'est une gravure. »

Isaure souleva son papier et le mit sur la lithographie avec une épingle.

Clémence se rongeait les ongles en réfléchissant.

« Veux-tu faire une partie de volant ? lui dit Isaure.

— Et on t'a mis tout de suite à copier des bustes comme celui-là?

— Non ! attends ! »

Elle promena ses regards dans les environs, et, apercevant une bêche, elle s'en saisit; puis, d'un coup bien asséné sur le profil du buste, elle en fit tomber le nez à terre.

« Pourquoi fais-tu cela?

— Ce n'est rien. »

Et deux autres coups de la bêche emportèrent les deux joues.

« Voilà! dit Isaure.

— Je ne comprends pas!

— C'est pourtant bien simple. Le premier modèle qu'on nous donne est dans ce goût-là; je veux dire qu'il n'y a presque pas de traits à saisir, et que c'est très facile; le second, c'est comme qui dirait entre ce que cette tête-là te fait maintenant la mine d'être, et ce qu'elle était auparavant; ainsi de suite. Moi je te conte la manière en gros, car on ne casse pas les modèles avec une bêche; mais viens à notre pension, tu te feras mieux expliquer la rubrique par notre maître [1]. J'ai entendu assurer que toutes les pensions allaient faire de même, et on dit que le ministre en est très content et d'autres aussi. Tu verras; tout ce que je sais, c'est qu'il y a trois ans que tu dessines, Clémence, et que je n'ai que trois mois de leçons. Table là-dessus. Veux-tu faire une partie de volant? »

Clémence accepta une des raquettes, et, attirant Isaure, elle lui dit vivement :

« Voudras-tu me continuer tes leçons? »

Isaure fronça un peu le sourcil, puis s'écria en levant un doigt vers sa petite figure chiffonnée, d'un ton qui reconnaissait tout le sérieux de la convention réciproque :

« Oui, mais tu feras des robes à ma poupée. »

Puis elles s'éloignèrent en courant dans le jardin.

« Eh bien! dis-je aux deux mères.

— Eh bien! mon ami, me dit madame G..., une bonne méthode me paraît un puissant secours, et il faut que celle-ci soit supérieure à toutes les autres, et bien indépendante de celui-là même qui l'enseigne, pour qu'un enfant la comprenne, l'applique et la traduise aussi bien. La science de mon médecin a échoué contre l'obstination merveilleuse de Clémence, obstination excitée par les obstacles de l'étude. Si ces obstacles sont levés, il me reste un espoir. Attendons quelques jours et ne disons pas à ces enfants que nous avons surpris leur secret. Dans le cas où la santé de ma fille se rétablirait, il me restera démontré que nous devons ce miracle à la leçon de dessin que vient de lui donner Isaure. »

Les conjectures de madame G.... se vérifièrent. Il y a six mois de ceci. Clémence est maintenant la jolie fille d'autrefois, avec quelques graces de plus. Elle a retrouvé ses

(1) Ce maître est M. A. Dupuis, peintre, professeur de dessin au collége royal de Saint-Louis. Nous nous faisons un devoir de loyauté et de bonne foi, après l'Institut et l'Université, de recommander l'essai de sa méthode, assez facilement expliquée par la petite Isaure. Cette méthode est claire, logique et rapide : ses avantages sont constatés par des résultats, dont une commission, formée de nos nœilleurs artistes, a très honorablement rendu compte. Encouragé par de tels suffrages, M. Dupuis a ouvert un cours de dessin, à Paris, pour les dames et les jeunes personnes, dans son bel et vaste atelier, rue Richer, n° 12. Ces cours se tiennent, de midi à trois heures, les mardi, jeudi et samedi de chaque semaine. On peut s'y faire inscrire à toute époque, puisque la leçon est individuelle. L'enseignement du dessin se trouve, par-là, élevé au nombre des enseignements élémentaires, comme l'indispensable complément de toute bonne éducation, non-seulement pour l'agréable, mais surtout pour l'utile. On doit insister sur la découverte de M. Dupuis comme sur un progrès sérieux dont les conséquences seront incalculables pour les arts et l'industrie. Nous ne faisons que lui rendre justice, en la signalant à nos lectrices de Paris comme à celles de la province, qui pourront se procurer les modèles et les instructions nécessaires, en s'adressant à M. Dupuis.

(Note des Directeurs.)

habitudes de douce franchise et ce sourire attrayant qui prouve l'harmonie du corps et de l'ame. Son nouveau maître a continué l'œuvre d'Isaure...

Il me semble que je ne dois pas ajouter un mot de plus.

Je ne voulais que donner un conseil et venir au secours d'une théorie : le conseil est donné, la théorie n'avait pas besoin de moi.

MICHEL RAYMOND.

TREIZE ANS.

CONTE FANTASTIQUE.

A MADEMOISELLE HÉLÉNA O***.

En ce temps-là, le monde était à peu près comme en ce temps-ci; mélange de bien et de mal, de vrai et de faux, de sagesse et de folie, c'était une mosaïque de toutes couleurs; on trouvait dans les castels beaucoup de petites filles qui passaient la journée entière soit à lire des lettres moulées sur le vélin, soit à ouvrer de fines tapisseries, soit à étudier le clavecin, le luth ou l'épinette; mais il y en avait un plus grand nombre peut-être qui préféraient le jeu au travail, et que l'on voyait sans cesse errer dans les galeries, folâtrer sur les pelouses ou s'ébattre dans les préaux, comme si l'année n'avait eu pour elles que des jours de fêtes. Aussi le sort des mères n'était-il guère meilleur alors qu'à présent; pour quelques heureuses, combien d'infortunées! C'était pitié d'entendre leurs doléances, lorsque, penchées aux étroites fenêtres des tourelles, inquiètes, éperdues, elles cherchaient des yeux leurs enfants et les appelaient à grands cris; les manoirs étaient environnés de fossés si marécageux! les ponts-levis étaient suspendus si haut! les bois renfermaient tant de sangliers et de loups, sans compter les chevaliers félons! Que de périls à chaque pas!

Les revenants qui, de nos jours, ne reviennent plus, grace, est-il dit, au progrès des lumières, ne se contentaient point alors d'apparaître sur les donjons ou de gémir dans les souterrains; ils peuplaient les clairières des forêts et les landes désertes; tout ce que nous appelons chauve-souris ou hibou était gnome ou lutin; une fillette ne manquait jamais d'être escortée de son bon et de son mauvais génie, et si elle était de haut parage, des fées, tantôt visibles, tantôt invisibles, se disputaient l'honneur de la sauver ou de la perdre.

Or, voici ce qu'il advint, en pays d'Oc, à la jeune héritière du sire de Fenouillet, vieil homme d'armes qui s'était illustré par trois campagnes contre les Sarrazins.

Elphège (c'était son nom) avait passé les jours de l'enfance sans que chez elle l'enfance eût passé; vive, rieuse, étourdie, elle aimait follement le plaisir. Nul accord entre sa tête et son cœur; on aurait pu croire que si elle gouvernait l'un, elle était gouvernée par l'autre. « Ce sont deux cassolettes que le ciel a remplies de parfums, mais de parfums différents, disait le nécromancier de la châtellenie; celui d'en-bas n'a rien perdu de son arôme, celui d'en-haut menace de s'évaporer.» En tenant ce langage, le savant Arabe se montrait plus sévère que vrai, car

les fleurs ne perdent leur parfum que lorsqu'elles se flétrissent, et la jolie châtelaine entrait à peine dans la saison printanière; elle touchait à sa treizième année.

L'anniversaire de sa naissance fut salué, comme la fête de la patrone des Fenouillet, par des transports d'allégresse. Il y eut en son honneur jeu de bague et carrousel dans la cour du manoir; les bachelettes du voisinage lui offrirent des bouquets, et un troubadour célèbre, venu tout exprès de Toulouse-la-Savante, chanta de belles stances qu'il avait composées sur les roses de l'Occitanie. Elphège, le front couronné de primevères moins fraîches qu'elle, fut conduite, au milieu d'une bruyante escorte de pages et de varlets, dans la grande salle où l'attendaient ses nobles parents.

« Ma fille, lui dit son père après l'avoir pressée contre son cœur, vous voici grande; votre main pourrait toucher l'écusson qui surmonte mon fauteuil de justice, et dans tous mes domaines, je crois, il n'est pas d'épis assez élevés pour dérober votre tête à mes yeux. A treize ans, c'est bien florir; qu'il en soit de l'esprit comme du corps, ce sera florir deux fois. La vie désormais ne doit plus être pour vous un chemin tapissé de mousse et de gazon où l'on peut voltiger ainsi que l'abeille ou la bergeronnette, sans craindre ni précipice ni fondrière; c'est un sentier toujours inégal, souvent rude, et où il n'est jamais prudent de courir; marchez-y donc, mon enfant, et regardez attentivement devant vous, car le temps approche où bien des yeux observeront vos pas. « Laissez « aux petits pastoureaux du village vos dés, « vos osselets, vos balles et surtout votre « poupée; je vous donne en échange ces fu- « seaux garnis de fils d'or et de soie, ces « livres précieux que renferme un étui de « velours, et ce théorbe d'ébène que j'ai « trouvé sous la tente d'un Infidèle dans les « champs de l'Andalousie. Broder, lire, « chanter, à treize ans, tel doit être votre « partage; plus tard, chère Elphège, vien- « dront d'autres soins, et si votre vieux père « n'est plus là, votre mère parlera pour lui. »

A ces mots, la dame de Fenouillet soupira et des larmes d'attendrissement s'échappèrent de ses yeux; Elphège émue se jeta dans ses bras et jura solennellement d'être aussi sage à l'avenir qu'elle l'avait eté peu jusqu'alors

« Non, plus de dés, plus d'osselets, plus « de balles, plus de poupée, s'écria-t-elle; je « veux que tout le monde s'aperçoive que « je suis grande et qu'on ne me traite plus « comme un enfant. »

En parlant ainsi elle prit les fuseaux, les livres et le théorbe; puis, après avoir baisé avec respect la main du sire de Fenouillet, elle traversa, tête haute, la foule qui remplissait la cour et rentra dans sa chambre.

Là, fidèle à sa promesse, elle réunit tous ses joujoux et les jeta de son balcon aux petites villageoises qu'elle affectionnait le plus; les osselets, les balles, les dés volèrent à la file; mais quand vint le tour de la poupée, le sacrifice était si pénible, si cruel, si déchirant, qu'Elphège hésita et se mit à réfléchir.

« Hélas! dit-elle, il le faut, je l'ai juré. « Oui, mais pourquoi me presser?.. demain, « après-demain, ne sera-t-il pas bien temps? « D'ailleurs, je ne veux pas jouer avec ma « poupée, je suis trop raisonnable; je m'en « servirai uniquement pour essayer toutes « les belles choses que je vais broder avec « les fils d'or et de soie qu'on m'a donnés. « Eh! vraiment, pendant que j'y pense, je « ne lui ai pas encore mis mon écharpe à « franges d'argent et mon chaperon de satin « rose. Oh! que ça doit bien lui aller! « voyons vite. Venez ici, mademoiselle, « poursuivit-elle en s'asseyant sur un esca- « beau, venez, je veux faire votre toilette. « Vous voici grande, mon enfant; à treize « ans on doit être sage; il ne faut plus sau- « ter comme un cabri à travers les plates- « bandes; il faut suivre tout droit son che- « min; vous broderez, vous lirez, vous écri-

« rez, vous chanterez, et tous ceux qui vous « verront ne manqueront pas de dire avec « respect : Elle a treize ans !.. Par exemple, « vous n'aurez plus de hochets, oh ! plus « du tout, c'est fini... excepté, cependant..»

Elle n'acheva pas ; l'étonnement l'avait rendue muette. Qui le croirait ? le rouge de tomate qui colorait les joues bouffies de sa poupée venait de changer de place ; il avait remonté vers ses yeux et les entourait comme d'un cercle enflammé.

« Je n'y conçois rien, dit-elle, après un moment de trouble ; ces couleurs-là ne tiendraient-elles pas mieux que celles des papillons ? un souffle suffirait-il pour les enlever ou pour les déplacer ? Quel dommage ! pauvre poupée, comme elle est laide à présent ! il faudra que je lui mette un voile... Un voile sur un berret ! fi ! l'horreur ! Allons, ôtons-lui le berret, mon chaperon fera mieux. »

Elle se met à l'œuvre ; nouveau prodige, nouvelle surprise. Les cheveux se dressent, se hérissent et s'agitent comme des serpents ; impossible de les aplatir, encore moins de les boucler ; le chaperon, au lieu d'obéir à la main qui le presse, tourne avec la même rapidité que la roue d'un moulin ; plus Elphège s'efforce de l'enfoncer, plus il précipite son mouvement de rotation. Mais ce n'est pas tout ; la robe qu'elle croyait trop large devient trop étroite et déchire la ceinture qui la retient ; les manches ont le même sort que le corsage ; l'enflure gagne les mains et les pieds ; gants, souliers, tout craque à la fois.

« Grand Dieu ! qu'est-ce que cela signifie ? qu'a-t-on fait prendre à ma poupée « pour la gonfler de la sorte comme l'outre « d'un chevrier. Si c'était un sortilége ?.. « Non, j'y suis ; c'est une ruse ; on a voulu « m'effrayer. Eh bien ! puisqu'il en est ainsi, « on verra ; je n'aurai pas peur... Ciel ! que « vois-je ? Ses paupières s'ouvrent, ses yeux « remuent, ses dents claquent... Que faire ? « que devenir ?.. »

Elle se lève aussitôt, elle s'élance vers la porte, elle veut sortir ; mais la poupée se lève aussi lestement qu'elle, court et la saisit par sa robe.

« Arrêtez, Elphège, je l'ordonne, s'écrie-t-elle. » Et un geste impérieux accompagne sa voix.

La pauvre enfant demeure stupéfaite, son front pâlit, une sueur froide coule de tous ses membres.

« Remettez-vous, mon amie, ajoute la « poupée d'un ton plus doux ; c'est la fée « Mirmirande, la protectrice des Fenouillet, « votre marraine enfin, qui se montre à vos « yeux et qui vous parle, hélas ! pour la « première et la dernière fois. »

En proférant ces mots Mirmirande offre un siége à sa filleule et se place près d'elle.

« Écoutez-moi, continue-t-elle en adou- « cissant encore sa voix, écoutez-moi sans « crainte, et que mes paroles restent à jamais « gravées dans votre mémoire. Depuis l'âge « de trois ans, combien avez-vous eu de « poupées ? dix, si je ne me trompe. De bon « compte, c'est une par année ; on n'a pas « voulu seulement suivre les progrès de « votre croissance ; une pensée moins bi- « zarre et plus tendre a inspiré vos bons « parents ; ils ont eu pour but de rappeler « constamment à votre souvenir la sœur ju- « melle que la mort vous a ravie, en vous « offrant dans une compagne inanimée l'i- « mage, le simulacre d'un enfant de votre « âge. Eh bien ! moi qui suis accoutumée à « voltiger d'une extrémité à l'autre du « monde, moi qui parcours sans cesse les « régions éthérées et que le ciel voit effleu- « rer l'azur des nuages comme vous glissez « sur l'émail des prairies, j'ai successive- « ment habité tous ces corps de carton, je « me suis enfermée dans toutes ces prisons « de bois ; l'expérience m'a prouvé qu'il n'est « pas de meilleur poste d'observation. Une « poupée voit sa jeune maîtresse à toute « heure et du jour et de la nuit ; elle la voit « gaie, elle la voit triste ; elle peut étudier

« à loisir ses goûts, son humeur, son caractère ; défauts et qualités, rien ne lui « échappe ; on ne se contraint pas devant « elle ; on lui fait des confidences sans ré- « serve, parce que l'on est assuré d'une dis- « crétion sans bornes ; aussi, que d'utiles « vérités vos poupées ne feraient-elles pas « entendre, jeunes et nobles châtelaines, « s'il leur était permis, comme à moi, de « rompre le silence ! »

Ici Elphège baissa les yeux et rougit.

« Ce que j'en dis, reprit avec un léger sou- « rire la fée Mirmirande, n'est pas pour vous, « ma chère enfant ; vous méritez plus d'é- « loges que de blâme, car vous êtes bonne, « sensible et généreuse ; vous avez peu de « caprices, vous boudez rarement et vous « n'êtes ni fière, ni coquette. J'ai entendu « plus d'une fois les pauvres vous bénir, et « je sais que vos serviteurs vous aiment ; en « un mot, votre cœur est excellent, et c'est « là le principal ; les seuls reproches que je « puisse vous faire s'adressent ailleurs. Sans « doute, de l'espièglerie, de l'enjouement, « de la légèreté même, tout cela est de votre « âge ; mais, prenez-y garde, vous êtes plus « qu'étourdie, vous êtes frivole, et votre « tête ressemble un peu à celle de la linotte « qui ne se couvre que de plumes. Voici le « temps d'étudier et d'apprendre ; la terre « qui ne rapporte que des fleurs n'est pas « celle qu'on estime le plus ; on veut des « fruits et la culture seule les donne. Culti- « vez donc avec soin les heureux germes « qu'une nature bienfaisante a déposés en « vous ; cultivez votre esprit, il mûrira « votre raison. Jusqu'à douze ans, vous avez « pu deviser avec les pages, folâtrer avec les « bachelettes et vous occuper plus sérieuse- « ment de votre poupée que de vos livres ; « mais la borne qui vous sépare de l'enfance « est franchie ; vous entrez dans une nou- « velle route ; encore quelques pas, et vous « toucherez à ce temple de la jeunesse qui « ouvre d'un côté sur une riante campagne « et de l'autre sur une mer tumultueuse. « Préparez-vous à vos quinze ans comme à « une dignité ; soyez un peu moins avec vos « joujoux ; soyez un peu plus avec votre « mère ; loin d'avoir à y perdre, vous ne « pourriez qu'y gagner, car à mesure que « vous vous rapprocherez de son âge elle « se rapprochera du vôtre, et vous connaîtrez « bientôt ce qu'il y a de plus doux au monde, « une amie. Voyez les petits oiseaux ; quand « l'orage s'annonce dans le lointain, ils aban- « donnent à l'instant ou le rameau favori, « témoin de leurs ébats, ou le fruit délicieux « qu'ils se plaisaient à becqueter, pour se « réfugier sous l'aile qui protégea leurs pre- « miers jours ; imitez-les, mon enfant, faites « par raison ce qu'ils font par instinct ; l'a- « sile le plus sûr pour vous sera toujours le « cœur de votre mère. Tant que vous tra- « vaillerez, tant que vous jouerez près « d'elle, vos jeux seront sans péril, vos tra- « vaux sans fatigue. Quant à moi, ma tâche « est terminée ; j'ai rempli la mission qui « me fut confiée le jour de votre naissance. « Adieu, chère Elphège, adieu ; puissiez-vous « n'oublier jamais les conseils de votre « marraine ! »

Ces paroles furent les dernières que prononça la fée Mirmirande ; elle frappa trois fois le parquet de son petit pied, bondit du siége qu'elle occupait sur une fenêtre, dit encore adieu à sa filleule du haut de la balustrade, et disparut au sein d'un tourbillon de vapeur qui se dissipa dans les airs.

Elphège demeura long-temps immobile, le visage décoloré, le regard fixe, la bouche muette ; on l'aurait prise pour une madone de marbre ; puis elle se leva brusquement, comme si elle sortait d'un songe, elle saisit ses fuseaux et se précipita dans l'appartement de sa mère.

Ad. de Puibusque.

LE SINGE D'ADRIEN.

I.

C'était dans les premiers jours du mois de juin, lorsque les fleurs couvrent les buissons, lorsque le soleil est si beau, lorsque l'air est si suave, si doux à respirer; il faisait très chaud. Dans un délicieux bocage, près d'un ruisseau bordé de violettes et de primevères, à l'ombre de quelques grands arbres, deux jeunes filles folâtraient sur une escarpolette. L'une d'elles était assise dans le fauteuil; sa robe blanche nouée autour de ses petits pieds avec un foulard bleu, son écharpe d'une gaze légère tournée trois fois à son cou et dont les bouts voltigeaient autour de sa tête, mêlés avec ses cheveux blonds, lui donnaient l'air d'une sylphide jouant dans son royaume aérien.

L'autre, plus grande, presque brune, d'une physionomie animée, repoussait d'une main sa compagne lorsqu'elle revenait à elle, et de l'autre lui jetait une pluie de roses dont elle avait bien de la peine à se garantir, et c'était une gaîté, des rires si vrais, qu'ils auraient fait l'envie d'un roi.

Au milieu de ces éclats de joie on distinguait de temps en temps quelques paroles :

« O Marie! tu m'as fait mal; arrache au moins les épines. »

Et par-dessus tout comme une espèce de refrain :

« Mon Dieu! petit Adrien, que ton singe est laid! »

C'est qu'elles n'étaient pas seules, les folles enfants; de l'autre côté du ruisseau un jeune garçon mangeait tranquillement des cerises presque vertes, tandis qu'un singe de moyenne taille en ramassait les noyaux et les jetait dans l'eau les uns après les autres. Cet animal avait l'air de comprendre ce qui se disait autour de lui; chaque fois qu'il était question de sa laideur, il accélérait le mouvement de son *exécution nautique*.

« C'est qu'il t'entend, Blanche, disait la brune Marie; il t'en veut, il lapide ton image avec sa formidable artillerie. Pauvre bête! il prend l'ombre pour le corps. »

Et les rires redoublaient; le petit garçon s'y joignait et le singe criait; il n'y avait plus moyen de s'entendre, lorsqu'une femme parut à quelque distance; les jeunes filles se précipitèrent vers elle, la couvrirent de leurs caresses, en parlant toutes les deux à la fois, lui faisant des questions sur sa santé, sur son voyage, jointes au bonheur de la revoir, au récit de leurs plaisirs passés, enfin toute cette joie d'enfant que l'on regrette toujours et que l'on ne retrouve jamais.

La mère les regardait avec amour, les écoutait, leur souriait, les embrassait encore et semblait renaître à leur aspect; elle aperçut Adrien, et demanda comment il se trouvait là.

« Oh! chère maman! c'est une touchante histoire, s'écria Blanche; imaginez-vous que ce pauvre petit est venu à pied de la Savoie. Hier nous étions à vous attendre près de la grille du parc; vous n'êtes pas arrivée; c'est bien mal, allez! lorsque ce singe accourut pour implorer notre charité; mademoiselle Roger lui donna quelque chose; et son maître nous remercia. Nous l'interrogeâmes, il nous répondit en pleurant; il avait faim, et vite nous lui avons offert des fruits, des gâteaux; tout en mangeant il nous remerciait toujours et partageait avec Jacques. Son père est mort, le père d'Adrien, maman; sa mère est vieille et ils n'avaient plus rien, quand une personne compatis-

sante leur acheta ce singe. Ils partirent pour Paris et gagnèrent leur vie en le montrant; mais l'été il n'y a pas grand monde; on conseilla à Adrien de parcourir les châteaux; il laissa sa mère aux soins d'une amie, avec qui elle travaille, et se mit à voyager; c'est ainsi qu'il est venu ici, mort de fatigue et de besoin. Comme c'est aujourd'hui congé, on nous a permis de le garder toute la journée pour le faire reposer et jouir de l'aimable gentillesse de Jacques; voyez, chère maman, comme il est joli; le voilà qui vous salue. »

Pendant que Blanche parlait, Marie faisait signe à Adrien d'envoyer son fidèle compagnon de leur côté; à un geste de son maître le singe sauta sur les grosses pierres qui formaient un pont rustique, et de là se mit à contrefaire la jeune fille, au grand amusement de tous. Madame de Cerney sourit, jeta une pièce de monnaie à Jacques, et dès qu'elle eut repris le chemin de la maison les jeux recommencèrent.

II.

Il y avait une grande foule sur le boulevard du Temple; les Parisiens, ces badauds infatigables, s'étaient réunis en groupes autour d'un savoyard et de son singe. Il est vrai que cet animal surpassait tous ceux que l'on avait vus depuis long-temps; il dansait le menuet, faisait l'exercice, trottait à l'anglaise sur un gros caniche noir, enfin son éducation était parfaite. De mémoire d'homme on ne rencontra un général Jacquot aussi *fashionable;* une veste écarlate brodée sur toutes les coutures, rembourrée comme l'uniforme d'un élégant officier; un chapeau à la Bonaparte, orné de galons d'or et du plus magnifique panache, formaient son accoutrement. Il agitait sa coiffure avec tant de grace, il faisait des révérences si distinguées, que son maître recueillit une ample moisson de gros sous, qu'il cacha dans sa poche après la représentation, en prenant le chemin de la rue de la Mortellerie, où il monta gaîment les six étages d'une misérable maison.

« Réjouissez-vous, mère! cria-t-il en entrant dans la mansarde, réjouissez-vous, voici de quoi vous avoir du tabac et du bouillon; Jacques a gagné sa journée.

— Dieu te bénisse, Adrien! répondit la vieille femme; j'avais grand besoin de toi! car je suis bien souffrante. »

L'enfant posa Jacques par terre, courut vers sa mère et l'embrassa une larme dans les yeux.

« Donne-moi Jacques, mon enfant; c'est notre soutien, c'est presque notre ami. »

Le singe sauta de lui-même sur les genoux de la malade, et aussitôt la mère et le fils se mirent à le caresser. Il y avait entre ces trois êtres une singulière union; ils formaient un monde à eux seuls, et certainement le bouleversement d'un empire n'eût pas autant touché les Savoyards que la perte de Jacques. Adrien raconta toutes ses prouesses en lui ôtant son habit et son chapeau, qu'il essuya proprement et serra sur une planche, le seul meuble de ce galetas; ensuite il s'occupa de sa mère. Son trésor fut bien vite dépensé; il veilla toute la nuit, assis sur un tas de paille, entre le singe qui dormait, et la vieille femme qu'une fièvre violente agitait de convulsions. Et comme il pleurait, le malheureux enfant de dix ans! Il pleura tant que le sommeil vint à son secours; sa tête retomba près de celle de Jacques. Bientôt on n'entendit que les plaintes de la mère, qui ne les contenait pas depuis que son fils ne pouvait plus l'écouter. Heureux âge où les larmes amènent le repos, où la joie succède si promptement à la douleur; nous ne sommes pas encore accoutumés à la terre, nos ames conservent quelque chose des anges qu'elles viennent de quitter; il y a un reflet du ciel dans les yeux d'un enfant, et dans son sourire un reste de la béatitude qu'il a perdue!

Le matin, Madeleine se trouva si mal que

son fils ne voulut point la quitter. Comment faire? il n'y avait pas d'argent, et Jacques seul en pouvait gagner. Adrien avait un *associé* à qui appartenait le caniche noir; il se résolut à lui confier Jacques et à s'en rapporter à lui pour le partage des bénéfices; ce fut une cruelle séparation. Jacques suivit l'ami de son maître, bien malgré lui, et Adrien resta triste jusqu'au soir. A l'heure accoutumée, le singe ne revint pas; grande alarme dans le ménage. L'enfant descendit vingt fois au-devant de lui, il alla à la demeure de Pierre; il n'était pas rentré, l'infâme voleur! Trois jours entiers se passèrent sans nouvelles; heureusement la vieille femme se portait mieux, et des voisins charitables étaient venus à leur secours. Dès qu'elle put se passer de lui, Adrien courut inutilement tout Paris pour retrouver son Jacques; enfin après deux longues semaines il regagnait un soir son logis, malheureux et découragé, lorsqu'il vit un cercle nombreux et entendit des éclats de rire.

« Oh! c'est Jacques, dit-il, c'est Jacques qu'on admire. »

Il se mêla aux curieux; à force de pousser il arriva au premier rang. Bientôt il découvrit son singe chéri qui, lui-même, le reconnut et courut à sa rencontre. Les spectateurs pris pour juges du différend entre les *deux artistes* n'hésitèrent pas, nouveaux Salomons, à rendre la pauvre bête à celui qu'elle aimait tant. Il y eut grande recette; mais qu'est-ce que cela auprès du bonheur de se retrouver? Jacques, ramené en triomphe par une douzaine de *gamins*, reprit possession de son lit de paille, des caresses de ses amis et de son sommeil paisible dans les bras d'Adrien.

« Hélas! disait celui-ci à Madeleine, voyez, ma mère, ils ne lui ont seulement pas nettoyé son habit! »

III.

Au commencement de l'hiver si cruel de 1830, une voiture élégante traversait la rue de la Paix, les glaces fermées garantissaient du froid, et les femmes qui s'y trouvaient, entourées de fourrures, n'en redoutaient pas les atteintes. L'une d'elles, c'était une jeune fille de treize ans environ, paraissait bien plus empressée de regarder dans la rue que de s'envelopper dans son manteau; elle essuyait les vapeurs sur le cristal et examinait attentivement les boutiques toutes brillantes des étalages du jour de l'an.

« Maman, Marie, voilà Adrien et Jacques! Oh! je les reconnais; chère maman, faites arrêter, je vous en conjure. » Madame de Cerney tira le cordon, on ouvrit la portière, et le domestique reçut l'ordre d'appeler le Savoyard; il approcha. Hélas! les vêtements du pauvre petit étaient couverts de pièces de différentes couleurs; ses lèvres, engourdies par le froid, violettes et gonflées, son visage maigre et hâve, n'offraient plus qu'une pâleur bleue, affreuses enseignes de la misère; le singe était plus méconnaissable encore. Le bel habit rouge ne tenait plus que par des reprises; le chapeau, veuf de son plumet et de ses galons, avait perdu toute sa *majesté*. Quant à Jacques lui-même, il était visible que la rigueur de la saison le tuait; à peine avait-il la force de se tenir sur ses jambes, et la querelle des *associés* de cavalier l'avait rendu piéton.

« Bon Dieu! dit Marie, que tu es changé, Adrien, et Jacques aussi! Que vous est-il donc arrivé?

— Oh! mams'elle, répondit-il en grelottant et d'une voix entrecoupée de sanglots, ma mère est bien malade; mon singe se meurt de froid; nous ne gagnons plus rien.

— Pauvre petit! tiens, tiens... Et les deux jeunes filles vidèrent leur bourse dans sa main.

« Où demeures-tu? nous enverrons un médecin à ta mère. Toi, tu viendras à l'hôtel nous donner de ses nouvelles et te chauffer avec Jacques. »

Il laissa son adresse; madame de Cerney

le congédia, et la voiture repartit au grand trot des chevaux.

Huit jours se passèrent; Adrien ne parut pas. Mesdemoiselles de Cerney y pensèrent souvent; le docteur avait peu d'espérance pour sa mère.

« Il est bien malheureux ce pauvre enfant, disaient-elles, puisqu'il nous oublie; si nous allions nous-mêmes savoir ce qu'il fait? »

Ce projet communiqué à leur gouvernante reçut son approbation; il fut convenu que l'on porterait de l'argent et des vêtements à Madeleine, et le jour choisi, on se mit en route, les jeunes filles impatientes d'arriver, et surprises néanmoins de la pauvreté des quartiers où on les conduisait.

Elles sont rue de la Mortellerie; on leur indique la demeure des Savoyards. Précédées d'un domestique et suivies de leur institutrice, elles montent l'escalier noir et tortueux qui les conduit au dernier étage de la maison.

Mademoiselle Roger entra avant elles dans le grenier des pauvres gens. Quel spectacle s'offrit à sa vue! la vieille femme mourante sur une mauvaise paillasse, et à côté de son grabat, son fils se roulant par terre, tenant dans ses bras le petit cadavre du pauvre Jacques, mort de froid, pendant la nuit précédente. On parla à Adrien, il ne répondit point, ce ne fut que lorsque le domestique le toucha qu'il se releva et aperçut Blanche et Marie, immobiles à la porte et qui n'osaient approcher.

« Oh! mesdemoiselles, dit-il en courant vers elles, il est mort, mon cher Jacques, il est mort. Je l'ai couvert de mes habits, de tout ce que j'avais; il tremblait, il tremblait! Et puis il a crié, et puis il n'a plus remué du tout; il est resté raide, comme le voilà. Pauvre Jacques! qui gagnera la vie de ma mère? Oh! rendez-moi Jacques, vous qui êtes riche, rendez-le-moi, cela ne vous coûtera rien! Et ma mère, quand elle s'éveillera, que lui répondrai-je? Elle l'aimait tant! »

Adrien faisait pitié; il joignait ses faibles mains, il pleurait à fendre le cœur, et répétait sans cesse : « Rendez-le-moi! » Les jeunes filles pleuraient aussi à l'aspect de cette douleur si vraie; d'ailleurs il y avait tant de misère autour d'elles!

« Et ta mère, dit Marie, comment va-t-elle?

— Oh! ma mère, elle dort! Elle ne mourra pas, elle! ma mère ne peut mourir, c'est ma mère! C'est elle qui a soin de moi. »

Mademoiselle Roger revint auprès d'eux. « Rentrons à l'hôtel, mesdemoiselles; il faut parler à madame la comtesse, lui demander ses ordres; il fait trop froid ici pour vous. Adrien, tu auras bientôt de nos nouvelles. »

Elle se hâta d'emmener ses élèves, car le sort de l'enfant abandonné la touchait vivement et Madeleine n'avait plus que peu de minutes à vivre. Madame de Cerney envoya promptement chercher Adrien; on le trouva endormi sur la paille. Sa mère n'existait plus, il ne s'en doutait pas. Par une idée d'enfant, il avait habillé le corps de Jacques de ses haillons rouges et l'avait posé au pied du lit.

On plaça l'enfant dans une école, on l'entoura de mille soins; mais il n'oublia jamais qu'il était orphelin. Ses yeux se mouillaient de pleurs au souvenir de sa mère, et souvent, lorsqu'il était seul et que le passé revenait à sa mémoire, il se disait tout bas : « Pauvre Jacques! qui m'aimera comme toi! »

Comtesse Dash.

HISTOIRE.

SOUVENIRS DU MOIS DE JANVIER.

L'année des Romains n'avait primitivement que dix mois et ne commençait qu'en mars. Numa refit le calendrier et y ajouta janvier et février.

En France, autrefois, l'année ne se renouvelait qu'à Pâques ; ce fut une ordonnance de Charles IX, publiée en 1563, qui fixa le premier de l'an au 1er janvier.

Janvier vient de Janus, roi des Latins, lequel était représenté avec deux visages, l'un regardant l'année qui commençait, et l'autre celle qui venait de finir.

Lorsque Saturne fut chassé du ciel par son vilain fils Jupiter, Janus lui offrit un asile à sa cour. En reconnaissance de ce bienfait, le dieu proscrit lui enseigna l'agriculture, l'art de policer les peuples en travaillant à leur bonheur ; Janus fit régner l'âge d'or dans ses Etats, parce que Saturne lui avait accordé la faculté de voir dans le passé et de lire dans l'avenir.

Sans être doués de ce divin privilége, ne pourrions-nous pas aussi adoucir un peu les amertumes de notre vie en consultant le passé pour nous mettre en garde contre l'avenir ? Pensons à l'année qui commence en regardant celle qui vient de finir! Combien d'inquiétudes, de tourments, de larmes versées pour ne pas avoir exactement observé tout ce qu'il fant taire, dire, éviter, craindre, espérer ! Que d'ennemis ne nous sommes-nous pas faits, que d'armes ne leur avons-nous pas fournies par l'intempérance de nos discours ! Que de soins, que d'embarras ne nous serions-nous pas épargnés si nous avions toujours dit tout simplement la vérité ! Avons-nous toujours suivi les préceptes de la sagesse et de l'équité? Hélas non ! Que d'imprudence, que de légèreté dans notre conduite! que de puérilité, que d'orgueil, que de vanité! pensons-y bien. La possession de tout ce que nous avons désiré avec le plus d'ardeur ne nous a procuré qu'une satisfaction éphémère ; nous avons conçu de beaux projets qui se sont aussitôt évanouis, et la plupart des craintes et des espérances qui nous ont tant agité ne reposaient que sur des chimères.

3 *janvier*, 512. Mort de Sainte-Geneviève, patronne de Paris. Elle naquit à Nanterre en 422; ses parents étaient de simples villageois. Pendant les premières années de sa vie, toute son étude fut de leur plaire et de leur obéir; elle adoucissait leur peine, partageait leurs travaux, de même que la vierge de Nazareth. Ce fut dans l'exercice d'une vie pauvre et laborieuse que son cœur devint le sanctuaire de toutes les vertus. Le ciel ne les laissa point sans récompense; depuis deux ans sa mère était aveugle, depuis deux ans Geneviève priait pour sa guérison ; on raconte que la pauvre femme recouvra miraculeusement la vue en se lavant les yeux avec l'eau que Geneviève avait été puiser et qu'elle avait bénie; on montre encore aujourd'hui le puits de Sainte-Geneviève à Nanterre. Sur la fin du dernier siècle toute la cour allait chaque année s'y désaltérer; ces raisons suffiraient pour que le fait fût rapporté.

Geneviève était encore bien jeune lors-

qu'elle perdit ses parents; les anges seuls pourraient dire les soins touchants dont elle entoura leurs derniers moments. Devenue orpheline, elle accepta l'asile que lui offrit une dame riche et vint se fixer à Paris. La sainte fille ne sortait que pour aller à l'église, et partageait son temps entre le travail et la prière. L'envie la poursuivit jusque dans sa retraite; elle fut calomniée et ne s'en irrita point; elle pardonna, pria pour ses ennemis, et attendit en paix qu'il plût au ciel de faire connaître son innocence. La haute considération que lui accorda saint Germain, évêque d'Auxerre, fit tomber les perfides insinuations des méchants et des envieux. Geneviève savait que la véritable piété consiste surtout à se rendre utile à ses semblables, à les secourir, à les aimer; elle savait ces sublimes paroles du Christ : « L'amour que vous aurez pour vos frères est la marque à laquelle on reconnaîtra que vous êtes à moi. » Aussi, soit qu'elle fût devenue la dépositaire et la dispensatrice des libéralités du riche, soit qu'elle eût acquis les moyens de répandre des bienfaits, les pauvres devinrent l'objet de toutes ses sollicitudes. C'était de ses mains que la foule des vieillards, des infirmes, des veuves, des orphelins recevait le pain de la charité. Quiconque souffrait avait droit à son assistance; on la voyait au chevet des malades, sa douce voix versait des paroles d'espérance et de paix dans le cœur défaillant du mourant; elle avait des larmes à répandre avec l'affligé, des sourires et des caresses pour l'enfance, des encouragements pour les faibles, de la compassion pour les coupables, et dans les calamités publiques comme dans les infortunes privées, c'était toujours vers elle que se tournaient les regards de la multitude.

La famine désolait Paris, Geneviève promet des vivres; elle entreprend un voyage, et bientôt par ses soins des bateaux chargés de grains ramènent l'abondance sur les rives de la Seine.

Suivi d'une formidable armée, le roi des Huns, le terrible Attila, se promenait à travers l'Europe en portant partout la mort et l'incendie; les Romains occupés de tous côtés à disputer aux Barbares les lambeaux de leur empire déchiré, avaient laissé les villes des Gaules sans défense et sans soldats. Attila se dirige vers Paris; l'épouvante se répand parmi les habitants, ils veulent fuir, abandonner leurs foyers; Geneviève les rassure, leur dit que Paris ne sera point attaqué, et bientôt on apprend que les Barbares ont changé de route et tourné leurs pas vers la ville d'Orléans; peu après Attila fut défait dans les plaines de Châlons. Malgré l'austérité de sa vie, sainte Geneviève ne mourut qu'à quatre-vingt-dix ans, apres avoir vu les Francs maîtres de Paris, et leur roi baptisé par saint Remy. Elle fut enterrée dans l'église Saint-Pierre et Saint-Paul, que Clovis avait fait élever pour s'y préparer un tombeau. Par la suite l'église et la montagne où elle était bâtie prirent le nom de la sainte fille; le culte qu'on lui avait voué pendant sa vie ne fit que s'étendre après sa mort. Pour conjurer le malheur, être délivrée d'un fléau, la population de Paris et des environs continua de venir en foule demander des secours à son tombeau. Treize siècles ont passé, les générations se sont succédées, les guerres, les révolutions ont tout changé, tout détruit, croyances, législations, mœurs, édifices, palais, tombeaux, et la confiance du peuple dans la divine protection de sainte Geneviève a survécu aux bouleversements du monde, aux changements survenus dans les idées. Chaque année les villageois, les pauvres, les malheureux viennent toujours en foule invoquer la patronne de Paris au pied de ce vieux sépulcre.

Privé des vénérables reliques que les fureurs révolutionnaires ont dispersées, le tombeau de sainte Geneviève est maintenant déposé dans la vieille église de Saint Etienne-du-Mont, si remarquable par son architecture semi-gothique, où la grace et l'élégance s'unissent à la majesté; pendant les neuf jours

qui suivent le 3 janvier, il faut venir là, un peu avant l'aurore, à l'heure où les bruits de la grande ville s'assoupissent, où les dernières bougies s'éteignent, ou meurent les derniers accords de la musique des valses et des galops ; au moment où le Paris des fêtes et des plaisirs s'endort dans son luxe, sa mollesse, ses parfums, son ivresse ; alors le Paris qui souffre, qui travaille à grand'peine, qui se résigne et qui prie, se réveille paisible et silencieux, les lampes s'allument sous les ogives de la vieille église, ses colonnes sveltes projettent leurs ombres élancées sur les murs et sur le pavé. Des pas mesurés et respectueux retentissent sur les larges dalles, les lumières de l'autel scintillent à travers les découpures de l'élégant jubé; alors la foule recueillie se rassemble dans la chapelle de la sainte bergère; des voix jeunes et pures forment un pieux concert, dont les accents, en s'élevant vers la voûte, semblent donner des ailes à la prière; peu à peu le jour paraît et fait briller les vives couleurs des vieux vitraux. A la foule qui se retire en silence succède une foule nouvelle et plus nombreuse ; bientôt la file des pélerins entoure sans interruption le saint tombeau; la vieille paysanne, fidèle à la coutume que sa mère reçut de la sienne, amène *à la bonne sainte Geneviève*, sa fille et ses petits enfants ; la jeune mère alarmée apporte là son fils pâle et languissant; l'enfant en joignant ses petites mains y balbutie sa première prière, l'artisan vient y demander de l'ouvrage, et la jeune fille y prier pour son vieux père. Ainsi la religion du Christ ranime tous les courages, entretient les douces espérances, réserve des pardons pour toutes les fautes, des consolations pour toutes les douleurs, des leçons pour tous les âges, pour tous les excès, pour toutes les passions. Ainsi la religion du Christ offre à la vénération de ce peuple de Paris si vain de son élégance, si curieux de son luxe, si emporté dans ses plaisirs, si indompté, si extrême dans ses haines et ses affections, si terrible, si cruel dans ses jours de fureur et de vengeance, l'image d'une vierge modeste entourée d'agneaux, comme pour lui servir d'enseignement perpétuel de douceur, de simplicité, de patience et de résignation.

Mme de Nellan.

TOILETTE D'HIVER.

En janvier, mesdemoiselles, il y a déjà des réunions parées pour lesquelles vous avez de charmantes toilettes.

En soirée, les fichus *à la Paysanne* en gaze ou en tulle illusion garni de blonde-imitation, sont bien portés ; ils dégagent le cou de manière à laisser la place d'un collier juste ou d'une chaîne. On ne peut les porter qu'avec des manches longues, et ils ne sont pas déplacés sur une robe montante. La coiffure *à la Mancini* en rubans de satin est une des plus gracieuses au visage ; elle est simple et de bon goût. Vos ceintures, maintenant, ont reçu quelques variétés, et avec le fichu *à la Paysanne*, qui termine en pointe dans le dos, vous pouvez fermer le tour de taille, derrière, par trois petites coques sans pans. Nouées devant, à longs pans, elles sont aussi très bien pour vous, mesdemoiselles.

Le très beau mérinos uni est une simplicité de parure bien convenable à votre âge. Nous vous conseillons la couleur bleue de roi très foncé ou tabac.

Coulez, coulez mes jours.

Paroles de Mme Mélanie Valdor.

Musique de Madame Pauline Duchambge.

N. 1.

Andantino.

CHANT.

Est - il un but, u - ne pen - sé - e, Qu'ici bas mon â - me las-sée, Désire at - tein - dre ou ca - res-

PIANO ou HARPE.

GUITARE en *mi* majeur.

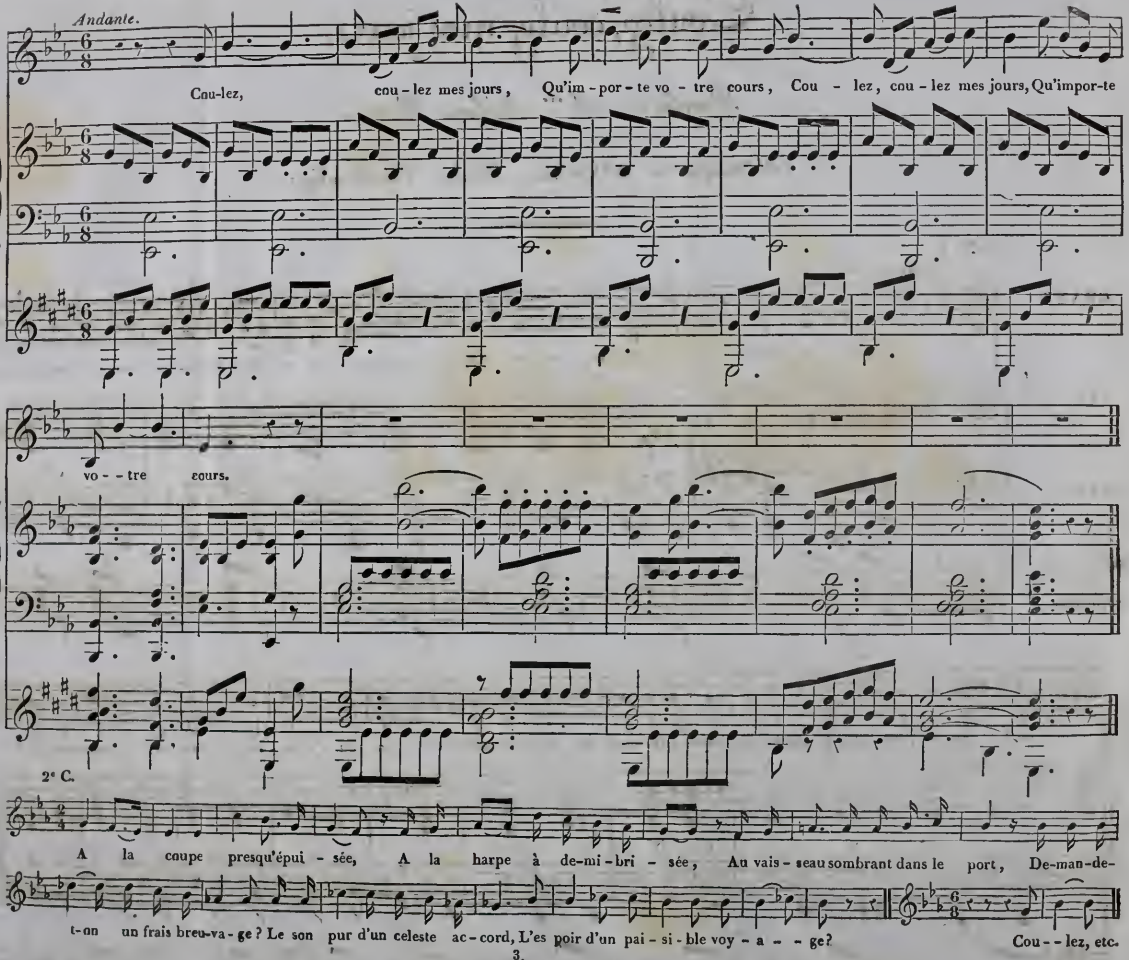
ser? Est-il pour el - le une es - pé - ran-ce, Qu'aussi - tôt ne vienne effa - cer Un sou - - ve - nir un - e souffran - ce ?

Andante.

Cou-lez, cou-lez mes jours, Qu'im-por-te vo-tre cours, Cou-lez, cou-lez mes jours, Qu'impor-te vo-tre cours.

2e C.

A la coupe presqu'épui-sée, A la harpe à de-mi-bri-sée, Au vais-seau sombrant dans le port, De-man-de-t-on un frais breu-va-ge? Le son pur d'un celeste ac-cord, L'es poir d'un pai-si-ble voy-a-ge? Cou-lez, etc.



3.

Parmi vous, il n'est plus une heure,
Qui me ramène quand, je pleure
L'ange à ma garde commis,
Pour effacer du bout de l'aile,
Entre mes cils clos à demi
De mes pleurs la trace nouvelle.

Coulez,

Musique imprimée par les procédés de R. Duvernoy.

LA VEUVE DE QUINZE ANS.

Toujours pour vous, mesdemoiselles, vous le savez, toujours pour vous une douce musique de paroles gracieuses! Toujours un jasmin blanc, odorant, délicat, qu'on mêle à vos cheveux! Et toujours pour vous quelque joli récit; mais si quelquefois de tristes leçons se glissent parmi nos pensées, toujours encore pour vous, nous tiendrez-vous pour coupables? Nous serez-vous ingrates parce que nous aurons découvert et montré une tache dans l'eau d'un diamant? C'est qu'à vrai dire, ce n'est pas tout en cette vie que d'être environnée d'éloges et d'égards; trop souvent on vous apprend, quand vous l'ignorez, que vous êtes belles, spirituelles; rarement on vous indique un de vos défauts. Je veux avoir le courage de le faire aujourd'hui.

Vous avez presque toutes, je dis *presque*, un peu d'inconséquence dans le discours. Savez-vous bien pourtant qu'à part les chagrins cuisants, les calomnies odieuses qu'un mot léger de vous engendre, pour celle-là même qui le laisse tomber par mégarde et souvent pour faire un peu d'inutile esprit, savez-vous bien que pour ce mot, quelquefois deux amis se prennent en haine, deux hommes s'entr'égorgent, et que du sang peut tacher vos robes de fêtes? Écoutez, jeunes filles, écoutez, pour vous en convaincre, l'histoire de la veuve de quinze ans!

Pauvre femme qui commence à peine de naître, et qui est déjà toute en deuil! Il y a six mois seulement, que de bonheur à la pension! Quelle joie quand, au milieu de toutes ses compagnes, un valet en grande livrée, et qui l'appelait par avance *madame*, vint déposer devant elle la splendide corbeille de noces, et quand elle entendit toutes ses jeunes amies s'écrier à l'envi, à chaque objet nouveau que l'on tirait de la corbeille magique: « Est-elle heureuse, Clara de se marier à quatorze ans! Oh! voyez donc, mesdemoiselles, voyez le beau cachemire à passer dans un anneau! la belle robe de blonde! le délicieux collier! la superbe parure de diamants! »

Heureuse Clara en effet, alors, qui, toute sautillante, toute radieuse de jeunesse, distribuait elle-même à ses compagnes des cadeaux précieux; car elle avait désiré que toutes fussent de la fête et que la corbeille renfermât le caprice de chacune d'elles: pour celle-ci deux perles à suspendre aux oreilles, pour cette autre un livre de prières relié satin et or, pour cette autre la ceinture moirée avec la riche agrafe. Et ses désirs avaient été des ordres; et les jeunes filles l'avaient pressée dans leurs bras et lui avaient dit: « Merci! » toutes pleines encore de l'émotion que leur avaient fait éprouver ces gracieuses surprises; car, à cet âge et dans une pension, une ceinture qui se reflète, une perle qui tremble, un livre d'heures tout de satin et d'or, voilà ce qui émeut, ce qui fait battre le cœur. Ah! restez, jeunes filles, restez le plus longtemps possible avec ces innocentes émotions qui passent trop promptement avec l'heure qui fuit! Et ne vous plaignez pas de vos douces retraites où se borne la vie dans un court horizon. Riez et folâtrez sous la grande charmille! riez! les joies sont là, les chagrins sont dehors.

Hélas! Clara avait rompu bien avant le temps avec ces joies naïves de la fraîche jeunesse; elle avait bien vite remplacé dans ses cheveux l'humble primevère des champs par la fleur de l'oranger et par le voile qu

traîne aux marches de l'autel ! Non que celui qui l'avait épousée, si enfant encore, ne l'ait pas tenue pour ce qu'il avait de plus cher au monde et ne l'ait pas abritée jusqu'à son dernier jour sous sa main protectrice. Loin de là, l'infortuné ! Mais, selon moi, c'est toujours un tort que de ne pas placer chaque chose en son temps, les soins et les embarras d'une maison, après les plaisirs exempts d'inquiétude de la naïve adolescence. Pourquoi passer à pieds joints sur ces trois ou quatre belles années de la vie qui, mieux que toutes les autres, portent avec elles leur délicieux parfum? Pourquoi s'imposer sitôt l'air d'une grande dame? Pourquoi ne pas courir quelques douze mois encore à travers la prairie, en cueillant à pleines mains la paquerette rosée ou en imprimant avec souplesse et grace la trace délicate de son pied de gazelle sur la neige du parc, unie, éblouissante comme l'aile d'un cygne?

Pauvre Clara! c'est peut-être à son excès de jeunesse, dans sa position nouvelle, qu'elle avait dû le malheur de sa vie. Sans méchanceté réelle comme sans détours, elle n'avait eu que le défaut, si peu important en apparence, mais si terrible dans ses résultats, de se laisser quelquefois aller à de légères plaisanteries sur les ridicules, non de cœur, mais uniquement de mise et de goût de celles qui l'entouraient. Et l'on sait, et c'est encore une des ombres fâcheuses au tableau des femmes en général, qu'elles pardonneraient plutôt une blessure faite à leurs qualités essentielles qu'une égratignure à leur amour-propre de toilette. Vous me trouverez probablement bien sévère aujourd'hui, mesdemoiselles; mais, à ne rien cacher, puisque je suis en verve de petites vérités, j'en profite pour me les faire pardonner toutes en une seule fois, trouvant d'ordinaire plus d'inspiration et de facilité dans l'éloge, que vous méritez d'ailleurs si souvent, que dans un blâme toujours pénible à peindre quand il s'adresse à vous, nos anges sur la terre!

Clara, depuis son mariage, restait ordinairement à Paris; mais M. de Blondel, son jeune mari, l'en avait passagèrement emmenée pour la présenter à sa propre famille, qui habitait une petite ville de province. C'est là surtout, dans une petite ville, que les paroles doivent coûter à répandre; c'est là surtout qu'il faut se faire une loi de la discrétion et savoir, au besoin, se défendre un sourire; car là, chaque mot porte coup; nul, pour si léger qu'il soit, s'il a trait à autrui, ne reste sans écho; on le commente, il se grossit, et son résultat net est de produire des haines qui se couvent à l'intérieur jusqu'à ce qu'une occasion bien cruelle se présente de les produire au jour. Sans doute il est difficile pour une étrangère de renfermer en soi quelques observations piquantes sur ces mesquines proportions d'une société toute de tracasseries, qui se connaît au jour le jour, qui se visite pour se mordre, qui, le matin, passe dans la rue et regarde à travers les vitres pour y surprendre quelque petitesse de ménage et en jaser le soir. Il est difficile, sans doute, de ne pas arrêter son regard et pincer un sourire entre ses lèvres à l'aspect de ces prétentions surchargées de toilette semi-noble et semi-bourgeoise, et de ne pas se prendre de pitié à ce concert de caquets qui bourdonne comme une mauvaise mouche tout à l'entour de vous. Quelquefois même on se laisse gagner par cette épidémie de ridicule langage et de mauvais vouloir, et l'on prend sa part de ce caquetage, de ce persiflage universel, aussi peu charitable qu'il est de mauvais ton. Malheur à la jeune personne qui se rend complice de cette communauté d'indiscrétions toujours redites, par une attention obligeamment méchante, à celles qui en sont les victimes! Tôt ou tard elle en portera la peine, sinon d'une manière aussi terrible que la pauvre Clara, du moins avec un aiguillon assez vif encore pour qu'il fasse saigner long-temps au cœur.

Madame de Blondel n'avait pas été plus

tôt arrivée au milieu de la famille de son époux que la petite ville s'était empressée de lui ouvrir les portes de ses salons. Elle n'aurait pas dû s'apercevoir que cela avait eu lieu ainsi, autant pour observer la nouvelle venue que pour la fêter. Examinée comme les autres et plus que les autres jusque dans ses moindres démarches et en butte à quelques traits détournés qui n'auraient pas dû l'atteindre, elle surtout qui n'était là que passagèrement, elle avait eu l'imprudence de céder à ce fâcheux instinct de paroles plus malicieuses que méchantes, et de rendre observation pour observation. Son inexpérience du monde avait fait le reste. Ce qu'il y avait eu de plus fâcheux encore et ce qui arrive presque toujours, c'est que ses traits indiscrets étaient plus particulièrement tombés sur une jeune fille qui n'était peut-être pas exempte de défauts dans ses manières et sa tournure, mais dont l'ame candide et bonne par nature ne s'était jamais ouverte contre personne à ces médisances de société; aussi avait-ce été un grand étonnement pour celle-ci, quand on lui avait perfidement appris que madame de Blondel s'était rendue coupable envers elle d'une ou deux saillies d'esprit caustique. Depuis ce jour elle s'était trouvée mal à l'aise dans toutes les fêtes où elle avait rencontré Clara. Enfin, sensible à l'excès, elle avait un soir nettement refusé de se rendre à un bal. Sa famille la pressa d'en expliquer le motif; son frère particulièrement, jeune homme ardent de tête et de cœur, qui la chérissait par-dessus tout et qui souffrait de ses moindres souffrances, voulut absolument connaître la raison de ce refus inaccoutumé. Ce frère était pour la jeune personne un protecteur naturel, un confident pressant avec lequel il n'y avait pas possibilité de dissimuler long-temps. Elle avoua enfin que madame de Blondel, par ses sarcasmes, était l'unique cause qui l'arrêtât.

« Tu es une enfant, ma sœur, s'écria le jeune homme; tu viendras au bal, et abritée sous l'aile de ton frère tu n'as rien à craindre, je te le jure, des traits de cette petite coquette. »

Ainsi, vous le voyez, pour un mot échappé à la légèreté d'une seconde, voilà déjà une appellation, toujours fâcheuse, qui retombe sur Clara; un mot lui a valu le titre le plus insultant, que je sache, pour une femme, celui de coquette. Plût au ciel qu'on s'en fût tenu à ces récriminations déjà si malheureuses! mais ce n'était là que le prélude.

Le frère décida que sa sœur irait au bal et qu'elle y ferait bonne contenance. Elle y alla donc; mais, comme par un effet du sort, le premier coup d'œil qui tomba sur sa toilette assez mal ordonnée, fut celui de madame de Blondel. Il est trop vrai de dire que ce coup d'œil portait avec lui je ne sais quel dédain qui signifiait, je pense: « Regardez-moi, comme je suis belle et richement vêtue! Et comme vous êtes disgracieuse et mal habillée, ma chère! » Le fait est que la jeune personne, toute confuse, rougit, pâlit, et, en présence de son frere qu'elle interrogeait du regard, laissa rouler une larme sous sa paupière. Celui-ci contint un moment son dépit et sa haine; il fit asseoir sa sœur qu'il rassura de son mieux; mais la première personne qu'il alla inviter, fut Clara de Blondel. Jamais détours adroits et plus amers sarcasmes ne furent jetés avec autant d'esprit que par cet homme pendant qu'il fut le cavalier de la jeune mariée. Elle rougit, elle pâlit à son tour, et inhabile encore à dévorer sa souffrance, trop inexpérimentée pour hasarder une reponse, elle ne trouva pas d'autre moyen que de quitter brusquement la partie et d'aller reprendre sa place avant la fin de la contredanse, ce qui n'était qu'un ridicule ajouté à une faute. Elle avait embrassé un des travers du monde qui l'environnait et n'avait pas su tenir ferme au premier choc que ce monde lui faisait subir en retour.

M. de Blondel accourut auprès de sa jeune femme pour s'enquérir des motifs de cette subite interruption. Pour unique réponse, Clara dit qu'elle voulait sortir à l'instant du bal et reprendre dès le point du jour le chemin de Paris.

« Mais cela est impossible, ma chère amie, répliqua le mari. Que dirait-on de nous si l'on nous voyait déserter ainsi une fête donnée peut-être à notre intention? Que dirait ma famille si je la quittais sans prendre au moins congé de celles de ses connaissances qui nous ont accueillis? »

Durant ce temps les regards de Clara se reportèrent involontairement vers ceux de l'homme qui l'avait si cruellement outragée; elle les trouva fixés sur elle froids et impassibles comme le mépris. Alors rien ne put la contenir, et, de fautes en fautes dont elle ne prévoyait pas l'issue, elle ajouta à demi-voix à son mari : « Eh bien! monsieur, je resterai; mais si cet homme qui me regarde sort. »

Alors ce fut le tour du jeune époux et du frère; la lutte s'établit ouvertement entre eux; ils se demandèrent compte des paroles, et des paroles on allait en venir aux actions. Pour ne pas mettre un plus long désordre au milieu du bal, ils sortirent un moment et se préparèrent à vider les préliminaires de leur différend dans une pièce voisine, ne voulant pas d'un commun accord aller sur-le-champ plus loin, de peur d'épouvanter l'un et l'autre leurs familles. Jugez de la position de madame de Blondel durant ces minutes d'attente où elle était obligée de demeurer dans la fête, alors que son mari se prenait de colère à deux pas d'elle et pour elle.

Pourtant, elle eut un noble et généreux mouvement, lorsque triomphant d'un vain amour-propre, elle alla se placer d'elle-même auprès de la jeune personne qui avait eu à se plaindre de ses propos et de son regard, et la supplia de se joindre à elle, pour détourner le coup qui pouvait les frapper toutes deux; car elle avait réfléchi. La pauvre sœur était aussi tremblante pour la vie de son frère, que celle-ci pouvait l'être pour l'existence de son mari; elle ne demandait pas mieux que de courir aussi se jeter entre leurs désirs de vengeance; elle se disposait à suivre hors du salon madame de Blondel, quand les deux jeunes gens, avec l'apparence du plus grand calme et des airs même de réconciliation, rentrèrent dans le bal. De part et d'autre ils vinrent dire à leur famille que tout était fini, que c'était un malentendu et qu'il n'y fallait plus songer. La sœur et l'épouse furent bien forcées de croire à ces semblants de rapprochement, et, bon gré mal gré, elles restèrent avec leurs protecteurs jusqu'au moment où les guirlandes fanées, couvertes de poussière, et les pas incertains qui ne se traînaient plus qu'à peine sur le carreau glissant du salon, et les accords mourants de l'orchestre, annoncèrent qu'il était heure de se retirer. Le frère et l'époux se saluèrent, en se quittant, d'un geste de cordialité.

Rentré chez lui M. de Blondel ne dit que peu de paroles à sa femme; il prétexta de l'impossibilité de dormir et de la nécessité dans laquelle il était de se livrer à une correspondance, pour entrer dans une chambre attenante. Puis il serra avec effusion la main de Clara. Elle ne comprit pas le mystère qu'il y avait dans ce serrement de main et elle laissa son mari s'éloigner d'elle un instant.

Toutefois, elle n'eut pas un sommeil facile; les scènes de la soirée lui revenaient dans la tête et s'y remuaient comme la lave d'un volcan. Une triste idée en amenait bientôt une plus triste encore; il lui revint, de nouveau dans la pensée, la contenance et les manières de son mari et du frère outragé dans sa sœur, lorsqu'ils étaient rentrés dans le bal et lorsqu'ils l'avaient définitivement quitté. Elle ne s'en trouva plus qu'à moitié rassurée. Par instinct, elle

prêta l'oreille dans l'alcôve de son lit, qui n'était séparée que par une légère cloison de la pièce dans laquelle devait être son époux.

« Quel silence !... » fit-elle, après avoir un moment attendu un bruit de pas ou de papier froissé par une plume.

Tout à coup, prise d'une horrible crainte, elle se précipite hors du lit, s'élance vers la porte de la chambre voisine, l'ouvre... et ne voit rien qu'une solitude où le désespoir entre avec elle. Alors elle sonne, elle crie, elle appelle ses gens. On accourt.

« Où est mon mari? où est-il allé? l'avez-vous vu sortir? savez-vous de quel côté? demande-t-elle, en pressant l'éclat de ses questions.

— Non, madame, lui répond-on; s'il est sorti, c'est sans en rien dire à personne. »

Alors, la voilà qui ne sait plus de bornes à ses tortures; la voilà qui, à moitié vêtue d'une robe que lui jette une femme de chambre, et seulement accompagnée de cette dernière, sort de la maison, la tête égarée, courant, comme une insensée, aux alentours de la ville, demandant à grands cris son époux et interrogeant tous les passants qu'elle rencontre.

« J'ai vu quatre hommes armés d'épées descendre de ce côté, lui répondit l'un d'eux. »

Elle n'en entend pas davantage, vole comme un trait du côté indiqué; on ne l'avait pas trompée. A travers un fourré d'arbres qui lui barrent le passage et la vue, elle entend un cliquetis d'armes; elle se jette, pour plus vite arriver, au milieu des ronces qui la déchirent, et comme elle parvient à passer sa tête effarée au travers du branchage, un long gémissement sort d'une poitrine oppressée, et un homme qui n'est déjà plus qu'un cadavre, tombe sur le terrain qu'il humecte de sang.

Clara avait répondu au gémissement de mort par un épouvantable cri; elle veut forcer les rameaux qui résistent encore, à céder à ses genoux, à ses pieds délicats; mais au moment où elle y parvient, elle tombe la face contre terre... Elle était évanouie, à moitié morte... On la relève, on l'emmène, on l'emporte loin de cette horrible scène... Quand elle se réveilla de sa léthargie, elle était veuve, veuve à quinze ans! Et pour un mot léger! Et pour un vain regard!... Triste, épouvantable leçon, n'est-ce pas? mais qui pourtant n'a rien que de réel.

Toutefois, pour vous, jeunes personnes, je ne veux pas m'arrêter à ce dernier tableau; je ne veux pas m'en tenir à ce drame terrible, puisque la vérité permet de passer outre. Dieu condamne sans doute, mais il pardonne aussi. J'ai vu la consolation, toute habillée de blanc, comme un ange du ciel, suivre la femme en deuil; j'ai vu un faible enfant, voué par la tremblante veuve au culte de Marie, la vierge qui protége et conserve à leur mère les enfants que l'on met sous sa garde puissante. Déshéritée du monde, du moins la veuve n'aura pas à finir, seule et sans appui sur la terre, son long et pénible voyage. Un fils lui est resté de sa courte union. Puisse-t-il un jour la payer noblement du sacrifice qu'elle a fait en consentant à vivre pour lui; mais puisse-t-il surtout ne l'interroger jamais sur les causes de l'éternel deuil auquel elle s'est vouée, comme en expiation !

Léon Guérin.

LA JEUNE ROSARISTE[1].

« Son âge ? — Dix-huit ans. — Son visage ? — Céleste. —
Sa taille ? — Taille d'ange. — Et son maintien ? — Modeste.
— Son ame ? — D'ange aussi.
— Ses yeux ? — Voyez le ciel. — Son nom ? — Un nom ? qu'importe ?
Elle n'en aura plus. — Pourquoi donc ? — Elle est morte !
Regardez : la voici. »

Pâle comme un linceul, elle gît sur sa couche.
Un sourire léger se fixa sur sa bouche,
Quand la mort la surprit.
C'est qu'un ange invisible, assis à son oreille,
Lui racontait des cieux la sublime merveille,
Et la vierge sourit.

« Va, ne regrette point les choses de la terre :
Leur éclat est trompeur, leur durée éphémère.
La vie est un sommeil,
Un sommeil agité que fatigue un long rêve ;
Et puis, quand vient le jour où ce sommeil s'achève,
On meurt... c'est le réveil !

« Vierge, réveille-toi dans les bras de ton ange,
Le moment est venu ; quitte un séjour de fange
Pour un brillant séjour
Où des plaisirs sans fin, un bonheur sans mesure
Te dédommageront bientôt avec usure
De tes peines d'un jour.

« Vierge, pourquoi ces pleurs mouillent-ils ton visage ?
Donnes-tu des regrets au printemps de ton âge,
Printemps inachevé !
Ou, pour te consoler d'un présent triste et sombre,
Ton cœur, loin de ta mère, a-t-il vu passer l'ombre
D'un avenir rêvé ?

« Mais non : ta vue au ciel fut toujours attachée.
Pure comme ton cœur, ta beauté fut cachée
Aux regards des humains.
Tu naquis, tu vécus, tu passas sur la terre,
Inconnue, et semblable à la fleur solitaire
Qui croît loin des chemins.

« Tes pleurs sont-ils les pleurs d'une sœur, d'une fille ?
Gémis-tu, pauvre enfant, de dire à ta famille
Un éternel adieu ?
Va, la mère du Christ te tiendra lieu de mère,
Chaque sainte de sœur et chaque ange de frère,
Et ton père c'est Dieu !

« Dans le ciel les amours ne sont point périssables :
Les sentiments divins, sources intarissables,
Là coulent à grands flots ;
Chacun donne et reçoit par un égal échange,
Comme on voit deux ruisseaux, sans souillure et sans fange,
Qui confondent leurs eaux. »

Ainsi lui parlait l'ange, et la vierge paisible
Sourit, et puis sentit une main invisible
Qui lui fermait les yeux.
Et l'ange, franchissant le monde planétaire,
Sur ses ailes d'azur, au séjour de lumière
S'envola radieux.

Et l'on voyait de loin, sur la rapide trace
Du divin messager qui dévorait l'espace,
Une blanche vapeur...
C'était l'ame échappant à la vierge expirée
Qui remontait au ciel, par les airs épurée,
Vers son sublime auteur.

Lorsque l'ange atteignit les voûtes immortelles,
La porte d'or s'ouvrit sous le coup de ses ailes :
L'ange fut introduit
Puis il cria trois fois dans la divine enceinte :
« Préparez une place à la nouvelle sainte ;
Elle est là qui me suit. »

Tout le ciel tressaillit aux paroles de l'ange.
Un mouvement se fit d'une harmonie étrange,
Et la mère de Dieu,
Souriant à son fils, d'un signe de sa tête
Fit commencer les chants et les hymnes de fête
Que l'on chante au saint lieu.

« Chantez, chantez surtout, vous, mes vierges sacrées,
Qui fûtes à mon culte autrefois consacrées,
Rosaristes, chantez !
C'est une de vos sœurs qui vient d'une patrie
Où son exil fut court ; que votre sœur chérie
Se place à vos côtés. »

(1) Dans quelques provinces, on appelle *Rosaristes* les jeunes filles qui font partie de la *confrérie du Rosaire.*

Et les vierges chantaient : « Gloire, gloire à Marie
Qui toujours préserva nos cœurs du souffle impie
Qui les eût pu ternir.
Préparons la couronne et la palme immortelle,
Préparons notre amour pour la sainte nouvelle ;
Notre sœur va venir ! »

Et la vierge à ces mots entrait au sanctuaire.
« Place, s'écria l'ange, à la sœur du Rosaire ! »
Alors un séraphin
Dans une stalle d'or porta la bienheureuse
Et marqua de ces mots sa tête glorieuse :
Félicité sans fin ! ! !

. . . . . .

Et tandis qu'on chantait au ciel ; que, sur la terre,
Près d'un lit dépouillé gémissait une mère,
De pâles sœurs en deuil
Disaient le chant sacré des douleurs éternelles,
Et portaient une sœur encor plus pâle qu'elles,
Couchée en un cercueil.

En les voyant ainsi, portant la jeune fille,
On aurait dit des fleurs d'une même famille,
Des roses sans couleurs ;
On eût dit une rose à sa tige arrachée
Par le souffle du vent, et qui s'était penchée
Sur ses vivantes sœurs...

Quand la terre eut couvert la jeune Rosariste,
Ces gémissantes sœurs, d'un regard doux et triste
Où se peignait l'espoir,
Contemplèrent le ciel, et puis dirent ensemble :
« En attendant qu'un jour même lieu nous rassemble,
Chère sœur, à revoir ! »

ROSIER.

UNE PROMENADE

DANS LES MONTAGNES.

« Viens, Louise, viens voir comme le ciel est pur ; le gros nuage qui nous dérobait les étoiles a disparu et la lune n'est plus, comme tantôt, voilée par cette vapeur de mauvais augure qui faisait prédire au vieux Thomas le vent et la pluie pour demain. »

Et Louise entendant l'exclamation de sa sœur, de la jeune et folâtre Marie, accourut à la fenêtre de leur chambre commune, pour contempler le magnifique spectacle d'une soirée d'automne à la campagne, spectacle plus admirable encore lorsque l'espérance d'un beau jour sourit à quelque projet.

Alors vous auriez vu, derrière les volets entr'ouverts d'une des plus jolies habitations qui entourent les villages du Haut-Bugey, deux gracieuses têtes effleurées par une de ces pâles clartés qui savent si bien prêter aux objets sur lesquels elles se reflètent un charme tout empreint de mystère, et la voix de la jeune fille serait arrivée à votre oreille, dans le silence de cette belle nuit, comme une douce harmonie ; car le timbre de sa voix était peut-être plus séduisant que le joli visage de Marie. Elle avait quatorze ans. C'est un bel âge quatorze ans ! Marie en connaissait tout le bonheur : son avenir n'était jamais, la veille, que le plaisir du lendemain ; le but de ses plus belles espérances, une promenade sur les montagnes, une chasse aux brillants papillons, ou quelque partie de pêche à ne pas laisser deux écrevisses entre les pierres couvertes de mousse du ruisseau dont j'ai perdu le nom.

Voilà pourquoi son rire était si franc et son enjouement plein de naïveté. Ce n'est pas à son âge que l'expérience des chagrins ne laisse plus sur les lèvres qu'un sourire passager, et dans le cœur cette gaîté fugitive que Byron compare si poétiquement au lierre dont les guirlandes cou-

ronnent les créneaux d'une vieille tour ; au dehors tout est verdure et fraîcheur, au dedans tout est ruine et noire poussiere.

Louise, moins jeune et moins enjouée, sans cependant être sérieuse, n'avait pas l'expression de vivacité qui caractérisait la physionomie de Marie, mais elles avaient de commun entre elles cette union intime de deux sœurs qui ne trouvent du charme qu'aux plaisirs qu'elles partagent, et pour leurs parents un amour qu'on ne saurait comparer qu'à la tendresse qu'ils leur témoignaient.

C'était, en effet, uniquement pour elles que M. et madame de Nerla passaient à la campagne les deux plus beaux mois de l'automne ; ils voulaient donner à leurs filles, dont les premières années s'étaient écoulées au pied des montagnes du Bugey, le plaisir de revoir les arbres centenaires et les rochers majestueux que rien au monde ne pouvait leur faire oublier ; aussi, les jours fuyaient-ils vite, quand on songeait à toutes les excursions projetées, car Marie et Louise avaient à cœur de visiter, les uns après les autres, tous les sites qu'elles aimaient de cet amour des montagnards qui établit entre eux et leur pays une espèce de parenté ; amour tout-à-fait ignoré des habitants de la plaine, peut-être parce que dans un vaste horizon rien ne fixe aussi bien les souvenirs, parce que le soleil ne se couche pas le soir derrière une colline toute voisine, qu'il n'éclaire pas de ses rayons un noir bouquet de sapins, ou que le brouillard de novembre ne se traîne pas sur le rocher dont les plus petits enfants savent la merveilleuse histoire.

Chaque jour ramenait pour Louise et Marie quelque nouveau plaisir, simple comme leur vie ; mais, entre le bonheur des fêtes passées et le bonheur des fêtes à venir, rien n'égalait la joie que se promettaient ces jeunes filles lorsque leurs regards demandaient aux moindres nuages si le soleil du lendemain se lèverait pur et brillant. Vous le croirez sans peine, mesdemoiselles, quand je vous aurai dit qu'il s'agissait d'aller déjeuner auprès d'une belle grotte où Louise et Marie devaient retrouver, entre mille souvenirs de leur enfance, leurs noms et celui de leur mère, écrits par elles sur les flancs de l'antique rocher. Toutes leurs amies du voisinage, compagnes de leurs premiers jeux, avaient été depuis long-temps conviées, et leurs jeunes frères n'étaient venus que pour cette partie projetée ; car Albert et Victor, occupés d'études sérieuses, avaient ordinairement fort peu de jours à consacrer aux plaisirs de la campagne ; mais quand ils y venaient, personne ne jouissait mieux qu'eux de la liberté qu'ils y retrouvaient, sans négliger cependant la moindre occasion de rendre instructifs, pour eux et pour leurs sœurs, ces rares moments de loisir. Victor surtout semblait fier des quelques années d'étude qui le mettaient à même de résoudre les questions que Marie et Louise aimaient à lui adresser ou de rectifier les idées fausses qui auraient pu trouver accès dans leur jeune imagination. Et personne assurément n'était plus questionneur que ces jeunes filles, personne plus envieux de montrer son petit savoir que Victor. Aussi, faut-il le dire, si le désir de s'instruire sollicitait le plus souvent les explications qu'elles obtenaient toujours, quelquefois elles se faisaient un malin plaisir de l'air d'importance ou de contentement qu'elles remarquaient sur la figure de leur frère. Alors c'était *monsieur le professeur* à qui l'on disait *vous* par respect, et que Marie, dans ses accès de folle gaîté, appelait son *manuel*, son *livre*, son *répertoire ;* c'était à qui feuilleterait sa mémoire comme on feuillette un dictionnaire. Elle ne rencontrait pas une plante, elle ne cueillait pas une fleur qu'elle ne la soumît à son examen, pour apprendre à quelle famille elle appartenait, quelles étaient ses qualités bienfaisantes ou ses pernicieuses propriétés.

Et Victor, que le plaisir de parler dédom-

mageait suffisamment des plaisanteries dont il était parfois l'objet, ne tarissait pas en explications, en descriptions, persuadé, du reste, que Marie en retiendrait assez pour apprendre à admirer, en les connaissant mieux, les phénomènes de la nature auxquels l'habitude nous rend trop souvent indifférents.

Sept heures de nuit s'étaient écoulées depuis celle où Marie montrait à sa sœur le ciel si pur, lorsque la cloche du village le plus voisin sonna cette prière matinale que les habitants de la campagne, obligés de vivre du travail de leurs mains, n'attendent pas toujours pour commencer leur longue et pénible journée. Pensez-vous, mesdemoiselles, que Marie dormait encore? Oh! non, vous ne le croyez pas, car vous savez qu'il est un âge où l'attente d'un plaisir trouble le repos et donne aux heures de la nuit une interminable durée. Marie n'avait presque pas fermé la paupière, et si le sommeil était venu la visiter quelques instants, c'était pour donner à ses craintes la forme des rêves les plus alarmants. Elle avait vu, dans l'agitation de ces pensées confuses, des branches d'arbres cassées; elle avait entendu une pluie orageuse fouetter les vitres de sa chambre, le vent s'engouffrer dans la cheminée, siffler dans les jointures des portes, ou arracher avec fracas quelques tuiles du pigeonnier voisin. Mais si cet ouragan n'était qu'un mauvais songe, les nuages rougeâtres que le vent poussait en sens contraire n'étaient pas une illusion; aussi leur présence fit-elle trembler Marie pour l'issue de la journée.

Elle avait fait néanmoins tous les apprêts du départ, avant même que madame de Nerla n'eût ouvert la porte de sa chambre; et à la première question qu'elle ne manqua pas d'adresser à ses filles en les embrassant, Marie, mettant ses espérances à la place de ses craintes, s'empressa de répondre que le temps, menaçant, il est vrai, au lever du soleil, devenait à chaque instant plus favorable à leur projet. La jeune fille le croyait si bien que déjà depuis deux grandes heures l'âne de la vieille Marguerite attendaitdans la cour qu'on voulût bien le charger des provisions du voyage, lui qui passait sa vie à porter au moulin le blé qui nourrissait chaque famille ou à suivre dans la montagne ceux que la belle saison réunissait à quelques banquets champêtres sous les toits de verdure.

Fidèles au rendez-vous, toutes les jeunes amies de Louise et de Marie arrivèrent presque en même temps; on s'embrassa comme si d'un an l'on ne s'était vu, on échangea mille compliments sur l'élégante simplicité de sa toilette; et quand le premier élan de la joie fut satisfait, quand chacune eut exprimé sur l'avenir de la journée ses craintes, son incertitude ou ses espérances, vous auriez vu s'engager ces conversations à demi-voix, ces *a parte* que les jeunes filles aiment tant. C'était la blonde Virginie qui chuchotait à l'oreille de Louise, tandis que sa cousine Amélie, entraînant Laure à l'écart, lui confiait un important secret; on l'aurait du moins cru tel, à en juger par l'air mystérieux qu'elle prenait. Ce secret, Albert eut le bonheur de le surprendre, et, l'eût-il donné en mille, personne ne l'aurait certainement deviné; il s'agissait, le croirez-vous? d'une couronne de fraîches marguerites dont cette jeune personne voulait orner son grand chapeau de jardin. Je vous en demande pardon, mais avouez, mesdemoiselles, que l'importance de ce mystère peut donner la mesure de la gravité d'une foule d'autres confidences que deux jeunes filles ont toujours à se communiquer, à quelque heure qu'elles se rencontrent, qu'une longue absence les ait séparées ou qu'elles se soient vues la veille.

Le moment du départ approchait, quand M. de Nerla, exact comme un ancien militaire, parut au milieu de ses enfants qui n'attendaient que son signal pour prendre le chemin de la forêt, malgré l'incertitude du temps. S'il en fit l'observation, ce n'était pas

pour lui qu'il redoutait un orage ; il avait, en revenant de Moscou, traversé la Bérésina et dormi plus d'une nuit sur la terre, couché sous un épais manteau de neige.

Alors Albert, qui n'avait pas consulté les augures pour savoir si les blanches robes seraient mouillées, courut s'armer, par forme de concession aux craintes de sa cousine, d'un seul parapluie qu'il destinait, en cas d'orage, à garantir douze personnes.

On partit gaîment. Il y avait de frais et jolis visages qu'ombrageaient de larges chapeaux aux rubans agités par la brise, des robes légères et des tailles charmantes, dans les groupes qui se formèrent. On marchait, on courait, on faisait assaut de vitesse, et comme le chemin qui conduisait au premier plateau de la montagne était glissant et escarpé, plus d'un petit pied fit des faux pas, plus d'une branche se brisa sous l'effort de la jeune main qui lui demandait un appui, et à chaque accident de ce genre il y eut des éclats de rire à ravir les forces aux plus intrépides et de ces propos railleurs qui ne blessent personne.

Louise, appuyée sur le bras de son frère Albert, marchait à quelque distance, devisant sur mille objets ; c'était le sort de la feuille qui tombe, la changeante verdure des bois et le bruit harmonieux du vent dans les arbres, qui peuplaient tour à tour leur imagination d'images tristes ou riantes, tandis que devant eux un cercle se formait autour de Victor pour savoir d'où venait le poisson de pierre que Marie avait rencontré sous ses pas à une hauteur considérable. Et Victor pérorait, son visage rayonnait ; il était si heureux de pouvoir remonter au déluge ! !

Vous savez toutes, mesdemoiselles, quelle variété jettent dans une promenade ces petits épisodes imprévus que Marie aimait à faire naître. L'explication se donnait en marchant, et l'une conduisant à l'autre, il arrivait que vingt sujets divers étaient effleurés en traversant une colline.

Mais plus la joyeuse caravane avançait, plus le vent se faisait sentir ; le ciel devenait orageux. Aussi Victor se posant en Hercule, pour donner du relief à sa petite taille : « Mesdemoiselles, dit-il, vous voyez bien ce gros nuage ? Il porte la foudre dans ses flancs... » Il allait appuyer sa prophétie de quelques détails sur la formation des nuages et sur la diversité de leurs couleurs à leurs différents états, quand son auditoire railleur, le fuyant comme un fâcheux oracle, le laissa seul dans les nues, pour gagner plus vite le revers de la montagne, où l'attendait un riche panorama.

Il y aurait eu sur sa figure plus de regret qu'elle n'en exprima, si l'espoir de ressaisir bientôt une autre occasion de se faire écouter n'eût pas rassuré l'amour-propre de Victor. En effet, cette pensée consolante avait à peine traversé son esprit, qu'un éclair sillonna l'extrémité de l'horizon et quelques larges gouttes d'eau, chassées par le vent, vinrent effrayer les jeunes filles dispersées au gré de leur caprice, mais qu'un danger commun réunit bientôt pour chercher ensemble un abri contre la pluie qui semblait devoir tomber par torrent. Albert ne manqua pas de profiter d'une aussi belle occasion pour offrir gravement son parapluie, auquel toutes alors voulaient avoir des droits, quand un premier coup de tonnerre, que les échos de la montagne se plurent à répéter, vint interrompre le joyeux scrutin qui se formait pour savoir à qui le sort accorderait l'unique toit qui pût mettre à couvert de l'orage. Le désordre fut complet, toutes couraient au hasard, en jetant des cris d'épouvante, et Marie, la plus vive, la plus alerte, allait se réfugier sous le seul arbre qui fût à quelque distance, quand Victor, lui reprochant sa témérité, l'entraîna, elle et ses compagnes, sous un rocher qui parvint à les protéger tous, lorsqu'ils s'y furent introduits par une étroite ouverture, en se traînant sur leurs mains et sur leurs genoux.

C'était peut-être la première fois qu'on demandait l'hospitalité à cet espace que la nature avait laissé vide entre deux rocs vieux comme le monde; aussi le sol inégal de cette caverne était-il couvert d'une épaisse couche de feuilles sèches que le vent de chaque automne y refoulait, et qui criaient sous la main qui les froissait.

Vainement chacun aurait-il voulu y trouver une place commode, mais tous y furent garantis de la pluie et du vent. Les éclairs et le tonnerre se succédèrent pendant près d'une heure avec une effrayante rapidité, et l'eau tomba si abondante que des ravins subitement formés entraînèrent, en partie, les terres de quelques malheureux fermiers qui avaient défriché à grand'peine l'escarpement de la montagne voisine. Le recueil de poésies nouvelles dont Albert se proposait de lire quelques belles pages ne fut point ouvert; il n'y eut plus qu'un sujet de conversation sous le rocher, c'était l'orage, rien que l'orage: Victor seul n'en parlait pas; mais toutes celles que la frayeur ne rendit pas muettes s'empressèrent de lui demander s'il avait quelquefois cherché à se rendre compte du tonnerre, de sa cause, de ses effets.

Victor devait se faire un peu prier; il se vengea même, par quelques plaisanteries, du peu de cas qu'on avait fait de sa prophétie; puis, comme le plaisir de parler de ses études favorites l'emportait sur son petit ressentiment, il allait raconter à ses sœurs ce qu'il avait appris depuis l'âge où les contes de sa nourrice suffisaient à sa curiosité d'enfant, lorsque Marie, dont l'enjouement contrastait avec le sérieux momentané de ses compagnes, prétendit que l'orateur ou le professeur ne pouvait, devant une aussi imposante assemblée, se tenir autrement que debout. Et jugez des éclats de rire de l'auditoire qui apercevait, au fond de l'espèce de caverne, l'orateur (puisqu'on l'appelait ainsi) écrasé par la voûte au point de pouvoir à peine s'appuyer sur son coude.

Il ne fallait heureusement à Victor ni fauteuil ni tribune, et comme, dans sa conversation avec ses sœurs, il pouvait même s'abstenir de joindre le geste à la parole, il saisit volontiers l'occasion d'ajouter à l'instruction qui résultait quelquefois de ces entretiens dont le hasard fournissait le sujet.

Ne croyez pas, mesdemoiselles, que j'aie la prétention de vous rapporter fidèlement tout ce qui fut dit; une chose surtout dont je ne saurais vous donner une idée, c'est la dignité de Victor. Je vous raconterai seulement que, passant sous silence les étymologies grecques, il parla d'abord de l'électricité, et qu'à ce premier mot, qu'il était difficile d'éviter, le jeune auditoire, peu accoutumé aux termes de la science, s'effraya plus encore de la gravité que semblait prendre l'entretien que de l'orage qui en fournissait l'occasion. Oui, je crois que le mot de trente-trois lettres de la langue du Mexique n'aurait pas produit un autre effet [1].

Victor parvint cependant à les rassurer, car reprenant son explication, il définit simplement l'électricité qui concourt d'une manière si puissante à la formation du tonnerre : Une propriété attractive de certains corps, un fluide éminemment subtil, universellement répandu dans la nature, insaisissable et invisible comme la plus légère de vos pensées.

Et toutes les voix de demander un exemple qui servît à rendre plus claire cette définition.

Mais quand le rouleau de cire d'Espagne qui vous sert à cacheter vos lettres fut indiqué, chacun des auditeurs se promit bien d'essayer en rentrant si le frottement d'un morceau de drap développerait cette force d'attraction qui porte un morceau de papier à se précipiter vers lui quand on l'en approche.

(1) *Amatlacuilolitquitcatlaxtlahuilli.* Ce singulier mot est en usage pour désigner la récompense donnée à un commissionnaire qui porte un papier sur lequel une nouvelle est écrite en caractères symboliques.

Cet exemple si simple acquit tellement à Victor l'attention de son auditoire qu'il n'eut plus besoin de demander qu'on l'écoutât pour se faire entendre.

« Tous les corps, ajouta-t-il, ne possèdent pas cette faculté d'attraction dont on ignorera peut-être toujours la nature ; mais on peut développer chez tous une électricité plus ou moins énergique, par la pression, par le frottement ou par la percussion. » Ainsi l'écharpe de laine que portait Laure fut destinée à électriser le premier morceau de verre qu'on rencontrerait, et Marie pour voir de rapides étincelles fut invitée à passer sa blanche main, à rebours et dans l'obscurité, sur le dos de son matou favori, qu'un Grec moderne ne manquerait pas de chasser de sa maison quand il tonne, de peur qu'il y attirât la foudre.

Oh! si l'explication avait fini là, quelqu'un eût été bien content! C'est une petite fille bien plus jeune, bien plus enfant que Marie, et qui aurait voulu se réjouir tout haut du plaisir qu'elle fondait sur l'expérience qu'on devait faire subir au chat de son amie. Mais elle comprima sa gaîté, car Victor poursuivant, dit « que l'électricité répandue sur la surface de la terre glisse inoffensive sur les objets, quand il existe entre les nues, l'air et le sol un parfait équilibre ; mais s'il arrive que ce fluide soit accumulé dans les nuages, formés eux-mêmes, à leur état de transparence ou de densité, des eaux vaporisées et d'une immense quantité d'exhalaisons qui s'échappent de la terre, oh! alors il éprouve une résistance qui lui donne la force de rompre les obstacles, le pouvoir d'enflammer les matières combustibles et de se manifester par des étincelles brillantes accompagnées de vives explosions. C'est le tonnerre qui gronde, le même que certains peuples ont adoré comme le premier des dieux, que les Egyptiens regardaient comme le symbole de la voix éloignée qui se faisait entendre à la terre, que Virgile faisait former par les cyclopes chargés de composer chaque foudre de trois rayons de grêle, trois de pluie, trois de vent, et dans lequel ils mêlaient encore les terribles éclairs, le bruit affreux, les traînées de flammes et la frayeur des mortels ; car la majesté du tonnerre, l'espace immense au-dessus de nos têtes qui sert de théâtre à ses lumineuses détonations, ont toujours réveillé l'idée de la divinité. C'était un sentiment religieux qui faisait regarder comme sacré l'endroit frappé de la foudre et sur lequel on s'empressait de dresser un autel, comme si Jupiter eût voulu par-là se l'approprier. Et de nos jours, ce sentiment dégagé de ce que les croyances païennes avaient de superstitieux, revit encore dans la simple pratique des habitants de la campagne qui se signent quand le tonnerre gronde, et dans l'usage, conservé dans quelques contrées méridionales, d'allumer pendant les orages un cierge béni au temps pascal et qui demeure dans beaucoup de familles comme un pieux préservatif de la foudre.

Mais si l'esprit investigateur des hommes est parvenu à acquérir sur la formation du tonnerre des connaissances assez positives, ses phénomènes sont restés pour lui une imposante énigme dont la Providence a voulu garder le mystère.

Pensez-vous, mesdemoiselles, que quelqu'un entreprenne jamais d'expliquer les effets si imprévus, si étonnants, si bizarres de la foudre? qu'on parvienne jamais à se rendre compte de la puissance invisible qui dirige l'éclair dans la route capricieuse qu'il se fraie à travers une habitation, brisant un meuble de chêne pour respecter, à côté, l'objet le plus fragile, paralysant un membre sans altérer dans un corps les principes de la vie, ravissant la parole à un enfant ou prenant tout un pan de la tenture d'un salon pour l'attacher à la face extérieure de la maison ? [1]

(1) Historique.

« Mais d'où vient donc le bruit que produit le tonnerre, si l'éclair seul fait le ravage que l'on déplore trop souvent? dit une voix qui ressemblait à celle de Marie. »

— On a long-temps cru que le bruit était causé par la première, la seule explosion, et que le roulement prolongé qui le suivait n'était autre chose que l'effet produit par les échos des montagnes; mais l'expérience des marins, au-dessus desquels le tonnerre fait, en pleine mer, le même vacarme, a forcé de rechercher sa véritable cause. On a dès lors pensé que chaque explosion donnant lieu à la formation d'un gros nuage il en résulte que le grand espace occupé par toutes les particules dispersées restant vide tout à coup, les couches d'air supérieures et latérales qui se précipitent et se resserrent pour rétablir l'équilibre produisent ce bruit sourd qui finit par se perdre. »

Marie alors voulut savoir pourquoi l'éclair sillonne les nuages en zigzag, et comment le bruit du tonnerre ne se fait pas entendre à l'instant même où brille l'éclair.

Je vous ai, je crois, déjà dit, mesdemoiselles, que Victor n'était jamais plus heureux que lorsqu'il était pressé de questions par ses sœurs.

Aussi ne tardèrent-elles pas à apprendre que l'air, refoulé par l'action divergente du fluide qui produit l'étincelle, vient en reprenant sa place et en vertu de son élasticité, opposer à cette étincelle qui se détache une résistance qui la force, quelque rapide qu'elle soit, à prendre une direction anguleuse.

L'éclair franchit l'espace avec une étonnante vitesse; il frappe l'homme en un instant indivisible, sans qu'il ait rien vu, rien entendu; mais le son ne parcourant que cent soixante-huit toises par seconde indique dès lors, par son plus ou moins de rapprochement de l'éclair, si le tonnerre est près ou loin de nous.

Cet exemple a dû vous frapper souvent quand, de loin, vous avez vu la hache du bûcheron tomber sur le bois avant d'entendre le son que l'air apporte à votre oreille.

Tout en parlant de lui, l'orage avait cessé; car une des jeunes filles, envoyée comme la colombe, vint annoncer que le soleil dissipait les nuages. Mais adieu le joyeux repas sur l'herbe! l'herbe était mouillée, les feuilles des arbres inondaient au lieu d'ombrager, et le pauvre serviteur de Marguerite, l'oreille basse, offrait ses paniers tout humides, où les provisions auraient flotté si les paniers avaient pu ce jour-là garder l'eau. Pour descendre de la montagne, il y eut de larges ruisseaux à franchir où deux heures auparavant les pierres n'étaient pas mouillées. C'est en traversant un des ravins subitement formés que le hasard fit apercevoir le grand arbre sous lequel Marie voulait se réfugier, et je ne sais plus qui demanda quelle imprudence il y aurait eu à chercher un abri sous son riche feuillage. Victor n'était plus là!!! Albert héritant alors de ses droits répondit que la foudre, dont le fracas se passe ordinairement en l'air, communique avec la terre par les points élevés sur lesquels les nuages exercent une influence électrique, et que les arbres en sève étant plus sujets à la subir, il y a toujours danger à se mettre à leur pied pendant un orage.

Il ne fut pas difficile en effet d'en rencontrer quelqu'un récemment ou anciennement sillonné par la foudre.

Il en est de même de la vibration des cloches, imprudemment sonnées, quand les nuages chargés d'électricité passent près de la flèche. La triste expérience de cent trois sonneurs tués et de plus de trois cent cinquante clochers brûlés en France par la foudre dans l'espace de trente-trois ans confirmait le récit d'Albert.

« Mais ces pointes de fer si élevées au-dessus de quelques édifices, comment peuvent-elles donc détourner l'orage? objecta Louise.

— Loin de détourner le tonnerre, reprit Victor qu'un pressentiment avait sans doute ramené au milieu du groupe ques-

tionneur, elles ont mission de le désarmer en lui enlevant le pouvoir de faire explosion, parce qu'elles sont disposées de manière à se mettre en relation avec les nuages dont elles soutirent l'électricité. Puis cette longue tige de fer ou cette corde de fils de cuivre tressés et vernis, que vous avez peut-être remarquée, servant de conducteur à l'électricité, la précipite dans quelque mare où elle va se perdre. Mais lorsque, près du lieu où doit se plonger l'extrémité du conducteur, la nature n'offre ni mare ni puits, on a soin de le diviser à sa partie inférieure en un grand nombre de ramifications qui fuient en sens divers sous la terre pour faciliter l'écoulement de l'électricité. Quand on n'est pas assez fort pour repousser son ennemi, il est glorieux de l'attirer pour le vaincre[1].»

Cette explication, toute incomplète qu'elle fut, suffit aux exigences du moment; chacun en retint quelque chose, et le chemin parut si court, que toutes les jeunes filles étaient bien loin d'avoir exprimé les idées nouvelles qu'elles concevaient et tout l'attrait qu'offrait à leur imagination l'étude qu'elles se promettaient de faire de ces phénomènes, quand on se trouva dans la cour de la maison où madame de Nerla se félicitait du retour de ses enfants. Elle n'avait pas cessé de les plaindre pendant l'orage, car elle ignorait qu'ils n'avaient pas perdu ce jour, entre les jours si nombreux de leur vie, puisqu'ils avaient remplacé un plaisir par une connaissance acquise. Et si la malicieuse gaîté de ses sœurs se permit encore quelques plaisanteries sur ce qu'elles appelaient la *science de Victor*, une reconnaissance qui le flattait singulièrement perçait à travers ces innocentes railleries.

A. DUPLESSY.

(1) L'invention du paratonnerre est due à Franklin; elle date de 1757.

MŒURS ET USAGES.

MEUBLES REPAS ET FÊTES AU MOYEN-AGE.

Les maisons que vous habitez, mesdemoiselles, sont garnies de meubles commodes ou précieux; la table de vos parents est servie avec élégance et recherche. Quant aux objets magnifiques que l'art et le goût inventent pour embellir l'intérieur des palais, plusieurs d'entre vous ont pu les admirer à la dernière exposition des produits de l'industrie; toutes vous avez lu les descriptions que les recueils et les feuilles périodiques nous en ont données. Comme vous, mes jeunes amies, je me réjouis de ces preuves incontestables des progrès de notre époque; comme vous aussi je m'abandonne au charme magique que la civilisation répand sur l'existence monotone et prosaïque de tous les jours. Parfois cependant j'aime à me rappeler les temps où ces brillantes superfluités, et même les meubles que nous regardons aujourd'hui comme de première nécessité, étaient encore inconnus. Les contrastes font le mérite des tableaux. Combien tous ces objets qui embellissent la vie privée nous semblent précieux, quand nous songeons que les Gaulois, nos ancêtres, soumis par Jules-César, environ vingt ans

avant l'ère chrétienne, furent trouvés assis sur de petites bottes de foin, et que leurs costumes, leurs demeures, toutes leurs habitudes enfin étaient analogues à ces siéges plus que rustiques. Les Romains ne tardèrent pas à leur faire adopter leurs usages, et notamment les lits dont ils entouraient leurs tables et sur lesquels ils s'asseyaient pendant leurs repas. Mais déjà tourmentés par ce besoin de progrès et de perfectionnements qui caractérisent les Français de nos jours, les Gaulois se fatiguèrent bientôt de s'étendre sur des lits. Pour les remplacer ils inventèrent des siéges portatifs, composés d'une petite planche carrée soutenue par trois morceaux de bois. Ces tabourets étaient fort durs, mais on remédia à cet inconvénient en les couvrant d'un morceau d'étoffe de laine ou d'un riche tapis, suivant l'importance du personnage qui devait s'y asseoir.

Vous vous étonnez peut-être, mesdemoiselles, de m'entendre parler de riches tapis a une époque aussi reculée; c'est que l'art de tisser et de broder, confié aux femmes, avait atteint de bonne heure un degré de perfection remarquable parmi les Gaulois. Ils étaient vêtus avec luxe, presque avec élégance, et des vases précieux que les Romains leur avaient appris à connaître et à imiter ornaient leurs tables, lorsqu'ils n'avaient encore d'autres siéges que de misérables tabourets de bois.

En 338, saint Martin, évêque de Tours et fondateur du célèbre monastère de Marmoutier [1], se rendit à Trèves, où l'empereur Maxime tenait sa cour. Ce prélat, dont l'éloquence et les vertus ont si puissamment contribué à l'établissement du christianisme dans les Gaules, fut reçu avec toute la pompe qu'il était alors possible d'étaler. L'empereur avait fait préparer un grand dîner en son honneur, et l'impératrice étendit elle-même sur le tabouret où le saint évêque devait s'asseoir, un magnifique tapis qu'elle avait brodé à cet effet. Les mets étaient servis dans d'immenses plats d'argent, et les officiers de l'empereur, couverts de riches habits, versaient à boire dans des coupes d'or.

De longs bancs, tels qu'on en voit encore dans quelques écoles et dans tous les cabarets d'Allemagne, succédèrent peu à peu aux tabourets. C'est de ces bancs que les festins prirent le nom de *banquets*. On conserva néanmoins l'usage des tapis. Chaque convive était suivi d'un serviteur qui portait un tapis et l'étendait sur la place que devait occuper son maître, derrière lequel il se tenait debout, sa lance et son bouclier à la main.

Ces premiers pas vers l'embellissement de l'intérieur des châteaux conduisirent à des inventions nouvelles. Se souvenant toujours avec prédilection du foin qui leur avait si long-temps servi de siége, les Gaulois adoptèrent l'usage d'en étendre une couche épaisse sur les pavés de leurs salles, afin de les rendre moins froids et moins durs. Mais le parfum de cette litière déplut aux femmes, les incommoda même, et le foin fut remplacé par de la paille. Cette coutume me rappelle une anecdote tirée des chroniques normandes, et qu'en faveur de ses propos vous ne lirez peut-être pas sans intérêt.

Lorsque le fils naturel de Robert, duc de Normandie, naquit à Falaise, en 1027, on le déposa sur la paille qui garnissait l'appartement. L'enfant en saisit plusieurs brins et les serra avec tant de force, qu'on ne put les lui faire abandonner. La nourrice assura gravement que ce prince deviendrait un grand monarque, puisqu'il commençait de si bonne heure à faire des conquêtes. L'avenir justifia pleinement cette espèce de prophétie, car ce jeune prince était Guillaume-le-Conquérant, que vous connaissez sans doute, et comme duc de Normandie et comme roi d'Angleterre, où il fut cou-

(1) Ce monastère, dont on voit encore les ruines, est une des plus anciennes abbayes de France. Il était bâti près de Tours, entre la Loire et une roche escarpée.

ronné, après avoir gagné, le 14 octobre 1066, la fameuse bataille où Harold, dernier roi de la race saxonne, perdit la vie.

L'habitude de couvrir les planchers de paille se maintint durant plusieurs siècles; en 1208, Philippe-Auguste rendit une ordonnance par laquelle il permit aux hôpitaux de faire transporter dans les salles des malades la paille de ses appartements, chaque fois qu'il quitterait Paris.

En 1373 une ville de France demanda à être exemptée d'une fourniture de chevaux pour la cavalerie. Charles V lui accorda cette demande, à condition qu'elle livrerait quarante chariots de paille pour ses appartements, vingt chariots pour ceux de la reine et autant pour ceux du dauphin. Dans les classes les écoliers étaient assis sur de la paille qu'ils étaient obligés de payer, ainsi que celle que les professeurs consommaient chez eux. Ce ne fut que vers le milieu du quinzième siècle qu'on s'aperçut des nombreux désagréments de cette litière, surtout pendant les chaleurs de l'été. On essaya un instant de parsemer les pavés d'herbe entremêlée de fleurs, et de garnir les murs de branches d'arbres; mais la durée éphémère et les inconvénients de ces nouveaux ornements y firent renoncer aussitôt, et l'on conçut enfin l'idée de les remplacer par des tapis, des tentures en soie, en laine, en velours; par des boiseries et des peintures. Le reste du mobilier ne se mit que lentement en harmonie avec ces magnifiques décorations. Le premier fauteuil ne fut *construit* que sous Henri III. C'était un meuble gigantesque et précieux, dont l'usage n'était possible qu'au roi et aux grands vassaux de la couronne. Le reste de la noblesse et la haute bourgeoisie n'avaient encore pour s'asseoir que des pliants dont ceux que l'on fait aujourd'hui à l'usage des promeneurs infirmes ou âgés sont une réminiscence et une miniature gracieuse.

Les fauteuils préparèrent l'invention des chaises à énorme dossier, rembourrées avec du foin et couvertes de peau de veau, à laquelle on laissait le poil comme surcroît de beauté et d'ornement.

Maintenant, mesdemoiselles, regardez les canapés, les bergères, les fauteuils et les chaises qui meublent vos appartements, et dont les formes élégantes et les nuances artistement combinées plaisent à tous les yeux. Songez que trois siècles à peine se sont écoulés depuis Henri III et son premier fauteuil, et qu'il a fallu près de seize siècles pour arriver de la botte de foin à ce fauteuil! Que votre raison ne se borne pas à admirer les progrès merveilleux de cette dernière période; vous pouvez en tirer une leçon utile. Les anciens Gaulois avaient reçu de la nature les mêmes facultés que les Français des temps modernes; mais ils n'ont pas comme eux cherché à les développer, à les étendre. Il en est des individus isolés comme des nations : l'insouciance, la paresse laissent dans la médiocrité; l'amour du travail, de l'étude conduit à la perfection.

Je vous ai invitées à regarder autour de vous. Vos yeux, votre pensée se sont peut-être arrêtés sur les lustres, les candélabres qui décorent vos salons; je dois donc vous dire que ce sont là des inventions tout-à-fait modernes. Les Grecs et les Romains se servaient de lampes que les Gaulois adoptèrent d'abord; mais bientôt ils éclairèrent leurs festins en réunissant un grand nombre de valets, dont chacun tenait à la main une torche allumée. Quelles devaient être les transes de ces pauvres valets qui, certes, ne pouvaient pas toujours tenir leurs torches au gré de chaque convive? Le désir de les débarrasser d'une tâche aussi pénible, ou bien l'ennui et la gêne que causaient leur présence, firent naître la pensée de remplacer ces chandeliers ambulants, donés de la faculté de voir et d'entendre, par quelques meubles qui, tout en présentant les mêmes avantages, n'auraient pas les mêmes inconvénients. On éleva dans les

quatre coins des salles d'énormes pyramides de bois, qu'on chargea de grosses bougies. Ce furent ces immenses machines qui conduisirent à l'invention des chandeliers, des girandoles, des candélabres, des lustres.

Puisque je vous ai parlé de la manière dont vos ancêtres éclairaient leurs festins, je crois devoir vous dire un mot des réjouissances qui les égayaient et des plats que l'on y servait.

A l'époque où l'on s'asseyait encore sur de méchants tabourets et sur d'énormes bancs, les tables et les buffets qui faisaient l'ornement des salles à manger étaient surchargés de vases précieux. Les dîners se composaient de morceaux gigantesques tels que des veaux, des chevreuils, des cerfs, des porcs, des bœufs rôtis et servis tout entiers. Les bords des plats qui contenaient ces rôts étaient garnis de poulets, de perdrix, de canards, d'oies et d'autres pièces semblables, regardées alors comme des friandises réservées aux dames et aux estomacs délicats. Le vin était la boisson ordinaire des pays vignobles; l'hydromel et l'ale charmaient les repas des habitants du Nord. Les histrions, les jongleurs et autres faiseurs de tours divertissaient les convives par des sauts, des danses et des farces souvent indécentes. Ce genre d'amusement fut introduit dans les Gaules par les Romains; mais tout en faisant adopter cet usage aux nations qu'il soumettait à sa puissance, le peuple-roi avait des philosophes et des moralistes qui cherchaient à l'extirper de ses mœurs. Pline-le-Jeune dit à cette occasion, en annonçant à un de ses amis la mort d'une illustre dame romaine, que le seul défaut qu'il lui connaissait était son goût passionné pour les histrions et les jongleurs dont elle remplissait sa salle à manger. Il ajoute fort judicieusement que le soin qu'elle avait pris d'éloigner ses enfants de ces divertissements dangereux l'absolvait entièrement d'un tort dont elle était moins coupable que ses parents qui, en lui permettant, dès sa plus tendre jeunesse, d'assister à ces sortes de plaisirs, lui en avaient fait contracter le goût ou plutôt le besoin. Quelques-unes d'entre vous, mes jeunes lectrices, ont peut-être secrètement accusé leurs mères de sévérité quand elles leur ont défendu de lire des romans, de voir les pièces du jour que la morale et la raison condamnent à si juste titre. Puissiez-vous, chaque fois qu'on vous refusera un plaisir dangereux, vous rappeler Pline et la dame romaine dont je viens de vous parler! et alors, loin d'attribuer ce refus à un caprice malveillant, vous n'y verrez qu'une sollicitude éclairée, une tendresse prudente.

Les représentations licencieuses des comédiens ambulants qui parcouraient le pays et s'arrêtaient partout où les apprêts d'une fête leur promettaient des chances de succès et de gain, furent insensiblement remplacés par des fous à gages et à demeure. Ces malheureux, qui faisaient métier de saillies, de reparties piquantes, se trouvaient toujours au-dessous de cette tâche qu'il est impossible de remplir à commandement. Les promesses ou les menaces d'un maître qui dit : Sois spirituel, sois aimable tel jour, peuvent faire naître le jeu de mots burlesque ou indécent, le calembourg obscène ou insipide, la pointe grossièrement offensante ou platement flatteuse; mais cet esprit qui épanouit le cœur sans exciter le gros rire, qui pique sans blesser et loue sans dégoûter, est une étincelle qui ne jaillit qu'au contact de la liberté et du bonheur.

Le babil de ces prétendus fous ne pouvait suffire à des imaginations où se conservait encore le souvenir des histrions. En renonçant au plaisir grossier que procuraient leurs jeux, on chercha à embellir les fêtes par un air de magie.

Le vidame de Chartres donna, en 1453, un grand festin qui prouve les moyens bizarres auxquels on avait recours pour égayer les convives. Le plafond de la salle à man-

ger représentait un ciel; à chaque service les nuages s'abaissaient, enlevaient la table et laissaient à sa place celle qui contenait le service suivant. Au dessert, les nuages s'obscurcirent, un orage éclata avec accompagnement de tonnerre et d'éclairs; une pluie d'eau parfumée arrosa les convives, et une multitude de petites dragées tomba sur eux en guise de grêle. Cependant la partie matérielle des repas était loin de répondre à cette manière fastueuse de le servir.

Le dîner que le galant duc du Maine donna, en 1455, en l'honneur de deux jeunes dames, et pour lequel ce prince avait fait épuiser toutes les ressources de l'art culinaire de l'époque, fut trouvé tellement recherché que les chroniqueurs l'ont jugé digne d'être rapporté comme un événement remarquable. Le milieu de la table etait occupé par un plateau représentant une place de gazon ornée de plumes de paon et enrichie d'une tour d'argent travaillée à jour. Cette tour était remplie d'une multitude de petits oiseaux dont on avait doré la tête et les pattes; sur la plate-forme flottaient trois drapeaux portant les armes du duc et celles des deux dames. A chaque coin de la table, qui était de forme oblongue, on avait placé un énorme pâté surmonté de plusieurs autres dont les dimensions allaient toujours en diminuant, afin de former la pyramide. Ces immenses pyramides étaient de rigueur pour les diners d'apparat, vu le grand nombre et surtout l'appétit des convives.

Le premier service se composait d'un ragoût de cerf, d'un plat de quartiers de lièvres, marinés dans le sel pendant vingt-quatre heures, et d'une fricassée de poules farcies de rognons. Au second service on entamait les pâtés dont chacun contenait un chevreuil, une oie, six poules, six pigeons, un lapin, dix livres de veau haché, deux livres de graisse et vingt-six œufs durs piqués de clous de girofle et parsemés de safran. Ces gigantesques pâtés qui servaient de base étaient argentés; les petits qui les surmontaient pour former la pyramide étaient dorés. Au troisième service on servit un esturgeon avec une sauce à l'huile, un hérisson saupoudré de gingembre, deux hérons piqués, un chevreuil et un porc rôtis. Les bords des deux plats qui contenaient le chevreuil et le porc étaient, selon l'usage, garnis d'oies, de canards, de poulets, de lapins et de perdrix.

Le dessert se composait de deux crèmes de lait, l'une blanche et l'autre rouge; de fromage, de fraises, de pruneaux cuits dans de l'eau de rose, de cerfs et de cygnes en sucre portant au cou les armes du duc et des deux dames; enfin, pour complément de friandises, des vins de liqueur fabriqués avec du miel et des épices.

Peu à peu la grandeur des plats diminua, et leur nombre augmenta dans des proportions ruineuses sans doute, puisque dans les lois somptuaires rendues par Charles IX on trouve un article qui défendait de servir plus de quatre plats pour les dîners de famille, et plus de six quand on invitait du monde. Mais en dépit de ces lois les grands festins conservaient la magnificence et surtout le prestige de magie qui en faisait le principal attrait. L'imagination rêve le merveilleux; les premiers efforts de la civilisation tendent à réaliser ces rêves; ce n'est que lorsqu'on approche de la perfection que le goût se forme et qu'on apprend à distinguer le beau du difficile, l'élégant du dispendieux. Au seizième siècle on n'était pas encore arrivé à ce point. Au repas de noces de Henri IV avec Marie de Médicis, les décorations de la salle à manger changeaient à chaque service; la table s'élevait toute servie du plancher, par où elle disparaissait et revenait servie de nouveau. Les domestiques entraient et sortaient de la même manière et toujours vêtus de costumes analogues aux décorations. Au dessert la salle se changea en un bosquet fleuri; des nymphes et des sylphes offraient en dansant les vins

exquis, les fruits en sucre et autres friandises qui semblaient être les produits naturels des sources, des arbres et des plantes de cette terre enchantée. Pour compléter l'illusion on avait peuplé le bosquet d'une foule d'oiseaux qui, effrayés par les bruyants applaudissements des convives, prirent tout à coup leur essor et cherchèrent vainement à s'échapper à travers les nuages de papier qui formaient le plafond.

Sous Louis XIV enfin, on commença à sentir le ridicule de toutes ces fantasmagories, et le luxe subit les règles de la raison, du bon goût. Depuis cette époque la nation française n'a cessé de marcher dans les voies du perfectionnement.

Je me flatte, mesdemoiselles, que vous avez lu ces détails historiques avec quelque intérêt et que vous me prêterez encore votre attention quand je vous dirai comment les sauvages Germains fabriquèrent leurs premières étoffes, notèrent leurs premiers chants, etc., et comment ces diverses inventions passèrent aux Francs et aux Gaulois; quand je vous apprendrai de quelle main sortit la première montre, le premier miroir; depuis quand enfin nous connaissons l'usage de cette foule d'objets que nous regardons comme indispensables, sans songer qu'ils manquaient aux reines, aux princes et à tous les illustres personnages des siècles passés. Vous aimez à connaître ce qui fut avant vous, et ce désir est un don précieux que la Providence vous a fait pour votre instruction plus encore que pour votre plaisir. La vieillesse, riche de sa propre expérience, y puise des sujets de méditation suffisants pour ce qui lui reste à vivre; la jeunesse a si peu de souvenirs d'elle-même, qu'elle ne peut chercher des leçons pour l'avenir qui s'ouvre devant elle que dans les temps où elle n'existait pas encore. L'historien, en vous retraçant les grands événements qui changent les destinées des nations, vous montre tout ce que les passions humaines ont de sublime ou d'horrible; le chroniqueur qui vous transmet les usages, les mœurs privées des anciens peuples, vous apprend par combien de raffinements agréables, d'inventions utiles nous pouvons embellir la vie quand nous faisons de notre intelligence l'usage pour lequel elle nous a été accordée par la divinité.

La baronne Aloïse de Carlowitz.

EXPLICATION

DE L'ÉNIGME HISTORIQUE

PROPOSÉE PAGE 471 DU TOME II.

(1) et (2). La domination étrangère pesait sur une nation...

La domination des Tatars Mogols en Russie.

Dans la Tatarie chinoise actuelle, au milieu de déserts inconnus aux Grecs et aux Romains, erraient les hordes des Mogols. Ce peuple sauvage et nomade, occupé de la chasse et de l'entretien des bestiaux et avide de pillage, était tributaire des Tatars Niutche, maîtres des provinces septentrionales de la Chine; mais vers le milieu du douzième siècle il devint puissant et commença à s'illustrer par des victoires. Son Khan Ezoulhaï-Bayadour fit la conquête de plusieurs contrées voisines et mourut à la fleur de l'âge. Temoutchin, son fils, qui n'avait que treize ans alors, se trouva héritier de quarante mille familles sujettes à ses lois

ou ses tributaires; cet enfant, élevé par sa mère dans toute la simplicité de la vie pastorale, devait étonner l'univers par ses succès et sa puissance, subjuguer des millions d'hommes et renverser des monarchies illustrées par la force de leurs armes, par leurs progrès dans les arts, par la sagesse de leurs législateurs; car cet enfant c'était Genghiskhan.

Nous ne suivrons pas ce conquérant terrible dans ses constants et sanglants triomphes, dans ses rapides et nombreuses conquêtes; ce fut en 1224 que la Russie entendit pour la première fois prononcer le nom des Tatars, et qu'une première invasion dirigée par deux généraux de Genghiskhan lui apprit à connaître ces Barbares. Rien ne peut donner une plus juste et plus horrible idée de ces temps de meurtre et de désolation que cette maxime des Tatars, qui était à la fois le résumé et le guide de leur conduite après la victoire.

« Que jamais les vainqueurs ne peuvent « être aimés des vaincus, et que la mort des « uns est nécessaire à la sûreté des autres. »

Ils avaient pénétré en Europe par le Daghestan (voir la carte de Russie ou celle d'Europe). Ils défirent les Russes à la bataille de Kullen et les poursuivirent jusqu'au Dniéper. Arrivés là, et comme le sud de la Russie était tremblant d'effroi, les Barbares ne trouvant plus de résistance se portèrent brusquement vers l'Orient pour rejoindre leur maître dans la grande Buckarie qu'il venait de soumettre et disparurent comme un effrayant météore.

« Quel est donc ce fléau que Dieu dans sa colère a envoyé contre notre pays? se demandait le peuple étonné. D'où sont accourus ces terribles étrangers? où se sont-ils cachés? De tels secrets ne sont connus que de Dieu et de gens habiles dans l'art de lire des livres. »

Simples et naïves paroles qui peignent bien l'esprit du peuple de Russie à cette époque.

Une seconde invasion eut lieu en 1237, sous la conduite de Bâti, neveu du fils de Genghiskhan qui avait succédé à son père. Les Tatars pénétrèrent dans la partie méridionale de la principauté de Rezan et envoyèrent aux princes du pays *une sorcière* et deux ambassadeurs qui leur dirent :

« Si vous voulez la paix, consentez à nous céder la dixième partie de tous vos biens.

— Quand nous aurons mordu la poussière, répondirent les princes avec fierté, vous pourrez les prendre tout entiers. »

Malheureusement, au lieu de réunir leurs forces pour vaincre ces terribles étrangers, les princes les épuisèrent par des résistances partielles; le pays fut ravagé. Les Tatars dévastèrent la province de Rezan, brûlèrent Moscou, prirent Vladimir alors capitale de la Russie; quatorze villes de la grande principauté et la ville de Tver furent inondées de sang. Kozelsk se défendit pendant plus d'un mois; enfin le Khan s'en empara; furieux de cette héroïque résistance, il fit passer au fil de l'épée les hommes, les femmes et les enfants, et donna à Kozelsk le nom de *méchante ville,* nom sublime dans ce sens. Le jeune prince Vassilko périt dans la mêlée, et l'on dit qu'il s'était noyé dans le sang. Ce fut après les désastres de Rezan que le brave et noble boyard Eupathius Kolovrat, arrivé trop tard pour défendre son pays, voulut au moins le venger; à la tête de dix-sept cents braves, il se précipite sur les traces de Bâti qui s'éloignait, l'attaque avec fureur et renverse son arrière-garde. Frappés d'étonnement, les Tatars crurent que les morts de Rezan étaient ressuscités. Bâti interrogea lui-même quelques soldats qui venaient d'être faits prisonniers. « Qui êtes-vous? leur dit-il.

— Nous sommes, répondit fièrement l'un d'eux, sujets du prince de Rezan et soldats de la troupe d'Eupathius; nous avons reçu ordre de t'accompagner en prince illustre, et comme les Russes accompagnent d'ordinaire les étrangers, avec des flèches et des lances. »

Cette réponse rappelle les beaux temps de l'antiquité.

Eupathius et la poignée de heros qu'il commandait ne purent résister à des forces trop supérieures ; ils périrent presque tous avec leur brave chef. Tant de courage et de noblesse d'ame émut le farouche Tatar ; il donna ordre de rendre la liberté au petit nombre de prisonniers qu'on avait pu faire.

Rien dans les temps modernes ne peut donner l'idée de la guerre à cette époque.

« Les têtes des Russes, disent les annalistes, tombaient sous le fer des Tatars comme l'herbe des champs sous la faux tranchante. »

La province de Rezan n'était plus qu'un affreux désert ou un cimetière immense ; dans ces lieux où s'élevaient naguère des villes florissantes, on n'apercevait plus que des monceaux de cendres et des cadavres rongés par les bêtes féroces ou les oiseaux de proie. Les corps des princes, des voïevodes, de nombreux guerriers étaient couchés par rang sur l'herbe gelée et couverte de neige. De temps en temps on apercevait des hommes qui s'étaient enfoncés dans l'épaisseur des forêts et qui en sortaient comme des spectres pour pleurer sur les ruines de leur patrie. Ingoc, l'un des princes de Rezan, rassembla quelques prêtres échappés à la mort ; on inhuma les cadavres en faisant retentir les airs du chant lugubre des funérailles.

La Russie méridionale ne fut pas épargnée ; Kief, cette ancienne capitale de la Russie, cette ville opulente et fastueuse, avec son aspect enchanteur et sa position pittoresque sur les bords escarpés d'un fleuve majestueux[1] ; Kief, avec ses temples magnifiques, dont les brillantes coupoles se dessinaient sur l'horizon à travers l'épais feuillage des jardins, avec ses murs blanchis, ses portes et ses tours menaçantes, ouvrage des artistes Byzantins, Kief fut ravagée après une héroïque résistance. Les Mogols ensevelirent sous ses ruines ensanglantées la population tout entière, les chefs-d'œuvre des arts, les fruits d'une longue civilisation ; la noble et ancienne Kief, cette illustre capitale, la *mère des villes russes*, disparut pour jamais. Dans les quatorzième et quinzième siècles, des débris dispersés attestaient seuls son existence, et la ville nouvelle n'offre qu'une ombre de son ancienne splendeur.

L'état de la Russie était déplorable alors ; il semblait qu'un fleuve de feu l'eût parcourue depuis ses limites orientales jusqu'à ses frontières de l'occident ; on aurait dit que la peste, que les tremblements de terre, que tous les fléaux de la nature s'étaient ligués pour sa destruction, depuis les rives de l'Oka jusqu'à celles du San. En déplorant sur les ruines de la patrie la perte des villes et l'anéantissement d'une partie de la population, les annalistes ajoutent :

« Tel qu'une bête féroce, Bâti dévorait des provinces entières dont il déchirait avec ses griffes les déplorables restes. Les plus vaillants des princes russes avaient perdu la vie dans les combats ; les autres erraient sur des terres étrangères, cherchant parmi les peuples de religion différente des défenseurs qu'ils ne trouvaient pas ; ils avaient tout perdu, eux qui naguère se vantaient de leurs richesses ! Les mères désolées pleuraient leurs enfants écrasés à leurs yeux par les chevaux des Tatars ; les femmes des boyards, qui jamais n'avaient connu le travail, qui peu de temps auparavant étaient couvertes de riches vêtements, ornées de colliers d'or et de bijoux, et entourées d'une foule d'esclaves, étaient devenues les servantes des Barbares ; elles portaient de l'eau pour leurs femmes, tournaient la meule au moulin et brûlaient leurs mains délicates en apprêtant la nourriture des infidèles ; les vivants enviaient aux morts la tranquillité des tombeaux. »

En un mot la Russie éprouva à cette époque fatale tous les désastres qui accablèrent

(1) Le Dniéper.

l'empire romain, depuis Théodose-le-Grand jusqu'au septième siècle, lorsque les nations sauvages du Nord ravageaient ses florissantes provinces.

Le pape Innocent IV envoya en 1246 une députation de moines porter des lettres amicales au terrible Khan, qui menaçait de dévaster l'Europe. Le père Carpin, de l'ordre de Saint-François, a rapporté de ce voyage des documents précieux sur le caractère, les mœurs et la religion du peuple qui désola si long-temps la Russie.

« Les Tatars, dit-il, se distinguent de tous les autres peuples par leur physique; ils ont les joues convexes et enflées, les yeux presque imperceptibles, les jambes grêles. Ils sont pour la plupart maigres et d'une taille médiocre; ils ont le teint basané, le visage marqué de petite-vérole. Ils se rasent les cheveux derrière les oreilles et sur le front; ils tressent le reste en longue queue, laissent croître la barbe et les moustaches; ils se font sur la tête une tonsure comme celle des prêtres. Les hommes et les femmes portent des habits de drap d'or, de soie et de toile cirée qu'ils font venir de Perse; ils endossent à l'envers des fourrures de Russie, de Bulgarie, de Moldavie et du pays des Bachkirs; ils se coiffent de bonnets élevés d'une singulière forme. Ils habitent sous des tentes faites de tissus d'osier et recouvertes de feutre; au-dessus est pratiquée une ouverture par où pénètre la lumière et s'échappe la fumée; ils entretiennent toujours du feu dans leurs tentes. Les Mogols ont d'innombrables troupeaux; l'on ne trouverait pas dans toute l'Europe une aussi grande quantité de chevaux, de chameaux, de brebis, de chèvres et de bêtes à cornes. La principale nourriture de ces peuples sauvages se compose d'un peu de millet et de viande en petite quantité; ils ne connaissent pas l'usage du pain, mangent tout avec leurs mains, qu'ils ne lavent jamais, et qu'ils essuient, soit après leur chaussure, soit avec de l'herbe. Ils ne lavent point les écuelles dans lesquelles ils mangent, non plus que leurs habillements; ils aiment les boissons fortes et sont adonnés à la plus dégoûtante ivrognerie; quelquefois ils reçoivent des pays étrangers de l'hydromel, de la bière et du vin. Les hommes ne s'occupent d'aucuns travaux; de temps en temps ils gardent les troupeaux et s'amusent à faire des flèches. Dès l'âge de trois ans, les enfants montent déjà à cheval; les femmes se livrent également à cet exercice, et quelques-unes tirent de l'arc aussi bien que des soldats. Dans leurs travaux domestiques elles sont d'une admirable activité; ce sont elles qui préparent la nourriture, qui font les habits et les bottes, qui raccommodent les chariots, chargent les chameaux, etc. Les seigneurs et les Tatars riches ont jusqu'à cent femmes; les cousins épousent leurs cousines, les gendres leurs belles-mères. Ordinairement le Mogol achète sa fiancée à un haut prix. Le vol est puni de mort. Les Tatars craignent et respectent leurs magistrats, se prennent rarement de querelle et ne se battent jamais, même dans l'état d'ivresse; ils supportent avec patience le chaud, le froid, la faim, et chantent des chansons joyeuses, lors même qu'ils ont l'estomac vide. Ils ont rarement des procès entre eux et ils aiment à se secourir mutuellement, mais en revanche ils méprisent les étrangers. Le Tatar ne trompe jamais un Tatar, mais tromper un étranger passe à ses yeux pour une ruse digne de louange.

« Quant à ce qui concerne leur religion, ils croient à un Dieu, créateur de l'univers, qui récompense les hommes selon leurs mérites; en même temps ils offrent des sacrifices à des idoles faites avec des mannequins revêtus de feutre ou d'étoffes de soie et qu'ils regardent comme protectrices des troupeaux. Ils adorent le soleil, le feu, la lune, à laquelle ils donnent le titre de grande reine, et se prosternent la face tournée vers le midi. Sans connaissance des principes de la véritable vertu, ils ont au lieu de lois

quelques anciennes traditions. Ils regardent comme un péché de jeter un couteau dans le feu, de s'appuyer sur son fouet, de faire mourir un petit oiseau, de répandre du lait sur la terre, et plusieurs autres sottises; mais massacrer les hommes, détruire les Etats, est à leurs yeux un plaisir permis. Ils ne savent pas rendre compte de leurs opinions sur la vie éternelle; seulement ils pensent qu'ils pourront y manger, boire, s'occuper de l'entretien du bétail, etc. Leurs prêtres sont des sorciers qui croient lire dans l'avenir, et dont les conseils leur servent de régulateur dans toutes leurs affaires; comme ils ont quelques connaissances en astronomie, ils annoncent au peuple les éclipses de lune et de soleil.

« Lorsqu'un Tatar tombe malade, ses parents placent devant sa tente une pique enveloppée de feutre noir; ce signe suffit pour éloigner du malade tous les autres hommes. Un mourant est également abandonné de sa famille; le Tatar qui en a vu mourir un autre ne peut se présenter devant le Khan ni devant les princes jusqu'à la nouvelle lune. On enterre en secret les hommes illustres, en plaçant auprès d'eux de la nourriture, un cheval sellé, de l'or et de l'argent; le chariot et la tente du défunt doivent être brûlés, et jusqu'à la troisième génération personne n'ose prononcer son nom. Le cimetière des Khans, des princes et des seigneurs est inaccessible; dans quelque lieu qu'ils terminent leurs jours, c'est là que l'on transporte leurs cadavres, et l'on y a enterré plusieurs chefs tués en Hongrie. Nous fûmes, dit le père Carpin, sur le point d'être percés de flèches par les gardiens de ces tombeaux, pour nous en être approchés. »

Le père Carpin raconte ainsi son entrevue avec Bâti.

« Le vendredi de la Semaine-Sainte nous fûmes conduits à sa tente entre deux feux, parce que les Tatars prétendent que le feu purifie jusqu'aux mauvaises intentions et ôte même la force à un poison caché. Il fallut nous prosterner plusieurs fois et entrer dans la tente sans en toucher le seuil. Bâti était sur son trône avec une de ses femmes; ses frères, ses enfants et les seigneurs tatars étaient placés sur des bancs; le reste de l'assemblée assis par terre, les hommes à droite, les femmes à gauche. Cette tente, faite de fine toile de lin, avait appartenu autrefois au roi de Hongrie, et personne, hors la famille du Khan, n'ose pénétrer dans son intérieur sans une permission particulière. On nous fit placer du côté gauche. Bâti lisait avec beaucoup d'attention les lettres d'Innocent, traduites en langue slavonne, arabe et tatare; le Khan, ainsi que les seigneurs de sa cour, vidaient de temps à autre des coupes d'or et d'argent, tandis que des musiciens faisaient retentir les airs de leurs chants. Bâti a le teint animé; il met de l'affabilité dans ses relations avec les siens, mais il inspire une terreur générale. Cruel à la guerre, il est renommé pour sa finesse et son expérience. »

(3) Un déplorable système de division du sol et des forces en une foule de principautés...

Ce fut Sviatoslaf qui le premier détruisit, en 970, l'unité de la monarchie russe établie sous Rurik en 862, en donnant des apanages particuliers à ses fils; cet usage funeste devint la cause de tous les malheurs qui accablèrent la Russie pendant plusieurs siècles, en la livrant aux horreurs des dissensions intestines et des nombreuses guerres civiles, fruit des querelles des princes apanagés entre eux, et plus tard à l'invasion étrangère en détruisant l'unité de la force de résistance.

En 1036 Yaroslaf se trouva, par suite des événements, souverain de toute la Russie qui un moment jouit de cette unité monarchique si précieuse et qui eût fait son salut; mais cela dura peu, Yaroslaf divisa de nouveau la Russie en quatre principautés; il voulut que son fils aîné, en recevant le titre de grand prince, devînt le chef de la

patrie et de ses jeunes frères, et que les princes apanagés qui laissaient par succession leurs principautés à leurs propres enfants dépendissent toujours comme vassaux du prince de Kief; il lui laissait une capitale bien peuplée, tout le sud-ouest de la Russie et Novogorod. Il crut que son fils aîné et ses descendants plus puissants que les autres princes, pourraient les retenir dans les bornes d'une obéissance nécessaire, ou les punir s'ils refusaient de se soumettre à sa légitime autorité. Yaroslaf ne prévoyait pas que la grande principauté elle-même serait morcelée, affaiblie, et que les souverains apanagés, forts de leurs alliances entre eux ou de celles des peuples étrangers, iraient quelquefois jusqu'à imposer des lois à leur prétendu souverain.

Avec le temps chacun des quatre Etats que Yaroslaf avait donnés à ses fils fut sous-divisé en apanages particuliers, et leurs chefs prirent le titre de grands princes relativement aux princes particuliers ou apanagés qui se trouvaient sous leur dépendance

(4) et (5). La domination des Tatars s'était régularisée..... Les princes recevaient d'eux leur investiture.

Maître de plusieurs provinces polonaises, de la Hongrie, de la Croatie, de la Servie, de la Bulgarie, du Danube, de la Moldavie et de la Valachie, Bâti, ce conquérant terrible qui avait fait trembler l'Europe, s'arrête tout à coup, et pour le bonheur de cette partie du monde qu'il menaçait, il retourne sur les bords du Volga. Là, ayant pris le titre de Khan, il affermit sa domination sur la Russie, sur le pays des Polovtsi, ceux du Caucase et de la Tauride, enfin sur toutes les contrées situées depuis l'embouchure du Don jusqu'au Danube. Personne n'osait lui résister; les peuples, les princes essayaient de l'adoucir par d'humbles ambassades, par des présents. Il donna au grand prince l'ordre de venir le trouver, et dans la position où était à cette époque la Russie épuisée, dépeuplée, couverte de ruines et de tombeaux, un refus eût paru à Yaroslaf d'une imprudence extrême; le grand prince Yaroslaf II obéit. Le Tatar l'accueillit avec la plus grande distinction, le nomma chef des princes russes et lui fit don de Kief; c'est ainsi que les princes renoncèrent solennellement à l'indépendance et courbèrent la tête sous le joug des Barbares. Plusieurs princes apanagés, pour régner paisiblement sur leurs provinces, suivirent cet exemple qui se perpétua de la manière la plus déplorable.

Les Tatars imposèrent à la Russie un tribut proportionné au nombre des habitants; ils en firent faire le dénombrement et préposèrent à la levée des impôts des décurions, des centurions et des temniks, dont le pouvoir s'étendait sur 10,000 hommes. Ils exceptèrent de ce tribut les ecclésiastiques et les moines, mesure d'une haute politique. A leur entrée en Russie, les Mogols versaient avec la même cruauté le sang des laïcs et des religieux, car ils ne songeaient point à s'établir aux environs des frontières de la Russie, et dans la crainte de laisser derrière eux de nombreux ennemis, ils voulaient exterminer la population entière. Mais les circonstances étaient changées; la horde de Bâti se disposait à se fixer sur les bords riants du Volga et du Don. Dans son propre intérêt, le Khan était donc en quelque sorte obligé d'épargner la Russie, assujétie à sa puissance et riche en productions de la nature, dont les Barbares eux-mêmes éprouvaient le besoin. Les Mogols s'étaient aperçus enfin du pouvoir qu'exerçait le clergé sur la conscience d'hommes généralement zélés pour leur religion; ils essayèrent de le gagner pour qu'il n'exhortât plus les Russes à résister au joug des Tatars, afin que désormais le Khan dominât sur le pays avec plus de sécurité. En témoignant de la considération pour le clergé, ces conquérants cherchaient à prouver aussi qu'ils n'étaient pas les ennemis du Dieu des Russes

comme le peuple se l'imaginait. Un prince russe étant allé chez le grand Khan y avait épousé une Mogole chrétienne; car les femmes mêmes des khans professaient ouvertement la religion du Sauveur. Il espérait, au moyen de cette alliance, procurer quelques avantages à sa patrie accablée par l'infortune.

(6) Le grand prince venait de mourir...

André Alexandrovitch. Ce prince, objet de la juste haine de ses contemporains et du mépris de la postérité, n'avait aucune de ces qualités brillantes dont les fléaux de l'humanité sont doués le plus souvent. Étranger à cet amour passionné de la gloire, à cette éclatante valeur qui fait les héros, il arma les Mogols pour prendre des villes; mais lui-même ne tira jamais le glaive, ne sut jamais braver le danger; et, couvert du sang de mille victimes innocentes, il ne put même à ce prix acheter le titre de vainqueur.

(7) Deux compétiteurs se présentèrent pour lui succéder...

Michel Yaroslavitch, prince de Tver, et Georges Danielovitch, prince de Moscou.

(8) Le légitime héritier de la grande principauté.

Michel, prince de Tver.

La grande principauté...

Celle de Vladimir. Par suite d'une de ces vicissitudes si ordinaires à ces temps de trouble et de guerre civile, Kief avait cessé d'être la capitale de la Russie; Vladimir la remplaça et devint grande principauté.

(9) Il reçut, ainsi qu'il était d'usage depuis près d'un siècle, son investiture du chef des dominateurs étrangers...

Voir les notes 4 et 5.

(10) Une querelle s'élève entre le grand prince et une ville importante...

Novogorod.

(11) Son perfide antagoniste...

Georges, prince de Moscou.

(12) Il confie ses nouvelles possessions à l'un de ses frères.

Athanase.

(13) Les suffrages de son juge...

Le khan Usbeck, qui venait de monter sur le trône à la mort de son père. Ce jeune prince est devenu célèbre dans les annales de l'Orient par sa justice et son zèle pour la religion de Mahomet, qu'il introduisit dans tous les États des Mogols; car il paraît que Tokhta, son père, était païen; l'historien Abulgari rapporte qu'en témoignage de leur attachement pour le prince, un grand nombre de Tatars prirent de son nom celui d'*Usbecks* sous lequel ils sont encore connus aujourd'hui dans le pays de Khavasm ou Chiva et dans les contrées environnantes.

(14) Georges obtint en mariage la propre fille du khan...

La princesse Koutchacka. Elle fut baptisée et reçut le nom d'Agathe; ce dernier fait s'accorde peu avec le zèle d'Usbeck pour le mahométisme.

(15) Un des généraux du chef...

Le Tatar Kavgadi.

(16) L'héritage héréditaire de son oncle. .

La principauté de Tver [a].

(17) Emparez-vous de la grande principauté...

Celle de Vladimir.

(18) Un conseil composé des GRANDS et d'un membre du clergé...

L'évêque de Tver et les boyards. Partout où ce dernier mot se trouvait dans l'énigme, j'ai dû le remplacer par un synonyme, afin qu'il n'indiquât pas trop clairement le lieu de la scène; c'est ainsi que j'ai dit *camp* pour *horde* et *chef* pour *khan*.

(19) Les troupes de son neveu réunies aux bandes étrangères...

Le grand prince rencontra les troupes de

(a) J'engage mes jeunes lectrices à consulter une carte de Russie ou d'Europe en lisant les notes de cette énigme.

Georges réunies aux Tatars et aux Mordviens, a quarante verstes [a] de Tver, à l'endroit où se trouve aujourd'hui le village de Bortnovo.

(20) Le frère et la femme de son rival...

Boris Danielovitch et la princesse Koutchacka.

(21) Le général étranger...

Kavgadi.

(22) Ils s'approchèrent du fleuve.

Le Volga.

(23) La ville où on l'avait conduite prisonnière...

La ville de Tver.

(24) Le grand prince y envoya son jeune fils...

Constantin.

(25) Après avoir reçu la bénédiction d'un membre du clergé...

L'évêque de Tver.

(26) Il la conjura de retourner à la ville...

A la ville de Tver.

(27) Arrivé à...

Vladimir.

(28) L'ambassadeur étranger qui y résidait...

Akmyl, ambassadeur du Khan.

(29) Le général...

Kavgadi.

(30) Ses fils...

Dmitri et Alexandre.

(31) Arrivé au CAMP.

La horde nomade était alors sur les bords de la mer d'Azof près de l'embouchure du Don.

(32) Les deux rivaux...

Le prince Michel de Tver et Georges, prince de Moscou.

(a) La verste de Russie est de 104 au degré, ce qui fait quatre verstes un quart pour une lieue commune de France.

(33) Son principal accusateur était au nombre de ses juges...

Kavgadi. C'était une monstrueuse iniquité; cet accusateur devenu juge, même en le supposant de bonne foi, arrivait avec une opinion faite, puisqu'il avait accusé, et, d'autre part, il allait se trouver appelé à juger la validité de son propre témoignage.

(34) Les deux ennemis du malheureux prince...

Kavgadi et Georges.

(35) Il donna sa bénédiction à son fils...

Constantin.

(36) La femme du chef...

La reine Baïalane.

(37) L'un des assassins...

Un chrétien nommé Romanetz! Il faut conserver son nom pour le vouer à l'infamie.

(38) La ville de...

Madgiar, ville de commerce sur la Kouma, dans le gouvernement actuel du Caucase.

(39) Enfin il reçut une sainte et honorable sépulture...

Le corps de l'infortuné Michel fut rendu plus tard à son épouse et à ses enfants, et déposé dans le monastère de Saint-Michel archange, à Tver.

(40) Le cruel neveu du grand prince reçut plus tard une éclatante punition...

Dmitri, prince de Tver et fils de Michel, se trouvant à la horde plusieurs années après la mort de celui-ci, y rencontra Georges. Ce jeune prince, surnommé Dmitri *aux yeux terribles,* furieux à la vue de l'assassin de son père, tire son épée, la plonge tout entière dans le sein du meurtrier qui tombe frappé à mort, et, calme après la vengeance, attend sans pâlir les suites d'une action que la morale et la religion condamnent sans doute, mais qui, si l'on se re-

porte à ces temps de barbarie, offre un caractère d'héroïsme et de grandeur; car enfin il donnait sa vie pour arriver à une vengeance qu'il regardait comme un devoir sacré, et qu'en effet il paya de sa tête.

(41) La ville rebelle...
Novogorod.

(42) La vertueuse mère...
La princesse Ténie.

Mme DE SENILHES.

PRIX DECERNÉ

A LA MEILLEURE EXPLICATION DE L'ÉNIGME HISTORIQUE.

Plusieurs explications fort remarquables que le comité a reçues l'ont fait long-temps hésiter sur le prix à décerner. Il a cru devoir l'accorder à mademoiselle CLÉMENTINE FORGET, de Blois (Loir-et-Cher), dont la composition, enregistrée sous le n° 25, écrite d'un style élégant et rapide, se fait remarquer par un détail exact des faits.

Mademoiselle FORGET va recevoir les ouvrages promis (*le Génie du Christianisme* et *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem*, élégamment reliés).

Le comité a jugé dignes d'être honorablement distinguées les explications envoyées par mademoiselle CHARLOTTE CAZIN, de Saint-Omer (Pas-de-Calais), et par mademoiselle HENRIETTE JOLY, de Dôle (Jura).

Quelques compositions ont dû être écartées du concours, parce qu'ayant pour auteurs des jeunes personnes *non inscrites* sur nos registres, elles manquaient à la principale clause d'admission.

Nous avons vu avec peine que les explications qui nous sont parvenues ont été beaucoup moins nombreuses, cette fois, que pour les précédentes énigmes; nous aimons à croire que nos jeunes lectrices ont été arrêtées par la difficulté d'un sujet pris dans une histoire peu connue, et peut-être aussi par l'absence des documents à consulter; nous aimons beaucoup mieux supposer des obstacles de ce genre, que d'attribuer le silence d'un trop grand nombre d'entre elles à une fâcheuse indifférence pour les recherches et les études historiques, études sans lesquelles il n'y a point de véritable instruction.

(*Note des dir.*)

ÉLISA MERCŒUR[1].

« L'oubli, c'est le néant; la gloire est l'autre vie;
L'éternité sans borne appartient au génie. »

Elisa, vous n'aviez pas dix-huit ans quand cet appel à une destinée de funeste grandeur partit de votre sein. Comme si l'avenir du monde inconnu vous eût paru insuffisant, vous fîtes de l'avenir de la terre le but hautement avoué de vos plus nobles efforts. La gloire! la gloire!... Vous la rêviez cette gloire sur les rives de votre beau fleuve, sous le ciel de Nantes, votre patrie, dans ces maisons où vos leçons développaient l'intelligence d'autres jeunes filles et soutenaient l'existence d'une mère qui avait

(1) Le *Journal des Jeunes Personnes* devait un tribut de regrets à la mémoire de mademoiselle Elisa Mercœur, dont le nom avait brillé parmi ceux de ses collaborateurs; nous avons des graces à rendre à la plume élégante qui a voulu consacrer quelques lignes à ce douloureux hommage. (*N. des dir.*)

placé en vous tout son espoir; vous la rêviez; et du moins une fois son fantôme éclatant visita votre vie.

Tout enfant, elle avait chanté les naïfs déplaisirs de son âge, plus tard elle chanta sur un mode grave et triste des inquiétudes d'un ordre plus élevé. Elle n'avait que dix-huit ans, quand Nantes souscrivit avec orgueil aux inspirations de son chaste et inculte génie. Ce fut sous les auspices de M. de Châteaubriand que la jeune fille de l'Armorique fit paraître son œuvre; il lui avait semblé beau d'associer à l'avenir incertain de cette œuvre, un nom cher à la France. L'auteur des *Martyrs* exprima en recevant le livre un étonnement flatteur. D'autres grands écrivains dirent aussi des paroles qui devaient laisser des traces. Mademoiselle Mercœur se répéta souvent leurs paroles de magnifiques promesses. Ils les oublièrent sans doute; mais était-il en son pouvoir à elle de les oublier jamais? Essaya-t-elle de le vouloir?... Ces paroles étaient à la fois le bonheur, le tourment, le délire de sa vie; elle les mêlait à toutes ses émotions. Qu'un mot est puissant! Et, une fois dit, on ne peut le reprendre, on ne peut en affaiblir l'effet dans la mémoire qui le gardera toujours; la mort seule viendra l'en effacer. Il y eut dans l'ame d'Elisa des élans vers Paris. C'était Paris qui devait consacrer sa gloire, c'était à Paris que ses facultés devaient prendre leur plus haut, leur plus large développement. Un jour enfin sa mère l'y amena riche, bien riche d'illusions. Elle ne ne savait pas, la jeune fille, tout ce qu'il y a de mystérieuses douleurs dans une destinée à part. La foule rit, la foule s'intéresse à tout; la foule a des joies de tous les jours, de tous les instants; mais pour l'être qui a sondé l'abîme de la pensée, qui a fait séparation avec les biens à l'usage de tous, qui a jeté sur les choses ce regard si étrange, si profondément inquiet, il n'y a plus que des jours d'un labeur dévorant. Les émotions heureuses ont fui, les émotions espérées seront rares et presque toujours attendues en vain. Demandez au poète pourquoi son front est pâle, il vous répondra : J'ai fouillé dans mon cœur, je lui ai demandé toutes ses larmes, tous ses cris; j'ai voulu savoir tout ce qu'il pouvait contenir de misères; et cette science, je l'ai acquise, mais au prix de ce que les hommes appellent le bonheur. Heureux l'être qui ne sait pas! heureux l'être qui se complaît dans la simplicité des besoins!

La poésie est un sacerdoce. Le poète a l'intelligence des choses secrètes et divines. Il appartient au ciel par le génie; mais un lien terrible l'enchaîne à la terre : c'est la douleur. Qu'importe! Si son chant a consolé une ame blessée du mal de la vie, s'il a légué à ses semblables une pensée utile, oh! ne le plaignez pas!... N'avoir pas souffert en vain, que lui faut-il de plus? Ses mérites seront grands devant les hommes, mais plus grands devant Dieu. Oui, ne le plaignez pas! C'est pour lui que la nature a des merveilles inconnues aux enfants des hommes; c'est pour lui surtout que la terre a des senteurs et des mélodies, que le ciel brille de clartés sublimes.

Le bonheur qui ne fleurit qu'une fois dans la plus longue existence, orna de ses plus belles délices les premières années du séjour de mademoiselle Mercœur à Paris. Deux pensions, l'une de 1,200 francs, accordée par M. de Martignac, alors ministre de l'intérieur, l'autre de 300, prise sur la liste civile, mirent son existence à l'abri des premiers besoins matériels. Une célébrité que d'autres n'acquièrent qu'après bien des travaux l'avait devancée à Paris. De grandes maisons s'ouvrirent à cette jeune gloire; elle y porta la confiance d'une âme simple et élevée; c'était vraiment le monde de ses rêves! Mais est-ce bien sur la scène mobile du monde réel que le même objet peut occuper long-temps? Quand mademoiselle Mercœur ne fut plus une nouveauté, elle

cessa d'intéresser la foule; les admirations vulgaires lui manquèrent soudain, les affections consacrées lui restèrent; ce ne fut pas sans une douloureuse surprise qu'elle vit ce changement. Long-temps sans doute elle retint une erreur qui lui était chère, elle s'efforça de donner le change à une conviction trop pénible pour qu'elle l'acceptât sans protestation. Par quoi avait-elle mérité cette indifférence? Elle n'avait pas changé, le monde seul avait changé. A ces peines morales s'étaient mêlées des peines d'une nature toute positive; la pension de 300 francs avait été comprise en 1830 dans la mesure générale qui abolissait les pensions de la liste civile; celle de 1200 francs fut pendant un an réduite à 900. La gêne se faisait sentir dans l'intimité du foyer; la santé même de la jeune fille commençait à recevoir quelque atteinte; il y avait du trouble dans son cœur et dans ses idées, il y avait même du chagrin. Ne voyait-elle pas la société se retirer d'elle? Sa poésie n'éveillait plus de sympathies que dans quelques âmes rares; il fallut interrompre les chants sacrés et faire de la prose. Dès lors se déroula pour Elisa une succession de jours mauvais. Elle connut tout ce qu'un travail salarié qui n'est pas de choix peut donner de fatigue, d'amertume et d'ennui; elle sut de quelle valeur ironique sont les opinions des hommes et les espérances qu'on peut fonder sur eux. A chaque découverte la malheureuse enfant se détachait de l'existence, et pourtant elle voulait vivre, il fallait qu'elle vécût, car l'isolement et la pauvreté pèseraient sur sa mère. Appelée à plusieurs entreprises littéraires, elle ne put réaliser tout ce qu'on attendait d'elle; tout lui manquait à la fois, et les forces du corps et les forces de l'ame. Sa jeunesse s'épuisait dans cette lutte inévitable contre la destinée. Il fallut enfin parler de ses besoins, il fallut révéler cette misère qui faisait d'inutiles efforts pour rester digne. Oh! la première plainte dut bien coûter! Fut-elle accueillie avec dédain ou avec intérêt? Par qui fut-elle accueillie? Nous ne le savons pas. Pauvre, pauvre Elisa! Que l'autre vie vous soit plus douce que la vie des hommes! Vous avez bien souffert, vous avez bien pleuré parmi eux.

Son doux et pâle visage, mystérieusement éclairé par le feu de ses yeux noirs, son sourire de résignation déchirante, sa voix sans intonation sonore, auraient causé un saisissement inexprimable, si l'on en avait pénétré le sens étendu, si l'on avait pu se dire : La mort est là!... Quelquefois encore elle allait dans le monde. Eh! Dieu! qu'allait-elle y chercher? l'oubli de sa pensée funeste, quelque chose qui ressemblât au repos. Elle voulait entendre des voix différentes de celles qui pleuraient dans son cœur. On a souvent peur d'être seul avec soi quand on est malheureux, on a besoin de sortir de son être; la vue d'un autre fera peut-être du bien. Et pour ces tendres créatures dont le sein est habité par la mort, il y a des lois secrètes. Ecoutez les appels touchants qu'elles font au bonheur! Voyez comme elles se hâtent de vivre! comme elles dépensent en un jour des affections qui auraient suffi à de longues années! Hélas! hélas! elles ont en elle la vague révélation d'une fin précipitée. Comme ces tristes régions des pôles que le soleil n'échauffe qu'un instant, elles donnent toutes leurs fleurs à la fois. Quand l'inspiration se faisait sentir heureuse, la jeune poète ressaisissait la lyre; des souvenirs et des chants aussi purs, aussi beaux, mais d'une mélancolie plus attristante remplissaient d'harmonie sa froide solitude.

L'air et le calme des champs furent prescrits à la douce malade; mais ce fut bien en vain que la terre l'enveloppa de ses parfums que le bruit de la civilisation n'arriva plus à elle; son visage ne cessa pas un instant de pâlir; son corps souple et jeune se courbait affaibli par le mal. Elle revint à Paris. Vous eussiez vu la pauvre mère es-

sayer de ranimer cette jeune vie aux rayons d'un soleil tiède. Puis il devint impossible à la malade de sortir. Oh! alors, ce fut affreux! alors il y eut d'énergiques souffrances, alors encore la solitude entoura ce lit où continuait de s'accomplir une destinée malheureuse. Elle cherchait de son regard ces femmes dont elle avait embelli les fêtes. Ces femmes étaient à leurs plaisirs; ces femmes ne lui étaient rien. Et d'ailleurs que lui auraient donné la plupart d'entre elles! une émotion inféconde, impatiente de finir. Mère! vous ne manquâtes pas à votre mission d'amour... Élisa vous trouva toujours là.

Vous vintes aussi à ce chevet d'angoisses; vous y vîntes souvent, vous, madame, qui avez ennobli toutes les phases de votre vie par une pitié divine; vous disiez à l'ange étendu sur ce lit de mort des paroles bénies. Madame Junot, la fille aînée de madame la duchesse d'Abrantès, y apporta chaque jour son tribut d'affectueuse compassion.

Je ne sais rien de plus grand que cette jeune Élisa demandant à Dieu, aux hommes, avec des larmes profondes, cette vie qu'elle sentait près de lui échapper et qu'elle voulait retenir pour la consacrer à sa mère. Écoutez un peu de sa pieuse élégie à M. Guizot :

.... « Je n'ai rencontré pour ma vie
Qu'indigence, regrets, vains désirs; et pourtant
J'ai peur de la quitter, cette existence amère,
Et je viens vous crier : Sauvez-moi pour ma mère. »

Elle ne vécut pas; Dieu l'avait trouvée digne de l'appeler à lui.

Une foule indifférente ne profana pas de ses regards distraits ce chemin où la jeune fille passa morte. L'isolement qui avait attristé ses derniers jours donna aux modestes honneurs qui lui furent rendus le caractère d'une solennité sombre, mais bien touchante. Sept personnes formaient tout le cortége de mort; c'était assez. Madame Récamier, M. de Châteaubriand, M. Ballanche, en faisaient partie. Élisa, les pleurs d'une femme de bien ont coulé sur votre tombe; que la terre vous soit légère! [1] et paix et pardon à ceux qui vous ont abandonnée.

Elle avait vécu; et des bruits qui faisaient pâlir couraient sur la détresse dont ses derniers jours avaient senti l'horreur. Où étaient donc ses amis?... Nous tous qui écrivons, nous étions solidaires de cette mort; vous l'étiez aussi, vous, qui aviez reçu dans vos salons dorés la touchante victime.

Épouvantée de cette accusation portée, non-seulement contre une époque d'ailleurs suffisamment entachée d'égoïsme, mais encore contre quelques-uns de ces êtres grands de cœur que mademoiselle Mercœur avait rencontrés dans son court et douloureux pélerinage, je cherchai à pénétrer le sens de cette énigme. « Quoi! me disais-je, ces besoins qui avaient soulevé leur voile de pudeur, qui s'étaient mis à nu, n'auraient appelé que le dédain. La jeune poète aurait crié : J'ai faim; et les fêtes et les chants auraient seuls répondu à ce cri!... Non, il existe dans Paris des femmes que mille fois l'infortune a bénies. Élisa a connu quelques-unes de ces femmes : celles-là du moins ont répondu. Oh! de telles ames ne sauraient faillir à la pitié!... » Une voix me rassura. Plus d'un ange en effet s'était rappelé la maison des douleurs.

Une réflexion terminera ces pages. Mademoiselle Mercœur eût-elle été heureuse dans une position obscure? Je ne le pense pas, car la nature l'avait mise en dehors de la foule; elle l'avait créée poète. Qui osera lui faire un tort d'avoir obéi à sa loi? Et d'ailleurs, je demande quelle destinée peut espérer une jeune fille déshéritée dès sa naissance des prestiges du rang et de la fortune. Un travail opiniâtre est sa seule ressource; si elle n'a pas de santé, elle succombe. Dieu a mis dans l'ame de toute créature, des facultés qui réclament une application ac-

(1) Le cimetière du Mont-Parnasse a reçu mademoiselle Elisa Mercœur le 7 janvier. Elle avait 25 ans.

tive. Les laisser inertes ou les détourner de l'emploi qui leur fut assigné, c'est offenser la majesté souveraine, c'est rendre ses dons inutiles. Quelques êtres sont appelés à une grandeur achetée, il faut bien le redire, au prix du repos; eh bien! qu'ils sachent la réaliser sans orgueil et sans plainte. Le grand nombre est dans les conditions les plus humbles de l'existence et passe inconnu. Qu'importe! la fin de l'homme est ailleurs que sur la terre. Est-ce à lui de sonder le mystère de la sagesse éternelle? Chaque être a sa destination dans l'ordre incompréhensible: qu'il ne s'en écarte pas; il n'aura d'ailleurs à répondre que de ce qu'il aura reçu. Mais respect, respect profond au génie! doit-il souffrir de sa rare suprématie? Demande-t-on au cactier pourquoi il se pare de fleurs odorantes et belles sous les feux de l'équateur, au lieu de ramper comme le lichen de la région des glaces?

Mme A. Dupin.

UN RÊVE.

Méline avait seize ans; à la fraîcheur de son âge elle joignait des graces, une aimable physionomie, un doux caractère, une humeur enjouée et de l'esprit. Mais ses goûts étaient frivoles; elle eût aimé la dépense, le luxe et les plaisirs, sans un rêve qui accomplit en elle les vœux d'une mère tendre et éclairée.

Méline jouissait d'un parterre orné des plus belles fleurs qu'elle cultivait avec soin. Il se terminait par une voûte de chèvrefeuille, de jasmin, de clématite, de roses, enfin de tous les arbustes odorants; et sous cet abri parfumé se trouvait un banc de mousse et de gazon sur lequel Méline aimait à se reposer des fatigues du jardinage ou de la chasse aux papillons.

Un matin qu'elle s'était levée avec l'aurore pour arroser ses belles plates-bandes, relever les tiges flexibles que le vent du soir avait renversées, et détruire les insectes ennemis, satisfaite du succès de ses soins elle contemplait son ouvrage avec une douce joie. Puis, ayant ôté son chapeau de paille qu'elle suspendit à une branche de lilas, elle se coucha à demi sur son banc de verdure, posant sa jolie tête parmi les touffes de violettes et de primevères dont la mousse était parsemée.

Alors, seule au milieu du silence de la nature, Méline réfléchit.

Réfléchir à seize ans, lorsque l'on a une tendre mère que l'on aime et dont on est aimée, c'est jouir à la fois de la pureté de son ame et des douces prérogatives du jeune âge; c'est goûter la plénitude du bonheur. Aussi les pensées de la jeune fille ne furent d'abord que des actions de grace d'un cœur rempli de reconnaissance.

Mais la légèreté de son esprit fit bientôt succéder à cette innocente contemplation le brillant tableau des bals magnifiques, des spectacles, des fêtes, enfin de ces parures dont jouissaient quelques-unes de ses compagnes et dont la sage économie de sa mère la privait.

Elle lui disait: « Toutes ces choses, mon enfant, occasionnent des dépenses qui dérangeraient la fortune de ton père, de tes frères et la tienne, et nous ôteraient l'aisance que je me plais tant à entretenir parmi vous. »

Madame de Melval ne s'écartait jamais de ce système; cependant elle conduisait Méline à des bals charmants, chez des amies aussi sages mères qu'elle. Alors Méline était seulement parée avec l'élégante simplicité qui convenait mieux à sa naïve beauté, à son

âge, que les riches bijoux qu'elle désirait comme malgré elle.

— « Mais pourtant comment font les autres mères? car la mienne est aussi riche qu'elles, et leurs filles ont des bijoux, des toilettes brillantes que je n'ai pas... »

Tout en s'occupant de cette triste comparaison, la jeune tête de Méline se fatigua; un doux sommeil s'empara de ses sens, et bientôt un rêve vint mêler ses illusions au calme du repos.

Méline vit ou crut voir deux fées s'avancer vers elle. La première qui s'approcha était éblouissante par le luxe de ses vêtements et leur élégance recherchée; d'une main elle tenait un délicieux costume de fantaisie, de l'autre elle lui présentait des diamants et des cartes de bals.

« Je suis, disait cette fée, avec un sourire séduisant, je suis le bon génie qui a veillé sur vous depuis votre naissance. C'est moi qui ai développé vos graces, votre beauté, et qui vous ai rendue digne aujourd'hui d'être ma compagne. Je viens vous chercher pour que vous soyez aussi heureuse que je le suis moi-même. Voyez ce que je vous apporte ; ces cartes nombreuses et cette parure qui aura le mérite de se varier chaque jour au gré de la mode, vous donneront entrée à toutes les fêtes de mon palais. Avec moi vous passerez vos jours dans un cercle d'amusements continuels; comme le gai papillon vous volerez de fleurs en fleurs; car la vie est un jardin pour qui sait légèrement la parcourir. Point de contraintes, de tristes réflexions, d'ennuyeux calculs, de tâches pénibles dans mon joyeux empire; tout y est plaisir, mouvement et jouissance. Venez donc, gentille Méline; laissez-moi vous essayer cette parure qui achèvera de vous rendre charmante... Et vite, vite avec moi! »

Méline éprouva une forte inclination à se rendre aux séduisants discours d'une fée si obligeante, et cependant quelque chose qu'elle ne définissait pas bien la retenait. Elle crut prudent de lui demander son nom.

« Mon nom! répondit la fée en riant; je m'appelle La Dissipation. A votre âge, on doit me connaître et m'aimer... » A ce nom Méline hésita et jeta un regard sur l'autre fée qui s'avança vers elle.

La parure de cette fée était aussi simple que celle de sa rivale était éblouissante; une robe d'une grande blancheur, des cheveux nattés avec soin, faisant plusieurs fois le tour de sa tête, n'avaient d'autre ornement qu'une branche de roses. Elle portait au bras une jolie corbeille où l'on distinguait de charmants ouvrages de femme, un livre de dépense, un album; dans l'autre main elle tenait des clefs, des plumes, des crayons et des pinceaux.

Son air était doux, calme et serein, et voici ce qu'elle disait à Méline :

« J'ai toujours été l'amie, la compagne, le guide de votre mère. Aujourd'hui je vous offre la même protection, les mêmes conseils dont elle a si heureusement profité pour votre propre bonheur. Je n'ai pas, pour vous captiver, les attraits de ma brillante rivale; car au lieu de consacrer votre vie au plaisir, si vous voulez être comptée au nombre de mes heureuses disciples, il faudra vous lever de bonne heure, employer votre temps à différentes occupations dont plusieurs seront sérieuses, d'autres pénibles, mais qui toutes auront l'avantage d'exercer le corps et l'esprit. Il faudra que vous soyez vêtue avec goût, mais simplement; il faudra surtout, ma chère Méline, que vous consacriez une part de la journée à prier ce Dieu créateur de l'univers, pour qu'il daigne répandre ses bénédictions sur vous et sur les vôtres.

« Je vous promets alors, ma jeune amie, le vrai contentement de vous-même, l'amour de vos parents, l'estime de tous ceux qui vous connaîtront. Si ces offres vous semblent moins séduisantes que celles de ma rivale, elles sont du moins plus sincères. Elle vous promet beaucoup plus qu'elle ne peut tenir. Il n'est pas plus au pouvoir de la

Dissipation qu'au pouvoir du vice et de la folie d'offrir des amusements continuels. Les plaisirs passent vite; la langueur et le dégoût leur succèdent. La Dissipation se présente à vous sous des traits empruntés. Pour moi, je suis réellement telle que vous me voyez, et vous me chérirez chaque jour davantage; car lorsque mes devoirs sont remplis je me livre franchement à tous les innocents plaisirs... Mais j'en ai dit assez; choisissez maintenant celle de nous deux que vous voulez suivre... Si vous désirez savoir mon nom, je m'appelle la SAGESSE. »

Méline l'avait écoutée avec plus d'attention que de plaisir; sa présence lui imposait et elle ne put s'empêcher de se tourner vers la Dissipation qui lui offrait encore ses dons d'un air si gracieux qu'elle se sentit un instant incapable de lui résister, lorsque, par un heureux accident, le masque dont la trompeuse s'était couvert le front se détacha et montra aux regards stupéfaits de Méline, au lieu des traits riants de la jeunesse et de la gaîté, un teint pâle, un visage flétri et l'empreinte d'une tristesse embarrassée et soucieuse. A cet aspect inattendu Méline se détourne avec une sorte de honte et d'indignation, et s'élance vers la bonne fée dont elle reconnaît l'empire... Ce mouvement la réveille et l'heureuse Méline se trouve... dans les bras de sa mère.

La comtesse D'HAUTPOUL.

HISTOIRE.

SOUVENIRS DU MOIS DE FÉVRIER.

Les anciens nommaient Junon *Februalis;* en février ils honoraient Junon par un culte particulier; en février ils célébraient aussi des fêtes funèbres appelées Fébruales, *februalis*, *februales.* Telles sont donc les deux étymologies qu'on peut également assigner à février.

Chez les Romains ce mois était représenté sous la figure d'une femme vêtue d'une simple tunique relevée dans la ceinture; on voyait à ses côtés une urne laissant échapper l'eau avec abondance, puis un héron, un poisson; tous ces attributs ondins indiquaient suffisamment que février était de nature pluvieuse. Février est communément un mois rigoureux pour les pauvres mal abrités, qui manquent de bois pour se chauffer, de vêtements pour se couvrir, et souvent de pain pour se nourrir! Février est en même temps le mois des bals, des fêtes, des plaisirs, et parfois aussi des déceptions. Une jeune femme légère, inconsidérée, doit assister à un bal brillant; elle y pense le jour et la nuit, passe ses matinées à courir les marchands, ne rêve, ne parle plus que de robes, de bouquets, de rubans. Sa parure sera délicieuse; tout a été choisi, combiné, pour rehausser l'éclat de sa beauté; les femmes en sécheront de dépit, les hommes ne pourront la voir sans l'admirer; tout Paris s'entretiendra de ses succès. Ces préliminaires de jouissances ne sont cependant pas dépourvus d'anxiétés; si la couturière n'était point exacte! si le fleuriste ou le bijoutier allait manquer! s'ils allaient avoir oublié quelques-unes des nombreuses recommandations! si une subite indisposition venait entraver ses projets!... Les appréhensions sont dissipées; le jour du plaisir venu, les ruineux colifichets sont

apportés ; tout est du meilleur goût, ravissant, parfait ! Mais il est dix heures et le coiffeur n'est point arrivé ; il faut envoyer le chercher ; on part, on revient, on ne l'a point trouvé ; il a trente femmes à satisfaire dans cette soirée. Que faire ? s'habiller? En attendant la toilette est terminée ; onze heures, minuit... point de coiffeur ! Se fait-on l'idée d'un pareil malheur ? La voyez-vous cette jeune femme, si belle, si riche, paraissant n'avoir pas de désirs à former? la voyez-vous bien parée, les cheveux en désordre, les traits bouleversés, marcher à grands pas, frapper du pied ; elle meurt d'impatience, l'infortunée ! Tandis que le pauvre qui a souffert du froid et de la faim toute la journée ne s'est point impatienté ; calme, résigné, il a prié le ciel d'avoir pitié de sa misère, et s'est paisiblement endormi en espérant un meilleur lendemain. Mais enfin le coiffeur a fait cesser les perplexités de la jeune femme ; elle arrive au bal et n'y produit point de sensation ; elle passe inaperçue. L'emplacement est beaucoup trop resserré pour le nombre des invités ; on s'y presse, on s'y heurte ; les frêles garnitures de blondes se fanent et se déchirent ; notre jeune beauté franchit à grand'peine la cohue pour aller se réfugier dans un salon où le jeu absorbe toutes les attentions ; elle s'y ennuie à périr et rentre chez elle horriblement fatiguée ; un gros rhume la retient pour un mois dans son lit ; elle déplore la perte d'une pierre précieuse qui s'est détachée de son collier; mille francs ont été inutilement dépensés, et avec mille francs deux cents pauvres familles eussent été chauffées pendant tout le mois de février.

Le 18 *février* 1587, supplice de Marie Stuart.

Marie Stuart ! Élisabeth d'Angleterre ! que d'enseignements pour les femmes dans l'histoire de ces deux reines ! L'une, dévorée d'ambition et se laissant aller au ressentiment d'une puérile vanité, finit par arriver au plus grand des forfaits ; l'autre, après dix-huit ans d'une cruelle captivité, porta sa tête sur un échafaud pour expier de condamnables légèretés. Pauvres jeunes filles ! pauvres jeunes femmes ! qui croyez intéresser en faveur de votre jeunesse, de vos larmes, de votre beauté, pour désarmer vos ennemis et vous faire pardonner des erreurs passagères, désabusez-vous ; le monde est inflexible, Dieu seul est indulgent et miséricordieux ; le monde ne fera grace, ni à votre jeunesse, ni à votre inexpérience, ni à votre beauté ; il ne verra pas vos pleurs, sera sourd à vos gémissements, insensible à vos malheurs ; il ne respectera ni votre rang, ni votre âge, ni votre beauté, ni votre esprit. Marie Stuart était reine, jeune, la plus belle, la plus spirituelle parmi toutes les femmes de son temps ; nul homme ne pouvait la voir et l'entendre sans l'adorer ; nulle femme ne reçut plus d'hommages, n'inspira jamais plus de respect, plus de dévouement, plus de passion. Et le monde l'abandonna, il ne la secourut point dans ses royales infortunes ; ni son rang, ni sa jeunesse, ni son esprit, ni son incomparable beauté, ne la mirent à l'abri des machinations de l'intrigue, des piéges de la trahison. La plupart des hommes qui devaient lui servir d'appui, ceux-là même qui se laissaient subjuguer par ses charmes, la sacrifièrent lâchement à leur ambition ; ils furent sans pitié pour sa jeunesse, sa beauté, comme ils le furent ensuite pour ses longs malheurs. La religion fortifia l'infortunée contre le dégoût de la vie ; abandonnée, trahie, persécutée, elle leva ses regards vers le ciel et y trouva tout ce qu'il lui fallait de courage pour vivre, tout ce qu'il lui fallait de fermeté pour mourir. Lorsqu'on vint lui signifier son arrêt, elle écouta cette affreuse lecture sans pâlir, et quand elle fut terminée : « Dieu soit loué, s'écria-t-elle en faisant le signe de la croix, puisqu'il me délivre aujourd'hui de toutes les misères dont je suis depuis si long-temps accablée ! » Puis elle fit la conversation avec beaucoup

d'aisance et de sagacité, discutant tous les points de son accusation. Quand les sinistres ambassadeurs furent partis, elle se retira dans son oratoire, implora la divine miséricorde et la bénit de ce que ses maux allaient finir. Elle écrivit à la reine Élisabeth une lettre sans récrimination, sans aigreur, la priant de permettre que son corps fût transporté en France, craignant qu'on ne fît courir le bruit qu'elle avait mis fin à ses jours ou qu'elle avait transigé avec la foi de ses pères. Elle demandait à être exécutée en présence de ses domestiques et de ses officiers; elle sollicitait pour eux la liberté de se retirer où ils voudraient après sa mort, en emportant le peu qu'elle pouvait leur laisser. Elle terminait en se disant la très affectionnée sœur de celle qui lui faisait arracher la vie; puis l'infortunée reine fit son testament, l'inventaire de ses biens et de ses joyaux, désignant à chaque objet le nom de ceux qui devaient participer à ses bienfaits. L'heure du repas étant arrivée, elle ordonna qu'on la servît comme de coutume et mangea de bon appétit.

Voyant que ses gens fondaient en larmes, elle chercha à les consoler, leur faisant observer qu'ils devraient se réjouir puisqu'elle touchait à la fin de ses souffrances. Pour les distraire elle but à leur santé avec beaucoup de gaîté, en leur disant de lui faire raison. Les désolés serviteurs se précipitèrent à ses pieds, lui demandant pardon de la négligence qu'ils pouvaient avoir mise à la servir, et burent le vin trempé de leurs pleurs. Elle leur donna sa bénédiction et leur demanda aussi pardon si elle n'avait point toujours rempli tous ses devoirs à leur égard. Elle avait d'abord résolu de passer toute la nuit en prières; mais réfléchissant qu'elle serait trop abattue le lendemain, elle se décida à prendre un peu de repos et dormit paisiblement. Avant le jour, elle se préparait à mourir avec le calme d'un voyageur qui se dispose à partir. Après avoir donné du temps à la prière, elle se fit lire son testament, repassa toutes choses dans son esprit afin de s'assurer qu'elle n'avait rien oublié; puis elle demanda le plus magnifique de ses habillements, disant qu'on ne pouvait se présenter trop honorablement pour une pareille fête. Lorsqu'on vint la chercher pour aller au supplice, elle demanda encore quelques instants pour se recueillir; son médecin l'engagea à prendre quelques gouttes de vin, ce qu'elle fit; puis disant adieu à ses gens, elle s'enferma dans son cabinet pour ne plus songer aux choses de la terre.

Quand on vint pour la seconde fois la prévenir qu'il était temps de partir, elle sortit avec une toute royale majesté, tenant un crucifix d'ivoire à la main, la tête couverte d'un voile blanc qui lui tombait jusqu'aux pieds. Les gentilshommes allèrent au-devant d'elle; alors un de ses plus anciens serviteurs vint tout éperdu tomber à ses genoux : « Adieu, mon cher Melvil, lui dit-elle, ne t'afflige point de voir arriver le terme de mes malheurs; publie que je suis morte inébranlable dans la religion de mes pères, en demandant au ciel le pardon de mes ennemis; dis à mon fils qu'il se souvienne de sa mère. Adieu, encore une fois, continua-t-elle en l'embrassant; ta maîtresse et ta reine se recommande à tes prières. » Lorsqu'elle fut montée sur l'échafaud elle se mit en devoir de se décolleter, et comme le bourreau s'approchait pour l'aider, elle le remercia doucement, disant qu'elle n'était point habituée à se servir de pareilles femmes de chambre. Elle appela une de ses filles pour lui rendre encore ce dernier service; puis elle se mit à genoux, et sa belle tête fut abattue par deux coups de hache. Vive la reine Élisabeth! crièrent aussitôt quelques assistants, tandis que les autres étouffaient dans les sanglots! Et le bourreau montra cette tête royale aux quatre coins de l'échafaud!

Mme DE NELLAN.

TOILETTE D'HIVER.

L'hiver, mesdemoiselles, vous avez les toilettes de bal, les toilettes de soirées et celles de la promenade, toutes bien différentes les unes des autres. Nous ne reviendrons pas aujourd'hui sur les premières, si ce n'est pour vous dire que les roses mousseuses sont des plus jolies pour vous; que nous vous conseillons comme très élégantes dans leur simplicité les robes de crêpe à corsage Sévigné, manches à doubles bouffants, couvrant le haut du bras, une ceinture blanche longue; rien dans les cheveux et point de bijoux. Au milieu des femmes les plus parées, cette toilette simple, extrêmement fraîche, sera fort remarquée.

En soirée portez les *organdis* brodés en laine, d'un trèfle, d'un double anneau ou d'un bouton de rose.

A la promenade, nous ne voyons que les *capotes* de velours, ou quelquefois de satin. Il est particulier que le velours, étoffe riche et sérieuse, soit cependant plus jeune que le satin. Un chapeau noir ou gros bleu est joli avec des nœuds de satin rose sous la passe ou une fleur près des cheveux.

Aux *redingotes* d'étoffe vous pouvez mettre des petites pélerines rondes, en forme de *collet*, qui tombent sur l'épaule sans dépasser la manche et descendent seulement par-derrière dans le milieu du dos. En mérinos, vous les bordez de marceline ou de drap de soie, d'une couleur tendre ou très vive.

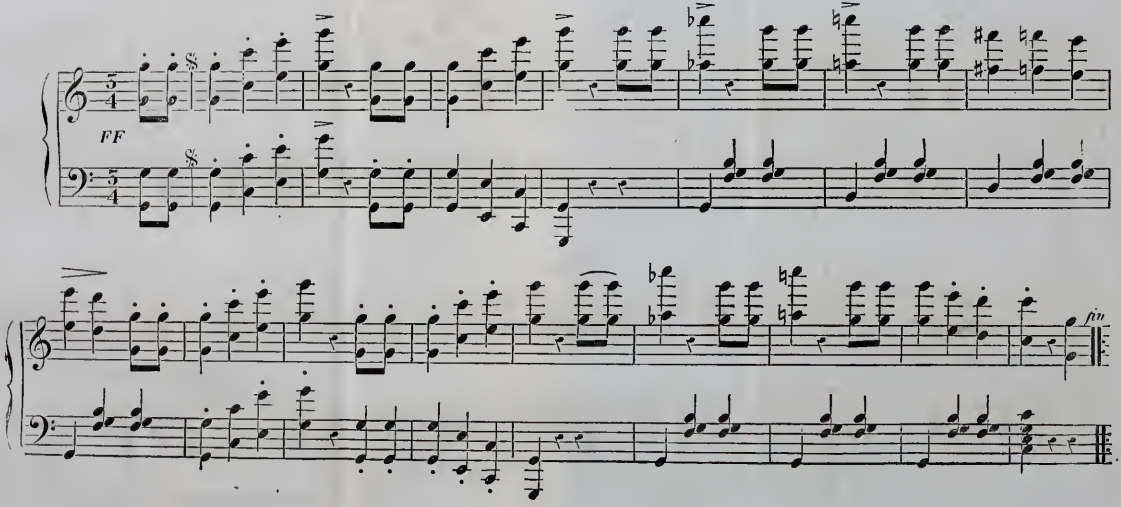
Il y a un petit changement dans les *corsages* décolletés; la mantille, au lieu de se poser au bord du corsage, se pose sous la draperie à la Sévigné; cette façon est beaucoup plus dégagée et permet de mettre des nœuds sans avoir la poitrine et les épaules trop chargées.

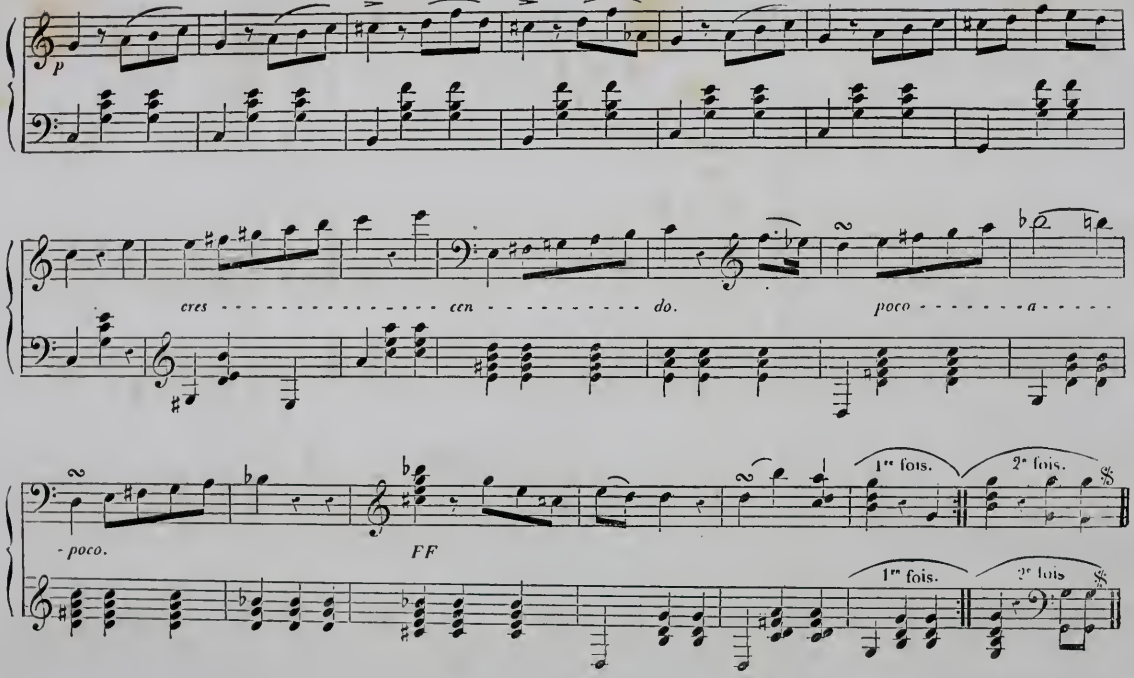
Le jour vous avez vos *fourrures;* le *boa* et le *manchon* de martre ou de chinchilla, dès l'âge de quatorze ou quinze ans, sont bien portés par les jeunes personnes et le sont généralement. Le soir, vous avez, mesdemoiselles, quelques recherches, plus soignées du reste que prétentieuses, précautions utiles à votre santé; ce sont les *douillettes* garnies de cygne. Ces douillettes se composent d'une pélerine en satin ouaté, piqué, qui cache la poitrine et les épaules, comme un petit mantelet, et des *manches* demi-justes couvrant tout l'avant-bras, par-dessus le gant, garnies aux deux extrémités par un bord de cygne. Pour les pieds vous pouvez vous broder en tapisserie des *bottines* que vous passez sur vos souliers de satin pour monter en voiture.

(Journal des Jeunes Personnes.)

VALSE

*Par Mlle Estelle de P***.*





Musique imprimée par les procédés de E. Duverger.

LA FILLE DES CHAMPS.

Quinze fois Marie avait vu fleurir ses rosiers, quinze fois l'hirondelle vagabonde était revenue de son voyage d'outre-mer, et jamais encore le chagrin n'avait atteint le cœur de la jeune fille, jamais la peine n'avait altéré ses traits. Tout lui souriait dans la vie; ses parents la chérissaient tendrement, et elle comptait autant d'amis que son village renfermait d'habitants.

Lorsque, levée avec l'aurore, Marie s'élançait gaie et rieuse à travers les vertes prairies qui séparaient sa demeure des autres habitations, c'était à qui lui adresserait les plus doux souhaits d'une bonne journée, c'était à qui la bénirait avec le plus d'affection.

Marie était l'ame du village, parce qu'elle était bonne, aimante, et qu'elle n'était pas fière. Fille de l'intendant du château, ce titre établissait entre elle et les jeunes paysannes du lieu une grande distance; mais elle se plaisait à la leur faire oublier en les traitant en amies; aussi en était-elle chérie comme une sœur.

Son enfance s'était écoulée comme une claire matinée du printemps, et sa belle jeunesse commençait sous les mêmes auspices.

Marie avait déjà su utiliser sa vie; il existait des êtres dont elle avait amélioré le sort, et qui l'appelaient leur bienfaitrice. Une douce satisfaction d'elle-même remplissait son cœur. En faut-il davantage pour être heureuse?

Sa mère, élevée dans la maison du comte de Saint-Pol, père du propriétaire actuel du château et des domaines de Saint-Pol, y avait reçu une éducation assez soignée pour être en état d'en répandre les bienfaits sur sa fille. Le curé du village, vieillard respectable et instruit, dirigeait avec sagacité les leçons maternelles et y mettait la dernière main, en formant l'ame de Marie à la religion et à la vertu.

Quelques-unes de ses jeunes compagnes, et surtout Claire, la fille du garde forestier, lui reprochaient un jour d'apprendre des choses qu'elles, ses amies, ignoraient; de devenir savante, disaient-elles, pour mépriser un jour celles qui ne la comprendraient pas. Marie rougit, s'excusa, comme d'un crime, d'une faute si pardonnable, et proposa de leur enseigner tout ce qu'elle apprenait elle-même. La proposition fut acceptée avec joie. Le mérite de Marie était apprécié, même par ces naïves villageoises, et chacune d'elles aurait voulu lui ressembler. Elles saisirent donc avec transport l'idée de voir Marie leur donner des leçons. On convint de se réunir chaque jour sous l'ombrage d'un tilleul centenaire, et Marie, sortant à peine de l'enfance, devint maîtresse d'école en forme.

Mais, pour ne rien déranger à ses occupations domestiques, elle prit une heure sur son sommeil du matin; bien avant le lever du soleil, on la voyait déjà, courant à travers la prairie, entrer en courbant la tête sous les branches du tilleul protecteur, où l'attendaient ses jeunes écolières, dont le nombre augmentait chaque jour. Marie s'asseyait au milieu d'elles et lisait d'un air grave et doux les préceptes de sagesse et de bonne conduite écrits par le curé, tandis que toutes ces petites têtes brunes ou blondes, tournées vers elle et les yeux fixés sur la jolie institutrice, l'écoutaient dans un respectueux silence. C'était un tableau ravissant.

Les leçons, données avec zèle, étaient apprises de même, et bientôt ces jeunes élè-

ves, se formant insensiblement les unes par les autres, prirent des manières plus gracieuses qu'on ne les a communément au village et commencèrent à comprendre le but et l'utilité des devoirs que jusqu'alors elles n'avaient que machinalement accomplis.

Ces mêmes enfants, rentrant dans leurs demeures l'esprit encore plein des leçons que Marie savait mettre si bien à leur portée, au lieu d'être, comme par le passé, turbulentes ou inattentives, remplissaient leur tâche avec un soin particulier, répondaient à leurs parents avec respect, et, se modelant sur leur jeune institutrice, devenaient comme elle, bonnes, douces, laborieuses.

Les parents furent d'abord étonnés, puis charmés du changement qui se manifestait dans la conduite de leurs filles. Insensiblement ce bien réagit sur eux-mêmes; un père aurait rougi de se montrer pris de vin aux yeux de sa fille, qui répétait devant lui, d'une voix si douce et si persuasive, les préceptes de M. le curé contre l'intempérance; il ne s'emportait plus contre sa femme, depuis que celle-ci, à l'exemple de ses enfants, se conduisait envers lui avec une soumission religieuse.

Les jeunes gens ne se livraient plus en présence de leurs sœurs à des jeux grossiers; ils cherchaient à imiter leurs manières, leur langage, à se défaire de la rudesse qui leur était naturelle, et lorsqu'on se réunissait sous la feuillée pour former des danses aux jours de fêtes, la bonne tenue des danseurs et la modestie des danseuses charmaient les yeux de tous les assistants.

C'est à peine si l'on pouvait se persuader que toutes ces merveilles étaient l'ouvrage d'une enfant. C'était pourtant un seul être, frêle et timide, mais bon, mais aimant ses devoirs, qui avait changé toute une société d'hommes grossiers et sans éducation.

Les parents de Marie voyaient avec un profond sentiment de joie, le développement précoce de toutes les vertus chrétiennes dans l'ame de leur fille; mais chacun en jouissait à sa manière. La mère, à chaque témoignage de tendresse filiale de Marie, à chaque éloge qu'on lui adressait à son sujet, en remerciait Dieu avec humilité, tandis que le père devenait plus fier à chaque nouveau sujet de satisfaction qu'il recevait de la conduite de sa fille, ou de ses progrès dans les études; et à mesure que son orgueil augmentait, il formait pour elle les projets les plus ambitieux. Bientôt ce village où elle était née, où elle avait acquis ces vertus qui la faisaient chérir, ces lieux où jusque là le bonheur le plus pur avait été son partage, parurent à ce père orgueilleux un champ trop étroit pour faire connaître et apprécier son mérite; l'union même qu'il avait jadis projetée entre Marie et le fils aîné du forestier, frère de la jeune Claire, lui sembla fort au-dessous de ce que pouvait attendre une jeune personne aussi accomplie. Il rêva, pour sa fille, Paris, cette terre promise, pour tous ceux qui ne la connaissent pas, espérant y trouver un gendre grand seigneur. « Et pourquoi, se disait-il, ma charmante Marie, si bien élevée, si sage et si jolie, ne deviendrait-elle pas une grande dame? » Déjà il voyait la livrée de sa fille, son hôtel à Paris; déjà il s'asseyait sur ses riches fauteuils. Il cherchait seulement par quels moyens il pourrait parvenir à réaliser ses projets.

Toutefois, il se serait bien gardé de communiquer ses plans chimériques à sa femme; il n'ignorait pas que, sage autant que sensée, la mère de Marie ne désirait d'autre bonheur pour sa fille que celui dont elle jouissait elle-même, et qui lui semblait le seul véritable. Il savait aussi qu'elle ne consentirait pas facilement à se séparer de Marie, parvenue à l'âge où un guide éclairé devient indispensable. Toutes ces idées se heurtaient dans sa tête, mais sans le faire renoncer à ses ambitieux désirs d'élévation; il résolut seulement d'attendre une occasion

favorable et de déployer ensuite, s'il le fallait, son autorité d'époux et de père.

L'intendant Belmont était un homme probe et intègre; attaché depuis sa jeunesse au service de ses maîtres, il les aimait et les respectait; mais en même temps il ne pouvait s'empêcher d'envier un peu leur haut rang et les prérogatives de cette position. Pour lui, tout le bonheur de la vie se réduisait à ces deux mots : Titres, fortune; il n'est donc pas étonnant que, chérissant sa fille comme il le faisait, il souhaitât pour elle la seule prospérité qu'il fût en état de comprendre.

Pourquoi faut-il que dans la vie les occasions qui servent à effectuer nos projets les moins sages soient toujours celles qui se présentent le plus facilement? A peine le père de Marie avait-il conçu l'idée de faire connaître à sa fille les plaisirs de la capitale et de lui faire chercher dans Paris le sort brillant qu'il désirait pour elle, que ses vœux purent être réalisés.

Le jour d'une des grandes fêtes de la Vierge, Marie, qui venait d'accomplir ses quinze ans, assista au service divin avec ses parents, mais plus recueillie encore qu'à l'ordinaire. Bientôt commença le sermon; assise à côté de sa mère, Marie ne quittait pas des yeux le vieux curé. Il parla du changement avantageux qu'il remarquait dans les mœurs des paroissiens; il cita les jeunes filles dont la conduite méritait le plus d'éloges; c'était Claire, c'étaient d'autres écolières de Marie, qui s'étaient distinguées par leur application et par quelques traits de charité que le vieillard se plut à reproduire. Le cœur de Marie palpitait d'émotion; mais que devint-elle, lorsque l'interpellant elle-même le curé la remercia, au nom de tous les habitants du village, du bien qu'elle avait fait à leurs enfants!... Il loua sa persévérance et l'engagea à continuer ses bons soins à toutes ces jeunes filles qui en avaient déjà si bien profité.

Avant la fin de ce discours Marie, honteuse et attendrie s'était prosternée en pleurant; elle ne croyait pouvoir recevoir un éloge public autrement qu'en s'humiliant devant Dieu, à qui elle devait tant de bonheur. Mais qui pourrait exprimer la joie dont le cœur de sa mère était inondé!... Quel prix couronnait ses tendres soins!... Avec quel transport elle reçut cette chère enfant dans ses bras!... Les larmes de tous les assistants attestaient la part qu'ils prenaient à une scène si touchante.

A la sortie de l'église, Marie fut entourée de toutes les mères; la péroraison du bon curé avait exalté leur reconnaissance; toutes voulaient l'embrasser; elle se prêta avec effusion à leurs caresses. Mais ce ne fut pas assez; à peine de retour chez elle, Marie vit tout le village arriver dans la cour du château, dont sa famille occupait une des dépendances. On lui apportait des fleurs, des fruits, des oiseaux, et mille dons simples et rustiques, mais offerts par le cœur et que le cœur reçut avec transport.

Le soir, on dansa avec plus de plaisir encore qu'à l'ordinaire, et Marie, avant de se mettre au lit, avoua à sa mère, en l'embrassant, que jamais elle ne s'était sentie aussi heureuse.

Le lendemain de cette journée si mémorable pour la jeune fille, elle revenait des champs où elle avait été appelée au secours d'un ouvrier qui travaillait à la moisson et que la chaleur avait fait évanouir. Marie y avait couru en toute hâte, et comme toujours, à l'aide de quelques remèdes innocents, elle avait fait revenir à lui le malade, qu'elle ne quitta que lorsqu'il put reprendre son ouvrage. Pendant ce temps, les enfants des moissonneurs cueillirent les plus beaux bluets de leurs champs; ils en tressèrent une couronne, et Marie fut obligée de la laisser poser sur ses jolis cheveux blonds. Elle s'en allait ainsi parée, les joues rouges d'émotion et la joie d'une bonne action dans le cœur, lorsqu'elle aperçut de

vant le château une belle voiture armoriée, des laquais dorés et un mouvement inusité autour de la demeure seigneuriale.

C'était la comtesse de Saint-Pol qu'un caprice amenait pour quelques moments à la campagne; elle venait voir son château qu'elle n'avait pas visité depuis la mort de son beau-père, et qu'elle trouva, du premier abord, triste et ennuyeux.

Marie se sentit pénétrée de crainte à la vue de ces étrangers. Un mouvement involontaire la fit retourner sur ses pas, lorsqu'un laquais courut après elle, lui demanda si elle n'était pas la fille de l'intendant, et, sur sa réponse affirmative, lui dit de monter dans le salon, que tel était l'ordre de madame la comtesse.

Marie entra avec timidité.

Une dame d'un âge mûr, belle encore, mais l'air froid et ennuyé, était à demi couchée auprès d'une croisée ouverte. Ses regards erraient avec distraction, tantôt sur les champs de blés qui se déployaient riches d'une belle moisson, tantôt sur le plafond de son salon, où quelques restes de peintures de Lebrun brillaient encore à travers les grandes taches que la pluie avait faites en traversant le plâtre.

Vers le milieu du salon une jeune personne de quinze à seize ans faisait répéter l'exercice à un épagneul haletant de chaleur et de fatigue, et dont le regard douloureux semblait demander à sa maîtresse de finir son tourment. L'air piteux du petit chien amusait beaucoup la jeune et oisive Parisienne.

L'intendant Belmont se tenait respectueusement debout près de la porte; en voyant entrer sa fille il lui montra la comtesse, à laquelle Marie fit une profonde révérence.

La jeune demoiselle quitta son chien et vint examiner avec curiosité la nouvelle venue; elle s'approcha de Marie en clignotant des yeux comme une personne qui voit mal et répondit par un simple mouvement de tête au salut respectueux que lui adressa la fille des champs.

« Regarde donc, maman, comme elle est drôle avec ces fleurs!

— C'est là votre fille? Belmont, dit la comtesse nonchalamment et pensant à autre chose.

— Oui, madame la comtesse; une belle et bonne enfant, je m'en flatte. C'est un grand malheur pour moi que d'avoir une fille comme elle et de l'avoir ici.

— Un malheur! dit la comtesse réveillée de son apathie.

— Sans doute, madame; ma pauvre Marie n'est pas faite pour vivre au village. Si madame la comtesse connaissait tous ses talents, son instruction...

— En vérité!... » Et la comtesse souriait avec ironie en regardant sa fille qui ne se gênait pas pour rire tout à son aise.

« Approchez, petite, dit la grande dame en cherchant à se donner un air sérieux; voyons, dites-nous ce que vous savez de si merveilleux. »

Marie fut d'abord déconcertée; habituée à trouver partout la plus douce bienveillance, elle se sentit vivement froissée de ce ton de hautaine indifférence. Mais ce sentiment de fierté humiliée, au lieu de l'intimider, servit à lui rendre toute son assurance, et elle répondit à la comtesse que son père, trop prévenu en sa faveur, lui accordait un mérite qu'elle n'avait pas; qu'elle ne savait rien autre que ce que sa bonne mère avait bien voulu lui enseigner.

« Pas mal répondu, reprit la comtesse un peu surprise. Et vous vous nommez?...

— Marie.

— Ah! c'est juste. Eh bien! Isemberge, regarde-la et dis-m'en ton avis.

— Mais, maman, elle n'est pas mal, et avec un peu de toilette...

— Crois-tu qu'elle puisse remplir le rôle que Clémence refuse de jouer dans notre proverbe?

— Oh! l'excellente idée!... Il n'y a que

toi, maman, pour inventer des choses ravissantes. C'est vrai; sans cela notre spectacle peut manquer. Et montrer cette nouvelle figure sur notre joli-théâtre, ce sera délicieux! Voyons... avec un peu de blanc on dissimulera ces couleurs si vives...

— Couleurs villageoises, tu veux dire; elles passeront bien vite à Paris. Ainsi c'est dit, Belmont, j'emmène votre fille.

— Si telle est la bonne volonté de madame la comtesse, je crois qu'elle me saura gré du cadeau que je lui fais. »

Et le bon père ne se possédait plus de joie. Marie avait cent fois changé de couleur pendant cette conversation entre la mère et la fille. Quelle que fût la modestie de la jeune villageoise et son humilité naturelle, elle se sentait profondement blessée de cet examen si peu poli et de la manière dont on voulait disposer d'elle, sans la consulter; mais lorsqu'elle entendit la décision de la comtesse et le prompt acquiescement de son père, toute idée disparut devant la douloureuse perspective de quitter ses parents et son lieu natal, des larmes abondantes s'ouvrirent un passage, et Belmont fut obligé de la faire sortir, tant elle se sentait oppressée.

Le projet que la comtesse avait formé sur Marie n'avait peut-être pas encore été bien arrêté dans sa tête; mais en voyant le peu de goût que la jeune fille témoignait à la suivre, ce qui n'avait été qu'un caprice, une idée fugitive, devint une décision inébranlable; elle annonça qu'elle partirait le jour suivant et que la fille de l'intendant l'accompagnerait.

Bien que Belmont eût pu s'attendre à une manière de procéder plus polie, il n'en fut pas moins ravi de voir ses vœux les plus chers si promptement accomplis. Il crut, dans la sincérité de son cœur, le bonheur de son enfant assuré pour jamais, et l'idée d'un refus ne vint pas même se présenter à son esprit.

Mais pendant que, dans sa bonhomie, le père arrangeait des plans dorés pour sa fille, que faisait cette pauvre enfant? Elle avait fui le château et couru se jeter dans les bras de sa mère, en lui annonçant son malheur. Long-temps, bien long-temps la bonne mère ne pouvait, ne voulait ajouter foi aux discours mêlés de sanglots de sa fille bien-aimée; mais quelques mots prononcés la veille par son mari lui revinrent à la mémoire, et elle comprit enfin que cela pouvait être vrai, que sa fille allait lui être enlevée.

Sa douleur éclata d'abord en plaintes amères; mais bientôt rappelée à elle-même et au sentiment de ses devoirs, elle vit la nécessité de se résigner, ne trouvant que ce moyen pour imposer silence à l'extrême affliction de sa fille : « Hélas! mon enfant, ajouta-t-elle, c'est une première épreuve que le ciel nous envoie; ne nous laissons pas abattre, soyons dignes de notre bonheur passé, méritons une nouvelle, une prompte réunion, en acceptant avec courage cette séparation que la volonté de ton père rend inévitable. Ne lui laisse pas apercevoir l'excès de ta peine; il te croirait rebelle à ses résolutions que tu dois respecter. Va, laisse-moi le soin de lui parler; je chercherai à le fléchir; je ne te promets pas de réussir, mais j'y ferai mes efforts. »

La fermeté, la force de caractère des gens simples, c'est de l'entêtement; Belmont s'était dit que sa fille devait briller au milieu de la capitale, qu'elle y trouverait un parti au-dessus de son état; rien ne put changer ses idées ni lui faire abandonner ses rêves ambitieux. Et la fille des champs, malgré ses pleurs et ses supplications, fut transportée au milieu du fracas de Paris.

« O ma mère! lui écrivit-elle dès son arrivée, il est donc vrai, je ne suis plus avec vous... Ce n'est plus ma tendre mère qui veille sur moi; ce ne sont plus ses sages conseils qui dirigent ma conduite... Je suis seule... et il me semble que Dieu m'a abandonnée! Pardon, oh! pardon, maman, pour

cette pensée impie... Je me rétracte, mais je suis bien malheureuse.

« Vous m'ordonnez de tout vous dire; aviez-vous besoin de cet ordre? N'êtes-vous pas la meilleure des mères et la confidente de toutes les pensées de votre fille?

« Je suis à Paris depuis deux jours et tout ce que j'y ai vu jusqu'ici m'a causé plus d'épouvante que d'admiration. Ce bruit assourdissant, cette foule qui se presse et vous coudoie, cet air renfermé, impur dans les rues... Oh! ma mère, qu'il fait bon de respirer dans nos champs!...

« Hier je suis sortie avec mademoiselle; elle m'a fait entrer dans un magasin de modes, essayer vingt chapeaux, avant d'en trouver un qui pût bien parer sa poupée; car, je le sens bien, maman, je ne suis que la poupée d'Isemberge; elle me pare, elle joue avec moi, elle me fait marcher devant elle, s'amuse de mes manières, de ma simplicité villageoise, sans jamais s'informer si cette façon d'agir ne blesse pas mon cœur. Le cœur!... Isemberge ne sait même pas si l'on a un cœur au village!..

« Ne croyez pas, maman, que le chagrin de vous avoir quittée m'ait aigrie contre les personnes qui nous ont séparées. Non, je tâche d'être juste comme vous; mais il y a de ces choses qui font un mal... vous allez voir.

« Après m'avoir parée, la jeune comtesse me conduisit aux Tuileries. Les Tuileries, ma mère, c'est un grand et beau jardin où l'on se promène gravement, où il n'est pas permis de courir, où une femme ne peut jamais ôter son chapeau, et où l'on a l'air d'être toujours en représentation.

« Isemberge, en voyant combien j'étais gênée par les regards de tout ce monde qui m'entourait, se plut à me mener aux endroits où la foule était la plus nombreuse; elle regardait mon air contrarié et s'en amusait ouvertement. Et pourtant, maman, cette jeune personne n'est pas méchante; elle me témoigne même une sorte d'amitié. Est-ce donc là, grand Dieu! l'amitié du grand monde?... Ah! ma pauvre Claire! toi qui voudrais rougir à ma place pour m'épargner le plus léger embarras! Quelle différence!

« Aujourd'hui il y avait du monde à dîner; on m'a fait venir au salon pour me *montrer* aux étrangers... Maman! est-ce bien votre fille que l'on examinait ainsi?... J'étais là comme un objet à vendre. Les dames me faisaient tourner de tous les côtés; les hommes s'approchaient de moi avec leurs lorgnons, ils se mettaient si près de mon visage qu'ils touchaient presque à mes cheveux. Un sentiment inexprimable de honte et de douleur me saisit, et je m'enfuis du salon sans faire attention à la voix de la comtesse qui m'appelait. J'entendais derrière moi des éclats de rire!..... O ma mère! quel horrible moment!... Isemberge vint un instant après me retrouver; elle me gronda doucement sur ce qu'elle nommait ma sauvagerie; elle me remit ensuite un cahier pour l'apprendre par cœur. C'est un rôle que je dois remplir dans une comédie que l'on va jouer ici. Je me suis permis de faire observer à mademoiselle qu'il me serait impossible de dire un seul mot, si j'étais encore une fois l'objet de l'insultante curiosité de ses connaissances. Elle me rassura, puis elle m'enseigna le moyen d'étudier, et me laissa en m'engageant à être bien gaie. Être gaie!... à Paris!... après avoir quitté mes parents, mon village... Jamais, jamais!

« Maman, dites, de grace, à Claire qu'elle n'abandonne pas mon école; elle est bien en état de continuer à présent les petites lectures que j'avais le bonheur de faire à nos jeunes compagnes; elle les mettait déjà si bien à leur portée! Oh! ma mère, quand donc finira mon exil?... quand pourrai-je vous embrasser et reprendre les occupations qui me sont si chères? »

Plus tard Marie écrivait :

« A mesure que le temps s'écoule je me sens de plus en plus triste, ma mère. Déjà trois mois passés loin de vous! loin de mon

père!... Mon père! à ce nom chéri je sens que je vous dois un aveu; oui, maman, en vous quittant par sa seule volonté, je lui en ai voulu, et tout en l'embrassant, tout en pleurant dans ses bras, mon cœur se révoltait à l'idée que c'était lui, mon père, qui m'éloignait de vous, qui me jetait dans ce monde que je n'aime ni n'aimerai jamais. Mais à peine avais-je perdu de vue le clocher de notre village, que l'attendrissement le plus profond succéda dans mon cœur à l'amertume qui l'avait accablé; je ne sentais plus que mes regrets, mon amour pour mes parents; tout le reste était oublié. Je pleurais, mais sans arrière-pensée. Maman, priez mon père de me pardonner cette révolte d'un instant; je m'en suis bien repentie depuis. Vous m'exhortez, ma mère chérie, à supporter avec patience les petits désagréments de ma position dans cette maison; je ne m'en plains jamais, mais je souffre... Oui, maman, ne plus vous voir est le plus grand des malheurs pour votre enfant, et me voir traitée comme je le suis ici, est plus humiliant que je ne saurais le dire.

« J'étais si heureuse auprès de vous! On m'aimait, personne ne songeait à me critiquer; on était si indulgent à mon égard! Ici, chacun de mes pas encourt le blâme, toutes mes actions excitent des sourires mortifiants. Lorsque j'entre dans le salon, car la comtesse veut que j'y vienne quelquefois le soir, aussitôt j'entends autour de moi des voix de femmes qui disent entre elles : « Que cela est gauche! quelle sotte fraîcheur! comme cela sent la province! cela ne dément pas son origine. » Et mille propos de ce genre. Ces déclamations me rendent en effet très gauche; je ne sais plus quelle contenance avoir devant ce monde, pour ne pas attirer ses regards, ni mériter ses reproches. Mon Dieu! maman, si madame la comtesse s'était aperçue de ma gaucherie, pendant qu'elle était à Saint-Pol, peut-être ne m'aurait-elle pas emmenée avec elle à Paris! Et cependant ils ont dit, le jour de la représentation, que j'avais bien joué mon rôle. Comment accorder cela? Enfin, le mal est fait, je suis ici; puisse mon père avoir égard à mes souffrances et me faire bientôt revenir auprès de vous!

« Il existe cependant une personne, parmi celles que je connais ici, qui me traite bien, et ma reconnaissance doit vous la nommer; c'est le duc de Meslay. Ce vieux seigneur, aussi bon qu'aimable, s'occupe de moi d'une manière bien flatteuse toutes les fois qu'il me rencontre. Il me questionne souvent sur mon genre de vie passé, sur mes études; il se fait raconter tous les détails de ma petite école, ceux du jour de l'Assomption, vous savez, ma mère, de ce jour où je fus si heureuse... Ah! quelle idée!... Maman, ne croyez-vous pas que je fus trop glorieuse en ce jour, et que les humiliations que je supporte ici ne sont que le juste châtiment de ma vanité? Vous me direz votre avis là-dessus, chère mère, et si vous trouvez que j'ai raison, je supporterai avec plus de résignation les dédains dont je suis l'objet.

« Je reviens au duc; il me donne d'excellents conseils sur la manière de me conduire dans le monde. Ses avis, chère maman, ressemblent tellement aux vôtres que je les adopte sans hésiter. Hier il a passé toute la soirée ici et il ne m'a presque pas quittée. Enfin, après m'avoir longuement fait causer, car devant lui seul j'ose dire tout ce qui me passe par la tête, il me déclara qu'il avait pour moi beaucoup d'estime, et que, voyant que je n'étais pas à ma place dans cette maison, où l'on ne savait pas m'apprécier, il avait formé des plans fort sérieux pour mon avenir. Il ajouta qu'il lui fallait quelques jours pour en conférer avec quelques personnes de sa famille et qu'il viendrait ensuite me faire part de ses projets. Quels qu'ils soient, de sa part je n'attends rien que de très flatteur. Je vous soumettrai, chère maman, tout ce que le duc m'aura dit. »

Madame Belmont avait lu cette lettre,

comme toutes celles qu'elle recevait de sa fille, à haute voix à son mari. Les premières pages firent froncer le sourcil à l'intendant; son orgueil était vivement blessé du peu de justice que l'on rendait à son enfant; il commençait à se reprocher de l'avoir sacrifiée à sa vanité; mais en entendant le nom du duc de Meslay et le récit de sa bienveillance pour Marié, son front s'éclaircit, ses yeux brillèrent. « Le duc de Meslay! s'écria-t-il, je le connais! Il est voisin de cette terre; il est veuf!... il n'a que des filles mariées!...s'il était possible!... O mon Dieu! faites que je n'en meure pas de joie!... Marie, duchesse de Meslay!... Des projets sérieux... pour une jeune fille, cela ne peut être que des projets de mariage... Eh bien! madame Belmont, ai-je eu tort d'envoyer Marie dans la capitale?... Mais, non, il valait mieux la faire végéter dans ce village, n'est-ce pas? Oh! c'est que, vous autres femmes, vous avez des idées si étroites, des vues si bornées! Vous ne concevez jamais rien de vaste, de hardi... Eh bien! qu'est-ce donc que vous regardez dans mes yeux?...Vous plairait-il de me le dire?... Me croyez-vous fou?... Vous avez l'air de cela, au moins.

— Mais, mon ami, il me semble que votre joie est trop précoce, et je ne puis considérer la chose sous le même point de vue.

— Comment! Mais vous ne voulez donc pas comprendre ce qui est écrit dans cette lettre? Ne voyez-vous pas clairement que le duc, après avoir étudié notre fille, après avoir reconnu ses qualités, ses vertus, se propose de l'épouser? C'est votre entêtement seul qui fait que vous refusez de vous rendre à l'évidence.

— Et quand même il désirerait l'épouser...

— Eh bien! j'espère qu'il vous reste assez de raison pour ne pas venir contrecarrer mon irrévocable volonté, qui est celle d'accepter le noble duc pour mon gendre.

— Écoutez-moi, Belmont, et par grace ne vous emportez pas contre mes observations. Je ne puis croire qu'il soit question de mariage entre le duc de Meslay et la fille de l'intendant de madame la comtesse de Saint-Pol; mais si un tel projet était possible, si le duc pouvait oublier son haut rang en faveur de notre fille, je vous dirais encore : Je ne veux pas qu'elle soit sa femme, car elle serait malheureuse.

— Malheureuse!... une duchesse, malheureuse!... Mais où prenez-vous cela?

— Laissez-moi achever, de grace. Notre fille a été élevée au village; ses goûts, comme ses penchants, sont simples; elle est habituée à trouver son bonheur dans les occupations domestiques. Si vous la déplacez de sa sphère, si vous l'éloignez de nous, qu'elle chérit, doutez-vous qu'elle ne soit malheureuse?...Ajoutons, en admettant votre supposition, qu'elle devienne la femme d'un duc, une grande dame enfin; croyez-vous qu'une pauvre jeune fille naïve, douce et timide, puisse faire honneur au haut rang où vous l'aurez placée? Pensez-vous que ce même seigneur qui l'aura épousée pour sa beauté, pour sa modestie, n'en soit bientôt las en voyant qu'elle ne sait remplir aucune des conditions que sa position lui impose, et qu'en s'apercevant des plaisanteries ironiques dont sa femme sera l'objet dans le monde, il ne finisse par maudire la sottise qu'il aura faite en se mésalliant?

— En se mésalliant!... Voilà de ces mots qui peuvent me rendre fou de colère!... De quel siècle êtes-vous donc, madame?... Il n'y a plus de mésalliance puisque les Français sont tous égaux.

— Je vous accorde même ce point-là, quoiqu'il ne soit pas tout-à-fait juste; mais vous conviendrez du moins que l'éducation établit une grande distance.

— Celle que nous avons donnée à notre fille suffit pour la faire briller...

— Au village. Oui, mon ami, notre Marie, ici, parmi les villageoises, sera sans doute

la première, la plus gracieuse ; mais je ne puis sans rire me figurer ma pauvre petite Marie, en robe lamée et à la cour!...

— Elle y sera, madame! s'écria l'intendant d'une voix tonnante ; elle y sera. Je sais bien ce qui vous fait parler contre ce mariage; c'est votre amitié pour la famille du forestier, ce sont des projets d'union avec Antony!...

— Je ne le nie pas. Je connais ce jeune homme depuis sa naissance, j'ai suivi toute sa jeune existence et je me suis convaincue qu'Antony rendrait ma fille parfaitement heureuse.

— Et moi, je vous répète que ma fille dépend de moi, qu'elle n'épousera jamais votre protégé et qu'elle sera duchesse de Meslay. Je vais de ce pas chez le forestier pour lui faire part de cette nouvelle et pour vous dégager de la parole que vous lui avez donnée.

— Au nom du ciel, arrêtez! mon ami. Eh quoi! pour une simple conjecture que vous faites, vous iriez rompre une amitié de trente ans! Ah! par pitié, attendez au moins qu'une seconde lettre de votre fille vienne confirmer vos espérances. Ne vous exposez pas à devenir la fable du village. »

La mère de Marie eut mille peines à retenir l'intendant; mais enfin il céda, en apparence au moins, à ses observations, et promit de ne pas nommer le duc, avant que le courrier ne lui apportât la certitude de ce qu'il désirait si vivement. En attendant, elle ne put l'empêcher d'aller chez toutes ses connaissances, pour leur faire part du grand événement qui se préparait dans sa famille.

Les bonnes gens du village le regardaient en haussant les épaules en signe de pitié. Sa passion pour les grandeurs était généralement connue, et on la lui pardonnait à cause de ses bonnes qualités ; mais cette fois l'accès en était si violent qu'il pouvait lui faire un tort réel dans l'esprit de tous ces hommes sincèrement attachés à leur état d'agriculteurs.

Heureusement la femme de Belmont veillait, telle qu'un ange gardien, sur toutes ses démarches. Elle allait après lui, à son insu, dans toutes les maisons où il avait couru conter son rêve ambitieux, et là son éloquence douce et persuasive sut donner à cette maladie d'orgueil une teinte si délicate qu'elle fit excuser son mari et réussit même à intéresser en sa faveur.

C'est ainsi qu'une femme prudente et sage est la meilleure sauvegarde de l'honneur de son époux.

Huit jours après, la lettre attendue avec tant d'impatience était entre les mains de madame Belmont. Son mari, pâle d'émotion, la pressait de lui en faire la lecture.

« Oh! ma mère chérie, je suis à vos pieds; je viens vous rendre grace pour tout ce que vous avez fait pour moi. Recevez-en aujourd'hui la plus douce récompense dans l'estime et la confiance que l'on témoigne à votre enfant, malgré son jeune âge. Vous comprenez déjà, maman, qu'il s'agit du duc, dont les propositions m'honorent et me comblent de joie... »

« Ah! voyons, » dit le père en se frottant les mains. Madame Belmont reprit :

« Me comblent de joie, malgré que je ne sois nullement tentée de les accepter. »

— Je voudrais bien qu'elle s'avisât... Mais continuez.

« Je vais procéder par ordre et vous faire part de toute notre conversation. Hier, tout le monde était au spectacle ; on me laissa à la maison : j'avais un ouvrage à terminer pour mademoiselle. Je restai dans le salon ; on annonça monsieur le duc; il vint avec la plus jeune de ses petites-filles qui m'aime beaucoup. Cette charmante enfant se jeta à mon cou en m'embrassant mille fois. « Je suis fort aise, mademoiselle, me dit le duc, de voir que Céleste vous aime déjà. J'espère que, si mes projets sont agréés par vous, vous deviendrez inséparables. »

L'intendant se leva ; la joie la plus vive brillait dans ses yeux. « Eh bien! madame,

ai-je rêvé?... N'est-ce pas une proposition de mariage?...Vous faut-il une autre preuve pour vous convaincre?... »

Sa femme ne répondit rien ; un sourire angélique prouvait qu'elle avait lu des yeux la suite de la lettre et que son cœur maternel était satisfait.

Elle poursuivit :

« J'écoutais le duc en silence, lorsqu'il reprit : Céleste et ses sœurs ont été élevées par leur mère ; elle fut jusqu'ici leur seule institutrice ; mais il est devenu indispensable de leur donner différents maîtres, et en même temps ma fille étant obligée de s'occuper de quelques affaires de famille, elle désirerait placer auprès de ses enfants une jeune personne estimable, à laquelle elle puisse confier avec sécurité ses filles, dans les courts instants où elle est obligée de les quitter ou bien lorsqu'elles prennent leurs leçons. Elle m'a parlé à différentes reprises de la difficulté de trouver à Paris une personne qui présenterait les conditions qu'une telle mère exige. C'était à peu près dans ce temps que je fis votre connaissance, mademoiselle ; votre modestie, la douceur que vous opposiez à des attaques dédaigneuses, votre air si posé, si décent au milieu de ce monde léger qui vous entourait, tout cela me donna de vous la meilleure opinion ; mais je ne voulais pas agir en enthousiaste, je résolus de vous étudier. Pardon, mademoiselle, mon attachement pour mes petites-filles m'en faisait une loi. Dès lors vous me vîtes assidu auprès de vous. Tout ce que je découvris me prouva que vous aviez reçu la meilleure éducation, comme je l'entends, c'est-à-dire que la religion et la vertu en font la base ; madame votre mère est bien heureuse de voir ses soins si bien récompensés. Dites-lui, mademoiselle, combien je la félicite de vous avoir pour fille, et dites-lui en même temps que le duc de Meslay sera très heureux si elle permet que vous veniez occuper auprès de ses petites-filles la place de gouvernante qu'il vient vous offrir au nom de leur mère. »

— Ma fille gouvernante!... Ce fut tout ce que put prononcer le pauvre intendant, qu'étouffait son orgueil déçu. Sa femme évita de le regarder, pour ne pas augmenter sa confusion. Elle continua :

« Vous comprendrez aisément, ma mère, combien je fus touchée des bontés de M. le duc et de sa confiance ; il me donnait le droit, à moi si jeune, de surveiller des demoiselles presque aussi âgées que moi. C'est bien flatteur ; et cependant, maman, si j'osais émettre mon opinion là où mes parents seuls doivent décider, ce serait de ne pas accepter les offres de ce seigneur. Non que la place de gouvernante ne convienne à mes goûts ; mais elle me tiendrait éloignée de vous, ma mère chérie! de mon père! et certes, ni vous deux ni moi ne serions satisfaits d'un pareil arrangement.

« Ah! laissez-moi revenir auprès de vous! laissez-moi entourer votre existence de tout ce que ma tendresse filiale pourra trouver de plus doux! Laissez-moi vivre dans mon cher village! avec vous et au milieu de mes amis! N'est-ce pas, mon bon père! que vous me permettez de revenir?... Songez qu'il y a bien long-temps que je ne vous ai vu, ni ma mère! J'ai tant souffert ici!... j'ai maigri... Les belles dames ne parlent plus de mes fraîches couleurs ; elles reparaîtront à la campagne peut-être... »

La pauvre mère, toute saisie, ne put continuer...

« Ils me l'auront tuée! s'écria Belmont hors de lui. Mais non, c'est plutôt moi-même, c'est mon orgueil insensé qui l'a perdue... Écrivez, Agathe... écrivez qu'elle revienne et qu'elle ne nous quitte plus!.... Malheur! malheur à moi!... »

Quelque célérité que mit le courrier à porter le rappel de l'enfant chéri au sein de sa famille, il faillit pourtant arriver trop tard...

Marie, douce, soumise et résignée, souf-

frait depuis long-temps et ne se plaignait jamais; elle s'éteignait de tristesse et de langueur, et personne ne soupçonnait son mal. Son vieux protecteur, le duc de Meslay, fut le premier à s'en apercevoir; il fit venir son médecin, qui déclara, après un un long examen, que si la jeune fille ne quittait bientôt le séjour de Paris elle pourrait être frappée de consomption. Mais comme à son âge il était facile de guérir, il certifiait que l'air pur des champs, et surtout la vue de ses parents, suffiraient pour lui rendre la santé.

Le duc écrivit lui-même à la mère de Marie, et comme il fallait attendre le printemps pour faire partir la malade, la comtesse, fille du duc, prit Marie chez elle et la soigna comme son enfant. Les bontés constantes de cette dame, celles du respectable duc, et l'espoir de revoir ses parents rendirent la jeune fille à la vie; enfin aux premiers jours de mai elle revint dans son village.

Avec elle vont refleurir les rosiers, avec elle va renaître le bonheur. Le hameau, orphelin de sa présence, se ranime à sa vue, il reprend un air de fête. Les jardins se parent de fleurs nouvelles; de nouveau on parle de réunions, de danses, que l'absence de Marie avait suspendues. Les pauvres adressent des prières plus ferventes au ciel en l'implorant pour leur jeune bienfaitrice; les malades espèrent dans leurs lits de souffrance.

Et comment Marie n'aurait-elle pas repris une vie nouvelle en se retrouvant aux lieux où elle était si tendrement chérie!.... Son père, son pauvre père, seule cause de son mal, courbait devant elle sa tête vénérable et baisait ses mains amaigries en la suppliant de lui pardonner. Marie l'entourait de ses bras et mouillait de larmes ses cheveux blancs.

Sa mère, les mains jointes, la regardait avec extase; la pâleur de la jeune fille, qui contrastait avec l'expression de bonheur qui animait son visage, la faisait ressembler à une apparition céleste.

Quelques mois après, l'église était ornée de fleurs; le vieux curé disait une messe de mariage. Et la jeune et belle fille à genoux sous le voile nuptial, à côté d'Antony le fils du garde-forestier, était Marie, la fille des champs!

Mme Caroline d'Oleskewitch.

LA PARESSEUSE.

Pourquoi donc, pourquoi, jeune fille,
Vous réveiller si tard?
Déjà de son lit de charmille
L'oiseau sort avec sa famille
Pour chanter au hasard.

Déjà par les gondoles vertes
Le grand lac est troublé;
Les portes, les fleurs sont ouvertes;
La terre a déjà ses alertes,
Les hommes ont parlé.

Que vos bras, à la forme ronde,
Si mollement penchés,
Soulèvent votre tête blonde,
Charmante enfant, aux bruits du monde
Levez-vous et marchez.

Marchez: le chemin de votre âge
N'est jamais ténébreux;
Toujours du soleil! pas d'orage
Qui rende trop folle ou trop sage,
Age où l'on n'est qu'heureux.

Viennent bien vite les années,
Ou de peur de tout voir,
Fermant le livre des journées
Dont tant de pages sont fanées,
On veut hâter le soir

Alors il sera temps encore
De dormir tôt... et tard;
Mais, rougissant comme l'aurore,
Quand on est belle... et qu'on l'ignore,
Qu'on a votre regard,
Qu'on a votre grace parfaite,
Une mère pour sœur,
Je vous dis, moi, triste prophète,
Qu'il faut veiller sur cette fête
Si courte en sa douceur.

Mme ANNA D.....

MADEMOISELLE
DE MONTPENSIER.

Dans l'histoire du dix-septième siècle, époque féconde en femmes célèbres comme elle le fut en grands hommes, il est peu de caractères aussi curieux dans leur piquante originalité que celui de mademoiselle de Montpensier, cousine de Louis XIV, plus connue sous le nom de MADEMOISELLE, la *grande Mademoiselle*, ainsi que la nomme madame de Sévigné dans une de ses admirables lettres. La vie de Mademoiselle est particulièrement intéressante, à cause du rôle actif qu'elle joua dans les événements de la Fronde, cette période si singulière pendant laquelle on dirait que l'histoire s'est changée en comédie, car la guerre civile elle-même, cet épouvantable fléau, y devient amusante et quelquefois burlesque. Dans cette guerre étrange, les mousquetades et les boulets tuaient aussi bien que dans toute autre guerre, et pourtant rien n'y paraît sérieux, pas même les coups de canon. Le caractère de Mademoiselle est le résumé le plus parfait de l'esprit et des mœurs de cette bizarre époque.

Anne-Marie-Louise de Montpensier était fille de Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII; elle naquit à Paris en 1627, et fut élevée près de la reine Anne d'Autriche, sa tante. Après la mort de Louis XIII, en 1643, et quand la reine-mère eut été investie de la régence pour le temps de la minorité de Louis XIV son fils, mademoiselle de Montpensier, qui avait alors seize ans, continua de demeurer à la cour de cette princesse. Les premiers temps de la régence furent tranquilles; le grand Condé, qui n'était encore que duc d'Enghien, avait signalé l'avénement du nouveau roi par la victoire de Rocroy, remportée sur les Espagnols, et qui a fourni à Bossuet une des pages les plus magnifiques de ses *Oraisons funèbres*. Cette victoire fut suivie bientôt après de la bataille de Lens, gagnée aussi par le duc d'Enghien, tandis que Turenne soutenait en Allemagne l'honneur des armes françaises, et triomphait de Jean de Werth et de Mercy, les deux plus fameux généraux de l'empereur et du Corps germanique.

C'était là un début qui présageait dignement l'éclat militaire du règne de Louis XIV. Pour ce qui est de la littérature, le grand Corneille, alors dans toute la vigueur de son génie, avait déjà donné le *Cid*, le *Menteur*, *Cinna*, les *Horaces* et *Polyeucte*. Quant à Molière, il était encore tout-à-fait inconnu. Après une tentative infructueuse en 1645, pour s'établir à Paris, avec quelques jeunes gens, voués comme lui à la carrière du théâtre, il se mit à parcourir les provinces, jouant de ville en ville et préludant à la composition de ses chefs-d'œuvre par quelques petites farces qui étaient loin de révé-

ler en lui le premier poète comique de tous les temps et de tous les pays. Rotrou, dont le plus beau titre de gloire, même à côté de sa tragédie de *Venceslas*, est le dévouement héroïque qui lui coûta la vie, en soignant les pestiférés de Dreux, sa ville natale, rappelait quelquefois Corneille, tandis que les autres poètes dramatiques de ce temps faisaient mieux ressortir, par la faiblesse, et souvent par la barbarie de leurs œuvres, le génie immense de ce grand homme, qui avait tout créé.

Les autres genres de littérature étaient loin d'être à la hauteur où Corneille avait élevé le théâtre. C'était alors le temps de la grande vogue de ces romans que Boileau a tournés depuis en ridicule avec tant de raison. Alors florissaient, par exemple, ces *Poléxandre*, où l'on voyait de ces princesses si belles qu'il venait des ambassadeurs pour les demander en mariage, au nom des potentats des quatre parties du monde, absolument comme dans les *Mille et une nuits*, et que l'éclat de leurs yeux rendait presque aveugles ceux qui les regardaient; alors c'était le beau temps de Scudéry et de mademoiselle Scudéry, sa sœur, le plus célèbre de tous les auteurs de ce genre de romans. Elle en a fait pour sa part un grand nombre, dont le plus fameux, *Cyrus*, n'a pas moins de dix volumes. Il n'y avait pas jusqu'aux princes mèdes et persans, comme dans ce *Cyrus*, et jusqu'aux farouches Romains des premiers temps de la république, comme dans *Clélie*, qu'elle ne travestît en héros doucereux, en leur prêtant un langage prétentieux, aussi ridicule que leurs aventures.

La vogue de ces mauvais romans avait introduit dans la société un ton plein d'afféterie propagé encore par quelques écrivains qui n'étaient pas sans esprit, tels que Voiture et Balzac, mais qui manquaient absolument de bon goût. Molière, dans sa comédie des *Précieuses ridicules*, a fait une complète justice de ces travers; mais au commencement du règne de Louis XIV, c'était une mode presque partout établie dans la société et surtout à la cour. La vogue de ces livres pleins d'une galanterie exagérée, leur style et leurs idées, qui s'étaient introduits dans la conversation et dans les rapports sociaux, durent avoir beaucoup d'influence sur mademoiselle de Montpensier, élevée au milieu d'une cour où régnait cet esprit romanesque. Douée d'une imagination vive, que la droite raison ne réglait pas toujours, cette princesse dut subir la puissance des impressions qui avaient entouré sa jeunesse et qui se reflétèrent plus d'une fois dans les bizarreries de sa conduite.

Si mademoiselle de Montpensier n'a pas porté de couronne, ce n'est pas assurément qu'il n'ait été question pour elle d'alliances royales. Anne d'Autriche avait eu la pensée de lui faire épouser son fils qui était de onze ans plus jeune que Mademoiselle. Cette disproportion d'âge, et sans doute aussi les considérations de haute politique qui conseillaient une alliance avec l'Espagne, mirent obstacle à ce mariage; mais ce ne furent pas de semblables raisons qui empêchèrent Mademoiselle d'épouser Charles II, roi d'Angleterre, réfugié en France pendant l'usurpation de Cromwell. Cette princesse avait trop de générosité et d'élévation dans l'ame pour qu'il soit permis d'attribuer son refus à la position du prince exilé. Dans les *Mémoires* qu'elle nous a laissés, elle parle même des malheurs de Charles II et des sentiments que lui inspira cette haute infortune, de manière à ne laisser aucun doute à cet égard. Un caprice, plus encore que la différence de religion ou que l'espoir d'épouser Louis XIV, fut probablement la cause de ce refus, sans lequel elle se fût assise sur un des premiers trônes de l'Europe. Le caprice était en effet pour beaucoup dans la conduite de Mademoiselle; témoin son aversion extraordinaire pour le prince de Condé, aversion telle que les victoires de ce héros n'excitaient chez elle qu'un sentiment pénible. C'est elle-même qui nous raconte aussi

cette aversion, sans nous en expliquer l'origine; elle en eût été probablement fort embarrassée. Elle s'était prise à porter une belle haine au prince de Condé, sans trop savoir pourquoi, comme elle se réconcilia plus tard avec lui, au temps des troubles de la Fronde.

Ce serait un sujet à la fois trop grave pour le genre de ce recueil et trop vaste pour son étendue, que de rechercher ici en détail les causes de ces troubles. Les princes du sang et les grands seigneurs voulurent profiter de la minorité du roi pour secouer la domination que le cardinal de Richelieu, cet homme au bras de fer, avait fait peser sur eux. La nation était loin d'aimer le cardinal Mazarin, ministre de la reine-régente, tant à cause de sa qualité d'étranger, qu'à cause de ses exactions, dont toutefois l'on se consolait avec des bons-mots et des chansons. Le ministre italien supportait ces épigrammes très patiemment. « Ils chantent, ils paieront, » disait-il. Comme il aimait beaucoup l'argent, il lui arriva même plus d'une fois de ne faire saisir chez les libraires les pamphlets publiés contre sa personne que pour revendre, à beaux deniers comptants, toute l'édition à d'autres libraires.

Le prince de Condé, à qui ses victoires avaient donné une grande importance dans l'État, se mit à la tête du parti mécontent, ainsi que le prince de Conti, les ducs de Longueville, de Beaufort et de Nemours. En ce temps, la haute noblesse exerçait encore dans ses terres un pouvoir à peu près souverain. Les princes du sang surtout levaient des troupes et mettaient des garnisons dans leurs places; les châteaux-forts du moyen-âge subsistaient encore presque partout, avec leurs ponts-levis et leurs remparts, de manière que la plupart des gentilshommes, surtout dans le midi de la France, avaient ainsi une petite forteresse où ils soutenaient un siége dans l'occasion, à l'aide de leurs domestiques et de leurs paysans. Ce n'était pas là le seul souvenir des temps chevaleresques qui subsistât dans les mœurs de la noblesse. Pendant la Fronde, beaucoup de princes et de seigneurs portaient, au milieu des combats, comme du temps des croisades, les couleurs de telle ou telle dame, dont ils se déclaraient les champions.

Les femmes jouèrent un grand rôle dans cette guerre étrange; plus d'une, accoutumée aux plaisirs des cours, affronta les aventures et les périls comme les princesses de ces romans, si fort à la mode à cette époque-là. Pendant la captivité du prince de Condé, du prince de Conti et du duc de Longueville, arrêtés par ordre de la régente, on vit la princesse de Condé, armer les partisans de son mari et soutenir un siége dans Bordeaux, tandis que la duchesse de Longueville, plutôt que de se rendre aux troupes du roi, après avoir erré long-temps sur les côtes de la Normandie, s'embarquait dans un canot de pêcheur, par un temps à faire reculer d'épouvante les plus hardis matelots.

Avec un caractère romanesque comme le sien, mademoiselle de Montpensier ne pouvait demeurer paisible spectatrice de cette guerre. Gaston, duc d'Orléans, son père, prince à la fois faible et turbulent, qui avait le goût de l'intrigue sans en avoir le génie, jouait, dans ces troubles nouveaux, le même rôle que sous le feu roi, passant tour à tour d'un parti dans un autre, de sorte que l'on ne savait jamais d'une manière bien précise sous quel drapeau il fallait le ranger. Sa fille se jeta parmi les *Frondeurs* (tel était le nom que l'on avait donné aux mécontents, à cause des bandes d'enfants qui, prenant part comme leurs parents aux querelles politiques, se battaient à coups de fronde dans les faubourgs de Paris). Mademoiselle se joignit donc au parti des princes. Dans cette guerre, on combattait à coups d'épigrammes presque autant qu'à coups de mousquet. Les chefs des partis opposés se faisaient des politesses; témoin le voyage de plaisir que M. de Clinchamp, général des troupes espagnoles alliées des Frondeurs, vint faire à

Paris, où il reçut de la cour l'accueil le plus aimable, de telle sorte que ce général ennemi partit enchanté des graces et de la beauté des dames de France. Il s'était trouvé placé, au bal, vis-à-vis des mêmes cavaliers que le lendemain, peut-être, il devait rencontrer, l'épée à la main, dans la mêlée.

Mademoiselle raconte qu'elle eut grand' peine à ne pas rire, quand elle se vit présidant, avec MM. de Beaufort et de Nemours, le conseil de l'armée des princes; et cependant, malgré cette frivolité qu'elle mêlait aux choses les plus graves, elle sut rendre un grand service à son parti, en soumettant la ville d'Orléans, dont elle s'empara à elle seule, pour ainsi dire, le 27 mars 1652.

Orléans, place fort importante à cause de sa position sur la Loire, tenait pour le parti de la cour, mais cependant n'avait pas de garnison. De peur d'effrayer les bourgeois, en se présentant devant la ville avec une escorte armée, Mademoiselle laisse à quelque distance les troupes qui l'accompagnaient. Elle arrive à la vue des remparts, ayant auprès d'elle mesdames de Fiesque et de Frontenac, qu'elle appelait ses *aides-de-camp*, et quelques autres dames, toutes habillées en Amazones. Les portes étaient fermées et gardées par les bourgeois armés. Un message que la princesse avait envoyé aux magistrats, pour les sommer de la recevoir dans la ville, étant demeuré infructueux, elle se mit, toujours suivie de ses dames, à faire le tour des murailles, interpellant les bourgeois qu'elle apercevait, les menaçant de les faire pendre s'ils ne recevaient pas chez eux la fille du prince à qui Orléans servait d'apanage. Les bourgeois répondaient par de profondes révérences, mais ils ne se montraient pas plus disposés qu'auparavant à lui livrer l'entrée de la ville.

En suivant toujours les remparts, Mademoiselle était arrivée au bord de la Loire. Elle monte, en s'accrochant aux ronces et aux épines, sur une petite éminence, toujours suivie de ses dames, qui commençaient à avoir grand'peur, madame de Frontenac surtout, en dépit de sa qualité d'*aide-de-camp*. De là, Mademoiselle aperçoit des bateliers qu'elle harangue à leur tour, et qui, excités par ses promesses, lui indiquent, près de la porte Bannière, une autre porte qui n'était point gardée, parce qu'on ne l'ouvrait pas depuis long-temps. Ces bateliers, armés de gros pieux, se mettent à rompre cette porte; comme elle donnait sur la rivière, on amena deux bateaux, dans lequels on mit une échelle, et quand les bateliers eurent fait un trou suffisant à la porte, Mademoiselle grimpa à cette échelle, *où il manquait un échelon*, dit-elle dans ses *Mémoires, ce qui l'incommoda beaucoup*. Puis, passant par le trou fait à la porte, elle entra ainsi dans la ville. Les bourgeois, qui jusqu'alors n'avaient pas voulu se déclarer en sa faveur, furent enchantés de son courage et l'accueillirent avec les plus vifs transports. Comme il y avait beaucoup de boue dans les rues (c'est toujours elle qui le raconte), deux hommes se mirent à la porter dans un fauteuil, si étourdie des événements de la journée et des acclamations qui l'entouraient, qu'elle ne savait trop si elle était assise *dans le fauteuil même ou sur le bras du fauteuil*. Ce fut dans cet équipage qu'elle arriva à l'hôtel-de-ville, où elle fit aux magistrats un superbe discours, qui les rallia tout-à-fait au parti des princes.

On voit que Mademoiselle agissait quelquefois en véritable général; il est vrai que le lendemain, au milieu des affaires les plus sérieuses, elle faisait venir les violons pour donner un bal. Mais peu de temps apres son exploit d'Orléans, elle retrouva, dans une circonstance plus importante encore, le même courage et le même sang-froid. A peine sorti de prison, Condé s'était remis à la tête de l'armée de la Fronde. Mademoiselle était à Paris lorsque, le 2 juillet de la même année 1652, ce prince se vit poussé sous les

murs de la capitale par le vicomte de Turenne, qui, jeté un moment dans le parti des Frondeurs, était revenu à celui de la cour et commandait l'armée du roi. Les deux plus grands capitaines de cette époque se trouvaient ainsi opposés l'un à l'autre; mais l'armée royale était fort supérieure en nombre. Condé est forcé d'accepter la bataille devant les portes mêmes de Paris, qui lui demeurent fermées; il n'a que le temps de se barricader dans le faubourg Saint-Antoine, pendant que la cour, placée sur les hauteurs voisines, se préparait à regarder l'action qui devait, suivant toute apparence, détruire l'armée de la Fronde. Le combat le plus acharné s'engage; les deux généraux font des prodiges de valeur. Le prince de Condé repousse plusieurs fois les troupes royales; mais il voit presque tous les gentilshommes qui l'accompagnaient tomber à ses côtés. Il va succomber sous le nombre car il n'a pas de retraite.

Heureusement pour lui, Mademoiselle vint à son secours. L'aversion qu'elle professait jadis à son égard s'était effacée; à la vue du danger pressant où il se trouve, elle n'a plus d'autre pensée que de le sauver, lui et les débris de son armée, dont la seule alternative était de se rendre ou de mourir. Les magistrats de Paris refusaient opiniâtrément de recevoir les troupes du prince de Condé dans la ville, sans un ordre du duc d'Orléans, qui se tenait alors renfermé dans son palais du Luxembourg, toujours flottant, toujours irrésolu, sans se déclarer ouvertement pour aucun parti. Mademoiselle court auprès de son père; après beaucoup d'instances elle obtient de lui par écrit un plein-pouvoir d'agir en son nom. Elle se rend à l'hôtel-de-ville, munie de cette lettre de créance, la montre aux magistrats, et comme ceux-ci font encore quelques difficultés pour signer l'ordre d'ouvrir les portes, la princesse les menace de la fureur du peuple qui, attroupé sous les fenêtres par les partisans du prince de Condé, faisait entendre des vociférations peu rassurantes. « Mademoiselle, dit un écrivain contemporain, jura plusieurs fois au maréchal de l'Hôpital et au prévôt des marchands que, s'ils ne signaient, ces gens-là, qu'elle leur montrait par la fenêtre, le leur feraient bien faire. Elle dit beaucoup de choses étranges à ces deux messieurs, et entre autres, au maréchal de l'Hôpital, *qu'elle lui arracherait la barbe et qu'il ne mourrait jamais que de sa main.* »

Graces aux démarches énergiques de Mademoiselle, la porte Saint-Antoine, devant laquelle se trouvait cernée la faible armée des Frondeurs, est enfin ouverte. Les soldats du prince se hâtent de faire leur retraite dans la ville, et à mesure qu'ils défilaient, Mademoiselle leur faisait distribuer du vin, qu'ils buvaient à la santé de leur libératrice. Mais Turenne ne veut pas que les vaincus lui échappent; il se prépare à les poursuivre et à entrer dans Paris pêle-mêle avec eux. La princesse voit le danger; au moyen de l'ordre de son père, elle se fait ouvrir la Bastille, qui dominait tout le faubourg Saint-Antoine, fait braquer sur l'armée royale l'artillerie des remparts, met elle-même, au dire de quelques historiens, le feu au premier canon et arrête ainsi l'armée du roi, exposée aux boulets de cette forteresse. Elle revient ensuite dans la ville, fait transporter et soigner les blessés, et reçoit les remercîments du prince de Condé et des autres chefs de la Fronde.

Mademoiselle avait agi en cette occasion comme une véritable héroïne de roman. Par un de ces contrastes fréquents dans son caractère, elle demeurait quelquefois tout-à-fait au-dessous des circonstances. Par exemple, lors de la sanglante émeute qui eut lieu à Paris le surlendemain de la bataille du faubourg Saint-Antoine, Mademoiselle, qui avait quitté le Luxembourg pour courir à l'hôtel-de-ville, théâtre des plus affreux désordres, raconte elle-même dans ses *Mémoires* quels singuliers passe-temps lui firent oublier et l'hôtel-de-ville et l'émeute

grondant au milieu de la nuit, et le retentissement de la fusillade : « La dame Le Riche, vendeuse de rubans, se promenait en chemise avec le bedeau de Saint-Jacques-la-Boucherie, qu'elle appelait son compère, et qui lui-même était en caleçon; tous deux m'accostèrent et me firent de bons contes, dont je ris beaucoup, sur les scènes de la journée. » Telle était cette princesse, tantôt héroïne à grandes résolutions, tantôt femme de l'esprit le plus vulgaire; aujourd'hui sauvant une armée par une décision énergique, demain se laissant distraire des circonstances les plus graves par des contes frivoles; douée de beaucoup d'imagination, mais s'abandonnant aux inspirations de sa tête plus vive que saine, plus prompte que bien réglée. On peut juger son caractère d'après le dernier épisode qui marqua dans sa vie.

Peu après la bataille de Saint-Antoine, la Fronde avait fini d'elle-même. La nation, avide de repos, s'était dégoûtée de ces agitations exploitées par quelques ambitieux, et l'on avait fait la paix. Mademoiselle, exilée de la cour pendant quelque temps, à cause de la part qu'elle avait prise à la guerre civile, rentra bientôt en faveur. Une tranquillité profonde succéda aux troubles qui duraient depuis plusieurs années. Le roi, devenu majeur, prit en main les rênes du gouvernement, et alors commencèrent ces beaux jours du règne de Louis XIV, pendant lesquels tout sembla se réunir exprès, gloire artistique et littéraire, gloire des armes, pour élever la France au plus haut degré de splendeur où jamais aucun pays soit parvenu. C'était l'époque où, près du vieux Corneille, s'élevaient à la fois Racine et Molière, où Boileau, La Fontaine et Quinault charmaient de leurs vers ce magnifique palais de Versailles peuplé des merveilles de Lebrun et de Puget, animé par la présence de la cour la plus polie et la plus brillante de l'univers. Mademoiselle vivait au milieu de cette cour, et elle était arrivée à l'âge de quarante-trois ans, après avoir refusé autrefois la main d'un roi et repousse les partis les plus dignes de sa naissance. Il n'est pas impossible que La Fontaine ait songé à l'exemple de mademoiselle de Montpensier, quand il écrivit sa charmante fable de *la Fille*, qui se montre si dédaigneuse de tous les mariages qui s'offrent pour elle :

Le destin se montra soigneux de la pourvoir.
Il vint des partis d'importance.
La belle les trouva trop chétifs de moitié:
Qui! moi! quoi! ces gens-là! l'on radote, je pense!
A moi les proposer! hélas! ils font pitié!
Voyez un peu la belle espèce!
L'un n'avait en l'esprit nulle délicatesse,
L'autre avait le nez fait de cette façon-là;
C'était ceci, c'était cela;
C'était tout.....

Mademoiselle ne fut pas plus sage que la *fille* de la fable, qui se trouva à la fin *tout heureuse et tout aise de rencontrer un malotru.* Si l'époux sur lequel elle jeta les yeux après tant de refus singuliers, n'était pas un *malotru,* il faut convenir que le choix de Mademoiselle n'en était guère plus raisonnable. En 1669, elle eut l'idée d'épouser un simple gentilhomme, le comte de Lauzun, beaucoup plus jeune qu'elle d'ailleurs. Sous tous les rapports une telle alliance était fort étrange. Il avait fallu, pour en concevoir la pensée, l'imagination romanesque de Mademoiselle. Lauzun était loin de l'aimer, et la princesse se vit réduite à la nécessité fort humiliante de lui déclarer elle-même des projets de mariage auxquels Lauzun n'accéda, après des hésitations assez longues, que séduit par la haute fortune où le rang de la princesse devait l'appeler. Tout le monde a lu la lettre dans laquelle madame de Sévigné, annonçant à madame de Grignan, sa fille, ce mariage extraordinaire, le lui donne d'abord à deviner en mille, comme la chose *la plus grande, la plus petite, la plus étonnante, la plus incomparable;* et ce fut en effet pour la cour un grand sujet de surprise qu'une pareille mésalliance. On dut beaucoup rire à Versailles de l'extravagance de la princesse, qui ne craignait pas à son âge

d'affronter, en même temps que le ridicule, les chagrins d'un mariage mal assorti.

Néanmoins, Mademoiselle était parvenue à obtenir le consentement de Louis XIV. Le jour du mariage était déjà fixé ; ce fut Lauzun qui, par vanité et pour étaler plus fastueusement aux yeux de la cour l'orgueil de sa nouvelle fortune, retarda la cérémonie. Pendant ce temps, Louis XIV, cédant aux instances des personnes qui l'environnaient et qui lui remontrèrent le mauvais effet qu'un mariage aussi disproportionné produirait en Europe, révoqua son consentement. Ce fut en vain que Mademoiselle se jeta aux pieds du roi son cousin, qu'elle fondit en larmes, qu'elle lui adressa les plus vives instances ; rien ne put engager Louis XIV à revenir sur sa détermination.

Il paraît prouvé que Mademoiselle épousa Lauzun secrètement; mais, comme elle aurait dû le prévoir, elle fut loin de trouver le bonheur dans cette union. Les procédés de Lauzun lui firent cruellement expier sa folie ; on prétend même qu'un jour, en revenant de la chasse, il osa lui dire : « Marie d'Orléans, ôtez-moi mes bottes. » Mademoiselle lui témoignant son indignation, il accompagna ses insolentes paroles d'un geste encore plus insultant, de telle sorte que la princesse fut obligée de lui défendre de reparaître devant elle.

Depuis cette époque, mademoiselle de Montpensier ne joua plus aucun rôle à la cour ; elle vécut long-temps encore, mais personne ne se souciait plus d'elle, qui jadis avait tant fait pour occuper l'attention du monde. Cette princesse, dont le sort aurait pu être si beau, mourut le 5 mars 1693, déjà oubliée et laissant un grand exemple aux femmes qui consultent plus leur tête que leur esprit, et leur imagination que leur raison.

Il n'est pas surprenant que mademoiselle de Montpensier, qui dans sa conduite se plaisait tant à mettre les romans en action, ait voulu aussi en écrire. Elle en a composé deux intitulés, l'un *la Princesse de Paphlagonie*, et l'autre *la Relation de l'île imaginaire*. Ils sont assez médiocres, et n'ont pas pour se faire lire l'intérêt historique qui compense, dans ses *Mémoires*, le décousu, les négligences et les puérilités que l'on y rencontre à côté de faits intéressants. Dans la manière dont ces Mémoires sont faits et écrits, on sent continuellement l'empreinte du caractère inconséquent et bizarre de mademoiselle de Montpensier. Jamais auteur ne se peignit mieux dans son livre.

TH. MURET.

ESQUISSES HISTORIQUES.

UN POÈTE

Il y a toujours des vents brûlants qui passent sur l'ame de l'homme et la dessèchent. La prière est la rosée qui la rafraîchit. DE LA MENNAIS.

Vous avez déjà trop lu, mesdemoiselles, trop appris, pour ne pas être aussi instruites que de jeunes personnes bien élevées et je ne saurais vraiment comment m'y prendre pour essayer de vous citer un des mille faits de l'histoire de France, sans craindre que vous ne le sachiez mieux que moi ; et si je voulais vous raconter quelque

légende de ce prétendu moyen-âge, fabriqué par nos bibliophiles modernes, vous crieriez à la tricherie.

Je ne sais trop aussi de quelle nation vous parler. L'Angleterre est devenue l'affaire de vos femmes de chambre, car *la Betty* est aujourd'hui de rigueur partout. Quant à l'Écosse, vous savez par cœur ses clans, ses lacs et ses claymores, le tout avec vignettes, jaquettes et jupons quadrillés.

Si je me jetais sur le Tyrol? Mais il vous a poursuivi cent fois sur votre piano, avec la Suisse et ses montagnes, et les ohé, ohà, et les tra la la la.

Si nous essayons de l'héroïque Espagne? Mais j'apprends que depuis l'*Andalouse,* que vous n'avez point entendue, jusqu'aux *boleros,* que vous entendez partout, les oreilles sont rebattues de Grenade, des alcades et des sérénades.

Cela devient embarrassant.

Je voudrais bien vous dire quelques mots de la rêveuse Germanie, de Bade et de ses fleurs; mais il faut avoir un sacrement qui vous manque pour parler de ces sortes de choses, car elles sont plus graves pour le cœur que vous ne pouvez le penser.

Il faut donc nous rabattre sur l'Italie, et cependant cette pauvre Italie, depuis les invasions des Huns, des Goths et des Vandales, a eu encore à subir les invasions des pretendus poètes fabricants d'*air parfumé* et de *ciel bleu,* des *fashionables* s'étendant sur *des fleurs* et rêvant *la volupté*, le tout avec accompagnement de mandoline ou de guitare.

Au temps qui court, mesdemoiselles, un livre ou un article littéraire qui ne laisse à la mémoire ni un enseignement ni une leçon, qui se traîne sur toutes les choses rebattues, est une œuvre bien nulle! Je tâcherai de l'être le moins possible, et si je vous fais entrevoir que derrière les palmes de la gloire se trouvent souvent celles du martyre, vous pourrez penser, par analogie, que sous des guirlandes de roses se cachent souvent bien des épines!...

Voyons, cherchons si dans la Toscane il n'y a pas un lieu pres de l'Arno où l'on puisse parler de choses moins connues que ce qui court les rues. N'y pourrait-on pas chercher quelque exemple de bonheur durable, ou bien quelque grande infortune, ce qui est plus commun? Et puisque nous sommes aux bords de l'Arno, arrêtons-nous à Florence, dans cette Florence que le poète Jules de Saint-Félix appelle *duchesse d'Italie;* cette Florence antique des Étrusques, où tout est ardent comme le soleil, où l'enfance est précoce à sentir, où la vieillesse va chercher la vie et réchauffer son cœur; Florence! où un *lieto vivere* vous berce mollement, où l'ame, dès le printemps, est prête à se prendre même pour les choses inanimées qui l'entourent; Florence aux riches galeries, aux nobles palais, aux grands tombeaux! ville renommée de cette *terre de la Vierge!* car vous le savez, mesdemoiselles, l'Italie c'est le royaume de la *madona.*

C'était au commencement du quatorzième siècle, à l'époque où l'on disait encore: Es-tu Guelfe? es-tu Gibelin? — A moi, mon poignard! — A moi, ma dague! — Meurs au nom du pape! — Tue au nom de l'empereur! Époque de passions et d'erreurs où la chaire même, suivant les partis qui triomphaient, menaçait de la foudre ou promettait l'auréole; époque où l'on jouait en grande pompe à Florence un *Mystère*, espèce de drame en trois actes, qui représentait l'enfer, le purgatoire et le paradis.

Heureux temps pour les imaginations italiennes qui se prennent si facilement aux fortes émotions!

Un homme d'une taille moyenne, vêtu d'une cape noire, les cheveux en désordre, pâle, amaigri par les veilles, était courbé examinant un manuscrit que les copistes de la Sorbonne exposaient pour en tirer un grand prix. L'homme courbé était pauvre et ne pouvait acheter le livre; mais il était studieux et savant, le manuscrit était rare et

précieux ; aussi voulait-il en emporter l'esprit vivant et animé, dans sa mémoire féconde.

La foule circulait bruyante et joyeuse, des barques traversaient l'*Arno* au son des instruments, devant ce pont de la Trinité qui fut renversé depuis par l'inondation de septembre 1557, et que le célèbre Ammanati, architecte du duc Côme I, releva en 1558 [1]. Cette foule se livrait à la joie, car les Guelfes avaient triomphé ce jour-là. Les Italiens étaient là comme partout ; ils s'enivraient de chants, de musique, de danse. C'était la vie du Midi, vie agitée, rapide, dévorante, qui remplace et bannit la réflexion... enfin le *laisser-aller* de l'Italie.

Quelques seigneurs florentins, partisans du pape, passaient derrière notre lecteur. On les entendait dire à voix basse : « Voyez cet homme noir, ce prétendu Guelfe, qui osa écrire : « *Lasciate seder Cesare nella sella.* » — « Oui, disaient d'autres, aussi est-ce bien un indigne Gibelin. » D'autres encore : « Il conspire peut-être là, en feignant d'étudier. » Et puis un dernier : « Il faut l'exiler, nous débarrasser enfin de cet espion. »

De nobles dames passèrent après sur des haquenées, suivies de pages qui portaient de riches missels à fermoirs d'or et à brillantes enluminures. Elles sortaient de leurs *pallazzis* et allaient à *Santa Maria del Fiore*, qu'on appelle aussi *il Duomo*, qui fut commencé par Arnolfo vers 1294, et dont les portes de bronze sont si belles que Michel-Ange disait « qu'elles seraient dignes d'être celles du paradis. »

Or, notre lecteur obstiné était précisément sur cette place du Dôme, où l'on voit encore aujourd'hui une pierre blanche sur laquelle il s'asseyait ordinairement (car le peuple florentin l'aime maintenant qu'il n'est plus) ; et les grandes dames disaient : « Quel dommage qu'un grand poète soit impie ! »

Des femmes du peuple et des enfants passèrent ensuite ; les jeunes montraient avec frayeur cet homme à la cape noire ; les enfants s'approchaient et le regardaient sous le nez, et les vieilles s'écriaient en se signant : « Éloignez-vous, enfants, éloignez-vous, *car c'est l'homme qui vient de l'enfer...* »

Et notre homme ne se détournait même pas, car si le peuple de ce temps le croyait inspiré par Satan, il savait, lui, qu'il l'était comme Moïse, Homère, Shakspeare et Châteaubriand.

La Providence, mesdemoiselles, il faut vous le dire, marque d'un sceau particulier les points culminants de l'histoire et les grandes époques de transition. Chaque siècle a un homme à lui, une ame obéissant à des lois profondes et mystérieuses, qui résume en elle la philosophie, la science, la poésie de son époque.

Or, cet homme à la cape noire était, comme l'avaient soupçonné les seigneurs florentins, Guelfe et Gibelin ; mais parce qu'à ses yeux la cité était moins que la société. Il était *antipapiste*, mais néanmoins pieux comme un cénobite. Il était aussi poète intime et de passion quand il parlait de sa Béatrix, vive ou morte ; car dans sa mystérieuse et incompréhensible dévotion pour cet ange, il ne vivait sur cette terre que pour elle et par elle, vision religieuse et tendre comme celle de la fiancée de Corinthe.

Pendant que le poète méditait immobile et recueilli et que la foule s'écoulait, toutes les cloches de la ville retentissaient de leurs bruyantes volées ; l'air en était ébranlé.

Un homme enveloppé d'un manteau s'approche du lecteur : « Ami, lui dit-il à voix basse, cette nuit, dans une séance secrète tenue au couvent de *San-Petro*, les *negri* t'ont exilé !

— Qui que tu sois, merci ! dit le malheureux poète sans se détourner. »

(1) Ammanati fit la statue de Neptune en 1563 et le beau palais Pitti vers 1570. Il mourut en 1592.

L'homme à manteau se perdit dans la foule.

Le jour s'avançait; un enfant approche en tremblant et glisse un papier sur le livre qui absorbait le poète : « Vous venez d'être condamné au bûcher !

— *Quoi ! sans m'entendre !* dit-il en se retournant. » L'enfant n'y était plus.

Un moment après un vieillard s'approche et lui dit bien bas : « Au nom de tous vos amis, fuyez ; on vous cherche pour vous arrêter.

— Je resterai et je saurai mourir, dit le poète. » Le vieillard ajouta : « Au nom de Béatrix ! que vous devez rendre immortelle sur la terre comme elle l'est au ciel ! »

L'homme à la cape ne répondit pas; il leva la tête vers le ciel ; deux larmes brillèrent dans ses yeux. Puis il s'inclina et se dirigea vers la porte de Ravenne.

Arrivé dans cette ville on lui dit : « Gibelin, sois le bienvenu ! et conserve ta haine, *car la malédiction du poète flétrit pour l'éternité !* » L'exilé ne répondit pas, mais montra un vélin sur lequel était écrit : *Divina comedia : Inferno !*

Or, vous qui savez deviner à demi-mot, vous avez déjà nommé dix fois mon lecteur studieux, mon poète ; vous avez dit à part vous, que Florence le vit naître en 1261; vous avez ajouté qu'il s'était trouvé à deux batailles, qu'il avait été nommé quatorze fois ambassadeur et qu'il fut une fois *premier de la république ;* et vous avez encore dit qu'il n'était point étonnant que l'Italie l'eût un instant méconnu, quand l'Angleterre avait elle-même oublié trop long-temps Milton et Shakspeare !

Eh bien ! disons tout haut que le père de la poésie italienne, que le créateur de cette langue, l'homme d'état qui avait gouverné son pays, après avoir mendié son pain et dérobé sa tête au bourreau, mourut en exil à Ravenne !.....

Disons encore que DANTE vit briser les deux passions de sa vie :

Florence, qu'il aimait, le repoussa !

Béatrix, qu'il adorait, mourut !

L'injustice de l'une lui fournit l'idée de l'enfer, la mort de l'autre l'image du ciel !...

Le baron DE MORTEMART.

HALTES D'UN VOYAGEUR.

PREMIÈRE HALTE.

Bagnères de Luchon (Pyrénées) juillet 1834.

Que ceux qui désirent encore le repos fuient le séjour des villes, le tableau de nos discordes chaque jour renaissantes, et viennent chercher un abri au fond des montagnes. C'est là qu'on retrouve encore le calme de l'esprit, les nobles émotions de l'ame; là qu'on peut oublier dans le sein de la nature les fléaux de la civilisation. Le spectacle de tant de merveilles gigantesques nous pénètre si intimement de la conviction de notre néant, la voix du Créateur parle un si haut et si magnifique langage, que l'homme s'humilie sans effort et s'incline avec une profonde adoration. On rougirait ici des mille vanités qui allument chez nous de si violentes passions, et l'on tâche de se faire bon, pour se faire grand aux yeux d'un Dieu qui se révèle à chaque pas d'une manière si frappante.

L'ambition, la haine, les clameurs de parti viennent expirer au pied de ces montagnes, comme on entend le cri du pasteur, doucement répété par l'écho, se changer en vague murmure, se perdre dans l'immensité.

Mais ce n'est pas assez de toucher le seuil de ces merveilles; il faut pénétrer jusque dans leurs dernières profondeurs, il faut fuir ce reste de modes et de mœurs parisiennes qui vous tendent encore leurs piéges dans ces petites capitales, rendez-vous ordinaires des malades et des oisifs. Il faut, pour bien sentir ici les bienfaits de la nature, la suivre dans tous ses caprices, l'admirer dans ses beautés les plus pittoresques, dans ses sites les plus sauvages. Il faut boire au torrent, manger sur la mousse et se reposer au nid du vautour; on sent alors son ame s'exalter et s'enivrer, comme si en approchant du ciel on goûtait déjà quelques-unes de ses divines jouissances.

Rien n'est comparable au lever du soleil, contemplé d'un pic des Pyrénées. D'abord enveloppés d'épaisses ténèbres, les nuages se dissipent peu à peu; l'obscurité s'évanouit, le jour a paru! Et à travers ces gazes flottantes qui se croisent encore à vos pieds, la terre se découvre, mais sous des teintes si vaporeuses, avec un tel prestige d'Elysée, que le spectateur, oubliant sa position, ne croit plus apercevoir la terre, mais déchirer le voile des cieux. Il me semble qu'on peut se faire ainsi l'image de notre entrée dans la vallée du dernier jugement. Mille autres magies pareilles attendent, surprennent, ravissent l'étranger livrant son cœur sans réserve aux émotions qui l'environnent.

De toutes les sources renommées qui se disputent la préférence des voyageurs, Luchon est à mon gré celle qui réunit le plus de charmes. Au fond d'un superbe vallon, entouré de hautes montagnes couvertes de forêts et couronnées de neige, la ville est assise au milieu d'un si riche paysage que, des hauteurs qui la dominent, on la voit poindre à peine, comme une violette sous la verdure.

Elle est prolongée d'une longue avenue presque impénétrable aux rayons du soleil; à droite et à gauche d'élégantes maisons neuves, exclusivement réservées aux étrangers, forment un établissement de famille où tous les besoins sont prévenus, ville ou campagne à volonté. Aussi le genre de vie est-il presque en tout conforme aux habitudes champêtres. Le passage de nombreux troupeaux qui vont chercher l'herbe aux pâturages ou qui retournent à la bergerie marque le commencement et la fin du jour. On ne connaît là d'autres *watchman* que les chèvres et les brebis qui viennent, la clochette au cou, vous annoncer que la nuit approche et sonner l'heure de la retraite, puis reviennent avec l'aurore vous avertir, par un léger carillon, du réveil de la nature, en vous invitant à n'en pas laisser perdre les jouissances. C'est alors qu'il faut appeler un guide et commencer ses excursions.

Les guides sont, dans les Pyrénées, une sorte de corps à part: la probité, la vigilance, la force, la connaissance de tous les sentiers des montagnes, sont les seules conditions exigées, mais aussi le sont-elles rigoureusement. Animés entre eux d'une égale émulation, ils regardent l'étranger comme une propriété usufruitière dont ils sont responsables. Ils doivent vous préserver du plus léger désagrément; êtes-vous embarrassé d'une commission, d'une emplette, d'un marché? votre guide s'en charge avec un empressement qui tient peut-être moins du désir d'obliger que de l'amour du gain; mais si ce dernier mobile est le plus réel, ils ont du moins l'art de le cacher sous une simplicité pleine de bonne grace.

Le guide ne se contente pas de cheminer en avant, sur la route, de vous prévenir des dangers; il prend encore le soin d'abréger le temps du voyage par de longs récits; les courses aventureuses, les chasses, les périls, en sont à peu près l'invariable texte. Ils repassent si souvent près des lieux témoins de leur détresse! comment leurs souvenirs, en se réveillant, n'appelleraient-ils pas votre intérêt! D'ailleurs leur vie précaire, toujours

suspendue sur les abîmes, offre souvent des circonstances extraordinaires ou vraiment touchantes. C'est ainsi qu'en passant devant la Maladetta, mon guide s'écria : « Tenez, monsieur, vous voyez ce sommet encore tout blanc de neige; j'ai vu verser là beaucoup de larmes. » Je lui en demandai la cause, et il me la conta à peu près ainsi.

« Nous avions à Luchon un guide nommé Iaho Idérac, qui était le plus vieux et le plus respecté de tous nos camarades. Il avait suivi M. Ramond, et depuis ce savant voyageur il n'en venait pas un qui ne s'adressât à Iaho. Nous n'étions appelés, nous, que par ceux qui ne le trouvaient pas. Il n'y avait point de sentier de chamois où il ne vous eût fait passer comme sur le grand chemin, pas une fleur dont il ignorât le nom, pas un village où on ne lui dît d'un air d'amitié : « Ne voulez-vous pas vous arrêter un instant, Iaho?—Un bon guide ne se repose que sur la dernière pierre du chemin, répondait-il souvent en riant, » et il cheminait toujours. « Bon voyage alors, lui criait-on, bon retour et à ceux que vous conduisez aussi. » Et il fut remarqué qu'il parvint jusqu'à l'âge de quatre-vingt-deux ans sans le moindre accident. Quelques-uns prétendent qu'il le devait seulement à sa prudence; mais bien d'autres assurent qu'on doit attribuer cette bonne chance, si rare parmi nous, à un chapelet béni qu'il ne manquait jamais de porter et que lui avait donné un étranger auquel il sauva la vie.

« L'été dernier, deux jeunes gens frappèrent à la porte d'Iaho Idérac et lui demandèrent de les conduire. « Je suis trop vieux pour vous, mes jeunes messieurs, mais mon fils ou mon petit-fils vous mèneront aussi bien. Jacques, lève-toi! lève-toi! et prends ton bâton. » Tandis que Jacques s'apprêtait à obéir, Iaho causait avec les étrangers, et apprit d'eux qu'ils voulaient passer jusqu'en Espagne. « Vous vous y prenez trop tôt, les chemins sont encore bien difficiles. » Les jeunes gens répondirent qu'ils ne reculeraient pas devant les obstacles, qu'ils trouveraient, au contraire, un plus grand plaisir à les vaincre. Le bon Idérac, les voyant ainsi résolus, dit alors : « Je vous conduirai moi-même; il y a près d'ici un passage pour lequel vous n'aurez pas trop du secours d'un vieux montagnard comme moi. » Et il se mit en marche. « Mon père! cria Jacques, laissez-moi donc partir à votre place; vous n'avez pas déjeuné.—Oh! j'ai un pain dans mon sac; il ne faut pas faire attendre les étrangers. Adieu! vous me reverrez dans deux jours. »

« La petite troupe commença à gravir les montagnes. Qui eût aperçu de loin Idérac marcher avec tant de vitesse, se retournant de temps en temps vers les étrangers haletants, n'eût pas deviné que c'était un guide qui touchait à sa quatre-vingt-deuxième année. Souvent même il les engageait à prendre un peu de repos sur la mousse, en leur disant : « Adossez-vous contre ce rocher pour ne pas sentir le vent. » Puis, si l'on se révoltait contre ces précautions, il prenait un ton d'autorité paternelle : « Vous êtes jeune, vous croyez que vie ne peut vous manquer; mais c'est précisément pour cela qu'il faut prendre garde. Voyez-moi; si je n'avais pas été prudent dans ma jeunesse, il y a long-temps que je serais mort dans quelques-uns de ces ravins; tandis qu'aujourd'hui le bonhomme, à quatre-vingts ans, ne vous mène pas mal; et si vous ne restez pas trop en Espagne il pourra peut-être vous être bon à quelque chose. » Ils arrivèrent rapidement au premier glacier. Le danger approchait, et les soins du bon Idérac redoublèrent. Voyant les deux étrangers s'écarter un peu de la ligne qu'il traçait en les devançant : « Où allez-vous, où allez-vous, messieurs? Ne vous écartez pas; suivez-moi! » En achevant ces mots il fait quelques pas pour les rejoindre et disparaît sous la neige. Un abîme vient de s'ouvrir sous ses pieds; le malheureux y est précipité, et l'on n'entend pas même un gémissement.

« Après le premier instant de surprise et d'effroi, les étrangers, frappés du danger qui les menaçait eux-mêmes, ne songent plus qu'à fuir; ils redescendent la montagne en courant et poussant de lamentables cris. Point de secours sur leur passage; personne ne vient à leur aide, et la première maison qu'ils trouvent ouverte est celle du pauvre Idérac, où ses enfants s'occupent tranquillement de leur ménage. Aux cris de désespoir de cette famille, personne n'eut demandé si l'homme qu'on regrettait ainsi était honnête, dévoué; les larmes sont un éloge qui n'est pas suspect de flatterie. Une lueur d'espoir soutient pourtant encore les malheureux enfants; on court, on arrive en un instant au mont fatal; toutes les cordes du voisinage sont réunies; tout ce qui peut servir à descendre au fond du précipice est apporté en hâte par les habitants.

« Les deux jeunes étrangers avaient marché avec les fils du pauvre Idérac. Une étroite crevasse au milieu de la neige leur indique que là est le tombeau de leur père. Les pioches entrent avec précaution sous la glace pour trouver le roc et y fixer les cordages. C'était là l'ouvrage de tous; mais les deux fils d'Iaho se disputaient le bonheur d'exposer leur vie pour racheter celle de leur père. Pendant ce pieux débat et cette lutte de dévouement filial, le plus jeune des fils de Jacques s'attache au cordage. « C'est moi qui descendrai, s'écrie-t-il; moi, je n'ai ni femme ni enfants; j'étais le favori de notre père; c'est moi qui l'irai chercher. Mon père, embrassez-moi! » Sa résolution triomphe. Tous les cordages sont solidement fixés; le malheureux Jacques s'en assure encore; il tremble pour tout ce qu'il a de plus cher, et tord ses bras avec désespoir. Son fils va déjà mettre un pied dans l'abîme; Jacques l'arrête encore : « Mon fils, mon fils, crie bien vite, s'il t'arrive quelque chose; que nous te retirions aussitôt. — Mon père, dit le jeune homme, je vais répéter bien haut la prière que notre père disait tous les soirs avec son chapelet. Si vous ne m'entendez plus prier, c'est que j'aurai perdu connaissance; car je vais prier pour mon grand-père et pour vous!—Et nous allons tous prier pour toi, » dirent les assistants en se jetant à genoux sur le bord de l'abîme, tandis que les deux plus forts du village, à l'aide d'une poulie rapidement improvisée, descendaient lentement le courageux montagnard dans les entrailles du gouffre.

« On entendit d'abord ses premières paroles prononcées d'une voix ferme, pures comme la prière d'un enfant, simples comme le cœur d'un montagnard. Bientôt ces accents d'amour de Dieu, ces touchants appels à sa miséricorde, devinrent moins sensibles et plus étouffés. Était-ce l'effet de l'éloignement? Tous les cœurs battent, toutes les bouches restent muettes, les oreilles sont suspendues attentives sur l'abîme; nul accent ne remonte, la prière a cessé. Aussitôt on se relève, on s'empresse. Jacques se jette sur les cordes pour rappeler son fils au grand jour et à la vie. Le jeune homme est promptement rendu aux bras de son père; il avait perdu connaissance et la retrouve bientôt au milieu des soins qu'on lui prodigue.

« Pressé de mille questions, il répond que, saisi par le froid, il a senti ses membres s'engourdir à mesure qu'il descendait. « J'espérais... dit-il, mais ma langue s'est glacée et mes yeux se sont fermés malgré moi. Je veux cependant tenter encore un effort, laissez-moi l'essayer. Je l'ai vu; il est là, étendu sur la neige comme sur son linceul. » Et le jeune homme se mit à pleurer amèrement.

« Le pauvre Jacques, délivrant son fils des liens qui l'entouraient, s'y attache à son tour. Il a plus de force, il espère un meilleur succès. C'est en vain; il descend à peine quelques pieds plus avant que son fils; le froid, un froid mortel, vient aussi fermer ses yeux qui ont contemplé pour la dernière fois le cadavre de son père.

Le bon Iaho n'a jamais eu d'autre sépulture.

Vous me demanderez peut-être, ajouta mon guide, comment le pauvre homme avait pu méconnaître ainsi sa route. Hélas! la neige était tombée toute la nuit dans la montagne, et il était bien aisé de se tromper. Mais un fait bien sûr aussi, c'est que ce jour-là Idérac, pressé par les deux jeunes étrangers, avait oublié son chapelet béni. Ses enfants l'ont retrouvé à la tête de son lit. Le petit-fils, qui le premier s'était dévoué, demanda ce seul bien de l'héritage de son grand-père; il le garde comme le trésor de sa chaumière, et on le voit bien souvent, le vieux chapelet entre ses mains jointes, à genoux au pied de la petite croix de bois qu'il a élevée lui-même au bord du précipice. »

Que ce simple monument de piété filiale arrête le voyageur et qu'il lui apprenne à ne pas affronter un danger dont des êtres chéris peuvent mourir.

Le vicomte Alfred DE HUSSIÈRE.

BEAUX-ARTS.

LES PAYSAGES.

Nous venons pour la première fois, mesdemoiselles, vous parler dans votre journal, et ce n'est pas sans une sorte de défiance que nous abordons, en nous adressant à vous, le chapitre des arts, que nous allons hasarder quelques conseils adressés à la science ou plutôt à l'emploi de votre imagination. Parler d'arts aux hommes, c'est se lancer avec eux dans ces vastes champs sans bornes où les routes seules sont tracées, leur montrer ce que leurs devanciers ont accompli de labeurs et leur enseigner que le géni est allé jusqu'ici, qu'à cette heure il s'est arrêté là, à cette place, où le dernier coup de pioche a été donné, non pour marquer un terme, une barrière, mais pour dire : « Vous qui nous suivez, voyez ce que nous avons accompli, reprenez notre œuvre où elle est restée et marchez. » Parler d'arts aux hommes, c'est remplir le rôle de ces historiens qui accompagnent les grandes expéditions, en notent les succès, en conservent les utiles travaux, les importantes découvertes. L'historiographe de l'art n'apprend rien aux artistes; il ne peut dire à celui-ci : Fais cela, ni à cet autre : Marche dans telles routes; il juge seulement les efforts, applaudit ou blâme, mais il accepte les positions prises et se pose sur le terrain où l'entraînent les combattants. Avec Ingres il cherche la science des habiles difficultés savamment vaincues; il lui tient compte du génie de ses études et de ses fautes, toutes fautes qu'elles soient, parce qu'elles touchent au sublime. Avec Delaroche, il fouille dans l'histoire, applaudit à la haute philosophie qu'il sait en faire jaillir sur la toile, et *lit* ses tableaux comme œuvres de peintre et d'historien. Avec Delacroix, il comprend la poésie qui s'exprime par de la couleur, et jamais il ne croit pouvoir se plaindre que celui-ci ait été plutôt poète qu'historien, tandis que cet autre est resté plutôt historien que poète. La vie de l'artiste est en

dehors de toutes les règles établies, son ame est créée à part, elle le conduit; il faut la suivre, discuter ce qu'elle accomplit, et non lui demander compte du pourquoi telle chose et non pas telle autre.

Parler d'arts à de jeunes femmes, à de jeunes filles, c'est indiquer un autre but, mesdemoiselles; votre vie, pour être heureuse, a besoin de calme, de repos; votre existence ne vous appartient pour ainsi dire que par moitié; vous avez été placées sur la terre comme des anges qui soutiennent et consolent. Jeunes, vous avez une mère qui cherche en vous, qui demande à vos cœurs toutes ces délicatesses d'affections que les hommes, entraînés par les grands travaux de l'humanité, ne savent comprendre; vous avez une mère qui complète par votre tendresse l'amour d'un mari et l'amour de ses fils; plus âgées, le noble sacerdoce de l'épouse et de la mère vous attend. Ce n'est donc point comme destinée que vous devez envisager l'art, mais seulement comme distraction agréable, comme ornement gracieux d'une éducation toute remplie de saintes et nobles séductions. Quant à celles d'entre vous, mesdemoiselles, qu'une grande nécessité ou une réelle vocation appellent à la vie d'artistes, à celles-là encore l'art se montre et doit être représenté tout autrement qu'il ne l'est aux hommes. L'art, leur dirons-nous, l'art du dessin, de la peinture, est l'expression de tout ce qu'il y a de gracieux, de goût de tendre poésie en vous; aux hommes la force et la création, à vous la grace et l'imitation et la recherche de la nature; laissez les grandes toiles et les vastes conceptions historiques à ceux qui peuvent en étudier la difficile structure par des travaux que vos mœurs, vos habitudes et toutes vos sublimes pudeurs de femme ne sauraient concevoir; soyez femmes, demeurez femmes dans toutes les expressions de votre génie ou de votre imagination.

A vous, mesdemoiselles, nous parlerons de la peinture et du dessin, comme nous vous parlerions de toute étude d'agrément; nous vous les conseillerons en les nommant d'agréables distractions. S'il nous est surtout permis de vous conseiller un choix dans les différents genres entre lesquels vous pouvez vous décider, nous vous conseillerons surtout la peinture du paysage. Les raisons que nous allons vous donner, pour vous faire incliner vers ce choix, vous convaincront peut-être. Veuillez donc nous écouter, puis peser dans vos jeunes têtes nos conseils et nos paroles.

L'étude du paysage est agréable en ce qu'elle n'exige ni commencements arides ni difficiles enseignements dont la nécessité ne se fait sentir que long-temps après. Dans l'étude du paysage chaque partie est un tout; un arbre est un tableau, comme une montagne, comme une cascade, comme une maison. Point d'aride apprentissage de musculature, point d'inutiles recherches de modèles satisfaisants; dans la nature du paysage, tout est beau, tout est modèle. Sûrement il existe des sites plus beaux les uns que les autres, mais partout vous rencontrerez des sujets pour votre pinceau, partout des moulins pittoresquement placés, partout de charmants bords de rivières, partout de vieilles cabanes bien moussues. Puis, l'hiver, vous pouvez étudier dans les cahiers que d'habiles maîtres font paraître pour votre instruction; en été vous mettez à profit les leçons de votre hiver.

Parmi les meilleurs modèles que vous pourriez consulter, mesdemoiselles, nous vous conseillerons le *Paysagiste* par M. J. Coignet, charmant et utile recueil d'études de paysages [1]; nous n'en connaissons pas de plus complet et qui explique mieux par des exemples ce qu'il veut enseigner. Le *Paysagiste*

(1) *Le Paysagiste*, cours d'études *progressives* de paysages, lithographiées par *M. J. Coignet*. 20 livraisons de *cinq* dessins chacune. Prix : 30 fr. — 10 livraisons ont paru; les autres seront publiées de vingt en vingt jours. On souscrit à Paris, chez Ed. Guérin et Comp., rue du Dragon, n. 30.

indique à merveille la manière de faire naître la nature sous le crayon, et cette explication est de première nécessité ; car il faut, avant de peindre ou de dessiner d'après nature, savoir comment et par quels moyens rendre, représenter ce qu'on aura sous les yeux. Personne mieux que M. J. Coignet ne peut vous enseigner cet art ; adressez-vous à lui, mesdemoiselles, consultez son livre. Avec ce livre vous pouvez apprendre, seules, le paysage ; mais revenons à l'étude du paysage et à ses avantages.

Nous établissons donc qu'à l'aide de M. J. Coignet et de la nature que vous traduirez, sur votre toile ou sur votre papier, pendant les journées de printemps, d'été et pendant les délicieuses matinées de l'automne surtout, nous établissons donc que vous savez peindre ou dessiner le paysage, et vos études préliminaires, votre apprentissage, n'auront été ni longs ni fatigants. Maintenant toute solitude est peuplée pour vous, tout vous parle dans la nature, tout se fait lire avec un sens plus complet ; vous comprenez mieux les immenses beautés qui se déroulent sous vos yeux. Les modèles de votre art vous suivent en tous lieux et sans que vous ayez à les attendre, sans crainte de leur imposer quelque fatigue ; vous pouvez sans cesse leur demander de poser ; vingt fois pour vous les mêmes lieux prendront un aspect différent, suivant les saisons, les heures du jour et les variations de l'atmosphère.

Voyagez seulement du nord au midi de la France ; que de tableaux, que de poésies diverses ! D'abord les longues et brunes plaines de la Flandre, avec leurs horizons bleus et tristes et les clochers qui paraissent au loin sortir de terre comme de vieux arbres dépouillés de branches et de feuilles ; puis la verte Normandie et ses belles villes et ses beaux monastères en ruines, et ses églises ouvrées de la main des fées ; puis la Bretagne et les bords de la Loire ; la Bretagne sauvage, comme échappée toute échevelée des mains des Druides ; les bords de la Loire, si peuplés de châteaux qu'ils paraissent une longue rue de palais suspendus sur des terrasses et des jardins. Puis encore que vous dire, mesdemoiselles ? Faut-il vous parler des bords du Rhin, des forêts de la Bourgogne, de cet immense jardin qui se nomme le Poitou, et de l'Auvergne toute bouleversée par des volcans aujourd'hui inconnus, et des grands châtaigniers du Limousin, et du Dauphiné, et des Alpes et des Pyrénées ? Oh ! oui, sur toutes choses, sur tous autres pays, nous vous parlerons des Pyrénées, ce pays aimé de Dieu, où le reste de la France se rend une fois en sa vie, comme les Musulmans se rendent à la Mecque ; les Pyrénées où toutes les natures existent, depuis les glaciers des Alpes jusqu'aux rudes montagnes brûlées par le soleil espagnol. Quand vous irez aux Pyrénées, mesdemoiselles, emportez un grand album et force crayons, pour dessiner les *mémoires* de cette partie de votre existence que vous aurez passée en ces beaux lieux. Aux Pyrénées sont la vie, la santé et ces larges joies du cœur qui naissent miraculeusement devant les merveilles de cette grande nature ; aux Pyrénées vous rencontrerez, suscités par la magie de l'entourage, l'art et la poésie.

Les Pyrénées sont belles, mais partout aussi la nature est belle à copier, soit qu'elle revête sa robe de verdure, soit qu'elle se dépouille de ses feuilles jaunissantes. Soyez donc paysagistes, mesdemoiselles ; peuplez vos albums des lieux que vous habiterez, de ceux que vous traverserez, de ceux surtout où vous aurez passé des jours heureux.

Profitez de votre printemps à vous, amassez en vos heures fortunées de doux souvenirs pour l'age mûr. La vue d'un site dessiné en des jours de bonheur rappelle pour un instant au cœur tout ce bonheur passé ; souvent ce n'est qu'un sourire à travers des larmes, mais c'est un sourire ; c'est un baume sur des blessures ; c'est peut-être une espérance. Que savons-nous enfin ? c'est le passé

tout entier qui vient parler à l'âme et parler bien puissamment, car il vient parler par la voix de tous ses témoins, et ce qu'il fait revivre revit dans une illusion complète. Soyez paysagistes, mesdemoiselles; au retour d'un voyage, il est si agréable d'ouvrir son album tout rempli à la curiosité de ceux qui ont gardé votre ville, votre maison, de ceux qui impatiemment ont attendu votre retour, et de voyager de nouveau avec eux en les initiant, au milieu des joies du foyer domestique, à toutes les joies des fatigues voyageuses. Soyez paysagistes surtout, mesdemoiselles, pour pouvoir dire quelque jour à des êtres bien chers : « Regardez, chers anges terrestres; ici je suis né; voyez cette vieille maison, et ce colombier en ruines où je nourrissais des pigeons, et ce bosquet et cette fontaine qui virent mes jeux et ceux de mes frères; tout ceci est mon enfance, ma joie; depuis j'ai bien pleuré, car voici le tombeau de ma mère. » Et les anges terrestres souriront et pleureront, comme ils vous verront faire, et votre vie leur sera connue; ils se rappelleront la maison de votre naissance, le colombier, le jardin, le bosquet et le tombeau de votre mère, et vous serez en leur mémoire avec vos joies et vos chagrins.

Maintenant, mesdemoiselles, nous avons dit tout ce que nous avions à vous dire pour vous conseiller l'étude du paysage. Croyez-nous, celui qui se prépare d'agréables souvenirs allonge heureusement sa vie; il se refait une autre jeunesse pour ses vieilles années. Adieu, jusqu'au mois prochain; nous vous donnons rendez-vous *au salon*. Pardonnez-nous ce long bavardage, et, si nous ne vous avons pas ennuyées, prouvez-nous-le en consultant et étudiant le bel ouvrage de M. J. Coignet, que nous vous avons indiqué.

Comte Horace de Viel-Castel.

ARTS D'UTILITÉ ET D'AGRÉMENT.

BLONDE ÉCONOMIQUE.

« Je viens te faire mon compliment, ma chère! une noce! une noce de cousine, de bonne amie! — Ah! répond Emma avec un triste sourire, adresse-moi plutôt un compliment de condoléance. — Comment, est-ce que tu n'y vas pas? — J'y vais. — Est-ce que tu n'as pas une toilette convenable? — Mon Dieu si! » Laure étonnée garda le silence; à cette dernière réplique, Emma avait un ton d'humeur, et pourtant elle avait reçu de Noémi, la future, une jolie robe de foulard. Laure ne savait que penser; en voyant cette tristesse mêlée de dépit, il lui venait des soupçons d'envie... Mais comment accuser d'une indignité pareille la bonne Emma?... « Mon Dieu, reprit-elle avec anxiété, explique-moi cette étrange affliction. — Oh! tu vas la comprendre; maman ne vient pas avec moi... — Pourquoi donc? — Tu sais combien j'ai souffert ce printemps; tu sais que mon excellente mère a tout prodigué pour me soigner pendant ma maladie, pour me distraire pendant ma convalescence; ces soins ont été fort coûteux. De plus, mon frère entrant à l'école militaire de Saumur, il a fallu fonder son trousseau; 1834 a donc été année de frais, année de gêne pour ma pauvre mère. Nous

ne nous en sommes pas aperçus, grace à son économie, à son admirable gestion; et, oublieuse comme on l'est à mon âge, moi je n'y songeais plus du tout, quand l'occasion de la noce m'en a cruellement rappelé le souvenir. En me réjouissant du plaisir attendu, je demandai hier à maman quelle serait sa toilette. « Ma fille, a-t-elle répondu, je n'en puis, je n'en dois pas faire. Les dépenses de cette année exigent quelques sacrifices; je sacrifie la noce, mon enfant. Ne te récries pas, cela me coûte peu, puisque ton père t'accompagne. — Ah! maman, porte, je te prie, l'économie sur moi.—N'as-tu pas ta parure à moitié; et d'ailleurs, une mise de jeune personne n'est rien, comparée à celle qu'il me faudrait; ainsi, n'en parlons plus; je feindrai une indisposition. » J'ai prié, supplié, passé cent fois ses robes en revue; à mes instances, à mes calculs, maman a toujours répondu : « Je ne puis être de la réunion; c'est un devoir de mère de famille; tu l'accompliras quelque jour. — Ah! que je suis à plaindre! aller m'amuser quand maman s'impose des privations, des privations dont je suis cause!...» Emma pleurait, pleurait à chaudes larmes. « Mais, lui dit Laure en l'embrassant, madame Delmance a bien une robe habillée, en soie?— Oui, une robe maïs; mais le bas est fané, la forme des manches hors de mode. — Eh bien! avec un beau volant, des manches de blonde blanche, une mantille pareille à double rang, ta mère serait superbe. — Comment, tu fais de ma peine un sujet de dérision! Ah! c'est bien mal! — Un moment, s'il te plaît. Te souvient-il de notre *broderie économique*, de cette manière d'employer les vieilles broderies à faire des parures nouvelles?[1]—Certainement, mais quel rapport?...— Par un procédé analogue d'application, nous ferons de la *blonde économique*. Avec peu de frais, peu de soins, tu offriras à ta bonne mère les brillants accessoires dont je viens de te parler; elle sera à la noce, et ton cœur dans la joie... Allons, ne m'embrasse pas si fort, et songeons aux moyens de succès.

« J'ai justement là tout ce qu'il nous faut : 1° de la blonde à la pièce qui se vend chez les marchands de nouveautés; 2° de la gaze-blonde à faire des robes de bal; 3° un dessin convenable pour régulariser la disposition des fleurs découpées sur cette dernière étoffe; 4° de la soie blanche torse ou *soie à jours*, fine comme le fil de Malines qui sert aux points de dentelle, ou d'Alençon; 5° de la soie demi-plate de moyenne grosseur, ou *soie à contours*; 6° du picot de blonde. Il n'est pas cher; à dix ou quinze centimes l'aune tu en trouveras chez les merciers bien assortis, et spécialement à Paris, rue aux Fers.

« Tu vois que ma gaze-blonde porte cette fleur répétée et disposée en lignes rapprochées; je l'ai choisie ainsi parce qu'il y a moins de perte en découpant, et que d'ailleurs cette fleur a tout-à-fait le caractère des dessins adoptés pour blonde, double qualité qui se rencontre aisément... Découpe ces fleurs en laissant autour un léger excédant de gaze et rassemble-les dans ce papier de soie, car il importe que l'ouvrage offre la plus grande fraîcheur. Attache d'autre part, de place en place, sur le dessin avec de fines épingles, cette large bande de blonde destinée à faire un volant. (*Voir* le dessin après la page 102.)

« Ce dessin, que tu peux calquer sur papier jaune afin de ménager la vue, présente des dents ondées dans chacune desquelles tu placeras, à quelque distance du bord, avec une épingle, une fleur découpée; cette partie excédante te servira plus tard à former les dents, à coudre le picot. L'ouvrage, ainsi préparé, monte à l'ordinaire la blonde en la cousant sur le papier; dirige surtout les points autour des fleurs pour les fixer solidement; puis nous allons nous occuper des *jours*.

« Passe d'abord à points de reprise un fil avec la *soie à jours* autour de l'intervalle *a*;

(1) Voyez, *Journal des Jeunes Personnes*, t. I, p. 47.

coupe ensuite, à l'aide de ciseaux fins, à quelques lignes du bord *b b*, le clair qui, dans la gaze blonde, simule les *jours*, et fais avec la même scie un large cordonnet autour de ce bord. La partie *a* montre alors à découvert la blonde sur laquelle tu feras le point *à œil de perdrix* usuel, sur le tulle, et tel qu'il est indiqué dans le *Manuel des demoiselles*. C'est exactement le *jour* ordinaire des blondes. Nous en verrons bientôt la fleur.

« Si tu désires, Emma, que la blonde appliquée puisse se blanchir, tu répéteras, sur tous les contours, le cordonnet de soie fine, puis tu le couvriras d'un fil de soie demi-plate. Si, au contraire, tu tiens peu au blanchissage, tu te borneras à passer ce dernier fil sans faire préalablement le cordonnet. — Que me conseilles-tu? — Le premier procédé donne beaucoup plus de travail; la blonde blanchie est toujours terne, et d'ailleurs celle-ci est si peu coûteuse qu'il vaut mieux la renouveler. — Va donc pour le mode expéditif.

— Comme il l'est en effet! Voici tes *jours* faits, tes contours bordés; il ne reste plus que le bord. Pour l'exécuter, passe sur la ligne courbe du feston *e, a, d*, la soie de contours doublée; c'est le *fil de bordure;* démonte après cela ta blonde en évitant bien d'érailler. C'est fini. Alors découpe, tout autour des fleurs, l'excédant de gaze, chose facile à raison de la transparence de cette étoffe et du contraste qu'offre son tissu avec les réseaux de la blonde.

« Notre découpage va vite, comme tu vois; faisons aussi vite le bord. A cet effet retranche de *c* en *d*, un peu au-dessous du fil de bordure, la partie de blonde excédante et présentant une ligne droite. A l'aide d'un *surjet à la reine*, fait avec la soie à jours, tu fixes, en serrant les points, le peu de blonde qui dépasse le fil de bordure sur lequel s'opère ce surjet. Ton bord étant ainsi parfaitement solide, tu vas y coudre le picot, toujours avec la soie très fine. C'est bien, l'œuvre est achevée. Sous un papier de soie repasse la blonde appliquée, mais que ton fer soit médiocrement chaud, car autrement tu pourrais la jaunir. Qu'en dis-tu? — Ah! Laure, c'est charmant! comme ces fleurs de gaze imitent bien le tissu des fleurs de blonde; comme elles font corps avec celle-ci; comme cette ligne de soie blanche et brillante trace élégamment les contours! il est impossible de découvrir l'application.

— Maintenant, ma chère, établissons nos comptes. Pour 3 fr. de gaze-blonde, 6 fr. de blonde à la pièce et trois jours de travail j'ai obtenu un demi-voile d'une aune un quart, représentant une blonde d'environ 40 francs l'aune [1].

« Tu vois à cette heure quel parti tu peux tirer de ce procédé. Avec de la gaze-blonde à petits dessins, ou bien à dessins un peu élevés, tu peux à volonté former sur la blonde un *plain* ou semé, des colonnes, des guirlandes, etc. Quand la nature des fleurs ne permet pas de faire des *jours* on s'en dédommage en les traversant par une ligne d'œillets, de *bride à l'échelle, etc.* Cet ornement a pour but d'embellir, de consolider l'application. »

Oh! qu'Emma fut contente de voir la blonde se broder si rapidement sous ses doigts; qu'elle fut heureuse de jouir de la surprise de sa mère, de la voir parée de son travail!... N'ayant pas connu son chagrin, vous n'aurez pas sa joie, mesdemoiselles; mais si vous essayez la *blonde économique*, je puis vous garantir de la manière la plus formelle tout le plaisir d'un plein succès.

Mme Elisabeth Celnart.

(1) Le fait et le calcul sont rigoureusement exacts.

HISTOIRE.

SOUVENIRS DU MOIS DE MARS.

Lorsque Romulus, fils présumé du dieu de la guerre, eut fondé le repaire qui devait un jour faire l'admiration des siècles et dicter des lois à l'univers, il régla tant bien que mal la révolution de l'astre du jour, et divisa l'année en dix mois. Il appela le premier du nom de son père, et le mit sous la protection de Minerve. Le mois de mars fut alors personnifié sous la figure d'un homme couvert d'une peau de louve; un bouc, des hirondelles, un vase de lait étaient autant d'emblèmes désignant que le mois de mars annonçait le retour du printemps et présidait à la renaissance de la nature.

A Rome, au mois de mars, on célébrait dans l'antiquité diverses fêtes qu'on peut citer pour leur singularité.

Les *Anciles*, ou fête du bouclier sacré. Nous dirons un mot de son origine. Numa Pompilius, sage législateur, quelles que fussent du reste ses idées relativement à la Divinité, avait compris qu'il ne serait pas plus facile de fonder une société sans croyance, que de bâtir une citadelle sur des nuées; il savait que les passions des hommes ne peuvent être réprimées que par la divine puissance. Pour la faire honorer dans l'absence de la vérité, il eut recours aux subterfuges : il disait avoir reçu du ciel un divin bouclier qui devait assurer la prospérité de Rome tant qu'elle aurait le bonheur de le posséder. Pour éviter la spoliation de ce précieux talisman, on en fit faire onze parfaitement semblables, et tous furent confiés à la garde de douze prêtres vêtus de tuniques bariolées, et portant des casques guerriers. Tous les ans, au mois de mars, ces douze prêtres se promenaient processionnellement par la ville en chantant des hymnes et frappant en mesure sur les mystérieux boucliers avec de courtes et brillantes épées.

Les *Vestalies*, fête en l'honneur de Vesta. Ce jour-là, on conduisait pompeusement dans les rues de Rome des ânes parés de fleurs et de guirlandes, et portant des pains en guise de colliers.

Les *Fornacales*, en l'honneur de Fornax, déesse qu'on invoquait quand on faisait le pain, et surtout lorsqu'on faisait un peu rôtir le blé avant que de le moudre.

Étrange aveuglement de la folie des hommes! chez les anciens, à l'apogée de la civilisation, on multipliait les dieux, tandis que chez les modernes, à l'apogée aussi de la civilisation, l'existence de Dieu a été contestée et méconnue. Nous croyons pouvoir nous permettre d'avancer qu'il nous semble moins absurde de diviniser les hommes extraordinaires et toutes les choses qu'on a peine à s'expliquer, que de refuser l'hommage dû au divin Créateur, quand on ne peut ni voir, ni entendre, ni penser, sans être forcé de courber le front devant la céleste puissance.

Le 7 mars 1680, mariage de Monseigneur, fils de Louis XIV, avec Marie-Christine de Bavière, fille de l'électeur Ferdinand-Marie et d'Adélaïde de Savoie. Le roi et Monseigneur allèrent recevoir la jeune princesse à Vitri-le-Français, et la conduisirent à Châlons où se trouvaient la reine et toute la cour. Le mariage fut célébré dans la cathédrale de cette ville, par le cardinal de Bouillon. Il y eut à cette occasion des fêtes et des

réjouissances magnifiques à Châlons. La France était dans l'état le plus prospère alors: paisible au dedans, respectée au dehors; les arts et la littérature s'y cultivaient avec splendeur. Quelque temps après ce mariage, le roi, accompagné de la reine, de ses enfants et d'une partie de la cour, partit pour aller visiter les travaux ordonnés sur les côtes et sur la frontière. Partout où leurs majestés ne séjournaient point, elles prenaient leurs repas dans leur carrosse, qui se trouvait assez grand pour y dresser une table. Après l'inspection des fortifications, des chantiers, des arsenaux, du Havre, de Boulogne, de Calais, le monarque se rendit à Dunkerque où l'on avait préparé un vaisseau magnifiquement gréé, pour donner le spectacle des grandes manœuvres à leurs majestés. Les dames, toutes brillantes de soie, de jeunesse, de pierreries, de beauté, eurent alors la satisfaction d'assister à un grand combat naval, de se trouver à la portée du canon, de sentir l'odeur de la poudre se mêler à celle du goudron, de voir arriver à l'abordage des vainqueurs furieux avec des haches étincelantes au milieu du feu et de la fumée: et tout cela sans le plus petit danger. La mer elle-même, toute bonace, semblait se prêter complaisamment à ces jeux guerriers; le vent ne soufflait que tout juste ce qu'il fallait pour contribuer aux divertissements de cette cour fastueuse. Ce fut sur ce beau bâtiment que Louis XIV reçut le colonel Churchill, depuis fameux duc de Marlborough, que la cour de Londres s'était empressée de lui envoyer pour le complimenter. Le gouverneur des Pays-Bas lui dépêcha aussi le marquis de Wagnie pour lui baiser les mains au nom du roi d'Espagne: c'était à qui ferait des politesses à ce prince qui faisait construire des bastions, placer des canons le matin, lorsque le soir il s'enivrait de parfums et de plaisirs. Après les fêtes, les récompenses aux marins, les honneurs, réceptions et congés des ambassadeurs, le monarque se remit en route et visita Ypres, Douai, Arras, Lille, Valenciennes, Sédan, Bouchain, etc.; partout il donna des ordres pour mettre ces places en bon état; et toute l'Europe se mit à trembler à cause de la promenade festoyante du roi de France.

Le 24 mars 809, mort de Haroun-al-Raschild, un des successeurs de Mahomet, célèbre par sa dévotion, sa bravoure, ses qualités et ses défauts. On dit qu'il avait fait huit fois le pélerinage de la Mecque; qu'il distribuait des sommes considérables aux pauvres et faisait cent génuflexions par jour. Il remporta de grandes victoires et soumit une partie de l'Afrique, de l'Asie et de l'Europe au midi. Magnifique, libéral, Haroun-al-Raschild protégeait les sciences et les arts, répandait les bienfaits sur ses peuples et la terreur parmi ses ennemis; mais en même temps il se montrait dur, inflexible, capricieux, ingrat. Du reste, un de nos mélodramaturges a popularisé le nom de ce prince sur les boulevards. Il est plus connu parmi une certaine classe que divers princes français dont les noms ne sont pas moins recommandables. Haroun-al-Raschild était contemporain et allié de Charlemagne, et lui envoya pour présent une horloge et un éléphant, lesquels étaient deux grandes curiosités pour le temps. A propos de cet Haroun-al-Raschild, il nous revient une petite histoire que nous allons essayer de vous raconter.

Un homme possédait un trésor. Obligé de faire un grand voyage, et ne sachant à qui le confier, pour ne point tenter la cupidité du dépositaire, il mit ses pièces d'or dans une cruche, les couvrit d'une couche d'olive, pria un voisin de lui garder cette précieuse cruche jusqu'à son retour et partit. Longtemps après, un soir, en soupant, le voisin dit à sa femme qu'il avait grande envie de manger des olives, et comme elle lui faisait observer qu'il était trop tard pour en aller quérir, il lui dit d'en prendre à la cruche du voyageur: « Ce serait mal, répondit la femme, on ne doit point toucher à un dépôt quel qu'il

son.—Bah! reprit le mari, quel mal peut-il y avoir en cela? quelques olives n'ont point de valeur; le voisin ne s'en apercevra pas: puis d'ailleurs, pour le repos de ta conscience, celles que nous prendrons aujourd'hui, demain on les remplacera.» La femme fut vaincue par la dernière partie de ce discours; et tous deux allèrent entamer la fatale cruche. Mais que devinrent-ils lorsqu'ils virent briller les pièces d'or parmi les olives! Ils furent d'abord bien surpris, puis ils pensèrent à devenir tout d'un coup riches en s'appropriant ce trésor. La femme, tout éblouie par l'idée d'un heureux avenir, sentit évanouir ses scrupules; le mari lui représenta que le voyageur ne reviendrait peut-être jamais, qu'il était peut-être mort, et que d'ailleurs il avait manqué de confiance envers eux en ne leur disant pas ce que la cruche contenait; et que, puisqu'on ne leur avait donné que des olives à garder, ce n'était aussi que des olives qu'on était en droit de leur réclamer. Enfin, le mauvais esprit leur suggera vingt méchants subterfuges, de même qu'il arrive toujours lorsqu'on se laisse aller au désir de commettre une mauvaise action. Bref, la cruche fut vidée de ses pièces d'or, et remplie par des olives. Ainsi, une petite gourmandise non surmontée leur fit violer un dépôt de peu de valeur; et cette faute, légère en apparence, les conduisit à la consommation d'un grand crime.

Lorsque le voyageur fut de retour, que devint-il à son tour en voyant sa pauvre cruche veuve de ses pièces d'or? D'abord il se désola, puis dénonça le voisin comme un voleur; mais celui-ci jouissait d'une bonne réputation. Les juges furent bien embarrassés; il n'y avait point de témoins pour les éclairer. Le voyageur jurait que la cruche était pleine d'or; l'autre jurait n'avoir pas touché au dépôt qui lui avait été confié. Les juges renvoyèrent la cause devant le calife: c'était ce même Haroun-al-Raschild dont nous avons parlé tout à l'heure, lequel avait pour habitude de se déguiser pour se promener par la ville comme un simple particulier, afin de voir par lui-même ce qui s'y passait, et d'entendre ce que le peuple pensait de sa personne. La veille du jour où il devait prononcer dans l'épineuse affaire des olives et du trésor, il sortit accompagné de son grand visir, pour faire sa promenade accoutumée, tout soucieux de savoir quels moyens il emploierait pour découvrir la vérité et juger selon l'équité. Après avoir parcouru divers quartiers, se trouvant fatigués et dans une rue peu passante, le calife et son visir se reposèrent sur un banc, près d'une pauvre maison dont la porte cochère, formée de planches mal jointes et tout usées, laissaient voir et entendre tout ce qui se faisait et disait dans la cour; or il y avait là une troupe d'enfants qui jouaient au tribunal et se mettaient en devoir de prononcer sur la grande affaire des olives et des pièces d'or dont on parlait par toute la ville. Une grosse pierre couverte d'un lambeau de tapis figurait le trône du commandeur des croyants, et un petit garçon fort espiègle s'était chargé de le représenter. Le successeur du prophète examinait cette scène avec le plus vif intérêt. Les rôles étaient distribués: le petit juge prit place avec beaucoup de dignité, fit avancer les parties, reçut la déposition de l'accusateur, écouta attentivement la défense de l'accusé. «Qu'on me fasse venir un marchand d'olives,» dit ensuite le petit calife avec gravité. Lorsque celui-ci parut, il lui ordonna d'expertiser les olives, et de lui dire depuis combien de temps elles étaient préparées. Le marchand obéit et prouva qu'elles étaient fraîches et cueillies dans l'année. Or, puisque le voyageur avait fait une absence de deux ans, il était évident que le dépositaire était coupable. Frappé de cette idée lumineuse, le calife rentra dans son palais; le lendemain, il envoya chercher l'enfant, lui fit prendre sa place et répéter à son audience solennelle tout ce qu'il avait dit la veille en jouant. Le criminel fut condamné à mourir; le calife fit donner une brillante éducation au jeune gar-

çon, et lui assura un rang distingué dans ses états. C'est ainsi que justice fut rendue; et dans cette affaire, enveloppée d'une si profonde obscurité, la sagacité d'un enfant avait suffi pour confondre le crime et le faire punir.

Mme DE NELLAN.

TOILETTE DE PRINTEMPS.

Tous les ans le printemps revient, mesdemoiselles, et tous les ans il semble que ce soit une fête nouvelle. Le printemps est votre saison, à vous; c'est celle de la jeunesse, c'est la plus belle phase de votre vie. Quinze ans et le printemps, une jeune fille et une violette, ne sont-ce pas mêmes choses?

Dégagez-vous donc de vos sombres manteaux, de vos fourrures, de vos lourdes robes. Livrez-vous à ce premier soleil qui rend vos joues fraîches, à ce vent attiédi qui fait voler sur vos fronts les boucles de vos cheveux. Mars a déjà de belles journées qui vous forcent à rejeter vos capotes de velours et vous montre pour vos promenades des capotes vertes et des écharpes de soie bigarrées.

Déjà nous voyons pour vous, mesdemoiselles, les coiffures printannières que l'on vous destine, des formes un peu élevées comme celles de l'hiver, et serrant contre les joues, pour préserver le visage du vent et des derniers froids; capotes en double pou de soie ou en velours des Indes avec un nœud de satin liseré.

Il y a pour vos demi-toilettes de jour des étoffes de fantaisie qui sont moins brillantes que la soie et moins chaudes que la laine; c'est un mélange de soie et de laine; le *tissu d'Auran*, à petites fleurs couleur sur couleur, et le *taffetas de laine* à mille raies, également couleur sur couleur. Un des plus jolis que nous ayions remarqués était d'un gris noisette, très doux et convenable aussi pour une robe du soir; avec ce gris incertain on peut porter comme accessoires toute espèce de rubans; le bleu, le rose, le cerise et le vert s'en détachent avec éclat.

Une forme de manchettes que nous vous enseignerons peut être faite plus ou moins simple. C'est une bande plate en batiste, bordée à l'une des extrémités d'une basse Valenciennes légèrement froncée. Sous la bande de batiste, qui doit être brodée et haute de trois doigts, vous placez un ruban de couleur qui fait transparent. Quelquefois, pour le soir, ces manchettes sont en mousseline, et vous mettez à l'endroit où elles ferment, une rosette de ruban qui se trouve en bracelet sur le poignet. Tout-à-fait simples elles sont bien aussi en batiste unie, garnie d'une dentelle froncée et fermée par des petits boutons de percale.

Un bijou bien simple et de bien bon goût pour vous, mesdemoiselles, est l'*épingle de famille* en cristal et or, formant une plaque carrée longue, de laquelle pendent comme fermoirs un ou trois petits cœurs. La plaque et les cœurs s'ouvrent et sont destinés à contenir des cheveux.

Les étoles de ruban peuvent être portées convenablement à votre âge, mesdemoiselles; elles ôtent à une toilette habillée cette intention de parure qui souvent ne convient pas à telle ou telle circonstance. Avec une étole vous n'êtes pas absolument en robe décolletée.

Les grandes manches *à la* PAGODE que vous avez portées cet hiver à vos manteaux sont gracieuses en étoffe claire. La mousseline blanche est ce qui convient le mieux pour votre âge, avec cette façon un peu sérieuse.

BLONDE ÉCONOMIQUE.

(Voir page 96.)

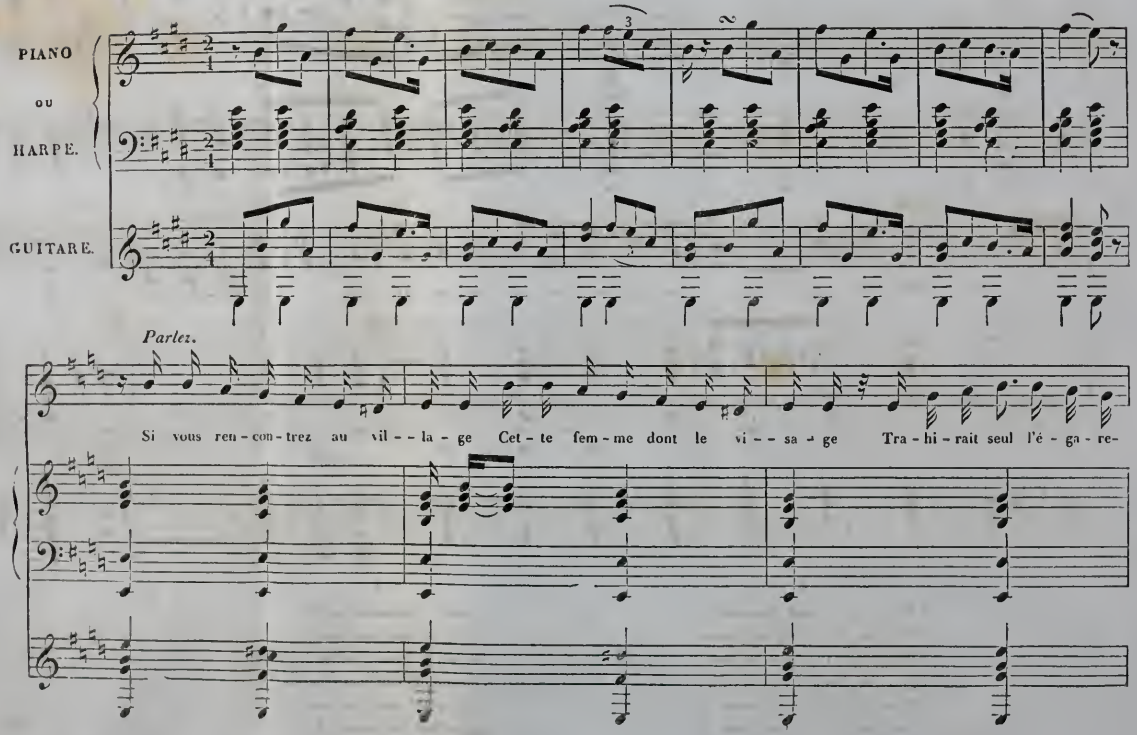
Nous conseillons à nos jeunes lectrices, qui voudront essayer de la blonde économique, de calquer ce dessin, afin de ne pas gâter, en le détachant, le feuillet auquel il tient.

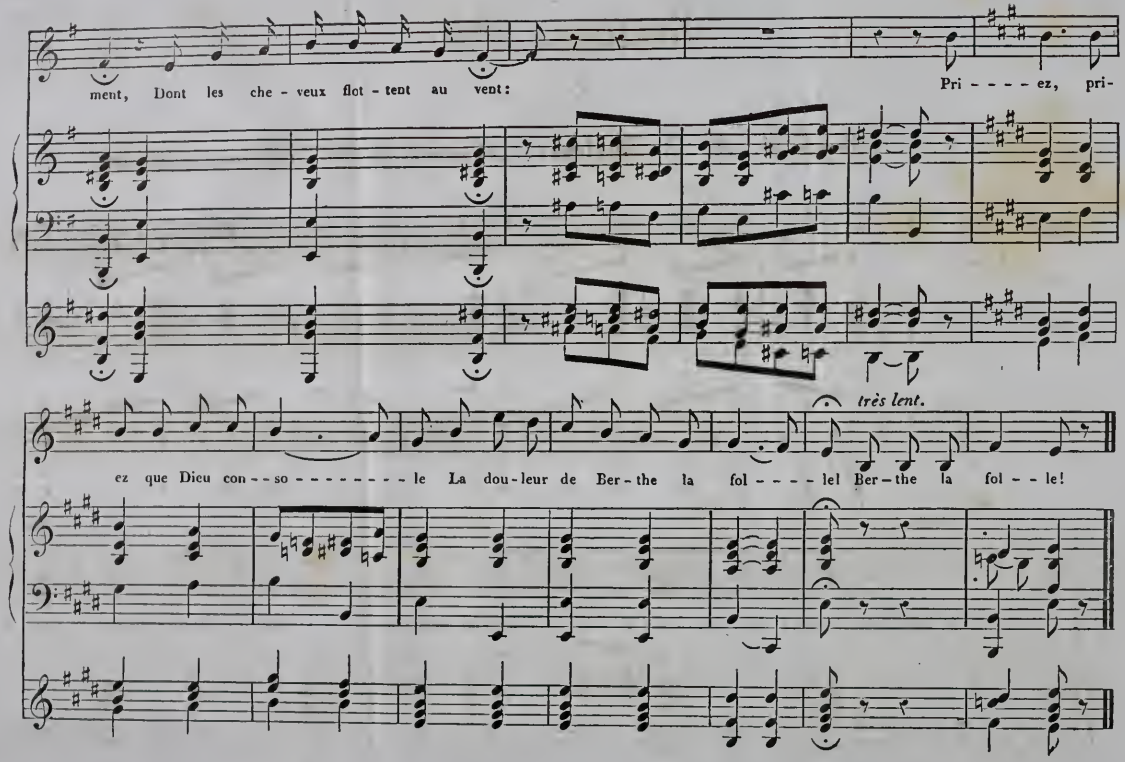
(1835.— Journal des Jeunes Personnes.)

Berthe la Folle.

Romance.

Paroles de M. **A. Duplessy**, *Musique de Mme Clémentine* **du Bos.**





2.

De regrets son ame oppressée
N'a plus, dit-on, qu'une pensée.
Pour elle, ici, plus de bonheur!
Plus d'espérance dans son cœur!
Priez, priez que Dieu console
La douleur de Berthe la folle!

3.

La mort a moissonné sa fille;
Et depuis, loin de sa famille,
Berthe, les yeux mouillés de pleurs,
Poursuit des fantômes vengeurs.
Priez, priez que Dieu console
La douleur de Berthe la folle!

Musique imprimée par les procédés de G. Duverger.

MADAME DE MAINTENON.

Et moi pour toute brigue et pour tout artifice,
De mes larmes à Dieu j'offrais le sacrifice.
RACINE, *Esther*.

Il fait nuit et quelques cierges éclairent à peine une petite chapelle bien modeste; un prêtre est à l'autel, assisté par un autre ecclésiastique. Un homme et une femme, en habits très simples, sont agenouillés sur deux coussins rouges; deux autres hommes se tiennent debout derrière. — C'est Harlay de Chauvalon, archevêque de Paris, qui bénit le mariage de Louis de Bourbon, quatorzième du nom, roi de France et de Navarre, avec Françoise d'Aubigné, veuve de Paul Scarron. Le prêtre assistant est le père La Chaise, confesseur du roi. Les deux témoins sont Montchevreuil et Bontems, premier valet de chambre.

Voilà ce qui eut lieu, en janvier 1686, dans le château de Versailles, au fond de l'appartement occupé depuis par le duc de Bourgogne. Et cette cérémonie fut tenue secrète, et ce mariage, très historique, fut toujours problématique à la cour, et la veuve Scarron acheta la terre de Maintenon érigée en marquisat, et s'appela ainsi jusqu'à sa mort, sans avoir été reine et sans même avoir été officiellement la femme du roi.

Certes, la destinée de madame de Maintenon tient du phénomène quand on rapproche le point de départ du point d'arrivée. Voltaire a cependant remarqué, dans son *Siècle de Louis XIV*, qui en traversera bien d'autres, que l'histoire fournit beaucoup d'exemples de fortunes plus grandes et plus marquées qui ont eu des commencements plus petits. Il cite la marquise de Saint-Sébastien, que Victor-Amédée, roi de Sardaigne, épousa, et qui n'était pas au-dessus de madame de Maintenon; l'impératrice de Russie, Catherine, qui était fort au-dessous, et la première femme de Jacques II, roi d'Angleterre, qui lui était bien inférieure, d'après les préjugés de l'Europe inconnus dans le reste du monde. Toutefois, et Voltaire aurait dû le remarquer aussi, ces élévations extraordinaires apparurent à des époques ou à des cours et parmi des nations qui n'étaient point parvenues à l'apogée de puissance, de civilisation, de majesté ou seulement d'étiquette dont ne descendirent jamais la cour et la France de Louis XIV. Puis ces étonnantes fortunes de quelques femmes s'expliquent au moins par leur jeunesse ou par celle des princes qui les ont élevées au trône. La première fougue des passions franchit bien des distances en quelques heures. Mais que le roi de France, qui n'a pas beaucoup moins de cinquante ans, épouse une de ses sujettes qui en a un peu plus; que ce roi soit Louis XIV, la plus majestueuse *des majestés*, et que cette dame soit la veuve de Scarron, du grotesque et burlesque Scarron... c'est là qu'il y a prodige. Ce qui a dû être prodigieux aussi, c'est le mérite de la femme qui a pu amener un tel roi à une telle action. Le caractère de madame de Maintenon a été jugé fort diversement; on peut se sentir de la sympathie ou de l'éloignement pour elle, il est impossible de ne pas admirer sa supériorité. Les grandes choses n'arrivent jamais aux gens médiocres, ou du moins ne leur arrivent pas long-temps.

Voyez par quels rudes échelons cette femme célèbre est montée au faîte de la

grandeur : elle naît, en 1635, dans la prison de Niort où son père, Constant d'Aubigné, fils de Théodore-Agrippa d'Aubigné, gentilhomme ordinaire de la chambre de Henri IV, et Anne de Cardillac, sa mère, étaient enfermés pour raisons politiques. Ils étaient dans une telle misère que la pauvre mère présentait son sein, presque privé de lait, tantôt à son enfant, tantôt à son mari, dont le désespoir avait aliéné l'esprit. En 1639, les parents de la petite Françoise, qui avaient recouvré la liberté, s'embarquent avec elle pour l'Amérique où ils vont tenter fortune. Elle est, pendant la traversée, atteinte d'une telle maladie, qu'on la croit morte. Arrachée des bras de sa mère, un matelot va la jeter dans l'Océan... Madame d'Aubigné, en lui donnant un baiser, s'aperçoit qu'elle respire encore et la ramène à la vie. Quelques jours après un corsaire attaque leur bâtiment et tout l'équipage est sur le point de périr. Arrivée à la Martinique, la jeune enfant est laissée un matin sur le rivage par la négligence d'un serviteur, et déjà un serpent commençait à la dévorer. Plus tard, le feu prend à l'habitation de ses parents et peu s'en faut qu'elle y périsse dans d'affreuses souffrances. Ramenée en France, orpheline de père, à l'âge de douze ans, elle est élevée avec la plus grande dureté chez madame de Neuillant, sa parente, qui la charge des plus vils détails de la maison. Françoise aidait le cocher à panser les chevaux et elle gardait les dindons. Un jeune paysan devient épris de ses graces modestes et la demande en mariage. Alors madame de Neuillant la met au couvent des Ursulines de Niort, en laissant la pension à payer par madame de Villette, excellente femme, autre parente de sa mère. C'est là que Françoise, instruite d'abord dans la religion protestante, se convertit au catholicisme. De ce moment, madame de Villette, calviniste exaltée, cesse de payer sa pension. Les religieuses se lassent bientôt de garder Françoise gratuitement et écrivent à madame d'Aubigné de reprendre sa fille, qui est ramenée à Paris. La mère et la fille étaient dans le plus grand dénuement. Le hasard (si toutefois il y a du hasard dans le monde) les conduit chez le poète Scarron qui logeait auprès d'elles rue d'Enfer. Cet homme, dont l'esprit très distingué s'était avili par de burlesques turpitudes, mais qui avait conservé un cœur droit et un caractère noble et désintéressé, se trouvait fort en crédit à la cour, où quelques-uns lui pardonnaient ses poésies plus que licencieuses, en faveur de ses belles qualités, et où beaucoup d'autres toléraient ses vertus par égard pour ses turpitudes mêmes qui les amusaient. Madame d'Aubigné retournait souvent dans la maison de Scarron, que fréquentait la meilleure compagnie, dans l'espoir d'y trouver des protecteurs; mais elle mourut laissant sa fille sans aucune ressource. Paul Scarron, disgracié de la nature, paralysé de la moitié du corps, offre sa main à mademoiselle d'Aubigné ou une dot pour retourner au couvent, si elle préfère ce dernier parti. Elle accepte la main de Scarron, du cul-de-jatte Scarron. Elle avait alors dix-huit ans, une figure et un esprit d'ange. Son mari meurt en 1660, ne lui laissant que des dettes. Replongée dans la misère, madame Scarron refuse néanmoins la main d'un très grand seigneur, parce qu'il avait les sentiments et l'esprit communs. Ses amis sollicitent en vain pour elle la continuation d'une pension de quinze cents livres, dont son mari avait joui en qualité *de malade de la reine*. Résolue de s'expatrier, elle se fait cependant présenter à madame de Montespan qui était alors toute-puissante. La favorite, enchantée de ses manières et de son esprit, la présente à son tour au roi qui lui accorde une pension de deux mille francs et la nomme gouvernante du comte de Toulouse et du duc du Maine. Cependant Louis XIV ne l'aimait pas, tout en l'estimant beaucoup; ce qu'il croyait connaître de son humeur et de son caractère ne lui plaisait point. En 1672,

madame Scarron, accompagnant aux eaux de Barrège les deux jeunes princes, écrit directement au roi; ses lettres l'étonnent et le charment. Au retour de madame Scarron, il s'accoutume à la voir; il passe peu à peu de l'aversion à la confiance et de la confiance à l'amour. La pieuse modération et la sagesse vertueuse qu'elle montrait à Louis XIV avaient, pour ce monarque fatigué des autres genres de séduction, tout l'attrait de la nouveauté. Elle s'empare bientôt de toute l'ame du roi; elle lui savait dire des vérités sévères avec une grace infinie. Louis XIV, à cette époque de sa vie, désirait être amusé et soigné; il avait besoin d'une compagne qui eût un esprit supérieur et un caractère facile à se plier au sien. La reine n'existait plus; le père La Chaise lui proposa de s'unir par un mariage secret à madame Scarron, devenue marquise de Maintenon, et le roi y consentit. A peine la première femme du royaume, madame de Maintenon se renferme dans ses appartements, ne voyant que le roi et deux ou trois dames de son âge. Une grande tristesse la saisit au milieu de sa gloire; l'année même de son mariage elle obtient de Louis XIV la permission de fonder à Saint-Cyr, au bout du parc de Versailles, une communauté de trente-six religieuses et de vingt-quatre cœurs converses pour élever et instruire trois cents jeunes demoiselles pauvres et de famille noble; madame de Maintenon pensait sans doute aux pénibles années de son enfance, en fondant cette institution, et ce bienfait même indique tout ce qu'elle avait souffert. Louis XIV dota cette maison magnifiquement; madame de Maintenon en fit elle-même les réglements avec Godet et Desmarets, évêque de Chartres. Pour y être admises, il fallait que les demoiselles eussent au moins sept ans et douze ans au plus; elles n'y restaient que jusqu'à l'âge de vingt ans et trois mois, et en sortaient avec une dot de mille écus. Les élèves de Saint-Cyr recevaient des leçons de religion, de vertu, de style et de composition, d'histoire ancienne et moderne, de géographie, de musique et de dessin. Madame de Maintenon surveillait elle-même leurs progrès; ce furent là ses plus grands plaisirs pendant son règne voilé. A la mort du roi, en 1715, madame de Maintenon se retira tout-à-fait à Saint-Cyr, partageant tous les soins pénibles de l'éducation et se mêlant aux jeux de ses filles d'adoption. Elle vécut ainsi quatre ans; puis elle ferma, dans un couvent, ses yeux qui s'étaient ouverts dans une prison.

Une chose qui intéresse toujours, c'est de rappeler les mots et les réparties des enfants qui sont devenus des personnages célèbres. A l'âge de quatre ans la petite Françoise d'Aubigné qui, au sortir des prisons de Niort, avait été emmenée au château Trompette, à Bordeaux, y jouait souvent avec la fille du concierge, enfant de son âge. Celle-ci, qui avait un petit ménage d'argent, reprochait un jour à Françoise sa pauvreté. « Je ne suis pas aussi riche que vous, il est vrai, répliqua Françoise, mais je suis une demoiselle et vous ne l'êtes pas. »

Quelque temps après, lorsque le vaisseau qui l'emportait en Amérique fut attaqué par un corsaire, tout l'équipage était dans les transes; Françoise resta très calme et dit seulement à son frère : « Si nous étions pris, nous ne serions plus grondés. »

Quand un incendie dévora leur habitation de la Martinique, comme Françoise pleurait beaucoup, son père la réprimanda vivement en lui disant : « Faut-il tant pleurer pour la perte d'une maison? — Ce n'est pas la maison que je pleure, répondit Françoise, c'est ma poupée qui brûle. »

Un jour que son frère paraissait effrayé des peines que les méchants subiraient en enfer : « Crois-m'en, lui dit Françoise alors âgée de cinq ans et demi, tout cela ne sera pas éternel; le bon Dieu se ravisera. »

Vers le même temps, madame d'Aubigné se plaisait souvent à raconter devant elle les exploits de son grand-père et la faveur dont Henri IV l'avait comblé. « Et moi! dit l'en-

fant, ne serai-je rien? Eh! que veux-tu être? demanda sa mère.—Reine de Navarre, répliqua-t-elle. » Ne dirait-on pas qu'une vision de l'avenir avait passé devant ses yeux!

Plus tard, à l'âge de treize ans, quand les religieuses de Niort s'efforçaient à grand' peine de la convertir à la foi catholique : « J'admettrai tout, disait elle, pourvu qu'on ne m'oblige pas à croire que ma bonne tante de Villette sera damnée. » Et c'est cette petite calviniste opiniâtre qui, un jour, toute-puissante, devait conseiller et arracher au roi la révocation de l'Édit de Nantes! La vie et le cœur humain ne sont que misérables contre-sens.

Deux mots historiques peignent le charme de son esprit et l'ambitieuse morosité de son caractère :

Etant madame Scarron, elle donnait des soupers où elle parlait et racontait avec tant d'agréments, que les convives, en l'écoutant, ne songeaient guère au service de la table. Un de ses gens lui dit une fois à l'oreille : « Madame, encore une petite histoire; le rôt nous manque aujourd'hui. »

Lorsqu'elle fut *madame Louis XIV*, la gêne et les ennuis de sa position étaient devenus tels qu'elle écrivait un jour à son frère : « Je n'y puis plus tenir, je voudrais être morte. — Vous avez donc parole d'épouser Dieu le père? répondit d'Aubigné. »

Cette étrange mélancolie qu'elle a trouvée sur les marches du trône était devenue sa compagne obstinée. La plupart de ses lettres en portent l'empreinte, toutes remplies qu'elles sont de hautes pensées, de grace et d'élégance.

« Que ne puis-je vous donner mon expérience? écrivait-elle à madame de la Maisonfort; que ne puis-je vous faire voir l'ennui qui dévore les grands et la peine qu'ils ont à remplir leurs journées? Ne voyez-vous pas que je meurs de tristesse dans une fortune qu'on aurait peine à imaginer?... »

« Quel supplice, écrit-elle encore à madame de Bolymbroke, d'amuser un homme qui n'est plus amusable! Ecrivez-nous des nouvelles, car nous mourons d'ennui! »

En effet, cette obligation d'amabilité, cette condescendance perpétuelle, cette abnégation de soi-même pour les volontés capricieuses d'un maître généreux et tendre, mais exigeant et blasé, sont une sorte de martyre d'autant plus affreux qu'il a été volontaire et que l'orgueil en fait un besoin.

En tout, rien n'est pire qu'une position fausse, quelque brillante qu'elle soit, et madame de Maintenon en était là.

Son mariage qui n'était pas reconnu, ce titre dont elle ne pouvait jouir publiquement devinrent pour elle une contrainte et une servitude qui lui arrachèrent plus de plaintes que les malheurs et l'indigence de ses premières années. Les honneurs qu'elle recevait dans l'intimité ne la dédommageaient point de la honte des interprétations et des conjectures dont elle se savait être l'objet à la cour et dans le peuple. Sa conscience était en repos et son honneur en discussion; l'ambition était satisfaite et non l'amour-propre, le plus jaloux, le plus impérieux des amours.

Madame de Maintenon entendait la messe dans une de ces tribunes à balustrades dorées, qui ne semblaient réservées que pour la famille royale, et cependant aucun officier, aucun gentilhomme ne l'escortait et ne se tenait debout derrière son fauteuil. Elle se coiffait et s'habillait devant le roi qui l'appelait *Madame* tout court; elle ne se levait qu'un instant quand Monseigneur ou Monsieur entraient. Les princes et princesses du sang n'étaient admis dans son appartement que par des audiences demandées ou lorsqu'elle les envoyait chercher pour leur faire quelque réprimande. Elle n'appela jamais la duchesse de Bourgogne que *mignonne*, et celle-ci ne la nommait que *ma tante*... Et cependant hors du palais et dans ses rapports extérieurs tout symptôme de puissance disparaissait. La

princesse de Soubise lui ayant écrit, et s'étant servi de la formule *avec respect*, madame de Maintenon termina sa réponse par cette phrase : « A l'égard du respect, qu'il n'en soit point question entre nous; vous n'en pourriez devoir qu'à mon âge, et je vous crois trop polie pour me le rappeler. » Ses sentiments, comme son destin, furent une contradiction notoire. Elle ne se départit point un seul instant du plus entier dévouement à la personne du roi... et ne lui pardonna jamais de l'avoir privée du titre de reine. Son élévation ne fut pour elle qu'une retraite où ses journées s'écoulaient dans la plus monotone dignité. Tous les jours le roi venait chez elle après son dîner, avant et après le souper; il y travaillait avec ses ministres pendant que madame de Maintenon s'occupait à quelque lecture ou à quelque ouvrage de main, prenant soin d'être distraite et de paraître indifférente aux affaires du gouvernement, qu'elle dirigeait en secret.

Du reste, la modération qu'elle s'était prescrite ne se démentit jamais; elle ne profita point de sa position pour élever ni enrichir sa famille, car elle exigeait des autres le désintéressement qu'elle avait pour elle-même. Le roi lui disait fréquemment : « Mais, madame, vous n'avez rien à vous.— Sire, répondait-elle, il ne vous est pas permis de me rien donner. » Elle n'oublia pourtant ni les pauvres, ni les personnes de mérite qui sont souvent les mêmes gens. Le marquis de d'Angeau, Barillon, l'abbé Testes, Racine, Boileau, Vardy, Bussy, Montchevreuil, mademoiselle de Scudéry, madame Deshoulières, se ressentirent plus d'une fois de sa haute et généreuse influence. Madame de Maintenon regardait sa faveur comme un fardeau que la bienfaisance seule pouvait alléger; c'est là sa grande vertu qui, avec ses constants et heureux efforts pour ramener le roi et la cour dans les voies de la vertu et de la piété, doivent faire excuser en elle une ambition et des rigueurs politiques qui sont haïssables par elles-mêmes. On peut dire que madame de Maintenon intrigua pour le bien comme tant d'autres intriguent pour le mal. Ses deux grands torts furent son ingratitude envers madame de Montespan, qui avait été la première cause de sa fortune, et son intolérance envers les protestants, dont elle avait suivi le culte avec ardeur dans sa jeunesse; et elle ne paraît pas s'en être jamais repentie, parce qu'elle crut de bonne foi ou qu'elle parvint à se persuader avoir agi ainsi pour le triomphe de la morale et de la vraie religion.

Au surplus, elle soutint et consola Louis XIV dans les revers du sort et le rendit aussi grand que ses malheurs, dont il eût pu se laisser accabler sans le secours de ses douces et éloquentes exhortations. Les plaisirs et les amours du roi n'avaient jamais mis le moindre trouble dans le gouvernement, et plus tard les cruels retours de la fortune n'ont point troublé l'ame du roi. C'est pourquoi Louis XIV restera toujours comme le soleil de la royauté, malgré les nuages qui l'ont voilé vers le soir de sa vie, et les insultes que lui ont jetées d'en-bas quelques blasphémateurs.

Le goût de la poésie et des choses d'esprit n'abandonna jamais madame de Maintenon, et la postérité n'oubliera pas que c'est à elle que la France doit *Esther* et *Athalie*, qu'elle fit composer par Racine et qu'elle fit représenter par ses chères élèves de Saint-Cyr : spectacle unique où des prélats et des jésuites s'empressaient de se faire inviter, et où présidait le grand roi qui applaudissait le grand poète. Hélas ! tout cela n'empêcha pas Racine de mourir quelques années après de la douleur d'avoir un peu déplu à Louis XIV. Etrange petitesse du génie ! on sait, en effet, que madame de Maintenon, ayant demandé à Racine un mémoire qui peignît à grands traits la misère et les souffrances du peuple, elle présenta ce mémoire au roi qui en témoigna de l'humeur. Elle eut alors la faiblesse d'en nommer l'auteur et celle de ne

pas le défendre, car elle oubliait tout quand elle craignait de choquer les sentiments du roi. Racine, plus faible encore, fut pénétré d'un chagrin qui le conduisit au tombeau. Que de mystères dans l'ame humaine!

Et quelle chose plus inconcevable que l'épouse de Louis XIV regrettant bien des fois son premier mari, son pauvre difforme Scarron! Et à y regarder de près, cela s'explique. Madame Scarron était jeune et belle, et encensée par tout ce que Paris renfermait de seigneurs élégants et spirituels; car le poète Scarron, tout misérable qu'il était, voyait les plus grands personnages de la cour, tant l'esprit et le talent ont toujours été en France une aristocratie qui va de pair avec toutes les autres. La femme de Louis XIV, ayant gagné des années et perdu autant de charmes, n'avait pour courtisan que le vieux roi et ne voyait intimement que trois ou quatre vieilles femmes... En vérité, l'or et la puissance de plus ne compensent point les beaux seigneurs et les bons rires de moins. Cela est juste et providentiel. Quand je vois un ambitieux triste et un riche ennuyé, je me dis: « Il doit y avoir bien des pauvres joyeux, bien des petits contents; mon Dieu, que vous êtes sage et bon! »

Aussi Voltaire remarque fort judicieusement que, dans l'épitaphe de madame de Maintenon, ces messieurs des Inscriptions ont trop affecté d'oublier le nom de Scarron. Ce nom n'est point avilissant, et l'omission ne sert qu'à faire penser qu'il peut l'être. Mais les flatteurs de rois!.. on les retrouve dans les épitaphes comme dans les épithalames. La mort n'y fait rien, parce qu'il y a toujours des vivants dont ils attendent la pratique.

Le passage suivant d'une lettre de la veuve de Scarron est fort curieux en ce qu'il réhabilite le caractère d'un poète dont l'esprit avait pris un mauvais tour. Après la mort de son mari, un homme à la mode, le marquis C***, lui offrit sa main; c'était un riche parti, elle le refusa: « Que pensez-vous, écrivait-elle alors, de la comparaison qu'on a osé faire de cet homme avec M. Scarron? Grand Dieu! quelle différence! sans fortune, sans plaisirs, mon mari attirait chez moi la bonne compagnie; celui-ci l'aurait haïe et éloignée. M. Scarron avait cet enjouement que tout le monde sait et cette bonté d'esprit que personne ne lui a contestée; celui-ci n'a l'esprit ni brillant, ni solide, ni badin; s'il parle il est ridicule. Mon mari avait le fond excellent; je l'avais corrigé de ses licences; il n'était ni fou, ni vicieux par le cœur; d'une probité reconnue, d'un désintéressement sans exemple. C*** n'aime que ses plaisirs; il n'est estimé que d'une jeunesse perdue, livré à ses passions stupides, dupe de ses amis, haut, emporté, avare et prodigue; au moins m'a-t-il paru tout cela.» Ne trouvez-vous pas, mesdemoiselles, que cette lettre fait le plus grand honneur au bon sens et même au bon cœur de madame de Maintenon?

La fondation de l'établissement de Saint-Cyr suffirait pour illustrer cette femme illustre à tant de titres. Son tombeau, placé au milieu de la communauté, sans doute pour que l'ombre de la fondatrice veillât encore sur ses filles adoptives, eut, en 1793, les honneurs de la profanation et de la destruction. Les révolutionnaires la traitèrent en reine. Mais, la troisième année du consulat de Bonaparte, les élèves du collége de Saint-Cyr élevèrent un nouveau monument à madame de Maintenon, avec cette inscription qu'on y lit encore aujourd'hui:

Elle fonda Saint-Cyr, édifia la France;
Son tombeau fut détruit, ses restes outragés;
La jeunesse en gémit, et la reconnaissance
Erige une autre tombe à ses mânes vengés.

Ce qu'il y a de glorieux encore pour madame de Maintenon, c'est que l'empereur Napoléon conçut en partie l'idée et le plan de ses magnifiques établissements d'Ecouen et de Saint-Denis d'après les bases et les réglements de l'institution de Saint-Cyr.

Et ce qu'il y a de bizarre dans tout cela,

c'est que le couvent de Saint-Cyr, créé pour l'éducation de trois cents demoiselles, est à présent une école militaire, et que, d'un autre côté, cinq cents jeunes filles de la Légion-d'Honneur ont remplacé les vieux moines de Saint Denis.

Toutes les choses de ce monde changent de destination. Les hommes n'en auront jamais qu'une : C'est de se conduire ici-bas de manière à être bien reçus là-haut.

Émile Deschamps.

LA ROMANCE DE NINA.

Dans l'hiver de 1799, une femme de trente-cinq ans à peu près, encore belle et vêtue fort simplement, parcourait la rue Saint-Denis, regardant à toutes les portes où se trouvaient des écriteaux, avec l'air de chercher un logement à sa convenance. Elle s'appuyait d'un côté sur le bras d'une jeune personne de seize ou dix-sept ans, dont la jolie taille, les traits nobles et doux, attiraient l'attention des passants, en dépit de la robe de toile commune et du chapeau fané qu'elle portait; de l'autre elle tenait par la main une petite fille âgée de dix ans au plus, fraîche, riante, et qui, par la gaîté de son babil, parvenait à dissiper de temps à autre la profonde mélancolie empreinte sur le visage de ses deux compagnes.

Ces trois personnes s'arrêtèrent enfin à la porte d'une allée qui donnait entrée dans une maison de mince apparence, mais fort propre. La dame, après avoir pris dans une boutique voisine quelques informations sur les appartements meublés qui s'y trouvaient à louer, monta jusqu'à l'appartement du quatrième, lequel était composé de deux chambres et d'une petite salle à manger, l'arrêta pour le prix de cinquante francs par mois, et vint l'habiter avec les deux jeunes personnes dont nous avons parlé et qui étaient ses filles.

Celle qui se logeait dans un si modeste réduit était née et avait long-temps vécu dans l'opulence. Veuve du marquis de Rostain qu'elle avait suivi dans l'étranger en 1792, sa fortune, comme celle de son mari, était devenue le bien de la nation. Le marquis était mort à Francfort l'année précédente, ne laissant à sa femme et à ses enfants que deux cents louis, faible reste d'une somme fort considérable qu'il avait emportée avec lui en quittant la France. Une pareille ressource était bien insuffisante, on le sent, pour faire vivre long-temps la marquise et ses filles dans une ville étrangère, où, sans parents, sans amis assez intimes pour lui en tenir lieu, elle n'avait pas même l'espoir de tirer grand parti de ses talents et de son travail. Effrayée du triste avenir qui attendait ses enfants, elle n'hésita pas à tout braver pour les arracher à la misère, et, dès que le temps eut calmé les premiers accès du désespoir causé par la mort de son mari, elle partit pour la France où elle était condamnée à mort comme émigrée, et prit seulement soin d'y rentrer sous le nom de madame Dupré.

La marquise de Rostain avait laissé à Paris un cousin-germain qui, bien que plus âgé qu'elle, l'avait jadis chérie comme sa sœur. Le comte de Sannois, c'est ainsi qu'il s'appelait, non-seulement n'avait point émigré, mais son fils était entré fort jeune au service de l'armée française, et, parmi tant de braves, avait fait remarquer sa bravoure au point de parvenir rapidement aux grades élevés. Comme plus d'une fois madame de Rostain avait vu le nom de son jeune parent cité avec éloge dans les journaux, c'était

surtout sur la protection de M. de Sannois qu'elle croyait pouvoir compter, soit pour recouvrer, s'il était possible, une partie de sa fortune personnelle, soit au moins pour se faire rayer de la fatale liste.

Quel fut donc son désappointement quand, dès le lendemain de son arrivée à Paris, elle apprit que M. de Sannois voyageait en Italie depuis six mois, que l'époque de son retour n'était point fixée, quoique l'on pût supposer qu'elle serait prochaine, et que son fils était en Égypte où il avait suivi Bonaparte.

Madame de Rostain, qui ne possédait plus alors que la moitié de la faible somme qu'avait laissée son mari, se serait livrée au plus grand désespoir si son courage n'eût été soutenu par celui de sa fille aînée. Quoique Léontine eût à peine dix-sept ans, son intelligence et son caractère, développés par le malheur, étaient fort au-dessus de son âge. Elle consola sa mère, lui rappela le temps où, pour subvenir aux dépenses de la longue maladie qui leur avait enlevé M. de Rostain, sans épuiser leur petit trésor, elles avaient travaillé toutes deux.

« Pourquoi ne ferions-nous pas à Paris ce que nous avons fait à Francfort, maman? dit l'aimable fille; puisqu'il est si important que vous ne soyez reconnue par personne, et que nous avons besoin de vivre dans la plus grande solitude, nous pouvons nous loger avec économie dans un de ces quartiers que le beau monde n'habite pas, ne sortir qu'à la nuit pour prendre l'air et travailler tout le jour. Il vous sera facile de placer nos ouvrages chez quelque marchande qui ne vous connaîtra que sous le nom de madame Dupré, et l'argent que nous pouvons gagner ainsi, joint à celui qui vous reste, doit suffire et bien au-delà jusqu'au retour de notre cousin. »

Madame de Rostain se résolut à suivre les avis de Léontine; elle ne tarda pas à venir s'établir dans le petit logement dont on a parlé plus haut, non sans verser plus d'une larme sur le sort de ses pauvres enfants. Pour une légère somme par mois, une vieille femme, qui logeait dans la maison, venait tous les matins faire le gros du ménage; Léontine se chargea de tout le reste. On eût dit qu'elle se multipliait, car elle ne souffrait pas que sa mère prît la moindre peine; et dès qu'elle s'aperçut que la nourriture, prise chez un mauvais traiteur, nuisait à la faible santé de madame de Rostain, elle parvint bientôt à préparer elle-même le frugal repas de la famille.

Avec quelle tendresse, avec quel amour la pauvre mère suivait-elle des yeux cette charmante créature, toujours calme, toujours riante, qui semblait s'amuser des soins les plus pénibles et les plus fatigants! Dès que Léontine avait fini ce qu'elle appelait son ouvrage, elle venait gaîment s'asseoir près de sa mère et de sa sœur, travaillait à une broderie, faisait une bourse, un sac, ou tout autre objet de fantaisie dont madame de Rostain avait trouvé le débit chez une grosse mercière de la rue Saint-Denis, qui payait un prix fort modique, mais qui payait comptant.

Madame de Rostain, et même la petite Juliette, ne quittait point l'aiguille tant qu'il faisait jour; aussi, la nuit venue, était-ce une grande joie pour toute la famille que celle d'aller faire une longue promenade sur les boulevards, pour peu que le temps le permît. Un soir, la mère et les deux filles avaient été jusqu'à la Madeleine et revenaient très fatiguées, quand, tout près de la rue Saint-Denis, elles furent arrêtées non-seulement par un groupe considérable assemblé sur le boulevard, mais aussi par les sons d'une fort belle voix qui partait du milieu de la foule. Une femme, dont un grand voile noir cachait la figure, chantait, en s'accompagnant d'une guitare, un air italien fort difficile, et le chantait avec beaucoup plus de goût et de méthode qu'on ne devait en attendre d'une artiste de ce genre. Aussi, dès qu'elle eut fini, chacun s'empressa-t-il de

jeter quelques sous dans le petit panier qu'elle avait posé près d'elle à terre. « Cette femme est vraiment surprenante, dit Léontine; permettez-vous, maman, que je lui donne une petite pièce de monnaie? » Et, sur le consentement de sa mère, elle jeta dix sous.

La musique que l'on venait d'entendre fournit un sujet de conversation jusqu'à l'heure de se mettre au lit; et le lendemain matin Léontine en avait encore l'esprit occupé au point qu'elle demanda à la femme de ménage si cette pauvre créature, qui chantait si bien, était connue dans le quartier. « Ah! vous l'avez entendue? répondit la mère Boudreau; n'est-il pas vrai qu'elle a un fameux gosier? c'est comme un rossignol; aussi, je m'arrangerais bien d'une de ses soirées pour vivre toute ma semaine.

— Croyez-vous donc, répliqua Léontine, que si la pauvre malheureuse avait pu faire quelques économies, elle continuerait ce triste métier?

— Bah! bah! c'est que ça n'a pas d'ordre; ça dépense, ça boit.

— Vous la connaissez donc? reprit mademoiselle de Rostain.

— Pas du tout; il n'y a pas plus de six semaines qu'elle vient tous les jeudis sur notre boulevard; elle n'est pas du quartier. C'est quelque coureuse, voilà tout. »

Léontine ne croyait point au mal et ne pouvait souffrir la médisance; de plus, le talent de la pauvre femme l'avait séduite, aussi rompit-elle aussitôt cette conversation qui ne diminua rien de sa pitié pour la chanteuse.

Comme, avant de s'établir à Francfort, M. de Rostain et sa famille avaient passé deux ans en Italie, Léontine, dont la voix était superbe, avait pris alors des leçons des meilleurs maîtres, ce qui avait prodigieusement augmenté le goût qu'elle avait toujours eu pour la musique. Il était rare qu'en travaillant près de sa mère elle ne fredonnât pas quelques-uns des morceaux qui lui revenaient en tête; et, le jour dont nous parlons, elle se mit à chanter de suite, et d'une manière vraiment remarquable, celui qu'elle avait entendu chanter la veille par la pauvre femme. « Quel dommage, Léontine, dit la petite Juliette quand sa sœur eut fini, quel dommage que tu n'aies plus ton piano pour t'accompagner!

— Ou du moins une guitare, répondit Léontine. Cette musique italienne ne va pas sans accompagnement. »

C'était la première fois que Léontine exprimait un regret relatif aux agréments de sa vie passée; aussi madame de Rostain n'y fut-elle pas indifférente; et, deux jours après, étant sortie pour porter, selon sa coutume, l'ouvrage de la semaine, elle remit en rentrant à sa fille chérie une fort belle guitare qu'elle venait d'acheter. « Ah! maman, s'écria Léontine en couvrant de baisers les mains de sa mère, que je me reproche d'avoir parlé de cela! vous venez de dépenser beaucoup d'argent pour moi, j'en suis sûre?

— Pas beaucoup, mon amour, répondit la pauvre mère, et du moins tu pourras nous faire de la musique; cela me réjouira, Léontine. »

Tous les soirs, en effet, Léontine, avant d'aller se mettre au lit, prenait sa guitare; elle chantait les airs qui plaisaient le plus à sa mère ou à sa sœur; et cette douce récréation terminait gaîment pour elle et pour celles qui l'écoutaient de tristes et pénibles journées.

L'été tout entier se passa sans apporter aucun changement à la position de la petite famille. Il n'était pas question du retour de M. de Sannois; on ignorait même à son hôtel quelle partie de l'Italie il habitait pour le présent. Cependant le travail assidu de madame de Rostain et de ses filles ne suffisait point aux dépenses du ménage, et la faible somme que l'on possédait encore diminuait chaque jour. Léontine, qui se refusait presque le nécessaire, suppliait madame de Rostain de ne point renoncer elle-même à une foule de petites choses coûteuses que

l'âge et la longue habitude d'une grande fortune avaient rendues des besoins. Ses prières à cet égard étaient d'autant plus instantes, que la santé de cette mère chérie s'affaiblissait visiblement. Madame de Rostain maigrissait d'une manière effrayante; elle rentrait souvent très fatiguée de sa promenade du soir, qui chaque jour devenait plus courte, mais qu'elle s'obstinait à faire pour que ses filles pussent prendre l'air quelques instants. Bientôt on se borna à faire un tour sur le boulevard le plus voisin et à s'y asseoir pendant une heure. Léontine eut donc tout le temps d'observer la pauvre chanteuse; elle ne tarda pas en effet à reconnaître que cette femme devait gagner beaucoup d'argent, car un grand nombre de personnes jetaient des pièces blanches dans le petit panier. Léontine commençait à croire que la mère Boudreau pouvait bien avoir raison, quand tout à coup la chanteuse cessa de venir; et plus d'un mois s'étant passé sans qu'elle reparût, Léontine se plut à croire que la pauvre femme avait fait une petite fortune.

L'état de madame de Rostain empirait de jour en jour; une fièvre lente la dévorait. Enfin elle consentit à consulter un médecin, qui n'hésita pas à déclarer qu'elle était gravement malade, et qui lui défendit surtout de sortir et de travailler. La faiblesse de sa tête ne lui permettant plus de se charger d'aucun soin, Léontine devint la dépositaire d'une dizaine de louis qui restaient encore pour fournir aux besoins de la famille. La pauvre enfant se félicita beaucoup de cet arrangement, attendu que le régime ordonné par le médecin étant fort coûteux, madame de Rostain n'aurait jamais voulu le suivre, si l'on n'était parvenu à lui cacher non-seulement le prix des médicaments, mais les autres dépenses qu'il nécessitait.

Pour comble de malheur, Léontine, forcée de se partager entre les soins du ménage et les soins qu'elle donnait à sa mère, avait à peine le temps de travailler, en sorte que bientôt elle ne comptait plus l'argent qui restait dans la bourse sans verser des larmes. Cette somme ne pouvait suffire au-delà d'un mois; madame de Rostain, loin de se rétablir, était réduite à rester le plus souvent au lit; chaque heure qui s'écoulait amenait la misère. Léontine cachait ses cruelles inquiétudes à sa mère et à sa sœur; toutes les nuits, tandis que Juliette dormait paisiblement à côté d'elle, ses pleurs inondaient sa triste couche; avec un déchirement de cœur inexprimable elle priait Dieu de venir à leur secours; mais, dès que le jour paraissait, elle essuyait ses larmes, pour entrer dans la chambre de sa mère le visage calme et le sourire sur les lèvres.

Enfin le moment fatal arriva. Quelques sous seulement restaient dans la bourse; et la mère Boudreau, depuis une semaine, prenait à crédit le pain et la viande. Madame de Rostain allait donc mourir faute de secours! Juliette allait mourir de faim! « Mon Dieu! s'écriait Léontine, demain, demain peut-être je ne pourrai plus leur cacher notre affreuse position! il faudra tout dire! il faudra tout dire! »

La malheureuse enfant venait de desservir le frugal dîner auquel Juliette seule avait touché. Assise près du lit de sa mère, elle restait plongée dans des pensées si douloureuses, que par moments sa raison était prête à l'abandonner. Il ne faisait plus assez clair pour travailler, mais pas encore assez nuit pour allumer la seule chandelle qui restait dans le ménage. « Il y a bien longtemps que tu n'as pris ta guitare, Léontine, dit madame de Rostain; chante-moi donc quelque chose, cela me fera plaisir. »

Quoique bien peu en train de chanter, comme on imagine, la pauvre enfant ne voulut pas refuser cette dernière joie à sa mère. Elle obéit; et, le cœur gros de soupirs, les yeux pleins de larmes, elle chanta les malheurs imaginaires de Robin Gray. Tandis que sa douce et belle voix réjouissait le cœur de madame de Rostain, une idée subite vient la

frapper : elle se rappelle la chanteuse du boulevard. Cette femme a disparu ; celle qui prendrait sa place ferait la même recette sans doute ; mais c'est l'aumône qu'il faut demander ! l'aumône ! eh bien ! oui ; Léontine croit devoir tout faire pour venir au secours des êtres chéris dont elle est le seul appui. C'était elle qui, depuis que madame de Rostain ne sortait plus, allait reporter et reprendre de l'ouvrage chez la mercière de la rue Saint-Denis ; et toujours elle avait attendu qu'il fît nuit pour risquer ce court trajet dans la rue. Dès le lendemain soir, sous prétexte de se rendre chez cette femme, elle dit adieu à sa mère, la recommande à tous les soins de Juliette ; et, retournant dans sa chambre, elle se couvre d'un grand voile noir, prend sa guitare et gagne le boulevard.

Le cœur de la pauvre petite battait si violemment, qu'elle craignait de n'avoir pas la force d'exécuter son projet ; mais elle pense à sa mère, à Juliette. Elle pose à terre le petit panier, et se met à chanter la romance italienne de Nina[1].

Dès les premières mesures plusieurs personnes s'arrêtèrent, et bientôt la foule entoura la jeune chanteuse, chacun exprimant par quelques mots la surprise et l'admiration. Léontine n'aurait point entendu ces éloges, que l'empressement que l'on mit à remplir le petit panier l'aurait assez instruite du succès qu'elle obtenait. Le premier couplet était à peine chanté, que tous ceux qui l'écoutaient avaient contribué selon leurs moyens à la recette, qu'elle jugeait devoir être considérable ; aussi chanta-t-elle le second couplet plutôt pour reconnaître la bienfaisance de son auditoire, que dans l'espoir d'obtenir davantage. Un seul jeune homme en effet s'approcha quand elle eut fini, et jeta son offrande en prononçant deux ou trois mots qu'elle n'entendit point.

Dès que Léontine fut rentrée, elle se hâta de compter son trésor, et sa surprise égala sa joie lorsqu'elle aperçut, parmi les sous et la monnaie blanche, une pièce d'or. « Vingt francs ! s'écria-t-elle, vingt francs et quinze, cela fait trente-cinq ! Voilà plus qu'il ne faut pour vivre une semaine. Jeudi prochain j'y retournerai ; j'y retournerai tous les jeudis, jusqu'à ce qu'elle ne soit plus malade. O mon Dieu ! ajouta-t-elle en joignant les mains, je vous rends grace ! c'est vous qui m'avez inspiré cette pensée ! »

Le jeudi suivant en effet Léontine retourna sur le boulevard ; dès qu'elle fut arrivée à la place qu'elle avait choisie, elle avait commencé à jouer la ritournelle d'un petit air italien. « La romance de Nina ! » dit une voix très douce qui se fit entendre près d'elle. — Faisons ce qu'on désire, pensa la pauvre enfant, fort indifférente d'ailleurs sur le choix du morceau. Elle chanta donc la romance : son succès fut le même ; et quand elle se tut, le même jeune homme s'approcha, en sorte que Léontine ne put trouver une nouvelle pièce d'or dans le petit panier sans en attribuer le don à ce généreux amateur.

Madame de Rostain avait laissé au suisse de M. de Sannois une lettre qui renfermait son adresse sous le nom qu'elle portait à Paris, en priant instamment cet homme de la remettre ou de la faire passer à son maître dès que la chose lui serait possible. Le jeudi qui suivit celui dont nous parlons, Léontine était résolue à retourner encore sur le boulevard, lorsque dans la matinée une voiture s'arrêta devant l'allée de la rue Saint-Denis. Un monsieur d'un certain âge en descendit, demanda madame Dupré ; et dès le soir même madame de Rostain se trouvait transportée dans un magnifique hôtel de la rue de Grenelle, où M. de Sannois lui prodiguait ses soins et se trouvait heureux d'accorder un asile à ses chères parentes.

« Je crois rêver, Léontine, disait madame de Rostain dont un bonheur aussi inattendu semblait avoir ranimé les forces.

(1) De Paësiello.

— Ah! ma chère maman, répondit Léontine en baisant avec transport les mains de sa mère, jugez combien il était temps que Dieu vînt à notre secours; il n'y avait plus rien dans la bourse. » Mais la joie de la pauvre enfant ne la troubla pas au point de lui faire ajouter que cette bourse était vide depuis quinze jours; elle craignit trop d'affliger sa mère et garda son secret.

La mère Boudreau avait reçu l'ordre d'apporter le lendemain matin à l'hôtel de Sannois divers effets dont madame de Rostain n'avait pu se charger en quittant son modeste asile. La bonne femme fut exacte; et comme elle aidait Léontine à défaire les paquets et à tout ranger dans les armoires : « Je suis bien aise que nous soyons seules, mademoiselle Dupré, lui dit-elle; car j'ai quelque chose à vous conter qui va bien vous surprendre, ma foi!

— Qu'est-ce donc? demanda Léontine.

— Croiriez-vous qu'hier soir, vers les huit heures... oui, il pouvait bien être huit heures, car les réverbères étaient allumés depuis très long-temps, comme j'étais à causer à notre porte avec le marchand de marrons, il est venu à nous un beau jeune homme, mis comme un prince, pour s'informer de la jeune chanteuse qui logeait dans notre maison, disait-il, et qui n'était pas venue le soir sur les boulevards, comme elle faisait tous les jeudis. J'ai eu beau l'assurer que c'te courense n'avait jamais logé chez nous, il m'a soutenu qu'il l'avait vue jeudi dernier rentrer dans notre allée; si bien que, pour lui ôter cette idée-là, j'ai été obligée de lui nommer tous nos locataires l'un après l'autre.

— Et vous avez nommé ma mère, dit Léontine fort contrariée.

— Sans doute, madame Dupré et ses deux filles : est-ce qu'il y a du mal à cela?

— Non, si vous n'avez pas eu l'indiscrétion de lui apprendre notre nouvelle adresse.

— Je ne crois pas, dit la mère Boudreau avec embarras, je ne crois pas que... » Madame de Rostain étant alors entrée dans la chambre, Léontine fit signe à la vieille femme de se taire et fut obligée de la laisser partir sans en apprendre davantage, ce qui l'inquiétait extrêmement.

Aucune femme ne faisant les honneurs de la maison où M. de Sannois logeait seul avec son fils, il jugea convenable de faire servir ses cousines dans leur appartement, jusqu'au jour où madame de Rostain serait en état de descendre dans la salle à manger avec ses filles. Le frère le plus tendre et le plus généreux n'aurait pu recevoir chez lui sa sœur avec plus de délicatesse et d'amitié que n'en témoignait M. de Sannois à son infortunée parente. Dès le jour même il commença à faire les démarches nécessaires pour obtenir que madame de Rostain fût rayée de la liste des émigrés et reprît ce qui restait encore à vendre de ses biens. Tout lui présageait, disait-il, la réussite de cette affaire; aussi l'espérance et la joie étaient-elles rentrées dans le cœur de la pauvre mère, qui retrouvait de même ses forces et sa santé. Pendant deux ou trois jours néanmoins, M. de Sannois ne parla point de lui présenter son fils; mais la voyant enfin beaucoup mieux, il demanda la permission d'amener Gustave de Sannois qui désirait beaucoup connaître ses cousines. « Quoique jeune et militaire, ajouta-t-il, Gustave est aussi prudent que discret; j'ai cru devoir tout lui dire, d'autant plus que je compte principalement sur lui pour appuyer nos demandes auprès des ministres. »

En conséquence, M. de Sannois monta le soir avec son fils. Gustave joignait à une figure très agréable la tournure la plus noble et la plus élégante. Il lui fallut peu de temps pour acquérir toute la bienveillance de madame de Rostain et de ses filles, auxquelles il montra dès l'abord plus d'amitié qu'on ne devait en attendre d'un parent jusqu'alors inconnu. Il contemplait madame de Rostain ou madame Dupré avec l'air d'un vif intérêt; et plus d'une fois il ramena l'en-

tretien sur l'obscur réduit dans lequel elle avait vécu si long-temps avec tant de courage. « Voilà celle qui nous donnait du courage, dit madame de Rostain en montrant Léontine: sans elle, depuis un an, j'aurais cessé de vivre. » Et tandis que Léontine baissait les yeux avec embarras, Juliette racontait dans le plus grand détail de quel secours sa bonne sœur avait été dans le petit ménage. « Assez, assez, Juliette, disait Léontine; tout cela est si simple, qu'il est inutile d'en parler. »

Peu à peu les regards de Gustave cessaient de s'attacher sur madame de Rostain pour se porter sur Léontine. « Serait-ce elle qui chantait sur le boulevard pour les nourrir? se dit-il avec une émotion de cœur inexprimable. » Il en fut bientôt convaincu, lorsque madame de Rostain parla de l'époque à laquelle elle avait cessé de pouvoir sortir de sa chambre.

A partir de ce moment, Gustave vint tous les soirs passer plusieurs heures avec ses cousines. De plus en plus il reconnaissait dans Léontine tant de bonté, d'esprit et de raison, qu'il comprit et partagea bientôt le tendre enthousiasme que l'aimable créature inspirait à sa mère et à sa sœur. Il attendait avec une vive impatience l'heure où il lui était permis de monter chez madame de Rostain; et, pour tout dire, Léontine, de son côté, regardait fort souvent à la pendule. Un soir on parla de musique, et, pour la première fois, Gustave osa demander à Léontine si elle chantait, question dont il s'était toujours abstenu sans pouvoir s'en expliquer la raison. « Certainement elle chante, répondit madame de Rostain, et fort bien; car elle a pris d'excellentes leçons en Italie. Léontine, mon amour, ajouta-t-elle, prends ta guitare et chante-nous quelque chose. »

Depuis le dernier jeudi où la pauvre Léontine s'était rendu sur le boulevard, elle n'avait plus fait de musique. La demande de sa mère lui causa une émotion si pénible, qu'elle devint rouge comme du feu. Néanmoins, ne voulant pas exciter de soupçons, elle s'efforça de vaincre son trouble; et se levant, les jambes toutes tremblantes, elle alla prendre sa guitare. « Que vais-je chanter? » demanda-t-elle. Gustave s'approcha doucement alors: « La romance de Nina, » dit-il à voix basse. A ces mots la guitare échappe aux mains de Léontine qui s'écrie: « C'était vous! oh! oui, c'était vous! »

Il fallut bien alors tout dire à madame de Rostain; et l'on peut imaginer l'attendrissement que lui fit éprouver ce récit. « Dieu te bénira, ma fille! » disait-elle en couvrant de ses larmes et de ses baisers le front de sa chère enfant.

Le lendemain matin, M. de Saunois vint demander à sa cousine la main de Léontine pour son fils. « Que dites-vous, mon ami? répondit madame de Rostain, pouvant à peine cacher sa joie; avez-vous songé que vous êtes millionnaire et que je n'ai rien?

— J'ai songé à tout, répondit M. de Sannois: si nos enfants ont des filles, Gustave leur laissera cent mille livres de rente, et notre chère Léontine leur laissera sa guitare. »

Mme DE BAWR.

MA BONNE COMPAGNIE.

Dans le ciel clair,
Tandis que l'air
Sur la fleur glisse
Avec délice,
Près du calice
Au doux parfum!
Ou qu'importun,
Dans le ciel brun
Contre le chêne
Il se déchaîne,
Je lis les chants
Purs et touchants,
Ou de Deschamps,
Ou de Beauchêne;
Ou de Victor
Qui n'a qu'un tort:
C'est que sans règle
Il vole en aigle,
Et qu'en tout temps
Il chante, il tonne,
Et nous étonne,
Feuille d'automne,
Fleur de printemps*.
C'est un délire
De tout relire,
D'étudier
Charles Nodier,
Ou Lamartine;
Sa nef latine
De Palestine
Toucha le bord;
Et le Thabor
Triste et plus tendre,
Nous fit entendre
Sa lyre d'or; (1)
Et puis encor
Guiraud qui prie,
Muse chérie
De ma patrie!
Alfred est là
Qui révéla
L'ange Éloa;
Et lui qui brille
Avec sa fille
Au premier rang,
Soumet si grand!
Et puis bien d'autres
Parmi les nôtres,
Quelques élus
Toujours relus;

Femme ou grand homme
Qu'à mon défaut
La gloire nomme
Et qu'il me faut.

Avec ces hôtes
Aux têtes hautes
Pour blanc, pour noir,
De l'aube au soir,
Dans ma demeure
Moi je demeure
Près du foyer
Sans m'ennuyer.

Mais dans la foule
Où l'on se foule,
Parmi ces gens
Très obligeants,
Troupe agissante,
Et peu pensante,
Aux beaux discours
Jamais très courts;
Troupe choisie,
Sans poésie,
Qui s'extasie
Pour un foulard,
Et pas pour l'art
Qui sur la toile,
Près d'une étoile,
Montre la voile
De Velléda, (2)
Ou l'aile blanche
Qu'un cygne penche
Près de Léda;
Troupe dont l'ame
Matière encor
Reste sans flamme
Au bruit du cor,
Et qu'un beau livre
Ne fait point vivre,
Que rien n'enivre
Dans l'univers,
Ni port ni dune,
Blonde ni brune,
Soleil ni lune,
Prose ni vers!

Avec ce monde
Dans un salon
Une seconde.....
Ah! c'est trop long!

Le Comte Jules DE RESSÉGUIER.

* Victor Hugo, *Feuilles d'automne*, — *Orientales*.

LE PREMIER PLANT DE CAFÉ MOKA

DANS LES ANTILLES.

Il est dix heures ; votre bon sommeil, mesdemoiselles, a été bercé de rêves légers et gracieux, du souvenir des baisers de votre mère ou de l'harmonieux concert de la veille, et vous voilà assises, disposées à déjeuner, devant le café qui fume délicieusement dans votre transparente porcelaine comme l'aloès sur une cassolette. Quel excellent parfum il exhale ! Est-ce du Moka pur? Oh ! s'il en est ainsi, je vous peindrai l'Yémen couvert de toutes les senteurs exquises, l'encens, le baume, le café ; je déploierai devant vous ces montagnes, du bas au sommet desquelles le café croît sur des terrasses superposées, qui semblent les degrés gigantesques d'un escalier immense; ou bien je vous montrerai une troupe d'Arabes assis autour d'un vase plein de café préparé avec la coque et non comme chez nous avec la fève, le buvant par vingt ou trente tasses, et là se racontant des histoires merveilleuses du désert, Mille et une Nuits qui ne seront jamais écrites. Pour la centième fois, je le parie, ils se répètent comment des chèvres, ayant mangé des graines de café, étaient dans une agitation extrême, ne pouvaient dormir; et comment le supérieur d'un monastère, ayant remarqué que ses moines dormaient pendant les offices, leur fit avaler des infusions de café Moka. Vous ne songez guère en déjeunant que quelques chèvres grimpant sur les montagnes que je vous ai décrites, et après elles de bons religieux arabes, avaient découvert cette exquise boisson que vous savourez. Mais non, votre café n'est point du Moka pur ; c'est du Bourbon mêlé à du Martinique, n'est-ce pas?

S'il en est ainsi, j'ai une histoire bien plus attachante encore à vous dire ; car c'est de Moka qu'est arrivé le premier plant de café à la Martinique et à Bourbon, et vous pouvez déjà vous figurer les peines et les vicissitudes qui ont dû accompagner, dans un si long voyage, la frêle plante qui naissait à peine quand on l'enlevait du sol de l'Arabie. Vous n'avez pas encore entièrement vidé votre tasse; permettez donc que je vous raconte ce que j'ai appris des détails de ce voyage, et je suis sûr que vous respirerez avec un charme tout nouveau cette odeur délicieuse, et que vous trouverez à boire ce qui vous reste un plaisir d'une autre nature ; ce sera quelque chose d'analogue à l'intérêt avec lequel vous regardez ou vous écoutez une personne qui a vu beaucoup de pays et qui a beaucoup souffert avant d'arriver au bonheur.

Vers la fin du règne de Louis XIV, on apporta au Jardin du Roi un pied de café Moka qui s'y multiplia bientôt; mais le génie du gouvernement d'alors conçut que l'on pouvait, en transplantant dans les nouvelles colonies françaises cet arbuste, né à peu près sous le même climat, acquérir au pays une source immense de richesses. Le chevalier Desclieux fut chargé de ce soin, et, muni d'un pied naissant de café, il partit de Nantes, pour, de là, le transporter à la Martinique.

C'est ainsi que plus tard l'illustre Bernard de Jussieu devait nous apporter, dans le fond de son chapeau, cet immense cèdre du Liban qui aujourd'hui abrite le labyrinthe du Jardin des Plantes; mais ce cèdre était un robuste enfant né au milieu des montagnes et presque à la hauteur des nei-

ges; il n'avait pas besoin d'un tendre et délicat berceau, au lieu qu'il en fallait un bien chaud au chétif nouveau-né de Moka. Il fut d'abord apporté de son pays dans son premier giron, dans le sein de sa mère, la terre natale; les meilleurs cultivateurs de l'Yémen avaient été consultés sur les soins à avoir de lui; et, avant de quitter la France, le chevalier Desclieux prit les avis du célèbre Tournefort. On fit donc au précieux exilé une petite chambre d'un pied carré en bois de chêne impénétrable au froid, et l'on couvrit cette caisse d'un petit châssis de vitres disposé de manière à prendre, en en doublant la chaleur, le moindre rayon de soleil, et, pour le cas où le soleil manquerait, une petite ouverture ronde et hermétiquement bouchée, pouvait donner accès à l'air chaud que l'on jugerait convenable d'y introduire. C'est ainsi qu'une tendre mère répand sur son enfant qui a froid la douce chaleur de son souffle. En lisant le détail de toutes ces caresses que l'on prodiguait au café enfant, je suis sûr que mes lectrices trouveront meilleur le Moka qui colore leur crème d'une si douce teinte et y exhale un si bon parfum.

On peut penser quelles furent les recommandations adressées à Desclieux, quand il posa le pied sur le bâtiment qui allait mettre à la voile, mais il n'en avait pas besoin; il voyait d'un coup d'œil toute la gloire qu'il acquérait à trente ans à peine, par cette expédition qui assurait à son pays une intarissable richesse; c'est donc avec un sentiment tout patriotique qu'il prit entre ses mains cette plante, en promettant de lui être dévoué comme à la France, comme à la gloire, comme à tous les devoirs de sa profession. Et quand la chaloupe, après avoir quitté le navire, revint, et que l'on dit de nouveau à Desclieux qu'il fallait arroser ce plant chaque jour et abondamment, il jura sur l'honneur qu'il mourrait plutôt de soif le premier.

Le bâtiment partit alors; il était monté par une centaine d'hommes formant l'équipage et par quelques passagers colons des Antilles, parmi lesquels se trouvait une aimable famille composée du père, de la mère et de leur fille unique, Louise, jolie, instruite déjà et âgée de dix-huit ans environ. On se lie bien vite, sur un vaisseau, où l'on est si près les uns des autres, voisins pour si long-temps, destinés à mourir ensemble peut-être; c'est une intimité qui fait promptement naître les amitiés durables, et c'est ce qui arriva entre les parents de Louise et Desclieux. Ils n'étaient pas à la hauteur de la tour de Cordouan, dont ils virent le phare étinceler par un beau soir, que déjà ils se trouvaient liés. Il faut dire aussi qu'un moyen de rapprochement et de relation de chaque heure, c'était cette fraîche et délicate plante, intéressante comme une bannie, comme une fleur arrachée à son soleil, comme une fille enlevée à sa mère. C'est en faisant cette réflexion que Louise embrassait ses parents et leur montrait le châssis exposé sur le pont, au soleil du midi. Elle charmait les ennuis de la traversée en épiant d'heure en heure les progrès qu'elle croyait voir s'opérer dans ce faible rejeton. Elle s'y intéressait depuis que Desclieux lui avait montré dans ce café, acquis par lui à la France, tant d'honneur et de gloire, et alors elle s'y était attachée; car c'est une belle démonstration de la noblesse de l'ame des femmes que leur amour pour tout ce qui est glorieux.

Le petit cafier avait grandi déjà depuis cinq jours qu'ils étaient en mer; deux petites feuilles d'un vert tendre avaient poussé, et chaque matin la première pensée de Louise était, après sa prière, le plant chéri; mais elle ne pouvait le revoir que quand Desclieux sortait de sa chambre, car ce dépôt sacré ne le quittait pas. Chaque soir il l'arrosait abondamment, puis il introduisait dans le châssis l'air chaud d'un poêle, jusqu'au degré qui lui avait été indiqué, et il le plaçait le plus près possible de lui quand il dormait,

pour le réchauffer encore durant son sommeil. L'oiseau qui couve n'a pas plus de soin de son œuf, la nourrice tendre ne choie pas mieux son nouveau-né, le poète ne berce pas avec plus de tendresse, dans l'intimité de son ame, un beau chant.

Dès que Desclieux sortait de sa chambre apportant au soleil le précieux enfant, Louise accourait aussitôt; elle se plaisait à montrer à sa mère les progrès que la plante avait faits la nuit, progrès insensibles à des yeux indifférents; mais elle l'avait prise en affection, et de même que dans les traits d'une personne aimée, on découvre des émotions que des étrangers n'y verraient point, de même elle découvrait le moindre changement survenu dans la grosseur de la tige, dans la longueur du pétiole et de la feuille, et Desclieux, voyant cette jeune fille s'attacher ainsi à ce qui lui était confié et à ce qu'il chérissait, en était touché et reconnaissant.

Ils eurent, à peu près à la hauteur de Madère, un terrible assaut. C'était au milieu d'une nuit sombre, mais non point orageuse; le bâtiment glissait silencieusement, car la mer était calme et tout le monde dormait, à l'exception de l'homme de quart; et encore peut-être dormait-il, car il aurait dû entendre le bruit de la quille qui fend les flots, analogue au bruit de l'aile qui fend l'air, et il se serait écrié: « Ho! du navire! » Un navire était tout près de celui de Desclieux, en effet, et il se signala par une décharge de mousqueterie qui réveilla tout le monde en sursaut, équipage et passagers. Ils étaient attaqués par un pirate de Tunis, un pauvre chebeck, mais redoutable dans la nuit qui grossit tout comme la peur, formidable par la bravoure désespérée des forbans qui le montaient. On se croyait assailli par une force supérieure; l'équipage se préparait à une résistance vigoureuse et aussi désespérée que l'attaque. Aller traîner des fers en Afrique, mieux valait mourir! Tous les passagers étaient en prière, émus, tremblants, à demi morts; Louise seule conservait du sang-froid, car elle était soutenue par la pensée que c'était à elle qu'était alors confié le petit arbuste que Desclieux lui avait remis. On allait se battre, et le bâtiment fit feu de ses huit canons sur le chebeck. Il était temps; déjà le patron pirate était presque à bord du navire français, et d'un coup de hache d'abordage Desclieux l'abattit. Une dernière décharge de mousqueterie de part et d'autre, et le feu cessa. Le Tunisien n'était pas le plus fort; il s'éloigna et le vainqueur reprit sa route.

Ce furent deux heures de cruelles angoisses après un terrible réveil; mais la sécurité revenue n'en fut que plus douce, et le reste de la nuit fut employé au récit des belles actions de chacun; Louise avait aussi la sienne à raconter; elle avait été intrépide pendant le combat pour bien veiller sur ce qui lui était donné en garde; alors elle le remit à Desclieux, et lui il l'en admirait, il l'en aimait davantage; car le courage, beau toujours, est plus beau cependant dans la femme que dans l'homme. Celui-ci a été doué d'une force de corps qui seconde puissamment cet élan de l'ame qu'on nomme le courage, au lieu que dans la femme, dont la constitution est si frêle, si impressionnable et les organes si délicats, le courage est bien plus un mouvement d'ame, immatériel, dévoué, et qui s'inquiète peu si le corps est assez robuste pour lui servir d'appui.

Que le matin fut beau! Le soleil était plus radieux, plus chaud qu'à l'ordinaire, et Desclieux laissa toute la journée sur le tillac son cafier, le châssis à demi soulevé pour qu'il pût respirer ce bon air et cette chaleur vivifiante. Là, assis avec Louise et ses parents, ils étaient heureux de voir la jolie petite plante s'épanouir et sourire en quelque sorte à ces rayons de clarté qui la pénétraient; il leur semblait qu'elle les remerciait. Alors de plus vastes pensées s'élevaient et grandissaient sous le front de Desclieux. Dans ce rejeton si débile, il voyait

de jolies petites fleurs étoilées, puis la graine parfumée, puis les nègres le recueillant en grande abondance, et enfin l'Océan chargé de vaisseaux qui la rapportaient à la France. Il découvrait tout cela dans quelques feuilles à peine sorties de terre, et il s'exaltait en racontant à Louise ces beaux rêves. Elle n'en aimait alors que plus ce café chéri et le soignait comme elle eût soigné un petit frère nouveau-né. Elle s'était assimilée à lui, et si elle sentait que la chaleur devait être trop forte pour sa frêle tige, elle abaissait sur lui de petits rideaux de soie verte qu'elle avait faits exprès, tout-à-fait comme une mère tendre entoure de rideaux le berceau de son enfant. Et puis elle lisait à ses parents et à Desclieux une longue monographie du café de Moka, et cette lecture était charmante en ce qu'elle faisait croître et fleurir à leur imagination l'arbuste dont ils veillaient avec tant de soin l'enfance et le sommeil. Ou bien la conversation changeait et c'étaient des causeries intimes où les parents de Louise parlaient en vieux amis de leur fortune, de leurs intérêts de famille, de leurs vœux, de leurs projets pour l'établissement de leur fille unique, et Desclieux répondait à ces confidences par des confidences analogues. Ces relations de tous les instants aboutirent à des pensées de mariage entre Louise et Desclieux; chacun y songeait de son côté avec bonheur, et, le jour même où l'on célébrait le baptême du tropique, les projets furent déclarés, l'engagement pris, et au retour en France l'union devait être accomplie.

On pense bien que Louise n'en devint que plus affectionnée pour ce café, source d'une gloire commune dans l'avenir; aussi fut-ce avec un regard de terreur qu'elle découvrit un matin qu'il languissait. Elle ne dit rien, espérant qu'il reprendrait; mais le lendemain ses petites feuilles étaient plus flétries encore. Elle n'osait en parler à Desclieux qui s'en était bien aperçu aussi. Alors il vint à penser qu'ils étaient à présent sous les ardeurs du tropique et qu'une plus grande quantité d'eau était nécessaire à la plante; il lui versa donc presque toute sa ration. En effet, elle reprit sa vie et sa verdeur; Louise en fut bien heureuse.

Le navire était encore à quelques centaines de lieues de la Martinique, quand une tempête violente, dernier soupir d'un épouvantable ouragan qui ravagea toutes les Antilles, vint les assaillir. On découvrit bientôt une large voie d'eau dans le bâtiment; les pompes ne suffisaient pas, il était dans le plus grand péril, et la nécessité de l'alléger fut si extrême, qu'il devint indispensable de jeter à la mer presque toutes les marchandises, une partie du lest et même plusieurs barriques d'eau. Ce dernier sacrifice fut effrayant; chaque barrique qui tombait à la mer produisait un bruit solennel, pareil à celui de la terre qui tombe sur un cercueil, ou des corps à qui l'on donne l'Océan pour tombeau. En effet, ces tonnes d'eau renfermaient peut-être la vie de plusieurs hommes destinés dès lors à mourir de soif. Desclieux, saisi comme les autres de cette idée, ne pensait qu'à son café chéri; mais on n'était pas très loin du port et un bon vent pouvait y pousser en quelques jours.

En effet, la tempête passée et la voie d'eau bouchée avec des peines extrêmes, une brise fraîche se soutint pendant un jour et une nuit. On filait bien, et l'état orageux de l'atmosphère avait produit sur le cafier l'effet ordinaire qu'il exerce sur les plantes; il avait verdi et poussé, en quelque sorte, pendant les terreurs de la tempête. Desclieux et Louise le contemplaient avec une douce joie comme un gage de bonheur domestique.

Hélas! le vent cessa tout à coup; pas le plus léger souffle qui fît frémir les voiles, pas une vague qui vînt se briser sur le bâtiment presque immobile. Un calme effrayant se déclarait, et qu'y a-t-il de plus terrible, sur cette scène d'agitations continuelles, que ce repos qui semble un sinistre prodige? La chaleur du tropique, que ne tempérait

point le moindre air, tombait de tout son poids sur l'équipage accablé. On languissait, on séchait, on avait toujours soif, et, chose horrible! l'eau manquait, puisqu'il avait fallu jeter une partie des provisions à la mer; on était réduit à une bien chétive ration, un grand verre tout au plus.

Si les hommes, malgré l'énergie de volonté qui soutient, succombaient aux souffrances de cette chaleur sèche et de cette soif sans relâche, que devait-ce être du pauvre petit cafier qui se fanait à vue d'œil? Il avait sa ration aussi, mais elle était insuffisante, et tous les soirs, tous les matins, Desclieux lui donnait la sienne; c'est ce qui le soutenait encore. Louise s'étonnait de voir la chétive plante résister ainsi; mais Desclieux se gardait de lui dire quel moyen il employait; elle se serait privée de son eau comme lui, en fiancée dévouée, et il ne le voulait pas; il devait souffrir seul. Un long séjour dans la partie la plus chaude de l'Arabie l'avait habitué à ce climat et il tenait tête mieux qu'un autre.

Le calme durait toujours; le reste de la provision d'eau s'épuisait, la situation devenait effroyable; pas d'espérance de voir arriver, comme dans les autres détresses, un bâtiment pour la soulager; le calme était pour tous! Il était terrible de voir l'immense Océan sans une voile à l'horizon, ou, s'il y en avait une, elle était immobile aussi ou marchait à peine. Il fallut réduire la ration d'eau à un petit verre à liqueur; une gorgée seulement pour rafraîchir la langue, et Desclieux le donnait à son pauvre arbuste mourant au berceau.

« Mon Dieu! monsieur, lui dit un jour Louise, comme vous changez! comme vous êtes pâle! Vous souffrez! cette chaleur vous tue! »

Il le savait, mais il avait promis d'arroser son cafier, dût-il, lui, en mourir de soif; il tenait loyalement sa parole, et un soir qu'elle et ses parents l'interrogeaient ainsi, il leur répondit d'une voix éteinte :

« Vous avez raison; je meurs de soif pour faire vivre la plante que l'on m'a confiée; c'est un devoir. »

En parlant ainsi, il posait ses lèvres pâles sur les pauvres feuilles flétries de l'arbuste, de même que l'on baise la main d'un mourant à qui l'on dit adieu.

« Mais écoutez, vous m'avez promis tous de m'aimer; si je ne puis vivre, ayez donc soin de ce café qui nous promettait de si belles destinées! je vous en prie, et je vous lègue la gloire que j'en espérais. »

On distribuait alors la chétive portion d'eau, et, bien qu'il fût consumé, il la jeta tout entière au pied de l'arbuste; Louise en fit autant; c'était comme un lien sacré, un engagement éternel. Je suis convaincu, mesdemoiselles, qu'avec la sensibilité et la tendresse d'ame qui sont la véritable beauté de votre sexe, vous avez souvent éprouvé un vif et mystérieux plaisir d'arroser la plante qui a soif et meurt sous le soleil; il vous semblait, n'est-ce pas, en la voyant se relever, que vous éprouviez vous-même ce bien-être? Eh bien! Desclieux et Louise eurent le bonheur de voir se relever et reverdir un peu leur précieux café.

Le vent recommença à souffler enfin, faiblement encore, et le vaisseau allait bien lentement. Desclieux était malade, il avait la fièvre, il brûlait; mais il donnait toujours sa part d'eau à la plante souffrante et Louise y joignait la sienne. C'était un bonheur pour eux que la voir ressusciter et revivre, grace à des maux endurés en commun; ils étaient ainsi en ménage déjà, ils se réunissaient pour souffrir dans un intérêt de gloire.

Le vent fraîchit toujours cependant, et il n'y avait plus une goutte d'eau à bord quand le bâtiment entra dans la rade de Saint-Pierre.

Mais le café était sauvé, la colonie était riche désormais, Desclieux était honoré, et trois mois après Louise fut sa femme.

Mesdemoiselles, quand vous prenez votre café, rappelez-vous cette touchante histoire.

Ernest Fouinet.

UNE JEUNE FILLE.

Il y a de ces dévouements de femmes qui, pour me servir de l'expression d'un poète, se revêtent d'immortalité tout en se révélant, dévouements héroïques, sublimes, que l'histoire se hâte d'enregistrer dans ses annales et dont l'humanité se glorifie Qui de nous pourrait relire sans émotion ces traits de courage antiques que la Grèce et Rome nous ont enseignés? Qui de nous ne s'attendrirait encore au nom tout parfumé de vertu de la fille de Cazotte, de mademoiselle de Sombreuil, de madame de Lavalette et de tant d'autres femmes dont la générosité jaillit comme un rayon lumineux à travers les nuages sombres de notre première révolution?

Mais à côté de ces faits éclatants que nous acceptons avec enthousiasme, combien d'autres dévouements qui se passent à l'écart dans le silence et l'oubli, qui ne s'élèvent point dans la brûlante effervescence d'une heure d'inspiration, mais dans le calme et la force de la réflexion, et qui durent des mois, des années entières, jusqu'à ce que la tâche soit laborieusement finie! Combien de misères cachées au fond d'une mansarde, et sur lesquelles la patience angélique d'une femme a fait luire pendant toute une vie un sentiment inaltérable d'amour et d'espérance! Combien de pauvres mères que le monde regarde peut-être dédaigneusement passer, avec leur figure tristement penchée vers la terre et leurs humbles vêtements, et qui renferment au fond de leur cœur plus d'énergie et de résolution qu'il n'en faudrait pour former un cœur de héros! Hélas! combien de douces jeunes filles qui n'ont jamais rien connu des joies vulgaires de la vie, qui se sont accroupies de bonne heure au chevet du lit d'un père malade, et y ont passé de longues nuits, et ne l'ont quitté que pour vieillir dans l'isolement et pleurer sur une tombe! Ce sont là les dévouements évangéliques, les dévouements modestes et recueillis, qui se soutiennent, avec résignation et avec foi, entre les souffrances prolongées de ce monde et les joies infinies de l'autre. La femme de Sparte dit à son fils : « Va te jeter au milieu du combat; va, et reviens avec ou sur ton bouclier. » La femme chrétienne ne hasarde point ainsi l'existence de son enfant; elle le garde sur son sein, elle le réchauffe dans ses bras, elle l'inonde de toutes ses joies maternelles et l'arrose de la pure rosée de ses larmes. C'est son orgueil et son bien, c'est son espoir et son appui; elle se complaît en lui, elle le veille par le regard ou par la pensée, sans cesse. C'est là comme le sanctuaire où toutes ses affections entrent l'une après l'autre, où ses douleurs passées s'éteignent, où son avenir se développe. Pour lui elle éprouve un merveilleux mélange de force et de faiblesse; elle tremble de le voir pâlir, elle se sent navrée de douleur s'il souffre; elle peut s'agenouiller des heures entières auprès de lui et le supplier d'avoir le regard plus serein et le front plus joyeux. Mais se trouve-t-il dans un danger réel? la voilà qui redevient la femme forte et intrépide; elle bravera le monde pour le sauver; elle ira l'arracher à la gueule sanglante du lion; elle sera dans la misère et elle saura la lui cacher.

Heureusement que de tels dévouements ne se passent point sans trouver d'un côté ou de l'autre une sorte de réciprocité, et qu'il est des enfants qui paient une fois pour toutes bien des sacrifices maternels. J'ai connu une jeune fille... Et ceci, croyez-moi, n'est pas un récit inventé à plaisir; c'est un

fait réel, et je pourrais vous dire le nom de ceux qui y ont pris part, le nom de la ville où cela est arrivé, si cela était encore utile, si vous pouviez y porter secours, car vous y courriez toutes.

Cette jeune fille, que j'appellerai seulement de son nom de baptême, Émilie, était née au milieu d'une honnête aisance bourgeoise; son père était un brave notaire de province et possédait un assez beau patrimoine pour être compté parmi les notables de l'endroit. Émilie avait grandi au sein de ce bien-être sans ostentation que l'on trouve encore dans quelques vieilles maisons patriarcales, c'est-à-dire qu'elle n'avait jamais vu chez elle que ce beau linge, épais, serré, que la mère de famille file elle-même, de l'argenterie un peu terne et sans ciselure, mais massive, et des meubles en bois de chêne sur lesquels le temps avait répandu une teinte sombre, mais qui jetaient encore un singulier éclat avec leurs ornements de cuivre, quand, pour les jours des grandes fêtes, on les avait bien nettoyés, et qui étaient d'ailleurs entièrement pleins de longues nappes et de serviettes par douzaines, et de robes de fin damas à fleurs, héritage de l'aïeule. Outre cela, Émilie avait connu la jouissance d'une petite maison de campagne, dans un village voisin, avec jardin, verger, un étang sous les fenêtres, la forêt derrière et le clocher en face. On partait aux premiers beaux jours d'avril; on allait s'installer là avec une sorte de ravissement, et pour quinze jours au moins on avait assez à faire de visiter tous les appartements, d'essuyer la poussière de tous les vieux portraits, de s'en aller dans le jardin et de voir comment l'hiver avait traité l'espalier et la majestueuse allée de charmille, puis de courir à l'étable et d'admirer le poil luisant de la génisse et les bonds de joie du jeune chevreau. Émilie continuait pendant le jour auprès de sa mère les leçons qu'elle prenait l'hiver en ville; mais le soir, il y avait pour elle des promenades ravissantes, dans le village ou dans la forêt, pour visiter une famille voisine ou pour porter secours à quelque pauvre paysan. Émilie apparaissait alors comme un ange de consolation, à côté de sa digne mère dont elle suivait si bien les enseignements charitables, et les gens du village ne l'appelaient que la bonne demoiselle. Puis, quelques heures plus tard, vous eussiez vu ces deux femmes s'asseoir rêveuses sur la terrasse, aux douces lueurs du crépuscule, aux religieux tintements de l'angelus. Et ce qui se passait en ce moment-là dans leur cœur, c'était, voyez-vous, quelque chose de si insaisissable et de si suave qu'il serait impossible de le décrire; c'était une sorte de recueillement semblable à celui de ces fleurs qui ferment leur calice, après avoir aspiré pendant tout le jour la chaleur du soleil et les caresses de la brise. C'était comme une prière muette, une prière d'amour et de reconnaissance qui se répandait à travers les replis de leur ame ainsi qu'un doux encens.

Le dimanche la scène changeait; le père, que ses fonctions de notaire retenaient ordinairement toute la semaine en ville, arrivait et amenait avec lui quelques amis. Et on le voyait venir de loin, et on lui faisait signe avec un mouchoir, et on courait au-devant de lui. Alors, on mettait la grande table; le linge le plus fin était tiré de l'armoire, et la vieille bouteille de Bourgogne, un peu couverte de toiles d'araignée et de sable, faisait joyeusement son apparition au dessert entre les fruits du verger et le fromage du pays. L'après-midi se passait à chercher des poissons dans l'étang, à jouer dans le salon ou à se promener en causant dans l'allée de charmille. Le soir venu, l'antique carriole de famille reprenait lentement le chemin de la ville; le notaire, sa femme et sa fille la suivaient à pied jusqu'à une assez longue distance où l'on était convenu de se quitter. Là, tous les trois s'embrassaient et s'arrêtaient encore pour se dire adieu et s'embrasser de nouveau; puis Émi-

lie et sa mère rentraient un peu plus tristes que d'habitude en se disant : « Dans huit jours. » Puis elles reprenaient leurs occupations ordinaires ; et c'était une vie d'une fraîcheur et d'une paix inappréciables, une vie azurée et sans trouble, une vie qui n'avait jamais éprouvé ni l'ombre du remords, ni l'aiguillon d'un désir mauvais, quelque chose de pur et de limpide comme une belle nappe d'eau et de séduisant comme un rêve.

Des années s'écoulèrent ainsi et rien ne semblait encore, en apparence, présager la fin d'un tel bonheur. Cependant un observateur eût pu remarquer que le notaire tombait parfois dans de longues et pénibles préoccupations, que son front se rembrunissait jusqu'au milieu des doux entretiens de sa femme et de sa fille, enfin qu'il n'arrivait plus aussi régulièrement et avec autant de joie le dimanche et ne s'en retournait plus le soir avec autant de calme. Émilie le voyant dans cet état, attribuait la triste expression de son regard à quelque souffrance momentanée et employait, pour lui rendre sa gaîté habituelle, toutes les naïves cajoleries dont on peut se servir pour dissiper une inquiétude passagère. Mais le mal était plus grave ; le notaire, avec son ame loyale et confiante, avait fait plusieurs entreprises assez importantes, sans prendre de son côté toutes les garanties nécessaires ; on l'avait trompé, il avait perdu. Une fois arrivé là, au lieu de se retirer prudemment comme il aurait pu encore le faire, il avait voulu réparer ses pertes, et il s'était jeté avec témérité dans de fausses spéculations, dont le funeste résultat avait achevé de lui donner une sorte de résolution désespérée, en sorte qu'il avait marché de perte en perte, d'échec en échec, sans se donner le temps d'y réfléchir. Ses biens étaient hypothéqués, son crédit déprécié si ce n'est sans aucune valeur, et il en était encore à se demander comment il pourrait faire pour relever sa fortune, quand déjà il ne lui restait plus aucun moyen de salut. La catastrophe avait achevé de se préparer pendant un été où le notaire, sous quelques vains prétextes, ne fit que de courtes et rares apparitions à la campagne, et Émilie et sa mère continuèrent leur vie paisible et solitaire, sans se douter de l'affreux malheur qui les menaçait.

Au mois de novembre, elles revinrent en ville, et alors les nouvelles fâcheuses qui couraient le monde leur furent murmurées de côté et d'autre et l'appréhension vint les saisir ; mais elles ne connaissaient pas encore tout le danger de leur situation et elles n'osaient questionner qu'à demi le notaire, qui détournait avec tristesse la conversation ou répondait par de froids monosyllabes.

Un matin, Emilie se réveilla au bruit d'une rumeur inusitée dans cette vieille et paisible maison ; des huissiers venaient faire l'inventaire des meubles et les retournaient avec violence, et en criaient le chiffre appréciatif à haute voix. Le notaire et sa femme coururent se réfugier dans la chambre de leur fille. « Nous sommes ruinés, » s'écria la pauvre mère ; et lui, comme accablé par le poids de cet aveu, se jeta sur une chaise, cacha sa tête blanchie dans ses mains, et une larme filtra inaperçue le long de ses joues ridées.

Emilie avait alors dix-huit ans. Son pere était vieux et infirme ; sa mère avait les yeux si faibles et si souvent malades qu'elle ne pouvait songer à travailler. La jeune fille comprit aussitôt toute l'étendue des devoirs qui lui restaient à remplir, et elle s'y dévoua courageusement.

On avait vendu par autorité de justice la maison paternelle, la maison de campagne, les meubles, le linge, l'argenterie, tout. Dans l'espace de six semaines, la pauvre famille déchue avait vu s'en aller à l'enchère cet héritage de ses pères, et il ne leur restait plus d'autre consolation que celle de n'avoir du moins aucune dette. Pendant ce temps, Émilie avait loué, dans un quartier

retiré de la ville, une petite demeure simple, mais saine et commode. Grace à quelques amis, elle était parvenue à sauver de la vente générale quelques rideaux, des matelas, une table, un vieux fauteuil, quatre ou cinq chaises; elle arrangea tout cela de son mieux dans la chambre de son père et de sa mère; elle y joignit deux tasses de porcelaine et des gravures qu'on lui avait données au jour de sa fête; elle rassembla enfin tout ce qu'elle avait pu recueillir de choses utiles et de ces futilités brillantes dont elle s'amusait autrefois, pour dissimuler autant que possible aux yeux de ses parents la misère où ils étaient tombés. Pour elle, elle se réserva la chambre nue, froide et sombre, et y porta la plus pauvre des couchettes. La journée se passa dans ces arrangements préliminaires, pendant lesquels Émilie sut se montrer si confiante et si gaie, et dépeindre sous des couleurs si consolantes leur nouveau genre de vie, que le front de son père se dérida et que le sentiment amer de sa position s'éclaira tout à coup comme d'un rayon de joie céleste.

Le lendemain, dès le point du jour, Émilie commença sa tâche; elle s'était procuré de l'ouvrage, elle avait fait prix avec des marchands; elle se mit à coudre et à broder. Pendant la journée, elle venait s'asseoir auprès de ses parents et causer avec eux tout en travaillant. Quand ils allaient se coucher, elle rentrait dans sa petite chambre, et, tandis qu'on la croyait endormie, elle continuait son travail. Elle n'avait ni poêle, ni cheminée; elle luttait contre le froid de l'hiver et contre la souffrance. Bien souvent, au milieu de la nuit, accablée de sommeil, le corps glacé, les doigts engourdis, elle laissa tomber son aiguille, elle pencha la tête sur son sein, puis tout d'un coup l'idée de ses parents lui revenait à l'esprit, elle repoussait comme une faiblesse cet abattement involontaire, et se remettait à travailler jusqu'à ce qu'elle tombât épuisée de lassitude. Ainsi chaque jour, ainsi chaque semaine, ainsi chaque mois. La jeune fille s'était dit qu'elle voulait éloigner de ses parents l'inquiétude et le besoin, et pour y parvenir aucun sacrifice ne lui coûtait. C'était elle qui veillait à ce qu'ils eussent de chauds vêtements et un bon feu; c'était elle qui leur préparait les choses qu'ils aimaient et qui avait soin de pourvoir à ces petites douceurs dont l'habitude peut faire une nécessité pour des vieillards. Ainsi, elle savait quel tabac son père préférait, et sa mère était sûre de prendre régulièrement sa tasse de café. Tous deux se laissaient traiter par elle comme des enfants; ils ne demandaient plus, ils attendaient; ils étaient sûrs qu'elle devinait leurs désirs, qu'elle prévoyait leurs besoins, et ils savaient qu'ils pouvaient se reposer sur la vigilance de son amour. Souvent ils la regardaient avec un sentiment de reconnaissance et d'admiration inexprimable. Son père venait la baiser au front et de ses vieilles mains la pressait contre son cœur, et sa mère disait: « Dieu nous a envoyé, comme à Tobie, un ange pour nous conduire dans cette vie. »

Ils ignoraient cependant jusqu'où allait son dévouement; ils ignoraient qu'elle travaillât de si bonne heure le matin et si tard le soir; ils ignoraient encore les inquiétudes journalières auxquelles elle était en proie, car elle prenait soigneusement à tâche de leur cacher tout ce qui eût pu leur causer la moindre peine. Ainsi elle était seule dans sa souffrance, et personne ne venait l'aider à remplir les engagements qu'elle s'était imposés. Son père et sa mère avaient bien des fois essayé de travailler, mais ils en étaient tous les deux empêchés, l'un par une affection nerveuse assez prononcée, l'autre par la faiblesse de sa vue; et Emilie elle-même usait de ses prières et de son autorité de jeune fille pour les en empêcher, et elle se remettait à l'œuvre avec plus de résolution, et, quand elle avait gagné quelque argent, elle venait le leur montrer avec orgueil, et leur disait: « Voyez, nous voilà riches;

qu'avez-vous besoin de vous inquiéter? » Pour eux elle était coquette et prodigue ; elle n'eût pas voulu les voir supporter la moindre privation, elle n'eût pas voulu les voir sortir sans prendre auparavant grand soin de leur toilette. Elle habillait sa vieille mère avec une sorte de vanité toute féminine ; il fallait qu'elle lui vît toujours une robe bien propre, les barbes de son bonnet bien empesées et les plis de sa collerette élégamment arrangés. C'était là sa joie et son orgueil. Pour elle-même, la pauvre fille, elle ne voulait rien, elle redoutait jusqu'à la plus minime dépense ; elle exerçait sur chacun de ses besoins un contrôle d'une rigoureuse sévérité. Pour elle il n'y avait plus ni bal, ni fêtes, ni distraction ; elle avait cessé de voir ses anciennes amies, parce qu'elle était trop fière pour se présenter au milieu d'elles avec son dénuement, et qu'elle comptait d'ailleurs avec scrupule chaque parcelle de son temps.

Quand il lui arrivait le dimanche en été de faire une promenade, c'était avec ses parents, et leurs pas se dirigeaient naturellement hors de la ville, du côté des lieux qu'ils avaient autrefois parcourus avec tant de bonheur. Il y avait pour eux une joie mélancolique à s'en retourner le long de ces sentiers tout peuplés pour eux de souvenirs, et à revoir de loin le clocher de ce village où tant de beaux jours pleins de gaîté et de jeunesse, tant de beaux soirs pleins de calme et de recueillement semblaient se détacher sur un horizon d'azur pour revivre devant eux. Une fois, en causant et en rêvant le long de la route, ils se laissèrent entraîner jusque dans le village même, jusque sous les murs de leur maison. Emilie y arrêta un regard pensif, et s'affligea de voir qu'on avait changé la disposition du jardin et de l'enclos. Nous attachons une sorte de consécration aux lieux où nous avons été heureux ; nous voudrions la faire passer dans l'esprit de ceux qui nous y remplacent ; et si l'on vient à toucher à l'arrangement de notre cabinet, à nos arbres favoris, nous regardons cette atteinte portée à la sainteté de nos souvenirs comme une profanation. Emilie s'était avancée avec une curiosité toute enfantine pour jeter au moins un coup d'œil dans les appartements dont les fenêtres étaient entr'ouvertes, quand un domestique du nouveau propriétaire, qui se trouvait sur le seuil de la maison, sembla se choquer de cette curiosité, et rentra en haussant les épaules et en fermant la porte avec violence. « Hélas ! dit le père, voilà qui nous avertit que nous n'avons plus rien à chercher dans ce village. La vieille maison de notre aïeul n'est plus à nous ; on a coupé ces arbres dont les rameaux nous avaient abrités depuis notre jeunesse, et qui se seraient émus peut-être en nous voyant reparaître. Des étrangers habitent maintenant cette chambre où ma mère m'avait vu naître, où mon père m'avait bercé. Les paysans passent à côté de nous et ont déjà perdu le souvenir de nos traits. Le vieux curé, qui était notre ami, est mort ; et Agnès, cette pauvre femme que vous alliez souvent secourir, est morte aussi. Il faut saluer d'un dernier regard ces bois, cette maison, ce village où nous avons passé tant de douces et riantes années. La pauvreté est bien amère si on la ramène ainsi là où elle n'a connu que l'opulence ; la douleur du présent s'accroît si on la remet en face du bonheur passé. »

Tous les trois reprirent silencieusement le chemin de la ville. Le notaire et sa femme baissant la tête, songeaient sans doute à cette longue vie qui fuyait derrière eux ; Émilie, dont la jeune imagination était plus prompte à se distraire par les choses extérieures, regardait les églantiers et l'aubépine de la route ; et il lui semblait que ces arbres qu'elle connaissait depuis si long-temps, partageaient son émotion, et qu'en courbant leurs branches parfumées vers elle ils voulaient lui rendre un souvenir et une caresse compatissante.

Après cela le travail recommença avec la même activité et la même persévérance.

Émilie avait d'abord parfaitement réussi ; sa ponctualité, son adresse avaient dès le premier jour frappé les marchands qui s'étaient plus à lui donner de l'ouvrage ; mais il y eut des intervalles de travail pendant certaines saisons de l'année, intervalles qu'elle ne parvenait toujours à remplir que d'une manière beaucoup moins fructueuse, puis des gens qui la payèrent mal et d'autres qui ne la payèrent pas du tout ; et une perte d'argent, pour cette pauvre fille qui vivait à peu près au jour le jour, était dans sa vie un événement terrible dont elle ne parvenait à amortir le coup que par de nouvelles veilles et de nouvelles privations. Ce n'était donc pas assez qu'elle se fût dévouée à une tâche journalière aussi pénible, il fallait encore qu'à la fatigue physique vinssent se joindre les angoisses morales. Emilie ne pouvait s'empêcher de faire un retour douloureux sur sa situation ; et bien des fois, après avoir travaillé la moitié de la nuit, elle se jeta sur son lit en versant des larmes brûlantes, car elle voyait que malgré tous ses efforts, elle ne pouvait parvenir à assurer le sort de ses parents comme elle l'aurait voulu.

Tant de tristesses concentrées, de travaux et de veilles déterminèrent chez elle une maladie grave à laquelle elle ne voulut d'abord pas croire. Elle avait le corps épuisé et le visage défait ; sa mère la regardait toute tremblante, et lui disait avec une singulière expression d'anxiété et de tendresse : « Ma pauvre fille, tu es bien pâle. » Et à ces mots Émilie essayait de sourire, et ramenait pour un instant quelques rayons de joie sur ses traits. Cependant le mal empirait, et elle ne voulait pas se l'avouer. Elle se sentait abattue et haletante, et son plus grand souci était que ses parents remarquassent sa respiration pénible et entrecoupée. Elle avait voulu continuer son travail de nuit, mais souvent les forces lui manquaient : elle tombait, accablée de fatigue, hors d'état de suivre sa généreuse volonté. Quelques semaines après, son état de souffrance devint si évident, qu'elle ne put plus le dissimuler ; et ses parents coururent tout effrayés chercher un médecin. On lui prescrivit le repos ; et son père et sa mère vinrent s'asseoir auprès d'elle et la surveillèrent jour et nuit. Émilie les regardait avec attendrissement, et leur disait : « Hélas ! c'est moi qui voulais prendre soin de vos vieux jours, et vous voilà obligés de prendre soin de moi ! » Puis elle regardait son ouvrage abandonné, et se demandait avec douleur quand elle pourrait l'achever.

Elle reçut les soins les plus assidus et les plus dévoués. Sa mère, en la voyant malade, semblait avoir recouvré toute la force de la jeunesse, et son père ne sentait plus rien de ses infirmités dès qu'il fallait courir pour lui procurer ce dont elle avait besoin ; mais il était trop tard, sa poitrine était desséchée, les sources de la vie étaient épuisées pour elle. Elle languit encore quelque temps et mourut. Elle mourut doucement, comme un beau jour d'été qui s'éteint. Son dernier regard s'arrêta sur ses parents ; son dernier mot fut une prière, et la mort reposa sur son front comme un voile blanc sans tache.

Maintenant vous dirai-je ce que sont devenus ceux qu'elle a laissés après elle ? Le père a été reçu dans un hôpital, et si vous allez dans la ville où cette triste histoire d'Émilie s'est passée, vous pourrez voir une femme, couverte de pauvres vêtements, qui par le vent ou par la pluie, par le soleil ou par la neige, s'en va chaque matin au cimetière, s'agenouille auprès d'une tombe et y reste de longues heures : c'est sa mère !

X. Marmier.

BEAUX-ARTS.

SALON DE 1835.

Première Visite.

Nous vous avons promis, mesdemoiselles, en vous quittant le mois dernier, que nous nous retrouverions bientôt dans les salons du Louvre; nous venons remplir notre promesse et procéder avec vous à l'examen des 2,535 toiles, cadres ou sculptures dont se compose le salon de cette année. Vous savez, mesdemoiselles, qu'un salon doit avoir lieu tous les ans; cette mesure, sage en ce qu'elle offre constamment une sorte de publicité à tous les talents qui apparaissent, sans qu'ils aient l'ennui d'attendre deux, ou quelquefois trois longues années de découragement et de peine, cette mesure a aussi pour résultat d'amener des expositions riches et nombreuses où tous les talents se trouvent représentés, tandis qu'en d'autres années les hautes réputations, en travail de quelque grand monument, s'éclipsent et laissent champ libre aux débutants comme aux talents secondaires. Ce n'est pas nous qui déplorerons ces intermittences, qui font tantôt un salon surabondant, tantôt le laissent, au premier coup d'œil, dépouillé. Non, ce qui paraît à d'autres une raison concluante contre les expositions annuelles nous paraît, à nous, conclure en leur faveur, si l'on considère que plusieurs beaux tableaux, tout en honorant une exposition, rejettent dans un complet oubli des tableaux d'un mérite secondaire, des débuts qui n'attendaient qu'un encouragement dont ils se voient privés par le succès de deux ou trois compositions en faveur. Donc selon nous, mesdemoiselles, une exposition chaque année est indispensable pour que tous soient jugés, les artistes de haute réputation comme les artistes en quête de cette même réputation.

Notre salon de 1835 est un de ceux dont nous venons de parler, où les débutants et les talents secondaires peuvent venir réclamer des juges. Il ne s'y trouve ni tableau de Saint-Symphorieu par M. Ingres, ni Jeanne Gray par M. Paul Delaroche; point de lutte entre deux systèmes, deux écoles; repos complet au contraire. Chacun suivant sa manière de voir a cherché la nature, mais nul ne l'a cherchée avec les yeux de telle ou telle vieille école, et cela seul, mesdemoiselles, est un progrès immense à constater.

Pendant le cours de notre visite nous devons vous signaler quelques noms connus que nous ne rencontrerons pas, et nous croyons devoir vous prévenir des motifs de leur absence. M. Ingres, mécontent de l'âcreté de certains critiques à son égard, s'est refusé aux honneurs du Louvre; M. Paul Delaroche, voyageant en Italie, n'a pu envoyer qu'un petit tableau; M. Descamps est à Florence, M. Eugène Isabey nous ne savons où, et M. Roqueplan n'a rien de prêt. M. Robert, l'auteur du beau tableau des moissonneurs, tant admiré il y a deux ans, est venu trop tard avec le plus beau des tableaux qu'il destinait à l'exposition, de façon que nous en sommes privés.

Voici de bien grands noms, de grands

talents absents, complètement ou en partie. Cependant, mesdemoiselles, il reste encore matière à examen, et nous rencontrerons dans le cours de notre visite, non pas de quoi dédommager entièrement des absences, mais ce qui pourra les rendre moins sensibles. Nous souhaitons que le compte rendu de l'exposition que nous allons vous présenter serve à celles d'entre vous qui sont à Paris et leur abrége des recherches inutiles, comme aussi qu'il puisse être un catalogue intéressant pour toutes celles qui, loin de notre grande capitale et dans l'impossibilité de s'y rendre, aiment cependant à suivre le mouvement artistique qui s'y opère.

L'espace ne nous permettra pas d'entrer dans une discussion approfondie sur chacun des tableaux dont nous aurons à vous parler, mais soyez assurées que nous n'oublierons de constater aucun succès, rien de ce que nous penserons devoir vous intéresser. Nous parcourrons avec vous les salles du Louvre et nous nous arrêterons partout où nous croirons que vous vous plairiez à vous arrêter. Mais quoique nous ayons parlé de 2,535 numéros dont se compose le catalogue, vous n'attendrez pas de nous, mesdemoiselles, que nous les passions un à un en revue; vous nous permettrez au contraire de faire un choix dans la foule et de ne vous indiquer que les tableaux, gravures ou sculptures dont nous aurons reconnu le mérite. Nous passerons sous silence des régiments de portraits, souvenirs de famille sûrement très intéressants, mais sans valeur pour le public. Nous passerons également sous silence certaines productions auxquelles ne s'attache nul intérêt artistique, ou dont les sujets ne permettraient pas que nous vous en offrissions l'analyse dans ce recueil. Ainsi, mesdemoiselles, vous pouvez sans crainte venir avec nous, et vos mères peuvent vous confier à notre *ciceronage*. Maintenant, après tant de longs préambules, nous abordons franchement l'exposition.

Nous voici dans le grand salon carré. Nous remarquerons cependant encore, et cette remarque ne sera point déplacée dans votre journal, que le catalogue du Musée compte cette année, parmi les noms qu'il contient, beaucoup de noms de femmes. Quelques-uns de ces noms appartiennent à de véritables talents; ainsi sans parler de madame de Mirbel, le premier sans contredit de nos peintres en miniature, nous pourrons encore citer mesdames Clotilde et Georgine Gérard, toutes deux possédant de beaux talents pour le portrait au pastel, et madame Sarrazin de Belmont, l'un de nos bons peintres de paysage. La miniature, la peinture sur émail ou sur porcelaine, le paysage et les fleurs, sont en général les genres dans lesquels les femmes réussissent le mieux; cependant nous ne voulons pas être injuste envers madame Haudebourt-Lescot, qui cette année a exposé plusieurs bons portraits peints sur toile dans de grandes dimensions, et un assez joli tableau représentant la mort de Marie de Clèves, femme de Henri Ier, prince de Condé. Mais n'anticipons pas sur l'examen de la longue galerie du Louvre et revenons au salon carré, dont nous n'avons pas encore dit un mot.

Deux grands tableaux de proportions gigantesques occupent presque à eux seuls deux des côtés de cette vaste pièce, l'un, destiné à la salle de la Chambre des Députés, représente l'assassinat du député Féraud au sein de la Convention, le 20 mai 1795. M. Vinchon, auteur de ce tableau, fut choisi pour l'exécuter après un concours qui eut lieu il y a deux ans, et cette fois encore le résultat du concours n'aura point été favorable à ce principe d'administration en fait d'arts; non que le tableau dont il s'agit soit un mauvais tableau, mais selon nous il reste dans les conditions ordinaires de tous les tableaux de commande, et n'a rien, soit comme faire, soit comme couleur, soit comme composition, de bien remarquable.

L'autre tableau que nous avons annoncé, la mort du général Marceau, par M. Bouchot, est une belle page historique destinée au château de Versailles; M. Bouchot annonce par ce premier grand tableau, l'un des meilleurs sans contredit de l'exposition de cette année, un bon peintre de plus que nous espérons retrouver souvent dans les grands travaux de nos palais ou de nos églises.

M. Paul Delaroche, dans son tableau de l'assassinat du duc de Guise, à Blois, a prouvé, une fois de plus, toute la science dramatique de son talent, car à l'exception du personnage de Henri III que nous lui reprochons, comme un peu trop caricature, la composition de cette scène de meurtre est admirablement bien entendue; quant à la couleur, nous l'avons trouvée peut-être un peu manquant de solidité et papillotante d'effet; en un mot, ce tableau n'est pas un des meilleurs de son auteur, mais la foule se presse devant lui et son succès est assuré.

M. A. Scheffer, dans une scène empruntée au poème de *l'Enfer*, du Dante, s'est élevé à une grande hauteur de poésie picturale; le groupe de Francisca de Rimini et de son beau-frère Paolo est bien conçu, largement exécuté et compris avec toute l'imagination *dantesque* que réclamait un tel sujet. Dante et Virgile nous ont paru moins bien exécutés. Ce tableau est un des meilleurs de l'exposition et ne peut qu'ajouter à la haute réputation de son auteur.

Le Saint Jean prêchant dans le désert, de M. Champmartin, a de bonnes parties, comme couleur et comme exécution; mais d'autres aussi sont d'une infériorité remarquable; le ciel est lourd, les terrains mauvais. Quant à la composition, elle manque tout-à-fait au sujet. C'est, si l'on veut une allocution de bergers, mais nous ne retrouvons nullement, dans cette vaste toile mal remplie, le saint précurseur tenant les populations attentives à sa parole; nous renverrons volontiers le public aux portraits de M. Champmartin, car cet artiste sait y prendre une revanche complète. Nous sommes fâchés d'avoir à passer sous silence un grand tableau de M. Gros, mais véritablement c'est tout ce que nous pouvons faire de mieux pour l'auteur des pestiférés de Jaffa et de la bataille d'Eylau. En général, les grands tableaux, à peu d'exceptions près, sont très inférieurs. Quelques portraits en pied de maréchaux ou de grands-officiers de la couronne, destinés à la galerie historique de Versailles, méritent cependant une mention particulière; au nombre de ceux-ci nous pouvons vous recommander, mesdemoiselles, les deux portraits peints par M. Alaux, l'un représentant le maréchal de Rantzau, l'autre le maréchal comte de Gassion. Puis, nous appellerons aussi votre attention sur les portraits du connétable de Sancerre et du général Kellermann, dus au pinceau ferme et vigoureux de M. Ziegler. Nous n'oublierons pas non plus une grande toile de M. Pigal, honorable effort de ce peintre, dont nous nous plairons à louer la ligne progressive. M. Pigal a emprunté à Cervantes les deux personnages principaux de son immortel roman; don Quichotte et Sancho, n'ont été pour M. Pigal que les deux types des natures matérielles et spirituelles: Sancho la matière, don Quichotte l'intelligence bouleversée par l'imagination. Ces deux natures, ces deux extrémités de l'échelle sont bien senties et bien rendues; nous prédisons à M. Pigal de grands succès, s'il persévère et dans ses études et dans la voie qu'il vient de se tracer. A côté de ce grand tableau nous en trouvons un petit du même peintre, *une scène du ménage d'un savetier;* il y a du mérite comme peinture et une imitation vraie et bien spirituellement observée des mœurs de la populace.

La Jeanne d'Arc menée au bûcher, par M. Henri Scheffer, est un petit tableau de chevalet, qui émeut profondément. L'héroïne du quinzième siècle est admirable de vérité; c'est bien, mesdemoiselles, la pauvre

et jeune paysanne soutenue seulement par son inspiration ; ses membres sont faibles, tout en elle révèle la femme et sa frêle organisation. On voit que, pour qu'elle ait pu soutenir le poids de son armure, il faut que Dieu ait habité avec elle sous le corselet d'acier, sous le casque pesant, et que sa main puissante, saisissant avec la main de la jeune femme la poignée de la lourde épée, l'ait aidée à la porter haute et victorieuse, en tête de la chevalerie de France. Mais l'heure de l'infâme supplice a sonné ; le corps de Jeanne frémit à l'idée du feu qui doit le dévorer, les larmes rougissent ses yeux. Cependant elle prie, et quelque hideuse que doive être sa mort, elle n'achèterait pas, la pauvre Jeanne, des années d'une douce existence par une lâcheté, par une trahison. Non, regardez-la, mesdemoiselles ; après ses prières à Dieu, le cri de Vive le roi ! sortira de ses lèvres. Ce petit tableau est un succès pour M. Henri Scheffer; cependant nous lui conseillons de prendre garde à son dessin, parfois un peu rond, un peu mou.

M. John Martin, dont la réputation est acclimatée en France par les belles gravures de ses œuvres que nous connaissons tous, a envoyé de Londres son admirable composition du Déluge. L'administration du Musée a traité bien défavorablement le tableau du peintre anglais ; car, placé sous les reflets des faux jours de la première travée de la grande galerie, il est presque impossible d'apercevoir aucun des détails de cette scène immense, renfermée en un cadre de cinq à six pieds. Nous qui l'avons examinée avec soin, nous dirons que jamais plus effroyable catastrophe ne fut rendue avec une vérité plus poignante ; des flots d'une mer sans bornes roulent sous leurs vagues géantes des peuples entiers ; d'autres peuples, lassés de fuir, s'arrêtent pour attendre la mort universelle qui les suit; les rochers craquent de tous côtés et leurs cimes s'affaissent; puis le ciel s'abaisse et voile une lune de sang sans rayons de lumière. Le tableau de M. Martin présente l'image du plus grand désespoir, de ce désespoir sans énergie que durent éprouver les peuples vaincus par la matière et les éléments animés à la voix de Dieu. Il y a une immense et belle poésie dans ce tableau, peut-être un peu trop fait, peut-être un peu trop *léché*.

M. Beaume a beaucoup gagné, même depuis la dernière exposition ; son tableau d'Anne d'Autriche, interrogée au monastère du Val-de-Grace par le chancelier assisté de l'archevêque de Paris, qui s'étaient fait ouvrir les portes du couvent, indique deux progrès, dans l'exécution et dans la pensée. La reine est noble, belle et royalement indignée de l'audace du cardinal de Richelieu, qui fait violer en elle le respect dû à la majesté royale ; les groupes qui l'entourent composent un drame simple et vrai, où tout est naturel. La couleur de M. Beaume est plus solide et plus vraie, son dessin est plus correct. Ce peintre est dans une bonne voie; il a conquis cette année un succès dont nous le félicitons, parce qu'il est légitime.

M. Horace Vernet est arrivé de Rome avec deux petits tableaux remarquables; l'un représente la prise de Bone en Afrique par l'armée française, l'autre a pour titre Rebecca à la fontaine, donnant à boire au serviteur d'Abraham. Le premier de ces deux tableaux a des détails bien exécutés et spirituellement compris; ainsi le groupe de soldats algériens placés sur le premier plan est une de ces compositions que seul M. Horace Vernet peut rendre avec cette vérité. Le second tableau, que nous préférons de beaucoup au premier, est tout simplement une scène d'Arabes; une jeune femme donne à boire à un guerrier de sa tribu. Nous ignorons pourquoi M. Horace Vernet a voulu baptiser son œuvre d'un titre biblique. Les deux personnages bien dessinés, et grassement peints, offrent les deux plus beaux types de la nature arabe ; peut-être aurait-il fallu plus de soleil répandu sur l'ensemble de la scène.

Deux petites toiles de M. Léopold Robert ne nous ont pas satisfait; sûrement il y a encore un grand talent dans les Napolitaines et les Suissesses que cet habile peintre a envoyées au Louvre, mais nous y remarquons avec peine une grande sécheresse de pinceau, jointe à des incorrections de dessin, remarquables surtout dans les mains de l'une des Napolitaines. Pourquoi sommes-nous privés de son grand tableau? les fautes que nous signalons eussent passé inaperçues sous la protection du chef-d'œuvre que la rigidité des réglements nous refuse cette année.

M. le comte de Forbin peut enregistrer dans ses annales un succès de plus; sa chapelle du colysée est une belle chose, où ne jurent point les figures que M. Granet y a placées.

Jérôme Savonarole, dominiquin condamné au feu, reçoit, avant de marcher vers son supplice, les exhortations d'un cardinal; cette peinture de M. Granet, quoique inférieure à sa mort du Poussin, tant admirée à la dernière exposition, n'en reste pas moins un de ces tableaux que personne, si ce n'est M. Granet lui-même, ne pourrait faire.

Les tableaux d'animaux de M. Brascassat sont l'œuvre d'un homme d'un grand talent, consciencieusement acquis; nous vous prions surtout, mesdemoiselles, d'examiner attentivement celui que vous trouverez placé dans le grand salon; le taureau, les moutons, les oiseaux sont touchés en grand maître, vigoureusement et sans négligence. M. Brascassat a la science d'être fin et fini sans sécheresse et sans papillotage. Le paysage de ce dernier tableau est également bien exécuté; les terrains sont d'un ton vrai; ils fuient et s'enfoncent admirablement. Le ciel est lumineux sans éclat prétentieux; c'est de tout point enfin une bonne peinture, une représentation exacte et fidèle de la nature, vue en peintre habile.

Un tableau de M. Alfred Johannot, représentant Henri II, Catherine de Médicis et leurs enfants, mérite d'être examiné avec soin; il y a de la grace dans cette composition que distinguent aussi un assez bon dessin et l'harmonie de couleur que l'on connaît à son auteur. Trois jolis petits tableaux de M. Tony Johannot valent également la peine d'arrêter votre attention, mesdemoiselles; vous trouverez parmi eux un charmant petit sujet emprunté à l'histoire d'Ecosse.

M. Lehmann, jeune élève de M. Ingres, débute par une bonne peinture sagement étudiée, consciencieusement rendue, *le départ du jeune Tobie*. La couleur de M. Lehman est vigoureuse, l'harmonie des tons est remarquable, son dessin est généralement bon; il est fâcheux que le personnage du vieux Tobie, et comme couleur et comme dessin, fasse seul tache dans cette charmante composition; le manteau qui le couvre est lourd de dessin et criard de couleur; la tête même nous a semblé négligée. Nous indiquons ces négligences à M. Lehmann, parce qu'il est un de ces peintres dont l'avenir est pour nous chose sûre et parce qu'il nous paraît facile de réparer ce défaut d'une belle peinture habilement composée. Trois portraits, des meilleurs qui soient cette année au salon, nous confirment dans notre opinion sur M. Lehmann. Le portrait de M. le comte de P.... surtout est d'une facture large et franche que nous ne saurions trop louer. Des leçons de son habile maître, M. Lehmann n'a retenu que la pureté du dessin et la recherche de l'imitation de la nature. On ne peut l'accuser d'être pastiche de M. Ingres; son dessin et sa couleur sont bien à lui et ils sont bons.

M. Steuben a, dans une toile de moyenne grandeur, résumé le plus grand fait des temps modernes, la triste et célèbre bataille de Waterloo. La bataille est pour ainsi dire finie, l'armée française n'existe plus; un seul coin sur l'immense champ de carnage voit encore une lutte acharnée, et c'est là que l'empereur Napoléon et sa garde se sont donné rendez-vous pour mourir.

Les rangs des vieux grenadiers s'éclaircissent; voyez, mesdemoiselles, celui-ci tombe avec l'aigle qu'il portait; celui-là, avant de fermer les yeux, se retourne encore pour dire à son empereur : Sire, sire, sauvez la fortune de la France. Cambrone, immobile, semble attendre le boulet qu'il demande, tandis que Soult, Gourgaud et Drouot s'apprêtent à entraîner de force l'empereur, que leurs supplications ne peuvent émouvoir. Mais la partie sans contredit la plus belle du tableau est la tête même de Napoléon; elle est calme, froide et horriblement impassible; il regarde les balles et les boulets qui arrivent et semble se plaindre d'être épargné; ses yeux fixes dénotent seuls, avec la contraction des sourcils, l'affreuse torture de son cœur. Qui aura vu cette belle et pâle figure de Napoléon ne pourra l'oublier. Pensez, mesdemoiselles, que ce puissant génie joue sa dernière chance contre la destinée; une fois emporté par le galop de son cheval, pour lui plus d'armée, plus de royaume, plus de drapeaux flottant victorieux, plus d'avenir. Après la bataille de Waterloo un rocher au milieu des mers et la lente agonie de six années que nous connaissons tous. Après la bataille de Waterloo, l'empereur des Français n'est plus qu'un triste prisonnier que l'on tuera par les tortures de l'âme; et c'est pourquoi, en songeant à tout cela, le cœur se prend de tristesse et d'émotion profonde.

M. Steuben a fait preuve de talent dans cette composition; nous lui reprocherons cependant quelques négligences, telle que le cheval de l'empereur, et peut-être aussi la propreté trop apprêtée, ainsi que la mollesse du dessin dans certaines parties. Nos critiques ne portent que sur des détails, et le tableau de M. Steuben, beau d'ensemble, est appelé à un grand succès. Le public du salon lui a déjà rendu justice; la foule s'arrête devant la bataille de Waterloo, et c'est silencieusement qu'elle contemple la figure de l'empereur.

Pour cette fois, mesdemoiselles, nous nous arrêterons; il est quatre heures; entendez-vous la voix du gardien qui l'annonce? Les portes vont se fermer; à revoir au mois prochain.

Comte Horace de VIEL-CASTEL.

HISTOIRE.

SOUVENIRS DU MOIS D'AVRIL.

Ovide, au lieu de faire tout naturellement dériver *avril* du mot latin *aperire*, ouvrir, parce que c'est en effet l'époque où la terre paraît s'ouvrir aux douces influences de l'air et du soleil, a mis une recherche affectée à lui trouver une étymologie qu'on ne saurait admettre. Il fait venir *avril* d'*Aphrodite*[1], nom grec donné à Vénus que l'on disait née de l'écume de la mer, et aussi parce que le mois d'avril était placé sous la protection de cette déesse. Nous préférons la première étymologie; elle est plus simple et plus généralement admise.

Dans leur usage de tout personnifier, les poètes représentaient *avril* sous la figure d'un jeune homme couronné de myrte et qui semblait danser au son des instruments; près de lui était une cassolette d'où l'encens s'exhalait en fumée, et le flambeau qui brûlait dans sa main répandait des odeurs aromatiques.

(1) Du mot grec αφρος, *écume*.

Les cérémonies diverses auxquelles *avril* présidait étaient toutes, chez les Romains, relatives à la fécondité de la terre. Dans ce mois arrivaient les premières *Vinales* ou fêtes du vin (il y en avait d'autres au mois d'août); elles étaient consacrées à Vénus. Nul n'aurait osé goûter des vins nouveaux avant de lui en avoir offert des libations.

En Grèce, *avril* ramenait chaque année des fêtes d'un autre genre; le paganisme, cette religion qui avait déifié tous les vices, élevé des autels à toutes les passions, ne sacrifiait pas toujours aux graces; les peuples que nous nommons sauvages auraient pu revendiquer aux Athéniens de véritables fêtes d'anthropophages; les *Thargelées*, destinées à honorer Apollon et Diane, se célébraient par l'immolation de victimes humaines; un homme et une femme y étaient offerts en sacrifice. Le christianisme, en renversant les autels élevés à tous ces faux dieux par une aveugle crédulité, anéantit ces barbares usages, et ce n'est pas le moindre de ses nombreux, de ses immenses bienfaits.

Avril, mesdemoiselles, rappelle, en la ramenant chaque année, une sorte de plaisanterie à laquelle vous n'aurez peut-être pas échappé; nous voulons parler des *poissons d'avril* dont vous ignorez peut-être l'origine. En admettant qu'elle ne remonte pas à une époque plus éloignée, on s'accorde à dire que Louis XIII faisant garder à vue, dans le château de Nanci, un prince de Lorraine dont la fidélité lui était suspecte, le prisonnier trouva moyen de tromper ses gardiens et se sauva le *premier jour d'avril*, en traversant la rivière à la nage; ce qui fit dire aux Lorrains *que c'était un poisson qu'on avait donné à garder aux Français.* Nous aimons mieux adopter avec l'abbé Tuet cette origine, que de la chercher dans la passion de Notre Seigneur. Suivant Bellingen, l'ignorance du peuple aurait fait *poisson* du mot *passion*, et la singulière coutume d'envoyer d'un endroit à un autre ceux dont on veut ainsi se moquer ne serait qu'une grotesque allusion aux marches et contremarches que les Juifs firent faire à Notre Seigneur J.-C. avant de le crucifier. C'est abuser d'une manière impie d'un souvenir douloureux et sacré.

Le 7 avril 1520 la consternation régnait à Rome; un sentiment de douleur et de regret se montrait sur tous les visages; les rues étaient désertes et silencieuses, on ne s'abordait qu'avec des paroles de tristesse, et il était aisé de voir que quelque grand malheur avait frappé la patrie des arts. Un malheur en effet était tombé sur la ville éternelle; Raphaël venait d'être enlevé à l'école illustre dont il avait été le créateur, à l'art dont il était la gloire, au monde que, si jeune encore, il avait rempli de son nom.

Raphaël Sanzio, universellement connu sous son prénom, était né à Urbin, le vendredi-saint de l'année 1483. Son père, artiste médiocre, voyant les merveilleuses dispositions de son fils, eut le bon esprit de le confier aux soins de Vanucci, dit le *Pérugin*, peintre célèbre alors, mais dont le mérite est aujourd'hui tout entier dans la gloire d'avoir été le maître d'un tel élève.

Raphaël avait à peine dix-sept ans quand l'Italie dut à son pinceau sa première Sainte Famille; émule et rival de Michel-Ange, contemporain de Léonard de Vinci, il surpassa bientôt ces grands maîtres. Chargé des plus magnifiques travaux de peinture de l'époque, il peupla l'Italie de chefs-d'œuvre; les salles du Vatican, les loges du même palais attestent son immense génie et l'étonnante fécondité de son pinceau; trois étages de galeries reçurent un genre nouveau de décoration où luttèrent de richesse, d'élégance et de variété les peintures historiques et symboliques. Raphaël a surtout excellé à représenter les *vierges;* leur nombre est immense, et l'on ne surpassera jamais l'expression de beauté céleste qu'a réalisée son pinceau. Ses compositions se distinguent

par l'heureuse disposition des groupes, la variété des attitudes, par la beauté des draperies, une vigueur sans exagération et une grande naïveté.

Joignant une belle figure et de nobles manières, à un esprit vif et élevé, Raphaël avait aussi un grand fonds de modestie; il fut honoré de la bienveillance des papes Jules II et Léon X, et ce dernier voulut le décorer de la pourpre romaine qu'il refusa. François Ier, notre roi chevalier, le père des arts et des lettres, l'honorait aussi de son estime et de son admiration; c'est pour ce prince que Raphaël peignit la plupart des tableaux que l'on admire au Louvre, car les rois de France se sont toujours plu à encourager le génie partout où ils le voyaient briller.

Raphaël travaillait à son tableau de la *Transfiguration*, chef-d'œuvre, à la fois, du maître et de la peinture, lorsque, à la suite d'une courte maladie, il mourut, à peine âgé de trente-sept ans, en 1520, le jour du vendredi-saint qui avait été celui de sa naissance. Le tableau inachevé de la *Transfiguration* fut déposé sur son cercueil comme une splendide décoration et comme le plus bel hommage qu'on pût rendre à sa mémoire. De magnifiques obsèques attestèrent le degré d'estime et d'admiration auquel il était parvenu; ses restes furent déposés dans l'église de Sainte-Marie de la Rotonde, dans une chapelle dédiée à la Sainte-Vierge, et dont il avait prescrit la fondation par son testament. Jules Romain, le plus célèbre de ses élèves et le principal héritier de sa fortune, fut chargé d'achever la *Transfiguration*. La victoire nous avait acquis ce chef-d'œuvre, et on l'a admiré au Louvre jusqu'en 1815, qu'il fut rendu au souverain pontife.

Le 18 *avril* 1690. Mort de madame de Sévigné.

Vous connaissez assez, mesdemoiselles, cette femme illustre, vous avez lu ses ravissantes lettres; relisez le délicieux article que M. Émile Deschamps lui a consacré dans votre journal [1]. Nous ne pourrions vous rien dire d'aussi bien.

Le 25 *avril* 1595. Mort du Tasse, l'Homère de l'Italie, le chantre célèbre de la *Jérusalem délivrée*, exemple illustre de toutes les splendeurs et de tous les revers d'un grand génie.

Torquato Tasso, né en 1544, venait de concevoir le plan de la *Jérusalem*, lorsque le cardinal Louis d'Est l'introduisit à la cour de son frère Alphonse, duc de Ferrare. Deux princesses présidaient à cette cour, Lucrèce et Léonore d'Est, sœurs d'Alphonse, à qui leur mère, Renée de France, avait fait enseigner, dit Brantôme, *les sciences et les bonnes lettres, qu'elles apprirent et retinrent parfaitement et en faisant honte aux plus savants, de sorte que, si elles avaient beau corps, elles avaient l'ame autant belle.* Léonore était âgée de trente ans, le Tasse, de vingt-un; il était grand et bien fait, ses traits étaient pleins de noblesse. Sensible aux éloges des princesses, le jeune poète était souvent admis à leur lire des fragments de son nouvel ouvrage; familiarité qui ne fut pas sans danger pour lui, car d'étranges infortunes en furent la suite.

Il venait de perdre son père quand il suivit en France le cardinal d'Est; présenté à la cour, il plut à Charles IX, dont la faveur alarma les courtisans. Le cardinal lui-même en fut jaloux; et le poète se voyant abandonné de son Mécène, s'éloigna à regret d'un pays où malgré la bienveillance royale, il s'était vu réduit à emprunter un écu.

De retour à Ferrare il reprit avec ardeur la composition de son œuvre, qu'il n'interrompit que pour écrire *Aminta*, délices de l'Italie et brillant modèle du drame pastoral.

La *Jérusalem* était enfin terminée. Le Tasse avait besoin de se reposer dans sa gloire; mais d'amères, d'injustes critiques

(1) Page 225. - 2e Année.

vinrent troubler sa vie. Il s'était usé à enfanter un chef-d'œuvre, il s'épuisa pour le justifier; inquiet sur le mérite de son poème, s'alarmant sur son avenir, il crut voir partout des ennemis acharnés à sa perte.

Poursuivi par ses vaines terreurs, un soir, chez la duchesse d'Urbin, il voulut tuer un des domestiques de cette princesse, qu'il prenait pour un de ses ennemis; puis craignant la colère d'Alphonse, il quitta brusquement Ferrare sans argent, sans guide, et sans vêtements. Sous les haillons d'un pâtre il se rendit à Naples chez sa sœur; mais bientôt il revint à Ferrare qu'il quitta de nouveau pour errer de Mantoue à Turin, et pour retourner enfin dans son premier séjour, où il ne pouvait plus vivre et dont il ne pouvait s'éloigner.

Le Tasse y arrive au milieu des fêtes du mariage d'Alphonse. Le duc et ses sœurs refusent de le voir. Irrité, il se répand en invectives; Alphonse s'irrite à son tour, et le poète est enfermé dans une maison de force où il demeure sept ans.

Sept ans parmi les fous! lui, le plus grand génie de l'époque. Jamais la puissance n'insulta plus cruellement ce qu'il y a de plus beau parmi les hommes.

Pour juger de ses tortures écoutons ce qu'il écrivait à un de ses amis. « Je redoute peu la grandeur des souffrances, mais j'en mesure la durée avec effroi, et cela suffit pour me rendre incapable de penser et d'écrire. L'idée d'une captivité sans terme et l'indignation des mauvais traitements que je subis ne peuvent qu'augmenter ma tristesse; la saleté de ma barbe, celle de mes cheveux, font de moi un objet dégoûtant à mes propres yeux. La solitude à laquelle je suis condamné est ma plus cruelle et ma plus mortelle ennemie; je la fuyais même au sein du bonheur. »

Et tandis que le grand poète languissait ainsi au fond d'un cachot, en proie aux caprices de ses farouches geôliers, qui lui dérobaient le papier et les plumes et lui refusaient souvent jusqu'à un flambeau pour s'éclairer la nuit, son nom volait de bouche en bouche. La *Jérusalem* furtivement imprimée, circulait de main en main; les presses d'Italie et de France ne pouvaient suffire à l'impatience des lecteurs.

Cependant les maux du poète redoublaient chaque jour. « Je n'en puis plus, écrivait-il, je succombe; les vomissements, la fièvre, m'ôtent la force de me plaindre; des étincelles brûlantes sortent de mes yeux; des sifflements horribles déchirent mes oreilles. Je me suis cru frappé d'épilepsie, et j'aurais craint de perdre la vue, si je n'avais aperçu l'image de la glorieuse vierge Marie, tenant son fils dans ses bras, entourée d'une auréole resplendissante des plus vives couleurs. »

Enfin le succès de la *Jérusalem* provoqua une tardive justice. Les ducs d'Urbin, de Mantoue, de Toscane et le pape lui-même, réclamèrent la liberté du captif, elle lui fut rendue le 6 juillet 1586. Lord Byron, en accablant la mémoire d'Alphonse de tous les mépris qu'il avait mérités, a payé la dette de l'indignation publique. »

Avant de quitter Ferrare, le Tasse était allé verser des larmes sur la tombe de Léonore, morte pendant sa captivité; fixé à Naples pour y reconstruire en secret et sur un nouveau plan le monument impérissable de sa gloire, il apprend tout à coup que Rome lui décerne les honneurs du triomphe : « C'est un cercueil qu'il faut me préparer, s'écrie-t-il; si l'on me destine une couronne, qu'on la réserve pour mon tombeau. » Cependant, vaincu par les instances de ses admirateurs, il se rend à Rome; le peuple, les nobles, les prélats l'accueillent avec transport et le conduisent en pompe au Vatican, où le pape lui dit : « Venez honorer cette couronne qui a honoré tous ceux qui l'ont portée avant vous. »

Mais, ô fragilité des gloires humaines; le poète ne devait pas jouir de cet honneur conquis par tant de souffrances; se sen-

tant frappé d'un mal mortel, il demande à être transporté au couvent de Saint-Onuphre, où il expire la veille du jour fixé pour son triomphe. Il était âgé de 51 ans.

La poésie a souvent retracé cette mort remarquable. En décrivant le golfe de *Baïa*, le chantre des *méditations* a laissé échapper ces beaux vers :

Plus loin voici l'asile où vint chanter le Tasse,
Quand victime à la fois du génie et du sort,
Errant dans l'univers, sans refuge et sans port,
La pitié recueillit son illustre disgrace.
Non loin des mêmes bords plus tard il vint mourir.
La gloire l'appelait; il arrive, il succombe;
La palme qui l'attend devant lui semble fuir,
Et son laurier tardif n'ombrage que sa tombe.

Le 25 *avril* 1342. Mort du pape Benoit XII.

Benoît XII était français, il s'appelait *Jacques de Nouveau* et il portait le surnom de *Fournier* par allusion peut-être à la profession de boulanger que son père exerçait à Saverdun dans le comté de Foix. Peu fécond en événements, son pontificat, qui ne dura que sept ans, fut rempli de travaux utiles à la religion; on cite de lui des mots remplis d'une haute sagesse.

Un souverain lui ayant fait demander quelque chose d'injuste : « Si j'avais deux ames, répondit-il à celui qui le sollicitait, j'en pourrais sacrifier une pour le prince qui vous envoie, mais n'en ayant qu'une je ne veux pas la perdre. »

Il disait que les papes devaient, comme Melchisedech, n'avoir ni père, ni mère, ni parents; plusieurs grands seigneurs ayant demandé sa nièce en mariage, il la leur refusa et la donna à un bon négociant de Toulouse. Les deux époux étant allés le visiter à Avignon, il les garda quelques jours auprès de lui, et les congédia ensuite en leur donnant une modique somme. « Jacques Fournier votre oncle, leur dit-il, vous fait ce petit présent; à l'égard du Pape, il n'a de parents et d'alliés que les pauvres et les malheureux. »

Le 26 *avril* 1722. Conversion de mademoiselle Gauthier, actrice.

La nécessité lui avait fait embrasser la carrière du théâtre.

Née à Paris en 1692. Mademoiselle Gauthier débuta à dix-sept ans et fut reçue trois ans après à la Comédie-Française; elle avait trente ans, et suivant ses expressions elle était plongée dans une *mer de délices*, lorsqu'un jour anniversaire de sa naissance, il lui prit fantaisie d'entendre la messe; restée froide au commencement du saint sacrifice, avant la fin Dieu avait touché son ame. Dès ce moment elle se voua aux pieux devoirs et n'aspira plus qu'à la retraite; toute la ferveur qu'elle avait portée dans le désordre elle la retrouva dans la piété. Le 20 janvier 1725, elle prit l'habit des *carmélites* à Lyon et vécut trente-deux ans dans son cloître sous le nom de sœur *Augustine de la miséricorde*.

Mademoiselle Gauthier était grande et bien faite; elle composait des vers agréables, et peignait très bien en miniature; une singularité la distinguait; elle était douée d'une force musculaire telle, qu'elle ployait et mettait en rouleau, sans aucun effort, une assiette d'argent; le maréchal de Saxe, dont on sait la force prodigieuse, étant parvenu à lui faire fléchir le poignet, lui déclara que jamais il n'avait éprouvé chez ses adversaires une telle résistance.

Mme DE FRÉMONT.

TOILETTE DE PRINTEMPS.

Long-champs pour celles d'entre vous, mesdemoiselles, qui habitent Paris, ne se présentera pas avec ses pompes et ses distractions; ces trois jours consacrées, pour un grand nombre, à une brillante promenade qui, pour le dire en passant, perd chaque année de son éclat, vous trouveront sans doute prosternées, ferventes, devant le saint tombeau paré de fleurs et parfumé d'encens; et si quelques-unes songent cette pompe du monde, c'est que long-temps après, long-temps à l'avance, elles entendent parler des *modes de Long-champs*.

Nous vous les dirons donc aujourd'hui; si jolies, si fraîches, si bariolées que l'œil ébloui ne sait d'abord sur quoi s'arrêter.

Commençons par les étoffes; celles que nous vous conseillons le plus particulièrement, ce sont des gros de naples à petits carreaux, lignes rouges, vertes, paille et bleues sur un fond gris ou écru. D'autres à petits carreaux encore, marron ou bois, tracés par un filet blanc broché. Enfin les carreaux mille raies dont les plus jolies nuances sont écru et vert, écru et chocolat, vert et lilas, gris et cerise. Il y a, pour vos robes de promenade, de jolies étoffes de laine, les *lèonaises*, et les *salamporis*, mélange de laine et soie, qui rappelle le chaly et le thibet.

Pour robes simples de promenade, ou de visites, vous avez *l'armure cachemire;* semé de pois tout petits, damassés plutôt que brochés, couleur sur couleur. Et les tissus côtelés à zig-zags, écrus ou noisette, que vous pouvez lisérer en vert ou en bleu foncé.

Les façons de robes que vous devez faire ce printemps ressemblent fort à celles des saisons dernières; ce sont toujours des jupes très longues et très larges, touchant le coude-pied, et sur la proportion de trois aunes un quart de tour pour une taille de femme; toujours des manches très larges, à petits poignets. Pour corsage, trois plis droits venant de l'épaule au milieu du corsage, vont très bien à une taille dégagée. Celles d'entre vous, mesdemoiselles, qui portent des redingotes ont quelque chose de fort joli à faire et très nouveau, c'est un biais en petit gros de naples, se détachant sur une étoffe d'une autre couleur.

Les pélerines ouvertes sont à peu près les seules portées; on les garnit souvent d'une ruche; lorsque l'on peut assortir un ruban à l'étoffe, la ruche est jolie en rubans.

Pour les toilettes du soir, vous avez de nouvelles mantilles en blonde qui vont parfaitement et dégagent les épaules. Les mantilles moyen-âge tombent plates sur les épaules et sur la poitrine, fixées au milieu par un nœud ou une épingle, elles se font aussi en mousseline brodée, et quelquefois elles se garnissent d'un volant de mousseline brodé d'une petite dentelle ou d'un tulle anglais.

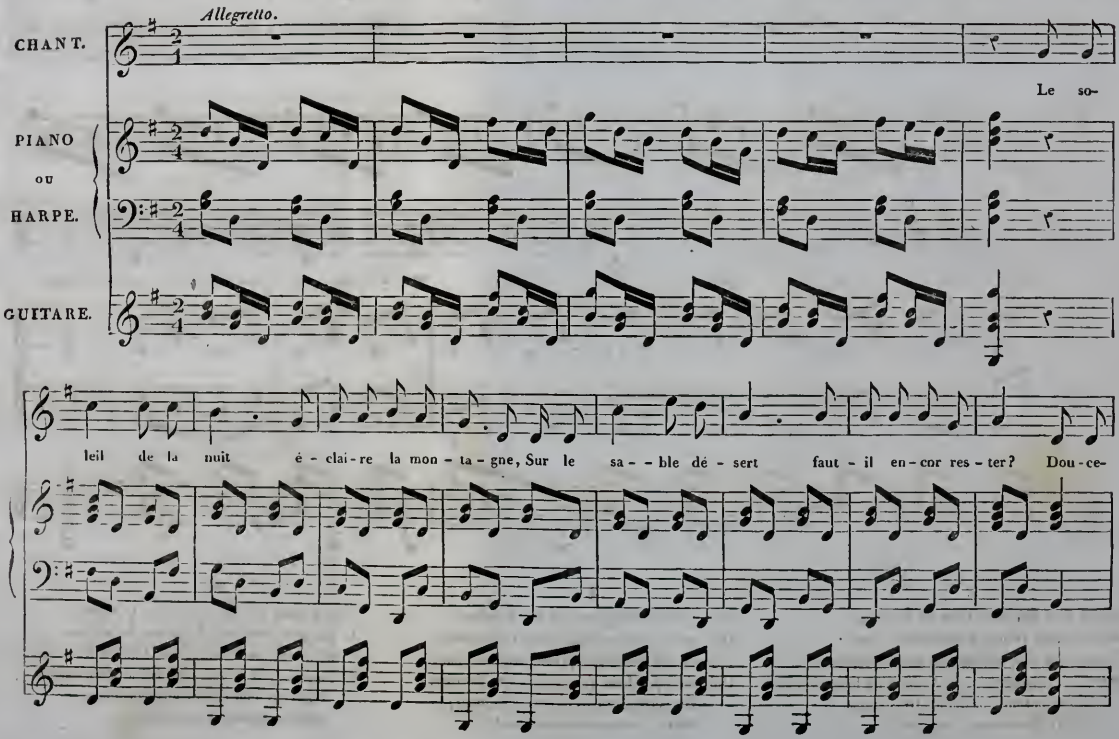
Vos premiers chapeaux de printemps sont des capotes vertes d'une nuance très franche et un peu foncée; une forme serrée, descendant sous le menton, vous convient par son extrême simplicité surtout lorsqu'elle n'a aucun ornement, et les brides croisées venant nouer en rosette au pied de la calotte. Sur les doubles pous de soie vert émeraude, un bouquet de giroflée jaune ou de chèvrefeuille est de très bon goût. Les capotes à coulisses sont bien aussi de votre âge avec des rubans de taffetas à mille raies, ou carreaux écossais.

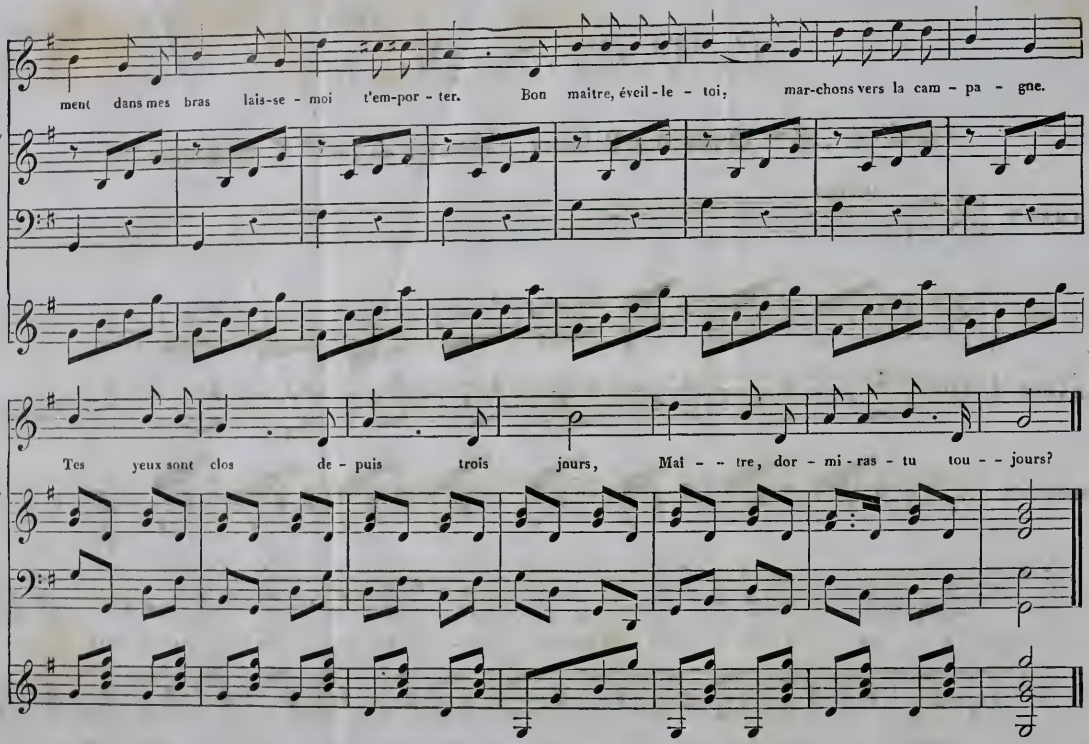
Les cravates de satin et les boas, vont être tout-à-fait remplacés par les cravates de printemps. Pour cela vous devrez choisir des carreaux écossais en gros de naples ou en foulard, et les étoffes façonnées à très petits dessins.

(1835.— Journal des Jeunes Personnes.)

La Veillée du Negre.

*Paroles de Mme* **Desbordes Valmore**, *Musique de M^r^* **L. de Longeville.**





2.

L'orage dans son vol a brisé les platanes;
Le navire sans voile a disparu dans l'eau.
De ton front tout sanglant j'ai lavé le bandeau.
Marchons, les pauvres noirs t'ouvriront leurs cabanes.
Tes yeux sont clos depuis trois jours,
Maitre, dormiras-tu toujours?

3.

Je voudrais deviner ton rêve que j'ignore.
Oh! que ce rêve est long! finira-t-il demain?
Demain, en t'éveillant, presseras-tu ma main?
Oui, je t'appellerai quand j'aurai vu l'aurore.
Tes yeux sont clos depuis trois jours,
Maitre, dormiras-tu toujours?

4.

Mais la lueur du jour s'étend sur le rivage,
Le flot porte sans bruit la barque du pêcheur.
Viens!... que ton front est froid! quelle triste pâleur!
Oh! maitre, que ta voix me rendrait du courage!
Tes yeux sont clos depuis trois jours,
Maitre, dormiras-tu toujours?

Musique imprimée par les procédés de E. Duverger.

PAULINE ÉVRARD.

Une vieille dame, à la démarche lente, traversait le jardin des Tuileries, appuyée sur le bras d'une jeune et charmante personne qu'elle appelait sa nièce ou du nom de Pauline. Souvent Pauline inclinait la tête pour adresser à sa tante une foule de questions faites d'un ton doux et affectueux. Êtes-vous fatiguée? Peut-être que je marche trop vite? Sentez-vous un peu de chaleur? L'air me semble tiède; et à vous, ma tante?... Puis elle écoutait la réponse.

Elles marchèrent ainsi jusqu'à la rue de Lille et s'arrêtèrent devant une maison dont la porte cochère s'ouvrit au premier coup de marteau. Un jardin tout semé de massifs du plus joli aspect, ombragé d'arbres, à travers lesquels se détachaient de jeunes pêchers, et dont les murailles dérobaient leur blancheur sous le feuillage mobile d'une vigne chargée de raisins, charmait d'abord la vue. La tête bouclée d'un petit garçon apparaissait à une des fenêtres du rez-de-chaussée; il s'amusait à faire des bulles, et c'était plaisir de le voir enfler ses joues pour souffler dans l'air ses fantastiques créations. Son œil bleu les y suivait; puis il battait des mains ou trépignait des pieds, selon la passion qui animait son cerveau. A peine eut-il entrevu mademoiselle Irbins et sa nièce qu'il jeta un cri joyeux; et, s'élançant hors de la maison, il courut au-devant d'elles.

Une petite fille de six à sept ans se montra tout aussi empressée. Pauline les embrassa tous deux; elle ouvrit ensuite un léger panier d'osier suspendu à son bras et en tira des gâteaux pour ses petits amis. Il s'éleva une véritable querelle entre le frère et la sœur; chacun voulait prendre la main de Pauline. « C'est à moi, disait Alice; je l'aime bien mieux que toi. — Oui, répondait Léon, tu ne lui donnerais pas tes poupées; et moi je lui donnerais bien volontiers ma lanterne magique, mon *Diorama* et toute mon armée.

La maîtresse de la maison, madame d'Ernonville, interrompit la discussion. Elle venait recevoir ces dames.

Mademoiselle Irbins et sa nièce furent introduites dans un vaste salon; le tapis était couvert de jouets brisés, de livres tachés, dont quelques feuilles gisaient éparses çà et là. Ce fut au bruit des enfants que s'engagea une conversation, fréquemment interrompue par les douces, mais inutiles observations de la mère.

Survint une autre visite; c'était madame Sébal, sœur de madame d'Ernonville, avec son neveu monsieur Armand Vernon, et Isabelle, fille unique de cette dame. Isabelle fit une grave et prétentieuse révérence; elle s'informa ensuite des nouvelles de sa tante, dit un froid bonjour aux enfants et s'assit immobile et réservée sur un fauteuil. Madame Sébal ne tarda pas à se plaindre du tapage des petits. Léon avait d'abord joué d'une façon tout affectueuse avec Alice, puis il l'avait contrariée en éveillant la poupée et en la faisant crier. Alice, jalouse de ne pas être en reste, avait planté des épingles dans la bosse de polichinelle et cassé le sabre d'un des soldats de plomb. De guerre lasse, elle était allée bouder dans un coin, et Léon, qui ne pouvait souffrir l'isolement, selon l'expression de sa mère, était venu se désennuyer auprès de Pauline. Il lui demanda sa montre, car il voulait voir

la bête qui s'y remuait si drôlement. Pauline lui montra le mécanisme du bijou, force fut à elle de le lui abandonner; Alice aimait tant ce petit bruit à son oreille, il était sûr que cela la ferait rire. La montre passa dans la main d'Alice et revint à Pauline avec le grand ressort brisé; la rougeur subite de la jeune personne témoigna seule de sa peine. Rassuré par l'air de Pauline, Léon lui demanda le collier en cheveux qui ornait son cou. Pour cette fois Pauline refusa sans aigreur, mais avec une fermeté propre à imposer à l'enfant. Ce collier était tissu avec les cheveux d'une mère tendrement regrettée et morte depuis deux ans seulement.

Monsieur Vernon s'était seul montré attentif à cette scène. Jusqu'alors il avait vu dans Pauline une créature simple, bonne, d'une figure ordinaire et rien de plus; en ce moment, il découvrit que ses cheveux d'un blond cendré étaient doux et gracieusement disposés sur sa tête, que ses yeux noirs brillaient d'intelligence, que son nez à la grecque donnait à ses traits une belle expression. Sa bouche semblait trop grande peut-être; mais le sourire la faisait charmante. Puis, quand elle s'animait, il était impossible de ne pas s'intéresser à son regard et aux inflexions énergiques et pures de sa voix. Charmé de cette étude, il s'approcha de Pauline et lui exprima sa surprise de ce qu'elle supportait avec tant de calme la sottise des enfants.

« Ils n'avaient pas de mauvaise intention, répondit-elle; la chose est d'ailleurs irréparable.

— Mais on n'a pas toujours assez d'empire sur soi pour retenir ses impressions.

— Aussi ai-je été d'abord vivement affectée, Monsieur; c'est par réflexion que j'ai cessé de l'être. Et même quand les enfants tenaient ma montre, j'ai plus souffert qu'à présent; car j'appréhendais ce qui est arrivé. »

Léon, n'ayant rien obtenu de Pauline, retourna auprès d'Alice, et le tapage recommença. L'arrivée de monsieur d'Ernonville y mit fin. Il gronda doucement sa femme de son excessive indulgence; et tout aussitôt il sonna pour que la bonne emmenât les petits mutins au jardin et qu'elle débarrassât le parquet.

« Allez, mes amours, dit madame d'Ernonville en leur donnant un baiser au front. Isabelle, n'êtes-vous pas tentée de vous amuser aussi? »

Isabelle refusa avec une hautaine insouciance. Quant à madame Sébal, elle s'opposa aux instances de sa sœur. Il y avait trop d'humidité dans l'air, sa fille s'enrhumerait; Isabelle d'ailleurs n'avait jamais eu d'enfance; une conversation sérieuse était bien mieux dans ses goûts que des courses et des jeux insignifiants. La jeune fille appuya l'assertion de sa mère en prenant un maintien plus raide et plus maniéré qu'auparavant. Toute insistance devenant inutile, les enfants, la tête couverte d'un chapeau de paille, allèrent bruyants s'ébattre et se rouler sur l'herbe. Dire qu'Isabelle regarda sans envie Léon qui chassait son cerceau devant lui, Alice qui faisait tournoyer sa corde au-dessus de sa tête et sous ses petits pieds, ce serait méconnaître la nature remuante de cet âge. Il fallut bientôt que Pauline allât jouer avec eux. « Tu nous feras si heureux! disait Alice avec sa petite mine caressante, qu'elle avançait par la fenêtre. »

Mécontente d'être oubliée, Isabelle se plaignit du froid. La mère la trouva bien pâle, bien transie; un domestique reçut ordre de faire du feu, et, pour un moment du moins, Isabelle égoïste et vaine, Isabelle, les pieds appuyés sur les chenets, la tête nonchalamment penchée en arrière, se vit l'objet de l'attention de tous. Quand la sécurité fut revenue, on s'éloigna de la cheminée. Pauline, appelée par sa tante, et toujours prête à s'oublier, même pour les indifférents, resta auprès de la vaniteuse jeune fille et réussit à l'amuser.

Les mères causaient pendant ce temps de divers systèmes d'éducation; madame d'Er-

nonville prétendait qu'on ne doit jamais s'opposer au développement complet de la nature. Madame Sébal disait qu'il faut de bonne heure repousser des jeunes ames le sentiment des puériles distractions et hâter les idées d'un ordre élevé. Mademoiselle Irbins se taisait et regardait Pauline.

« Vous ferez de vos enfants des êtres capricieux et tout-à-fait insociables, observait madame Sébal en parlant à sa sœur.

— Et vous, Fanny, répondait madame d'Ernonville, vous avez déjà réussi à donner aux traits d'Isabelle l'expression d'un âge avancé; c'est pitié de voir son jeune front empreint de tristesse et d'ennui. Et remarquez que tous les êtres dont la nature a été comprimée sont dans la vie réelle d'une exigence outrée; de plus, ils ont senti leurs facultés les plus nobles et les plus énergiques s'user dans cette lutte livrée à leur jeunesse. Tenez, je n'ai jamais tourmenté Alice, et pourtant elle joue du piano comme un ange. »

Madame Sébal se permit un sourire; Alice fut aussitôt appelée; et à la grande satisfaction de sa tante, elle refusa obstinément de mettre en évidence son rare et beau talent.

« Pourquoi ce refus, mon amour? interrogea la mère.

— Parce que ma tante me fait peur, répondit la petite.

— Qu'ai-je donc de si hideux, mademoiselle? demanda madame Sébal d'un ton courroucé. »

Alice feignit une grande frayeur et se cacha le visage dans ses mains.

« Vous vous trompez, mon ange, dit à son tour madame d'Ernonville; regardez bien votre tante, elle est belle, très belle.

— Elle est laide, cria la petite en se débattant dans les bras de sa mère. »

Madame d'Ernonville demanda grace à sa sœur pour ce qu'elle appelait les naïvetés de sa fille.

« Vous l'élevez si mal, répondit sèchement madame Sébal. »

La visite d'un étranger fit trêve aux reproches; madame Sébal en reprit le cours quand elle se retrouva seule avec les siens.

« Qu'attendre d'enfants inoccupés? Isabelle connaît le prix du temps, elle. Vous n'avez pas idée de tout ce qu'elle sait et de tous les charmants ouvrages dont elle remplit ses loisirs. »

Suivit une longue, une effrayante énumération des talents d'Isabelle. Madame d'Ernonville saisit au vol *les découpures d'un goût exquis.*

« Alice en fait de charmantes aussi, se hâta-t-elle d'affirmer. Loulou, apportez votre coffret de découpures. »

A cet appel, madame Sébal laissa errer son regard dans la vaste étendue du salon; un plaisir moqueur y brilla.

« Il n'est pas nécessaire que Loulou apporte son coffret, elle nous donne fort à propos une preuve de son adresse; voyez. »

Alice gracieusement accroupie sur ses talons et la main droite armée de ciseaux, venait de découper, dans les rideaux bleus du salon, un arbre, une maison et une petite fille. Madame d'Ernonville eut un accès de toux réelle ou feinte qui la mit en mesure de répondre avec sang-froid; car, pour rien au monde, elle n'aurait voulu donner à sa sœur le plaisir de la voir irritée.

« Eh bien! demanda madame Sébal lassée d'attendre en vain.

— C'est une étourderie et voilà tout. »

On ôta les ciseaux à Alice, qui se promit intérieurement de terminer une autre fois la figure commencée du lion de la ménagerie. Elle l'avait trouvé si beau avec sa longue et ondoyante crinière!

Madame Sébal ne tarda pas à vouloir se retirer; long-temps elle chercha son cachemire qu'elle avait posé sur un canapé. Tout le monde se leva: les fauteuils furent changés de place, les domestiques interrogés et mis en mouvement, et le cachemire s'obstina à rester caché. « C'est incroyable, répétait madame Sébal. » Et sa figure s'allon-

geait de moment en moment. Tout à coup Mélanthe, chien favori de monsieur d'Ernonville, s'avança au milieu du salon, le corps grotesquement affublé du tissu asiatique. Mécontent de sa parure, il faisait d'inutiles efforts pour s'en débarrasser. On dénoua le schall ; mais à peine Mélanthe se sentit-il libre qu'il se prit de bel amour pour le cachemire. Il voulut le ravoir ; ses dents, ses pattes firent leur office et laissèrent plus d'une trace sacrilége. Madame Sébal debout, l'œil enflammé, suivait toutes les péripéties de cette scène ; la voix et les cris lui manquaient. Enfin le ravisseur fit une concession à son maître.

Madame Sébal repoussa d'un air désespéré l'infortuné cachemire ; il passa de main en main et s'arrêta dans celles de mademoiselle Irbins, qui l'examina tout aussitôt avec Pauline.

« Si vous consentez à me le confier, dit Pauline à madame Sébal, je me flatte, madame, de le raccommoder sans qu'il y paraisse. »

Madame Sébal secoua la tête avec l'air de l'incrédulité.

« Oui, dit mademoiselle Irbins qui s'était avancée à son tour, Pauline raccommode en perfection.

— Hélas ! articula enfin madame Sébal en prenant l'objet de tant de douleurs, ce n'en sera pas moins un cachemire raccommodé. Il était si beau !... Mais aussi quelle manie d'avoir des chiens ! C'est quelque chose de bien utile en vérité !... Une bête énorme comme celle-là devrait toujours être à la chaîne. »

Dans sa juste indignation, elle agitait le schall. Mélanthe fit mine de vouloir le ressaisir. Ce mouvement n'était guère de nature à apaiser madame Sébal.

« L'odieuse bête ! s'écria-t-elle.

— L'odieuse bête ! répéta à son tour mademoiselle Isabelle, jalouse de donner une marque d'intérêt à sa mère.

— Pauvre Mélanthe ! semblait dire madame d'Ernonville en flattant de la main la bonne et jolie tête du danois, qui l'avait posée caressante sur les genoux de sa maîtresse.

— Il est fort à plaindre en effet, observa madame Sébal.

— Mais, dit monsieur Vernon, ce n'est pas Mélanthe qui a pris le schall ; il ne se souciait guère d'un tel supplément à sa beauté.

— C'est vrai ! c'est vrai ! »

Les deux enfants alors au jardin furent aussitôt appelés.

« C'est Léon, dit madame Sébal, qui avait surpris l'air contrarié du petit à la vue de Mélanthe couvert seulement de sa robe naturelle.

— Je possède la confiance de mon fils, dit madame d'Ernonville, et je vais l'interroger.

— Avant de se permettre une semblable noirceur, il aurait bien dû vous donner une preuve de cette confiance tant vantée, observa madame Sébal avec aigreur. »

Léon, à la première question de sa mère, avoua le délit. Il avait voulu voir quel drôle d'air avait Mélanthe avec le schall de sa tante. La mère embrassa son fils et le loua de ce prompt aveu.

« On ne vous conçoit pas, dit madame Sébal.

— Mon Dieu ! ma sœur, tant que les actions de mon fils ne déposeront pas contre son cœur, je ne pourrai être sévère contre lui. Ce qui vous irrite n'est qu'un jeu d'enfant.

— Que fera-t-il donc quand il sera homme ? s'écria madame Sébal, hors d'elle-même. Voilà qui promet pour l'avenir !

— Eh ! il incendiera des villes, il égorgera des peuples, répondit madame d'Ernonville, d'un ton moqueur ; il sera un Attila.

— Continuez, ma sœur.

— Belle maman, que je t'aime ! dit Léon.

— Cher enfant ! »

Une larme éloquente mouilla les yeux de

la belle maman ; elle serra son fils contre sa poitrine.

« Ah ! il vous tutoie, dit madame Sébal? je ne m'étonne plus.

— Le *tu* est si tendre ! répondit madame d'Ernonville, avec la même inflexion railleuse; on veut être l'amie de son fils.

— C'est à n'y pas tenir ! »

Madame Sébal s'était levée. M. d'Ernonville apaisa sa belle-sœur, en exigeant que Léon lui adressât des excuses. Pauline réitéra des offres de services qui furent acceptées, non sans bien des hésitations.

On se sépara.

Le cachemire fut porté chez la jeune personne, et le troisième jour madame Sébal put être rassurée; car ce ne fut qu'à force de recherches qu'elle découvrit la première reprise; il en fut de même pour les autres; et, la semaine suivante, madame Sébal ne tarissait pas sur l'éloge de Pauline, sans pourtant dire tout le dommage fait à son cachemire; elle ne parlait que d'un accident. De toute sa société M. Armand Vernon était le seul qui savait tout ce que sa tante avait d'obligation à la bonté patiente et laborieuse de mademoiselle Évrard. Il partit pour l'Italie, où il allait faire des études de paysages, et souvent la pure et douce figure de la jeune fille se mêla à ses souvenirs de France.

Deux années s'écoulèrent, paisibles et uniformes pour Pauline; vers le milieu de la troisième, sa jeune énergie eut à subir une épreuve cruelle. Mademoiselle Irbins avait placé presque toute sa modeste fortune chez un négociant de ses parents; ce négociant fit diverses spéculations dont aucune ne réussit. On apprit sa faillite en même temps que sa mort.

La pauvre tante rassembla tout ce qui lui restait de forces pour apprendre à Pauline qu'elle avait perdu beaucoup d'argent. Elle s'enferma ensuite dans une douleur funeste à voir. Elle ne pleurait pas, elle ne parlait pas; mais elle restait immobile de longues heures, et les regards qu'elle laissait tomber sur sa nièce s'empreignaient d'un découragement si profond, que la pauvre enfant cherchait bien plutôt à les éviter qu'à les rencontrer jamais.

Huit jours se passèrent ainsi.

Pauline, convaincue que sa tante avait le cœur trop affligé pour prendre un parti convenable à leur nouvelle situation, se mit à y réfléchir ; et quand tout fut arrêté dans son esprit, elle saisit l'instant le moins défavorable pour aborder ce triste sujet. D'abord, elle lut à sa tante un chapitre de l'*Imitation;* puis elle s'assit sur un petit tabouret, aux pieds de mademoiselle Irbins, prit affectueusement ses mains dans les siennes; et, après l'avoir disposée à quelque chose d'extraordinaire, elle lui demanda combien il leur restait pour vivre. Cette question produisit un effet terrible sur la pauvre demoiselle ; elle jeta à sa nièce un regard égaré, se cacha le visage et fondit en larmes.

« Ma tante, dit Pauline, au nom de votre amitié pour moi, ne me cachez rien ! Vous n'osez plus me parler, et moi je ne l'ose pas non plus. Ne regrettez-vous pas cette confiance qui nous rendait toutes deux si heureuses?... S'il faut travailler pour vivre, je m'y soumettrai. Doutez-vous de mon courage et de ma résignation?

— Tu es une fille admirable ! dit mademoiselle Irbins. » Elle se tut.

« Ma tante, reprit Pauline d'un ton suppliant, dites-moi toute la vérité; je suis préparée à tout ! »

Ce fut à travers des sanglots que mademoiselle Irbins apprit à sa nièce qu'il ne leur restait plus qu'une rente viagère de six cents francs.

Cette confidence pénible achevée, elle se reprocha avec une amère sévérité l'aveugle confiance qu'elle avait eue en cet homme. Pauline chercha à diminuer les regrets de mademoiselle Irbins. Ce fut en-

suite avec des ménagements infinis, et dont une délicate affection inspirait chaque mot, qu'elle engagea sa tante à congédier sa femme de chambre.

« Célestine vous avait demandé la permission d'aller passer un mois dans son pays; eh bien! ma tante, nous la supposerons absente pour plus de temps encore; je tâcherai qu'elle ne vous manque pas trop. Cet appartement, ajouta-t-elle, non sans émotion dans la voix, est bien grand, bien froid pour l'hiver; il y en a un dans la maison, plus petit et dont deux pièces ont vue sur le jardin; nous le prendrons. Le bruit de la rue vous fatiguait souvent; nous aurons du calme et les senteurs printanières des lilas et le chant des oiseaux.

— Je veux tout ce que tu voudras, répondit la tante d'un ton creux et désolé.

— Pleurez! s'écria Pauline en l'entourant de ses bras; oh! pleurez bien longtemps! les larmes vous soulageront.

— Je ne puis pas pleurer, répondit mademoiselle Irbins; j'ai là, sur le cœur, un poids qui m'écrase. Depuis huit jours j'ai de la peine à respirer. Ce désastre me tuera.

— Vous vivrez! dites-moi que vous vivrez! s'écria Pauline au désespoir. Il y a des êtres bien plus malheureux que nous, ma tante.

— Où? demanda mademoiselle Irbins, dont toutes les idées étaient confuses.

— Ce pauvre homme qui est au cinquième, perclus de tous ses membres; sa femme, qui est obligée, avec ses journées, de faire vivre son mari et ses trois enfants. Sans votre bonté ils seraient morts de froid cet hiver. Vous avez fait leur provision de charbon, et les petits ont eu des vêtements chauds...

— Que tu avais taillés et cousus toi-même, dit la tante. Nous ne pourrons plus leur en donner; c'est triste!

— N'est-il pas vrai, reprit la jeune fille, qu'ils se trouveraient riches à notre place?

— Leur situation est moins affreuse que la nôtre; ils montrent leur misère, ils acceptent les dons de la pitié. Que veux-tu que je fasse avec mes yeux affaiblis et ce tremblement dans les mains?

— Je travaillerai pour toutes deux, ma tante; Dieu bénira mes efforts!

— Ma pauvre sœur, que dirais-tu de mon imprévoyance?... s'écria mademoiselle Irbins, en levant les yeux au ciel. Tu m'avais confié le bonheur de ta fille, et voilà que ses plus belles années vont se perdre à gagner l'existence de mon inutile vieillesse!... Mon Dieu! appelez-moi à vous!

— Vous m'aimez donc bien peu, lui dit Pauline, que vous m'enviez le seul intérêt qu'il puisse y avoir dans ma vie! N'étiez-vous pas heureuse de vous imposer des privations pour satisfaire mes vaines fantaisies de jeune fille? Je serai bien plus heureuse moi, car mon but sera noble et pur. Ma tante, n'auriez-vous point de larmes pour l'isolement de votre Pauline? Vos conseils me sont nécessaires, et vos sourires et vos douces paroles me font un bien que vous ne voudriez pas me ravir. »

Il fallut bien que la tante se rendît à ce langage.

A quelque temps de là, mademoiselle Irbins et sa nièce habitèrent un appartement de trois pièces seulement; la plus grande des pièces servait à la fois de salon et de chambre à coucher. Pauline y dressait un pliant tous les soirs, pour être à portée de donner ses soins à sa tante, dans le cas où ils lui seraient nécessaires. Le matin, pendant que la vieille demoiselle dormait, Pauline sortait pour faire les petites provisions du jour. Quand la marchande apercevait mademoiselle Évrard, avec sa robe de toile peinte, sa pélerine de jaconas, son chapeau de paille doublé de rose, qui faisait un doux reflet sur sa figure, elle quittait tout pour ne pas la faire attendre; la voix de cette femme avait une expression inaccoutumée de respect; et, quand Pauline s'éloi-

gnait avec la légèreté d'un oiseau, la même voix disait : « Il passe des femmes bien pimpantes, et tout de même mademoiselle Pauline paraît toujours avoir quelque chose de plus frais et de plus joli. »

A quoi travaillait Pauline ? Immédiatement après avoir pris possession du nouvel appartement, elle était allée voir les femmes avec lesquelles sa tante avait des relations de politesse ou d'amitié; elle leur avait noblement exposé la nécessité où elle se trouvait de travailler pour vivre, et plusieurs de ces dames s'étaient empressées de lui confier de la dentelle à raccommoder et de délicates broderies.

Cette vie ne restait pas étrangère aux douleurs. Les grandes dames avaient des caprices; elles ne se faisaient pas scrupule de faire passer des nuits à la pauvre petite. Un bal ou un concert était pour elles d'une bien autre importance que la santé d'une jeune fille. Il y avait en outre une nuance de protection dans leurs rapports avec elle. Avant qu'elle eût mis son temps à contribution, on l'accompagnait jusqu'à la porte extérieure ou tout au moins jusqu'à la porte de la pièce où elle avait été reçue; maintenant c'était à peine si l'on se levait pour lui rendre sa révérence d'adieu. Souvent on la faisait attendre pour finir une *Nouvelle*, pour conter une anecdote. Elle sentait ce que cette conduite avait d'indélicat; sa fierté en souffrait, mais elle ne se plaignait à personne. Ne fallait-il pas qu'elle acceptât les désagréments de sa position sociale ? Opposer de la dignité à la familiarité hautaine ou dédaigneuse, c'était tout ce qu'il convenait de faire ; elle le faisait. Il y avait des douceurs aussi dans cette vie pauvre. Mademoiselle Irbins se trouvait si touchée de la moindre bagatelle que lui offrait sa nièce ! Pauline s'était sentie si heureuse à la première pièce de cinq francs qu'elle avait gagnée ! Bien des fois, dans la journée, elle avait couru la toucher, la contempler, comme si cette pièce eût acquis une valeur inconnue et croissante à mesure qu'elle la regardait.

Chaque semaine Pauline faisait ses calculs, réglait ses comptes et soupirait d'aise quand il restait de quoi ménager une surprise à sa tante. On sent qu'il fallait un ordre, une économie sévère et un travail assidu pour suffire à tous les besoins de la maison et ne pas faire de dettes. Quelquefois la main de la jeune fille tremblait, sa figure devenait pâle. Si elle allait tomber malade !... Mais aussitôt un élan vers Dieu lui rendait la confiance et le calme. Un ouvrage plus lucratif que les travaux à l'aiguille vint diminuer la gêne de la maison; elle se mit à peindre de petits meubles et y acquit bientôt une grande habileté.

Le matin, quand mademoiselle Irbins se levait, il était bien rare que la maison ne fût pas arrangée et le café près d'être servi; le soir, au lieu d'aller dans une société d'où souvent elle ne rapportait que de l'ennui, la tante causait doucement avec sa nièce; et quand elle était couchée, Pauline, qui avait quitté son ouvrage, s'asseyait à côté du lit de la vieille demoiselle, et de sa voix fraîche et juste elle lui chantait un air en s'accompagnant de sa harpe, elle lui faisait la lecture d'un livre aimé. Au lieu d'une femme de chambre, souvent impatiente et de mauvaise humeur, c'était Pauline qui aidait sa tante à s'habiller et à se déshabiller, qui devinait ses désirs et mettait un orgueil de cœur à les satisfaire. Comme elle se levait matin, qu'elle faisait une toilette simple, qu'elle avait de plus réglé l'emploi de toutes ses heures, la journée suffisait toujours à réaliser les projets de la veille. Si la soirée était belle et que mademoiselle Irbins ne se sentît pas fatiguée, elles allaient chercher la fraîcheur sous les ombrages des boulevards.

Quand M. Armand Vernon revint d'Italie, il avait perdu le souvenir de Pauline; et peut-être n'eût-il jamais pensé à elle s'il n'eût cru la reconnaître dans une jeune fille qui sortait seule de chez madame Sébal et

que cette dame traitait avec une sorte de familiarité.

« Par quelle singularité, dit-il, mademoiselle Évrard est-elle venue sans sa tante ; car c'est bien mademoiselle Évrard, votre charmante...

— Oui, Armand, oui, se hâta d'interrompre madame Sébal. »

Et tout de suite elle conta à son neveu la catastrophe qui avait fait une ouvrière de mademoiselle Evrard. L'attendrissement de M. Vernon fut grand. Isabelle le plaisanta et il n'en fut plus question. Mais il entendit parler de Pauline chez madame d'Ernonville, il entendit cette dame vanter avec son enthousiasme habituel le dévouement de la jeune fille pour sa tante, et cette pauvreté que sa délicate affection savait orner de pures délices et rendre enviable à l'opulence même. Monsieur Vernon n'était pas riche, mais il avait un talent d'avenir, Pauline lui semblait réaliser toutes les perfections qu'il désirait dans sa compagne; néanmoins il résolut de ne pas se laisser aller à une admiration irréfléchie, de bien étudier la jeune fille avant de se livrer aux mouvements de son cœur. Il eut l'occasion de la voir souvent; et plus il la vit, plus il resta charmé de la dignité gracieuse de ses manières et du mélange de douceur, d'énergie et de simplicité qui la caractérisait. Enfin madame d'Ernonville reçut sa confidence; cette dame fit la demande de Pauline à mademoiselle Irbins, qui en eut beaucoup de joie. M. Vernon réunissait lui-même tous les avantages extérieurs, et le choix qu'il faisait d'une jeune fille pauvre donnait bien la mesure de ses sentiments délicats et élevés. Pauline se sentit pénétrée d'estime pour l'homme qui la préférait à une riche héritière; mais ce qui étonna les deux familles, ce fut d'entendre mademoiselle Évrard refuser constamment d'épouser M. Vernon avant le délai de quatre mois; vainement on lui en demanda la raison. « C'est mon secret, » répondit-elle, à toutes les instances qui lui furent faites. Elle exigea aussi de M. Vernon qu'il ne vînt jamais dans la journée, promettant plus tard d'expliquer d'une manière satisfaisante cette apparente bizarrerie.

« Si j'étais moins sûr de votre cœur, lui dit M. Vernon, je vous soupçonnerais capricieuse ou coquette et je cesserais de vous estimer.

— Vous n'en ferez rien, lui dit-elle, avec un sourire bien propre à le rassurer. »

Mme A. Dupin.

La suite au numéro prochain.

QUINZE ANS.

Mon Dieu, comme aujourd'hui tout pare la campagne!
C'est un beau jour vraiment, le premier jour de mai!
Chacun s'en trouve bien, et tout le monde y gagne...
Oh! ce jour, entre tous, Dieu doit l'avoir aimé.

L'oiseau cherche sa sœur; le rossignol accorde
Sur un buisson fleuri son organe léger.
Pour faire à tous du bien, la providence accorde
Des petits à leur mère, et des fleurs au verger.

Le ruisseau qui circule entre les touffes roses
D'un miroir toujours pur semble les entourer;
Ce qui fait grand plaisir aux fleurs fraiches écloses,
Car la fleur est coquette... elle aime à se mirer.

La chrysalide aussi, vous la voyez s'ébattre,
Se faire papillon qui prend des ailes d'or.
Oh! je vous l'ai bien dit, je ne puis en rabattre...
La nature en un jour gagne tout son trésor.

Mais vous qui ne gagnez, ni comme la prairie,
Ni comme dans les airs les papillons luisans,
Ni comme aussi les fleurs... en ce beau jour, Marie,
Vous gagnez plus qu'eux tous...car vous avez quinze ans

Beau jour que deviens-tu ?... grâce, éclat, rien ne dure!
Oh ! comme t'ont vieilli quelques heures de plus !
Et maintenant pleurons sur la pauvre nature,
Et plaignons-la bien haut pour ce qu'elle n'a plus,

Pour ces lilas d'un jour, qui de chaleur succombent,
Et pour les luths brisés de nos frêles oiseaux,
Et pour ces papillons, Icares qui retombent,
Et pour l'émail terni du frais miroir des eaux.

Le premier nouveau-né qui manque à la famille,
Ou famille d'oiseaux, ou famille de fleurs,
Le premier papillon qui redevient chenille,
Voilà, vous le savez, le plus grand des malheurs.

Eh bien ! contre ce mal, cruelle destinée,
Mon joli mois entier ne s'est pas défendu;
Et déjà sa couronne aux vents abandonnée...
Oui, plaignons la nature ; elle a beaucoup perdu !

Mais vous, qui ne perdez ni comme la prairie,
Ni comme dans les airs les papillons luisants,
Ni comme aussi les fleurs... après ce jour, Marie,
Vous perdez plus qu'eux tous... vous n'avez plus
quinze ans.

FRANÇOIS DE LA BOUILLERIE

LES PARFUMS.

Vous savez, mesdemoiselles, comment se passe la huitaine comprise entre l'invitation et le bal. Vous connaissez peut-être cette activité presque fébrile, ces courses répétées chez les marchands de nouveautés, de rubans, de fleurs ; ces projets, ces essais, ces comparaisons de parures ; et ces nuits d'insomnie, et ces jours d'abstinence à mesure qu'approche l'instant solennel ; et ces terreurs d'un rhume, d'une migraine, du deuil subit de quelque parent éloigné ; et cette impatience secrète au souris de douce pitié dont les gens raisonnables accueillent cette folle ivresse. Si vous l'ignorez, jeunes amies, je vous en fais mon compliment; mais Malcy ne l'ignorait point, la pauvre fille. Elle habitait la province où l'on ne s'amuse guère, Aurillac, où l'on ne s'amuse point. Il y avait bal à la préfecture, bal pompeux qui mettait tout le monde en émoi. Elle allait au grand bal pour la première fois ; elle comptait seize ans, circonstances atténuantes que vous voudrez bien considérer.

Cinq à six coiffeurs desservent la ville; ils ont à l'ordinaire tout le loisir de deviser, digérer, flâner, comme font tant d'autres ; mais à l'époque glorieuse qui nous occupe et passionne Malcy, les malheureux courent et frisent, frisent et courent au galop, tant que la journée dure, et la journée dure long-temps pour eux.

Depuis sept jours Malcy était inscrite sur la liste du plus fameux ; par mesure de prudence elle avait chaque jour envoyé chez lui, pour lui rafraîchir la mémoire, et chaque jour monsieur avait répondu qu'il coifferait mademoiselle à quatre heures, *sans faute*. Sans faute, phrase consacrée qui ne signifie pas plus en Auvergne qu'à Paris.

Enfin le jour suprême a lui ; Malcy ne se connaît pas d'émotion et d'aise. Dès le matin elle étale sa robe, relève là des nœuds, incline ici des fleurs, essuie ses modestes bijoux, dispose sur son lit tous les objets de sa toilette. Au milieu de ces soins elle jette un regard furtif sur la glace, et la glace lui fait voir qu'une sorte de trouble altère la fraîcheur de son teint, le doux éclat de son regard ; bien plus, ce trouble aigrit son humeur. Contre son naturel, Malcy est irritable ; elle va se fâcher au moindre mot. Sa conscience l'avertit à cet égard comme la glace. Qu'importe ! elle n'a qu'une pensée, le bal, qu'un désir, le coiffeur.

Six, sept, huit heures ont sonné ; le coiffeur ne vient point ; il n'est pas chez lui ; il n'y doit rentrer qu'à minuit au plus

tôt. Afin de partir tout de suite après sa coiffure, pour calmer son anxiété, Malcy s'habille. Nouveau tourment : elle a froid sous ce léger tissu; on froisse d'un lourd manteau ses manches, ses nœuds de corsage. Malcy n'ose pas éclater, comme la belle dame qu'a si bien peinte madame de Nellan[1]; mais l'humeur la domine, les larmes bordent sa paupière. Comme elle pleurerait, si ce n'était la crainte d'avoir les yeux rouges, de retarder le coiffeur. Il peut venir, il vient... erreur renouvelée aux mille bruits de la maison ou de la rue. Pauvre Malcy! La voyez-vous assise devant un grand feu, accoudée sur un guéridon chargé de tout l'attirail de la coiffure, l'œil inquiet fixé sur la pendule, et le cœur gonflé?...

Voici onze heures; rien n'est changé, sauf une addition de réprimandes. Madame de Tissel, qui d'abord avait partagé la contrariété de sa fille, lui reproche d'en faire un malheur et la laisse avec un grand-oncle, bon vieillard, venu pour jouir de la joie de sa petite-nièce, et qui souffre de sa désolation.

La maman lui semblait bien sévère; tous deux voyaient l'objet sous un point de vue différent. Plus rapprochée de l'âge de Malcy, la mère s'alarmait avec raison de cette ardeur pour le plaisir, de cette impuissance à se maîtriser, tandis que, du haut de ses années, l'oncle ne voyait là qu'un enfant privé de son jouet. Dix ans, quinze ans, c'est toujours l'enfance pour un vieillard septuagénaire, et dans l'éloignement les conséquences s'effacent à ses yeux avec les nuances de l'âge.

« Ma bonne amie, dit-il à la désolée jeune fille, je comprends ton chagrin, je le partage, mais j'aime encore mieux l'éloigner. Causons; tu penses bien que l'entretien d'un grand-oncle prend un peu forme de leçon; mais ne t'inquiète pas; cette leçon sera analogue à la circonstance, car nous allons parler de parfums et de fleurs. »

(1) Voir page 68.

L'impatience de Malcy se perdait par degrés dans la peine que lui causaient les justes reproches de sa mère; l'amour du bal, qui l'égarait, ne l'empêchait pas d'être sensible à la complaisance du bon oncle. Aussi, tout en regardant la pendule, en frissonnant à chaque bruit, elle parvint à l'écouter. Voyons, mesdemoiselles, si vous aurez aussi ce courage.

« Ma chère, dit-il, cette pommade embaumée, ce flacon d'eau de Portugal, ces pastilles de senteur, en charmant ton odorat, peuvent occuper ton esprit. Les procédés à l'aide desquels on les obtient sont gracieux, intéressants dans leur simplicité, et la parfumerie a tous les caractères de la plus imposante histoire. Rien n'y manque : origine perdue dans la plus haute antiquité, poétiques superstitions, charlatanisme tombant par degrés aux clartés de la science et lui laissant les rênes d'un empire qu'il avait si long-temps guidé. L'antimoine dont les femmes juives se peignaient les sourcils, les huiles parfumées des dames grecques, le fard des dames romaines, ces combinaisons mystérieuses et presque cabalistiques pour prêter à la laideur le charme de la beauté, à l'âge mûr l'éclat de la jeunesse, et se transformant peu à peu en opérations approuvées par l'hygiène, exécutées par la chimie; les ateliers cosmétiques jadis voisins de l'arsenal des magiciennes, ayant aujourd'hui pour frontière l'officine des pharmaciens, sont des preuves que j'aimerais à développer si le temps le permettait.

—Nous en aurons de reste! » s'écria Malcy. Je ne sais si ce fut dépit ou désir de s'instruire, mais l'oncle l'interpréta dans ce dernier sens, et posant lentement sa tabatière sur la cheminée, comme s'il s'agissait d'une prise de possession, il continua en ces termes :

« C'est dans l'Inde, c'est dans la docte Égypte, antiques berceaux de la civilisation, que nous apparaissent les premiers parfums, long-temps avant Homère et la

guerre de Troie, long-temps avant Moïse et le peuple hébreu. Ce grand législateur nous l'apprend lui-même, puisqu'il parle de l'art des parfumeurs égyptiens. Mais les parfums, aujourd'hui accessoire léger d'une toilette élégante, étaient alors consacrés par la religion et la mort. Un mélange de stacté, d'onyx, de galbanum et d'encens était chaque jour déposé sur l'autel d'or du Saint des Saints, par des prêtres oints d'une huile odorante dont l'*Exode* donne la composition. Ces deux parfums sacrés étaient exclusivement réservés au temple, et quiconque eût osé s'en servir aurait sur-le-champ payé de sa vie cette impiété.

« Les substances fortement aromatiques servaient aux Égyptiens et ensuite aux Hébreux à embaumer les morts, pieux et touchant usage que rappelle le Christ, lorsqu'en parlant de la femme pécheresse, qui répandit sur lui un parfum précieux, il dit : *Elle l'a fait pour devancer ma sépulture.* Mais les parfums n'éveillaient pas toujours cette solennelle mélancolie du Sauveur. Tantôt c'étaient des richesses conservées dans le trésor des rois (tel qu'Ézéchias); tantôt c'était un moyen de séduction, une parure nuptiale. Ainsi Judith, Ruth se parfumèrent lorsqu'elles allèrent trouver, l'une Holopherne, l'autre Booz; ainsi l'époux et l'épouse du Cantique des Cantiques louent à l'envi les parfums pénétrants dont ils sont embaumés.

« Les parfums enivrent; aussi les Grecs, ce peuple si délicatement spirituel, attribua-t-il leur invention à Bacchus, dieu de l'ivresse; mais, comme les Orientaux, il les offrit à la divinité. Seulement l'hommage fut plus gracieux, et les suaves émanations devinrent bientôt un attribut des dieux, un signe de leur présence. Hippolyte mourant reconnaît Diane, Anchise adore Vénus à l'odeur d'ambroisie, à la douce suavité qui s'exhale de leurs cheveux, de leurs lèvres célestes.

« Les Romains adoptèrent cette aimable superstition; ils partagèrent, ils exagérèrent aussi le goût de la Grèce pour les parfums, quand la conquête de l'Asie les eut initiés à tous les genres de luxe. Ils dépassèrent à cet égard tous les exemples de leurs maîtres, tous les préceptes de la raison. En vain d'abord les censeurs prohibèrent-ils la vente des parfums exotiques; ce luxe d'odeurs prit un développement excessif. La livre de parfums se vendait quatre cents deniers (et tu sais que trente deniers furent le prix du Sauveur du monde!). Eh bien! ces parfums si coûteux, on les mêlait aux bains, aux boissons; on s'en inondait lorsqu'ils étaient liquides; lorsqu'ils étaient solides on en formait, dit Pline, des espèces d'emplâtres qu'on appliquait jusque sous la plante des pieds. Ils s'exhalaient en vapeurs dans la salle des festins, ils s'étalaient en couche épaisse sur les murailles d'une salle de bain.... Et cette profusion n'était pas seulement le privilége de ces empereurs forcenés dans leurs joies comme dans leurs fureurs, c'était le passe-temps d'un simple citoyen, le délassement d'un esclave; le dirai-je? c'était dans les camps le plaisir des guerriers! Ces drapeaux poudreux, ces aigles qui conquirent le monde, exhalaient aux jours de fête l'*œnanthium*, doux parfum dû à la fleur de vigne, l'*irimum*, dont la base était l'Iris de Florence, l'essence de coings de Melos; le *metopium* ou l'odeur de l'amande amère se mêlait aux nombreux aromates de l'Orient.

« Alors les parfums dont la privation constituait en partie le deuil dans les grandes calamités publiques et particulières, les parfums décelaient dans sa retraite un proscrit des triumvirs. L. Plotius, censeur, deux fois consul.

« Alors le caractère religieux des parfums n'était plus. Grave et touchant, le culte de la tombe est passé; et lorsque Antoine recommande de couvrir ses cendres d'herbes odorantes, de mêler des parfums aux roses,

on ne voit plus dans ce désir que l'effort d'un voluptueux, pour attacher encore au tombeau quelques délices de sa vie.

« Les vapeurs de ces parfums se perdirent dans le sang lorsque, surgis du Nord, les Barbares saccagèrent l'empire, lorsque, élancés de l'Arabie, les Turcs achevèrent la ruine de la ville de Constantin. Mais avec les voyages des croisés en Palestine, avec le luxe et l'esclavage des harems, s'exhalèrent, d'une part, les baumes que le naïf Joinville croit récoltés dans l'Éden, et d'autre part ces précieuses cassolettes, cette inestimable essence de rose orientale qui, pure, vaudrait au moins, deux cents francs l'once.

« Peut-être la supériorité acquise en parfumerie à l'Italie, à l'Espagne, aux XIVe et XVe siècles, tient-elle, pour la première, à l'influence des réfugiés byzantins, qui lui apportèrent à la fois la poésie et les parfums ; pour la seconde, à l'invasion des Maures, peuple charmant dont l'ombre resplendit encore des inspirations du plaisir, de la gloire et des arts.

« Quoi qu'il en soit, la France reconnut cette suprématie, à laquelle l'habituèrent et les promenades guerrières de Charles VIII, de François Ier, et surtout de Catherine de Médicis. Alors Henri IV se plaignait de senteurs trop multipliées ; alors, aux préparations cosmétiques pour accroître la beauté se joignaient les philtres pour en rendre l'effet plus sûr. Alors nous tirions de la Péninsule, de l'Italie ces peaux d'Espagne, dont les fortes odeurs faillirent coûter la vie à la duchesse de la Vallière récemment accouchée. Alors chargées de fards, de poudres, de mouches, nos aïeules se chargeaient aussi de parfums. De nos jours la fureur des parfums est passée ; le goût seul en reste, goût raisonnable et délicat, que satisfait délicieusement l'habileté, maintenant sans rivales, de nos chimistes parfumeurs, fournisseurs-nés des deux Amériques.

« Voilà, ma chère enfant, le passé de la parfumerie ; le présent va nous occuper ; quant à l'avenir, Dieu seul le sait, pour les parfums comme pour le reste.

— Cet avenir, cher oncle, est bien facile à deviner. On aimera toujours la suave odeur de la rose, de la vanille ; on en jouira toujours.

— Je ne le jurerais pas. Parmi bien d'autres substances odorantes perdues, le nard, ce délicieux parfum des Indes, ce parfum de la Madeleine, est inconnu à nos dames, à nos parfumeurs. Le safran, dont l'odeur est certes bien loin de nous plaire, faisait le charme des Romains, gens experts s'il en fut jamais. Et les pères nourriciers de la parfumerie, les Persans qui, pendant une année entière, préparaient par des bains d'essence les femmes de leurs rois, les Persans nommaient et nomment encore *Mets des Dieux*, l'*assa fœtida*, dont le titre indique à peine l'insupportable puanteur. C'est un peuple blasé ; d'accord ; mais les Kamtchadales, dont l'odorat s'enivre de l'odeur du poisson putréfié ; mais les Hottentots, qui trouvent leurs délices à se barbouiller d'une pommade d'urine et de graisse rance, ne sont point parvenus sans doute à cet égarement d'une trop grande civilisation.

« Laissons vite les suaves parfums des petites-maîtresses hottentotes, et voyons comment nos parfumeurs s'y prennent pour préparer les nôtres, mon enfant.

« Les produits du parfumeur sont innombrables, mais ses procédés de fabrication les divisent naturellement en trois classes. Ces procédés sont l'*infusion*, la *distillation* et l'*enfleurage*.

« Le premier s'explique de lui-même. Effectivement, des fleurs, des substances odorantes, macérées pendant un certain temps dans l'alcool [1], l'huile fraîche, l'axonge [2] liquéfiée, chargent de parfums ces diverses liqueurs. L'infusion est plus ou moins réitérée.

(1) *Alcool*, esprit de-vin (2) *Axonge*, graisse.

« Avant de songer aux parfums, le fabricant prépare les matières qui doivent les recevoir et d'abord les *corps de pommade*. Il nomme ainsi l'axonge pilée, lavée, fondue, épurée et mélangée de graisse de bœuf, de mouton, ou même d'une partie de cire, selon l'ardeur de la saison ou la destination pour les pays méridionaux. Quand la graisse de bœuf domine, le mélange est nommé *corps ferme*.

« Dans ce *corps* ou base de pommade chaude et fondue on jette, par exemple (livre de fleurs par livre de graisse), des pétales de rose pâle; on couvre le vase; puis d'heure en heure, pendant un jour, on remue l'infusion en pétrissant les fleurs avec la matière graisseuse. Le lendemain nouvelle fonte, nouvelle et continuelle agitation pour empêcher les fleurs de s'attacher au vase; puis on passe au canevas, et la liqueur graisseuse légèrement parfumée reçoit de la même manière de nouvelles roses, huit, dix et même douze fois, selon le soin que l'on veut mettre à la pommade.

« Veut-on obtenir par ce procédé une pommade très fine à la fleur d'orange? On effeuille soigneusement la fleur en rejetant étamines et pistils, à raison de leur teinte dorée; puis, dans un *corps* formé d'axonge épuré au jus de citron et de belle cire-vierge, nagent les pétales ainsi dégagés. On obtient alors une pommade d'une suavité parfaite, d'une éclatante blancheur; mais on se met fort rarement en mesure de l'obtenir, parce qu'elle coûterait au moins trente francs la livre, selon M. C. Laugier.

« L'huile vierge d'Aix, l'huile d'amandes douces recueillent de même par infusion les parfums de la rose, de la tubéreuse, de l'acacia, et se changent en *huiles antiques*, comme celle que contient ton petit flacon.

« Après ces infusions graisseuses viennent, ma chère enfant, les infusions spiritueuses. Les eaux de lavande, d'ambrette, de benjoin, etc., s'obtiennent par la simple macération des substances odorantes, pendant un certain temps, dans l'alcool.

« Et les infusions poudreuses, qui autrefois s'étalaient orgueilleuses sur de jeunes têtes comme la tienne, qui, timides maintenant, couvrent à peine les cheveux blancs de quelques vieillards comme moi, en attendant que la mode les éparpille encore d'un souffle sur les blondes chevelures, ces infusions sont simples aussi. Poudre impalpable de fleur d'amidon disposée dans une boîte en couches successives avec des couches alternantes de fleurs; agitation de ces couches avec un long peigne en bois; passage au tamis; répétition de cette manœuvre avec de nouveaux pétales, durant quatre jours; voilà les matériaux et le travail. Encore l'abrège-t-on souvent en mélangeant la fécule amylacée d'un *corps de poudre*, c'est-à-dire d'une poudre fortement saturée d'odeurs, mixtion fréquente qui, par parenthèse, range dans une quatrième classe les travaux du parfumeur.

« La seconde classe, l'*enfleurage*, offre à l'œil du visiteur une élégance ordinairement étrangère aux ateliers. A Grasse, où j'ai passé ma première jeunesse, dans ces jours fleuris où l'on ne rêve que fleurs, voir *enfleurer* était une de mes joies; et j'étais tout fier de cette industrie et de moi-même, quand des curieux à l'âge mûr partageaient mon admiration.

« Que j'aimais à voir étendre, avec le large *couteau à palette*, le *corps* demi-fondu sur des *tiannes* (sorte de plat) et mieux encore sur un verre encadré semblable à ceux qui couvrent les gravures! Un gracieux tableau ne manquait pas long-temps à ce cadre. Dans des sillons tracés légèrement sur la surface lactée des graisses, de nombreux ouvriers implantaient délicatement des fleurettes de jasmin, des pétales de tubéreuse, etc. D'autres, imbibant d'huile fraîche de blanches toiles de coton, les tendaient sur des châssis en fer, comme la tapisserie tendue sur ton métier, et comme celle-ci ces

toiles se couvraient bientôt de fleurs. L'héliotrope, le muguet, le réséda y paraissaient renversés, ainsi que sur l'axonge, c'est-à-dire placés de façon que le bord supérieur des pétales touchât le tissu graisseux. Puis les châssis étaient superposés en pile, pour attendre pendant vingt-quatre heures l'effet du premier enfleurage, tandis qu'on désempilait les châssis enfleurés la veille et que de jeunes filles, armées d'une pince à fleuriste, enlevaient adroitement les fleurs. Cela se renouvelait jusqu'à ce que l'huile et l'axonge eussent assez saisi de parfums. Alors, d'une part, on fondait et passait la graisse; de l'autre on démontait les toiles, on les soumettait jusqu'à siccité à l'action de la presse, dernière partie de l'opération qui exigeait communément huit jours.

« Tu vois quels soins prend le parfumeur pour attacher aux corps gras les douces émanations des fleurs; tu vas connaître maintenant les soins qu'il prend pour les leur ôter.

— Comment! il défait son travail?

— Oui, mon enfant. Ne sais-tu pas déjà que souvent l'on détruit avec ardeur le lendemain l'ouvrage qu'on faisait avec ardeur la veille?

« Au reste, ni caprice, ni colère ne portent à cela le parfumeur; il veut tout simplement obtenir des *extraits* ou *esprits* de fleurs sans recourir à la distillation. A cet effet, il mélange, par égale partie, de l'alcool, de l'huile ou de la pommade liquéfiée; une alternative graduée d'agitation et de repos est observée pendant trois jours. Après ce temps, le parfum a quitté le corps gras pour s'unir à l'esprit-de-vin qui maintenant est de l'*esprit de roses*, d'*acacia*, selon l'odeur qu'il s'est approprié.

« Moins gracieux peut-être, le travail du parfumeur devient plus intéressant; il s'agit de distillation, de cette ingénieuse opération où, par l'action d'un fourneau ardent, les substances odorantes, placées dans la chaudière d'un alambic, s'élèvent en vapeur dans la partie supérieure (*le chapiteau*) et s'en échappent pour arriver dans le *condenseur* ou *refrigérant*. Cette espèce de tuyau dépendant de l'alambic se nomme ainsi parce que là les vapeurs condensées en refroidissant paraissent à l'état d'*essences* ou d'*huiles essentielles*.

« Garde-toi, Malcy, de confondre ces huiles d'essences avec les *huiles antiques*, avec les huiles par expression, telles que les huiles d'amandes, de noisettes, de benjoin. Celles-ci s'obtiennent simplement par l'action d'un moulin, d'une presse, et leur marc desséché, pilé, convenablement parfumé, sert à préparer les pâtes d'amandes.

« Nous voici parvenus à la classe des mélanges, pratique employée fréquemment par le parfumeur fabricant et d'une manière exclusive par le parfumeur commerçant, pratique commode, économique, expéditive, mais peu propre à produire des parfums suaves et délicats.

« Si les parfums dus aux fleurs sont les plus agréables, ils sont aussi les plus fugitifs, les plus difficiles à fixer, tandis que les autres parfums du règne végétal, les graînes, baumes, résines, et surtout les parfums du règne animal, imprègnent facilement, fortement d'autres substances, en sorte qu'une faible dose, traitée sans aucun soin minutieux, opère avec puissance, avec tenacité.

— Un parfum animal! dit Malcy.

— Oui, ma nièce. Cela t'étonne; tu conçois mieux les parfums végétaux?

— Non pas indistinctement; le mot parfum excite toujours en moi l'idée de jolies fleurs...

— Comme le mot plaisir rappelle l'idée de la jeunesse. Et pourtant ce parfum de la vie se retrouve dans l'âge mûr, et cet apanage des fleurs, dont tant de fleurs sont privées, se trouve dans les graines, dans les racines, les bois, les résines, telles que les graînes aromatiques de *Fénu-Grec*, de

Daucus de Crète, de *Chouan*; surtout la vanille et l'*ambrette* ou *semence musquée*, originaire d'Égypte, de la Martinique; tels que le *baume du Pérou*, qu'on obtient soit par incision, soit par contusion de l'arbre péruvien nommé *myroxilon perniferum*; le *baume de Tolu*, que les habitants de Carthagène recueillent en appliquant leurs petites calebasses sur l'écorce résineuse du *toluifera balsamier*; le *baume de la Mecque* ou de *Judée*, qui découle de l'*amyris opobalsamum* et semble aux Orientaux le plus précieux trésor et au Grand-Seigneur le complément indispensable des présents qu'il adresse aux rois; le *storax*, gomme ou résine que le tronc, les grosses branches de l'alibousier répandent sur plusieurs points de la Syrie; le *storax calamite* ou en *larmes*, assez semblable au précédent; le *styrax*, résine gluante composée d'huile, de vin, de galipot et de storax, ou, selon quelques naturalistes, due au suc d'un arbre de l'île de Cobras, dans la mer Rouge; la *myrrhe*, résine due aux pleurs de Myrrha, suivant la Fable, et à l'incision d'un arbrisseau d'Arabie, suivant l'histoire naturelle; le *sang-dragon*, base de nos dentifrices, qui découle aussi par la même voie des palmiers de Java; enfin le benjoin, dont la parfumerie fait tant d'usage; le grand arbre appelé *siamois* ou *belzot*, si nombreux dans la Cochinchine, fournit cette gomme-résine également par incision.

« Les racines du *vetiver* des Indes, de l'*iris* de Florence, de l'*angélique* du Galanga, du *calamus aromaticus*, roseau parfumé du Levant; puis les bois de *gaïac*, odontalgique estimé, les bois d'*aloès*, de *santal*, de Rhodes, de Sainte-Lucie, l'écorce du *sassafras*, du *canellier*, paient aussi tribut à l'art du parfumeur.

« Si tu as été surprise au nom de parfum animal, tu le seras bien plus d'apprendre que le plus pénétrant, le musc, se rencontre, non-seulement sur un bouquetin d'Asie, mais encore qu'il se cache près d'une partie fort peu odoriférante, et que, d'après ce voisinage, il devrait n'être rien moins que suave.

« La *civette*, substance analogue au musc, est secrétée par des glandes particulières du *viverra civetta*.

« Le troisième parfum animal, l'ambre gris, est un bezoard ou pierre du cachalot. Ainsi, mesdames, vous vous embaumez aux dépens d'un chat, d'une baleine et d'un bouc.

« Le parfumeur devrait nommer *corps de parfums* les huiles essentielles et ces matières, car c'est par leur mélange diversement combiné qu'il produit une multitude de cosmétiques. Veut-il préparer des pommades, opiats, vinaigres à la rose, à la marjolaine? quelques gouttes de l'essence de ces fleurs remplacent leurs émanations. Plus souvent encore une ou plusieurs substances odorantes imitent le parfum d'une fleur, d'un bouquet. Ainsi la senteur du girofle est presque toujours substituée à celle de l'œillet, celle de l'iris à la violette; ainsi pour la pommade *aux fleurs d'Italie*, *à la maréchale*, on mêle à diverses pommades des essences d'ambre, de musc, du baume du Pérou, des poudres à la vanille, à l'écorce de bergamotte; car trois ou quatre fruits fournissent aussi des odeurs.

« Ce procédé s'applique à toutes les préparations du parfumeur, et d'abord aux *eaux de senteur* ou *parfums* proprement dits, aux poudres à sachets, aux pastilles fumantes, aux diverses liqueurs balsamiques ou eaux de Cologne, et là il n'est question ni de célérité, ni d'économie; le but est d'adoucir, d'animer certains parfums, de leur prêter un nouveau charme par l'addition de parfums souvent opposés.

— Quoi! tant de choses dans la parfumerie!

— Eh! c'est à peine un aperçu. Et les pâtes, laits, cosmétiques, et les dentifrices, et les fards, et les pommades romaines, et

les poudres collantes, absorbantes, etc., etc.! Mais parmi les premiers, les uns, sous leur mille appellations, offrent une propriété adoucissante pour la peau; les autres sont des piéges tendus par la cupidité à la coquetterie, à la sottise. Quant aux savons, aux fards, ils feront la matière d'un autre entretien.»

L'oncle s'arrêta là. «Et le coiffeur?» vous écriez-vous. Hélas! je n'osais m'en flatter; mais que j'aurais voulu, mesdemoiselles, que vous n'y eussiez point pensé!

Mme Elisabeth CELNART.

HALTES D'UN VOYAGEUR.

DEUXIÈME HALTE[1].

Dusseldorf, le Juin 1834.

J'arrivai à Dusseldorf de bonne heure; en descendant de voiture je m'informai des curiosités que devait visiter un scrupuleux voyageur. Mon cicérone me cita légèrement quelques monuments gothiques, une magnifique promenade, mais il m'énuméra longuement les charmes de l'hôpital des fous. «C'est sans contredit le plus nombreux et le plus soigné de tout le royaume de Prusse, me dit-il. Il n'est pas un seul sujet offrant quelque symptôme grave ou bizarre qu'on n'ait traité ici. Aussi avons-nous toujours à présenter aux étrangers la collection des spectacles les plus divertissants qui soient au monde.»

Je n'ai jamais pu comprendre ni partager l'indifférence, la moqueuse gaîté avec laquelle la plupart des hommes contemplent la folie de leurs semblables; je me reprocherais le sourire devant un malheureux aliéné, comme je rougirais d'un mouvement joyeux au milieu d'un cimetière. L'impression que j'éprouve dans la retraite des insensés, ou près de l'asile des morts, me pénètre de la même tristesse. Peut-être même le spectacle de cette dégradation morale, de cette raison ensevelie entre quatre murailles, me frappe-t-il plus douloureusement que l'idée de la mort et ses funèbres images. Notre dernière demeure, le froid marbre porte souvent l'expression des regrets et de l'amour de nos proches. Tandis que notre tête s'incline sur un pieux mausolée, notre ame vole au ciel, y rencontre celle de l'ami que nous pleurons sur la terre, et notre douleur reçoit de ce commerce invisible, de ces élans sur l'aile de la religion et de l'amour, des consolations d'une inexprimable douceur.

Mais devant l'étroite cellule d'un pauvre fou, quel tableau différent et plus triste! Le corps est plein d'une vie machinale et grossière; l'ame ne l'habite plus. Elle a fui! elle a fui sans confier à nul être vivant le secret de sa fuite. Le cœur le plus dévoué n'ose la suivre dans l'abîme; c'est plus affligeant que l'absence, plus affreux que la mort; car votre ami vous parle, il ne vous entend pas, et chaque mot de son terrible langage est une preuve nouvelle qu'il est à jamais perdu pour vous. Il semble se plaire à votre désespoir, il rit de vos larmes, il lasse vos soins, il irrite votre patience, il vous force à l'abandonner, gémissant de sa perte, et empoisonne encore votre dernière consolation : le souvenir.

(1) Voyez page 89.

Une bien pénible méfiance des miens et de moi-même vient toujours me saisir dans la contemplation de cette affreuse maladie. Je ne partage pourtant pas la colère envieuse des misanthropes ; je crois que la douleur et les regrets habitent également la demeure du riche et la cabane du pauvre. Je crois qu'une blessure, cachée aux regards indifférents, n'en est que plus profonde et plus saignante. Je crois qu'un ami, secouant après de longues années ses linceuls, et revenant près des siens comme d'un lointain voyage, trouverait plus d'un cœur que le monde n'aurait pas consolé, où le chagrin garderait encore la place vouée à l'absent chéri. Mais devant un fou, ma confiance en nos plus fermes sentiments s'ébranle, et je me suis éloigné plus d'une fois d'un de ces malheureux en murmurant tout bas : « Ah! je ne te souhaite plus la vie. Le retour de ta raison, le don de sentir encore te seraient bien funestes. Ah! malheureux, garde ton délire et l'heureux privilége de méconnaître ceux qui t'entourent. Ton sourire perpétuel a séché toutes les larmes, ta fureur a blessé tous les dévouements. Malheureux! meurs sans recouvrer un instant ta raison ; meurs fou, tu n'as plus de famille. »

Ces réflexions involontaires m'avaient fait oublier mon guide. Il renouvela ses offres, non sans s'étonner de mon peu d'empressement. Mon frère, bien jeune encore, témoigna sa curiosité, et je consentis enfin à la satisfaire, dans l'intention surtout d'examiner quelle impression il recevrait de cette visite tout-à-fait nouvelle pour lui.

Les bâtiments étaient en effet merveilleusement entretenus; ils avaient été élevés avec une prévoyance, une charité, une intelligence qui font grand honneur à la Prusse, et se retrouvent au même degré dans toutes ses institutions populaires. La position est solitaire et pittoresque, les murailles extérieures de l'enceinte sont hautes mais dérobées sous l'ombrage de magnifiques marronniers. La cour principale est carrée, et tout entourée de cellules avec une fenêtre et une porte ouvrant sur la galerie circulaire.

Je ne décrirai pas tous les genres de folie qui semblaient se disputer notre attention ; combien de lazzis ridicules, incohérents nous accueillaient au passage. Une cellule seule demeura silencieuse; le malheureux qui l'occupait était retiré au fond de sa triste demeure. A genoux au pied de son lit, il semblait plongé dans une douleur morne. Nous passâmes sans en être aperçus et sans déranger ses sombres méditations. « Celui-là n'a pas l'air méchant, dit mon frère au gardien qui nous accompagnait.

— Voilà trois ans, monsieur, que le numéro 11 est habité par lui, et il n'a jamais causé dans la maison plus de trouble qu'à présent. Seulement il nous demande souvent quelle heure il est, puis nous dit : Enlevez donc ces cadavres et ces couvertures sanglantes, ils me font horreur. Puis quand, pour le calmer, nous essayons de lui obéir, il se jette au devant de nous et s'écrie : Mes enfants, mes enfants! ils veulent m'arracher mes enfants!... Se précipitant alors sur les couvertures de son lit, il les tord avec désespoir. Ah! laissez ce sang, laissez-le; je saurai bien le laver avec mes larmes. Puis il retombe dans l'abattement où vous l'avez vu. »

Ce récit simple m'avait ému, et arrivés au bout de la galerie nous revînmes sur nos pas au lieu de continuer notre tournée à gauche, afin de revoir ce pauvre homme. Il était près de sa croisée. A peine eut-il laissé tomber les yeux sur mon frère qu'il poussa un cri déchirant, et nous tendant les bras à travers les barreaux de sa fenêtre : « Mon enfant, viens, viens à moi, mon enfant. »

Mon frère, se pressant contre moi, s'éloignait avec frayeur; mais le malheureux,

saisissant la grille de sa prison des deux mains, l'arracha par un effort que la nature ne saurait expliquer, mais que le désespoir, qui rend tout possible, fit paraître presque naturel. Il se précipite, il est à nos pieds, il serre mon frère dans ses bras avec des transports dont aucune langue ne saurait rendre l'énergie.

Son mouvement avait été si violent et si rapide que le gardien n'avait pu le prévenir; mais il se disposa aussitôt à ressaisir son captif et à appeler du secours. Je l'arrêtai presque involontairement: « Vous voyez qu'il ne fait pas de mal; laissez-le pour quelques minutes jouir d'un bonheur qu'il semble goûter si vivement. Attendez, vous serez toujours maître de le faire rentrer. » Mon frère parut même du regard se joindre à ma prière, et recevait les caresses du malheureux sans s'en effrayer. Lorsque l'étonnement eut fait place à la compassion, je le pris par la main et lui demandai la cause des larmes abondantes que je lui voyais verser.

« Hélas! dit-il, je me suis trompé; j'ai cru que c'était mon fils; j'ai oublié que je ne devais jamais le revoir; pardonnez-moi. Voilà le premier enfant que j'ai aperçu depuis tant d'années.

— Je suis heureux, lui dis-je, d'avoir pu offrir une consolation à votre longue captivité.

— Oh! mon Dieu! reprit-il avec calme, que m'importe d'être captif! Ils ont cru que j'étais fou; je le leur ai laissé croire. Que m'importe d'être ici ou là, pourvu que je conserve ce qui me reste de mes pauvres enfants? Partout où on me le laissera je resterai sans murmure. Venez avec moi; venez voir mes seuls compagnons de chambre; vous allez trouver cela bien affreux. »

Je demandai au gardien d'ouvrir la porte, et nous suivîmes le malheureux qui marcha droit à son lit. Mais se reculant avec effroi: « Non, dit-il, pas encore; il faut que je vous conte tout auparavant, que vous sachiez bien comme je suis à plaindre. » Alors il nous fit asseoir près de lui, sur des bancs de bois, puis se mit à pleurer de nouveau en regardant mon frère.

« Je ne sais où je trouverai le courage et les paroles pour vous conter cela. Il y a si long-temps que je n'ai vu un homme compatissant, si long-temps que je n'ai pressé une main qui ne s'éloignât pas de la mienne avec mépris, si long-temps que je n'ai entendu une voix qui ne fût pas injurieuse, qui prononçât le mot : consolation, comme vous l'avez fait tout-à-l'heure! C'est un mot bien doux, celui-là; je l'avais oublié; mais j'en ai oublié tant d'autres aussi que je ne saurai plus parler. » Et il porta la main sur son front, comme pour y rappeler des idées qui sommeillaient depuis long-temps et bannir les noires images qui en avaient pris la place.

« Croyez bien que vous ne confierez pas vos peines à un homme indigne de les entendre. Le malheur et le repentir ont les mêmes droits sur tout être sensible.

— Le repentir appartient au criminel; moi je ne le suis pas. Parce que vous voyez là du sang, vous avez dû croire... Oh! non; vous vous trompez. J'ai toujours craint Dieu, et cependant!.. » Il s'arrêta quelques instants, puis reprit avec calme :

« Je n'étais pas né pour finir mes jours si misérablement, monsieur. Mon père était ministre d'une riche paroisse; il m'éleva tendrement et mourut après m'avoir instruit dans ma religion et appris à respecter mes devoirs. A son lit de mort il me désigna la femme qu'il avait toujours souhaité voir la compagne de ma vie; c'était aussi celle qu'avait choisie mon inclination. Mon père me laissait une fortune en partie épuisée par l'aumône, mais égale encore à celle de Marie; nous fûmes bientôt unis. — Ah! monsieur, combien je vous remercie de me faire parler de ce temps-là! Avez-vous connu Marie? Elle était si belle qu'on l'aimait rien qu'à la voir, si bonne qu'il fallait l'adorer

dès qu'on la connaissait. Bientôt j'eus l'espoir de devenir père; c'était la prière que chaque soir j'adressais au ciel avec le plus de ferveur. Hélas! faibles créatures que nous sommes! nous ne savons même pas ce que nous devons demander à Dieu, excepté sa miséricorde. Nous implorons souvent dans nos vœux insensés un bonheur qui doit être suivi d'une peine éternelle.

« J'eus un fils, et ma femme mourut en le mettant au jour. Ah! mon Dieu! que le souvenir des joies est près en cette vie du souvenir des maux! Désespéré, anéanti, je me jetai sur ce corps inanimé, j'invoquai et je maudis à la fois le Dieu barbare qui m'enlevait mon plus cher bien. Je n'essaierai pas de vous peindre mon malheur; puisque vous êtes bon vous le comprendrez mieux que je ne pourrais l'exprimer. Quand la parole doit être tant au-dessous du sentiment, il vaut mieux se taire aux indifférents et attendre que les êtres sensibles vous devinent. Je me résolus à quitter aussitôt les lieux qui m'avaient vu si misérable. Je crus fuir la douleur ou la tromper; elle me suivit partout. Je m'engageai. Ne trouvant pas la mort dans le premier combat, je crus que le ciel m'avait condamné à gémir toujours; je me résignai donc à vivre et rachetai ma liberté du dernier lambeau de ma fortune. J'errai misérable quelque temps encore; ma douleur était toujours aussi vive, mais elle avait changé de caractère; ce n'étaient plus de violents accès de désespoir, mais une profonde mélancolie. Les souvenirs que j'avais fuis étaient alors mon unique pensée. Je comptais, puis je recomptais encore chaque jour de bonheur évanoui si rapidement. Si je rencontrais une tombe, je m'agenouillais sans y lire un nom et passais ainsi des heures entières à pleurer et à prier; car, monsieur, ce qui prouve bien que notre religion n'est pas l'œuvre des hommes, c'est qu'elle n'abandonne jamais celui qui souffre. Le désespoir la maudit souvent; mais, loin de répondre aux malédictions par la colère, elle attend que le moment du calme soit revenu et répond par des torrents de grâce au premier appel de l'affligé. C'est ce que j'éprouvai. Quand j'entrais dans une église et que j'y trouvais un tableau où étaient représentés des anges et des bienheureux, il me semblait toujours reconnaître dans l'un d'eux les traits de ma femme qui me souriait comme pour me consoler et me dire : « Mérite encore une place près de moi. » Dans cet état je voulus revenir à mon village, et j'en repris le chemin avec plus de hâte encore que je n'en avais mis à le quitter. Je ne détournais plus la tête comme je le faisais alors; je ne respirais que pour me retrouver bien vite au milieu de tant d'objets qui avaient connu ma douleur. J'avais éprouvé qu'il n'appartient à aucune main étrangère de guérir un cœur profondément blessé; il ne trouve qu'en lui-même un baume dont la vertu n'est nulle part plus bienfaisante qu'aux lieux même où la blessure commença à saigner. La plus puissante consolation m'attendait au retour dans ma maison abandonnée. La sœur adoptive de Marie avait recueilli et soigné son enfant; il avait grandi dans ses bras comme dans ceux de sa mère. Elle me le présenta; les sanglots furent alors notre unique langage.

Un an se passa près de mon enfant et de celle que je nommais ma belle-sœur. J'avais renoué une liaison d'enfance avec le maître d'école; c'était la seule personne en dehors de ma famille dont l'intérêt ne se fût pas exprimé en pitié dédaigneuse ou importune. Nous nous voyions chaque jour; il me fit sentir que l'amour n'avait pas épuisé toutes mes facultés d'aimer et que l'amitié possède des trésors qui ne se paient d'aucunes larmes. Buttler m'apprit bientôt que ma belle-sœur adoptive avait refusé plusieurs partis avantageux. « On voit bien, disait-il, qu'elle n'épousera nul autre que toi. » Comment l'aurais-je remarqué!... Cependant plusieurs

observations qu'on m'aida à faire me prouvèrent que mon ami ne s'était pas trompé. J'offris ma main à la pauvre fille. Elle savait qu'elle ne pouvait exiger davantage et parut s'en contenter avec bonheur.

Notre union fut calme et heureuse. Ma femme possédait une petite ferme; nos soins la firent valoir et l'agrandirent. La vie que je menais alors avait toutes les apparences de la sérénité. Ceux-là seuls qui ont fait quelque perte irréparable comprendront ce qui me manquait.

«J'avais l'habitude de conduire moi-même mes troupeaux dans la campagne et de les y garder. Mon ami Buttler m'accompagnait toujours; notre entretien roulait tantôt sur des sujets de religion, tantôt sur les sentiments du cœur; c'étaient là pour moi les plus doux instants de la journée. Assis sur un tertre élevé, au pied d'arbres touffus dominant une riante prairie, Buttler et moi paraissions assis sur un tribunal où nous appelions toute l'humanité à comparaître. Nous jugions le présent et le passé dans notre droiture naïve. D'autres à notre place se seraient vantés de philosophie; nous, nous ne faisions qu'épancher nos deux ames l'une dans l'autre, et gouttions avec ivresse le bonheur de jouir en commun des dons de la Providence. Quelquefois nous passions des heures entières dans le silence, contemplant le spectacle qui nous environnait ou nous repliant en nous-mêmes, en suivant de l'œil nos troupeaux paisibles; nous n'éprouvions pas toujours le besoin d'échanger nos idées, et nous respections nos méditations mutuelles. D'autres fois nous nous livrions sans réserve à l'exaltation qu'inspirent toujours le souffle d'un vent de printemps, le réveil de la nature, l'aspect des astres. Nous nous sentions enivrés; notre admiration s'exprimait avec plus de chaleur que si nous eussions débattu des intérêts de rois, comme si notre imagination était douée de grandes ailes qui se plient avec gêne pour passer sous l'étroite porte des villes et se déploient dans tout leur essor sous la voûte du ciel. Souvent nos plus longs entretiens finissaient par une prière à Dieu et des actions de grace pour les bienfaits qu'il daignait répandre sur nous. Souvent aussi nous emportions une Bible, des livres pieux, et bientôt nous interrompions notre lecture pour nous livrer aux inspirations de notre foi. Je ne connais point de culte, point de temple, qui porte plus à honorer la Divinité que la contemplation de la nature. Lorsqu'en fermant doucement notre livre nous levions ensemble nos regards jusqu'au ciel et les laissions retomber lentement à nos pieds, le plus ardent amour de Dieu et de la vertu descendait alors au fond de nos ames, et notre attendrissement s'exhalait en un élan d'adoration.

« C'est ainsi que deux ans s'écoulèrent. Hélas! il me semble aujourd'hui que c'est un rêve. Le réveil est bien proche, ajouta-t-il en poussant un profond soupir. « Et s'arrêtant quelques minutes je crus que ses idées allaient refuser de se renouer; il semblait reculer devant le récit qui lui restait à faire; pourtant il reprit peu après.

«Un jour que nous avions conduit notre troupeau à l'ordinaire et pris notre place accoutumée, je commençai à me réjouir de ce qu'après bien des combats Dieu m'avait enfin envoyé sa paix; je continuai long-temps ainsi jusqu'à ce qu'un branlement de tête de mon compagnon m'arrêtât; je lui en demandai le motif. « Une pareille sérénité est un grand bien, mon ami, et je ne doute pas que ce ne soit là ton partage; mais quelle distance encore de notre foi à celle des anciens? — Pourquoi ne pourrions-nous pas y atteindre? — Songe, me dit-il, à la foi des patriarches, à la docilité d'Abraham immolant son fils unique à la volonté de Dieu.»

« Si Buttler eût deviné la millième partie de l'effet que produisaient sur moi ces malheureuses paroles, il se serait bien gardé de les prononcer; triste, plongé dans une pro-

fonde rêverie, je marchai tout le jour derrière mon troupeau. Je n'entendais plus rien, et en rentrant je répondis froidement aux caresses qui m'accueillaient; je mangeai sans appétit mon repas du soir et achevai tristement ma prière. Le repos de mon ame, ma ferme confiance dans la grace du Seigneur avaient disparu. Mille fois je relus dans la Bible le vingt-deuxième chapitre du premier livre de Moïse sur le sacrifice d'Isaac; c'était mon unique méditation, tout le jour, et pendant les longues nuits sans sommeil, mon rêve pendant les courtes heures d'assoupissement du matin. Je continuais sans relâche d'implorer du Seigneur la foi d'Abraham.

«Deux semaines s'écoulèrent dans ces angoisses; enfin je crus avoir assez fortifié mon courage pour être préparé au sacrifice de mes enfants. J'en avais trois. Lorsque j'eus achevé la tâche de ma journée, j'éloignai ma femme sous un prétexte; j'appelai mes fils et m'enfermai avec eux dans l'étable.

—Ah! n'achevez pas cet horrible récit; grace! m'écriai-je. — Eux aussi m'ont demandé grace! et je ne les ai pas entendus, continua-t-il sans relever les yeux et d'une voix profondément altérée. Je saisis une hache, et la tête de mon plus jeune fils tomba. Les cris du second eurent aussi bientôt cessé; mais l'aîné, le fils de ma pauvre Marie, pâle et tremblant, s'avança vers moi. «Mon père, que vous avons-nous fait? Je ne crierai pas, je ne dirai rien; grace! ne me faites pas de mal. Ah! si maman était là pour me défendre!» Au nom de sa mère je tressaillis; ma résolution chancelle, mon ame était horriblement torturée. C'était mon bien-aimé, l'image vivante de ma chère Marie. Deux sacrifices n'avaient-ils pas fléchi le Seigneur!... Je regardai mon enfant, et l'instrument de meurtre s'échappa de mes mains. Mon pauvre fils se jette à mes genoux qu'il embrasse; mais cette pensée: Que sacrifie donc au Seigneur celui qui hésite pour ce qu'il a de plus cher! cette pensée terrible me rendit mes forces; mon désespoir, mon amour furent vaincus; une tête innocente roule encore à mes pieds. C'était un ange.

«Ah! grand Dieu, n'entendez-vous pas ces cris, ma femme qui redemande ses enfants? Ah! malheureuse femme, n'entre pas, s'écrie le forcené en se jetant contre la porte; reste, reste, pauvre mère, il y a bien assez de misère ici.» Se précipitant alors vers son lit, il en arracha les couvertures. «Tenez, voilà mon ouvrage; j'ai été un barbare, un monstre, j'ai tué mes enfants. Oh! Dieu ne peut jamais ordonner un crime; j'ai voulu gagner sa grace et je suis maudit; oh! je suis maudit, répéta-t-il en se tordant les bras avec désespoir. Eloignez ma femme, qu'on ne laisse pas entrer la pauvre mère.»

Je fis quelques efforts pour lui rendre du calme et rappeler sa raison; mes soins furent inutiles. L'effort qu'il avait dû faire pour retracer ses horribles souvenirs l'avait replongé dans son délire et épuisé ses forces; il tomba bientôt sans connaissance.

Il fallut m'éloigner; je ne voulus cependant pas quitter l'établissement sans voir le gouverneur et me faire expliquer tout ce que j'avais entendu; j'aurais voulu découvrir que c'était un horrible rêve. J'appris du baron N... que tous les secours de l'art avaient été prodigués. Il m'attesta la vérité du récit et ajouta: « Il s'est laissé conduire volontairement en prison. Son calme demeura d'abord inébranlable, et, tout en gémissant sur ses victimes, il ne se repentit pas de les avoir immolées. Les juges hésitèrent cependant à prononcer la peine capitale et le condamnèrent seulement à une perpétuelle réclusion. Le Roi, lorsqu'on présenta la sentence à sa signature, substitua de sa main le nom de maison de fous à celui de maison de réclusion [1]. Le malheureux justifia promptement le jugement de notre monarque; avant d'être transféré ici sa tête était déjà égarée, et il s'était livré

(1) *Hust hauss. Toll hauss.*

aux violents accès de désespoir dont vous avez été témoins. Il avait, au moment de son crime, relevé les trois cadavres, les avait posé sur un lit et tiré les couvertures par-dessus. Aussi croit-il avoir sans cesse sous les yeux des traces sanglantes, et les corps mutilés de ses trois fils. » Je m'informai du sort de sa femme. « C'est une bonne et simple fermière; c'est elle qui empêcha les juges de prononcer la peine capitale, en s'adressant vivement à leur humanité; elle ne cessa de témoigner de l'innocence du cœur de son mari. Elle protesta que jamais aucun nuage ne s'était élevé entre lui, elle et ses enfants, et que, si on voulait lui rendre la liberté elle s'engageait à ne jamais le quitter, répondant qu'aucun mal n'arriverait ni à elle ni à qui que ce fût. Elle fit ensuite beaucoup d'instances pour venir le soigner ici; mais sa vue produisait sur le malheureux une telle impression que les médecins défendirent, si on voulait guérir un jour cette tête frappée, de ne laisser approcher rien qui pût réveiller ses douleurs. Elle s'établit dans le village voisin et vient chaque jour demander si l'état de son mari s'améliore. Malheureusement nous n'avons pu lui permettre encore de concevoir la moindre espérance. »

Après avoir remercié le baron N... je m'éloignai, retrouvai ma voiture et partis, mais poursuivi sans relâche par le souvenir de la scène qui venait de m'être retracée. Ah! combien la justice est incertaine et difficile ici-bas, pensais-je en moi-même. Certes, la société, pour sa conservation comme pour son honneur, doit flétrir le crime, quelle que soit la passion qui l'ait dicté, et pourtant, que de cœurs généreux, irrités par la douleur, égarés par un faux enthousiasme, ont tourné contre eux-mêmes les dons brillants reçus du ciel pour leur bonheur ou leur gloire. Trop souvent une noble pensée, nourrie dans l'exaltation et la solitude, est devenue le germe d'une sanglante catastrophe. Quelle balance pèsera sans erreur nos actions et leurs mobiles?

Espérons que, bien souvent, quand le monde condamne, un cœur juste peut plaindre et le ciel peut pardonner.

Le vicomte Alfred DE HUSSIÈRE.

BEAUX-ARTS.

SALON DE 1835.

Deuxième Visite[1].

Depuis le mois dernier, mesdemoiselles, nous avons une grande perte à déplorer; Léopold Robert, le peintre du beau tableau des Moissonneurs, l'une des gloires de notre école actuelle, cédant à une funeste préoccupation de suicide, a mis fin à ses jours; c'est à Venise que cet artiste est mort, et les regrets et la douleur de tous l'ont accompagné dans son tombeau. Il est triste au-delà de toute expression de voir ainsi chaque jour cette horrible maladie du suicide venir chercher quelqu'un de nos compagnons

(1) Voyez page 128.

d'existence, de voir cette peste morale, mauvaise et dernière puissance que nous a léguée le prétendu philosophisme du dernier siècle, assombrir chaque jour par ses ravages nos villes et nos campagnes. Oh! priez, mesdemoiselles, vous toutes dont les cœurs sont purs, priez Dieu de détourner ce fléau; demandez-lui de rendre les croyances et la foi à notre pauvre terre; car celui qui croit au Seigneur, espère en lui, en ses immortelles promesses, et ne déserte point son héritage. Pauvre Robert! grand avenir moissonné, combien il a fallu que ton ame fût dépeuplée pour arriver à ce dédain de la vie, toi qui portais en ta pensée cette sublime puissance de l'art; toi qui, de ta main si merveilleusement douée, pouvais créer des chefs-d'œuvre. Pauvre Robert! nous avons vu ta dernière œuvre, ce tableau que le musée n'a pu recevoir à cause de son arrivée tardive; nous l'avons examinée dans la salle où elle est exposée au profit des pauvres. Hélas! quand tu peignais cette belle nature, ces Napolitains si gais, si légers des peines de la vie, une pensée de mort existait peut-être déjà en toi, elle grandissait et quand le tableau fut achevé, elle fut victorieuse. Pauvre Robert! tu sus créer un dernier chef-d'œuvre, car toute la puissance de ton talent se retrouve dans la touche suave et savante de ton pinceau, dans ces fonds vaporeux et transparents, et dans la vie dont sont animés tes personnages. Pauvre Robert! s'il était possible de prier pour toi!

Mais quittons ce douloureux sujet, mesdemoiselles, et revenons au Louvre. Quelques changements ont été faits dans la disposition des tableaux depuis le mois dernier. Entre autres justices rendues, nous parlerons de celle qui a fait transporter le Déluge de M. Martin dans le grand salon carré; maintenant il sera possible de le voir, et ce tableau, nous n'en doutons pas, attirera l'attention du public. Voyez, je vous prie, les belles marines de M. Gudin; soyez attentives, notre examen commence. Son Coup de vent dans la rade d'Alger est surtout une œuvre de beaucoup de mérite; le malheureux chebeck, chargé de passagers qui cherchent à gagner la frégate que l'on aperçoit à l'horizon, est d'un effet très dramatique; les épisodes sont variés et vrais, au milieu de cet entassement d'hommes et de femmes tous préoccupés d'une seule crainte et d'une seule idée. M. Gudin avait paru faiblir l'année dernière; il s'est relevé cette année par une belle et bonne peinture. La Vue du port du Havre est inférieure de beaucoup au tableau dont nous rendons compte.

M. Lepoitevin, autre peintre de marine, mérité aussi nos éloges; sa manière a acquis, avec plus de largeur, plus de fermeté. Parmi les tableaux qu'il a exposés, nous indiquerons la Rentrée des pêcheurs; la mer est habilement reflétée par le soleil couchant, les barques sont bien éclairées. M. Lepoitevin est en bon progrès; il n'a qu'à continuer pour s'assurer un succès durable.

Les paysagistes ne font faute au musée; peu cependant ont produit des tableaux remarquables. M. de la Berge, dont les dernières expositions avaient fait favorablement augurer, s'est inscrit sur la longue liste des exposants par une petite, très petite toile, couverte d'une peinture petite et mesquine; la manière de ce jeune artiste, si nous en jugions par la Vieille fileuse et le Mouton, de cette année, aurait subi une crise de rétrécissement véritablement malheureuse; mais nous aimons mieux attendre à l'année prochaine pour confirmer ou réformer notre jugement. M. Cabat, dans quatre tableaux, a soutenu sa réputation si brillamment commencée; c'est un paysagiste peut-être trop imitateur de l'école flamande, mais il y a conscience et étude dans son faire. L'Hôtellerie des bords de la Bouzane et la Fête de la Vierge de l'eau sont deux peintures qui méritent nos éloges; peut-être les terrains ne prennent-ils pas assez la lumière, et l'effet général n'est-il pas

assez vrai comme généralité de nature? Au reste, nous soumettons ces questions à M. Cabat lui-même et nous en appelons à son observation la plus réfléchie.

Deux tableaux de M. le comte Turpin de Crissé, la Journée du pêcheur napolitain et la Vue de l'église Saint-Georges sur le grand canal à Venise, ne font que confirmer la réputation de ce peintre habile et consciencieux, auquel nous devons tant de travaux du plus haut intérêt, tels que son Voyage dans le golfe de Naples, publication qui, par le luxe des gravures, leur fini vigoureux et leur parfaite exécution, rivalise avec les plus célèbres voyages que l'Angleterre ait publiés; tels encore que son Excursion dans le vieux Paris, catalogue admirablement dessiné des vieux monuments de cette capitale.

Nous vous recommandons également, mesdemoiselles, un tableau de M. Schnetz, représentant une mère s'apprêtant à défendre sa fille contre des soldats, qui, à la suite du sac de Rome par le connétable de Bourbon, envahissent la demeure où cette pauvre femme veille sa fille malade. Il y a bien de l'amour maternel dans l'expression de douleur et d'effroi répandue sur tous les traits de la mère, et quoique ce tableau, froidement composé, pêche par la composition, les belles qualités que nous venons de signaler le classent encore au nombre des tableaux qu'un amateur doit chercher à voir en allant au Louvre.

Les portraits abondent, comme toujours, soit dans la grande galerie, soit dans le salon carré; nous signalerons entre tous celui d'une jeune femme se regardant dans un miroir, par M. Dubufe. Les années précédentes nous avions eu occasion de reprocher à ce peintre sa manière mignarde, sans nature, et prétentieuse avec affèterie; avec la même bonne foi de critique, nous le louerons aujourd'hui, car il a fait de grands progrès en abandonnant les défauts que nous étions fâchés de rencontrer en ses œuvres. Toute la partie du portrait dont nous nous occupons, qui se trouve placée dans le clair-obscur, est habilement peinte; la pose de la jeune femme est gracieuse et naïve. Nous conseillons fort à M. Dubufe de suivre dorénavant ses nouvelles habitudes de peinture, en osant toutefois plus de largeur dans la masse générale des détails.

M. Eugène Delacroix n'est point resté inactif depuis le dernier salon; six ou sept tableaux plus ou moins importants attestent sa fécondité. M. Delacroix, souvent fort incorrect de dessin, est peut-être, de tous les peintres que nous connaissons, celui qui possède au plus haut degré la poésie de son art, celui qui accuse avec le plus de sentiment véritable l'expression de ses sujets. Le premier tableau de M. Delacroix que nous examinerons est le Christ, s'écriant sur la croix: *Mon père, pourquoi m'avez-vous abandonné?* Ce sublime doute du divin crucifié était difficile à rendre par la parole de la peinture, et cependant la parole de la peinture a été puissante cette fois. Le Christ n'a pas ce type admirable de beauté surhumaine auquel nous ont habitués les grands artistes du XVIe siècle; mais son amère défaillance ressort de toute l'expression de sa douleur, mais son regard vient nous toucher profondément et nous révèle la pensée qui l'envoie. — Le Prisonnier de Chillon est moins heureusement compris; l'expression de la torture morale ressemble trop à la frénésie sans but de l'aliéné; puis le dessin de cette composition est d'une faiblesse pénible. Mais dans l'Épisode des Natchez, M. Delacroix a su prendre une belle et poétique revanche; le cœur est vivement ému à la vue de ces deux malheureux sauvages échappés au massacre de leur tribu. Une mère donne le jour, pendant sa fuite, à un pauvre enfant que contemplent ses parents avec le douloureux regard de la misère et du désespoir. Avec eux on se sent prêt à pleurer au milieu de cette nature sauvage et déserte, en songeant aux malheurs qui, dès le ber-

ceau, accueillent une frêle créature; son sourire contraste misérablement avec le désespoir de son père et de sa mère. M. Delacroix est le peintre penseur; à ce titre il a droit à un profond et consciencieux examen.

D'un peintre penseur nous allons sans transition arriver, mesdemoiselles, à un peintre de mouvement extérieur. M. Eugène Lamy a su, dans la manière de M. Horace Vernet, son maître, se faire, comme peintre de bataille, une forte et solide réputation. Sa Bataille de Cassano et son Episode d'un combat dans les défilés de la forêt de l'Argonne, sont bien composés, remplis d'épisodes qui ressortent merveilleusement du sujet, et nous ont paru touchés avec une vigueur de main et de coloris qui font tout attendre de ce peintre, qui a déjà su si bien se placer.

Le Combat d'Anderletcht, de M. Bellangé, est une toile toute en hauteur, destinée, croyons-nous, au Musée historique de Versailles. Toutes les qualités de M. Bellangé s'y retrouvent. Peut-être serait-il à désirer que le ton général du tableau fût moins terne.

Le Pardon accordé à Charles-le-Mauvais, roi de Navarre, par Jean II, roi de France, est une œuvre de M. Blondel, qui n'est pas sans mérite; mais nous aurions souhaité que ce tableau de grand chevalet fût traité moins comme une miniature du moyen-âge; le fini de chacun des détails nuit à l'ensemble.

M. Bodinier, élève de l'école de France à Rome, a beaucoup de la manière de M. Robert, qu'il cherche un peu trop. Ses Joueurs de luth romains sont bien dessinés, bien peints, quoiqu'un peu petitement comme faire de pinceau. M. Bodinier devrait tâcher de lier davantage les différentes parties des scènes qu'il veut représenter. Ses défauts sont ceux d'un homme qui doute encore et qui se fait imitateur, dans l'incertitude où il se trouve de la valeur de ses propres forces.

Nous ne dirons rien de la singulière prétention de M. le baron Bosio, qui lui fait vouloir être peintre. Nous le renverrons à la sculpture; la brosse n'est pas faite pour lui.

Le Cantique de Judith et le saint Marc de M. Boulanger sont deux belles et grandes pages de peinture; l'imitation de l'école vénitienne s'y fait encore sentir, mais une belle et large imitation. Nous n'aimons pas la petite toile qui les accompagne et qui représente les Noces de Gamache; elle ressemble, pour le coloris, le dessin et la composition, à un éventail à la gouache du temps de la régence, sous Louis XV.

M. Court, outre un grand tableau d'église fort insignifiant, a exposé plusieurs portraits d'une assez bonne couleur, entre lesquels on distingue une Espagnole couverte d'un long voile noir.

M. Dauzats, habile peintre d'intérieur, livre cette année à notre examen trois tableaux : Saint-Sauveur, cathédrale de Bruges; le chœur de Sainte-Cécile, cathédrale d'Alby, et la Mosquée d'Abou-Maudaur, sur les bords du Nil. M. Dauzats se fait remarquer par un habile dessin et par un coloris bon et vigoureux.

Un Episode des scènes de la Fronde, par M. Debacq, mérite, mesdemoiselles, de vous arrêter quelques instants.

Les portraits de M. Decaisne sont dignes d'une mention particulière. A un excellent coloris cet habile artiste joint une grace toute particulière, une *bonne façon*, comme diraient les Anglais, dans l'arrangement et la pose de ses modèles, qui ne sont pas choses communes chez nos peintres actuels. De jolis petits portraits en pied, grandeur de chevalet, sont ceux de M. Dedreux-Dorcy; nous les recommandons aux amateurs des tableaux de cabinet.

M. Fleury (Robert) est remarquable tout à la fois par un bon coloris, un dessin assez correct et l'entente de la composition. Son tableau du Régent présidant le conseil où fut signé le traité de la quadruple alliance, se distingue par ces trois qualités. Nous avons aussi remarqué du même artiste un

portrait en pied du connétable duc de Luynes, et un autre portrait sans nom qui porte le n° 769.

Les petits tableaux de genre de M. Franquelin sont de charmantes scènes de la vie de famille, peut-être trop précieusement peintes; mais le plus grave reproche que nous leur adresserons sera de ressembler plus à la nature des vaudevilles de M. Scribe qu'à la véritable nature. Pour ceux qui aiment la vérité de mœurs suivant M. Scribe, M. Franquelin a droit à tous les éloges.

M. A. Giroux a fait un bon tableau, vrai de ton, bien choisi comme site, en peignant la baie du mont Saint-Michel et les côtes de la Bretagne, vues des environs d'Avranches. M. A. Giroux est de ces paysagistes plus qu'en bonne voie. Nous regrettons qu'il n'ait exposé qu'un seul tableau; les siens sont de ceux qu'on aime à voir.

M. Gosse a retracé dans une peinture un peu trop froide le beau trait de cet évêque de Lisieux qui, lors des massacres de la Saint-Barthélemy, s'opposa au meurtre des protestants de son diocèse et se jeta entre les massacreurs et les victimes. M. Gosse a, ce nous semble, mis trop de calme dans tous les groupes, ce qui fait paraître moins héroïque l'action du courageux évêque.

MM. J. Coignet et Gué sont deux paysagistes qu'il n'est pas permis d'oublier. Le public s'arrête avec plaisir devant leurs peintures. M. J. Coignet est connu de beaucoup d'entre vous, mesdemoiselles, comme auteur du *Paysagiste*, charmant *cours de paysage*, que nous vous avons recommandé [1].

M. Montfort a rapporté de Syrie quelques études de Turcs et d'Arabes vigoureusement peints. Nous avons surtout remarqué un Arabe réveillant ses compagnons.

Un assez bon tableau de M. Roger est celui qui représente la Rentrée au Louvre de Charles V; il se distingue par un bon dessin et un coloris brillant et tout à la fois harmonieux.

(1) Voyez page 93.

Les portraits de M. Schwiter indiquent de grands progrès dans la manière, le dessin et la couleur de ce jeune artiste; les deux jolies têtes de mesdemoiselles E. et G. V. sont vraiment touchées avec beaucoup de talent. Enfin, pour terminer la longue liste de la peinture, avant d'arriver à la sculpture et aux aquarelles, ainsi qu'à la gravure, nous jetterons un coup d'œil sur le Louis XI de M. Wachsmut, bon tableau largement peint. Nous conseillerons cependant à M. Wachsmut de prendre garde, quand il peint des personnages historiques, de tomber dans la caricature. Son Louis XI aux pieds de saint François de Paule a trop l'air de Géronte prêt à entrer dans le sac de Scapin.

Pour commencer la revue des aquarelles, nous nous arrêterons devans les charmants cadres de madame de Mirbel, le plus habile de nos peintres en miniature; quatre portraits attestent cette année qu'elle n'a point dégénéré et que son talent se soutient toujours à la même hauteur. Parmi les *aquarellistes* nous vous citerons quelques noms, mesdemoiselles, que vous retrouverez souvent dans les beaux cabinets des amateurs et dans les grands albums composés avec soin; ces noms sont ceux de MM. Boys, Callow, Eug. Soulis et Hubert, tous quatre habiles peintres de paysages, dont les aquarelles valent de bons tableaux. Mademoiselle Coutance a bien du talent comme peintre de fleurs; l'arrangement de ses bouquets, comme valeur de peinture, est remarquable. Un nouveau genre de portraits au pastel mêlé de crayon est devenu tout en vogue; celui de nos artistes qui réussit le mieux dans cette manière difficile et délicate est sans contredit notre habile graveur M. Henriquel-Dupont; on ne pourrait rien voir de plus finement touché, de mieux posé et de plus savamment dessiné tout à la fois que les portraits que nous lui devons cette année. Après M. Henriquel-Dupont viennent mesdemoiselles Clotilde et

Georgine Gérard, toutes deux très remarquables pour la fermeté de leur dessin et la bonne vigueur de leur coloris. Madame de Léoménil peut être inscrite à côté de mesdemoiselles Gérard; son talent a trouvé de nombreux appréciateurs; c'est justice.

Dans la gravure nous signalerons un beau portrait d'après Ingres, par M. Calamatta; la Léda de Léonard de Vinci, par M. Leroux; l'Orage pendant la moisson, belle composition de M. Beaume, habilement reproduite par M. Maille à l'aquatinte. Nous citerons également les charmantes gravures sur bois de M. Porret, d'après les dessins de MM. Tony Johannot et Chenavard. M. Prevost a mis beaucoup de finesse et de franchise dans la manière dont il a reproduit par l'aquatinte deux sujets de la vie de Cromwell et deux sujets de don Quichotte et Sancho, dessinés par M. Descamps. Le Henri IV jouant avec ses enfants, très joli tableau de chevalet que M. Ingres nous fit admirer au salon, il y a quelques années, a trouvé un habile traducteur en M. Richomme; son burin a parfaitement rendu toute la grace naïve de ce sujet. M. Sixdeniers a reproduit avec beaucoup de bonheur et de talent le beau groupe de M. Bosio, Louis XVI s'inclinant sur l'échafaud et partant pour le ciel, accompagné des belles et simples paroles de son confesseur, l'abbé Edgervorth: *Fils de saint Louis, montez au ciel.* Quant à M. Thompson, beaucoup d'entre vous, mesdemoiselles, connaissent déjà les belles vignettes en bois dont ce graveur a illustré l'Ancien et le Nouveau-Testament; nous dirons donc seulement qu'elles ne sont en rien inférieures à tout ce que l'Angleterre nous a fait connaître de chefs-d'œuvre en ce genre.

Dans la lithographie nous remarquons la Françoise de Rimini, dessinée par Aubry-le-Comte d'après M. Ingres; les Batailles de M. Bellangé; les vues d'Avranches de M. Callow; la chapelle si pittoresque d'Heos, vallée de Gedro (Pyrénées), par M. Harding; les vues du Cap Finistère et de l'église Saint-Mathias, par M. Eug. Isabey; les vues de Suisse, par M. Joly; les vues d'Alger, par MM. William Wyle et Lenore, et les sujets tirés du siége d'Anvers, par M. Raffet. La lithographie, en un mot, accomplit tout ce à quoi elle était destinée; elle est œuvre de la spontanéité pour les voyages, les études d'après les maîtres, et venant au secours de la gravure elle lui laisse la belle et grande tâche des œuvres de patience et d'art, auquel le temps est accordé.

La sculpture n'a rien produit de remarquable comme travail monumental; ce qu'elle a exposé de mieux sont quelques bas-reliefs de petite dimension, des bustes et quelques petits groupes dont nous allons rendre compte. Un tigre en bronze, de M. Barye, est un vrai chef-d'œuvre d'exécution; la nature de cet animal est parfaitement étudiée; ses habitudes, sa pose sont reproduites merveilleusement; M. Barye a atteint en sculpture d'animaux le plus haut point de perfection. M. Fratin s'essaie dans le genre si heureusement exploité par M. Barye, mais il est encore loin d'avoir atteint la perfection de cet artiste; ses groupes d'animaux sont en général lourds et manquent de vie; cependant nous ne pouvons refuser à M. Fratin un certain mérite d'imitation que nous espérons voir se perfectionner. M. Barre, fils de l'habile graveur de médailles, se fait remarquer par un assez beau buste en marbre et par plusieurs petites statuettes-portraits pleines de vérité et de ressemblance; nous prédisons à M. Barre de grands succès en ce genre. Une tête d'amour, par M. le baron Bosio, est une bien faible sculpture; il nous avait habitués à mieux que cela. Le David vainqueur de Goliath, modèle en plâtre d'une grande statue, par M. Chapounière, est d'un beau style et indique un faire assez large. MM. Dantan l'aîné et Dantan jeune, le caricaturiste, peuvent réclamer des éloges pour quelques bons bustes, parmi lesquels se font remarquer ceux de Boiel

dieu et de M. H. Vernet. Deux bas-reliefs de M. Etex, la Médicis et la Françoise de Rimini, accusent un véritable talent, que vient confirmer chaque année quelque beau travail de plus. Les bustes de M. Mercier promettent un bon sculpteur ; nous comptons sur ce jeune talent. Et pour terminer cette longue et rapide analyse d'un salon aussi nombreux, nous jetterons les yeux sur le début d'un jeune statuaire, M. L. Chenillon ; son Jeune captif méditant est bien conçu, et quoique faible dans certaines parties du travail, toute la composition de cette statue indique de la pensée et de l'observation morale. Ce qu'il faut à M. Chenillon, c'est du travail et de l'encouragement ; son avenir alors ne nous inquiète pas.

Nous voici arrivés, mesdemoiselles, au bout de notre tâche ; le mois prochain le salon sera fermé et nous vous dirons adieu, tout au moins comme conducteur, *cicerone* artiste. Nous avons essayé de faire passer sous vos yeux, autant que l'espace accordé aux arts dans votre journal nous l'a permis, tout ce qui pouvait vous intéresser, tout ce qui nous avait paru digne d'être remarqué dans les salons du Louvre. Avons-nous réussi à remplir votre attente? Nous ne savons, mais nous le souhaitons vivement ; car prenant confiance en nous, nous essaierons alors de vous conduire à l'examen de beaucoup de monuments et de questions d'art importants à connaître. Si vous ne réclamez point contre notre intervention en pareilles matières, nous commencerons bientôt en vous rendant compte des monuments du vieux Paris, par M. le comte Turpin de Crissé ; alors nous ferons avec vous un voyage que nous pensons ne devoir pas être sans curiosité, à la recherche des débris de tous les âges que renferme notre grande capitale. Jusqu'à ce moment, adieu, mesdemoiselles. L'été approche ; si nous nous trouvions entraîné dans quelque voyage à travers les provinces de la France, ce beau pays si peu visité, si peu connu, nous vous parlerions de nos découvertes, de nos observations ; enfin, toujours à moins de réclamation de votre part, nous continuerons souvent avec vous, nous l'espérons, nos bavardages artistiques.

Le comte H. DE VIEL-CASTEL.

HISTOIRE.

SOUVENIRS DU MOIS DE MAI.

Mai. — Cinquième mois de l'année, d'après le calendrier grégorien. Ce nom lui fut donné par Romulus, en mémoire de la division du peuple en vieillards (*majores*) et en jeunes gens (*juniores*) dont le mois suivant porte le nom, juin (*junius*).

Les poètes de l'antiquité représentaient le mois de mai sous la figure d'un homme entre deux âges, vêtu d'une ample robe à grandes manches et portant une corbeille de fleurs.

Les modernes lui ont donné un habillement vert et fleuri, une guirlande de fleurs, un rameau verdoyant dans une main, et dans l'autre le signe des Gémeaux, entouré de roses.

Long-temps en Europe le premier jour de mai fut célébré par la plantation d'un arbre

qui portait le nom même de ce mois, et qui, suivant les circonstances, devenait un hommage de respect ou d'amour. A Paris les clercs de la Bazoche plantaient un *mai* dans la cour du Palais ; à Lyon les imprimeurs en élevaient un devant la porte du gouverneur ; Clément Marot composa des vers pour un *mai* des imprimeurs de Lyon.

Les orfèvres de Paris offraient à la sainte Vierge un tableau qu'on appelait le *tableau de mai*, et que, pendant cette journée, on suspendait au portail de l'église. Plusieurs de ces tableaux existent encore, et la plupart sont dus à nos peintres les plus célèbres.

1er *mai* 1813. — Mort de Jacques Delille, surnommé de son vivant le *Virgile français*. Né à Aigueperse en 1738, sans fortune, ce ne fut que par faveur qu'il put être admis au collége de Lisieux, à Paris, où il reçut une éducation dont les fruits devaient être si glorieux.

La traduction des *Georgiques*, tentée plusieurs fois sans succès et exécutée par Delille avec une si étonnante supériorité, produisit une véritable révolution littéraire ; elle commença pour lui cette brillante réputation que tant de beaux vers confirmèrent. Dès lors il devint l'homme à la mode ; tous les salons s'ouvrirent au jeune poète ; les graces de son esprit et le charme de ses vers, qu'il lisait avec un goût parfait, lui acquirent tous les suffrages. Reçu à l'Académie française en 1772, le fauteuil académique, dans lequel trop souvent le génie s'endort, donna un nouvel essor à celui de Delille. Qui ne connaît le poème des *Jardins*, *l'Imagination*, *l'Homme des champs*, *les Trois Règnes de la nature*, *la Pitié*, où il déplora de hautes infortunes, *la Conversation*, galerie brillante de portraits peints avec autant de verve que de vérité ? Mais ce qui est beaucoup moins connu que ses poèmes, c'est l'acte de courage et de vertu du poète. C'était en 1793, Robespierre venait de décréter (infâme dérision) la reconnaissance de l'*Être Suprême*. Il voulut qu'on en célébrât la *fête* et fit demander à Delille un hymne que celui-ci eut d'abord le courage de refuser et qu'il composa ensuite contre ceux même qui l'avaient sollicité ; c'est le dithyrambe sur l'*immortalité de l'ame*, dans lequel il peint des plus odieuses couleurs l'*immortalité du crime*. Après une telle œuvre, ne pouvant sans témérité rester en France, Delille prit le parti de s'exiler ; il parvint à passer la frontière et ne rentra dans sa patrie qu'en 1801. Des distinctions lui furent alors offertes ; il aurait pu obtenir des faveurs, mais il préféra rester fidèle à d'augustes malheurs et demeura dans son indépendance.

Ce fut alors qu'il s'occupa de la publication des poèmes fruits de son exil, et après la mise au jour de la *Conversation* il entra dans un repos que son âge et ses infirmités lui rendaient nécessaire et mourut à Paris, à l'âge de 75 ans. Son corps demeura exposé trois jours dans une des salles du collége de France, et seize jeunes gens, dont la plupart avaient suivi son cours de poésie latine, obtinrent l'honneur de porter sa dépouille jusqu'à l'église de Saint-Étienne-du-Mont, sa paroisse, genre d'ovation qui n'était pas alors aussi commun qu'il l'est devenu depuis.

2 *mai*. — Mort du comte Desèze.

Un acte de sublime dévouement a immortalisé ce nom. Né à Bordeaux en 1750, Romain Desèze obtint quelques succès au barreau de cette ville. Venu à Paris, il y débuta sous les auspices de Target, qui lui confia l'affaire des filles d'Helvétius. Mais une cause plus illustre et plus glorieuse surtout, parce qu'elle offrait plus de danger, vint bientôt se présenter ; la défense de Louis XVI lui fut proposée et il n'hésita pas à l'accepter. L'opinion a pu varier sur le talent de l'avocat ; le dévouement de l'homme a conquis l'admiration.

Des trois défenseurs de l'infortuné monarque, Desèze survivait seul à l'époque de la Restauration, qui le combla de dignités et de titres.

On parlait un jour devant Louis XVIII de tout ce qu'il avait fait pour Desèze, et on ajoutait que *l'usage* ne permettait peut-être pas tant pour un simple avocat. « Ce n'est pas *l'usage* non plus, répondit ce prince, qu'un roi de France périsse sur l'échafaud et qu'un *avocat* veuille le défendre en se croyant sûr d'y monter après lui. »

5 *mai* 1678. — Mort de Anne-Marie de Schurmann.

Née à Cologne en 1606, elle montra dès son jeune âge les plus merveilleuses dispositions pour l'étude. Sans négliger les travaux de son sexe, elle jouait de plusieurs instruments et cultivait avec un succès égal la peinture, la sculpture et la gravure. Elle savait le latin, le grec, l'hébreu et plusieurs langues vivantes. Vouée au célibat par amour pour les sciences et par soumission au vœu de son père mourant, elle donna dans les rêveries du quiétisme et mourut dans le plus grand dénuement; triste exemple, après mille autres, de l'insuffisance du savoir, quand un jugement droit ne l'accompagne pas. Parmi les écrits qu'elle a laissés on trouve une dissertation latine sur la question : Si les *femmes doivent étudier*. Ce n'est plus une question aujourd'hui ; ce n'en est certes pas une pour nous; mais il faut que l'étude chez les femmes soit en rapport avec leur position et que surtout elle ne les conduise pas à l'oubli ou à la négligence des devoirs de leur sexe.

17 *Mai*. — Mort du duc de Montausier gouverneur du dauphin, fils de Louis XIV. Montesquieu peignait le caractère du duc de Montausier, lorsqu'il disait : *il a quelque chose des anciens philosophes, de cet excès de leur raison.*

Né en 1610, à vingt ans il entra au service; il s'y distingua et parvint, presqu'en même temps, au grade de maréchal-de-camp et au gouvernement de l'Alsace. Prisonnier au dernier combat de Dutlingen, il rentra en France au bout de deux mois et il épousa la célèbre Julie d'Angennes, la merveille de l'hôtel de Rambouillet. Elevé au grade de lieutenant-général, le titre de duc et pair récompensa le succès d'une négociation avec le pape, et peu après les fonctions de gouverneur du dauphin lui furent confiées; il y apporta une franchise de langage, une droiture de principes qui étonna la cour. Comme on lui demandait de quel droit il s'érigeait en censeur du prince et de son entourage; il répondit : « Mes parents ont « toujours été fidèles serviteurs des rois leurs « maîtres, et jamais leurs flatteurs; cette « honnête liberté dont je fais profession « est un droit acquis, une possession de ma « famille, et la vérité est venue à moi de « père en fils comme une portion de mon « héritage. »

Appliquée à l'éducation d'un jeune prince, cette rigueur de franchise et de probité devait avoir et eut en effet d'excellents résultats; le sage gouverneur s'appliquait constamment à préserver son élève des séductions de la flatterie. Ayant reconnu que le dauphin aimait à lire les épîtres dédicatoires qu'on lui adressait, il lui démontra qu'on louait souvent en lui précisément les qualités qu'il n'avait pas.

Un jour dans le cours de leur promenade, le prince et son gouverneur arrivèrent devant une pauvre cabane. *Sous ce chaume*, monseigneur, dit Montausier à son élève, *logent le père, la mère et les enfants, qui travaillent tout le long du jour pour payer l'or dont vos palais sont ornés, et qui supportent la faim pour subvenir aux frais de votre table somptueuse*. Voilà des leçons qu'un prince doit se trouver heureux de recevoir.

Quand le dauphin se maria, Montausier

quitta le titre de gouverneur et fut nommé premier gentilhomme; lorsque plus tard il obtint de se retirer tout-à-fait, il dit au prince: « Monseigneur, si vous êtes honnête « homme vous m'aimerez; si vous ne l'êtes « pas, vous me haïrez et je m'en consolerai. » Eloigné de lui, il lui écrivait en 1688: « Je ne « vous fais point de compliments sur la prise « de Philisbourg; vous aviez une bonne ar- « mée, des bombes, du canon, et Vauban. Je « ne vous en fais point aussi sur ce que vous « êtes brave; c'est une vertu héréditaire « dans votre maison; mais je me réjouis de « ce que vous êtes bon, libéral, faisant « valoir les services de ceux qui font bien; « c'est sur quoi je vous fais mon compli- « ment. »

La France n'eut pas le bonheur de voir sur le trône l'élève de cet homme de bien; mais Montausier, qui mourut vingt ans avant son élève, put emporter la pensée consolante que, s'il n'avait pas formé un grand roi, il donnait un roi vertueux à son pays.

19 *mai* 1536.—Mort d'Anna Boleyn.

Fille d'honneur de Catherine d'Aragon épouse d'Henri VIII, roi d'Angleterre, Anna Boleyn ambitionna le cœur du monarque et surtout le titre de reine. Un divorce pouvait seul la faire monter sur ce trône, objet de ses coupables vœux; malgré les foudres de Rome ce divorce fut prononcé; l'Angleterre changea de religion et Anna Boleyn fut proclamée reine.

Lorsque, peu d'années après, la douleur vint terminer la triste existence de Catherine, son cruel époux lui donna quelques larmes; il voulut même que le jour de ses obsèques toute sa maison prît le deuil; mais Anna défendit à ses serviteurs d'obéir et se para comme pour une fête.

Cette violation d'un devoir ne resta pas long-temps impunie. Jeanne Seymour avait déjà ravi à Anna Boleyn le cœur d'Henri VIII, et dès lors la perte de la nouvelle reine fut certaine. Il fallait cependant quelques prétextes; le terrible monarque en sut trouver. Anna fut arrêtée et conduite à la Tour, où l'accusation de tous les crimes vint peser sur la tête d'une femme dont probablement le seul alors était d'avoir cessé de plaire. Le 17 mai 1736, après un an de prison, Anna Boleyn fut condamnée à être brûlée ou écartelée, *selon le bon plaisir* du roi, dit la sentence. Le *bon plaisir* du monarque permit qu'elle eût la tête tranchée; et il régla lui-même tous les détails du supplice.

On montre encore le tertre d'où il entendit le signal qui lui annonçait que cette tête, couronnée naguère par ses mains, roulait sous le fer du bourreau. Le lendemain il épousa Jeanne Seymour.

Quel que soit le peu d'intérêt que doive inspirer le malheur de cette femme ambitieuse, Henri VIII n'en est pas moins odieux.

Mme DE FRÉMONT.

TOILETTE DE PRINTEMPS.

Que le temps soit plus ou moins beau, mesdemoiselles, que le soleil soit plus ou moins chaud, il vous faut adopter les toilettes de printemps. Voici le mois de mai, et à son arrivée l'on songe à tout ce que la nature a de frais et de riant; l'on s'entoure de roses, la verdure est douce, tout est jeune; aussi les poètes ont dit de belles choses sur le mois de mai et les jeunes filles! Le mois de mai vous appartient, et l'on dirait qu'il est à vous seules, que ses modes sont faites pour vous, toujours simples, et sans prétention au luxe.

Vos modes, celles que nous cherchons

pour votre âge, entre toutes les autres, diffèrent peu, vous devez le voir, de celles de vos mères. Les façons de robes seulement doivent, pour vous, être presque uniformes.

Les corsages ont quelques variations, peu de nouveauté, et les manches, ainsi que les jupes, ne changent pas; les manches restent larges et montées sur un poignet bas; les jupes, longues et très amples, n'ont qu'un bas ourlet haut de trois doigts.

Quant aux corsages, vous devez toujours faire les dos plats des épaules et froncés au milieu sous la ceinture; les devants sont aussi quelquefois plats, soit d'un seul morceau, en robe, soit ouverts en redingote; mais il va mieux pour vous de faire le devant en robe fermée et froncée sur les épaules, en gerbe.

Comme les grands cols de mousseline brodée peuvent être portés par vous, mesdemoiselles, en mousseline garnie de mousseline brodée ou garnie de tulle anglais, imitant la Malines, vous aurez peu d'occasion de mettre des pélerines. Il est disgracieux de charger les épaules de ce double collet, que la pélerine d'étoffe soutient toujours avec raideur.

Cependant quand par goût vous les désirerez, vous les ferez ouvertes sur la poitrine, carrées ou arrondies à volonté, et de moyenne grandeur. Vous avez d'ailleurs de jolis petits cols ronds, qui entourent presque le cou, et qui nouent sans cravate par deux pattes de batiste brodée; avec ceci vous pouvez mettre une pélerine. Il y a aussi des *cols-pierrots*, garnis par-derrière en mousseline plissée, qui tombent tout-à-fait plats sur les épaules.

Nous ne vous parlerons pas des redingotes d'étoffe qui peuvent convenir au petit nombre d'entre vous; ce sont des redingotes en taffetas d'Italie, taffetas ouvré ou sursaka, bordés d'un passepoil de couleur, ou d'une ruche pareille; vous en trouverez tous les détails dans les toilettes de vos mères.

Mais nous vous parlerons des mousselines et jaconas anglais, fond couvert et semé de fleurs parfaitement dessinées, que vous pouvez faire en robes montantes, avec une ceinture d'étoffe pareille, nouant en rosette par-devant. Rien n'est plus élégant et simple en même temps que cette imitation des parures de femme, sans sortir, dans votre négligé, des bornes qui vous sont prescrites. Quelque chose de fort bien encore, pour ces tissus, est de figurer un pli de redingote et mettre au-dessus d'une pélerine ouverte et garnie en pareil, un col de biais également garni d'une bande froncée.

Les rubans écossais ou rayés sont ceux que l'on doit vous voir choisir, pour vos ceintures, vos tours de cou, et vos étoles.

Les capotes froncées, les capotes de paille sont à peu près les seules que vous puissiez porter; les capotes à coulisse, en pou de soie, blanc, paille, ou vert émeraude; les capotes de paille cousue, doublées en taffetas paille, quelquefois en crêpe, les pailles d'Italie sans doublure. Les rubans paille sont ce qu'il y a de mieux porté; quelquefois le ruban est bordé d'un filet de couleur; comme fantaisies, les rubans écossais ou à flammes chinées. Il est bien de ne point mettre de nœud sur la forme, et d'y faire nouer les brides en les croisant sous le menton.

Les cravates écossaises, les écharpes de grenadine et les châles de foulard grenadine sont destinés à la promenade.

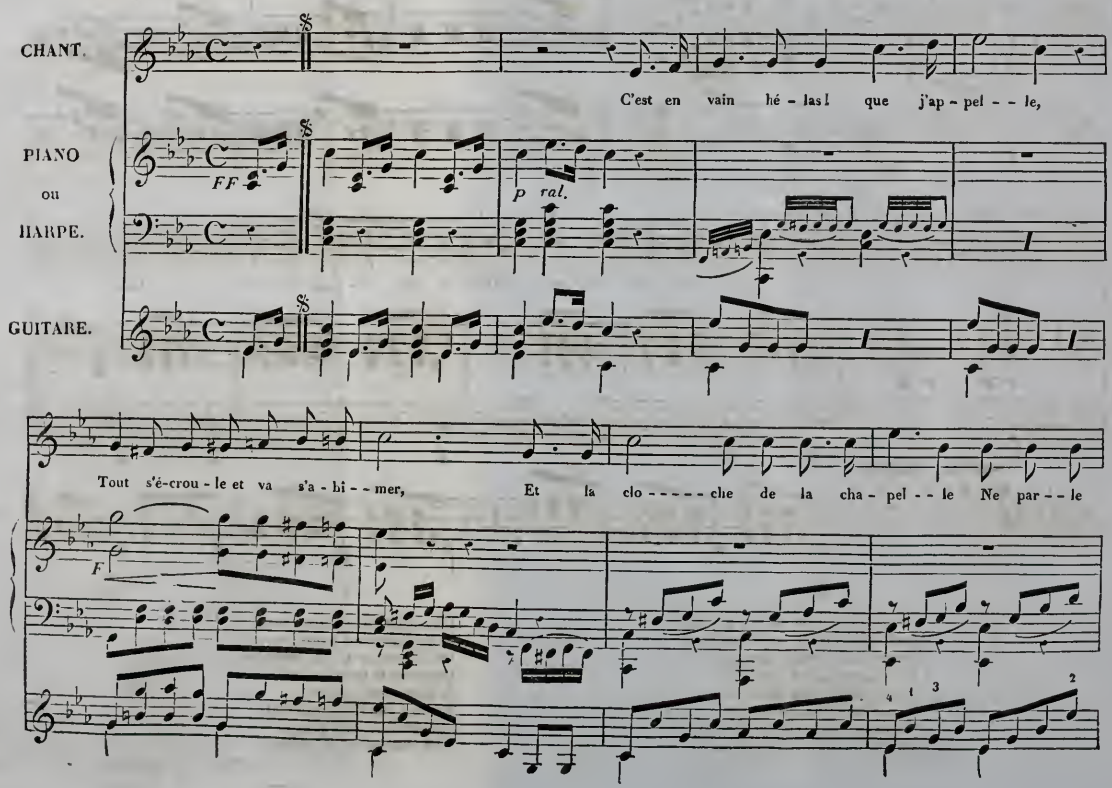
Les guêtres, que l'on conservera pour la campagne, ne vous seront plus indispensables pour la ville.

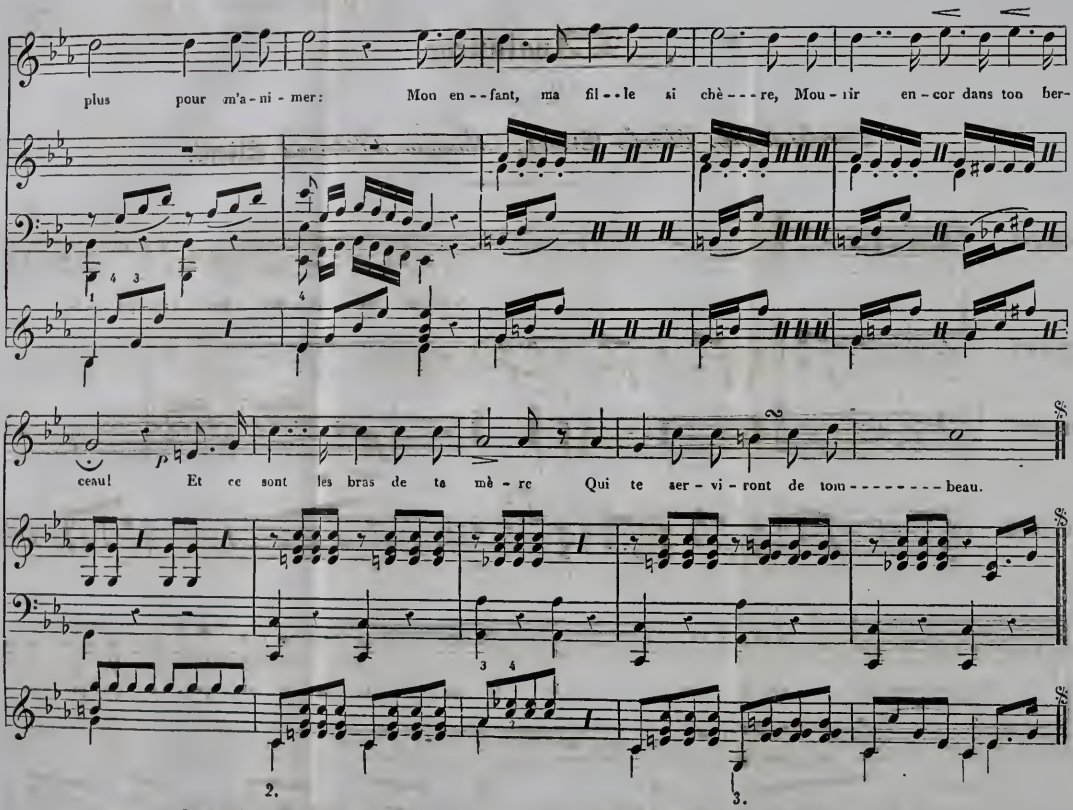
De jolies nouvelles ombrelles sont montées en épine, avec de l'étoffe brochée bleu saphir.

L'Avalanche

Romance

Paroles de M. Charles **Ellové**, *Musique d'Edmond* **Ellové.**





2.

Comme elle a froid! contre la neige,
Pour mon enfant, quoi? pas d'abris!
Je crie au ciel qu'il la protége,
Et le ciel est sourd à mes cris:
Vierge sainte, vous fûtes mère,
Prenez en pitié mes douleurs,
Sauvez ma fille... oh! oui j'espère,
Un mot de vous tarit les pleurs.

3.

Cependant l'horrible avalanche
Se précipite avec fracas;
On ne peut sur la route blanche
Découvrir la trace des pas!....
Et la triste mère glacée
Tombe à genoux en expirant:
Elle semblait, ainsi placée,
Prier encor pour son enfant.

Procédés de F. DUVERGER

PAULINE ÉVRARD.

SUITE ET FIN[1].

L'automne amena l'expiration des quatre mois; le jour des fiançailles fut enfin fixé. Pauline, il faut bien le dire, eut peu de calme ce jour-là. Souvent elle regarda la pendule, souvent aussi elle avança sa figure inquiète et doucement agitée à travers les arbustes, qui, tout le printemps et l'été avaient fleuri la fenêtre du salon. Tout entière à cette attente elle n'avait pas d'oreille pour le chant de son serin; elle ne le voyait pas, désolé de tant de froideur, agiter ses ailes et changer des notes gracieuses d'abord en plaintes et en petits cris de colère. Enfin elle aperçut Armand; il n'était pas seul, un commissionnaire le suivait. Le cœur de Pauline battit bien fort. C'étaient des présents sans doute. Elle se rappela qu'Armand l'avait fort adroitement questionnée la veille sur ses goûts de parure. Elle quitta la fenêtre.

Quand le commissionnaire eut été congédié, M. Vernon souleva le couvercle du carton et en tira un voile de dentelle noire qu'il présenta à sa fiancée de cœur. Pauline laissa échapper une exclamation de plaisir; ses yeux attendris remercièrent Armand; puis elle contempla le voile avec un ravissement de jeune fille; elle le plaça sur sa tête, fit quelques pas dans le salon, affecta une dignité de reine, s'étala enfin dans toute sa beauté. Debout devant le prestigieux carton, elle examina toutes les merveilles qui s'y trouvaient contenues : une garniture de blonde, un cachemire français, trois robes charmantes, une parure de perles, une foule de superfluités chères à la toilette d'une femme.

« Et c'est vous, qui avez choisi tout cela! Combien je suis touchée! »

Ces paroles dites, Pauline tendit la main à M. Vernon qui la retint un moment dans la sienne et ne l'abandonna qu'après l'avoir serrée affectueusement.

« Moi aussi, dit Pauline, j'ai un présent à vous faire; mais c'est quelque chose de sérieux.

— Qu'est-ce donc?

— Devinez... Mais non, jamais vous ne devineriez. Oh! vous allez être bien surpris. »

Elle disparut. Quand elle revint, ses yeux noirs brillaient comme des diamants et ses mains étaient embarrassées d'un paquet de feuilles imprimées.

« Regardez, Armand, dit-elle; Pauline Évrard cessera d'être obscure en prenant votre nom. »

M. Vernon la regardait; il ne comprenait pas. Ce fut avec de l'enthousiasme et de la tendresse à la fois qu'elle ajouta :

« J'ai fait un livre, et c'est sous le nom que vous allez me donner qu'il paraîtra bientôt. Cher Armand, j'ai voulu qu'un peu de gloire justifiât le choix que vous avez fait de moi.

— Vous ne parlez pas sérieusement, dit M. Vernon. »

Pour toute réponse, Pauline souleva d'une main tremblante les feuilles qu'Armand avait posées sur une table; et elle lui présenta le *frontispice* où était le nom de madame *Pauline Vernon*.

(1) Voyez page 159.

« Qui a pu vous inspirer cette folie? s'écria M. Vernon avec un léger froncement de sourcil. » Pauline rougit. « Quoi! la modeste Pauline veut que le monde s'occupe d'elle! une vie de cœur, la vie de la famille ne suffit pas à ses désirs; il lui faut des prôneurs, des envieux, des ennemis!... Assez d'hommes et de femmes usurpent le temps d'une génération facile à s'engouer; est-ce à vous d'en augmenter le nombre?

— Mais vous ne connaissez pas ce que j'ai fait.

— Je le devine. De la grace, de la facilité, de l'esprit.

— Il y a autre chose, monsieur.

— Il n'y a du moins rien de nouveau, répliqua M. Vernon d'un ton sec.

— Une intention morale domine mon livre. »

Il sourit d'un sourire d'ironie; ce sourire blessa le cœur de Pauline.

« Moi qui croyais vous rendre si heureux!... Votre air de sévérité me glace. Ne suis-je plus votre amie?

— Non, si vous donnez de la suite à cette extravagance.

— Monsieur! »

La tête de Pauline s'était soulevée fière et irritée.

« Je déteste les femmes auteurs! s'écria M. Vernon avec une violence qui fit pâlir la jeune fille.

— Et moi aussi vous me détesteriez, demanda-t-elle d'une voix altérée?

— Pourquoi voudriez-vous être une exception? J'ai aimé Pauline modeste, ignorée, s'effrayant des regards de la foule, ayant les vertus et même les défauts de son sexe; mais celle qui veut écrire, qui veut appartenir à tout le monde, dévoiler à tout le monde ce qu'elle devrait réserver pour les heures de l'intimité, celle-là n'est pas ma fiancée, je ne la connais pas!... Il fit quelques tours dans le salon. Brûlez, dit-il soudain, brûlez ces feuilles où se dépraveraient vos douces vertus de femme.

Il dit et chiffonna d'un air de mépris les feuilles incriminées; puis il les jeta dans la flamme qui brillait au foyer. Pauline retint un cri; elle se précipita vers les papiers, les retira du feu, les examina avec une douloureuse perplexité et s'écria d'une voix ferme et dédaigneuse :

« Non, monsieur, vous ne les brûlerez pas; ils m'appartiennent. »

M. Vernon prit son chapeau et sortit brusquement. Soutenue par la fierté elle chanta, elle dit des folies à son oiseau. Cette scène avait été rapide. Quand mademoiselle Irbins passa de la salle à manger, où elle venait d'essayer une robe, dans le salon où était Pauline, elle la trouva chantante et très animée.

« M. Armand est venu, demanda-t-elle; pourquoi s'est-il éloigné si tôt?

— Un caprice, répondit Pauline. Nous sommes brouillés.

— Brouillés! répéta la vieille demoiselle consternée.

— Jusqu'à ce soir seulement, répondit Pauline en souriant.

— Et c'était à trois heures que le contrat devait être passé!...

— Eh bien! ma tante, ce sera pour demain. Aussi bien, voyez comme le ciel s'assombrit; il va pleuvoir. N'aimeriez-vous pas un beau soleil pour éclairer notre bonheur à tous?

— Que s'est-il passé? demanda la tante. »

Pauline lui conta tout.

« Il ne fallait pas t'impatienter, ma chère enfant; M. Vernon a peut-être raison. »

Pour la première fois, depuis qu'elle vivait auprès de sa tante, Pauline eut de l'humeur.

« Vous êtes tous deux contre moi, s'écria-t-elle! Sur qui faut-il donc compter?

— Je ne te blâme pas, chère petite; mais, certaine comme tu l'es de l'affection de M. Vernon, tu aurais pu l'écouter avec quelque déférence. »

Pauline ne répondit pas. Mademoiselle Irbins était triste et inquiète; cette disposi-

tion d'esprit gagna insensiblement la jeune fille. Le soir, assise devant la table, elle suspendit plusieurs fois la broderie qu'elle faisait. Cette broderie était celle du voile qui devait orner son front d'épouse ; et souvent, bien souvent, le fragile tissu fut terni par ses larmes. Elle, d'un caractère si égal, d'une gaîté si douce et si communicative, n'interrompait son froid silence que pour se plaindre des bruits du dehors et de la lampe dont les ternes lueurs jaunissaient son ouvrage ; chaque fois qu'on heurtait à la porte cochère, le regard de la tante et de la nièce se rencontraient subitement ; la vie semblait suspendue en elles et le soupir étouffé de chacune témoignait de sa déception. Une fois on sonna à la porte.

« C'est lui, dit la tante ! Je t'en prie, mon enfant, ne joue pas ton bonheur ! »

Pauline, qui avait tant désiré M. Vernon, se composa un air digne et sérieux pour le recevoir. Elle frémit en voyant entrer des indifférents. Il faut être bien calme pour prendre intérêt aux mille riens dont s'animent les entretiens du monde.

« Ils sont partis ! dit Pauline en se donnant beaucoup de mouvement comme pour chasser l'ennui dont elle se sentait enveloppée. Quel vide ! Et j'ai pu les trouver agréables ! »

Elle jeta les yeux sur sa tante et s'effraya de sa pâleur.

—Il n'est pas venu, dit la tante, peut-être ne viendra-t-il plus ?

— Ne dites pas cela ! s'écria Pauline. »

Elle se tut aussitôt, honteuse d'avoir laissé prendre à sa douleur un si violent empire. Quand elle parla de nouveau, ce fut d'une voix mélancolique, mais assurée :

« Si je suis véritablement chère à M. Vernon, il ne pourra me punir d'avoir eu l'ambition d'une gloire dont il était le mobile ; s'il en était autrement, je serais fondée à dire qu'il avait plus de vanité que de tendresse, et je ne sais trop s'il mériterait des regrets. »

La nuit fut pour toutes deux une insomnie fatigante. On distinguait à peine les nuages légers qui fuyaient dans le ciel, que déjà Pauline était à cette fenêtre où la veille encore elle faisait de si doux projets. Incapable de supporter cette froide immobilité, elle sortit dès qu'elle put le faire décemment et alla rendre une pélerine qu'elle venait de broder ; c'était rue Saint-Victor. En revenant, elle traversa le Jardin-des-Plantes ; il y avait des promeneurs et des rêveurs. Elle aperçut une jeune femme qui tenait à la main un volume broché ; ses yeux étaient humides. Pauline soupira. Elle se dit qu'il y avait dans son livre des situations bien touchantes ; et les rêves de gloire effacèrent un moment les doux rêves de cœur. Ses idées prirent insensiblement un autre cours. Arrivée dans la maison, elle demanda au concierge s'il était venu quelqu'un, et fut bien surprise et péniblement affectée en l'entendant lui dire qu'il n'était venu personne ; seulement la tante de mademoiselle était sortie pour aller à la messe. Pauline reçut la clef et monta dans sa chambre. Tout entière à son inquiétude, elle chercha à s'expliquer la singulière conduite de M. Vernon. Qu'il eût boudé la veille, cela pouvait se concevoir ; mais le lendemain !... Il lui vint dans la pensée que le concierge s'était absenté de sa loge ; elle courut aussitôt pour lui adresser cette question ; mais quand elle fut au premier étage, sa fierté l'emporta sur son désir de savoir ; elle remonta et prit ses dernières épreuves pour les corriger. A mesure qu'elle avançait dans cette lecture, l'émotion passait de son cœur à sa voix, car elle lisait haut. Ainsi préoccupée, elle n'entendit pas sa tante mettre la clef dans la serrure, elle n'entendit pas ouvrir la porte, et nulle joie intérieure ne lui fit pressentir Armand qui, debout sur le seuil, écoutait ses intonations empreintes de douleur et de satisfaction. Elle leva enfin la tête, car les pleurs lui obscurcissaient la vue.

« C'est vous, monsieur Armand ! Ah ! je suis heureuse de vous voir ! Venez ; je veux que vous entendiez cette scène. »

Et sans attendre la réponse du jeune homme ; elle la lut avec des accents animés.

« Comment la trouvez-vous ?

— Elle est belle, répondit M. Vernon. Puis ce fut d'un ton froid, qu'il ajouta : La gloire seule convient à une femme d'un génie aussi élevé que le vôtre ; moi il me faut une compagne douce, simple, qui m'écoute sans trop d'ennui, auprès de laquelle je puisse me délasser de l'art par une causerie tout ordinaire. J'aimerais surtout à ne pas craindre de la déranger, à être sûr que dans tous les instants elle me verrait avec plaisir. Sa voix prit une nuance d'ironie. Vous concevez, mademoiselle, qu'une femme qui est dominée par le feu de l'inspiration doit s'inquiéter fort peu des fantaisies de cœur d'un mari et des besoins prosaïques de la vie. Il serait dans mes goûts de dîner à une heure régulière ; mais quand ma femme composerait une scène originale, elle s'indignerait de mes appétits ignobles et pourrait fort bien me traiter de barbare. Les détails domestiques lui seraient avilissants ; au lieu de linge à réparer, je verrais partout des livres et du papier. Étrangère aux plus douces affections, elle n'aurait d'ame que pour des souffrances idéales ; elle ne serait pas épouse, elle ne trouverait pas le temps d'être mère.

— Qui sait, dit Pauline avec une nonchalance affectée, si comme la Bélise de Molière elle n'appellerait pas votre corps une guenille ? Vous avez raison, monsieur, une femme à l'ame haute ne serait pas votre fait, oh ! non ! Il faut que madame Vernon présente les pantoufles à M. Vernon quand il reviendra de dehors, qu'elle soit dans de constantes adorations devant tout ce qu'il daignera dire et faire en présence de la pauvre esclave. Et quand il sera disposé à l'écouter, elle lui parlera de ses altercations à elle avec sa bonne, des gentillesses de son chardonneret, de son chat ; elle le consultera sur la nuance du chapeau qu'elle veut acheter. Peut-être, même dans ses épanchements confidentiels, lui dira-t-elle combien de carottes elle a mises dans le pot-au-feu et de quel prix est la poire qu'il a mangée à son dessert. »

Un gémissement de la tante jeta du trouble dans le cœur de Pauline.

« Vous souffrez ! s'écria-t-elle.

— Oui, répondit mademoiselle Irbins, et je n'ai pas besoin de t'en dire la cause.

— Je suis désolée, ma tante ! Mon Dieu ! se peut-il qu'aujourd'hui j'afflige tout ce que j'aime ! »

Mademoiselle Irbins tendit la main à Pauline qui la baisa ; Armand fut touché, il la regarda avec une tendre affection. Elle lui parla ainsi.

« Le dépit m'a fait dire bien des sottises ; oubliez-les, monsieur. Je ne suis pas dédaigneuse des travaux de femme, vous le savez bien. Eh ! n'est-ce pas alors seulement que je puis penser à ceux que j'aime. Tenez, le peignoir de ma bonne tante, c'est moi qui l'ai fait la semaine passée. Oh ! toutes, toutes les conceptions du génie pour une parole de cœur !

— Ce que la chère enfant ne vous dit pas, monsieur Vernon, dit la tante à son tour, c'est qu'elle fait tous les savonnages de la maison et qu'elle repasse comme une fée.

— Où est le conte, bonne tante qui vous a dit que les fées s'occupaient à repasser ? Dans la région enchantée qu'elles habitent, le ciel est toujours pur et brillant, la terre parée de fleurs, et jamais la poussière ou la boue ne ternit l'éclat de leurs vêtements d'or et de soie. S'adressant à M. Vernon : Le livre est imprimé ; ne vous opposez pas à ce qu'il soit publié !... Je n'y mettrai pas mon nom.

— Mais tous vos amis sauront que c'est vous qui l'avez écrit... Prenez conseil de votre cœur, Pauline, et non d'un vain orgueil.

— Toujours l'orgueil!

— Vous y réfléchirez. Je ne veux pas forcer votre inclination; les regrets donnés à votre destinée perdue me seraient pénibles. »

Il salua et sortit. Cette journée fut encore bien longue, la soirée ne le fut pas moins; M. Vernon ne vint pas. Et le lendemain vous eussiez vu Pauline se diriger vers la rue Richelieu, où demeurait son éditeur, pour savoir à quelles conditions il renoncerait à la publication du roman. Peut-être désirait-elle secrètement que les conditions fussent de nature à ne pas être acceptées. Le libraire calcula les frais d'impression, le gain sur lequel il avait eu droit de compter; il en résulta trois mille francs.

« Impossible de donner trois mille francs! se dit Pauline. » Et, moitié satisfaite, moitié affligée, elle reprit le chemin de la maison.

Mademoiselle Irbins n'entendit pas cela de sang-froid.

« Ma pauvre enfant, tu resteras demoiselle!... Que ce livre a de funestes conséquences! Pauline ne réussit pas à la consoler; elle-même était bien triste. Trois mille francs, reprit la tante, M. Vernon pourrait peut-être?... »

Un regard de Pauline l'empêcha d'achever.

« Nous ne devons accepter aucun sacrifice, ma tante. Tâchez, ajouta-t-elle avec douceur, d'oublier les projets de quelques jours; Dieu sait mieux que nous ce qui convient à notre bonheur.

— M. Vernon ne t'aime guère pour t'abandonner ainsi.

— Eh bien! ne vaut-il pas mieux que je lui devienne indifférente à présent, que lorsque j'aurais été sa femme? »

Tout fut rompu. Le livre de Pauline, dont le frontispice avait été changé, fut livré à l'indolent ennui des uns, à l'âpre censure des autres; un petit nombre de lecteurs eurent pour ce livre d'un doux et pur intérêt des sympathies hautement avouées. Les *Journaux* et les *Revues* en parlèrent à leur tour. Curieuse de s'éclairer par une critique étrangère, Pauline pria sa tante d'entrer avec elle dans le salon littéraire où elles étaient connues. Mademoiselle Irbins souscrivit à ce désir. Comme il y avait plusieurs personnes, elles s'assirent en attendant leur tour dans un angle du salon. Une jeune femme rendait un ouvrage.

« Comment le trouvez-vous? demanda la maîtresse du cabinet en posant la plume avec laquelle elle venait d'inscrire un nouvel abonné.

— Prodigieusement ennuyeux, répondit l'étrangère; j'ai dévoré plus d'un bâillement pour arriver à la moitié du volume; mon courage s'est arrêté là. La *Revue* de .... en a dit une foule de méchancetés délicieuses. » Cela dit, la jeune femme chercha la *Revue* à travers les brochures symétriquement disposées sur le comptoir. « Arthur, lisez donc cela, dit-elle à son mari qui se tenait nonchalamment appuyé sur une tablette. »

Il lut. La critique était impitoyable. Pauline avait baissé la tête; c'était son ouvrage qu'on jugeait avec tant de rigueur. Un éclat de rire insolent poussé par M. Arthur, termina la lecture. Elle leva les yeux et rencontra le sourire railleur et satisfait de M. Vernon, qu'elle n'avait pas d'abord aperçu parce qu'il avait le dos tourné. Quand elle les en détacha, ce fut pour les arrêter sur la figure pâle et bouleversée de mademoiselle Irbins.

« Ma pauvre tante! » dit-elle à voix basse et en serrant la main de sa vieille amie. Mademoiselle Irbins inclina la tête et laissa tomber une larme sur la main de sa nièce. Surmontant son émotion, Pauline alla prendre la fatale *Revue* et la lut elle-même sans que sa souffrance de fierté fût trop grande. Ce fut d'un air calme qu'elle la reporta où elle l'avait prise.

« L'article est bien injuste, mademoiselle, dit la maîtresse du cabinet qui l'avait observée.

— Il y a des vérités dont je profiterai,

répondit Pauline avec une noble simplicité.

— Mademoiselle est l'auteur ! s'écria la jeune femme. J'avoue que j'étais dans de folles dispositions quand j'ai commencé l'ouvrage.

— Soyez assez bonne pour le lire sans prévention, madame, et peut-être en porterez-vous un jugement moins défavorable.

— Oh ! oui, je vous le promets. Mon regret est sincère; soyez vous-même assez bonne pour y croire ! »

La jeune femme n'était pas méchante, elle n'était qu'étourdie. Pauline ne tarda pas à s'éloigner avec sa tante.

« Ma pauvre enfant ! répétait mademoiselle Irbins, qu'il est triste d'être ainsi exposée aux outrages de tous ! Et M. Vernon qui jouissait de ta douleur. Oh ! c'est infâme!

— Je n'ai pas à rougir de mon livre, répondit Pauline; des sentiments honnêtes y sont partout répandus. Ma tante, si je puis rendre la vertu plus facile, adoucir les souffrances de quelques ames, oh ! je serai bien dédommagée des critiques qu'on fera de mes ouvrages.

— De tes ouvrages !... Tu veux donc encore écrire? demanda mademoiselle Irbins avec inquiétude.

— Ce n'est pas l'orgueil d'entendre proclamer mon nom qui m'inspire; c'est celui de faire quelque bien. Mon but est moral, Dieu bénira mes efforts. »

Un autre besoin se faisait sentir à Pauline; elle voulait augmenter les petites rentes de mademoiselle Irbins, et, si Dieu l'ôtait jeune de la vie, laisser à cette vieille amie les moyens d'y subsister sans trop de privations.

Le soir mademoiselle Irbins se fit relire quelques pages de l'ouvrage, et plus d'une fois elle sentit ses yeux se mouiller de larmes. Quand la lecture fut finie, elle embrassa sa nièce et ne lui dit pas de renoncer à écrire. Pauline ent 2prit divers travaux littéraires. Attachée à la rédaction de plusieurs journaux, elle se fit une réputation. Sa vie était calme et dévouée. Tout entière au bonheur de sa tante, elle oubliait que ses espérances de cœur ne s'étaient pas réalisées. La première fois qu'elle avait rencontré M. Vernon, son émotion avait été visible; insensiblement elle s'habitua à le voir, sinon avec indifférence, du moins avec calme.

Il y avait deux ans que Pauline ennoblissait sa vie par tous les genres de vertus. Depuis quelques jours mademoiselle Irbins paraissait rêveuse; un matin elle revint de l'église fort agitée. Pauline la questionna d'abord en vain; mademoiselle Irbins lui dit enfin :

« M. Vernon se marie... Il est marié... Je viens de le voir marier avec Isabelle. »

Pauline ne trouva point de parole.

« Je savais bien que tu l'aimais encore ! s'écria la tante.

— Oui, répondit Pauline, je l'aime ; mais comme un frère; il y a eu plus de surprise que de douleur dans le silence que j'ai gardé.

— Dis tu vrai, ma Pauline? »

Un sourire affectueux répondit à cette question. Le soir Pauline pria plus longtemps; le nom de M. Vernon et celui d'Isabelle s'unirent dans sa pensée. Cet événement avait fait une impression si vive sur mademoiselle Irbins qu'elle tomba malade. Alors Pauline, scrutant sa conscience, se demanda si réellement, quand elle avait conçu l'idée de son livre, aucun sentiment personnel ne s'y était mêlé; elle découvrit qu'il y avait eu pour le moins autant de prétentions à la gloire que de désir vrai de plaire à M. Vernon. Sa peine fut grande; c'était par elle que sa tante souffrait. Mademoiselle Irbins revint à la santé.

Le temps passa rapidement; dix années s'écoulèrent. Elles avaient ôté à Pauline la fraîcheur de la première jeunesse; il y avait d'ailleurs dans ses traits un charme de réflexion et de bonté qu'un âge seul peut donner. Son sourire était plus rare et moins joyeux; mais il allait à l'ame par la bienveillance dont il s'éclairait.

Bien différente était madame Vernon. La vie dissipée qu'elle menait, comme pour se dédommager d'une jeunesse contrainte, avait complètement détruit une beauté dont elle faisait son orgueil. Les regards satisfaits des femmes le lui disaient; elle s'en indignait et se plongeait plus avant dans des plaisirs arides.

« M. Vernon n'est pas heureux, disait mademoiselle Irbins à sa nièce; cette folle le ruine et le désole par ses extravagances. La voilà qui a pris fantaisie d'aller passer un an à Rome. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

C'était en 1828, par une douce soirée d'automne, Mademoiselle Irbins reçut une lettre cachetée de noir. La voix de Pauline s'altéra en nommant l'auteur; M. Vernon apprenait à mademoiselle Irbins la mort prématurée de sa femme. A six mois de là une lettre, qui portait la même signature, fut envoyée à ces dames; il demandait la permission de leur offrir l'expression de son respect. Pauline répondit affirmativement au nom de sa tante. C'était pour le lendemain; mademoiselle Irbins se leva toute joyeuse et rajeunie de dix ans au moins, elle se donna le plaisir d'aller surprendre sa nièce au lit. Quand Pauline fit sa toilette, mademoiselle Irbins observa un pli sur le front de son enfant; elle s'en attrista d'une façon toute particulière et insista pour la voir se coiffer non avec des bandeaux, mais avec des touffes d'anneaux; ce qui siérait bien mieux à son genre de figure.

« Un pli, un pli! répétait la bonne tante visiblement contrariée; tu as trop veillé, trop surexcité ton imagination. Ce pli s'effacera quand tu auras une vie calme.

— C'est une ride, ma tante; je ne suis plus une jeune personne; j'ai.... »

La main de mademoiselle Irbins lui ferma la bouche.

« On ne dit pas son âge; c'est tout-à-fait de mauvais goût. Une ride! voyez un peu la prétention! »

Elle-même choisit la robe de Pauline, qui, toujours complaisante, mit celle que sa tante préférait. Et la tante tournait autour de sa nièce et donnait un tour gracieux au *pierrot*; puis elle allait à la fenêtre, comme pour respirer un air moins étouffant, mais en réalité pour voir si M. Vernon arrivait.

Il parut enfin au moment où elle désespérait de le voir ce jour-là et où elle se demandait: Si dans sa lettre il n'avait point mis mardi pour mercredi. Mademoiselle Irbins compara attentivement ces deux êtres, autrefois destinés l'un à l'autre; la comparaison fut tout à l'avantage de Pauline; le temps avait pesé sur Armand bien plus que sur sa nièce. Ce qui surprit fort mademoiselle Irbins, c'est que M. Vernon ne dit pas un mot qui tendît à réaliser certain désir. Il causa avec Pauline, écouta Pauline, mais rien de ce qu'attendait la tante ne fut prononcé; elle commença à s'inquiéter. Le serin fit entendre un son lent et bas; M. Vernon se leva pour le caresser. — Comme il a vieilli, dit-il, et je l'ai vu bien jeune et bien brillant! — En effet, le pauvre oiseau ne pouvait plus se tenir sur ses pattes. M. Vernon observa aussi que l'âge avait bien terni l'éclat de ses plumes. Ces observations mettaient mademoiselle Irbins à la torture. Dire que le serin avait vieilli, n'était-ce pas le dire également de Pauline?

Les jours qui suivirent n'apportèrent aucun changement aux relations mutuelles de mademoiselle Évrard et de M. Vernon; la conversation restait étrangère au sujet qui préoccupait uniquement la pauvre tante.

M. Vernon semblait devoir rester éternellement le même, lorsqu'un jour il demanda à Pauline si elle avait conservé le souvenir de leur jeune affection, et tout de suite il ajouta : « J'ai été bien malheureux, mademoiselle; mes souffrances ont égalé ma faute. »

Pauline le regarda avec bonté.

« Quel aveuglement! dit-il; je repoussai le plus noble cœur pour écouter des craintes mensongères. Treize années perdues pour le bonheur, c'est bien long! Il dépend de vous de me rendre des jours regrettés. Pardonnez-moi, Pauline, et recevez ma main. »

Pauline allait répondre; un regard dirigé vers sa tante arrêta la parole sur ses lèvres.

« Merci, monsieur, lui dit-elle. Après-demain je vous répondrai. »

Pendant cet intervalle elle eut de longs et fréquents entretiens avec sa tante. Le surlendemain M. Vernon vint.

« Vous m'offrez un titre, lui dit Pauline, que j'ai envié alors que, plus jeune, je pouvais vous donner en retour beaucoup d'affection; maintenant il est trop tard. Ma vie est arrangée pour toujours; je ne pourrais que difficilement me façonner aux exigences d'un nouvel état; en un mot, monsieur, ce serait plutôt par devoir que par amour que je vous ferais cette foule de sacrifices dont se compose la vie des femmes, et je ne crois pas me tromper en affirmant que ce mobile ne vous satisferait ni comme homme ni comme époux. Pour vous, j'aurais le courage du bien; pour ma seconde mère, pour celle qui a tout partagé avec moi, pour elle seulement je puis avoir l'enthousiasme des dévouements. Si mon amitié vous suffit, je vous l'offre; il n'est pas en mon pouvoir de vous donner davantage. Je serai votre amie, mais non pas votre femme. »

Il fut d'abord interdit, affligé, blessé même; puis il se soumit. L'intérêt de son art l'appela en Grèce. Pendant son absence Pauline fit une perte cruelle; sa tante mourut dans ses bras. D'abord elle se trouva bien triste, bien isolée; cette vieille amie, avec ses douces fantaisies, était nécessaire à son bonheur; elle la consultait sur tout, l'associait à tout ce qu'il y avait d'espérances dans son ame; maintenant... la maison lui semblait bien vide, bien silencieuse!.. Elle pleurait quand les oiseaux chantaient, car alors la tante chantait souvent aussi; elle pleurait encore quand ils ne chantaient plus; tout était souvenir et regrets pour son cœur. Il s'écoula bien du temps sans qu'elle pût se familiariser avec sa solitude.

—Dieu me reste! se dit-elle un matin qu'elle s'était levée avec une douleur violente. Pour la créature faible et isolée, c'est un bon père!

Mme A. Dupin.

SOLITUDE.

Cet ami des humains que la foule effarouche,
Le bonheur sous vos dais ne choisit pas sa couche:
Il aime mieux des bois les murmurants arceaux.
On le trouve souvent aux bords frais des ruisseaux,
Dormant dans la jonchée où dorment les sarcelles,
Et jouant sur le sable avec les hirondelles.
Il lui faut des zéphyrs le bruit pour l'attirer,
Et des coupes de fleurs pour s'y désaltérer.
Oh! puissé-je bientôt, loin d'un monde perfide,
Retrouver des forêts la verte Thébaïde,
Et, dérobant ma barque au fracas de vos mers,
Pour y mourir en paix jeter l'ancre aux déserts!
C'est là que l'on est libre: et libre on est tranquille.
Des images qu'on aime on meuble son asile;
On s'y fait des amis d'un chêne ou d'un buisson,
On jase avec l'oiseau dont on sait la chanson.
Des feuilles, que le vent fait plier sous ses ailes,
On apprend le langage, et l'on cause avec elles;
Un moucheron nous parle, en bourdonnant dans l'air,
Aussi haut que la foudre et sa langue d'éclair;
L'ame qui suit l'insecte égaré sous la mousse
Aux plus lointains soleils aborde sans secousse.
D'un temple sans limite hiéroglyphes de feu,
Qui tracent, en marchant, les annales de Dieu,
Chacun de leurs rayons nous instruit d'un mystère.
Tant qu'on voit une étoile est-on seul sur la terre?
C'est parmi les humains que l'on vit isolé:
Le monde, il est bruyant! le désert est peuplé!

Jules Le Fevre.

LA TAPISSERIE

DE LA REINE MATHILDE.

Sans doute nos lectrices se sont reportées plus d'une fois par la pensée à la vie privée de nos aïeules du douzième ou du treizième siècle; en visitant quelque vieux château gothique, quelque noble manoir en débris, elles ont pris plaisir à se figurer les habitudes journalières des habitants de ces nobles demeures, et surtout des dames qui s'asseyaient jadis devant ces grandes cheminées blasonnées, froides et vides depuis si longtemps. C'est là, dans l'étude de l'histoire, une partie qui n'est pas la moins intéressante, que cette initiation à l'existence intérieure de nos ancêtres. Au lieu de se borner, en lisant la vie d'une reine, à une chronologie quelque peu aride, au lieu d'apprendre seulement sa vie publique et officielle, pour ainsi dire, et les faits historiques auxquels son nom se trouve mêlé, n'est-ce pas une étude bien attrayante que de suivre cette princesse hors du grand jour de la représentation royale, de la voir, une fois rentrée dans son palais, se livrer à ses occupations habituelles après avoir déposé le sceptre et la couronne?

C'est surtout pour les siècles du moyen-âge que cette étude offre de vifs attraits; car alors les reines et les princesses avaient bien réellement une *vie intérieure;* l'étiquette n'avait pas encore établi dans leurs palais ses rigoureuses lois, espèce de prison bien étroite dont il leur était défendu de sortir sous peine de compromettre leur dignité. De même que les rois, notre saint Louis, par exemple, rendaient eux-mêmes bien souvent la justice à leurs sujets et se mêlaient au plus fort des batailles dans les rangs de leurs soldats, pour y combattre comme eux, les occupations des reines ne différaient guère de celles de leurs sujettes. Elles travaillaient de leur aiguille comme la plus modeste bourgeoise, entourées des femmes de leur suite; et partout où il existe quelque vieux château habité dans le moyen-âge par une reine, vous pouvez vous représenter avec toute vérité l'auguste habitante de ce séjour, assise dans un fauteuil gothique, donnant aux dames de sa maison l'exemple du travail, tout comme une femme d'échevin ou de marguillier.

Dans le château de Wufflens, à deux lieues et demie de Lausanne, vieux manoir d'où l'on peut contempler une des plus belles vues du monde et dont la partie la plus ancienne, consistant en un énorme donjon que l'on fait remonter au neuvième ou dixième siècle, passe pour avoir été bâtie par une reine Berthe, très célèbre dans les traditions du pays, on voit la selle dont se servait cette reine pour chevaucher sur son palefroi; car alors point de beaux carrosses, même pour les reines; elles voyageaient à cheval bien plus souvent qu'en litière, seul véhicule de luxe en usage dans ce temps-là. Or, à la partie antérieure de cette selle on voit un trou qui servait, dit-on, à planter la quenouille que filait la reine Berthe tout en cheminant; car jamais elle ne voulait demeurer oisive, même dans ses voyages ou ses promenades.

D'après de telles habitudes, dont les reines elles-mêmes donnaient l'exemple, il ne faut pas s'étonner des magnifiques ouvrages de femme qui se faisaient en ces temps-là et dont quelques-uns sont venus jusqu'à nous

pour nous faire admirer l'adresse étonnante et la patience non moins merveilleuse de nos aïeules. Parmi ces ouvrages il en est un surtout qui peut passer à bon droit pour un véritable prodige et qui, pendant une longue suite de siècles, s'est conservé tout entier; car on le gardait de génération en génération comme un dépôt précieux. Nous voulons parler de cette *tapisserie de la reine Mathilde*, qui fut exposée publiquement à Paris vers l'année 1804; mais nos lectrices ont l'heureux malheur d'être trop jeunes pour l'avoir vue à cette époque; et comme *la tapisserie de la reine Mathilde* fut immédiatement reportée dans l'église cathédrale de Bayeux en Normandie, où on la conservait depuis *sept cents ans*, il est probable que la plupart d'entre elles connaissent tout au plus par ouï-dire cet ouvrage remarquable à plus d'un titre; car c'est tout à la fois un monument d'histoire et un souvenir curieux des travaux féminins en usage à cette époque. Nous supposons, mesdemoiselles, que souvent vous vous occupez à ces jolis ouvrages de tapisserie, adoptés depuis quelques années par la Mode, qui va demander des nouveautés au temps de nos aïeules; assurément la Mode ne pouvait mieux choisir, car il n'est rien de plus élégant et de plus *comme il faut* que de belles tapisseries. La description de celle de la reine Mathilde vous montrera à quel point de perfection le onzième siècle, si barbare sous tant de rapports, mais qui commençait une ère admirable comme époque *artiste*, avait porté ce genre d'ouvrages.

Cette fameuse tapisserie a deux cent dix pieds de long, presque la hauteur des tours de Notre-Dame de Paris, sur dix-neuf pouces de largeur. Comme nous l'avons dit, c'est dans la cathédrale de Bayeux qu'on la conserve, roulée avec soin. Anciennement, chaque année, on déployait dans l'église, en grande solennité, la *tapisserie de la reine Mathilde*, la veille de la fête de Saint-Jean, et elle restait ainsi exposée jusqu'à la veille de la fête de la Dédicace qui a lieu le dimanche le plus près du 14 juillet; de cette coutume vient le nom de *Toilette de la Saint-Jean* que l'on donnait souvent à ce monument si curieux.

Toutefois, son nom le plus ancien est la *grande telle* (toile, en vieux français) *du conquest d'Angleterre;* on l'appelait encore la *toilette du duc Guillaume*. Ces deux derniers noms s'expliquent tout naturellement par le sujet représenté sur la tapisserie. On y voit en effet, retracée dans le plus grand détail toute l'histoire de la conquête de l'Angleterre par Guillaume, duc de Normandie. Quelques auteurs veulent attribuer ce précieux ouvrage à Mathilde, fille de Henri Ier, roi d'Angleterre, mort en 1135, dernier rejeton de la première famille des ducs de Normandie; cette princesse épousa en premières noces Henri V, empereur d'Allemagne, et en secondes noces Geoffroy, comte d'Anjou, de qui est issue en Angleterre la branche des rois Plantagenet; toutefois, l'opinion du plus grand nombre, d'accord avec la tradition populaire, fait honneur de la tapisserie de Bayeux, non pas à l'impératrice Mathilde, mais à Mathilde, femme de Guillaume-le-Conquérant, devenue *reine* quand le testament d'Edouard Ier, et mieux encore l'épée de la conquête, eurent fait asseoir son mari sur le trône d'Angleterre; et nous ne voyons aucune raison pour ôter à la *tapisserie de la reine Mathilde* le nom sous lequel elle est généralement connue aujourd'hui. Cette princesse y travaillait, dit-on, avec ses femmes sous les arceaux de son palais gothique; les matinées et les longues veillées se passaient dans cette occupation, tandis que l'aiguille de la royale ouvrière, nuançant habilement la laine, élevait aux victoires de son époux ce monument si périssable et qui a survécu à tant de monuments de pierre ou d'airain.

Dans sa longueur de deux cent dix pieds, la tapisserie de Bayeux est divisée en sept parties séparées l'une de l'autre par des

fleurons de différents genres : chacune d'elles forme un tableau consacré à un chapitre de la mémorable histoire retracée par l'aiguille. Le long de la tapisserie court, de chaque côté, une bordure de trois pouces de haut environ, qui est aussi toute chargée de figures, de sorte qu'il reste pour le sujet historique une largeur de treize pouces. Auprès de chaque groupe de personnages, parfois entremêlée d'une manière assez bizarre parmi leurs bras et leurs jambes, est brodée une inscription en langue latine qui explique le fait représenté dans cet épisode. Il ne faut pas chercher dans toutes ces figures une observation bien scrupuleuse des règles du dessin, ni surtout une rigoureuse entente des lois de la perspective. La tapisserie de Bayeux ressemble, sous ce rapport, à toutes les peintures qui nous restent des siècles éloignés; mais on y trouve en général une remarquable et naïve vérité dans les gestes et les attitudes; cette broderie nous offre d'ailleurs de nombreux renseignements sur la forme des habits, des armures, des vaisseaux en usage au siècle de Guillaume-le-Conquérant, et ces renseignements sont précieux, donnés par une main contemporaine.

La reine Mathilde ne s'est pas bornée, dans l'histoire en action qu'a écrite son aiguille, aux faits mêmes de l'expédition d'Angleterre; elle a remonté au-delà. Ainsi nous voyons dans le premier compartiment de la tapisserie, Guillaume marchant avec Harold, depuis son ennemi et son compétiteur, contre Conan, duc de Bretagne, leur adversaire commun; nous les voyons traversant la grève périlleuse et les sables mouvants qui s'étendent entre le continent et le mont Saint-Michel, et faisant le siége de la ville de Dinan, dont le vaincu leur présente, du haut des remparts, les clefs au bout d'une lance. Puis, le second compartiment nous montre la mort et l'enterrement du roi Edouard Ier, dont le testament lègue à Guillaume la couronne d'Angleterre et allume la guerre entre Harold et le duc de Normandie.

Alors nous assistons aux préparatifs de cette guerre dont la royale ouvrière n'a oublié aucun détail. A la nouvelle du couronnement d'Harold, qui a pris possession du trône d'Angleterre, avec un cérémonial qui est retracé de la manière la plus curieuse et la plus instructive dans cette merveilleuse tapisserie; Guillaume, assis dans un fauteuil à têtes de griffons, donne l'ordre d'équiper une flotte que nous voyons construire, mettre à la mer avec tous les approvisionnements nécessaires pour une si importante expédition. Dans les tableaux suivants, nous assistons à la traversée; on remarque, se montrant pardessus le bord des navires, une quantité de têtes de chevaux; mais les vaisseaux si petits ou les chevaux si grands, qu'il n'est pas facile de deviner comment le corps de des pauvres animaux peut tenir dans ces navires. C'est là un léger inconvénient dont il ne faut pas demander un compte trop sévère à la reine Mathilde.

Bientôt elle nous montre le débarquement sur le sol d'Angleterre; voici l'armée normande qui dresse son camp, les soldats qui font rôtir des quartiers de viande, tandis qu'un prélat, assis à la table de Guillaume, prononce le *Benedicite* sur les mets et le vin. Tous ces détails sont charmants de naïveté. Plus loin on travaille à fortifier le camp où Guillaume vient prendre position auprès d'Hastings, nom à jamais célèbre dans l'histoire.

Le dernier tableau est consacré à retracer cette sanglante bataille. Ce sont les chevaliers normands, bardés de fer de la tête aux pieds et la lance en arrêt, qui s'élancent contre les bataillons serrés des Anglais dont les longs boucliers sont hérissés de flèches. Les Normands sont représentés avec les cheveux coupés courts, le visage rasé, au lieu que leurs adversaires portent des moustaches, suivant les modes diverses usitées chez les deux peuples. Voici les traits qui se croisent en l'air, les morts qui s'amoncèlent, tous les épisodes d'un combat acharné; puis

enfin la mort d'Harold, qui succombe sous l'épée d'un chevalier normand, au milieu de la déroute de l'armée anglaise.

Ici finit la tapisserie de Bayeux; elle n'a pas été complètement terminée, car quelques-unes des dernières figures sont demeurées imparfaites; et probablement, si cette tapisserie eût reçu la dernière main, nous y verrions aussi le couronnement de Guillaume comme roi d'Angleterre, consécration définitive de la conquête. Telle qu'elle est, la *tapisserie de la reine Mathilde* peut certainement passer pour un des plus remarquables monuments du moyen-âge. Toutes les scènes de la vie de ce temps, *chevauchées* avec le faucon sur le poing, festins, funérailles, réceptions royales, navigation, combats, tout s'y trouve, tout s'y presse; chevaliers, prélats, serviteurs, nains difformes, on y voit toute la cour d'un souverain du onzième siècle. Excepté dans une partie du dernier compartiment, où la bataille d'Hastings envahit toute la largeur de la tapisserie, la bordure offre une suite de petits tableaux à part; ce sont des paysans qui labourent un champ, des animaux ou réels ou fantastiques; et tous ces objets, si petits qu'ils soient, sont brodés avec une netteté véritablement merveilleuse.

Nous avons compté le nombre de figures, hommes ou animaux, que renferme la *tapisserie de la reine Mathilde*. Le sujet principal en offre *six cent quatre-vingt-quatorze*. Dans la bordure nous en avons trouvé *cinq cent soixante et une*; cela fait donc *douze cent cinquante-cinq* figures brodées à l'aiguille. Le moyen-âge seul peut présenter de ces prodiges de patience.

Il est à remarquer que les historiens de la conquête de l'Angleterre, entre autres le poète Wace dans sa chronique rimée en vieux français, sont complètement d'accord avec la tapisserie de Bayeux pour tous les détails de ce grand événement. L'histoire brodée peut être consultée avec autant de confiance, pour le moins, que l'histoire écrite.

Ce n'est pas sans raison, on le voit, qu'un magasin de tapis, à Paris, avait écrit sur son enseigne : *A la reine Mathilde*. Au reste, mesdemoiselles, le miraculeux travail de cette reine ne doit pas vous décourager. On peut faire, dans le même genre, de très beaux ouvrages, sans retracer toute l'histoire contemporaine en tapisserie.

Théodore MURET.

LA FOI.

Heureux qui la respecte, et la garde, et l'écoute!
Heureux ceux qui n'ont point, dans un fatal orgueil,
Repoussé son pouvoir, glorifié le doute!
Car la foi, c'est le phare élevé sur l'écueil.

C'est l'ancre de salut; c'est la clef de la voûte,
Le mot qui nous console au sein de notre deuil,
L'arbre rafraîchissant planté sur notre route,
L'étoile qui nous luit au-delà du cercueil.

Heureux celui qui prie encor du fonds de l'ame
Et qui reporte à Dieu sa joie et sa douleur!
Heureuse dans sa foi la pauvre vieille femme

Qui se met à genoux et dit : Seigneur! Seigneur!
Car Dieu prête l'oreille à ce qu'elle réclame,
Et la paix des élus descendra dans son cœur.

X. MARMIER.

ARASMANE,

CONTE ORIENTAL.

Le bonheur!... ici-bas
Notre ame le devine et ne le trouve pas.
MÉRY.

Après l'orage ainsi s'effeuille l'anémone,
Quand le soleil venait relever sa couronne.
. . . . . .
Ainsi se perd la vie en des jours douloureux,
Et l'on se sent mourir au moment d'être heureux.
DELPHINE GAY.

Arasmane était plongé dans un profond sommeil...

« Mon fils, lui dit une voix qui semblait venir de la terre, j'ai parcouru les diverses régions du globe, j'ai éprouvé bien des triomphes et peu de joies! Apprends que la terre ne possède rien qui récompense les peines ou satisfasse les désirs. Mais à l'extrémité de l'Asie est un jardin dans lequel Dieu plaça nos premiers pères. Là le soleil ne se couche jamais; les trésors de toutes les saisons y sont réunis, une jeunesse éternelle et la sérénité d'un bonheur sans mélange sont les prérogatives de tout ce qui y respire... Poursuis cet aventureux voyage; va à la recherche de cette divine enceinte.

— Mais, dit Arasmane à la voix, qui m'y conduira?

— Les étoiles... Guidé par elles, tu atteindras l'Éden... » — Et la voix se tut.

Six mois après, Arasmane, dirigeant ses pas vers l'Orient, cherchait les portes du Paradis, n'ayant, comme l'avait dit la voix, que les étoiles pour guides. Notre jeune aventurier voyagea bien long-temps. Enfin, un soir, par une nuit belle et pure, Arasmane se trouva près d'un roc couvert de mousse, au travers duquel filtrait un petit ruisseau; derrière ce roc étaient assis un vieillard et une jeune femme qu'il ne vit pas d'abord; le vieux Ochtor enseignait à sa fille Azraaph le cours des astres, et la jeune vierge écoutait avec respect. Arasmane, fatigué d'un long voyage, vint près du ruisseau afin d'y apaiser sa soif dévorante et d'ôter la poussière qui couvrait son front; le vénérable Ochtor, s'avançant vers l'étranger, lui offrit l'hospitalité; Arasmane accepta avec reconnaissance. Azraaph et son père le conduisirent dans une cellule creusée au fond du roc, et sur un lit de mousse et de feuilles sèches son sommeil fut long et ses rêves dorés.

Le lendemain, après la prière, le vieillard dit au voyageur :

« Tu ne nous quittes pas encore, n'est-il pas vrai, mon fils? car celui qui descend ces montagnes doit avoir besoin d'un plus long repos. »

Arasmane, contemplant Azraaph, répondit: « Certes, mon père, si je ne craignais de troubler tes méditations, je resterais long-temps avec toi.

— S'il en est ainsi, tu peux rester, mon fils. » — Arasmane demeura donc près du solitaire et lui raconta son histoire.

« Ainsi, lui dit Ochtor, tu vas dédaigner les plaisirs présents dans l'espoir d'un Éden à venir? Si, pour t'en dissuader, je t'offrais en mariage ma fille chérie, mon Azraaph si belle et si bonne, quitterais-tu ces paisibles retraites?

— Non, oh! non, mon père, répondit Arasmane avec enthousiasme, car elles seraient pour moi le paradis sur la terre! »

Le soleil n'avait pas six fois renouvelé sa course et Arasmane était l'époux d'Azraaph. Tranquille auprès d'elle dans cette grotte paisible, il écoutait avec recueillement les leçons et les sages conseils d'Ochtor, qui faisaient taire les passions de son fils et élevaient ses pensées. Parfois pourtant il pensait à l'Éden, et bientôt la monotonie de sa vie lui pesa chaque jour davantage... Ochtor mourut; Arasmane l'inhuma près de la grotte solitaire.

« Oh! pensait-il, désormais je ne dois plus languir dans ces déserts, mais bien aller avec mon Azraaph à la recherche de cet Éden dans lequel nous entrerons ensemble! »

La jeune épouse pleura amèrement en quittant sa calme retraite; mais au bout de quelques jours la nouveauté des pays qu'ils parcouraient vint la distraire.

Un soir, se trouvant tous deux devant une ville magnifique, ils reculèrent éblouis de l'éclat de ses portes, car elles étaient d'or et brillaient d'une lumière d'autant plus vive qu'elles reflétaient celles des lampes de naphta qui pendaient en grand nombre aux murailles. Ils demandèrent le nom de cette cité, et furent joyeux et surpris lorsqu'on leur dit que c'était la ville de l'Or. Le bruit qui se faisait dans les rues à cette heure avancée les étonna beaucoup. Arasmane pria un jeune guerrier, magnifiquement vêtu, de lui dire où était le palais du roi; le guerrier regarda son interlocuteur d'un air impertinent et passa outre. Vint un grave magistrat auquel Arasmane fit la même question.

« Le palais du roi! et pourquoi faire? dit le magistrat en fronçant terriblement le sourcil. Tu m'as l'air bien misérable, l'ami; tes vêtements sont presque en lambeaux; je gage que tu n'as ni or ni argent?

— Tu dis vrai, répondit l'aventurier. »

Alors, d'après l'ordre du magistrat, des soldats s'emparèrent des deux époux, qui s'étonnaient d'entendre parler de crime, de sentence. « Demain, disaient quelques curieux, nous saurons s'ils seront étranglés ou si on les laissera mourir de faim... » Arasmane et sa femme furent jetés en prison, où, malgré sa douleur, cette dernière s'endormit. Arasmane, les bras pendants et la tête courbée, pensait au crime bizarre que lui reprochaient les habitants de la ville de l'Or.

Le lendemain ils furent réveillés par de grands cris qu'ils entendirent sous leur fenêtre; rien ne pouvait égaler ces clameurs joyeuses; c'est que le matin même la jeune épouse de Zamielides, qui régnait alors, venait de donner heureusement le jour à un fils. Il était d'usage dans ce pays qu'après la délivrance de la reine le roi visitât les prisons et fît grace à quelques prisonniers. Bientôt, au bruit des cris, des chants, des instruments, au milieu des bannières et des lances, apparut Zamielides près de la prison où notre couple était renfermé.

« Y a-t-il quelque grand criminel ici? dit-il au geôlier.

— Un homme qu'on a arrêté cette nuit, seigneur, et qui avoue de sang-froid qu'il n'a ni or ni argent; ce serait pitié de le laisser mettre en liberté.

— Sans doute, reprit le roi; et quelle hardiesse d'avouer un tel crime! Je serais curieux de voir ce mécréant. »

Disant ainsi, le roi montait et suivait le geôlier. Les gardes retinrent Azraaph qui voulait se jeter aux pieds de Zamielides. Arasmane bégaya quelques remerciements que le roi interrompit en donnant l'ordre qu'on les mît en liberté; après quoi il des-

cendit précipitamment l'escalier, et montant à cheval il continua sa visite de prison en prison au milieu des acclamations du peuple. Nos deux voyageurs avaient résolu de quitter au plus tôt cette ville, lorsque le soir même, au détour d'une rue étroite, ils furent saisis par six soldats qui les emportèrent baillonnés, les yeux bandés, les mains liées. Ils sentirent qu'on leur faisait monter beaucoup de degrés; puis on leur ôta leurs liens, on les dégagea des mouchoirs qui couvraient leurs yeux et leurs bouches, et ils se virent dans une salle immense, seuls auprès du roi, *leur cousin*, qui les embrassa tendrement.

« Pardon, leur dit Zamiclides, si j'ai eu l'air de ne pas vous reconnaître; mais dans ma position je ne le pouvais vraiment pas. Par la barbe de mon père! comment avez-vous eu l'imprudence d'avouer que vous n'avez ni or ni argent? Ne savez-vous pas que vous êtes dans un pays dont le peuple n'encense que le dieu des richesses? Ne pas posséder d'or c'est manquer de vertu; l'avouer c'est être athée. Aucun pouvoir ne vous eût sauvés de la mort si la reine n'était accouchée aujourd'hui.

— Quel étrange, quel barbare pays! s'écria Arasmane.

— Barbare? répéta le roi; c'est le peuple le plus civilisé; pour les pauvres c'est un mauvais pays; mais pour les riches, au contraire, c'est un véritable Éden!

— Comment donc, vous aussi vous savez qu'il y a un Éden?

— La terre de la liberté, du bonheur, des richesses, dit Zamiclides avec enthousiasme; oh! c'est bien ici; reste avec nous, tu verras!

— Cela pourrait bien être, pensa Arasmane; peut-être le danger auquel j'ai échappé m'offrait-il l'allégorie de l'ange à l'épée flamboyante dont parle la tradition. Mais, reprit-il tout haut, je n'ai rien, seigneur.

— Qu'importe, dit le bon roi; vous aurez de tout aujourd'hui même.

— Le peuple ne reconnaîtra-t-il pas en moi le pauvre Chaldéen? »

Zamiclides se prit à rire si fort qu'on craignit qu'il ne fût tombé dans quelque accès de folie; puis, lorsqu'il eut repris haleine:

« Ah! çà, quel homme es tu donc, Arasmane? Ignores-tu qu'ici le peuple oublie ce que fut celui qui devient riche? Apparais demain vêtu de pourpre, on ne se souviendra plus de t'avoir vu hier en haillons. »

Le jeune roi conduisit alors ses parents dans leur appartement, puis s'éloigna pour les laisser se revêtir des riches habits qu'il avait ordonné qu'on leur apportât. Lorsqu'il revint, il accompagna Arasmane au faîte d'une tour qui donnait sur la mer:

« Vois-tu, lui dit-il, ces vaisseaux qui sont dans le port? les six bâtiments aux pavillons verts t'appartiennent; je t'apprendrai les secrets du trafic et tu seras bientôt aussi riche que moi.

— Qu'est-ce que le trafic, seigneur?

— C'est le culte que le peuple de ce pays rend à son Dieu, lui répondit le roi. »

Arasmane fut bientôt adoré; on se disait qu'un homme aussi sage et aussi bon n'avait pas encore paru dans la ville de l'Or, et quant à la beauté d'Azraaph, on la proclamait un chef-d'œuvre de la nature. Tous deux étaient enivrés des hommages dont on les entourait et de la splendeur de leur existence.

« Tu avais bien raison, ô Zamiclides, disait Arasmane quand ses vaisseaux revenaient chargés de nouveaux trésors, cette ville est un paradis! »

Trois ans après le Chaldéen n'était pas reconnaissable; les couleurs de la santé ne brillaient plus sur son visage, sa démarche était lente et son front chargé de nuages; il ne pensait plus à l'Eden. Occupé de la seule tâche d'amasser ou de dépenser de l'argent, consumé tout à la fois par l'ambition et l'avarice, il tremblait lorsqu'un sombre nuage s'étendait au ciel ou qu'une rude houle

venait agiter la mer. De noires pensées corrompaient les plaisirs que lui offrait une vie toute de luxe; il voyait peu sa femme, ses occupations l'en empêchaient, d'autant plus que, dans un pays aussi civilisé, ils ne pouvaient pas toujours être ensemble; s'il lui parlait de ses opérations commerciales, il l'ennuyait à la mort; si elle lui parlait des fêtes dont elle avait été l'objet, il la quittait en toute hâte...

La cour fut bientôt plongée dans la douleur. Zamielides, qui souffrait depuis longtemps, mourut entouré de savants docteurs. Arasmane le regretta sincèrement. Deux ans après le Chaldéen se trouvait à l'un des banquets splendides de la cour; un messager arriva hors d'haleine pour rendre compte au jeune roi (fils de Zamielides, qui avait succédé au trône de son père) du résultat de la bataille navale qu'il venait de livrer et dans laquelle dix mille de ses sujets avaient été tués.

« Qui a gagné la bataille? demanda le roi.

— Votre Majesté, seigneur. »

L'air retentit de cris de joie.

« Ces jours-ci, reprit le héraut, trois des vaisseaux de guerre de l'ennemi ont brûlé et coulé bas des bâtiments marchands revenant d'Ophir chargés de trésors.

— Mes vaisseaux étaient-ils du nombre? balbutia Arasmane.

— C'était des tiens que je voulais parler, répondit le messager.

— Hélas! je suis ruiné, dit le Chaldéen au désespoir, il nous faudra quitter ce palais... Mais, un vaisseau me reste au port, s'écria-t-il en se levant tout à coup; je vais m'y embarquer pour Ophir, et je...

— Je t'y accompagnerai, mon ami, interrompit Azraaph en se jetant à son cou, car je ne pourrais jamais supporter la pitié des femmes que j'ai éclipsées... »

La mer était calme et le vent favorable quand les époux s'embarquèrent; pendant plus de huit jours on rit à la cour de la folie d'Arasmane et du dévouement de sa femme.

Il y avait quelques semaines qu'ils étaient en mer lorsqu'il s'éleva un vent contraire qui les détourna entièrement de leur route; en vain le pilote et le Chaldéen réunirent-ils leurs efforts, ils dérivèrent vers l'ouest, et le plus âgé des marins annonça qu'ils voguaient sur des mers inconnues. Le bâtiment aborda enfin à la nuit sur un verdoyant rivage, au milieu d'habitants hospitaliers qui leur préparèrent un bon feu et les comblèrent de provisions de toutes sortes. Mais ce qui fixa surtout les regards d'Arasmane, ce furent des pierres précieuses qui ornaient la couronne du chef de ces insulaires; on lui dit par signes que ces pierreries abondaient dans une île du levant; que de temps à autre des fragments de rocs dans lesquels elles sont incrustées tombaient sur le rivage. Le Chaldéen signifia son intention d'aller dans cette île, et les insulaires cherchèrent à l'en dissuader, en exprimant par des gestes d'effroi les dangers que l'on courait dans une telle entreprise. Naturellement brave et consumé de la soif des richesses, Arasmane, sur qui les signes firent peu d'impression, commença son nouveau voyage.

Le dixième jour ils se trouvèrent en vue d'un rocher si brillant dans les eaux de la mer, qu'il éblouit les mariniers. Diamants, escarboucles, rubis, émeraudes se détachaient scintillants sur le rocher brun et promettaient d'immenses richesses. Jamais joie humaine ne fut plus extatique que la leur, lorsqu'ils approchèrent de la côte.

Tout à coup les eaux s'agitèrent, le vaisseau ballotta; quelque chose brilla devant la proue... On vit les écailles et la tête d'un énorme serpent. Tout le monde fut saisi de terreur et l'on bégaya des prières... Arasmane, dont la belle taille s'élevait au-dessus de tous les autres, voyant que sa fortune et sa vie dépendaient d'un instant de courage :

« Lève-toi, dit-il au pilote en l'excitant, l'île des diamants est devant nous! »

A peine ces mots avaient-ils effleuré ses lèvres, que le serpent poussant un sifflement long et aigu, se dressa sur la mer; sa gueule s'ouvrit, vaste et sombre comme un abîme, et ses yeux resplendirent comme les pierreries du rocher.

« Je te défie! » cria Arasmane en brandissant son épée au-dessus de sa tête; mais le vaisseau bondit, et le fier Chaldéen jeté avec violence sur le tillac, se sentit étouffer par l'eau et perdit l'usage de ses sens.

Quand il revint à lui, il se trouva gisant sur les terres d'un rivage opposé à l'île des diamants; autour de lui... plus rien, que les débris de son navire, les corps morts des mariniers, et à quelques pas le cadavre de son Azraaph, jadis si belle, maintenant froide et livide, et dont le beau cou et les bras étaient entourés d'algues et de plantes marines.

A cette vue l'aventurier s'arracha les cheveux et couvrit de baisers ce corps inanimé; puis, après lui avoir rendu les derniers devoirs, il s'enfuit et marcha seul, long-temps, long-temps...

Un jour, au milieu d'un désert, il aperçut tout à coup, au loin, une cavalcade nombreuse; son cœur battit lorsqu'il entendit dans l'immense plaine les sons majestueux des cymbales et des trompettes. Le soleil se réfléchissait dans les casques et les cuirasses de ces hommes; c'était comme une mer dorée; la cavalerie, arrivée enfin auprès d'Arasmane, le chef fixa long-temps ses regards sur la noble et puissante stature du Chaldéen, et, à l'aide de ses interprètes, il lui adressa ainsi la parole:

« Nous avons commencé la plus glorieuse entreprise; nous allons réclamer l'Eden, héritage que, plus que d'autres, nous avons droit de posséder; plusieurs ont vainement tenté de s'en rendre maître; j'ai résolu de le conquérir par la force des armes. »

Arasmane frémissant, muet de stupeur, écoutait et ne pouvait croire.

« Vois, que ma troupe est belle! ajouta le chef; tu me parais digne d'en faire partie. Dis un mot, et mes armuriers te revêtiront d'acier, et tu marcheras à ma droite. »

Le hennissement des coursiers, le son de la musique, la voix mâle du chef étourdirent le Chaldéen; il ne songea pas à l'impiété de cette action, mais seulement à la gloire dont il pouvait se couvrir; il lui sembla qu'il réalisait le rêve de toute sa vie. Il agréa donc l'offre du guerrier, on le revêtit d'une cuirasse, un casque couvrit son front, et il marcha à la droite du chef.

Mais ils échouèrent dans leur entreprise impie; Arasmane et quelques guerriers survécurent seuls; le roi ayant succombé, l'aventurier fut choisi pour ramener ces guerriers au pays natal, où ils apprirent que le frère de leur premier chef s'était emparé du pouvoir. Comme il était généralement haï, on se déclara pour le chef étranger. Arasmane, ébloui, consentit à tout; il s'ensuivit une bataille où l'usurpateur perdit la vie, et Arasmane, nouvel usurpateur, monta sur le trône à sa place.

Cependant il n'était plus jeune; son ambition, ses chagrins l'avaient vieilli avant l'âge; il se trouvait alors au faîte de ce qu'il avait cru le bonheur et il ne pouvait plus en jouir. En vain cherchait-il à se distraire dans son divan de justice, d'où chacun sortait mécontent, et à ses banquets où les courtisans se plaignaient de son avarice et le peuple de sa prodigalité.

Dans ce temps-là, il vint à la cour d'Arasmane un homme vieux et laid, mais réputé le premier sage du Levant; sa conversation mélancolique avait le plus grand attrait pour le roi, qui aimait à se plaindre à lui des fatigues de la royauté et des ennuis de la vie.

« Ah! qu'ils sont bien plus heureux ceux que le sort a placés dans une condition humble, disait Arasmane; que je voudrais revenir à ce temps où, près d'Azraaph, je gardais mes troupeaux!

— Grand roi, lui répondit le sage, je puis encore te procurer cette jouissance. Prends

ce miroir ; les moments passés y renaîtront à tes yeux. »

Et le sage ne trompait pas Arasmane, qui renouvelait souvent ses expériences.

« Voyez, disait-il au vieillard, j'étais plus heureux alors ; pourquoi donc suis-je aussi jaloux de le rappeler ?

— Parce que vous contemplez ces scènes passées avec vos sentiments présents ; jugez-en par vous-même, tenez ; ai-je dit vrai ? »

Le sage souffla sur le miroir : Arasmane y vit de nouveau les mêmes images... mais l'illusion avait fui. Enfant, il avait des craintes et des désirs au cœur ; jeune, près de sa jeune épouse, il se plaignait de la fatigante monotonie de sa vie. Là où il s'imaginait avoir été le plus heureux des hommes, il vit qu'il n'avait pas su jouir du présent, aspirant toujours trop à l'avenir.

« Hélas ! dit-il en repoussant le miroir, je me suis trompé, et tu as troublé pour moi, ô sage, même le souvenir du passé ! »

Le désir de voir l'Eden vint bientôt le ressaisir avec plus de force ; il consulta le vieillard sur la possibilité de se satisfaire.

« Vous pouvez encore tenter un moyen, dit son vieil ami, mais je ne puis vous prêter mon aide ; cependant je connais quelqu'un qui pourra vous offrir son secours quand je n'y serai plus.

— Ne peut-on venir avant que tu partes ? reprit le Chaldéen.

— Non, pas avant que je meure, répondit le sage. »

Cette réponse jeta l'ame d'Arasmane dans un trouble extrême. Chaque matin il envoyait demander des nouvelles de la santé du vieillard. — Une nuit, enfin, ce dernier fut trouvé mort dans son lit !... Il avait été étranglé par ordre du roi. — Arasmane était assis à son divan, lorsqu'une sorcière toute vêtue de blanc et d'une figure hideuse, s'ouvrit un passage à travers la foule et alla droit à lui.

« On ne voulait point me laisser pénétrer jusqu'à toi, sans doute parce que je suis laide et vieille, dit-elle d'une voix aigre et perçante ; mais j'ai toujours eu mes entrées à la cour.

— Que veux-tu, vieille femme ? » Et tout en parlant ainsi, le Chaldéen sentait le froid le saisir au cœur.

« Je suis la personne dont t'a entretenu le sage, reprit-elle, et je veux te parler. »

Arasmane, comme livré à une puissance supérieure qu'il ne pouvait vaincre, se leva de son trône, congédia l'assemblée surprise, et la sorcière demeura seule en sa présence.

« Tu désires voir l'Eden ? continua-t-elle avec un rire d'enfer.

— Oui, dit le roi, dont les genoux tremblaient.

— Je t'y mènerai.

— Quand ?

— Demain matin, si tu veux. » Et la vieille rit encore.

Sa voix, son apparition, tout son être, avaient quelque chose de si révoltant pour Arasmane que, sans proférer un mot, il se hâta de sortir de l'appartement en ordonnant à ses gardes de n'y plus jamais admettre la sorcière.

Cette nuit-là, son sommeil fut long et profond ; en se réveillant il sentit qu'une révolution étrange s'était opérée en lui ; le vœu de toute sa vie était banni de son ame et son seul désir était de jouir paisiblement de son bonheur présent.

« N'ai-je pas été fou ! pensait-il tout haut, de vouloir quitter la terre ? C'est seulement à présent que je vois tout ce qu'elle m'offre de félicité.

— Viens donc, cria une voix creuse. » Arasmane tressaillit, et vit en se retournant, la face hideuse de la sorcière. « Viens, répéta-t-elle en frappant du pied, je suis prête à te conduire.

— Misérable ! dit le roi épouvanté, c'est encore toi ! je ferai étrangler tous mes gardes !

— N'est-ce pas assez d'avoir fait étran-

gler le sage, ton vieil ami? reprit la sorcière.

— Quoi, tu railles? cria le Chaldéen. » Il courut à elle le sabre nu; l'acier fendit l'air, la vieille évita le coup; mais au même moment, se glissant derrière Arasmane, elle le saisit autour du corps et lui enfonça ses griffes dans la poitrine, à travers sa robe de pourpre. Le roi poussa des cris de douleur et d'effroi, les gardes accoururent.

« Lâches! vous m'auriez laissé mourir, murmura Arasmane dont le front était humide d'une sueur froide. Saisissez cette femme; sa mort seule peut racheter votre vie.

— Nous ne l'avions pas vue entrer, seigneur, dit le chef des gardes surpris, mais elle mourra! »

Les gardes s'élancèrent vers la sorcière...

« Fous! cria celle-ci avec son rire infernal et rauque, je me ris des gardes et des murailles! »

Ils entendirent bien la voix, mais la femme avait disparu...

Cependant la blessure qu'elle avait faite à la poitrine d'Arasmane ne pouvait se guérir, et tous ceux qui, croyant le perdre, lui parlaient du Paradis, voyaient redoubler sa fureur. Enfin, un docteur, plus savant ou plus hardi que les autres, assura qu'il pouvait se guérir lui-même. Le Chaldéen le fit venir.

« Apprends, dit-il au roi, que les eaux du lac d'Athron, qui coulent dans la vallée de Mythra, ont une vertu magique!... Monte dans ta barque dorée; tandis qu'elle glissera sur l'onde, tu jetteras dans l'élément liquide ton offrande d'encens et de myrrhe, et la vie sera rendue à notre souverain... »

C'était une eau noire et profonde; au jour indiqué, courtisans, gardes, femmes, sages, docteurs, tous étaient sur le rivage. Arasmane, appuyé sur le savant, monta dans sa barque dorée, qui fendit l'onde aussitôt. Tandis que le roi s'inclinait vers le milieu de l'esquif, et que le docteur agitait gravement l'encensoir où brûlaient des parfums, le peuple priait et pleurait sur les rives.

« Mes yeux me trompent-ils? dit le souverain d'une voix éteinte; l'eau semble s'étendre comme par magie, et les deux rivages s'évanouissent à mes regards.

— Non, tu dis vrai; et vois-tu cette masse de rochers qui s'avance sur l'eau?

— Oui.

— C'est l'approche de la terre que tu as tant désirée; c'est l'entrée de l'Eden.

— Tais-toi! hurla Arasmane, ne prononce plus ce mot détesté! »

Alors la taille du faux docteur devint gigantesque; sa robe tomba, et le roi reconnut à sa place la sorcière maudite. La barque glissait toujours... La foule assemblée sur la rive vit de bien loin, comme dans un brouillard, que la sorcière entourait, de ses deux bras décharnés, le roi, dont les cris furent étouffés par le bruit du sillage de la barque; la proue dorée fendit les eaux jusqu'à la masse noire, qui s'ouvrit et se referma sur l'esquif aux banderolles de soie; mais à travers cet impénétrable barrière on entendit en frissonnant la voix et le rire aigu de la sorcière, qui avait dit ce seul mot.

« Jamais! »

Mlle Louise Hutz.

ESQUISSES HISTORIQUES.

LES FRANCISCAINS

DE FREMERSBERG, GRAND-DUCHÉ DE BADE[1].

A une lieue de Bade, au milieu des bois, sur le penchant d'une colline d'où l'on voit le *Munster* de Strasbourg et le Rhin qui serpente argenté, est un vieux couvent nommé *Fremersberg - Kloster*. Un ermite bâtit en ce lieu une cellule et une chapelle en 1411. De nombreux disciples vinrent bientôt se joindre à lui, et quelques ames bienfaisantes lui fournirent les moyens d'agrandir sa demeure et de construire un couvent. A sa mort, en 1451, le margrave Jacques donna cette abbaye aux Franciscains. Les largesses de ses successeurs l'agrandirent et y ajoutèrent d'autres possessions.

Deux seuls religieux étaient restés dans ces dernières années, l'un accablé de vieillesse, et tous deux de pauvreté.

Leur quête suffisait à peine pour les nourrir et entretenir le cierge qui brûlait constamment à l'autel de la Vierge.

Un jour que celui qui pouvait encore sortir rentrait plus épuisé qu'à l'ordinaire, l'impotent lui dit :

« Frère, vous me paraissez aujourd'hui, plus abattu que de coutume ; qu'avez-vous? Vous m'attristez; mon Dieu! Que deviendriez-vous si Dieu m'appelait à lui?...

— Je ne sais, frère; mais il me passe quelque chose de sombre depuis peu, et je tremble en effet que ce malheur ne m'arrive.

— Soyez plus fort, frère; Dieu n'abandonne jamais les siens.

— Ce n'est pas la force qui me manque, répond le plus jeune des Franciscains, c'est la résignation.

— Eh bien! invoquons Dieu ensemble ; je vous le dis, frère, croyez-moi; il nous donnera ce qui nous manque, car sans vous en avoir parlé, moi aussi j'avais une vague inquiétude. Nous n'avons plus la force de cultiver notre jardin, les secours que nous recevons sont insuffisants, et il n'y a que notre autel à la Vierge qui soit toujours blanc, paré de fleurs et éclairé comme autrefois.

— C'est vrai, dit le plus jeune en baissant la tête. Prions, frère. « La prière, a dit saint Chrysostôme, est l'élément de l'ame, sans elle l'ame n'a point de vie. »

Et tous deux s'agenouillèrent et prièrent.

Les longs jeûnes, la fatigue, les privations de tous genres, l'épuisement dans ces corps usés par la pénitence, achevèrent de détruire le peu de santé qui leur restait. Le plus vieux gardait le lit depuis longtemps, l'autre ne se traînait plus que lentement dans les villages voisins, car le peu qu'il rapportait, il le donnait à son malheureux compagnon, en l'assurant qu'il avait eu sa part.

Dans une de ces nuits d'automne, tristes, sombres et pluvieuses, un pauvre des environs de Steinbach venait de parcourir les villages de Vahrenhalt et Gallenbach, pour

(1) Je désire que madame la comtesse de Walsh grande-maîtresse de S. A. R. madame la Grande-Duchesse douairière de Baden, trouve que je n'ai pas trop défiguré la touchante histoire qu'elle a bien voulu me communiquer. *Note de l'auteur.*

achever de remplir les deux larges besaces qu'il portait. S'étant attardé vers Vormberg, il se dirigea sur *Fremersberg - Kloster*, pour y compléter sa collecte et y passer une nuit de repos et de quiétude, comme on les passait autrefois dans les monastères.

Arrivé devant une petite porte latérale de cette abbaye, autrefois si florissante et maintenant si ruinée, il la vit négligemment fermée et la poussa du pied pour entrer. Il se trouva alors dans une cour entourée de ruines et de débris, et ce ne fut que derrière le chœur de l'église, qu'un instant de clarté du ciel lui permit de distinguer deux chambres encore habitables, qui servaient autrefois de sacristie. En entrant dans la première il aperçut une lampe qui éclairait faiblement ce lieu et il entendit le colloque suivant :

« Frère, dormez vous? dit une voix d'homme âgé.

— Non, je priais, répondit le frère ; car, je vous le dis, quelque malheur me menace. »

Et il y avait dans cette voix quelque chose de jeune et de souffrant qui inspirait la pitié.

« Frère, dit le vieillard, ayez confiance en la Providence ; je vois, comme très prochaine la fin de notre misère.

— Dieu le veuille! dit le jeune frère. » Et quelques larmes s'échappèrent de ses yeux et tombèrent sur ses mains jointes.

« Ecoutez, frère, et prenez courage ; une vision sainte vient de m'éclairer. J'ai vu dans mon sommeil que, par l'intercession de la sainte Vierge Marie, Dieu nous accordait une grace que je ne puis encore vous révéler.

— Hélas! frère, répond le malheureux Franciscain, je crains que vous ne vous trompiez ; car pour moi, il faut vous l'avouer, depuis trois jours une fièvre violente me ronge... Si je vous laisse seul, qui donc aura soin de vous? »

Et l'accent du jeune Franciscain était plein de tristesse et de bonté.

« N'ayez crainte, Dieu s'en chargera, répondit avec confiance le vieillard.

— Hélas! il faut donc vous avouer que je vais mourir.

— Non, frère ; puisque Dieu vous éclaire, je puis vous le dire maintenant, ce rêve que je n'osais vous révéler ; c'est à minuit que vous mourrez! et il n'est pas onze heures. Prions!... »

Et tous deux prièrent en silence... Puis, avant minuit, le plus jeune s'écria :

« Dieu soit loué! frère, mais vous?... »

L'impotent reprit d'une voix forte et solennelle :

« Avez-vous donc pu penser que ma joie eût été complète si je vous eusse laissé partir seul? Bénissons Dieu, frère, car aucun de nous ne verra l'autre mort!

— Dieu soit loué! s'écria le jeune Franciscain. »

Un moment après l'infirme se leva sans difficulté, alluma le dernier cierge que ces deux pauvres créatures possédaient, dit à haute voix l'office des morts ; l'autre, au pied de son lit, faisait les *répons*.

Lorsqu'ils eurent terminé, le vieillard, comme s'il eût été inspiré, s'écria en fixant les yeux sur l'image de la Vierge qu'éclairait en ce moment un rayon plus éclatant du luminaire :

« Mon fils, voilà le vêtement dont parle saint Augustin! voilà cette robe d'immortalité dont nous serons revêtus dans le ciel! »

Au même instant la vieille horloge du couvent sonna sourdement le premier coup de minuit.

« Bénissons Dieu, mon fils ; et donnez-moi votre main! »...

Par une belle matinée d'automne le garde chasse de *Jagd Hauss*, qui avait servi dans les armées françaises, fut entraîné par ses chiens à la poursuite d'un jeune faon, dont ils perdirent la trace dans la forêt de *Fremersberg*.

Le soleil était déjà haut et la chaleur portait au repos.

« Parbleu ! dit le garde en s'essuyant le front, si j'entrais me rafraîchir à ce couvent? On dit qu'il y a des moines qui quêtent toujours, quoiqu'ils soient riches comme des rois, les avares ! Ils ont, j'en suis sûr, du bon vieux vin du Rhin ; allons! »

Et le garde, trouvant les portes ouvertes, entra et chercha les moines au vieux vin. Arrivé dans une espèce d'oratoire contigu à une chambre où étaient deux lits sur lesquels ses chiens n'auraient peut-être pas voulu coucher, il vit un vieux pauvre à genoux, dont les yeux en pleurs et les mains jointes annonçaient une profonde douleur. Ce pauvre se leva à l'approche du garde, reprit ses besaces, et disparut bientôt sous les halliers du bois de Fremersberg.

« C'est drôle, dit le garde, le pauvre ne paraît pas content des moines ; ses sacs sont cependant assez pleins. » — Et le garde entra dans la seconde chambre. Là il trouva, aux pieds d'un autel de la Vierge, deux Franciscains à genoux. Leurs yeux étaient tournés vers le ciel, leurs bouches souriantes. Tous deux se donnaient une main, l'autre était placée sur le cœur.

« C'est drôle, dit encore le garde ; ils prient donc comme cela, ces moines? » — Et il s'avança pour leur parler...

Ils étaient morts!

Le baron DE MORTEMART.

LAIDEUR.

Un matin, M. Dannecy frappa doucement à la porte de la chambre de sa fille.

« Qui est là? dit Sophie avec une impatience mal dissimulée.

— C'est votre père, ma chère amie. »

Alors Sophie s'empressa d'ouvrir, et lui proposa de redescendre dans le salon.

« Non, dit-il, je viens m'entretenir un instant avec vous. Je viens mettre à l'épreuve l'opinion que j'ai depuis long-temps de votre cœur et de votre jugement. »

Sophie, qui présumait sur quoi roulerait la conversation de son père, se soumit, non sans regret, à l'écouter ; elle approcha une chaise et se plaça silencieuse auprès de lui.

« Ma chère Sophie, ma fille chérie, lui dit M. Dannecy en lui prenant la main, jamais je ne regrettai autant qu'à cette heure la mort de votre mère; elle vous eût dit les choses dont j'ai à vous parler, avec un accent beaucoup plus persuasif que le mien,. Hélas ! ma pauvre enfant, nous sommes toujours disposés à ne tenir compte que de ce que nous ne possédons pas. Combien existe-t-il de gens qui, privés du bonheur d'une éducation distinguée, regarderaient les avantages que vous lui devez comme une large compensation de tout ce qu'on peut désirer d'ailleurs !

— Je vois, répondit Sophie d'une voix quelque peu émue, toute la paternelle bonté de vos intentions ; mais j'ai trop réfléchi sur ma situation et sur ma destinée, pour admettre de trompeuses compensations. Pouvez-vous espérer de consoler de l'existence une malheureuse enfant comme moi, dont les yeux sont sans cesse ouverts sur elle-même et qui se voit un objet de pitié, sinon de dérision, pour tous?

— Que c'est vous jouer cruellement vous-même, ma fille, de votre paix et de votre bonheur ! Le misérable qui est assez lâche ou assez sot pour insulter à un défaut exté-

rieur, ne mérite pas une pensée ; il ne doit pas être seulement dédaigné, mais oublié. Fais une conquête sur toi-même, ma chère Sophie ; sache être supérieure dans tes sentiments, et garde en ta mémoire ces paroles de l'illustre philosophe anglais Addisson : « Une sensibilité trop vive sur les défauts personnels est une des plus grandes faiblesses de l'amour-propre. »

— N'attribuez pas à la vanité ce que je souffre, mon père ; c'est uniquement pour n'avoir jamais appris que je serais appelée à développer tant de courage, et pour ne m'être pas préparée à soutenir ce choc affreux, que je suis abîmée maintenant dans de poignantes douleurs.

—Le bien et le mal, ma Sophie, sont distribués dans ce monde d'une manière beaucoup moins inégale que vous ne l'avez pensé jusqu'à ce jour; nul ne possède l'un sans mélange et l'autre sans adoucissement. Pour celles qui n'ont que la beauté, regardez combien les applaudissements sont éphémères ! combien ils deviennent inutiles dans les heures de la solitude et du recueillement! Regardez, au contraire en vous-même, et sachez, sans orgueil, apprécier les richesses qui vous ont été départies pour le temps de la retraite, pour l'âge, pour les infirmités de la vie.

— Hélas ! mon père, ce n'est point un sentiment de jalousie qui parle en moi. Oh ! non ; mais voyant que beaucoup de femmes n'étaient pas belles non plus, comme elles j'espérais passer dans la foule, inaperçue et sans bruit. J'ai pensé à tout cela très légèrement jusqu'au moment où d'amères railleries, qu'on ne prenait pas même le moindre soin de me cacher, sont venues m'ouvrir les yeux et me mettre face à face avec moi-même. Je ne puis plus défendre à la conviction de m'accabler. Il y a bien des malheureux, mon père ! mais, allez, pas un, peut-être, n'éprouve là ce que j'y ressens, ajouta Sophie en posant la main sur son cœur. »

M. Dannecy, vivement ému, embrassa tendrement sa fille, et il ne put retenir une larme qui, de ses yeux, tomba sur le visage de Sophie.

« O mon père! s'écria celle-ci en se jetant sur le parquet et en pressant de ses bras les genoux de M. Dannecy, une larme de vos yeux m'affilge plus que tout le reste! N'en répandez plus, je vous conjure ; je ne suis que malheureuse, et je me rendrais coupable. Ah ! mon père, mon bon père ! laissez-moi essuyer vos pleurs!

— Eh bien! promets-moi, ma pauvre enfant, que tu feras quelques efforts pour combattre et vaincre ton chagrin; promets-moi que tu y emploieras tout le courage d'esprit que tu possèdes et qu'il ne tient qu'à toi de déployer. »

M. Dannecy trouva le moment favorable pour supplier sa fille d'abandonner son projet d'isolement perpétuel.

« La beauté n'est pas en votre pouvoir, Sophie, lui dit-il, mais le bonheur est entre vos mains. Attacher trop de prix à un avantage extérieur serait d'un esprit faible et frivole, puisque toutes les qualités estimables en sont indépendantes. L'immédiate influence de la beauté est sans doute universelle ; mais les gens sensés, les gens supérieurs, la plus saine partie du monde lui préférera toujours le mérite. »

S'apercevant que sa fille était plus calme, il tira le cordon de la sonnette et dit à un domestique, qui vint répondre, de préparer sa voiture parce qu'il voulait sortir.

« Et vous, ma chère enfant, ajouta-t-il, vous m'accompagnerez, n'est-ce pas ? C'est le moindre effort que vous puissiez faire pour surmonter, votre aversion à quitter la maison. »

Sophie n'osa pas résister ; mais elle n'obéit qu'avec répugnance. Elle alla, pour mettre son chapeau, devant la glace, mais en apercevant sa figure elle détourna la tête et cacha son visage dans ses deux mains.

« Mon amie, reprit son père en l'embras-

sant encore, cette sensibilité exagérée pour vous-même s'affaiblira bientôt; mais vous ne sauriez y résister trop promptement ni avec trop de force. Le regret de ce qu'il n'a point été en notre pouvoir d'atteindre ne saurait donner du remords. Le remords est pour les vices du cœur et non pour les défauts du visage. Avec quelles larmes de sang faudrait-il donc pleurer les difformités de l'ame, si on se lamentait ainsi sur celles du corps ? »

On annonça la voiture. Ce fut à regret que Sophie sortit de sa chambre, et de même encore qu'elle partit.

M. Dannecy et sa fille arrivèrent bientôt à une petite maison entourée d'une haute muraille; et là, le père de Sophie distinguant, à travers les barreaux de fer, une jeune personne debout derrière une fenêtre, s'écria :

« Ah ! la charmante figure que voici ! »

Sophie éprouva un mouvement pénible à cette rencontre inattendue pour elle; et après avoir jeté un coup d'œil rapide sur celle qui avait causé l'exclamation, elle se détourna, et parut surprise que son père eût attiré son attention sur un visage brillant de beauté, au moment où elle était si cruellement disposée à pleurer sa laideur.

« Le plaisir que nous éprouvons à contempler un joli portrait, continua M. Dannecy en tenant toujours sa vue arrêtée sur la jeune personne, est un plaisir sans mélange, parce que nous savons que le lendemain, que tous les jours qui suivront, il nous paraîtra tel que nous le trouvons aujourd'hui. Mais le plaisir que l'on goûte à regarder un joli visage est toujours, pour peu qu'on réfléchisse, mêlé d'un sentiment de peine. La pensée de l'extrême fragilité de cet avantage s'allie à notre admiration et lui associe une sorte d'inquiétude. Cette conviction que la beauté ne peut durer qu'un temps si court, que sa fleur, à peine épanouie, va se faner, mourir, hélas ! et qu'il ne restera de tout cela rien, rien !...

— C'est en vain, mon père, interrompit Sophie, que vous tenteriez ainsi de me faire voir la beauté avec indifférence en en rabaissant le prix, car, en suivant jusqu'au bout votre raisonnement, on arriverait à déprécier, à décolorer de même tout ce qui a le plus de droits à être recherché, applaudi.

— Non, non, mon enfant, vous vous trompez encore sur ce point. La beauté, soit dans sa possession, soit dans sa perte, ne saurait être comparée à aucun autre objet de nos désirs; car rien n'a plus qu'elle la rapidité de l'éclair, rien ne laisse après soi plus de regrets. On ne saurait l'oublier, car les mêmes traits restent lorsqu'ils ont complètement perdu leur magique effet. C'est le même visage, mais qu'est devenue l'expression qui l'animait? Ce sont les mêmes yeux, mais leur éclat a disparu, et le regard qui captivait a perdu jusqu'aux demi-teintes du souvenir.

— Ah ! mon père, mon père, vous ne m'abuserez pas ! Est-ce que la perte de la jeunesse n'est pas la même pour tout le monde? Est-ce que les progrès de l'âge ne sont point pénibles pour les femmes qui ne sont pas belles comme pour celles qui le sont?

— Quant à l'activité, à la santé, à la force, à tout ce qui est utile enfin, répliqua M. Dannecy, il n'y a aucune différence assurément; mais quant aux autres motifs de regret, il n'y a pas de comparaison admissible. La perte de la beauté n'est pas un mal général et commun à tous; c'est un malheur particulier, et ces sortes de malheurs sont les plus sensibles. Une belle femme peut regretter ses forces disparues, sa santé évanouie; elle entend chacun autour d'elle témoigner les mêmes regrets, elle en souffre comme tout le monde et n'en murmure pas. Mais pour la beauté, chaque degré du déclin est marqué par une souffrance de l'amour-propre. Les changements que le miroir apprend pourraient encore se supporter; ce qu'on en lit aux yeux d'autrui est un véritable supplice. Il ne faut pas plus de cou-

rage au soldat pour affronter la mort sur un champ de bataille, qu'à une femme, qui a été belle, pour entrer dans un salon où jadis l'accompagnait le murmure flatteur de la foule qui ne la distingue plus aujourd'hui. Ne pas obtenir un regard après les avoir tous attirés! se voir délaissée après avoir été l'objet de toutes les attentions, de tous les empressements! Croyez-vous donc, ma fille, qu'une fermeté commune suffise à une telle épreuve? Et cependant l'infortunée qui aurait besoin de tant de courage en manque presque toujours, parce que si elle a reçu quelque énergie de la nature, le monde et ses flatteries l'en ont privée

— Tout cela peut être vrai, mon père, et quoique cette vérité soit triste en elle-même je sens qu'elle me console. Cependant, cependant... malgré tout cela j'achèterais encore un joli visage au prix du plus grand sacrifice.

« Duquel, ma fille, demanda sur-le-champ M. Dannecy? De tes facultés les plus précieuses!... Regarde donc! regarde! s'écria-t-il, en poussant brusquement la porte de la maison devant laquelle ils venaient de descendre. »

La jeune fille qu'ils avaient vue derrière la fenêtre à barreaux était descendue dans une cour fermée; elle courut sur une pièce de gazon qui touchait à la grille contre laquelle M. Dannecy et sa fille s'appuyaient extérieurement.

La jeune personne ne vit pas d'abord les nouveau-venus; elle s'assit sur le gazon, arracha de l'herbe par poignées et la répandit sur ses beaux cheveux flottants.

Sophie paraissait extrêmement frappée de la beauté de cette jeune fille, et quoiqu'elle éprouvât un sentiment de peine, elle continuait à reposer ses yeux sur cette figure noble, élégante et fraîche, et dont les lignes délicates étaient d'une régularité si pure. Un soupir que mademoiselle Dannecy laissa échapper décélait le désir qu'elle aurait eu de ressembler à la jeune fille, lorsque celle-ci, se précipitant le visage contre terre et croisant ses beaux bras par-dessus sa tête, comme les deux anses d'une urne d'albâtre, se prit à rouler des vagissements d'enfant.

Étonnée alors et ne pouvant se défendre d'un intérêt pressant, Sophie put se dire et se dit en effet dans le fond de son cœur : « Hélas! qu'est-ce que la vie quand si jeune et si belle on est si malheureuse? » Elle n'osait prononcer un mot de peur d'être entendue; mais elle leva les yeux vers son père avec un regard qui disait : « Prenez pitié de la pauvre insensée! »

M. Dannecy lui fit signe de continuer à garder le silence; la jeune fille se souleva sur ses genoux, et se mit à rire à grands éclats avec un bruit à la fois perçant et rauque.

Sophie, de plus en plus surprise, pour ne pas dire épouvantée, aurait voulu entraîner son père loin de ce triste spectacle; mais celui-ci, fortement occupé de ses observations, ne quitta point la place.

Un instant encore et le rire cessa subitement. L'insensée se leva comme une apparition, tourna sur elle-même avec la rapidité d'une toupie sous le fouet d'un enfant; puis, sans paraître étourdie de cet incroyable mouvement, elle se mit à faire de grands sauts sur l'herbe; et M. Dannecy, pour rassurer sa fille, fut obligé de lui faire toucher du doigt la grille de fer qui les séparait de l'infortunée.

Un moment après celle-ci les ayant aperçus, elle accourut vers eux et leur fit plusieurs révérences profondes en répétant à chaque fois: « Bonjour, vous! bonjour, vous! »

Sophie était pâle et demi-morte d'émotion.

M. Dannecy, toujours maître de lui-même, salua gravement la pauvre fille et lui demanda comment elle se portait.

« Donnez-moi un beau sou jaune, dit-elle en réponse.

— Demeurez-vous ici? continua M. Dannecy sans faire attention à la demande.

— Oui, oui, ici, s'il vous plaît, ici, ici, répéta-t-elle mille fois sans prendre haleine et jusqu'à ce que son visage en fût devenu violet à faire peur.

— Emmenez-moi, emmenez-moi, mon père, s'écria Sophie au comble de l'effroi; la terrible leçon que vous m'avez donnée ne sera pas perdue; mais ne la prolongez pas, je vous en supplie, ou j'en mourrai! »

M. Dannecy s'éloigna sans répondre. L'émotion de Sophie s'annonçait par de longs soupirs; profondément absorbée, elle s'appuyait silencieuse sur le bras de son père. Tous deux marchaient lentement et ils regagnèrent leur voiture sans articuler une syllabe.

Dès qu'ils furent placés Sophie s'écria: « O mon père, quel déchirant spectacle! Quelle réponse, quel reproche à mes plaintes! Saviez-vous donc que cette infortunée était dans cette maison? et m'y avez-vous conduite pour me rendre témoin de cette épouvantable folie?

— Ma fille, je m'en suis fié à votre jugement et j'ai hasardé une épreuve plus efficace que des paroles J'avais appris que cette malheureuse créature était dans notre voisinage; elle était d'abord imbécile; elle est devenue folle. Ses parents sont dans l'opulence; ils paient une femme pour la garder et louent la maison que vous avez vu pour la tenir dans l'isolement et l'obscurité. On m'avait parlé de sa beauté remarquable; et, pour combattre tes chagrins, dont la cause est si faible, il m'est venu l'idée de te montrer cette infortunée. Pauvre malheureuse enfant! C'était un spectacle bien déchirant en effet, n'est-ce pas? ajouta M. Dannecy.

— Un spectacle, répondit Sophie, qui m'a pénétrée de honte pour moi-même, qui ose, à chaque heure de ma vie, me plaindre de mon sort! O mon père, le remède a été à la source du mal. Je me soumettrai avec résignation à des malheurs que je m'exagérais, et je comprendrai désormais que les difformités du cœur ou de l'esprit sont les seules, après tout, qui vaillent des regrets et des pleurs. »

Depuis ce jour Sophie Dannecy, aujourd'hui ma vieille amie, est sortie de l'isolement mortel qu'elle avait voulu s'imposer; elle a payé de mépris les dédains de quelques-uns; elle s'est acquis par son esprit cultivé, par l'excellence de son cœur, ces deux véritables et impérissables beautés, l'estime et l'affection de tous ceux qui l'ont connue; et, maintenant que l'âge est venu, on trouve qu'elle seule n'a point vieilli au milieu de toutes ses anciennes connaissances.

E. Alboize.

HISTOIRE.

SOUVENIRS DU MOIS DE JUIN.

Juin. — Sixième mois de l'année actuelle, était le quatrième de l'année de Romulus. Diverses étymologies ont été assignées à son nom ; la plus vraisemblable, parce qu'elle est la plus naturelle, est celle que nous avons indiquée à l'occasion du mois de mai [1].

Dans le mois de juin le soleil, arrivant au signe du *Cancer*, semble s'arrêter, phénomène qui tient à ce que la portion de l'écliptique que le soleil décrit alors est presque parallèle à l'équateur. C'est le 21 ou 22 juin que ce repos apparent du soleil a lieu ; ce jour est le premier de l'été ; on l'appelle *solstice* formé des deux mots latins *sol stat.*

Dans l'antiquité païenne un grand nombre de fêtes étaient célébrées dans le mois de juin.

Une des plus remarquables se solennisait à Rome le 8 du mois ; c'était celle du *Bon Sens.* Le préteur Octacilius l'avait instituée après la bataille de Trasimène, que le consul Flaminius avait perdue par défaut de *bon sens.*

De nos jours le *bon sens* n'a plus ni temple ni autels. Pourquoi des fêtes au *bon sens*, quand on le croit devenu si *commun*, que personne ne voudrait être accusé d'en manquer, et c'est pourtant du *bon sens* que l'on pourrait dire avec raison :

> Rien n'est si commun que le nom,
> Rien n'est si rare que la chose.

4 *Juin* 1666. — Première représentation du *Misanthrope.*

Depuis quatre ans Molière n'avait fait représenter aucun grand ouvrage, lorsqu'il donna cette comédie, considérée à juste titre comme son chef-d'œuvre. Il passe communément pour certain que *le Misanthrope*, malgré son mérite, fut accueilli froidement et que Molière fut obligé, pour en soutenir les représentations, d'y adjoindre *le Médecin malgré lui*, intitulé alors le *Fagotier.*

Cette opinion est une calomnie contre le public du temps de Molière, trop instruit pour ne goûter un chef-d'œuvre qu'à la faveur d'une farce, plus digne de plaire à la multitude qu'à des spectateurs éclairés. Ce n'est pas que le génie de Molière ne se révèle souvent dans le spirituel dialogue du fagotier ; mais enfin il y a loin de là au *Misanthrope.*

Toutefois, comme il est toujours utile de rétablir les faits tels qu'ils sont réellement, écoutons un des meilleurs biographes de Molière.

« Tous les éditeurs de Molière, dit M. Taschereau, tous les auteurs sifflés ou peu applaudis, pour donner une preuve convaincante de l'injustice du parterre, se sont accordés à faire valoir la courte faveur qu'obtint cette production (*le Misanthrope*), ou plutôt l'accueil glacial qu'elle essuya dès la troisième représentation, et la nécessité où se trouva l'auteur, pour la soutenir, de l'appuyer du *Médecin malgré lui.* Ce petit trait d'histoire, d'ailleurs fort piquant et par conséquent sûr d'être accueilli sans examen, a cela de commun avec beaucoup de traits de l'histoire proprement dite, qu'il est original mais controuvé. Le registre de la comédie fait foi que, représenté vingt et une

(1) Page 166.

fois de suite, nombre de représentations auquel un ouvrage atteignait difficilement alors, si l'on excepte toutefois les tragédies de Thomas Corneille, *le Misanthrope* seul, sans cette petite pièce qui l'accompagna, et malgré les chaleurs de l'été, procura au théâtre dix-sept recettes très productives et quatre autres de bien peu moins satisfaisantes. Quant aux obligations qu'il avait, dit-on, contractées envers *le Médecin malgré lui,* elles sont faciles à reconnaître, puisque ce ne fut qu'à la douzième représentation de cette farce qu'on la donna avec ce chef-d'œuvre, et cela cinq fois seulement; cependant, il n'est pas moins certain que, grace à l'heureuse folie de son dialogue, plus faite pour plaire à la multitude que les traits mâles du *Misantrope,* il obtint encore plus de succès que lui. Mais la simple vérité, quelque singulière qu'elle pût être, ne le parut pas encore assez à l'auteur de la fable que nous venons de réfuter, parce qu'il voyait chaque jour se reproduire de nouveaux exemples de cette rectitude de goût du parterre.—Il fit passer son conte : voilà comme on écrit l'histoire. Chacun s'empressa de l'adopter: voilà comme on l'étudie.»

Il est donc réel que le chef-d'œuvre du théâtre comique fut apprécié, comme il l'a été depuis, comme il le sera toujours, malgre l'empire du faux et du mauvais goût, empire dont, grace au bon sens du public, la puissance s'affaiblit chaque jour pour céder la place à ce qui est bon et vrai. On a beau faire, *la raison finit toujours par avoir raison.*

5 *Juin* 1783.—Première expérience des globes aérostatiques faite à Annonay.

Le désir de se soutenir dans les airs, de voyager dans l'espace, a dû long-temps occuper la pensée des hommes, et la fable de Dédale et d'Icare semble confirmer que les esprits cherchaient, dès la plus haute antiquité, les moyens de parvenir à ce merveilleux résultat.

Le père Lana, en 1670, crut avoir découvert les moyens de naviguer dans l'air, mais son invention ne fut ni accueillie ni même essayée.

En 1676 un sieur Besnier croyait avoir inventé une machine pour voler dans l'air. En 1772 un chanoine d'Étampes fit aussi annoncer un *Cabriolet volant.*

Plus anciennement un religieux avait présenté au roi de Portugal un mémoire pour obtenir *la permission de naviguer dans les airs,* permission dont il eût été sans doute fort embarrassé de faire usage, si elle lui eût été accordée.

C'est au dix-huitième siècle qu'était réservée la gloire d'une découverte cherchée depuis si long-temps. Dire qu'elle fut en grande partie due au hasard, c'est indiquer l'origine de la plupart des inventions humaines; mais le mérite des inventeurs n'en est pas moins réel. C'est M. Montgolfier l'aîné qui conçut, le premier, l'idée de renfermer, dans une enveloppe légère, de l'air raréfié par la chaleur, et sa ville natale, Annonay (Ardèche), eut l'avantage de jouir la première de cette merveilleuse expérience, à laquelle l'Assemblée des États du Vivarais avait été conviée.

L'*aérostat* était construit en toile doublée de papier, cousu sur un réseau de ficelle fixée aux toiles; il était de forme à peu près sphérique et d'une circonférence d'environ 110 pieds; les différentes pièces étaient assemblées par de simples boutonnières arrêtées par des boutons. Deux hommes suffirent pour le monter et pour le remplir de gaz, mais il en fallut davantage pour le retenir quand il fut gonflé. A un signal donné on coupa les liens, et l'aérostat s'éleva d'un mouvement accéléré jusqu'à la hauteur de plus de 1,000 toises; il resta dix minutes à cette hauteur; mais les imperfections de la machine et la déperdition du gaz par les boutonnières empêchèrent un plus grand séjour dans les airs.

Ce n'étaient là que les premiers pas d'une

magnifique découverte; l'homme ne tarda pas à se hasarder dans cette frêle embarcation. Le 1er décembre 1785, Charles eut le courage d'entreprendre un voyage aérien; le succès le plus complet couronna son audace.

Depuis lors la route des airs a été souvent parcourue, mais non sans quelques funestes accidents. Toutefois cette découverte importante n'a été utile jusqu'à présent que pour quelques expériences scientifiques; car les nombreuses tentatives pour arriver à diriger les aérostats et à les faire *naviguer* contre le vent, n'ont eu aucun résultat; elles n'ont servi qu'à constater la hardiesse des aéronautes en présentant aux spectateurs un objet d'un grand intérêt et d'une immense curiosité.

6 *Juin* 1760. Etablissement de la petite-poste à Paris.

Il n'est rien qu'on remarque moins, dont on recherche moins l'origine que les choses d'un usage habituel et surtout d'un usage utile.

Tous les jours on envoie des lettres à la petite-poste, tous les jours on en reçoit, et peu de personnes, songeant à l'agrément et à l'utilité de cette institution, se sont enquises de son origine. Cela existe, il leur semble que toujours il a dû en être ainsi. Ne seront-elles pas surprises d'apprendre que cette petite poste, si commode pour la facilité et la promptitude des rapports entre les habitants d'une immense ville, n'a pas encore un siècle d'existence.

On sait que Louis XI établit le service des postes dans toute la France, ressuscitant ainsi les courriers de Charlemagne et de l'ancien empire romain. Deux cent trente courriers à ses gages portaient ses ordres incessamment. Les particuliers pouvaient se servir des chevaux destinés à ces courriers, moyennant le prix de dix sous par cheval et par distance. Les lettres étaient rendues de ville en ville par les courriers du roi. Longtemps la France jouit seule des avantages d'un pareil établissement, et trois siècles s'écoulèrent avant qu'on songeât à l'appliquer dans l'enceinte d'une ville.

Enfin l'idée germa; elle fut d'abord trouvée ridicule, et les sarcasmes, les plaisanteries et les chansons ne manquèrent pas à son exécution; mais les sarcasmes et les chansons ont passé, la petite-poste a survécu et elle a fait le tour de l'Europe; car elle existe aujourd'hui dans toutes les grandes villes.

10 *Juin* 1572. Mort de Jeanne D'Albret, reine de Navarre, mère de Henri IV.

Fille et unique héritière de Henri d'Albret, roi de Navarre, et de Marguerite de Valois, sœur chérie de François Ier, Jeanne d'Albert vit son alliance ardemment recherchée. Charles-Quint la demanda pour Philippe II, son fils; mais François Ier, dont ce mariage contrariait la politique, la fiança au duc de Clèves. Ce dernier ayant abandonné les intérêts de la France pour faire sa paix avec l'empereur, le projet de mariage fut rompu, et Antoine de Bourbon, duc de Vendôme, épousa Jeanne le 20 octobre 1548.

Ce fut le 13 décembre 1553 qu'elle mit au monde le futur roi de France, Henri IV.

Tout le monde sait qu'elle avait promis à son père Henri d'Albret, d'*antonner*, car c'est le mot, un cantique béarnais dès les premières douleurs de l'enfantement, à condition qu'il lui donnerait une boîte d'or qu'il portait toujours suspendue à son cou et contenant ses dernières volontés; on sait aussi avec quelle force d'ame elle sut tenir sa promesse; mais ce que tout le monde ne connait pas, c'est le cantique; le voici, pour le plaisir de nos jeunes lectrices.

Nouste-Dame d'où cap d'où poun (1)
Adyudat-me à daquest' hore,

(1) Il y avait dans ce temps-là une petite chapelle au bout du pont du Gave, qui avait, dit-on, opéré des miracles envers des femmes enceintes; il y avait dans cet oratoire une Vierge : voilà pourquoi on l'appelait *Nouste-Dame d'où cap d'où poun.*

Prégats à daquest diòu d'où ceoû
Qu'em bouille le delioüra leü,
D'u maynat qu'am hassio lou doun :
Touts d'inqu'aü haut d'oùs mounts l'implore.
Nouste-Dame d'oü cap d'oü poun,
Adyudat-me à daquest' hore ! (1)

Devenue reine de Navarre et de Béarn par la mort de son père, Jeanne gouverna son royaume de concert avec Antoine de Bourbon, son mari, tué deux ans après au siége de Rouen.

Long-temps elle rejeta le projet de mariage entre son jeune fils Henri et Marguerite de Valois, sœur de Charles IX ; mais étant venue à Paris avec l'amiral Coligny, elle ne put résister à de vives sollicitations en faveur de cette alliance. Ce fut au milieu des fêtes par lesquelles on se préparait à la célébration de cet hymen, que Jeanne fut frappée du mal qui la conduisit au tombeau après cinq jours de souffrances ; elle était âgée de quarante-quatre ans.

Une clameur s'éleva dans tout le royaume à la nouvelle de sa mort ; on la crut empoisonnée, suivant les uns, dans une paire de gants parfumés que lui avait vendus un Italien ; suivant les autres, en mangeant des confitures d'Italie. Cependant les médecins ne trouvèrent aucune trace de poison et attribuèrent sa mort à un abcès qui lui était venu au côté.

La mère de notre Henri n'était pas une femme ordinaire ; d'Aubigné la caractérise en quelque traits : *N'ayant de femme que le sexe,* dit-il, *l'ame entière aux choses viriles, l'esprit puissant aux grandes affaires, et le cœur invincible aux adversités.*

C'est à elle, à l'excellente direction qu'elle avait su donner à l'éducation de son fils, que ce prince dut les grandes qualités qui l'ont rendu le modèle des rois et lui ont mérité le glorieux surnom de *Grand.*

(1) Traduction littérale :

Notre-Dame du bout du pont
Secourez-moi à l'heure qu'il est
Priez le Dieu qui est au ciel
Qu'il veuille bien me délivrer tôt ;
D'un enfant mâle qu'il me fasse le don
Tout jusqu'au sommet des montagnes l'implore.
Notre-Dame du bout du pont
Secourez-moi à l'heure qu'il est !

24 *juin* 1704. Prise du fort et de la ville de Gibraltar par les Anglais, après un siége de trois jours.

Gibraltar est une des deux montagnes qui, avec celle de *Ceuta,* située en Afrique, forment l'entrée de la Méditerranée, connue sous le nom de *Détroit de Gibraltar.* Les anciens les avaient appelées les *Colonnes d'Hercule.*

L'origine et la fondation de la ville de Gibraltar se perdent dans la nuit des temps ; il est certain que les Phéniciens et les Carthaginois ont eu des établissements sur cette côte.

En 711, les Maures s'étant emparés de la ville et du mont *Calpe* donnèrent à celui-ci le nom de *Djebel tarif* (Mont Tarif). Gibraltar n'est qu'une corruption de ces deux mots.

Les Anglais ont conservé cette possession depuis leur conquête, et c'est envain que les Espagnols et les Français ont fait des efforts pour la leur enlever.

24 *Juin* 1768.—Mort de Marie Leczinska, reine de France.

Marie était encore au berceau lorsque le malheur vint fondre sur son père, Stanislas Leczinski, roi de Pologne. Dans la précipitation et le trouble d'une fuite que la proscription rendait indispensable, la future reine de France fut oubliée dans l'auge d'une écurie...

Après bien des vissicitudes, Stanislas trouva un noble asile en France ; c'est là que, lorsqu'il ne se croyait plus qu'un simple particulier, ce prince vertueux reçut la demande de la main de sa fille au nom du jeune roi Louis XV.

Le mariage fut célébré à Fontainebleau le 5 septembre 1725. Le bonheur de la vertueuse reine, que la naissance de deux princes et de huit princesses était venu cimenter, ne fut détruit que par les infidélités nombreuses et malheureusement trop publiques de son volage époux.

Marie supporta son malheur avec la résignation que donne une piété solide. Chérie et respectée, elle se plaisait à protéger les hommes de lettres et plusieurs lui durent de justes récompenses.

Dans ses nombreux loisirs elle aimait à s'occuper de peinture; madame Campan raconte qu'un artiste, que cette princesse avait pris pour maître, passait les journées dans son cabinet, chargé de dessiner le paysage, le fond des tableaux et les figures; la reine se réservait les draperies et les accessoires. Tous les matins, pendant une heure, elle s'occupait à mettre sur le trait indiqué, de la couleur bleue, verte ou rouge que le maître préparait et dont il dirigeait le placement en répétant sans cesse: « plus haut, plus bas, madame, à droite, à gauche; » après le départ de la reine l'artiste mettait les ombres aux vêtemens peints par elle et rectifiait ce qu'elle avait fait. La comtesse de Noailles, héritière de son cabinet, appelait ces tableaux *les innocens mensonges de cette bonne princesse.*

Marie Leczinska mourut à l'âge de 65 ans du chagrin que lui causa la perte de plusieurs de ses enfans.

28 *juin* 1669. Lettres patentes de Louis XIV accordant à l'abbé Perrin [1] l'autorisation d'établir une académie des *opéras* en langue française, sous le titre *d'Académie royale de musique.*

On sait que l'*Opéra* est la représentation sur la scène d'un ouvrage dramatique dont les vers se chantent avec accompagnement de musique, de danse, de ballets, de décorations éclatantes et de machines qui surprennent.

On assure qu'Antonio Rinuccini, poète Florentin, fut l'inventeur de ce spectacle, que les anciens n'avaient pas connu; d'autres en attribuent l'invention à Aurélio Cavalieri, gentilhomme romain; quoi qu'il en soit, les deux papes de la maison de Médicis, Léon X et Clément VII, eurent des opéras à leur cour.

Lorsque le cardinal Bibiena fit représenter devant le pape, en 1516, sa comédie de *La Calandra*, le peintre Balthasard Perruzzi augmenta l'intérêt et l'illusion de la représentation par la perfection et la richesse des décorations que son pinceau, si souvent imitateur de celui de Raphaël, avait produites.

Ce fut le cardinal Mazarin qui introduisit en France le goût de ce spectacle. L'opéra français était loin alors du degré de perfection et de charme que lui donnèrent plus tard les vers de Quinault et la musique de Lulli. Aucune femme n'avait jusqu'en 1681 paru sur le théâtre de l'Opéra; c'est alors seulement qu'on y en vit pour la première fois. Jusque là des hommes déguisés en femmes les avaient remplacées.

Mais qu'il y a loin de ce spectacle dans l'enfance, à l'opéra, tel que sont parvenus à nous le donner, les Meyerbeer, les Rossini et les Auber, les Ciceri, les Filastre, et les Cambon! Les accords ravissants des premiers, les magnifiques décorations de ceux-ci, font de l'opéra de nos jours une des plus étonnantes merveilles que les yeux puissent voir et les oreilles entendre. Malheureusement l'insignifiance habituelle des poèmes actuels n'en fait pas un plaisir pour l'esprit.

— Mme de Frémont.

(1) Pierre Perrin était connu, on ne sait pourquoi, sous le nom de l'*abbé* Perrin, car il n'a jamais été ecclésiastique et ne possédait ni abbaye ni bénéfice.

TOILETTE D'ÉTÉ.

Le printemps a été triste, mesdemoiselles ; à peine aurez-vous porté vos robes demi-chaudes, vos capotes d'étoffes, que déjà nous voici arrivant avec le mois de juin et vous conseillant les toilettes d'été, les rubans de mousselines et les pailles, qui ne pèsent point à vos fronts.

Vos robes, du reste, ont peu de nouveauté ; votre goût seul vous décide, et ce n'est pas nous qui vous dirons comment doit être votre robe du matin et du soir ; mais nous vous dirons nos remarques sur les étoffes a la mode, celles surtout auxquelles vous devez la préférence.

Il y a de petits carreaux, grands comme l'extrémité du petit doigt, tracés par trois lignes croisées sur fond blanc, en rose, bleu, rouille, vert, etc. ; des mille raies *en biais,* des quadrilles de mouches contrariées avec des quadrilles de carreaux. Il y a encore sur tous ces fonds, quelquefois, une pluie de petites fleurs ou un ramage très délicat. En général ces petits dessins sont de très bon goût et se portent beaucoup. Nous pouvons aussi vous citer un fond à mille pois violet, couvert de feuilles vertes, et un fond tulle rouille, couvert de fleurettes rouges et vertes.

Pour le soir, mesdemoiselles, vous aurez les mousselines à raies ou carreaux mats, imprimées en couleurs extrêmement fines et très douces, des bouquets de roses avec leur feuillage, des grappes de lilas ou des jacinthes ; et des organdis clairs imprimés d'une seule couleur très douce et couvrant peu le fond blanc.

Vous pouvez faire ces robes pour les soirées, demi-habillées, avec des manches longues et des corsages décolletés garnis de mantilles.

Les manches longues ne sont pas tout-à-fait aussi larges que cet hiver ; mais, en revanche, l'ampleur des jupes a plutôt augmenté que diminué.

Pour les grandes chaleurs, en costume de promenade, il y a des cravates de batiste que nous vous conseillons, parce que rien ne peut mieux aller à vos jeunes visages et à votre simplicité. Vous taillez étroite et longue comme un ruban une bande de batiste, que vous bordez d'une basse valenciennes, et vous la tournez une fois autour du cou en la nouant avec une rosette à bouts tombants. Cette cravate peut être bordée d'un ourlet à jour, ou quelquefois brodée aux extrémités. Il est possible aussi de la mettre en lui faisant faire deux fois le tour du cou et la croisant sans rosette sous l'épingle.

En négligé encore vous avez les cols de mousseline et de batiste, bordés comme les mouchoirs d'une rivière de jours et d'une garniture plissée bordée de valenciennes ; vous faites les manchettes pareilles, sans aucune broderie ; ceci est fort simple et n'est pas commun. Les garnitures doivent être très basses, à petits plis très marqués, et la dentelle tuyautée.

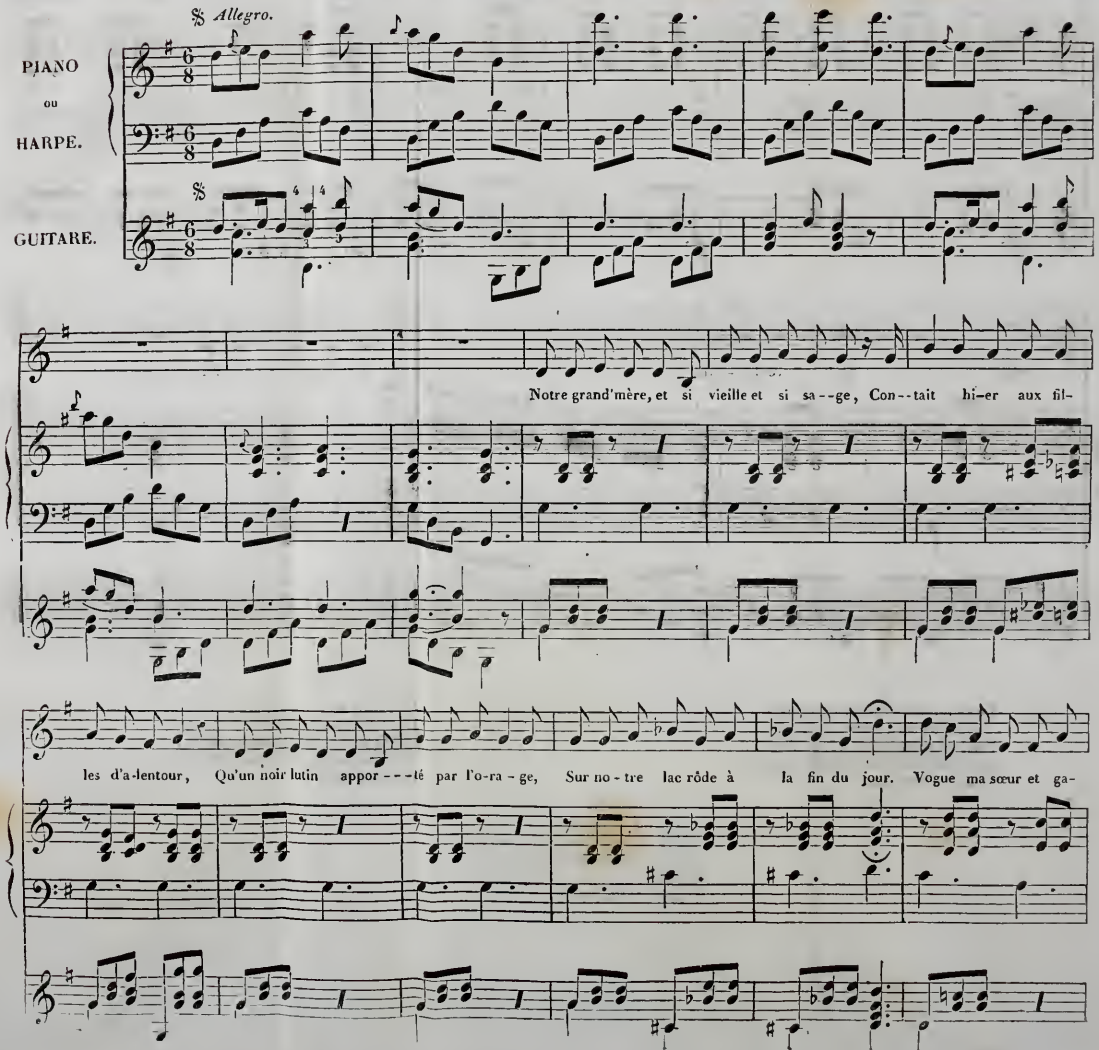
Les ceintures longues en ruban, nouant par-devant, ne sont pas convenables pour les toilettes simples du matin ; pour celles-là nous vous avons conseillé les ceintures d'étoffe pareille à la robe. Le soir vous pouvez mettre avec des robes de mousseline blanche une ceinture de taffetas nouant par-derrière.

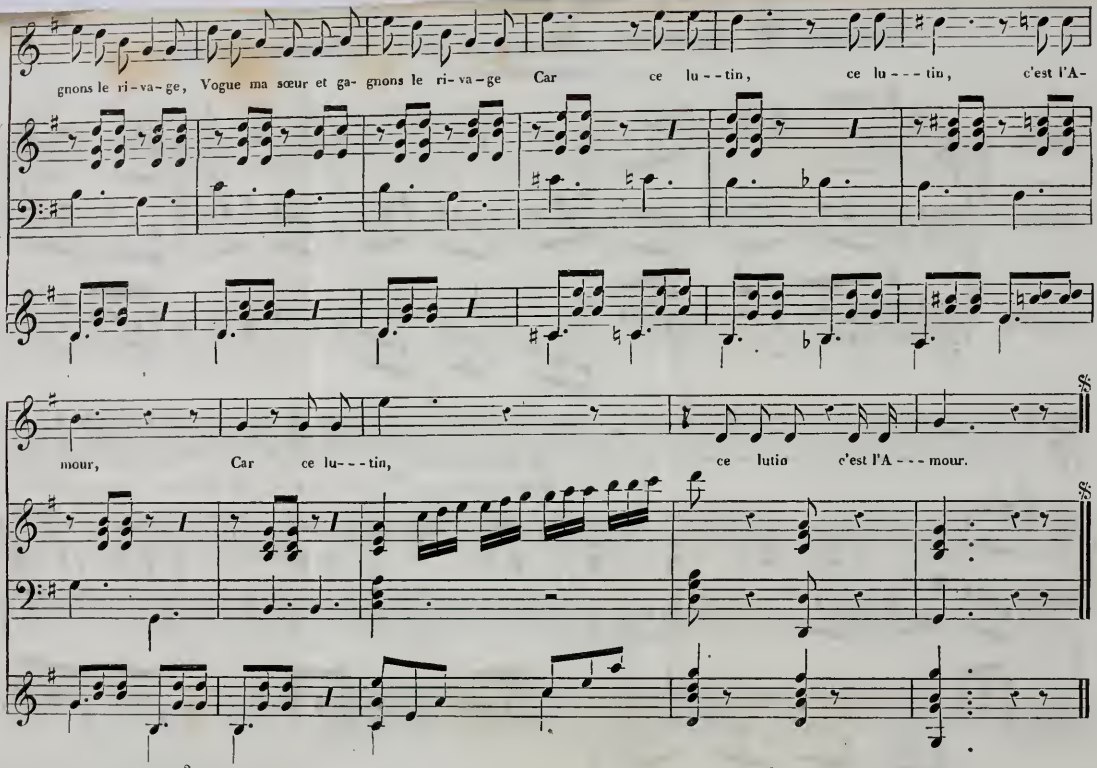
Au bord des chapeaux de paille vous pouvez, mesdemoiselles, placer des voiles en dentelle de soie unie, ourlés comme le tulle ; ils sont très souples et vont parfaitement au visage.

Celles d'entre vous qui portent des sacs les doivent faire en taffetas de fantaisie, petits carreaux ou raies de plusieurs nuances ; il y a aussi des imitations de fil d'aloës en soie végétale tressée à jour ; ce genre est très original, simple et de bon goût.

Le Lutin

Paroles de M. **Théaulon**, *Musique de Mme Clémentine* **du Bos.**





2.

Le jour, caché dans un épais nuage,
Du crépuscule il attend le retour;
Puis, sur les flots riant de son image,
Dès qu'il fait sombre il établit sa cour.
Vogue ma sœur, etc.

3.

Pendant la nuit, errante sur la plage,
La triste Eglé, qui pleure nuit et jour,
Entend au loin la cloche du naufrage,
Prend sa nacelle et n'est pas de retour.
Vogue ma sœur, etc.

4.

Lise se tut; sa sœur avec courage
Hâtait sa rame et pressait le retour:
Ce fût en vain, il survint un orage,
Et maintenant Lise dit chaque jour:
Vogue ma sœur, etc.

Procédés de E. Duverger

LA FÊTE ET LA MALADE.

Ce n'était partout que fraîcheur et verdure, et pour parler le langage de la Bible, la terre s'était parée de fleurs comme une fiancée qui attend son bien-aimé...

C'était le mois de mai avec ses premiers ciels bleus, et ses premiers bouquets d'ébéniers et de lilas! c'étaient des jours qu'on aurait cru faits pour la joie et les plaisirs, et cependant ces ciels d'un si bel azur s'étendaient au-dessus d'une maison où languissait la souffrance, et ces lilas et ces ébéniers balançaient leurs grappes parfumées sous les fenêtres d'une pauvre fille qui se mourait. Oh! qu'il en est souvent ainsi dans la vie! Que de fois des apparences de bonheur tout à côté du chagrin! Que de fois des sourires pour cacher des larmes!...

A l'entour de la maison où Malcy se mourait, j'aurais voulu que les arbres fussent restés tristes et dépouillés comme pendant l'hiver... Je trouvais que ces plantes qui avaient repris leurs feuilles, que ces fleurs qui s'épanouissaient si près d'une moribonde, avaient quelque chose de faux et de trompeur... Elles étaient pour moi comme ces hommes qui donnent des espérances, alors qu'il n'y a plus à espérer.

En vérité, j'avais tort de m'irriter ainsi et d'en vouloir au ciel de sa sérénité, car il ne s'étendait pas seulement sur la maison où il y avait des souffrances, des craintes et des larmes, mais il couvrait encore toute la contrée, et là, n'y avait-il pas des naissances, des baptêmes, des fiançailles et des fêtes?

Que voulez-vous? voilà comme nous sommes; nous ne voyons, nous ne jugeons guère qu'à travers nos impressions du moment, et de la sorte nous nous faisons exclusifs.

Depuis bien des mois, Malcy n'était sortie de sa chambre où, pendant toute la froide saison, l'avait retenue une grande faiblesse. Le mal avait fait de rapides progrès au dernier automne. Elle avait commencé à tousser, et maintenant on ne pouvait plus arrêter les crachements de sang... Et maintenant ses yeux étaient plus animés, plus doux qu'ils n'avaient jamais été, et maintenant ses joues n'avaient plus de pâleur, et maintenant elle parlait de fêtes et de parties de plaisir, de voyages et de parures, bien plus qu'elle n'avait jamais fait.

Connaissez-vous quelque chose qui aille mieux au cœur pour le torturer, que ces paroles, que ces projets de malades, pour ceux qui les écoutent et qui savent que la mort est sous ces plans de bonheur et de joie!

En vérité, je sais, par expérience, bien des choses poignantes, mais de plus poignantes que celle-là, je n'en connais pas.

La pauvre Malcy avait entendu les joyeuses sonneries de l'église.... Et lente, faible et pâle, elle s'était approchée de la fenêtre pour voir passer la procession des Rogations.

En ces saintes cérémonies, l'Église demande à Dieu de bénir les plantes, les fruits et les biens de la terre; Malcy, venue sur le chemin de la procession, semblait une fleur étiolée et souffrante qui voulait avoir sa part de bénédiction.

La maison de sa mère était hors du village et assez loin de l'église. La jeune fille regardait du côté du chemin que les prêtres et les fidèles devaient suivre. Comme le temps était doux, quoique gris et sans soleil, la vieille servante, qui n'était point allée à l'église, parce que sa maîtresse y était, ouvrit la croisée, et ayant placé sur le petit

balcon de bois une courte-pointe bien blanche, elle avait permis à mademoiselle Malcy de se mettre là, à l'air, pour voir la procession.

Tout à l'entour de la fenêtre, un jasmin de Virginie, mêlé à un chèvre-feuille et à une vigne vierge, formait un pittoresque encadrement; cette verdure et ces fleurs si fraîches contrastaient avec la pâleur de la malade... Elle regardait, et dans sa poétique imagination elle prenait plaisir à voir briller la croix d'argent, à voir flotter la bannière de velours rouge, tantôt entre deux champs de blé, tantôt entre les arbres du chemin, puis sur le haut de la colline, puis dans le creux du vallon... Parfois la brise lui apportait ensemble et le parfum de l'aubépine des haies, et les cantiques des prêtres, et la voix des fidèles.

Bientôt les voix qui chantent, resserrées entre les maisons du village, sont devenues plus fortes, et les noms des saints que l'on invoque sont distinctement entendus.

Penchée à sa fenêtre, les mains jointes, Malcy disait aussi : *Ora pro nobis*... Pauvre enfant! elle pensait aux champs de sa mère, et ce n'était pas pour elle qu'elle désirait de bonnes récoltes; c'était pour que la part des pauvres fût meilleure, car elle savait que sa mère était comme Booz, et qu'elle recommandait toujours à ses moissonneurs de laisser tomber beaucoup d'épis après eux pour les pauvres qui n'ont pas de terre à ensemencer et de récoltes à espérer.

Voici la procession champêtre au milieu du village; un laboureur, qui hier travaillait à la terre, porte aujourd'hui la bannière sacrée; un jeune adolescent, vêtu d'une aube blanche sur une soutane rouge et ceint d'un large ruban, tient et élève aux yeux de tous la croix de la paroisse; à droite et à gauche de lui, marchent deux enfants avec des flambeaux; derrière eux viennent les chantres avec leur air digne et leurs chappes à grands ramages, qui, lorsqu'elles s'entrouvrent dans la marche, laissent apercevoir l'habit plus humble de cultivateur. Mêlant leurs voix claires et perçantes, les enfants des écoles chrétiennes suivent les chantres et les marguilliers; les sœurs de charité, avec les petites filles qu'elles élèvent, terminent presque le pieux cortége de la croix; il n'y a plus après elles que le vieux pasteur et ses deux vicaires avec des surplis blancs et des étoles dorées.

Puis à quelques pas en arrière du curé, toute la foule des paroissiens; chaque ménage a là quelque représentant qui est venu prier le Seigneur de bénir les champs de la famille. Les vieillards qui ne peuvent plus marcher sont à genoux sur le seuil de leur demeure, roulant dévotement entre leurs doigts les grains de leur chapelet, et inclinant leur tête blanchie de travaux et d'années devant l'image du saint patron de la contrée, image resplendissante sur la bannière qui flotte déployée.

Malcy, de la fenêtre où elle est agenouillée, ne peut plus voir le sol jaunâtre de la rue du village; il a disparu sous toute cette foule pressée et bariolée; d'en-haut, elle n'aperçoit qu'une mosaïque mouvante de têtes chauves et luisantes, de têtes coiffées de hauts bonnets ou de capots noirs, des chevelures blanches, brunes et blondes, et cependant, au milieu de la multitude, elle a reconnu sa mère; en passant sous la fenêtre, cette tête-là s'est relevée et un doux sourire a été donné à la pauvre malade. Sainte distraction que celle-là! et que Dieu aura aimée autant que la plus ardente prière!

Bientôt les voix des chantres ne retentissent plus aussi fortes; bientôt la bannière rouge ne se voit plus de la fenêtre de Malcy; bientôt la poussière du chemin a reparu toute foulée, toute empreinte des pas des fidèles; la procession est sortie du hameau. Avant de rentrer à l'église, elle va traverser d'autres champs, d'autres vergers de la paroisse; elle va prier et bénir encore; puis, après la messe, les travaux de la campagne reprendront, car les jours des Rogations ne

sont pas des jours de repos, mais de prière.

La religion a voulu que le laboureur qui venait d'implorer le Dieu de la nature de bénir son champ, se mît tout de suite avec foi et espérance à le cultiver... Si la sécheresse a durci la terre, en revenant de la procession le paysan espère déjà les tièdes ondées; si, au contraire, trop de pluie a noyé les sillons, il croit déjà que le ciel redevient bleu, et que le soleil va chasser les nuages.

Ce n'étaient pas ces pensées-là qui occupaient la mère de Malcy. Sa fille... sa fille chérie, son unique enfant, voilà ce qu'elle voulait que Dieu regardât pour la guérir.

Les médecins avaient dit : *Plus d'espoir!...* Mais les cœurs qui aiment bien ne veulent point croire à la science quand elle condamne, et la mère de Malcy répétait souvent : « J'espérerai contre toute espérance. Depuis quand les hommes ont-ils surpris les secrets de Dieu? Depuis quand savent-ils ce qui reviendra de jours à chacun? Ma fille vivra malgré leur sentence... » Pauvre mère!

Châteaubriand, le poète chrétien par excellence, dit dans son admirable chapitre des Rogations: *Et vers la fin du jour, quand les prières sont terminées, la foi et l'espérance sont si vives, que l'on croit entendre de toutes parts les blés germer dans la terre et les plantes croître et se développer; des voix inconnues s'élèvent dans le silence des bois, comme le chœur des anges champêtres dont on a imploré le secours.*

Et la mère de Malcy, qui avait prié avec foi et espérance, croyait aussi entendre une de ces voix mystérieuses qui lui répétait : « Tu as prié pour ta fille, tu seras exaucée... » Quand elle revint de l'église elle trouva que sa fille lui avait fait servir son déjeuner près de la fenêtre; la petite table bien propre avait été roulée dans l'embrasure de la croisée, et les rayons du soleil donnaient dans cet endroit de la chambre à travers le feuillage du jasmin, de la vigne et du chèvre-feuille. Dans la lueur d'un soleil de printemps il y a vraiment comme une fête, et il n'y a pas que les fleurs qui s'en réjouissent. Malcy en ressentait aussi la douce influence, et son heureuse mère souriait à travers des larmes de joie, en voyant que sa fille y reprenait un peu de force.

« Vous avez eu beau temps, dit la jeune fille à sa mère... Je craignais la pluie.

— O mon enfant! tout le monde priait de si bon cœur pour avoir du soleil, que Dieu ne pouvait pas nous refuser!

— Vous croyez donc que nos prières sont toujours exaucées?

— Il y en a de si ardentes qu'elles montent au ciel comme des flèches. Il y en a qui feraient presque violence à Dieu.

— Quand je prie pour vous, ma mère, ma prière est de cette nature-là.

— En parlant, comme je viens de dire, je pensais à celles que je fais pour toi, Malcy, à celles que je viens d'adresser à Dieu, à la sainte Vierge et à tous les saints pour que ta santé revienne.

— Je me sens déjà mieux, maman. Ainsi vous avez été entendue. (Et disant ces mots, la malade tendit sa main amaigrie à sa mère, qui la couvrit de baisers.)

— Ta main est bien chaude. As-tu de la fièvre, mon enfant?

— Oh non!... C'est ce beau soleil que la procession a fait sortir de dessous les vilains nuages gris, qui m'a réchauffée. Je vous le répète, maman, je me sens beaucoup mieux, et à la prochaine procession, à celle de la Fête-Dieu, vous ne marcherez pas seule; je serai à côté de vous... Je veux faire un superbe reposoir, et je chanterai avec les autres jeunes filles à la bénédiction... Tenez, maman, voilà un cantique que j'ai composé et que j'apprendrai à mes amies... »

Ici Malcy se leva, alla à son piano, l'ouvrit, en tira quelques sons plaintifs, et tomba évanouie sur le dos du fauteuil.

« Hélas! moi qui me laissais déjà aller à

l'espérance! s'écria la pauvre mère, moi qui la voyais déjà venant à la Fête-Dieu !

— D'ici là, madame, il y a encore du temps, dit la vieille gouvernante.

— Au point où elle en est !... un mois, six semaines peuvent faire faire de grands progrès à la maladie!... O mon Dieu! mon Dieu, vous que j'ai tant prié, sauvez mon enfant !

—La voilà qui r'ouvre les yeux, madame, ne vous effrayez pas. Vous savez bien que ces faiblesses-là passent vite.

— Oui, oui, maman; Marguerite a raison: ce n'est rien ; je serai restée trop long-temps à la fenêtre... Ce matin, pour voir la procession, je me suis levée de meilleure heure que de coutume; ce n'est que de la fatigue, et je vous répète que je marcherai avec vous à la prochaine Fête-Dieu... et que je chanterai...

— Mon enfant, repose-toi aujourd'hui.

— Maman, ce qui me repose davantage, c'est d'espérer... c'est de faire des projets; je vais être bientôt guérie... et vous verrez comme je me dédommagerai d'être restée si long-temps dans ma chambre. »

Toutes ces paroles étaient comme des lames de poignards qui transperçaient le cœur de madame d'Harvilie... car elle savait qu'une des manies des poitrinaires est de faire des projets et de rêver un long avenir. Mais, tout en souffrant de ces *imaginations* de sa fille, elle les encourageait ; il y aurait eu si grande cruauté à avoir l'air de ne pas les partager... Et puis, qui peut savoir? Si les poitrinaires s'abusent, les mères ne s'abusent-elles pas aussi?

La fête de la Pentecôte était passée; les lilas, les ébéniers, les arbres de Judée, les boules de neige avaient perdu leurs fleurs. Voici venues les roses, voici venir la Fête-Dieu!... Et Malcy était toujours dans le même état. Un médecin avait dit en parlant d'elle : «Elle mourra avec les fleurs de mai»; juin amenait les siennes, et elle vivait encore.

« Ma mère, c'est après-demain le grand jour... L'église sera bien belle... bien parée de bouquets... L'orgue jouera. Je veux communier au milieu de cette fête... je veux avoir de la force pour cette belle journée...

— Chère enfant, j'approuve ta pieuse pensée. J'irai avec toi, je ferai comme toi, nous prierons ensemble.

— Oui, ma mère; je demanderai votre bonheur.

— Mon bonheur ! ce sera ta santé.

— Je serai guérie.

— Alors je serai heureuse.

— Eh bien ! bonne mère, allez donc, je vous prie, parler au curé,—dites-lui de venir... Oh ! il ne me fait pas peur; il parle de la mort aussi bien que de la vie. Quand je souffrais beaucoup, et que je voulais mourir, pour me faire aimer la vie, il me disait: *Prenez courage, pensez à votre mère;* quand je tremblais à la pensée de la mort, il me répétait : *Prenez courage, pensez aux anges qui vous attendent comme une sœur.*

Le soir était venu, et dans la chambre de Malcy, il y avait en face de la fenêtre un espace blanc sur le plancher; la lune projetait sa lueur à travers les carreaux, et dans cette partie éclairée se dessinaient des ombres vagues et remuantes; c'étaient les feuilles de pampre et de jasmin qu'agitait la brise de nuit.

Dans l'ombre, une femme vêtue de blanc était assise... un voile enveloppait sa tête; c'était Malcy...

Le curé entra. Oh ! je pourrais dire un père venant à son enfant.

Malcy se leva...

Il y a des choses trop sacrées pour être décrites par des plumes profanes. Je m'arrête.

Les cloches de l'église étaient toutes en branle, et sonnaient de joyeuses volées, annonçant la fête du lendemain, quand la jeune chrétienne... quand l'ange se releva des pieds du prêtre.

« Mon enfant, dit le vieux curé, ce sera déjà beaucoup pour vous de venir, dans l'état où vous êtes, jusqu'à notre église. Celui que vous y viendrez chercher, je le sais, vous donnera la force suffisante pour remplir ce pieux devoir... Mais il ne faut pas abuser du courage que Dieu vous laisse, et pour que vous ne vous fatiguiez pas, au lieu de faire faire un reposoir dans la rue voisine... je dirai à vos jeunes amies, d'en élever un en face de chez vous, appuyé contre les vieilles ruines de l'abbaye de Notre-Dame-des-Anges.

— Oh ! que vous êtes bon, monsieur le curé, que je vais être heureuse !

— Ma chère fille, n'ayez jamais que des bonheurs aussi purs que celui-là.

— En vous écoutant je ne puis en avoir d'autres.

— A demain donc, mon enfant.

— A demain... Priez pour moi, monsieur le curé... »

Les anges que Dieu a chargés de veiller sur la terre, tous ces esprits célestes que nous ne voyons pas, mais qui existent entre notre monde et le ciel, avaient tout préparé pour que la journée consacrée par les hommes à la fête du Créateur fût belle. Dès la nuit, ils avaient chassé tous ces nuages qui obscurcissaient le firmament, et qui se fondent en pluie. Pour ce grand jour, point de voile au soleil, point de vents qui tourmentent les arbres, point de chaleur qui accable, point de poussière qui vole et qui aveugle ; de la rosée sur les fleurs et sur la terre des chemins, de petites brises pour agiter les feuilles et les faire frémir, pour jouer avec la sainte bannière et les panaches du dais... Voilà ce que les anges avaient voulu pour la FÊTE-DIEU.

La nuit avait été toute de repos pour Malcy. Un songe lui était venu ; mais c'était un de ces rêves qui ne pèsent point au réveil : pure comme un séraphin, la jeune et fervente chrétienne avait vu dans la gloire le Dieu qu'elle allait recevoir sous le voile du pain mystique. Elle avait ainsi prié en dormant... Oh ! il y a parfois des sommeils où le corps seul est endormi, des nuits où l'âme est comme allégée, comme délivrée du corps, alors elle s'élève bien haut, bien haut, par-dessus les étoiles, et voit par avance toutes les joies des saints...

Quand Malcy alla à la fenêtre pour regarder si le jour serait beau, elle eut un mouvement de reconnaissance et de joie. Elle vit que le bon curé n'avait point oublié ce qu'il lui avait promis la veille, et que déjà des ouvriers dressaient en face de chez elle, contre les ruines du vieux monastère, la charpente du reposoir.

Une chaise à porteurs vint chercher la malade, et la porta à l'église... Sa mère la suivait, et dans son cœur maternel il y avait deux pensées qui n'en faisaient plus qu'une : Dieu et sa fille !

Malcy trouva l'autel superbement paré. Le sanctuaire était presque devenu semblable à un bosquet, tant les jardiniers du pays avaient apporté d'orangers, de myrtes et de lauriers-roses. Tous ces arbustes avaient leurs caisses recouvertes de tentures blanches avec des bordures de mousse.

La messe du matin commença, et le parfum de l'encens vint se mêler à celui des roses et des orangers, et les prières de Malcy et de sa mère aux prières du prêtre et aux cantiques des anges...

« Maman, dit Malcy, après son action de grace, je suis assez forte pour m'en retourner à pied.

— Je crains que cela ne te fatigue...

— Oh ! non... Je me sens comme si j'étais guérie... Renvoyez, je vous prie, la chaise à porteurs. »

Madame d'Harville fit un signe aux porteurs, et Malcy prit le bras de sa mère, et sortit avec elle. Quand elles furent sous le *porche*, des pauvres qui étaient là rassemblés, étalant à l'envi leurs misères, appelèrent mademoiselle d'Harville par son nom

et tendirent vers elle leurs mains décharnées ou estropiées.

« Que le bon Dieu vous guérisse, répétaient tous ces malheureux, que le bon Dieu vous guérisse, notre bonne demoiselle, qu'il vous bénisse et vous conserve pour nous et pour madame votre mère... »

Oh ! c'eût été un tableau à faire que cette scène-là ! Sous un portail gothique, une jeune fille, faible, malade, toute vêtue de blanc, appuyée sur le bras de sa mère, répandant avec sa main pâle et maigre des aumônes dans celles des vieillards, des femmes, des veuves et des petits orphelins, et recevant de toute cette misérable tribu, en échange de ce qu'elle donne, des bénédictions, des vœux de santé et de guérison. Comme Malcy traversait le village, tout le monde la saluait avec bienveillance ; quelques-uns s'étonnaient de la voir si changée ; d'autres la trouvaient encore jolie ! et puis d'autres disaient : *Avec son beau voile blanc elle a l'air d'une fiancée.* Et un homme âgé, qui avait entendu ce dernier propos, ajouta : *Oh oui, d'une fiancée! mais d'une fiancée à la mort, et les épousailles ne tarderont pas!*

Comme on le pense bien, ces mots sinistres furent dits bas et à l'écart ; et ni la mère ni la fille ne purent les entendre.

Entre une fille et sa mère, c'est toujours un amour bien saint et bien tendre ; mais quand toutes les deux se sont agenouillées ensemble à la table sainte, ce n'est plus un amour de la terre, c'est un amour du ciel. C'est comme cela que s'aiment les anges !

La journée avait passé douce et rapide. Le soleil commençait à pencher à l'horizon, et la tour de l'église et les maisons du village prenaient une teinte rose sous les rayons du couchant. Les vêpres allaient finir, et la sortie de la procession s'annonçait par les sonneries et les gais carillons.

Dans le bourg, *les dames* donnaient des tapisseries à personnages ; les femmes moins riches des draps bien blancs de lessive, que les jeunes hommes allaient tendant dans les rues par où le Saint-Sacrement devait passer.

D'autres mains jonchaient le sol d'herbes odorantes, des feuilles de glayeul et de longs brins de fenouil... Ce n'était encore que comme un tapis de verdure. Mais bientôt les roses, les bluets, les coquelicots allaient pleuvoir sur ce fond verd...

Le reposoir en face de madame d'Harville fait l'admiration de la foule... Sur ses nombreux gradins, le brillant de l'argenterie et du vermeil se mêle aux couleurs vives et variées des fleurs ; les chandeliers à formes contournées, les candélabres à branches tourmentées, les vases de porcelaine, les coupes de cristal ont été fournis par les maisons riches du bourg ; des rideaux de soie cramoisie enlevés aux fenêtres des salons forment de belles draperies sur les tentures de mousseline blanche ; et pour mettre le comble à la beauté de l'autel champêtre, le propriétaire du château voisin a prêté le tableau d'un grand maître, la Résurrection de la jeune fille de l'Évangile...

En ce moment toute la population de la contrée fait silence... Dieu est sorti de son temple ; voici les croix et les bannières qui se montrent au-dessus des têtes nues de la foule... Les baïonnettes de la garde nationale brillent aussi auprès des attributs sacrés, et le tambour bat aux champs, mêlant son bruit aux cantiques et aux hymnes des enfants et des prêtres.

Malcy est à genoux sous la tente du reposoir ; un prie-Dieu lui a été préparé par ses jeunes amies... Elle prie avec une piété d'ange. Mais il y a quelqu'un qui prie avec encore plus d'ardeur : c'est sa mère, sa mère qui a les yeux attachés sur le tableau de la jeune fille rappelée des ombres de la mort...

Le suisse de la paroisse, avec sa hallebarde à pointe dentelée, avec sa canne à grosse pomme d'argent, avec son chapeau à plumes, son large baudrier de drap rouge brodé d'or, tranchant sur son habit bleu ; le suisse enfin, avec toute son importance

et sa dignité, est déjà parvenu sur la petite place du reposoir et fait écarter la foule...

Puis voici les tambours, puis les chefs des confréries avec leurs cloches et leurs torches enrubannées, et les Frères des écoles avec leurs élèves, et les Sœurs de saint Vincent de Paule avec les petites filles portant la bannière blanche de la Vierge, et les enfants qui viennent de faire leur première communion avec leurs beaux habits et des gants blancs, marchant auprès de l'image de saint Joseph... Après eux les lévites d'un petit séminaire voisin, en surplis à longues ailes flottantes. Chacun d'eux porte un cierge, et la soirée de cette journée de fête est si calme que, dans la marche sainte ces cierges ne s'éteignent pas, et l'on dirait deux files de petites étoiles brillant auprès du dais majestueux qui s'avance, balançant ses pentes de velours découpées, ornées de franges d'or, et ses panaches ondoyants.

Un jeune vicaire, maître des cérémonies, fait placer tout ce pieux cortége en face du reposoir, brillant maintenant de mille feux, formant un demi-cercle devant l'autel; vingt thuriféraires agitent en cadence leurs encensoirs argentés. De jeunes garçons, avec des aubes de mousseline, des ceintures bleu de ciel et des couronnes de bluets sur la tête, sont placés entre les encensoirs. Eux portent des corbeilles ornées de dentelles et de rubans, et toutes remplies de fleurs effeuillées... Ce sont leurs mains qui ont semé de roses et de coquelicots toute la route de la procession...

Écoutez quelles voix pures s'élèvent maintenant... ce sont les demoiselles du lieu, les amies de Malcy !... Le cantique qu'elles chantent, c'est Malcy qui en a fait les paroles et la musique...

Mères qui lisez ceci, c'est à vous de redire ce que la mère de Malcy dut éprouver alors !

Mais à ces voix si douces succède un instant de silence, et alors on n'entend que le bruit des chaînes d'argent des encensoirs qui s'élèvent et s'abaissent pour s'élever encore... Le *motet* est fini : le vieux pasteur avec son plus magnifique ornement, le visage rajeuni d'une sainte joie, vient de monter les marches de l'autel. Ses mains ont repris respectueusement l'ostensoir...; et Dieu lui-même, le Dieu de la nature, le Dieu qui a fait ce soleil si brillant, dardant maintenant ses rayons sur l'autel, le Dieu qui a fait naître toutes ces fleurs que les mains des fidèles font pleuvoir, le Dieu des rois et des pauvres, le Dieu des empires et des hameaux, bénit dans la radieuse Eucharistie la foule prosternée !...

Avant de quitter le reposoir, le curé debout près de l'autel, tient le Saint-Sacrement, et les enfants qui sont faibles et maladifs, et les personnes plus âgées qui souffrent, viennent s'agenouiller devant Dieu, et touchent avec un bouquet de fleurs le pied de l'ostensoir. Malcy s'est levée de sa place; elle aussi est venue demander la santé... ; pâle et faible, elle a aussi élevé une touffe de roses blanches et de scabieuses vers celui qui a dit :

Vous qui souffrez, venez à moi.

Et en vérité, en vérité, elle a bien fait de venir ainsi avec foi et espérance en appeler à Dieu de la sentence de mort que les médecins avaient portée contre elle... Quand la jeune fille malade replaça sur son sein le bouquet qui venait de toucher Dieu, elle sentit que la force lui revenait; et sans l'aide de sa mère et sans l'appui de ses amies, elle se releva de son adoration, et, au grand étonnement de toute la foule, et surtout à la grande joie de sa mère, elle suivit la procession retournant à l'église, marchant d'un pas ferme et assuré, et chantant comme ses compagnes des cantiques de joie...

Le lendemain et les jours suivants, Malcy ne fit qu'aller de mieux en mieux, et quand l'octave de la Fête-Dieu fut venue, tout le pays cria *miracle !* en voyant que c'était

Malcy qui tenait, en sortant de l'église, la bannière blanche de Notre-Dame des Anges...

Mesdemoiselles, l'histoire que je viens de vous redire m'a été racontée au village même où Malcy a été guérie. Je ne vous ai pas dit cette histoire, simplement pour le plaisir de *raconter*, mais j'ai voulu vous donner une preuve de plus de la puissance de la prière. Vous donc, jeunes filles, qui avez l'âge et la piété de Malcy, priez comme elle, et alors que vous saurez que les médecins ont prononcé un arrêt de mort contre vos parents, allez avec espérance vous adresser au *Sauveur*, qui a dit: *Je suis la résurrection et la vie;* allez prier, et souvenez-vous que, si les médecins ont du savoir, c'est Dieu qui a la puissance.

VICOMTE WALSH.

DOULEUR ET SOUVENIRS,

ÉLÉGIE[1].

Ce pauvre enfant heureux que personne n'envie,
Qui, né pour le malheur, l'ignore et s'y confie,
Je le regrette encor, cet enfant; c'était moi!...
Mad. DESBORDES-VALMORE, *les Pleurs*

J'arrivais à Paris, triste, sans espérance,
Comme une ame que Dieu bannit de sa présence;
Mon front chargé d'ennuis s'inclinait sur mon sein.
Ainsi la tendre fleur, jouet de la tempête,
Inclinant vers le sol sa frêle et pâle tête,
Se meurt dès son premier matin.

Et j'errais au hasard dans ce Paris immense
Où le crime souvent fait rougir l'innocence.
D'un bosquet de cyprès j'avais franchi le seuil;
J'écoutais... On pleurait dans ce lieu solitaire...
Tout mon cœur tressaillit! Ciel! c'était une mère
Qui parlait à sa fille étendue au cercueil!

« O mon Élisa[2]! disait-elle,
O cher soutien de mes vieux ans!
Du fond de ta couche éternelle
Entends-tu mes tristes accents?
Ma fille, mon enfant chérie,
Es-tu pour toujours endormie?
Ne me répondras-tu jamais?...
Non!!! Ta voix suave et plus douce
Qu'un soupir du vent sur la mousse,
Sera muette désormais!

O vierges! que la poésie
Endort au berceau dans ses bras!
Vous à qui le dieu du génie
Chaque nuit vient parler tout bas!
Lyres des cieux! femmes poètes,
Célestes ames de prophètes,
Vos jours sont ceints d'un crêpe noir!
Votre rapide adolescence
Le matin brille d'espérance
Et devient sombre vers le soir.

Lorsque vos doigts encor timides
Sur la lyre osent s'essayer,
Quelquefois à vos fronts candides
On attache un frêle laurier;
Mais, plus tard, si, pleines d'audace,
Vous vous élancez dans l'espace
Où l'homme prétend régner seul,
Adieu la paix de votre vie!
L'implacable et farouche envie
Vous couvre de son froid linceul!

(1) Le *Journal des Jeunes Personnes* s'empresse d'accueillir ces vers de mademoiselle Moreau, comme ils viennent de l'être dans les premiers salons de Paris. Cette jeune muse précédée par les encouragements et les suffrages de M. de Lamartine et de plusieurs de nos poètes, recommandée par madame Tastu, présentée par madame Emile de Girardin, s'est montrée, dès son début, digne de ses protecteurs et de ses illustres patrones. (*Note des directeurs.*)

(2) Mademoiselle Élisa Mercœur, morte à Paris le 7 janvier 1835. Cette jeune personne s'était mise de bonne heure au rang de nos premiers poètes.

Ange que sous ce mausolée
Je vois avec l'œil de la foi,
L'humble bleuet de la vallée
A brillé plus long-temps que toi.
Ton destin fut rempli d'orages;
En traversant nos sombres plages
Tu n'eus pas un jour de bonheur.
Enfant, ton ame de poète
Pour la terre n'était pas faite...
Elle a volé vers le Seigneur!... »

Et puis tout retomba dans un morne silence.
La mère d'Elisa comme un rêve avait fui;
Je me pris à pleurer sur ma pâle existence,
Et je dis: «Ici-bas qui sera mon appui?

Pourquoi, lorsque ma vie était si belle encore,
Pourquoi m'embrasas-tu de ce feu qui dévore,
O toi, dont la parole a créé l'univers?...
Ciel! avant que ma bouche eût bégayé des vers,
J'avais tant d'avenir! je voyais tant de roses
Sur la route brillante où j'allais folâtrant!
Hélas! je n'y vois plus que des ombres moroses
Qui voilent leur visage et passent en pleurant!...

Pitié, mon Dieu, pitié! » Dieu m'entendit sans doute;
Un riant souvenir vint calmer ma douleur,
Et mon cœur l'écouta comme une vierge écoute
Un chant d'amour et de bonheur!

Les songes enivrants de mes jeunes années
Secouèrent sur moi leurs ailes de saphir,
Et je me rappelai ces heures fortunées
Où, parcourant les prés qu'embaumait le zéphir,
Oublieuse du temps, le soir, j'allais cueillir
Les fleurs que le faucheur n'avait pas moissonnées.

Je revoyais encor cet agreste verger
Où le matin j'aimais à poursuivre l'abeille,
Le tranquille bosquet où j'avais lu Corneille,
La serre où j'élevais un arbuste étranger;

Je me souvins qu'à l'heure où sonne la prière,
La veille de ce jour[1] où l'enfance légère
S'enfuit en déroulant l'avenir à nos yeux,
Je vins m'agenouiller près du lit de ma mère,
En disant: Mets ta main dans celle de mon père,
Et bénissez-moi tous les deux!

Faible fleur que la brise agitait sur la branche,
Couverte d'un long voile et d'une robe blanche,
Le lendemain, Seigneur, aux pieds de tes autels,
Pour la première fois mes lèvres altérées,

De l'immortalité burent les eaux sacrées
Et reçurent celui qui créa les mortels.

Timide, un cierge en main, dans l'antique chapelle
Que parfumait d'encens, le vieux prêtre à genoux,
Je promis en tremblant d'être toujours fidèle
Aux lois de l'homme-Dieu qui s'immola pour nous.

C'est là que sur mon front, rayonnant d'allégresse,
Le pontife du Christ vint imposer la main
En me disant: « Reçois les dons de la sagesse;
Enfant, que dans ton cœur habite l'Esprit-Saint! »

Onze fois j'avais vu la saison des orages,
Lorsqu'il brilla pour moi ce jour si radieux,
Le seul qui dans ma vie a passé sans nuages,
Le seul où je n'eus point de larmes dans les yeux!

Quand la nuit sur le monde eut déroulé ses voiles,
A la faible lueur du flambeau des étoiles,
Dans un bois de lilas, seule je vins errer;
Pour la première fois une flamme inconnue,
Rapide, se glissa dans mon ame ingénue,
Je crus que Dieu parlait, qu'il venait m'inspirer...

A travers le feuillage il me semblait entendre
Les soupirs cadencés d'une voix pure et tendre;
C'était comme un écho du céleste séjour
Qui redit aux humains des paroles d'amour.
Mais le calme cessa: l'ange de la tempête
Secoua dans les cieux sa couronne d'éclairs;
Une gerbe de feu vint embraser les airs;
Le tonnerre en fureur éclata sur ma tête,
Et j'entendis gronder dans le vallon désert
Un bruit comme celui des vagues de la mer.
Tout semblait imprégné d'une terreur muette,
Tout gémissait... Moi seule, humble rose des champs,
Je voyais sans terreur le choc des éléments;
La veille, enfant encor, sous la peur expirante,
Faible, j'aurais tremblé comme une feuille errante.
Mais depuis cet instant où dans mon jeune cœur
Éclairé par la grace habitait le Sauveur,
J'étais poète!... un Dieu soutenait mon courage,
Et je ne craignais plus ni les vents ni l'orage!...

Le tonnerre avait fui, je l'écoutais encor;
Long-temps je me berçai de vagues rêveries,
Quand l'aube secouant sa chevelure d'or
En couvrit le sein des prairies.

A louer le Seigneur tout semblait m'inviter.
Le jeune oiseau des bois commençait à chanter
Dans son frêle nid de feuillage;
L'air était inondé des parfums du matin,
Et le jour se montrant à l'horizon lointain,
Brillait comme une étoile au milieu d'un nuage.

(1) Le jour de la première communion.

O spectacle divin! mystérieuses voix,
Vous parliez à mon cœur! pour la première fois.
Je compris votre beau langage,
Et la lyre vibra sous mes tremblantes mains;
Avec vous au Roi des humains
Je bégayai mon faible hommage!...

Et je dis à ma mère : « Oh! tresse mes cheveux
Et pare-moi comme pour une fête;
Dieu m'a dit que j'étais poète;
Les poètes sont-ils heureux? »

Ma mère sourit, et, pensive,
Elle me serra dans ses bras
En murmurant comme une ombre plaintive
Des mots que je n'entendis pas.

Ce jour fut bien heureux! mais il passa plus vite
Que la fleur d'amandier que l'aquilon agite,
Le bonheur m'échappant comme un doux souvenir,
Se cacha pour jamais dans la nuit éternelle,
Et l'ange du malheur m'effleurant de son aile,
De tristesse et de deuil sema mon avenir.

Pourtant j'ai cru te fuir, destinée odieuse!
Je disais : « A Paris je serai plus heureuse
Que sous le chaume obscur où de mes jeunes ans
Passa comme un éclair le rapide printemps. »
Je partis... et j'arrive, inquiète, éperdue,
Redemandant déjà la paix de mes déserts,
Mon modeste ermitage et mes bocages verts,
Je m'égare en suivant une route inconnue;
Et le premier objet qui vient frapper ma vue
C'est ta tombe, Élisa! Je frissonne, j'ai peur;
Quelque chose d affreux a passé sur mon cœur!...
Elisa, comme moi, d'espérance enivrée,
Tu quittas ton pays, ta demeure ignorée,
Et tu vins à Paris (folles illusions!)
Demander de la gloire et des émotions!...
Et que t'ont-ils donné tous ces grands de la terre
Que tes vers ont chantés, pauvre muse éphémère?
Oh! pas même du pain! De misère et de froid
Ils t'ont vue expirer... puis ils ont ri de toi!
Ciel! dans mon avenir quel lugubre nuage!...
Dois-je aussi?... réponds-moi, dis, serait-ce un présage?
Verrais-je se briser ma lyre sans appui?...
De mon dernier espoir les rayons ont-ils lui?...

Mais quand on froisserait mon ame
Comme le vent froisse un roseau,
Qu'importe! je sens une flamme
Qui ne s'éteindra qu'au tombeau!
Je suis poète!!! et du poète
La noble lyre n'est muette
Qu'à l'heure où finissent ses jours.
Qu'on l'outrage, qu'on l'humilie,
Que les maux pleuvent sur sa vie,
Qu'il souffre, il chantera toujours!!!

Mlle Elise MOREAU.

MŒURS ET USAGES ANTIQUES.

UN CONSEIL DES ANCIENS GERMAINS.

J'ai vu, il y a plusieurs années, à l'exposition de Dresde, un tableau qui avait attiré tous les regards et réuni tous les suffrages, par la correction du dessin, la beauté du coloris, et surtout par la poésie gracieuse et la vérité historique de sa composition. Il était porté au livret sous ce titre: *Un conseil des anciens Germains.*

Au seul nom de Germains, vous vous sentez mal à l'aise, mes jeunes amies, et vous vous figurez un pays, des hommes et des mœurs antropophages. Il est vrai qu'environ sept siècles avant l'ère chrétienne, les florissants royaumes dont se compose aujourd'hui l'Allemagne n'étaient que de vastes forêts de chênes et de sapins, entrecoupées de marais et habitées par des peuplades dont l'origine se perd dans les traditions fabuleuses. Quand les Romains, après avoir soumis une partie des Gaules, passèrent le Rhin pour chercher des conquêtes nouvelles, la vue des hommes gigantesques qui

leur disputaient le sol natal avec un courage héroïque leur causa une surprise égale à celle qu'éprouvèrent, lors de la découverte de l'Amérique, les compagnons de Christophe Colomb, à l'aspect des habitants de cette nouvelle partie du monde. Ne pouvant retenir les noms barbares par lesquels ces diverses peuplades se distinguaient entre elles, les Romains les désignèrent d'abord sous la dénomination générale de Scythes; car ils se souvenaient que, plusieurs siècles plus tôt, des hordes sauvages avaient déserté l'ancienne Scythie pour aller s'établir dans les contrées glacées du nord de l'Europe, dont on ne soupçonnait que vaguement l'existence; mais ils ne tardèrent pas à leur donner le nom de Germains, nom que l'on croit dérivé du mot Heermânner, qui signifie *homme-maître*.

Il est bien naturel que votre pensée ne se soit point arrêtée sur les longues et terribles luttes de ces peuples barbares contre les Romains qui venaient leur imposer la civilisation et l'esclavage.

Cependant, mesdemoiselles, n'avez-vous pas remarqué parfois que l'agreste, le terrible même, tout en effrayant vos jeunes imaginations, pique votre curiosité et ne vous laisse bientôt plus que le vif désir de le connaître de plus près?

Lorsque vous étiez encore à cet âge où vos nourrices cherchaient à vous endormir par des contes, les ogres, les sorciers, les mauvais génies qui figuraient dans ces contes vous effrayaient et augmentaient le plaisir que vous éprouviez en écoutant ces récits.

Aujourd'hui vous lisez avec un vif intérêt les relations des voyageurs intrépides qui décrivent les mœurs et les habitudes des peuples sauvages qu'ils ont rencontrés, et si par hasard un de ces sauvages est amené dans nos climats, vous vous empressez d'aller le voir. C'est à ces divers titres que l'ancien Germain mérite de fixer votre attention. Ressemblant, sous plus d'un rapport, aux êtres fantastiques des contes, il a sur eux l'avantage d'avoir réellement existé; original et bizarre comme le sauvage, dans son costume, dans ses mœurs, son passage sur la terre, loin d'être comme celui de ce même sauvage, sans aucune importance pour tout autre que pour lui et les siens, se trouve étroitement lié à l'histoire de la civilisation du monde moderne.

En tout cas, mesdemoiselles, je présume que vous aimez assez les arts pour lire avec intérêt l'analyse d'un tableau qui reproduit les costumes, les mœurs et les usages des anciens Germains avec tant d'art et de fidélité, que le nom des personnages, la date et le but de l'action semblent écrits au bas de la toile.

Le lieu de la scène est une majestueuse forêt de sapins, éclairée par la pleine lune. L'artiste a eu soin de montrer l'astre dans cette phase, afin de rappeler qu'elle était pour les Germains le signal convenu, auquel ils se réunissaient dans la *forêt sacrée*, tantôt pour élire un nouveau chef, tantôt pour décider s'il fallait continuer ou déclarer la guerre, maintenir ou refuser la paix. Parfois aussi ces conseils n'avaient d'autre but que de juger un crime qui pouvait compromettre l'honneur ou le salut de la peuplade; car la punition des délits de la vie privée était réservée aux pères de famille. Chacun d'eux exerçait sur tous les siens un pouvoir sans limites; il était dans sa maison grand-prêtre, souverain et juge sans appel.

Plusieurs détails du tableau, que je ferai successivement passer sous vos yeux, annoncent clairement le but du conseil, que l'artiste a représenté au moment où l'unanimité des suffrages le termine.

Les personnages sont encore groupés dans les diverses attitudes qu'ils avaient prises pour écouter l'orateur qui vient de faire adopter son avis. Cet orateur, c'est leur prince; son costume le prouve, et l'expression de sa physionomie annonce qu'il est digne de l'honneur de commander. Ses traits sont réguliers et beaux, son teint est frais et presque délicat, malgré l'air de sévérité

que lui donnent un front élevé, un majestueux nez d'aigle; son visage ovale plairait sans effrayer, si ses muscles étaient moins fortement prononcés, si un éclat moins farouche et moins sombre brillait dans ses grands yeux bleus, nuance que maintenant nous sommes accoutumés à regarder comme le symbole de la douceur. Le peintre s'est souvenu du portrait que la plume immortelle de Tacite nous a laissé; ses pinceaux ont fait revivre pour nous ce type de guerriers germains, dont le seul aspect fit tressaillir les Romains, ainsi que leur historien l'avoue lui-même.

La coiffure du prince est le premier objet qui attire les regards. Son épaisse et longue chevelure, artistement rassemblée et nouée à plusieurs reprises sur le sommet de la tête, de manière à servir de piédestal à l'aigrette flottante que forme l'extrémité de cette chevelure, ressemble à une crinière dorée placée sur un casque invisible. Sa large poitrine, ses énormes épaules, ses bras nerveux parfaitement en harmonie avec sa taille colossale[1], n'ont d'autres vêtements qu'un petit manteau vert bordé de rouge, très court et fort étroit. Ce manteau ou plutôt ce collet, est attaché sous le cou, non avec une agrafe ou une épingle, le Germain ne connaissait pas encore ce luxe de toilette, mais avec une forte épine cueillie au premier buisson. Une espèce de cotte, faite d'une riche étoffe à barres de différentes couleurs, serre sa taille depuis la moitié des reins jusqu'aux hanches, où commence un haut-de-chausses de toile blanche, très collant. Des semelles de cuir garnies de clous, que deux bandes croisées retiennent aux pieds, composent sa chaussure. Une partie de son bras gauche est cachée par un bouclier orné de plusieurs barres de couleurs tranchantes; sa main droite tient une pique courte et grosse dont la pointe en fer est extrêmement aiguë.

Ce costume, mesdemoiselles, vous paraît bien ridicule, bien pauvre, surtout pour un prince. J'en conviens; mais n'oublions pas que le bien et le mal des positions sociales est relatif; vous allez vous en convaincre en examinant avec moi les divers personnages du tableau. Remarquons d'abord que toutes les têtes sont coiffées comme celle du prince; c'est un trait caractéristique. Se couvrir d'un casque parut long-temps aux Germains une lâcheté indigne d'eux; les nœuds de leur chevelure, toujours disposée de la manière singulière que je viens de vous décrire, leur semblaient une défense suffisante. Cette chevelure était en même temps leur plus bel ornement, le signe de leur liberté, de leur noblesse! Oui! de leur noblesse, car ces peuplades barbares se composaient de nobles, d'hommes libres et d'esclaves! La noblesse était le prix de la valeur; le titre d'homme libre, un privilége de la naissance, et l'esclavage la suite des malheurs de la guerre. Tout prisonnier devenait de droit l'esclave de son vainqueur, qui commençait par lui couper les cheveux. L'esclave qui les laissait croître, ou qui privait l'enfant d'un homme libre de cette marque de distinction, était puni de mort.

L'artiste, en ornant toutes les têtes d'une riche chevelure, a donc suffisamment indiqué que les esclaves n'étaient pas admis au conseil. Et en donnant à tous les hommes une pique et un bouclier semblables à ceux du prince, il a prouvé que c'étaient là les seules armes dont se servaient les Germains. Il a eu soin cependant de représenter tous les boucliers sombres et unis; car les orner de barres de couleur n'était pas seulement une marque de liberté, mais le signe distinctif de la haute dignité de prince ou de comte[1].

(1) La taille ordinaire des Germains était de sept pieds romains, ce qui fait environ six pieds et demi de notre mesure de longueur.

(1) Plusieurs historiens font remonter l'origine du blason et des armoiries à ces barres dont les princes et les comtes germains (ces deux titres furent les premiers connus) ornaient leurs boucliers.

Sur les épaules des principaux guerriers flotte le petit manteau vert, auquel il manque cependant la bordure rouge ; ils portent le haut-de-chausses collant, mais le prince seul a le droit d'entourer son corps de la cotte de riche étoffe barrée qui, avec la bordure du manteau, était le plus haut degré de luxe et de magnificence.

Au milieu des groupes qui remplissent le fond du tableau, et qu'on voit à travers les troncs élevés des sapins, on distingue quelques personnages qui n'ont pour tout vêtement que le petit manteau vert, tandis que le plus grand nombre est enveloppé dans une peau d'ours ou de loup, et de manière à laisser à découvert la tête, la poitrine et les bras. Ce sont là les simples soldats, encore réduits au costume qui, avant l'invasion des Romains, était celui de tous. Mais à cette époque déjà, ces peuples, qui s'étaient exercés entre eux à la guerre, connaissaient les signes extérieurs accordés au mérite. Au lieu du vêtement que vous venez de voir, les chefs obtenaient le droit de border leurs peaux d'ours de bandes de zibeline. Ils étaient obligés d'aller chercher eux-mêmes cette fourrure précieuse dans l'intérieur des forêts qui occupaient la place où s'élèvent aujourd'hui les royaumes de Prusse et de Pologne ; la neige et les glaces qui séjournaient alors dans ces forêts refroidissaient tellement le climat que la zibeline, qu'on ne trouve plus qu'en Sibérie, pouvait y vivre. Mille dangers entouraient ces courses lointaines, et pourtant elles étaient toujours entreprises avec plaisir par le héros qui venait d'obtenir la permission d'ajouter des bandes de cette fourrure à sa peau d'ours, dont, au reste, lui et tous les siens se dépouillaient toujours avant le combat, où elle n'eût servi qu'à gêner leurs mouvements.

Le peintre qui a reproduit ces hommes avec tant de fidélité n'a pas négligé de montrer que les soldats, réduits à ce costume sauvage, sont prêts à s'en débarrasser au premier cri d'alarme, et à ne conserver d'autre vêtement que leur chaussure, seul bienfait que la civilisation eût encore fait descendre jusqu'à eux.

Les yeux de tous les guerriers sont fixés sur le prince et annoncent cette vénération religieuse, ce dévouement sans bornes qui faisaient toute leur discipline militaire. Rester inférieur en courage à son prince était une honte, le surpasser, un crime qui était puni de mort ; lui survivre, une infamie dont rien ne pouvait laver le guerrier qui s'en était rendu coupable.

Les femmes qui figurent dans ce tableau ont un charme particulier. Toujours fidèle à l'histoire, l'artiste leur a donné un vêtement tout-à-fait semblable à celui des hommes, des membres presques aussi robustes, et une physionomie noble et fière comme celle des plus illustres guerriers. Mais il a mêlé à cette noblesse une teinte de douceur majestueuse et touchante, de rêverie vague et mélancolique qui annoncent la supériorité morale. Il était impossible de mieux rendre l'opinion que les Germains avaient de leurs compagnes, qu'ils regardaient comme des génies protecteurs dont la présence en ce monde était à la fois un mystère et un bienfait. Elles étaient non-seulement admises aux conseils, mais leurs avis l'emportaient sur ceux des hommes, et si parfois ces derniers prenaient une résolution que leur prudence n'approuvait pas, elles pouvaient d'un mot anéantir cette résolution. Le peintre n'a pas manqué d'indiquer cette prérogative des femmes ; mais avant d'appeler votre attention sur ce point, je dois encore vous parler de trois figures qui se détachent des autres, et dont chacune représente une particularité des mœurs des Germains.

La première de ces figures est celle d'un jeune guerrier placé à peu de distance du prince. Le manteau vert sans bordure qui est son unique vêtement prouve qu'une grande distance de rang le sépare de son chef, mais son regard étincelant fixé sur lui semble dire qu'il saura l'égaler en valeur,

puisqu'il est défendu de le surpasser. L'anneau de fer qui orne son bras prouve qu'il a déja donné lieu de fonder sur lui de grandes espérances. En le décorant de cet anneau, son père l'a voué à la valeur, comme plus tard, au moyen-âge, les mères parèrent d'une robe blanche les enfants qu'elles vouaient à la Vierge. Quand ce jeune guerrier se sera distingué par une action d'éclat, l'anneau qu'il porte lui sera solennellement détaché ; il sera remplacé par une dignité, un titre de noblesse, et par le surcroît de vêtement qui en est l'insigne.

Les deux autres personnages sont placés sur le côté opposé; l'un est un vieux chef, le premier après le prince, l'autre est le fils de ce vieux guerrier. En arrêtant ses regards sur la noble figure de ce jeune homme qui, malgré son extrême jeunesse, annonce un héros, on est tenté de croire que le tableau n'a été fait que pour lui. Ses yeux, son ame tout entière semblent attachés à la pique qu'il tient à la main. Les nombreux et brillants services de son père lui ont valu la faveur d'assister au conseil avant l'âge fixé par la loi, et d'y recevoir une arme dont jusqu'ici il lui était défendu de se servir. Pas un des guerriers ne daigne l'honorer d'une marque d'attention; le vieux chef, seul, le contemple avec enthousiasme; il est facile de voir que lui seul aussi devine les hautes destinées de ce fils qui s'ignore encore lui-même, car la pique qu'on vient de lui confier lui paraît en ce moment l'unique moyen d'accomplir de grandes actions.

Le peintre allemand n'avait confié à personne le nom du personnage qu'il avait voulu représenter; mais tout le monde reconnut le jeune Hermann qui, presque encore enfant, rêvait déjà l'affranchissement de sa patrie, et que l'Allemagne appelle son sauveur, son plus grand, son plus sublime héros.

Dans le conseil ou le jeune Hermann fut reçu pour la première fois, par considération pour son père, Siegmar, on décida de rejeter la paix honteuse que les Romains venaient de proposer. Je vous ai dit, mesdemoiselles, que l'artiste avait choisi le moment où ce conseil venait de prendre une décision ; ce moment était facile à indiquer. Quand les Germains se croyaient suffisamment éclairés par les discours des orateurs qu'ils avaient écoutés sans distinction de rang, ils élevaient leurs piques, dont ils faisaient toucher les pointes de fer, de manière à produire un cliquetis qui était à la fois une adhésion à l'avis du dernier orateur et le signal de lever la séance.

Il est impossible de rendre par des mots l'effet que ce mouvement spontané et unanime produit sur l'ensemble du tableau. L'illusion est complète; on croit entendre le bruit de toutes ces piques levées et inclinées les unes vers les autres ; la résolution belliqueuse qu'on vient de prendre est adroitement indiquée, car du fond de la forêt, dont aucun guerrier n'a osé s'approcher, sort un vieillard dont la partie inférieure du corps est enveloppée d'une toile blanche. Ses cheveux flottent sur ses épaules nues, il ne porte ni pique ni bouclier ; c'est le grand-prêtre. Chacune de ses mains tient la bride d'un cheval fougueux et aussi blanc que ses cheveux et son vêtement. Ce sont les coursiers sacrés, mystérieusement nourris dans une partie réservée de la forêt, d'où ils ne sortent jamais qu'au moment où le conseil, après avoir décidé la guerre, attend que leur hennissement prédise le résultat de cette guerre. A cet effet, ils sont attelés à un chariot vers lequel le grand-prêtre les conduit; une femme les attend près de ce chariot. Elle est drapée d'une toile à barres blanches et rouges; ce costume prouve que sa prudence et ses vertus l'ont fait regarder comme seule digne de comprendre le langage des dieux. C'est elle qui interprétera le hennissement des chevaux sacrés; car ce n'était qu'aux femmes que les Germains attribuaient le pouvoir de lire dans l'avenir. La haute intelligence que le peintre a su mettre dans la physionomie

de la prophétesse prouve qu'elle consultera moins les augures que le souvenir des discussions qu'elle a écoutées avec la plus grande attention. Ses yeux, arrêtés sur le prince, lui disent que la décision qu'il vient de faire prendre lui paraît honorable et juste, qu'elle l'approuve, et que sa prophétie, qui pourrait l'annuler, ne manquera pas de la maintenir.

Continuons l'action que présente ce tableau, plus loin qu'il n'a été possible au peintre de le faire. La prophétesse suivra le chariot conduit par le grand-prêtre; les autres femmes et les guerriers marcheront après elle. Au premier hennissement des chevaux, elle s'arrêtera et annoncera en termes simples et clairs, que les dieux approuvent la guerre et promettent la victoire. Après avoir fait le tour de la bourgade, les chevaux sacrés seront aussitôt ramenés dans la forêt par le grand-prêtre, et dès le lendemain toute la peuplade entrera en campagne.

J'ai dit toute la peuplade, car les Germains allaient à la guerre suivis de leur famille entière qu'ils transportaient sur des chariots qui formaient leurs camps et leur servaient d'habitation. Au moment du combat, les vieillards et les enfants, rangés devant ces chariots, ne cessaient de pousser des cris et des hurlements épouvantables, dont le but était de rappeler à leurs pères et à leurs fils l'affreuse situation où les jetterait leur défaite. Après cette première ligne de désolation, une seconde, plus rapprochée du théâtre de la lutte, se formait comme l'expression d'un autre sentiment. Elle était composée des bardes et du grand-prêtre. Les bardes, approchant leurs boucliers de leurs bouches, afin de rendre leurs voix sourdes et terribles, chantaient les victoires remportées par la peuplade et les défaites de leurs ennemis, tandis que le grand-prêtre attestait par des invocations énergiques la présence et la protection des dieux. Une troisième ligne, tellement avancée qu'elle se confondait presque avec les combattants, était occupée par les femmes. Leur rôle, dans ces moments décisifs, était plus difficile et tout aussi dangereux que celui des guerriers sur lesquels elles veillaient comme des anges tutélaires. Ici, une jeune fille, en voyant les forces de son père s'affaiblir, lui portait une coupe remplie d'ale; là, une sœur remettait à son frère une pique pour remplacer celle que l'ennemi venait de briser dans sa main; plus loin une jeune femme entraînait son mari blessé. Elle suçait sa blessure et y appliquait un baume qu'elle avait préparé, mais elle ne pleurait ni ne gémissait; la femme du Germain était une héroïne. Si le courage des hommes fléchissait, s'ils reculaient, les femmes les recevaient dans leurs bras, non pour chercher à les soustraire à la mort, mais pour les décider à l'affronter de nouveau. Leurs généreux efforts obtenaient toujours le succès qu'elles en espéraient : conserver intact l'honneur d'un père, d'un époux, d'un frère.

Les Romains, qui n'ont jamais reçu d'elles que haine et mépris, n'ont pu s'empêcher de leur rendre justice. Tacite dit que c'est à leur vénération pour les femmes que les Germains devaient leur sagesse dans les conseils et leur valeur dans les combats.

Maintenant, mes jeunes amies, je suis convaincue que vous ne sauriez voir un tableau représentant un trait de la vie publique des anciens Germains sans le reconnaître à l'instant, et sans éprouver cette satisfaction secrète qui nous récompense toujours amplement de la peine que nous nous sommes donnée pour étendre le cercle de nos connaissances. Cette satisfaction n'est point une vanité puérile; c'est un sentiment salutaire qui nous fait trouver du charme dans l'étude.

Si le tableau dont je vous ai fait l'analyse vous a inspiré le désir de connaître de plus près le sauveur de l'Allemagne, le jeune et intéressant Hermann, je vous raconterai, dans un prochain article, son histoire et

celle de sa femme, la célèbre Thusnelda. En déroulant sous vos yeux la vie dramatique et presque romanesque de ces deux grandes figures, je vous ferai pénétrer dans l'habitation des Germains, vous apprendrez à connaître leur vie privée; vous saurez comment ils se procuraient le fer, les étoffes, nécessaires à leurs armes, à leurs vêtements, et quels étaient leurs plaisirs, leurs cérémonies religieuses.

Nous passerons ensuite plusieurs siècles, pour nous occuper de l'origine de la chevalerie, des progrès des métiers et de la renaissance des arts. Nous visiterons ensemble le castel de la châtelaine, la chaumière du serf, la maison du commerçant, le cabinet du savant, que le peuple craignait et révérait alors sous le titre de magicien. Ce n'est point une lanterne magique de dates, de noms historiques que je veux vous montrer, c'est la marche de l'esprit humain. Vous n'êtes plus des enfants, et votre pensée, j'en suis persuadée, se reportera souvent au point d'où toutes les sociétés sont d'abord parties, et vous ferez seules les réflexions utiles qu'un pareil sujet inspire naturellement.

La baronne Aloïse DE CARLOWITZ

LES GANTS DE BAL.

C'était le soir; je traversais seul, par un beau froid d'hiver, un des quartiers les plus populeux, les plus fréquentés de Paris, isolé, comme on l'est ordinairement dans la foule, quand quelque pensée triste ou gaie, folle ou sensée, occupe le cœur ou l'esprit. Dire de quelle nature étaient les rêveries qui s'étaien emparées de mon imagination me serait chose difficile; mais si un ami, en m'abordant, m'avait interrogé sur mes projets, je lui aurais répondu en lui montrant l'emplette que je venais de faire de quelques paires de gants à la peau souple et luisante; que sais-je même si je ne lui aurais pas demandé, à propos de mes gants de bal, s'il pensait que le bon Homère se fût jamais douté que ce vêtement de la main deviendrait une partie essentielle de notre toilette, lui, qui, dans l'Odyssée, mettait à Laërte, occupé à tailler des épines dans son verger, une forte paire de gants de cuir si peu semblables à ceux que plus tard on dut adopter comme préservatif du froid, et surtout aux gants si souples et si recherchés dont se couvrent nos mains au dix-neuvième siècle. Il est très possible que je lui eusse dit toute autre chose, que je l'eusse entretenu, par exemple, de mes espérances de plaisir; c'eût été plus naturel. Le fait est que je ne rencontrai personne, personne au milieu de tant de monde! Cela se comprend à Paris. Je marchais vite, très vite, autant pour braver le froid que pour laisser moins de minutes se perdre sur ma route; il était tard, et ma toilette n'était pas faite.

Arrivé chez moi; sans une vieille habitude que je ne cherche point à qualifier, j'aurais certainement froissé et jeté au feu, sans y faire la moindre attention, l'enveloppe de papier dans laquelle mes gants étaient soigneusement pliés. Cette feuille, d'ailleurs, paraissait assez blanche pour tromper mon instinctive curiosité toujours vivement excitée par ces fragments de manuscrit dus au hasard d'une emplette. Voulez-vous que je vous dise pourquoi la flamme de mon foyer ne la dévora pas? C'est que la feuille de papier qu'un singulier concours de circonstances avait fait tomber entre mes mains n'était pas entièrement blan-

che ; je venais de découvrir des lignes pressées d'une fine écriture que pour rien au monde je n'aurais pu m'empêcher de chercher à déchiffrer ; tandis qu'à ma place, un arabe superstitieux se serait contenté d'accepter ce feuillet comme une bonne fortune, et de le joindre, sans s'inquiéter du sens qu'il pouvait renfermer, aux nombreux fragments chargés de caractères savants et de mystiques écritures, sous le charme desquelles ses pigeons prospéraient. Ce papier ne portait aucune date, aucune indication de lieu, aucune signature, aucun emblème, aucun chiffre ; mais ce n'était pas la version grecque d'un écolier de cinquième ; une femme seule avait pu tracer des caractères aussi fins, aussi rangés. J'en eus à peine lu trois lignes que je reconnus l'ame naïve d'une jeune fille : cette page isolée, la voici : je n'ai pas besoin de la remettre sous mes yeux pour vous la dire, mesdemoiselles ; elle est tout entière restée dans ma mémoire :

. . . . . .

« Il faut que ce soit à tout âge, mon amie, que les jours se suivent sans se ressembler. Hier, à cette même heure, je te racontais les plaisirs d'une fête, tout émue que j'étais encore de la joie que j'avais partagée. Je n'aurais qu'à tourner le feuillet pour relire la description de vingt toilettes et le récit de mille folies que je brûlerais volontiers en ce moment avec ce journal, si toutes mes pensées, écrites pour toi, ne t'appartenaient pas ! Moi-même j'étais tellement émerveillée des jolis reflets de ma robe rose et des tresses brillantes de mes cheveux, que je me suis surprise à te dire : « On m'a trouvée jolie ! » J'étais bien folle hier ; je suis sérieuse aujourd'hui. Si je t'écrivais les réflexions que j'ai faites toute seule, moi qui ai toujours craint de voir la raison venir trop tôt troubler la sérénité de mes jours, tu refuserais presque de me croire ; c'est que je n'avais jamais vu le spectacle encore présent à mes yeux et qui a éveillé dans mon ame je ne sais quoi de profondément triste que les années seules doivent apprendre à sentir.

« Notre vie serait-elle donc à nos joies, ce qu'est un fleuve rapide aux campagnes qu'il parcourt ? Te souviens-tu comme il était paisible à sa source le Rhône, que nous admirions ensemble l'an dernier, et comme plus loin nous le vîmes furieux lorsqu'il entraînait le gazon fleuri de ses bords et les moissons jaunissantes, loin des rives que ses eaux débordées avaient franchies ? Mais je veux que tu saches le sujet de mes sombres pensées.

« Nous sortions ce matin, maman et moi, sans autre but que celui de faire une promenade, lorsqu'à l'angle d'une place nous avons rencontré un convoi ; c'était l'enterrement d'un pauvre. Nous l'avons compris aisément au premier aspect ; personne ne suivait ; quelques pénitents [1], précédés d'une croix, marchaient seuls en psalmodiant avec le prêtre les chants funèbres, et deux hommes portaient sur un brancard un corps recouvert d'un mauvais drap mortuaire qui n'était presque plus noir et qui était tout taché. Je n'avais jamais franchi le seuil d'un cimetière. Maman m'a proposé de suivre à quelque distance le convoi qui venait de passer devant nous. Je n'aurais pu objecter que ma répugnance pour un aussi triste but de promenade, nous prîmes donc la même direction. Tu l'as peut-être vu, le vaste cimetière de notre ville, avec ses grands cyprès qui projettent de si noires ombres sur la pierre ou le marbre des tombeaux élevés par un pieux sentiment à la mémoire de tant de pères si justement regrettés, de mères si long-temps pleurées ? Si tu l'as traversé, tu dois voir encore, car ces souvenirs demeurent empreints dans la mémoire, tu dois voir encore au milieu cette tranchée ouverte dans laquelle la foule se presse chaque jour, non plus la foule vivante, mais la foule des cercueils qui vien-

(1) Ce mot de *pénitent* nous a fait penser que la scène s'était passée dans le midi de la France.

nent se ranger à côté les uns des autres et qui réunissent, pour être detruits ensemble, ceux qui, de leur vivant, ne s'étaient peut-être jamais rencontrés, ou parce que le hasard de leur vie ne l'avait pas voulu, ou parce que la différence de leur position ne l'avait pas permis. Il y là des hommes occupés toute l'année à creuser le sillon que la mort vient combler à chaque heure, et d'autres qui couvrent d'une terre qui a dévoré déjà vingt générations des cercueils blancs encore, et sur lesquels le ministre de Dieu a répandu seulement quelques grains de cette poussière du tombeau. C'est pour ces hommes un métier comme un autre; une affreuse familiarité avec la mort et ses victimes, a tellement endurci leur cœur qu'ils plaisanteraient et riraient, je crois, sur les restes de leurs frères, peut-être sur ceux de leurs parents; c'est horrible à voir! Cet effrayant spectacle frappa nos yeux en traversant le cimetière, car le convoi du pauvre que nous suivions se dirigeait vers l'extrémité de ce vaste champ semé d'herbes vivaces dont la végétation s'accroît à raison de la sève que leur apportent les cercueils. Arrivés sur le bord de la fosse (il me semble que j'y suis encore), un des hommes arracha brusquement le drap noir qui recouvrait le brancard, au moment où le prêtre récitait les dernières prières. Le croiras-tu? Ce corps privé de vie n'était pas renfermé dans une bière; quatre mauvaises planches avaient manqué à cette femme jeune encore, dont le visage, amaigri par les souffrances et les chagrins, et défiguré par la maladie, se montrait à découvert; une mauvaise toile grossièrement attachée enveloppait son corps. Elle avait vécu malheureuse au milieu de sa famille dans la misère, et personne ne lui avait fait l'aumône d'un cercueil pour demeure dernière. Dieu! que cela était déchirant! Les hommes la descendirent sans soin dans le creux que la terre lui ouvrait, et quand un reste de pitié, ou l'usage adopté peut-être en pareil cas, voulut qu' un d'eux détachât le bonnet qui couvrait la tête de la jeune femme, pour lui cacher le visage au moment où on allait jeter sur elle toute la terre amoncelée sur les bords de la fosse et dont le poids me semblait devoir l'écraser, j'ai vu que ses cheveux noirs avaient été coupés, sans doute par une main cupide qui avait trafiqué de cette dernière dépouille, à moins que la plus affreuse misère eût suggéré à ses propres enfants l'horrible idée de les vendre pour avoir du pain, le lendemain de la mort de leur mère. Je me tenais bien près de la mienne; je serrais sa main, et de grosses larmes sillonnaient mes joues pendant cette triste cérémonie dont rien n'effacera jamais le souvenir, car tu le sais, Virginie, la mort a jusqu'à ce jour respecté l'existence de mes bons parents; je n'ai jamais porté des vêtements de deuil, jamais je n'ai eu à pleurer sur une tombe. Pauvre femme qui mourait avant-hier dans un grenier, quand je songeais à ma robe de fête! Pauvre femme à qui manquaient les planches d'un cercueil, lorsque je me réjouissais de ma robe rose! Oh! si tu savais combien je la déteste aujourd'hui cette toilette dont j'étais fière, quand je pense, qu'au prix qu'elle coûte, j'aurais pu garantir de l'horrible contact de la terre cette femme que son poids oppresse. N'est-ce pas, chère amie, qu'il y a dans ce spectacle trop ignoré un sujet d'amères pensées? Que de misères qui se dérobent à nos yeux! que de tristesses inconnues, que de larmes versées dans la solitude, sous un misérable toit ouvert à toutes les intempéries! Que d'agonies déchirantes, plus affreuses que la mort! Aussi je suis sérieuse aujourd'hui, et il me semble que dans les joies que mon âge me réserve, dans les plaisirs que le monde m'offrira, ce triste souvenir viendra de lui-même se présenter à ma pensée comme le squelette voilé qui présidait jadis, dit-on, aux banquets des Egyptiens.

« En quittant le cimetière maman était aussi émue que moi de ce que nous venions

de voir, et vainement nous aurions cherché un autre sujet de conversation; mais je devrais te faire grace de toutes les autres réflexions que cet épisode, unique dans ma vie, m'a suggérées, pour t'épargner une partie de la peine que j'ai ressentie. »

. . . . . .

Ici commençait un autre paragraphe dont la première ligne se trouvait au bas de la page que vous venez de lire. Toutes les impressions de la jeune fille qui l'avait écrite avaient passé de son ame dans la mienne. De nouveau je sortis, non plus cette fois préoccupé du bal, je l'avais oublié ainsi que mes espérances de plaisir, mais je voulais avoir les autres feuilles de ce journal de jeune fille dont un fragment isolé avait ainsi changé le cours de mes idées et anéanti mes plus joyeux projets. A ma demande, qui parut étrange, il fut répondu que vingt personnes avaient successivement emporté les feuillets auxquels je paraissais attacher tant de prix; et je revins chagrin comme si j'eusse perdu ce que je n'avais pu trouver. Puis, mille conjectures, mille pensées contradictoires, sur le sort de ce journal destiné à une amie qui aurait dû le conserver précieusement, envahirent mon imagination. Comment ce fragment se trouvait-il entre mes mains? était-ce un vent orageux qui l'avait enlevé de la table même où il avait été écrit pour le livrer au hasard de la tempête? La jeune fille qui se rendait ainsi compte chaque soir de ses pensées et de ses émotions avait-elle payé, jeune encore, son tribut à la mort, ou bien son amie aurait-elle oublié parmi des objets sans valeur cet écho fidèle d'une jeune ame? Je l'ignore. Il y a peut-être toute une intéressante histoire dans cet incident; si jamais je parviens à la découvrir, je vous la dirai. L'impression que j'en ai conservée est de la nature de celles qui défient les années, car il y a de la tristesse dans les pensées qu'elle fait naître, et la tristesse abonde dans la vie de l'homme; les joies y sont trop rares et trop passagères, pour y laisser des traces plus durables que les rayons d'une fugitive lumière; les orages, au contraire, savent creuser, sur la pente des plus vertes prairies, de profonds ravins au bord desquels un sol fertile et aimé du soleil peut seul donner naissance encore à quelques timides fleurs qui ne semblent s'y épanouir qu'en tremblant.

A. Duplessy.

HALTES D'UN VOYAGEUR.

TROISIÈME HALTE.

UNE SOIRÉE A ROME.

Janvier 1835.

On trouve à Rome comme dans toutes les capitales européennes ce qu'on pourrait appeler un matériel de plaisirs considérable et une classe de la société qui s'en occupe uniquement; mais on trouve à Rome, beaucoup plus qu'ailleurs, de la causerie sans pédantisme, de la religion sans intolérance, et de l'érudition sans morgue. Joignez à ces éléments du sol le charme d'une langue et d'une imagination naturellement brillantes, et vous serez encore loin de comprendre ce qu'est à Rome un cercle bien composé.

D'abord les habitudes sociales sont com

binées de manière à favoriser avec souplesse les studieux et les dissipés. La soirée se divise en deux parties : la première, de sept à neuf heures, appartient à l'intimité, aux *conversazione* d'élite ; la seconde, toute consacrée aux joies mondaines, se prolonge aux feux des bougies et aux bruits de l'orchestre, jusqu'à ce que le plaisir épuisé craigne de se montrer au grand jour, et juge à propos de battre en retraite. Souvent la même maison réunit successivement les deux genres ; les cardinaux, les académiciens se mêlent à la première assemblée, et, se retirant de salon en salon pour céder la place aux quadrilles, se trouvent ainsi reconduits tout doucement jusqu'à la porte qu'ils repassent ordinairement vers dix heures.

Quant aux étrangers, rarement logés de manière à donner des fêtes, ils sont heureux de profiter de la *prima sera* pour se réunir entre eux. Fatigués des excursions du matin, ils aiment à mettre en commun le butin de la journée sans nouvelle fatigue, sans veille, sans effort d'esprit. Ces admirables scènes de Rome, si frappantes qu'elles soient au premier coup d'œil, gagnent encore à cette revue paisible, et, pénétrant par degrés l'admiration des étrangers, descendent ainsi jusqu'au fond de l'âme. Il y a dans les entrailles de ces merveilles un aimant caché, qui agit plus profondément encore sur le souvenir que sur l'impression même.

Notre petit cercle romain recevait de là un charme inexprimable lorsque nous pouvions réunir autour d'une table à thé huit ou dix personnes, liées entre elles par la sympathie des sentiments, animées par la diversité de jugements et de nations.

Un jour, par exemple, nous donnâmes rendez-vous aux plus fidèles pour recevoir dignement monseigneur Mezzofante, qui nous honorait d'une première visite ; c'étaient : l'abbé L***, éminent de cœur et d'esprit, initié par sept années de séjour et de savantes études à tous les secrets de la ville éternelle ; la comtesse R**, née princesse H**. Ses malheurs commencés dès l'enfance, au Temple, sous les yeux de Marie-Antoinette, aggravés par l'ingratitude d'un mari devenu mahométan, par l'infortune de son pays qu'elle avait prévue et prédite, ses malheurs impriment à toutes ses qualités un caractère de haute philosophie qui la rangera toujours à part dans un monde où elle semble chercher des distractions plutôt que des plaisirs. Un peu mâle par sa taille, elle l'est davantage encore par l'énergie de son caractère et de ses principes. L'étude de ses connaissances achève de justifier l'empire qu'elle exerce, avec une espèce de despotisme, sur toutes les personnes qui l'entourent. La marquise de M*** et mademoiselle Adèle de M**, deux rayons de la couronne scientifique et religieuse de leur père, furent aussi des nôtres.

Nous avions tous la même impatience de connaître monseigneur Mezzofante. Nous ne savions ce que nous devions admirer le plus, de son inconcevable supériorité ou de la manière dont il l'a acquise. Parlant quarante-quatre langues mortes ou vivantes, dialectes, patois, avec une égale perfection d'accent, il n'est jamais sorti de Bologne, sa patrie, que pour un voyage à Naples, où l'appelaient sa santé et le désir de connaître quelques Chinois convertis, nouvellement débarqués. Il était arrivé jusqu'à l'âge de trente ans sans plus d'érudition que les autres ecclésiastiques, ses confrères, lorsque le flux et le reflux des guerres de la révolution française vinrent jeter dans sa chère Bologne des débris de tous nos champs de bataille. Vainqueurs et vaincus, tous les soldats blessés recevaient les soins évangéliques de monseigneur Mezzofante ; mais beaucoup, hélas ! n'avaient plus à réclamer de lui que des secours spirituels ; implorant de son ministère une dernière bénédiction, ils lui confiaient l'aveu de leurs fautes dans des langues que Mezzofante ne pouvait comprendre. Le cœur plein des plus touchantes consolations, il restait muet près de la cou-

che d'un soldat breton ou hongrois, et mêlait les stériles pleurs de sa compassion aux larmes des mourants. Dès cette époque, la résolution de Mezzofante fut prise : ni veilles ni travaux ne lui coûtèrent pour se mettre en état de prodiguer dans toutes les langues les trésors de la religion, et Dieu se plut à combler de dons miraculeux ce génie éveillé par la charité.

Son illustration, si bien méritée, ne lui a pas permis de rester à Bologne, et il remplace, depuis deux ans, monseigneur Mai à la bibliothèque du Vatican. Son accueil est plein d'une cordialité qui ne permet ni cérémonie ni compliments. Il est souvent enveloppé d'un grand manteau, qu'il porte sans aucune réminiscence des anciennes draperies romaines.

On doit être frappé d'abord de son extrême bonhomie. La simplicité est son cachet, il le porte en toutes choses; il entama, sans se faire prier, une conversation dont il fit presque tous les frais. On serait tenté peut-être d'attribuer cet empressement à la vanité; il suffit, à mon avis, de l'écouter attentivement, pour se convaincre que cette faiblesse est au-dessous de lui. On voit, à la manière dont il reçoit les éloges, qu'il en fait peu de cas. Il ne les repousse pas avec forfanterie pour qu'on prenne acte de sa modestie, pas plus qu'il ne les provoque. Il en sourit en bonhomme qui remercie d'une politesse, puis il passe outre. Il comprend tout uniment qu'on veut le voir, et il se montre dans ses facultés, car c'est pour cela qu'on s'empresse autour de lui; il se hâte de fournir ses preuves de mémoire dans l'intention complaisante de satisfaire votre curiosité plutôt que son amour-propre; il serait facile de tourner cela en ridicule, mais j'y trouverais de l'injustice et même de l'ingratitude.

A nos premiers compliments sur son admirable prononciation française, il se mit à nous parler de notre littérature, et, sans chercher de transition, sans la moindre finesse de langage, il commença une revue de nos auteurs à partir de Marot, « dont je n'aime pas les principes, ajouta-t-il; c'était un libertin, et on s'en aperçoit trop dans ses écrits. L'homme qui a fixé votre langue, c'est Malherbe; avant lui elle était dans l'enfance; mais *Enfin Malherbe vint.* » On laissa passer cette citation sans la remarquer; il la répéta peu après; alors on se récria sur ce qu'il savait aussi par cœur Boileau, même dans ses passages les moins saillants; il parut content de l'observation, mais uniquement comme un *cicerone* bien aise qu'on apprécie la valeur de ce qu'il est obligé de vous montrer. Il préfère Corneille à Racine, et rend justice à la tendance religieuse que messieurs de Châteaubriand et de Lamartine ont ramenée dans la littérature actuelle. Quant aux autres romantiques, il les compare à l'artillerie *pour le bruit,* on ajouta et pour le ravage, ce qu'il applaudit fort. Comme nous n'aurions pu lui tenir tête en hébreu ou en chinois, nous le fîmes attaquer en allemand par une allemande; avec une égale perfection d'accent, il recommença à peu près la même marche en y joignant un parallèle des deux littératures.

« Les Allemands ont l'infériorité des dates, nous dit-il; ils ne possèdent d'auteurs vraiment classiques que depuis un demi-siècle, et la France en comptait avant Louis XIV. les Allemands sont beaucoup plus savants, Ils le sont trop même. Ils se rappellent souvent plus qu'ils ne sentent, ils amassent dans leurs ouvrages et les fruits de leur imagination et les moindres souvenirs de leur érudition de collége. » Il blâma souvent de ce défaut *Klopstock* qui vous étourdit à force d'entasser les couleurs, comme des enfants qui font tourner un globe. Après des éloges proportionnés à Goëthe et à Kotzebue, il déplora la mort de Schiller. « Il est tombé, dit-il, au moment d'une grande révolution dans son caractère où s'opérait un retour vers la religion; la maturité seule manquait à son génie, il a disparu sur le point de l'atteindre. »

Nous le poussâmes de là en Russie ; ce n'est même point un pas pour cet homme, qui embrasse à la fois les tableaux les plus divers et les idées les plus générales. « On a pu craindre, dit-il, que cette langue éminemment brillante et sonore (il nous en fit comprendre plusieurs exemples) ne fût morte-née par la mode qui ordonnait aux auteurs d'écrire en français ; mais j'ai déjà pu changer d'opinion à cet égard ; tout en écrivant aujourd'hui le russe, ils sont même épris d'un vif sentiment de nationalité. »

Nous le fîmes, à la fin, causer sur les personnages illustres qui l'ont visité.

« Lord Byron fut très aimable pour moi, nous dit-il, » mais il n'ajouta pas qu'il en avait reçu le titre si bien trouvé de *cicerone* de la tour de Babel. Il s'exprimait dans le plus élégant anglais, et se plaisait à parler des classiques anciens, « que j'aime beaucoup, me répétait-il, quoiqu'on me représente comme un iconoclaste effréné. » Mezzofante nous conta aussi ses entrevues avec madame de Staël et M. Schlegel, qu'il ne séparait guère. Il semblait faire beaucoup plus de cas du second qui a beaucoup aidé la première, prétend-il, dans son ouvrage sur l'Allemagne. « Je trouvai qu'elle s'exprimait avec une grande facilité, mais pas toujours une aussi grande bonté. Elle a fort mal parlé de mes compatriotes bolonais, qui l'avaient supérieurement accueillie. Quant à moi, elle me demanda presque en m'abordant : Quel âge me supposez-vous ? — J'éprouve un grand embarras, madame, à vous répondre ; en vous voyant, on vous croirait jeune, et la renommée de vos ouvrages doit faire présumer que vous vivez depuis des siècles. »

Mezzofante se retira de fort bonne heure pour regagner le Vatican, mais il nous occupa long-temps après son départ. Nous revînmes sur la singulière question de madame de Staël. Si elle avait pour but d'apprendre comment les cénobites italiens tournent les compliments, elle dut être contente.

Le marquis de M*** voulut à ce propos nous raconter ses relations avec madame de Staël, elles méritent d'être retenues.

Séjournant à Genève, nous dit-il, et connaissant toute la liaison de la châtelaine de Coppet avec son cousin le duc M**, il crut devoir lui offrir ses hommages ; il demanda à un bon habitant de Genève s'il voulait bien lui servir d'introducteur, et le citoyen suisse témoigna par son zèle combien il serait flatté de se voir compagnon d'un aussi grand seigneur. Dès le lendemain, ils se mirent en route et madame de Staël reçut avec les égards les plus empressés le cousin du duc M** ; elle voulut aussitôt, en habile maîtresse de maison, mettre le marquis à son aise, et lui offrir l'occasion d'exprimer un enthousiasme auquel son amour-propre était habitué en pareil cas. « Je dois vraiment, lui dit-elle, bien des remercîments à ma Corinne, qui vous aura peut-être inspiré l'idée de consoler une pauvre proscrite comme moi.—Non, madame, non pas du tout, car je n'ai jamais lu Corinne. Je vais même vous étonner bien davantage ; je ne la lirai jamais et souhaiterais que chacun en fît autant. Qu'il y aurait moins de désordre dans le monde si cette sorte de littérature, ennemie de tous vrais principes, n'eût jamais existé ! »

Ici une tirade sur le danger des romans et le crime de leurs auteurs vis-à-vis de la société.

La mère de Corinne, encore plus piquée que déconcertée, crut sans doute donner une leçon sévère au marquis en lui répondant :

« Ne serait-ce pas, monsieur, se montrer rebelle à la volonté de Dieu que de laisser éteindre ses dons dans l'oubli ? N'y a-t-il pas des faveurs qui obligent, et une personne douée d'imagination ne doit pas plus refuser de s'en parer, que vous, monsieur, né M*** vous dispenser d'être preux chevalier, galant et modèle de courtoisie.

— Toute comparaison cloche, et vous me

le prouvez bien, madame, car tout en vous remerciant de ce que vous voulez bien dire d'obligeant à mon nom, je vous répondrai que je ne puis pas m'empêcher d'être né M***, tandis que ceux qui n'ont qu'une démangeaison au bout des doigts ne sont pas du tout obligés de la satisfaire. »

La conversation se prolongea ainsi une demi-heure, le marquis y mit fin en disant à madame de Staël :

« Pour vous prouver cependant que nous ne sommes pas ennemis, je vous demanderai un verre d'eau et le boirai à votre santé avant de prendre congé de vous. » Après ce frugal repas il fit ses adieux et partit.

Pour le bon Suisse, pétrifié de cette scène inattendue, il remonta machinalement en voiture avec son *inséduisible* compagnon, et n'avait pas encore retrouvé la parole quand ils rentrèrent dans l'enceinte de la ville docte et littéraire par excellence.

Mademoiselle Adèle de M**, reportée en Russie par la conversation de Mezzofante, était restée distraite et attachée aux émotions d'enfance qu'on venait de lui rappeler. Elle chercha à les épancher en nous parlant de son père, de ses habitudes, de ses travaux, avec cette tendresse qui ne s'est jamais démentie ni pendant la vie ni après la mort. Les vertus du comte de M** n'ont pas besoin d'autre panégyrique que le culte voué à sa mémoire par sa famille et ses amis.

La comtesse R** avait eu l'honneur d'être comptée parmi ces derniers ; aussi se joignit-elle à mademoiselle Adèle de M** et à madame de M*** ; puis, par une transition naturelle, après avoir admiré le génie religieux du vrai philosophe, elle déplora les erreurs du dernier siècle.

« J'ai eu, nous dit-elle, dans ma famille, un exemple bien frappant d'une de ces révoltes de l'orgueil humain heureusement suivie d'une éclatante conversion ; c'est une histoire bien propre à enterrer une soirée, ajouta-t-elle en souriant. » Et nous la priâmes tous de la raconter.

« Un de mes ancêtres, le prince Lubomirski, surnommé le Salomon de la Pologne, élevé au faîte de tous les honneurs auxquels il pouvait prétendre, voulut alors nier son Dieu et son ame, pour se livrer sans frein à toutes les jouissances dont il était entouré ; après avoir proclamé le néant de l'autre vie, il voulut étendre le bienfait de cette découverte et commença sur cette thèse un grand ouvrage auquel il consacrait tous ses soins.

« Cette application m'épuise, se dit-il un matin, et j'ai besoin de prendre l'air ; mon imagination obsédée demande le repos. » Il sortit, parcourut à pied les solitaires allées du parc ; il marchait avec agitation, fuyant sa propre pensée, et poussa la promenade au-delà des limites ordinaires. Il rencontre une vieille femme chargeant un âne de feuilles sèches et de branches mortes qui tombaient, par une belle journée d'automne, des futaies du parc.

« Le prince, peu habitué à de pareils tête-à-tête, voulut s'en amuser dédaigneusement une minute, et demanda à la vieille femme : « Que fais-tu là ?

— Excusez-moi, mon bon seigneur, je ramasse ces feuilles sur lesquelles vous ne voudriez pas marcher, pour former un lit à mes pauvres enfants, et ces branches les réchaufferont un peu durant l'hiver qui approche.

— N'avez-vous donc point de métier, brave femme ?

— Hélas ! mon bon seigneur, mon mari soutenait seul toute sa famille ; j'ai eu le malheur de le perdre, et il ne me reste pas même de quoi payer une messe pour le repos de son ame.

— Tenez, voilà de quoi en faire dire plus d'une ; et il lui jeta plusieurs pièces d'or. »

« Puis il retourna sur ses pas, peu attentif aux bénédictions de la vieille. Cependant il marchait plus calme ; l'air lui devint plus

léger et plus frais, ses idées reprirent leur cours habituel, et il rentra dans son palais.

« Les nombreux domestiques attentifs à son moindre signe, les gardes qui veillaient à sa porte avaient ordre de respecter ses méditations. Le soir du même jour, tandis que dans la plus forte ardeur du travail il soulevait sa tête fatiguée, il aperçut un paysan debout, immobile près de son bureau.

« Que fais-tu là? qui t'a permis d'entrer? s'écrie le prince irrité; et il agite violemment sa sonnette pour reprocher à ses gens une pareille négligence dans leur service.

« Ceux-ci, accourus en toute hâte, se justifient en protestant qu'ils n'ont rien vu, et l'on eût dit une apparition; car on ne retrouva nulle trace de l'audacieux qui était venu troubler le prince Lubomirski.

« Le lendemain il reprit son travail accoutumé et fut interrompu de la même manière par ce muet et insaisissable visiteur.

« Cette fois le prince n'appela point ses gardes.

« Le jour d'après il se remit encore à son ouvrage favori; mais l'heure du travail fut encore l'heure d'une troisième apparition. Pour cette fois il jeta sa plume loin de lui, et recueillant toutes les forces de son esprit, repassant les deux mains sur son front et sur ses yeux, il se lève et marche droit vers le paysan.

— Qui que tu sois, malheureux, que viens-tu chercher?

— Arrêtez, Monseigneur, je viens vous rendre service; je suis le mari de la veuve que vous avez secourue hier. Délivré par la prière, j'ai demandé à Dieu la grace de payer votre bienfait par ces mots : « L'ame est immortelle. »

« L'homme qui avait ainsi parlé disparut, et le prince Lubomirski, appelant toute sa famille, déchira devant elle ses papiers.

« Ces morceaux déchirés existent encore, précieusement transmis de génération en génération. L'oraison funèbre du prince Lubomirski fut prononcée dans la cathédrale de Varsovie par un jésuite, qui répéta en chaire toutes ces circonstances; il les tenait du prince même, et elles ont été consignées dans le livre généalogique des premières familles de Pologne. »

Nous remerciâmes tous la comtesse de cette anecdote digne de devenir historique, car elle intéressera ceux-là même qui, niant toute intervention visible de la Divinité parmi nous, seront obligés de convenir alors que le génie du Salomon de la Pologne, poursuivant de toutes ses forces les preuves du matérialisme, fut conduit par ses propres méditations à cette vérité, qui lui apparaissait comme un fantôme :

L'ame est immortelle.

Le vicomte Alfred DE HUSSIÈRE.

ARTS D'UTILITÉ ET D'AGRÉMENT.

LES ENTREMETS SUCRÉS.

« Quoi! chère maman, tu me permets de célébrer les fêtes de Pâques avec mes amies, par un joli goûté?

— Oui, Georgine, mais à condition que tu l'ordonneras et le disposeras toi-même.

— Bien! bien! j'y mettrai des blancs-manger, des gelées à la rose, des fromages bavarois. Oh! je régalerai bien ces demoiselles, tu verras!

— Un moment, ma chère; les plaisirs ne

sont qu'un accessoire dans la vie, et ne doivent pas nuire aux choses essentielles, le bien-être de l'intérieur, l'instruction, la bienfaisance. Or, ta collation ainsi ordonnée dépasserait de beaucoup la somme que je peux raisonnablement y consacrer.

— J'offrirai donc seulement des fruits, des gâteaux de feuilletage.

— C'est bien peu, grace aux progrès de l'art culinaire.

— Comment donc faire? s'abstenir ?

— Ce serait dur.

— Oh ! oui... »

Le front baissé, l'index replié sous ses lèvres, Georgine réfléchit; puis regardant sa mère : « Bonne maman, dit-elle, tu ne me présentes pas sans doute ce tableau pour m'affliger, pour me retirer ta promesse ; tu as une arrière-pensée.

— Crois-tu ?

— Oui, oui; ton sourire gracieu me le prouve, et ma confiance encore plus.

— Tu devines bien ; je veux que tu composes ton goûté d'entremets délicats, recherchés, mais non dispendieux, et à cet effet tu les prépareras.

— Moi ! grand Dieu ! comment m'y prendrai-je? tu me guideras donc?

— Oui, ma fille, ou plutôt ton maître en cuisine sera ta bonne maman, car dans les leçons que nous donnons à nos enfants, nous répétons celles de nos mères. Ainsi l'amour maternel anime et renouvelle les saintes joies de l'amour filial... »

Ici madame Falban s'arrête, imprime un long baiser sur le front de sa fille, jouit de sentir les vifs battements du cœur qui se presse sur le sien, puis l'œil un peu humide, elle reprend d'un ton enjoué : « Allons à l'office !

« Il n'est pas facile, Georgine, de dire comment furent inventés les entremets sucrés. Leur base, les crèmes ordinaires, ce mélange de lait, de jaunes d'œufs, épaissi avec un peu de farine, rendu plus agréable par l'addition du sucre, d'un parfum, a dû être en usage chez les peuples pasteurs qui substituaient, dans le laitage, le miel au sucre encore inconnu. Nous sommes sûrs de cette substitution chez les Hébreux, car nous savons qu'ils donnaient aux nourrissons du lait miellé, et qu'en parlant du messie-enfant, de l'*Emmanuel, Dieu avec nous*, les prophètes disent : « *Il mangera de la crème et du miel.* » Dans leurs longs et somptueux repas, les Athéniens servaient une bouillie de lait et de farine de sesame, à laquelle on ajoutait le miel renommé du mont Hymette.

« Les crèmes simples ont fait long-temps l'honneur, les délices de nos mères, et même, dans nos petites villes, dans nos provinces reculées, les *œufs à la neige*, les *crèmes brûlées*, les *crèmes blanches* semées de *nonpareille* sont encore en grande vénération. Nous repoussons ces plats comme vieillis, mais ils n'en sont pas moins le point de départ des élégants entremets qui couvrent nos tables parisiennes.

« La propriété de coagulation qui distingue l'albumine ou blanc d'œuf, mirent les ménagères sur la voie des mets collés et moulés ; elles employèrent le pied de veau, puis la colle de poisson ou *ichtyocolle*. Ce fut le signal d'une véritable révolution. Les crèmes prirent alors une consistance, une grace de formes qui offrirent bientôt dans les gelées d'entremets la plus heureuse application. Mais avant de nous en occuper, arrêtons-nous un peu sur les *crèmes fouettées*, sur les *crèmes pâtissières*.

« Tu sais qu'en frappant vivement de la crème fraîche avec une fourchette, quelques brins d'osier, ou mieux de bois, on obtient une mousse légère, d'un goût si suave, d'un aspect si gracieux que, crainte de compromettre son autorité, la mode a jugé à propos de l'admettre indéfiniment : seulement elle conseille d'en colorer une partie en rose, et d'ajouter (le tout avant de fouetter) un peu de gomme adragant pulvérisée, afin que la pyramide crémeuse, ferme, élevée,

présente souvent deux faces distinctes, l'une blanche et l'autre rosée. La mode a eu parfaitement raison, ce qui ne lui arrive pas toujours.

« Quant aux *crèmes pâtissières*, ainsi nommées parce qu'elles remplissent les *charlottes*, les *croustades*, les *casseroles de riz*, et autres mets recherchés, elles ne sont pas beaucoup plus difficiles qu'une crème ordinaire; c'est en effet une crème de ce genre, fort épaisse, à laquelle on ajoute trois onces de beurre frais *cuit à la noisette*, (c'est-à-dire légèrement coloré après avoir été fondu sur un feu clair), et quatre onces de macarons doux pilés, parmi lesquels se trouvent quelques macarons amers.

— Ce début-là m'encouragerait, dit Georgine; mais les gelées, maman, les gelées! ces belles gelées transparentes comme le cristal, tantôt d'une éclatante blancheur, d'un jaune d'or, d'un rose tendre; tantôt figurant des colonnes, tantôt l'intérieur d'un fruit; tantôt laissant apercevoir dans leur brillant tissu des fraises, des amandes disposées en cercles, en étoiles... C'est superbe! et vraiment de tels résultats sont bien propres à faire redouter les procédés qui les produisent.

— Si La Fontaine était là, ma fille, il ajouterait quelques mots à sa charmante fable du *Chat et de la Souris*, et te dirait qu'il ne faut juger sur la mine, ni les hommes, ni les mets. Tu vas voir que ces fameuses gelées ne donnent pas plus de peine que les modestes crèmes dont je viens de te parler. Mais songeons d'abord à la matière collante qui va opérer si aisément ces merveilles gastronomiques.

« Voici trois espèces de colle. La colle de poisson, que l'on prépare sur les bords de la mer Caspienne avec la vessie aérienne des esturgeons, du grand esturgeon principalement qui, par ce motif, a été lui-même nommé *Ichtyocolle* [1] comme la colle qu'il fournit presque exclusivement, quoique plusieurs de nos poissons d'Europe puissent entrer en concurrence avec lui. L'ichtyocolle est incolore, presque insipide, excellentes conditions pour fournir des gelées d'une grande blancheur, pour recevoir les aromes; mais elle est coûteuse, et lorsqu'il s'agit de gelées colorées, il vaut mieux employer la *colle d'écaille* d'un prix beaucoup moins élevé. Cette colle, fabriquée à Lyon depuis peu d'années, est de couleur un peu jaunâtre, en tablettes minces et transparentes. A la nuance près, elle donne des produits exactement semblables à ceux de l'ichtyocolle russe. Il faut en dire autant de la *Gélatine-Grenet* ou *Grenetine*, inventée il y a environ deux années, par M. Grenet, de Rouen, dont elle porte le nom.

« La pensée doit toujours diriger le bras, en cuisine comme en toutes choses. Aussi, ma chère, avant de toucher à l'une de ces substances, rendons-nous compte de son emploi. La gelée qu'elle doit produire sera-t-elle mise en petits pots de porcelaine, dans une coupe de cristal, ou dans un moule de fer-blanc pour être renversée ensuite. Les deux premiers cas exigent seulement deux parties de colle de poisson sur cent parties de gelées, c'est-à-dire une once pour une pyramide ordinaire de neuf petits pots, pour une coupe de grandeur usuelle. Si tu fais usage des deux autres colles, il faut presque doubler la dose. Cela sera sous-entendu dorénavant. Si la gelée est en moule, tu mettras une once deux gros, s'il s'agit de liqueur, et deux gros en sus, s'il s'agit d'une infusion de fleurs, d'un jus de fruit. Selon Carême, célèbre législateur en friandises, ce supplément de colle se perd dans la clarification, et a pour but de laisser net l'once de colle qui suffit généralement à une gelée d'entremets. Tu auras égard d'ailleurs à la dimension du moule.

« Notre petit travail culinaire, qui n'est certes rien moins que pédant, va pourtant demander conseil à la météorologie, à la science

(1) *Ichtyocolle*, formé de deux mots grecs, qui signifient *poisson, colle*; poisson à colle.

géographique. Quand la première fait prévoir un temps humide, pluvieux, surtout en été, notre humble instruction indique l'addition d'un sixième de colle. Selon les lois de la seconde, la gelée préparée à Marseille, celle dont on se régale à Douai, demanderont, l'une plus, l'autre moins de colle que les gelées servies à Paris.

« Ces observations sont fort importantes, mon enfant, car si la gelée a trop de colle, elle est dure, pâteuse, détestable en un mot; si elle n'en a pas assez, elle est délicate, mais elle ne peut retenir les formes du moule; elle s'affaisse, s'écarte, se répand même sur la nappe, au grand regret de la maîtresse de maison. Comme on démoule au moment de servir, le mal est sans remède. Le soupçonne-t-on, il faut faire fondre la gelée, ajouter du sirop de colle ou de l'eau, selon le cas; mais tu vois quel ennui, quelle perte de temps, de combustible et d'arome!

« Prenons donc bien nos mesures, ma bonne amie, car si nous sucrons également la gelée de fleurs, de fruits acides, de liqueurs déjà sucrées, de sirop aromatisé plus sucré encore, là il y aura insuffisance, ici il y aura fadeur. Carême, qu'il est toujours bon de prendre pour guide, met une livre de sucre dans une gelée au verjus, et dix à douze onces dans les gelées à l'anisette, au marasquin.

« Ces préceptes s'appliquent à tous les mets collés, gelées ou crèmes.

« La quantité de colle déterminée, multipliée suivant le nombre des entremets à préparer (car il est économique de faire tout à la fois), tu la casses en petits morceaux et la mets tremper dans l'eau froide, jusqu'à ce qu'elle soit bien amollie et gonflée, ce qui exige dix à douze heures, pendant lesquelles tu changeras l'eau deux ou trois fois (préliminaire inutile pour la colle-Grenet). Tu mettras alors sur le feu, tu feras bouillir, et la dissolution étant complète, tu laisseras un peu refroidir; puis tu ajouteras le sucre et du blanc d'œuf battu dans un peu d'eau gélatineuse. Il ne te reste plus qu'à replacer le tout sur le fourneau, et à y verser, au moment d'une seconde ébullition, quelques parcelles d'acide tartarique, économique et commode substitution dont nous aurons encore besoin. Passe à travers un linge; c'est bien : voici un bon sirop de colle que nous mêlerons tiède avec l'arome projeté. Tu peux aussi, avant de le passer, t'en servir pour faire infuser des fleurs, de la vanille, etc.

« Si tu fais l'infusion à part, si tu exprimes le suc d'un fruit, ne les étends pas; tu seras toujours à même d'ajouter de l'eau. D'ailleurs, pour ne point te tromper sur la quantité du liquide, tu devras reconnaître, en le remplissant d'eau, la capacité du moule ou du vase dont tu veux te servir, puis tu compareras à cette eau d'essai, la quantité que produiront le sirop de colle et le liquide aromatisé. Comme je te l'ai dit, avec de l'eau tu combleras la différence. Est-ce que ta frayeur ne se calme pas un peu?

« Quant aux parfums, tu n'as que l'embarras du choix entre les infusions de fleurs, telles que violette, rose, jasmin, fleur d'oranger, etc.; les feuillages odorants, comme la menthe, l'angélique, le thé; les jus de fruits, tels que citrons, oranges, fraises, cerises, abricots, raisins et tant d'autres; les liqueurs de table, telles que vin de Champagne, punch, anisette de Bordeaux; enfin tous les sirops, d'un usage encore plus facile et plus simple, puisqu'il suffit de les mêler avec la dissolution aqueuse d'ichtyocolle.

« Et les substitutions d'aromes qui épargnent à la fois le temps, la peine et l'argent, qui font d'une gelée de luxe un aliment à bon marché! Exemple : gelée au citron. Une solution d'acide citrique remplace le suc de huit citrons, dont le parfum se donne à l'aide de quelques gouttes d'essence de ce fruit versées sur un morceau de sucre. Pour la gelée d'orange, même procédé; seulement on emploie de

l'acide tartarique et du sucre frotté sur le zeste d'une ou deux oranges.

« Il existe encore un moyen plus économique, plus prompt d'imiter ces deux aromes. Il consiste à recueillir dans un flacon d'esprit de vin bien bouché, l'une ou l'autre écorce de ces fruits, et de joindre au mélange de sirop gélatineux et d'eau acidulée, quelques gouttes de cet odorant alcool.

« Il est nécessaire de fortifier le parfum des fleurs doucement suaves, des fruits délicats par l'addition d'un parfum analogue. Ainsi, aux trente roses effeuillées, infusées dans l'eau bouillante, on ajoute un demi-verre d'eau de rose; au thé, autant de kirch-wasser; aux fraises, le jus de deux citrons, etc.

« Il importe encore de n'employer pour la préparation des gelées, ni vase de cuivre étamé, ni cuillers d'étain. Le contact de ces métaux détruit ou flétrit les couleurs.

« On renforce la teinte naturelle des fleurs, des fruits, des liqueurs de table dans les gelées, comme on renforce leur parfum. Ainsi le safran, cette plante presque tinctoriale, assaisonnement dans le midi, et médicament dans le nord, donne la nuance désirée aux préparations, à l'orange, au cédrat. Ainsi la cochenille, cet insecte du Mexique, si intéressant et si curieux[1], colore en joli rose les gelées de cerises, de grenades, de roses, anime la couleur de la gelée à la violette. L'une et l'autre teinture s'emploient en infusion, à très faible dose.

« Une teinte vert-pâle sied bien aux préparations à la menthe, aux anis, aux pistaches : nous l'obtiendrons avec infiniment peu d'*essence d'épinards*. C'est tout simplement l'eau verte qu'on trouve encore en pressant avec force des épinards déjà égouttés et hachés. Le sucre cuit au caramel fort adouci nous fournira des nuances de brun-clair, utiles pour les entremets aux avelines, au café.

« Après avoir réuni le sirop collé, l'arome, la teinture, tu mêleras bien le tout, en tournant doucement avec une cuiller d'argent, puis tu verseras dans le moule ou dans le vase choisi. La gelée est faite alors : place-la maintenant au frais, soit dans une terrine d'eau froide, soit dans la glace, ce qui vaut mieux ; la glace accélère la coagulation, et rend d'ailleurs cet entremets plus délicat. En ce cas, il suffit de trois ou quatre heures.

« Tu es inquiète, n'est-ce pas, de voir ta gelée dans ce moule? Il te semble qu'elle n'en sortira jamais nette. Rassure-toi. Plonge-le dans cette eau chaude où je ne puis tenir la main qu'avec effort. C'est cela; retire promptement le moule; renverse-le sur un plat. Eh bien! Georgine, es-tu contente? Mais voici un peu de gelée fondue coulée dans le plat ; aspire-la avec un tuyau de paille.

« S'il t'arrive de manquer la transparence d'une gelée, de n'avoir pas assez de temps pour préparer une gelée ordinaire, tu en feras une *gelée mousseuse* ou *fouettée*. A cet effet, après l'avoir fondue, dans le premier cas, tu la battras comme un blanc d'œuf; et quand tu verras la mousse que produit cette opération, toute semée de petits globules de la grosseur d'une tête d'épingle, tu mouleras vite, car si tu diffères quelques moments, la gelée trop épaissie ne prendra plus les formes du moule.

— Et les gelées qui représentent un fruit, et les *gelées en rubans* et les *gelées en macédoine?*

— Pour obtenir la première, vide par une petite ouverture une orange, un citron, remplis-les de gelée liquide appropriée, et ferme bien l'ouverture. La veux-tu plus agréable encore? A l'instant de servir, coupe avec un couteau bien tranchant ces fruits en quatre quartiers, et dresse-les sur une serviette damassée avec des feuilles de laurier-amande.

« Pour imiter des rubans frais et gracieux, dispose dans un moule uni une certaine quantité de gelée à la rose ; fais-la promp-

(1) C'est avec cet insecte qu'on fait l'éclatante teinture qui donne la couleur *écarlate*

tement coaguler dans la glace ; verse sur cette première couche une égale quantité de gelée très blanche au jasmin, et, quand celle-ci sera prise, fais-lui supporter une couche de même épaisseur, en versant de nouveau autant de gelée à peine verte. Enfin, pour la *macédoine*, arrête-toi à la première couche coagulée de gelée très blanche, et dispose dessus, d'après un dessin élégant et régulier, des fraises, des pistachés, des lardons d'angélique, des zestes de fruits confits, des amandes mondées. Achève de verser le reste de la gelée dont la transparence laissera pleinement admirer la grace de ce dessin, la variété de ces couleurs. Dans une gelée rose tu peux te borner aux pistaches, dans une gelée verte, aux amandes.

« Maintenant, ma fille, d'après les principes précédents, employons, à la dose de huit ou dix gros, le sirop de colle à préparer une *crème renversée*. Dans quatre verres de lait bouillant, mets le parfum, puis la couleur et le sucre après refroidissement ; passe cette infusion lactée et fais-la servir à délayer peu à peu dix jaunes d'œufs ; mets cuire sur un feu modéré en remuant toujours jusqu'à ce que la crème soit liée. Laisse-la tiédir alors, ajoute la colle, remue et moule à l'ordinaire. Voici la crème collée que Carême a vainement nommée *crème française*. La *crème renversée* prévaut, comme le nom de *charlotte russe*, donné malgré lui au délicieux entremets dont il fut l'inventeur et qu'il avait désigné sous le titre de *charlotte parisienne*. La gloire a ses déceptions dans l'office comme partout, et M. Carême s'en plaint avec amertume.

— Qu'il se plaigne de son nom plutôt ; Carême ! lui ! chaque fois que tu dis M. Carême, ma pensée répond : M. Carnaval.

— Quoi qu'il en soit du fameux Carême, conformons-nous docilement à ses avis à l'égard des *crèmes-plombières*, *fromages bavarois* et *blancs-manger* que nous destinons à ton goûté d'amies.

« Si tu retranches deux jaunes d'œufs à la crème française et les remplaces par une cuillerée de farine de riz ; si, en diminuant d'un verre la quantité de lait prescrit, en faisant cuire plus long-temps, tu donnes à cette préparation une consistance de crème pâtissière ; si tu substitues à l'action de la colle celle de la glace, et qu'au moment de servir tu parfumes, tu mêles à cette crème glacée une assiette de crème fouettée, tu auras alors la *crème-plombière* propre à dresser en pyramide dans une coupe, un biscuit creux, etc.

« Tu peux varier cette crème en retranchant la moitié des huit jaunes d'œufs, puis en y mêlant avec la crème fouettée, une marmelade de pêches ou d'abricots. Tu peux encore l'aromatiser avec le suc de dix onces de framboises, et semer régulièrement avec les plus belles la surface du rocher que cette crème représentera.

« Si à une crème collée tu ajoutes, avant la coagulation, un tiers environ de crème fouettée ; que tu mêles bien le tout en remuant doucement quelques minutes ; que tu moules vite après ce mélange, tu as le *fromage bavarois*, un de nos entremets les plus exquis.

« Quant au *blanc-manger*, qui, par la forme et la blancheur ressemble aux cremes renversées, c'est véritablement une gelée au lait d'amandes ; lait que tu peux avantageusement remplacer, faute de temps, par un mélange à parties égales de lait et de sirop d'orgeat. Tu apprécieras cette expeditive substitution, quand tu sauras que pour préparer le lait amandé, il faut d'abord faire macérer les amandes pendant vingt-quatre heures dans l'eau froide, les monder de leur pellicule, les piler ensuite en ajoutant de temps en temps une cuiller d'eau ; que, lorsqu'elles sont ainsi réduites en pâte, on les délaie avec trois à quatre verres d'eau, que l'on passe ce lait d'amandes et qu'on le mêle enfin au sirop gélatineux qui contient alors une once quatre gros de colle. Le blanc-

manger d'ailleurs se termine comme toutes les autres gelées : en dépit de son nom, il peut être coloré, parfumé, et même, comme elles, se rouler en rubans variés. »

Eh bien! mesdemoiselles, cet article écrit sur le fourneau vous plaît-il autant qu'à Georgine? Je ne l'espère pas, et néanmoins je prétends que vous le lisiez.... que vous le mettiez en pratique. C'est là que je vous attends. Quand, un jour de cérémonie, au second service, vous verrez couvrir la table de vos parents des mets exquis dont cet article donne l'économique recette, et que vous aurez su préparer, ou tout au moins diriger, alors, avant d'avoir charmé votre goût, les mets auront charmé vos cœurs, et vous me remercîrez d'avoir un peu trempé ma plume dans la crème.

Mme Elisabeth Celnart.

HISTOIRE.

SOUVENIRS DU MOIS DE JUILLET.

Juillet était le *cinquième* mois de l'année de Romulus qui l'avait appelé *quintilis*. C'est Marc-Antoine, qui, étant consul, le nomma *Julius*, en l'honneur de Jules-César, né le douzième jour de ce mois.

A Rome le premier jour de *juillet* était celui où commençaient et finissaient les baux des maisons.

Le sixième jour, veille des nones, on célébrait la fête de la *Fortune féminine*, que la mère et la femme de Coriolan avaient fondée après qu'elles eurent obtenu de lui la paix et le salut de Rome.

Les anciens représentaient le mois de *juillet* sous la figure d'un homme nu, les cheveux entrelacés d'épis et de tiges, les membres hâlés par le soleil, et portant un panier de mûres, fruit qui mûrit et se colore sous le signe du lion.

C'est vers le milieu de *juillet* que s'opère l'inondation du Nil qui fertilise l'Égypte.

En *juillet* 1740, les chaleurs furent si grandes en Suisse, que les sommets de plusieurs montagnes, couverts de glaces qui semblaient éternelles, furent mis à découvert et que les glaciers fondirent.

L'histoire, dans le mois de *juillet*, est féconde en révolutions, événements et batailles qui ont souvent décidé du sort des empires. En France, un exemple récent vient à l'appui de cette remarque ; c'est en *juillet* que s'est accomplie la révolution de 1830.

2 *juillet* 1315, Louis X, dit le Hutin, établit les messagers, d'où sont ensuite venues les messageries.

C'est à l'érection des universités qu'est dû ce mode de transport, de nos jours si utile au public ; le grand nombre d'étudiants qui s'y rendaient des différents pays, pour s'instruire dans les sciences et dans les arts libéraux, fit naître l'idée de créer des moyens de correspondance entre les professeurs, les étudiants et leurs familles, et d'établir un mode de transport pour conduire les élèves aux lieux de leurs études. Le public adopta bientôt ce moyen, avec d'autant plus d'empressement que les messagers étaient responsables de leur conduite envers les recteurs de l'Université et envers les procureurs des nations ; et qu'ils s'acquittaient très fidèlement de leurs obligations. Aussi devinrent-ils les seuls messagers d'état, portant les lettres, les paquets, les hardes, et voiturant toutes sortes de personnes.

C'est l'Université de Paris, la plus ancienne de l'Europe, qui donna naissance à l'établissement des messagers, ainsi que le démontre la charte de Louis-le-Hutin; aussi jouit-elle seule long-temps (jusqu'en 1719) des produits de cette industrie. En 1756 les messagers royaux furent institués. Vingt ans plus tard, le droit d'établir des messageries, fut déclaré prérogative royale; mais enfin cette industrie est rentrée dans le domaine public, et toute personne a maintenant le droit de créer des voitures publiques.

Il est à remarquer que ce n'est que depuis cette faculté que ces moyens de transport ont acquis les perfectionnements qui rendent les voyages si faciles.

Pendant des siècles, les voitures étaient lourdes, de structure incommode, ne parcourant que dix à quinze lieues par jour, et s'arrêtant tous les soirs. Aujourd'hui leur forme est améliorée, les voyageurs y sont placés assez commodément, le trajet est rapide, et, bien qu'on n'ait pas atteint encore, en ce genre, le degré de perfection auquel on est parvenu en Angleterre, on est en grande voie d'amélioration, et ce bénéfice est dû à l'abolition du monopole qui paralyse tout ce qu'il touche.

3 *juillet* 1437. Représentation du *Mystère de la Passion*, à Metz.

« L'an 1437, le 3 juillet, dit la chronique « de cette ville, fut fait le jeu de la Passion, « en la plaine de Veximel, et fut fait le parc « (le théâtre) d'une très noble façon, car « il étoit de neuf siéges (étages) de haut; « et fut Dieu, un sire appelé Nicole, curé de « Saint-Victour de Metz, lequel fût presque « mort en la croix s'il n'avoit été secouru; et « convint qu'un autre prestre fût mis en « la croix pour parfaire le personnage du « crucifiement pour ce jour, et le lendemain « ledit curé de Saint-Victour parfit la ré- « surrection, et fit très hautement son per- « sonnage, et un autre prestre qui s'appelloit « messire Jean de Nicey, fut Judas, lequel fut « presque mort en se pendant, car le cœur « lui faillit, et fut bien astivement dépendu.»

Ce n'étaient pas toujours des pélerins qui remplissaient les rôles dans ces drames informes, origine de nos chefs-d'œuvre dramatiques; la troupe se composait indistinctement d'hommes de lettres, de magistrats, de jurisconsultes; à Grenoble, où les directeurs de ces spectacles étaient choisis parmi les premiers magistrats de la ville, il arriva que dans une circonstance solennelle un noble personnage chargé du principal rôle refusa de le jouer après l'avoir accepté d'abord; ce refus se conçoit, quand on songe que le rôle de Jésus-Christ contenait quatre à cinq mille vers, que la représentation durait plusieurs jours de suite et que l'acteur, devant être accablé de coups et attaché sur la croix, courait risque de la vie, ainsi qu'on vient de le voir à propos de la représentation à Metz.

Aujourd'hui, qu'on cherche avant tout et par-dessus tout la vérité dramatique, finira-t-on par arriver à cette perfection d'exactitude? Hélas! après ce qu'on a osé déjà, on pourrait s'y attendre, si le bon goût du public ne repoussait, à la fin, ces atrocités dont on a voulu lui faire un plaisir.

15 *juillet* 1763. Curieuse expérience d'un physicien anglais.

Ce physicien s'avisa de tailler en lentille un morceau de glace (eau gelée) de neuf pieds neuf pouces de diamètre et cinq pouces d'épaisseur; il l'exposa aux rayons du soleil, et au moyen de cette lentille, de nouvelle espèce, il parvint à enflammer, à sept pieds de distance, de la poudre, du papier et d'autres matières combustibles.

La glace acquiert souvent la dureté de la pierre. On sait que pendant l'hiver de 1740, qui fut très rigoureux, on construisit à Saint-Pétersbourg un palais de glace qui avait cinquante-six pieds de longueur et d'une architecture élégante et régulière. On fit aussi six canons avec leurs affuts entière-

ment en glace ; les canons étaient du calibre de trois livres de balles ; mais on ne les chargea que d'un quart de livre, avec un boulet d'étoupes et un de fonte par-dessus. Le boulet alla percer à soixante pas une planche épaisse de deux pouces, et le canon, dont les parois n'avaient pas plus de quatre pouces d'épaisseur, n'éclata point ; l'expérience eut lieu en présence de toute la cour.

En Sibérie on fait des carreaux de fenêtres en glace, en coupant les glaçons d'une certaine grandeur et épaisseur, comme des carreaux de verre, et les appliquant aux cadres des croisées. Ces glaçons ne fondent pas, quoique la chambre soit très échauffée, parce que l'air extérieur établit une compensation suffisante.

Mme DE FRÉMONT.

TOILETTE D'ÉTÉ.

Juillet, mesdemoiselles, doit vous trouver pour la plupart à la campagne. Aussi nous attacherons-nous particulièrement à vous parler de ce qui convient à vos toilettes de campagne. Du reste, ce sont à peu près les mêmes que celles des promenades de la ville, car on n'a plus de costumes spéciaux ; on a réformé le chapeau rond à la Paméla, la corbeille obligée, et le tablier à épaulettes. Aujourd'hui, vous devez porter tout simplement des chapeaux de paille cousue, grands et fermés, sur la forme de vos capotes. Nous vous conseillons, pour mettre dessus, un ruban paille, vert, ou écossais. Parmi les écossais, il est plusieurs jolies nuances, fraîches ou solides, vert et blanc, marron et blanc, ou lilas et paille ; le vert résiste difficilement à l'ardeur du soleil, le marron tranche bien sur la paille et se conserve très long-temps.

Vos façons de robes doivent être plus simples, s'il est possible, que toutes les autres ; les corsages à la vierge, les manches larges, les jupes froncées. Avec cela mettez au lieu de col, une pélerine blanche, qui accompagne la taille, et vous charge moins qu'un fichu placé en dedans. Mettez un fichu à la paysanne, pointe croisée, à plis réguliers, dont les bouts passent sous la ceinture, et garni tout autour d'une mousseline plissée ou d'une batiste festonnée.

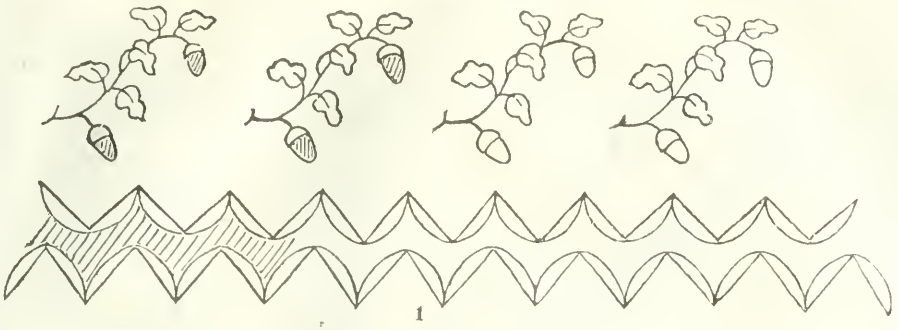
Quant à vos ceintures, pour vos robes tout-à-fait simples, nous vous rappelons celles de l'hiver, en étoffe pareille à la robe et boutonnant sur le devant comme une patte.

Nous avons peu de nouveautés à vous indiquer, en modes principales. Les détails varient davantage. Les batistes d'Écosse imprimées sont charmantes pour vos demi-toilettes. Les dessins d'une seule couleur, petits, assez espacés, tels qu'un bouton de rose, une feuille, sont de bon goût. Nous vous donnerons pour exemple une pluie de boutons de roses amaranthes ; rien n'est plus frais et distingué.

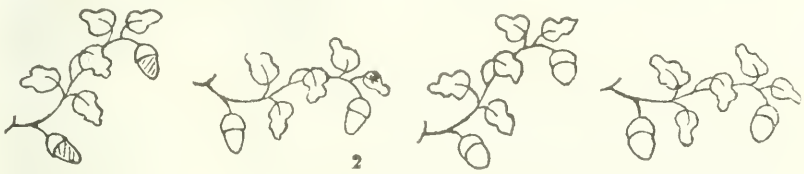
Les cravates seraient réformées de la toilette des femmes qu'elles ne devraient pas l'être de la vôtre, mesdemoiselles ; les cravates complètent bien l'ensemble de vos négligés ; cette fantaisie, extrêmement simple, est un de ces petits riens dans lequel on trouve toute l'élégance de la personne ; il faut qu'une cravate soit nouée sans apparence de prétention et qu'elle accompagne le visage en formant la rosette.

Les manchettes plissées, tombant sur la main, et ne laissant voir qu'une basse garniture sortant de la manche, sont bien portées. Vous pouvez cependant, si vous les préférez, vous en tenir aux manchettes plates retroussées ; mais si elles sont bordées de valenciennes, elle devra être badinée.

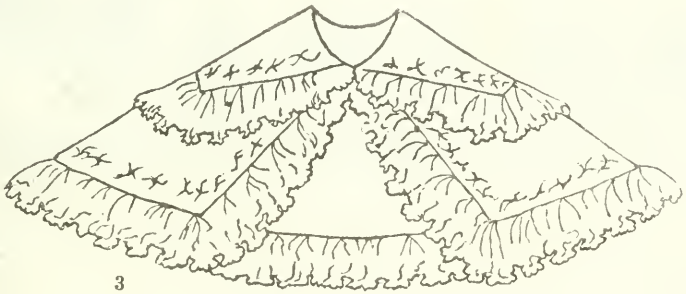
De charmantes ombrelles, tout-à-fait nouvelles, ont une monture de marronnier sculpté en épine ; le marronnier est un bois blanc auquel on ne donne ni couleur ni vernis. Ces ombrelles sont charmantes avec du taffetas vert émeraude ou bleu barbeau.



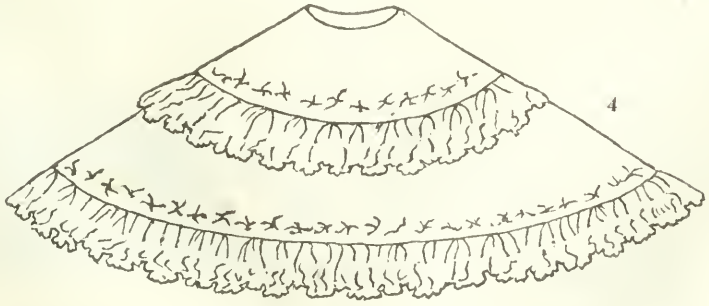
1



2

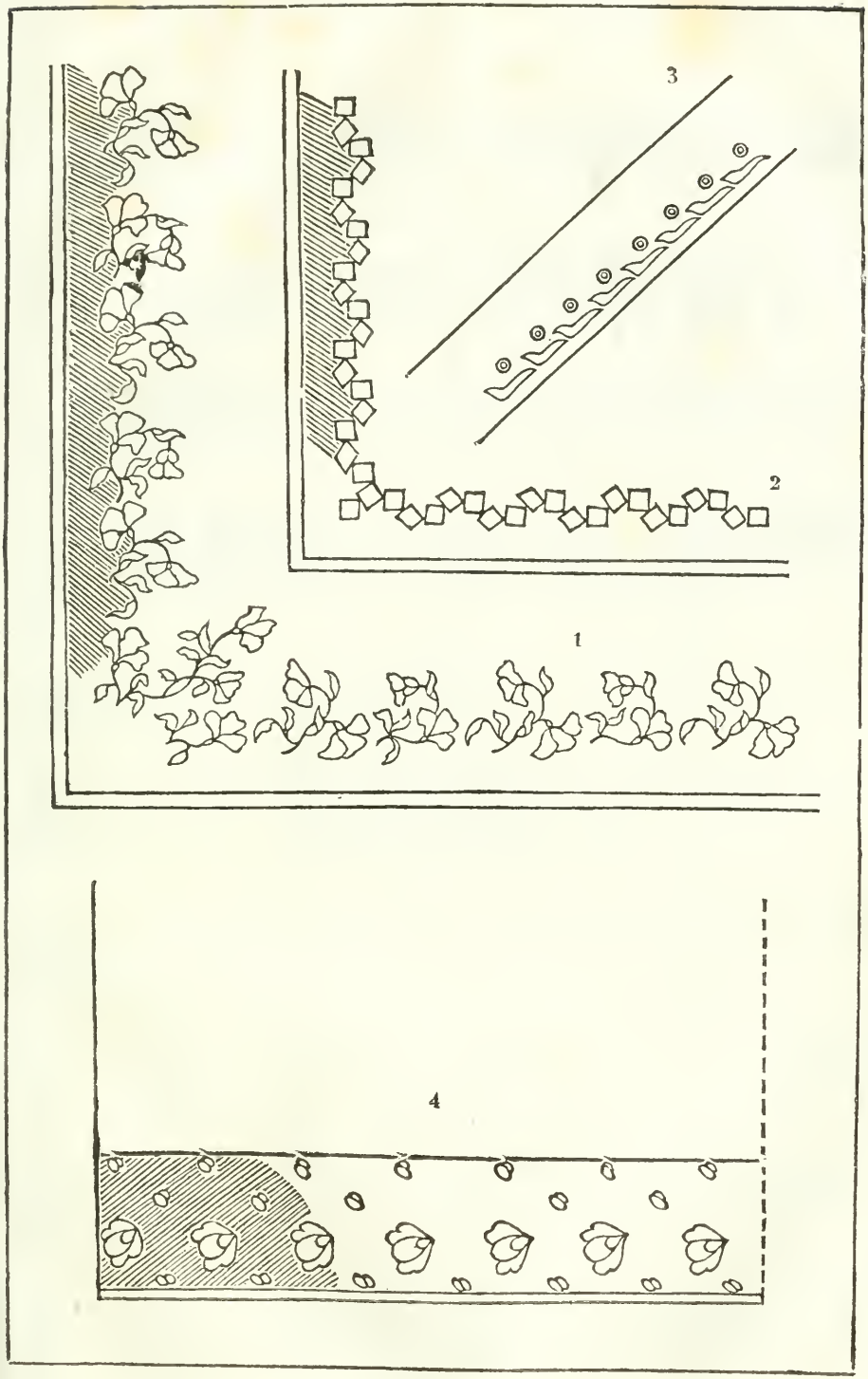


3



4

Pelerine de mousseline. 1. Garniture. — 2. Broderie de la Pélerine et du Col. — 3. Pélerine garnie. — 4. Pélerine vue par derrière.



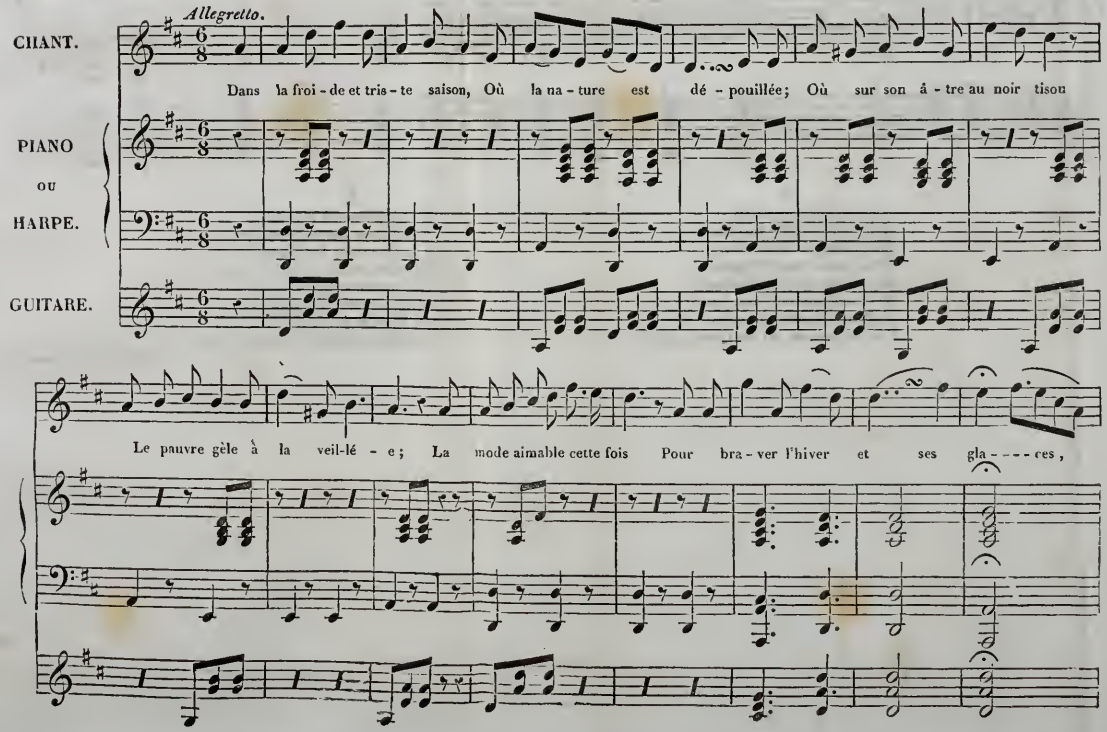
Broderies.

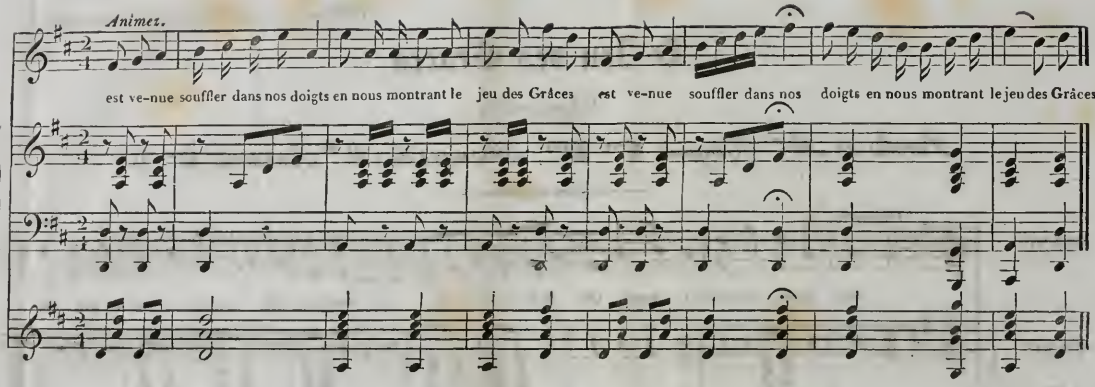
1 et 2, Bordures de mouchoirs. — 3, Tulle imitation dentelle. — 4 Manchette à bord dentelle.

Le Jeu des Graces

Chœusonnette

*Paroles de Mme Virginie L*** T***, Musique de Mlle Romaine L*** N.*





2.

Recevez ce léger cerceau
Qu'une main agile vous lance;
Puis, renvoyez-le de nouveau
Par un geste plein d'élégance.
Oh! cet exercice est charmant!
De vos travaux êtes-vous lasses,
Mesdames, courez un instant
Vous délasser au jeu des Grâces. (*bis.*)

3.

Ce passe-temps à vos loisirs
A des droits par ses avantages;
Il peut procurer des plaisirs
A tous les sexes, à tous les âges.
La beauté ne dure qu'un jour.
O temps cruel! Si tu l'effaces,
Du moins tu mûris en retour
La raison, l'esprit et les grâces. (*bis.*)

Procédés de E. Duverger.

M. RENÉ.

Vers le milieu de février d'une de ces dernières années (on me pardonnera le vague de cette date), par une soirée froide et brumeuse, une chaise de poste arriva à l'hôtel de ***, rue de Richelieu à Paris. Le maître de la voiture était un homme jeune encore ; son domestique l'annonça sous le nom de M. René. On proposa au voyageur deux ou trois pièces fort élégamment meublées à l'entresol ; il n'en voulut pas. On lui montra un appartement au second étage, qu'il refusa également par la raison que ce logement avait un voisin. On lui offrit le rez-de-chaussée... Il ne voulut même pas le visiter ; un rez-de-chaussée, pour M. René, était aussi public que la rue elle-même. Restait un très riche et très grand appartement au premier étage dont la maîtresse de l'hôtel ne songeait pas à lui parler. Le jeune étranger demanda à le voir, et quand il l'eut examiné avec soin, il dit à l'hôtesse : « Voilà le logement qu'il me faut.

— Mais, monsieur, il est immense et très cher...

— Et qui vous a dit, madame, que je n'aime pas les appartements chers et immenses?... Je n'aurai pas de voisin ici dans ce grand salon... ce sera comme au désert. »

L'hôtesse jeta un coup d'œil rapide sur l'étranger et elle hésitait à consentir, lorsque celui-ci impatienté et voulant du repos, entra brusquement dans la chambre à coucher du *grand appartement* et ordonna à son domestique de le déchausser. L'hôtesse gémit de voir deux bottes crottées tomber l'une après l'autre sur le tapis d'Aubusson, mais le logement était pris d'assaut. On alluma de grands feux dans toutes les pièces, selon les ordres de l'inconnu qui s'étendit mollement dans une dormeuse de velours, croisa les bras et les jambes, et dit à son domestique :

« Prends soin de tout ; donne à cette femme telles avances qu'elle voudra pour son loyer, et laisse-moi. Je sonnerai. »

Cet homme obéit, il ferma la porte et descendit dans la cour. La voiture étant remisée et déchargée, le valet se rendit auprès de la *dame* de l'hôtel et lui donna le passeport de son maître. Le nom de M. René sonna d'abord fort mal aux oreilles de madame Saint-Prosper, mais le bruit harmonieux de quarante louis d'or que Pedro versa sur la table comme arrhes, rendit à ce nom tout l'éclat que la digne hôtesse désirait lui trouver. M. René devint un homme considérable et considéré.

Huit heures sonnèrent. M. René fit prier madame Saint-Prosper de vouloir bien assister à son souper ; il avait diverses choses à lui dire. Elle ne fit point attendre son hôte, qui l'invita à s'asseoir auprès du feu, sur un de ces beaux fauteuils de damas cramoisi que la bonne dame admirait et estimait à un si haut degré. Pendant le repas, il parla ainsi :

« Vous voyez en moi, madame, un homme qui aime le calme et la solitude...

— Mon hôtel, monsieur...

— Vous allez me dire que votre hôtel est le plus tranquille qui soit à Paris. Vous auriez vanté le mouvement qui l'entoure si je vous avais parlé de mon goût pour le bruit et l'agitation. Je vous prie, madame, de ne pas m'interrompre.

— Ce monsieur est un original, comme le sont presque tous les grands seigneurs, pensait madame Saint-Prosper.

— J'ai besoin de beaucoup de repos, madame ; vous donnerez donc vos ordres en

conséquence à vos gens. Je ne reçois jamais de visite ; je n'attends ni lettres, ni journaux ; je ne sors que très rarement ; je veux être servi à la minute... Je paie largement. »

Madame Saint-Prosper trouva que M. René avait beaucoup d'esprit, et elle fut tentée de le lui dire ; mais le doigt de celui-ci se levait à mesure que la parole arrivait sur les lèvres de la digne femme ; il fallut écouter M. René jusqu'au bout.

« Je ne reçois jamais de visite... cependant, madame, il est une personne, une seule personne qu'il faudra introduire chez moi toutes les fois qu'elle se présentera. Elle se nomme Dorothée.

— Madame Dorothée sera sûre d'être reçue avec tous les soins et le respect... »

Et madame Saint-Prosper s'évertuait à arrondir la plus jolie phrase du monde, lorsque M. René reprit en souriant :

« Bien obligé pour ma chère nourrice, madame. »

En même temps il prit une des quatre bougies allumées sur la table et il accompagna, jusqu'à la porte du dernier salon, madame Saint-Prosper que tant de politesse émerveillait. Pedro vint prendre les ordres de son maître et il se retira immédiatement.

Vers le milieu de la nuit une pendule, dont le balancier battait avec force, éveilla le voyageur. Son premier mouvement fut de porter la main sur ses pistolets... C'était une habitude chez M. René, très doux et très humain du reste ; il reconnut la cause du bruit et chercha à dormir de nouveau ; ce fut en vain. M. René était de ceux dont l'esprit ne sommeille qu'une fois et par hasard toutes les vingt-quatre heures. Sa tête voyageait sans doute autour du monde lorsqu'un gémissement se fit entendre. La plainte semblait venir du plafond. M. René ne croyait pas aux esprits ; il pensa que quelqu'un était couché dans une petite chambre au-dessus de son alcôve, ce qui lui déplut extrêmement ; il alluma ses flambeaux et visita l'appartement. Dans la ruelle de son lit se trouvait une porte masquée par la tapisserie ; il l'ouvrit et vit un escalier dérobé et tournant. Cette fois, ce fut son épée qu'il choisit pour sauvegarde, et il monta. M. René se trouva bientôt dans une grande pièce au-dessus de sa chambre, une sorte de galetas, n'ayant qu'une fenêtre donnant sur une cour solitaire. La plainte avait cessé ; mais notre chevalier, armé de sa dague, crut distinguer dans un angle de la chambre, au milieu de vieux meubles entassés, un lit d'où sortait une tête d'homme et un bras d'une grande maigreur. Il avança et demanda : « Qui est là ? » La tête répondit : « C'est moi, monsieur » Réponse d'usage entre gens qui ne se sont jamais vus.

« Qui vous ?

— Un malade. »

M. René posa son épée sur un sopha de damas écrasé de vétusté et questionna l'inconnu. Celui-ci lui apprit qu'il avait des accès de fièvre depuis trois mois et qu'il était sans ressource à Paris. Madame Saint-Prosper le logeait par charité dans ce galetas. M. René dit en quatre paroles que l'hôtesse avait tort de ne l'avoir pas prévenu d'un tel voisinage, et que le malade aurait le lendemain de l'argent et un autre logis. Le fiévreux s'assit sur son lit comme le Lazare ; il sourit pour la première fois peut-être depuis trois mois et ses yeux brillèrent de larmes. L'autre, le riche, vit cet attendrissement, et il se dit en lui même : « C'est la magie de mon or qui opère encore sur celui-ci souffrant, comme il a opéré sur la Saint-Prosper, florissante de santé. L'or a un magnétisme secret sur cette ridicule nature humaine ; ce sera le sujet du premier chapitre de mon ouvrage. »

Il voulut se retirer quand le malade sauta de son lit pour l'accompagner jusqu'à la porte.

« Etes-vous fou ! s'écria M. René ; et votre fièvre?...

— Ah ! monsieur ! dussé-je en mourir, souffrez que je vous exprime toute ma reconnaissance... »

Cet homme s'était jeté à genoux et tenait les jambes de M. René étroitement serrées entre ses bras. René qui n'aimait pas les *scènes* parce qu'il en avait trop vu peut-être s'efforçait d'échapper aux transports du fiévreux ; ce fut impossible. Voyant toute tentative inutile, il lui dit avec douceur :

« Mon ami, ce que vous faites là est très bien ; mais j'ai grand besoin de repos... Je suis malade aussi.

— Malade ! s'écria le fiévreux. Ah ! je vous soignerai jusqu'à votre dernier soupir...

— Merci ! reprit M. René ; je tâcherai de me passer encore de soins aussi dévoués... Mon dernier soupir ! comme vous en parlez, vous !... Mais relevez-vous et veuillez rentrer dans votre lit. Vous sentez la fièvre, mon ami ! »

Le malade obéit, mais lentement et penchant la tête sur sa poitrine. Les derniers mots de son bienfaiteur paraissaient l'avoir affligé. Celui-ci vit cette peine d'amour-propre ; il voulut l'adoucir. M. René s'approcha donc du grabat, et il fit quelques questions bienveillantes à l'inconnu.

« Je me nomme Théodose Vasiliki, dit le malade ; je suis Grec d'origine ; ma patrie est l'île de Céphalonie. Je me suis ruiné et sans vous je mourais de misère... Telle est mon histoire.

— Elle n'est pas longue, reprit M. René, mais elle est triste ; c'est une de ces histoires qu'il me faut. Contez-moi vos dernières aventures. « Et il ajouta à part, lui : » Ce sera sans doute le sujet d'un autre chapitre de mon livre. »

René s'assit dans un mauvais fauteuil doré placé aux pieds du lit du malade ; il posa son flambeau sur le marbre d'une console brisée et il écouta Théodose Vasiliki, lequel paraissait n'avoir pas plus de vingt-trois ans, malgré la maladie et le malheur, ces deux lèpres de l'humanité qui rongent le cœur et le visage. Dès que le jeune Grec commença son récit, ses yeux reprirent leur éclat méridional ou s'animèrent des lueurs de la fièvre. René n'eut à ce sujet qu'une opinion indécise.

« Vous connaissez la forme actuelle du gouvernement des îles Ioniennes, dit le malade à son auditeur ; c'est une république aristocratique, représentative, sous le protectorat du roi d'Angleterre.

— Après, répliqua M. René.

— Mon père faisait partie du sénat résidant à Corfou. Il possédait des vignobles dans les îles de Zante, Cérigo, et même à Egine et sur les bords du golfe d'Athènes ; il avait une maison de plaisance à quelques lieues d'Argostoli, capitale de Céphalonie... Cette habitation donnait sur la mer... les navires qui revenaient du Levant passaient sous ses terrasses... c'était une délicieuse solitude...

— Allez-vous me faire un poème ? demanda M. René.

— Non, mais quand je parle du pays grec, il me vient des souvenirs aussi doux que les brises parfumées de l'Asie Mineure... Laissons cela et parlons de moi.

— Si c'est possible, ajouta M. René.

— J'avais à peine vingt ans quand je perdis mon père. J'étais seul au monde, maître de ma fortune ; il me prit un grand désir de voyager. Un navire vénitien partait du port d'Argostoli ; il me reçut à son bord et nous fîmes voile pour la France.

— Arrêtez là votre histoire, dit M. René, je la sais par cœur ; elle ressemble aux quatre-vingt-dix-neuf histoires qu'on m'a racontées en ma vie. Arrivé en France, à Paris, vous fîtes des sottises et vous dissipâtes votre bien en fort mauvaise compagnie. Votre vie est le centième chapitre de ce roman banal qui sert de texte à tous les romans de ce pays-ci, le moins romanesque et le plus commun qui soit au monde. Mon ami, fermez vos mémoires ; je les connais.

— Vous vous trompez, reprit le Grec. »

M. René s'assit de nouveau, ouvrit de grands yeux, croisa les bras et écouta.

« A Paris, je fis de fort bonnes connaissances, je visitai tout ce qu'il y avait de curieux à voir; puis, je me livrai tout entier à l'étude de la philosophie et de l'art en général. Ma vie était régulière, remplie et toute intellectuelle.

— Diable! pensa M. René, ceci renverse un peu mes idées.

— Il y a deux ans environ qu'un jeune sculpteur de mes amis revint de Rome, l'ame exaltée de poésie; pour lui l'art était presque une religion; il en parlait avec l'enthousiasme d'un Athénien revenant des fêtes olympiques. Sa pensée brûlante enflamma la mienne, et, ne sachant ni sculpter, ni peindre, moi, descendant de Zeuxis et de Praxitelle, j'écrivis des poèmes. Or, je vécus d'une vie tout éthérée, ne touchant au positif de l'existence que le moins possible. Volontiers j'aurais livré le capital de mes biens à qui aurait voulu m'épargner le soin de leur gestion.

—Vous avez dû trouver facilement à faire un pareil marché dans ce pays-ci? ajouta M. René.

— Non, monsieur.

—Etrange! étrange! murmurait M.René. Celui-ci voguait au milieu des courants et des rescifs avec sécurité et bonheur; il n'a éprouvé ni coup de vent, ni choc de rocher, ni le feu du canon, et cependant le voilà brisé! C'est prodigieux!...

— Monsieur, l'amour de l'art poussé à un haut degré d'exaltation est une sorte d'ivresse céleste. Les choses de la terre sont oubliées, l'indifférence gagne le cœur pour tout ce qui n'est pas dans la sphère de la pensée. Las de songer à l'administration de mes biens éloignés, je les vendis pour me fixer à tout jamais au centre de Paris.

— Vous les vendîtes à vil prix, sans doute? et voilà la cause...

—Non, monsieur. On me les acheta leur valeur et on me les paya fort exactement.

— Puis on vous vola cet or?

— Pas du tout.

— Alors vous le dissipâtes en extravagances ou vous le sacrifiâtes en bonnes œuvres, ou vous en fîtes donation à quelqu'un... que diable! Il n'y a pas quatre manières de se ruiner... pour moi je n'en connais que trois.

— Moi, j'en sais une quatrième; c'est de ne pas compter tous les soirs sa recette et sa dépense dans cette grande juiverie qu'on nomme la capitale de la France, où la cupidité vous entoure de rets, où tout se vend, depuis l'eau des fontaines jusqu'à l'honneur, où le poète est obligé de se faire spéculateur, et où on ne le protége qu'autant qu'il peut se passer de protection, et où on ne l'estime que par son *portefeuille d'affaires;* enfin où on lui demande toujours d'être le contraire de ce que Dieu l'a fait. Une fortune n'est jamais stationnaire; elle augmente ou elle diminue; c'est une observation d'usurier. La mienne, à laquelle je ne pensais pas, se fondit insensiblement, et un jour mon banquier et mon libraire entrèrent ensemble chez moi pour me dire, l'un que mon livre venait d'être imprimé, et l'autre que mes fonds venaient d'être épuisés. Ce soir-là je travaillai comme à l'ordinaire, et mon sommeil fut aussi paisible que de coutume. Mais le lendemain j'avais déjà pour premier créancier madame Saint-Prosper..... fort bonne femme du reste. Telle est mon histoire; roman bien simple dans son action, comme vous voyez. La pente de ma vie était douce, et ce fut en suivant le coteau de verdure qu'un jour je m'éveillai dans le gouffre.

—Je commence à comprendre, dit M.René; l'époque est mauvaise, je le savais; ce que j'ignorais, c'est qu'elle fût mauvaise à ce degré. Mon ami, vous avez eu deux torts. le premier, d'avoir cru trop en vous-même, à votre génie... le second est d'avoir quitté votre foyer natal, l'île de Céphalonie, la

belle rive, la mer orientale, les aloès et les palmiers, votre poésie native et réelle, pour les illusions de Paris, ce pays des dures réalités.

—Ah! monsieur, vous me fendez le cœur, car vous avez raison. J'ai quitté le paradis terrestre pour la région stérile et pestiférée. O terre de mes aïeux, Midra, sainte demeure de mon père, je ne me suis souvenu ni de vos bois d'oliviers, ni de vos jardins sur les eaux comme des radeaux de fleurs prêts à naviguer. J'avais tout oublié, ingrat! et la fontaine des trois sycomores, et la croix de la vallée, et les saules qui pleurent sur le marbre de la tombe de ma mère. Midra, ma maison patrimoniale, c'est un désir insensé de renommée qui m'a éloigné de toi; on t'a vendue en mon nom et par mon ordre, et aujourd'hui tu es la demeure d'un Turc de Constantinople, qui te vendra à son tour à quelque Juif de Smyrne ou d'Alexandrie. Ainsi vous passerez de mains en mains, à prix d'argent, ô terre sainte de ma famille! et moi j'irai errant par le monde et cherchant un abri contre le vent du nord et contre la misère plus glaciale que lui. Qui a fait ces choses? C'est ma folie, c'est moi... Détestable poésie!

— Il me semble, dit M. René, que vous blasphémez, mon ami. Ne frappez pas au visage ce que vous avez adoré.

— Eh! monsieur, j'ai tant souffert!

— Ce n'est pas une raison pour haïr. D'ailleurs vous vous trompez peut-être vous-même sur votre propre passion. Je gagerais dix contre un qu'au milieu des accès de la fièvre et des tortures du chagrin vous avez rêvé poésie?

— Des vers?... Eh! mais, peut-être ai-je encore essayé... Deux d'hier soir me paraissent dignes de vous être cités, monsieur.

— De grace! repliqua M. René; je les tiens pour très beaux; toutefois restons dans la réalité de la conversation. »

Et il répétait à part lui : « Incorrigibles! ces poètes sont incorrigibles! Oh! malades sublimes, mais incurables! »

Cependant la nuit avançait, et déjà le froid matinal venait jasper les vitres de la fenêtre. M. René entendit le bruit sonore des voitures qui passaient au galop dans la rue de Richelieu; il jugea qu'elles revenaient d'un bal, et il sourit de pitié ou de tristesse. Un souvenir rapide venait aussi de passer devant lui. C'est alors qu'il se leva et qu'il reprit sa bougie et son épée; puis s'approchant du jeune Grec, il lui dit : « Ce que vous m'avez raconté doit être l'exacte vérité, car vous avez parlé avec l'émotion solennelle du malheur. Si votre santé vous le permet, venez me voir dans la matinée; je suis votre voisin, je ne sors jamais et je ne reçois personne. Adieu, ô fils de Céphalonie! »

M. René ne dormit point. Les premières lueurs du jour jetèrent bientôt une teinte grisâtre sur les toits de Paris, et le cri monotone des Savoyards se répéta longuement de rue en rue. Quand sept heures sonnèrent à la pendule, Pedro entra dans la chambre de son maître et il lui demanda s'il avait suffisamment reposé.

— Parfaitement, répondit M. René, qui ne redoutait rien tant que les questions et l'apparence de quelque accident arrivé à la régularité de son genre de vie; parfaitement bien reposé! j'ai fait un très bon rêve.

— En ce cas, monsieur veut-il se lever?

— Avec grand plaisir!...

— Et veut-il recevoir ensuite madame Dorothée, qui attend déjà dans l'antichambre?

— Comment donc? certainement. Cette bonne Dorothée!...»

Il s'habilla avec promptitude et il ordonna qu'on introduisît bien vite celle qui montrait tant d'empressement à venir lui rendre visite.

Une femme entra, et, dès qu'elle aperçut M. René, elle courut se prosterner à ses pieds. Ce que voyant le maître lui dit : « Relevez-vous, ma chère nourrice; je suis votre ami et presque votre enfant. »

La femme leva la tête et regarda M. René avec des larmes de joie. Or, il faut que l'on sache que cette bonne créature était une grande et forte négresse, âgée de cinquante-cinq ans environ, coiffée d'un madras rouge et portant des boucles d'oreille en argent, ce qui contrastait bizarrement avec son teint noir.

On ferma les portes, et elle s'entretint avec M. René.

« Vous savez, Dorothée, quel est le motif de mon voyage à Paris, pourquoi j'ai quitté ma terre située dans le royaume de Valence, pourquoi j'ai pris un autre nom, pourquoi, enfin, je me suis décidé à échanger momentanément ma vie solitaire contre la vie turbulente de ce pays-ci? Ma tendresse paternelle l'a emporté... Vous qui n'avez jamais quitté ma fille depuis sa naissance et qui veillez sur elle dans le couvent où je l'ai placée, dites-moi avec sincérité si cette enfant répond à tout ce que j'espère d'elle. Hélas! pour devenir une créature parfaite que n'a-t-elle pu connaître sa mère? Ce souvenir de mort ronge ma vie, ô Dorothée!

— Allons, monseigneur, rappelez-vous quelle force d'âme vous avez toujours montrée jusqu'ici. Madame la duchesse, votre illustre épouse, est dans le ciel aujourd'hui, mais elle vous a laissé son image vivante.

— Serait-il vrai, Dorothée, qu'Eliane ma fille ressemble parfaitement à sa mère? Alors elle doit avoir un front aussi pur que celui des anges, des yeux ombragés par des franges noires, et des cheveux blonds cendrés; ce qui est d'une beauté merveilleuse!

— Tel est justement son portrait, monseigneur. Du reste, vos ordres ont été scrupuleusement suivis. Depuis cinq ans que mademoiselle et moi nous sommes au couvent, à Paris, elle n'a jamais connu votre rang et votre nom; elle se croit fille d'un étranger, M. René, habitant l'Espagne et dans une position de fortune médiocre. Tout le monde le croit aussi au couvent, madame la supérieure et moi exceptées.

— Très bien, Dorothée! vous avez été fidèle à mon plan; je sais ce que je vous dois de reconnaissance. Maintenant, n'est-ce pas que vous comprenez ma pensée et que vous devinez pourquoi je cache ainsi à ma fille et ma véritable existence et son avenir?...

— Mais, monseigneur... je crois comprendre...

— Ah! Dorothée, ma chère, point de modestie, car vous avez autant d'intelligence que vous avez de cœur; vous voyez fort bien que c'est pour le bonheur de cette enfant que je l'ai fait élever dans l'ignorance de sa position. Vous voyez bien qu'à l'époque où nous vivons l'égoïsme envahit les ames, même les meilleures; que la pensée d'être riche est un poison corrosif qui tue la vertu et fait éclore le vice. Vous voyez bien, Dorothée, que ma fille, élevée comme mademoiselle René, d'une famille espagnole, obscure et sans fortune, sera douce et bienveillante, charitable, modeste, résignée à toute position, aimant l'étude et la retraite, et ne demandant au Seigneur que de passer pure et inaperçue dans ce monde. Vous voyez bien que cette enfant, avec de telles vertus, unies à sa grande beauté, sera presque un ange sur la terre, et que nous tous, qui la verrons en Espagne, moi surtout, si triste depuis bien des années, nous deviendrons plus heureux et meilleurs, peut-être; car le voisinage d'une belle innocence est comme celui des reliques, il porte bonheur. Vous me comprenez bien, n'est-ce pas, Dorothée?

— Oui, monseigneur; mais ne verrez-vous pas votre fille aujourd'hui même? Voilà cinq ans que vous l'avez quittée; elle n'avait que six ans quand nous vînmes à Paris; elle ne vous reconnaîtra pas probablement... Et vous, monseigneur, ne brûlez-vous pas de l'embrasser?

— Ah! Dorothée... j'ai désiré le moment de la revoir comme un pauvre chevreuil dé-

sire une fontaine d'eau vive, et voilà que je tremble de vous demander de me l'amener...

— Pourquoi cela, monseigneur?

— Qui le sait? le cœur d'un père est rempli de frayeur comme de tendresse... Si j'allais l'aimer trop, cette enfant! si j'allais attacher à cette étoile toute ma destinée, et puis si Dieu l'emportait dans l'autre monde, cette belle étoile de ma vie...

— Oh! monseigneur...

— Oui, Dorothée... c'est que cela s'est vu! les enfants adorés sont ceux-là précisément que nous ne pouvons garder longtemps dans nos bras. La mort est perfide comme le lâche et le méchant, elle cherche le cœur toujours.

— Loin de nous ces pensées, monseigneur. Vous qui avez tant de force et de caractère...

— Va, Dorothée, et que dans deux heures mademoiselle René soit ici. »

A peine fut-elle sortie que M. René se repentit presque de l'ordre qu'il lui avait donné. C'était un esprit étrange que celui de cet Espagnol, un esprit presque toujours flottant entre deux pensées, *pour* et *contre*. Les ames qui ont eu des chagrins violents sont presque toujours sujettes à ces variations; il ne faut pas leur reprocher leur perpétuelle incertitude... ce sont de pauvres oiseaux blessés et timides après l'ouragan.

Cependant M. René, cet homme doué d'une ame si forte d'ailleurs, rappela toute sa présence d'esprit et ce calme factice, mais continuel, dont il s'était fait une habitude, par raison. Il fit parer de fleurs la cheminée de son grand salon, et lui-même s'habilla avec toute l'élégance possible. C'était jour de fête pour lui, et jour de grande fête assurément. Il était à peine midi qu'on annonça madame Dorothée. En ce moment le soleil, qui n'avait pas paru de toute la matinée, perça les nuages épais et vint illuminer d'un beau rayon d'or tout l'appartement de M. René, qui lui en sut bon gré.

Dorothée entra, tenant par la main une petite fille de onze ans, en robe verte et en petit tablier de taffetas noir. C'était *l'uniforme* de la pension. Ses cheveux tombaient à flots bouclés sur ses épaules; de la dentelle garnissait le bas de ses petits pantalons blancs, et deux jolis petits pieds sortaient de cette dentelle. Le front bien éclairé, la taille svelte, un peu d'étonnement dans les yeux et un léger sourire sur les lèvres, Éliane s'avança jusqu'au milieu du salon... M. René, appuyé contre la cheminée, la regardait dans la glace. Quand il se retourna, Dorothée dit à la petite fille :

« Mademoiselle, voici monsieur qui arrive d'Espagne, des environs de Valence, et qui a vu monsieur votre père... il vous donnera de ses nouvelles. »

Et M. René reprit aussitôt, avec un ton mesuré et froid qui décelait précisément une violente émotion :

« M. René est un de mes meilleurs amis; il m'a chargé de plusieurs choses pour mademoiselle...

— Et de quoi, monsieur? demanda vivement Éliane.

— D'abord de vous dire qu'il a un extrême désir de vous voir et qu'il est très content de votre conduite et de vos progrès; ensuite qu'il vous laisse le choix d'un cadeau qu'il veut vous faire et que j'aurai soin d'acheter ici en son nom... Troisièmement il m'a chargé expressément de vous embrasser pour lui... Toutefois j'en demande la permission à mademoiselle René.

Eliane prit un petit air modeste et réfléchi qui fit bondir d'ivresse le cœur paternel; puis elle dit ces mots, en regardant Dorothée :

« Puisque mon père vous l'a dit, monsieur... »

M. René s'avança avec la plus exquise politesse et il effleura de ses lèvres le front parfumé d'Eliane, cette tête charmante qu'il fut tenté d'embrasser avec transport. Dorothée le vit pâlir en ce moment et elle jugea du ravissement de sa belle ame.

« Maintenant, mademoiselle, reprit M. René d'un son de voix un peu moins altéré, que désirez-vous que je vous donne au nom de monsieur votre père? Paris est la ville des raretés, des curiosités; les magasins y sont superbes; les choses les plus merveilleuses se trouvent ici... Parlez, Paris est le paradis du riche...

— Moi, monsieur, je suis fille d'un homme qui ne l'est pas, riche... »

M. René fut tenté de sauter au cou de Dorothée, tant il était heureux de la réponse d'Eliane. Il contint sa joie.

« Mais, mademoiselle, monsieur votre père consent à faire un sacrifice pour vous.

— J'aurais mieux aimé une lettre de lui, monsieur.

— Ange de mon cœur! » se dit M. René en lui-même.

Et il résista encore à serrer Éliane dans ses bras. M. René était une ame profonde, sensible, mais bizarre jusqu'à l'étrangeté; nous l'avons dit déjà.

Il reprit.

« Vous aurez le temps de réfléchir, mademoiselle; voulez-vous me faire l'honneur de déjeuner avec moi? Mademoiselle Dorothée sera des nôtres aussi. »

On se réunit autour d'une table chargée de cristaux et de porcelaines, et M. René, un peu Anglais dans ses goûts gastronomiques, fit le thé et en servit à ses convives.

« Vous ne pouvez pas vous souvenir de l'Espagne, mademoiselle, reprit-il; vous étiez trop *petite* quand vous l'avez quittée. C'est un beau pays, où l'on honore Dieu et le roi... Ce qui vous plairait surtout, ce sont les grandes cathédrales et les pompeuses cérémonies des jours de fête. Je suis sûr aussi que vous aimeriez nos jardins et nos terrasses... Il y a en Espagne des haies de jasmins, des bois de citronniers et d'orangers, et des oiseaux aussi rares que ceux de l'Amérique. Mais, hélas! l'habitation de monsieur votre père n'est pas une de celles où l'on trouve de si belles choses... (M. René, en disant ces mots, regarda Dorothée) elle est au contraire fort triste. Figurez-vous une petite maison isolée, près de la mer; presque personne ne passe par là; le pays d'alentour est sauvage, brûlé par le soleil... Oh! c'est une pauvre maison de campagne que celle de monsieur votre père. Eh bien! apprenez qu'il habite là, toujours seul, un peu triste, mais fort occupé de ses livres et du souvenir de sa fille... J'ignore si elle consentira, quand elle sera grande, à aller passer deux ou trois mois de l'année dans cette habitation si ennuyeuse... Vous pleurez, mademoiselle? oh! je n'ai pas voulu vous affliger; d'ailleurs monsieur votre père n'est pas précisément malheureux.

— Ah! monsieur! s'écria Eliane, je vous demande de m'emmener en Espagne... je veux voir mon père.

— Le voir et puis le quitter, mademoiselle?

— Non, non; le voir et rester... »

M. René allait se lever et prendre sa fille dans ses bras quand Pedro entra et vint annoncer qu'un monsieur, *très jaune de visage et très maigre*, demandait à être introduit.

« Ah! répondit M. René! je l'avais oublié... C'est mal, c'est bien mal à vous, ô mon ame! Qu'il entre! ajouta-t-il. »

Une longue figure parut sur le seuil de la porte du salon. Eliane en eut une attaque de frayeur et M. René la rassura en ajoutant:

« C'est un de mes amis... il est malade, mademoiselle. »

Puis il fit asseoir près de lui son Grec de l'île de Céphalonie. Pedro considérait ce *revenant* d'un air stupide; il ne comprenait pas d'où cet *être*-là pouvait sortir, et comment, depuis dix-huit heures que son maître était à Paris, sans avoir mis le pied dans la rue encore, il avait déjà fait une connaissance si intime avec lui. Pedro avait dormi toute la nuit sur ses deux oreilles.

Or, le Grec Théodose, que la fièvre avait quitté, se mit à prendre du thé et consi-

dérer de tous ses yeux la jolie petite fille assise presque en face de lui. Il entendit M. René l'appeler mademoiselle ; et comme cependant elle lui ressemblait extrêmement, cela acheva de confondre toutes ses idées La figure noire et le madras rouge de Dorothée étaient aussi un grand sujet d'étonnement pour le pauvre Grec, dont la tête, affaiblie par la fièvre et par trois mois de *grabat*, paraissait prête à se perdre. M. René, en habile médecin, vit qu'il y avait péril à laisser flotter ainsi l'esprit malade du poète ; il dit à Théodose :

« Voici que je vous présente la fille d'un de mes amis, mademoiselle Eliane, qui a bien voulu quitter son couvent ce matin pour venir prendre le *thé* avec moi.

— Monsieur, s'écria le Grec, heureux le père d'une telle enfant ! il n'en est pas de plus gracieuse à voir dans toutes les îles Ioniennes ! Oh ! que béni soit Dieu qui, dès ma première sortie, après trois mois de prison et d'angoisses, me fait rencontrer un de ses anges ! »

Alors il se leva, le poète, le fiévreux, et, mettant un genou en terre devant Eliane effrayée, il prit une de ses mains et il ajouta :

« Mademoiselle, c'est à vous que je rends toutes les actions de grace que je dois à mon[illegible] votre père, qui est là ; c'est mon dig[illegible]ienfaiteur. »

Tout était découvert. M. René, aussi prompt que l'éclair, avait enlevé sa fille et l'avait emportée dans la chambre voisine où il l'embrassait avec des sanglots de tendresse. Dorothée raconta au Grec les antécédents de cette scène et elle le remercia d'avoir brusqué ce dénouement. « M. René, ajoutait-elle, aurait encore vécu huit jours dans l'indécision, entre ce qu'il appelait *ses précautions* pour l'avenir de sa fille et son amour exalté pour cette enfant. »

Théodose, craignant d'avoir contrarié les projets de son bienfaiteur, n'osait quitter le salon, lorsqu'une voix flûtée comme celle d'un rossignol fit entendre ces paroles dans la chambre voisine :

« Monsieur le Grec, pourquoi vous cachez-vous ? est-ce que vous ne voulez pas voir combien je suis heureuse ? car c'est à moi de vous remercier... Vous disiez vrai, monsieur le Grec ; c'est bien là mon père. »

Il est temps d'achever ce récit. La journée n'était pas encore finie que M. René disait à Théodose :

« Mon cher ami, je ne suis plus de force à me séparer de ma fille, et je l'emmène avec moi en Espagne, dans ma terre... Voulez-vous nous suivre ? nous achèverons à nous deux l'éducation d'Éliane ; je lui enseignerai la philosophie et vous les belles-lettres... même vous pourrez, en toute sûreté pour son bonheur, lui inspirer le goût de la poésie... car j'aurai soin, d'un autre côté, de lui donner cent mille livres de rentes, afin que si elle fait jamais des vers, le monde de Paris les trouve superbes et qu'il soit pour elle et pour son talent le protecteur le plus tendre et le plus éclairé.

Théodose accepta avec joie, car M. René avait ajouté : « Et un jour, ô mon ami ! nous irons tous les trois ensemble visiter l'île de Céphalonie. »

Le lendemain matin, par une belle et brillante gelée de février, une excellente berline, attelée de quatre chevaux de poste, emportait au galop, tout le long de la rue de Richelieu, M. et mademoiselle René, leur ami, et Dorothée.

Quelques semaines après les journaux de Paris, ces phares de l'opinion publique, annonçaient que Son Excellence Monseigneur le duc de *** était venu secrètement passer quelques jours à Paris pour une affaire diplomatique de la plus haute importance, et que le noble personnage, ayant échoué dans ses négociations, etc., etc., avait été exilé dans sa magnifique terre, située à quelques lieues de Valence.

Jules de Saint-Felix.

LES DEUX SŒURS.

La cloche a retenti, tout s'éveille au village;
Le jour qui vient de naître est un jour solennel;
C'est le jour où l'on doit couronner la plus sage;
La rose triomphale est déjà sur l'autel.

Voyez comme en silence, au seuil du presbytère,
D'un peuple impatient le flot est suspendu;
C'est là que des vieillards le conseil délibère,
C'est là qu'un juste arrêt sera bientôt rendu.

Fraîches comme la fleur promise à l'innocence,
Vingt beautés dans le temple accourent à la fois,
Et, le cœur palpitant de crainte et d'espérance,
Invoquent à genoux Notre-Dame-des-Bois.

Ce n'est pas à leurs yeux cette reine des reines
Dont le fils est un Dieu, dont le ciel est la cour,
Et qui voit, du sommet des pompes souveraines,
Pâlir à son aspect l'astre immortel du jour.

Non, pour elles encor c'est la simple bergère,
La compagne, la sœur des filles d'Israël
Qui sur l'aile d'un ange abandonna la terre
Et sema dans son vol les roses du Carmel.

Un chapelet en main, la naïve Marie
A porté vers l'autel ses pas mystérieux;
Sur la pierre sacrée elle monte, elle prie;
Les parfums d'un beau soir sont moins purs que ses vœux.

« O sainte Vierge! ô ma patronne!
Dit-elle, m'exauceras-tu?
Voici l'instant où la couronne
Est décernée à la vertu.
Ce n'est pas pour moi que j'implore
L'appui du ciel et ta faveur.
Oh! non, j'en suis indigne encore;
C'est pour Thérèse, pour ma sœur.
On m'a dit que Dieu sur la terre
Nous envoya le même jour;
On me l'a dit et notre mère
Nous l'a prouvé par son amour;
Mais c'est Thérèse la plus sage;
Nuit et jour, tournant son fuseau,
Elle travaille et son ouvrage
Est pour les pauvres du hameau.
Quand vient le temps de la feuillée,
Dès l'aube il faut voir son ardeur!
Le soir encor, de la veillée
Ses chants abrégent la longueur;
A chaque vendange nouvelle,
A chaque nouvelle moisson,
Thérèse est toujours le modèle
Que le pasteur cite au canton;
Et pourtant, cette récompense
Que tant d'autres briguent tout bas,
Pour elle vainement j'y pense,
Elle seule n'y pense pas.
Protége-la donc, ô Marie!
Qu'elle triomphe! un tel honneur
Ne saurait exciter l'envie;
Il n'étonnera que son cœur.
Ma mère aussi fut couronnée;
Mais, hélas! sous la main du temps
Sa couronne tomba fanée,
Un jour lui rendra son printemps. »

Tandis qu'elle priait, sa sœur priait pour elle;
De leur bouche à la fois sortaient les mêmes vœux;
Ils furent exaucés par la Vierge éternelle:
Au lieu d'une rosière on en couronna deux.

Ad. DE PUIBUSQUE.

HYPOCRISIES DU LANGAGE,

NON-SENS ET CONTRE-SENS.

« La parole a été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée. » Celui qui a dit ce mot célèbre a du moins parlé sans déguisement, mais il n'a pas tout dit : on peut ajouter que l'écriture fut inventée plus tard pour modifier la parole. et plus tard encore l'imprimerie pour modifier l'écriture. Que de choses l'on dit qu'on n'ose pas écrire! que de choses l'on écrit qu'on n'oserait pas imprimer! Il n'est question ici que des gens qui ne se permettent pas tout; nous sommes entre personnes bien élevées. Le langage est comme le vêtement de l'idée... or, l'on représente la vérité toute nue! Il en résulte que la vérité, qui se pavane depuis des siècles, en papyrus roulé, en parchemin ployé, en habits de maroquin ou de veau doré, sur les cent mille rayons des cent mille bibliothèques de l'univers connu, est une vérité masquée, musquée, manquée; n'est pas la *vérité vraie* enfin; et nous ne parlons pas de tous les mensonges bien réels qui sont comme le fonds de magasin dans cet étalage des connaissances humaines.

Que sera-ce donc dans quelques centaines d'années, quand le *progrès* intellectuel et industriel aura donné ses monstrueuses moissons de papier noirci d'encre, devant lesquelles les pauvres petits trois cent mille volumes actuels de la Bibliothèque royale seront comme les rares épis d'un champ stérile? Que de mensonges futurs sont maintenant en germe pour nos neveux! et combien peu de vérités timides et voilées pourront se glisser et aspirer un peu d'air au milieu de cette cohue toujours croissante! Et quels bâtiments assez vastes et assez solides pourront contenir et supporter un tel amas de pensées *in-douze* et de sentiments *in-folio*? Et où trouvera-t-on des gens pour garder, habiller et débarbouiller tout cela, et d'autres gens pour s'y amuser et s'y instruire? L'imagination recule devant la spirale gigantesque de cette Babel de livres, dont la base est aussi large que la terre, et qui s'élève de cent feuilles à chaque seconde..., et à laquelle je travaille moi-même, à l'heure qu'il est, tout en la maudissant!

Il y a quelques années qu'un de nos poètes les plus féconds apportait à un amateur quelque nouveau poème de sa composition, qui n'avait pas moins de vingt mille vers, ma foi! — « Ah! mon cher ami, en voilà pour dix mille hommes! » Tel fut le remerciement de l'amateur. — Pour peu que la progression continue, l'appétit du genre humain tout entier ne pourra bientôt plus suffire à la profusion des auteurs; et quand déjà on voit de près la fabrication et la consommation des produits littéraires de notre époque, on est amené à reconnaître ceci : *les écrivains n'ont pas le temps d'écrire ce que les lecteurs n'ont pas le temps de lire.*

D'ailleurs on ne gagne absolument rien à feuilleter une foule d'ouvrages qui traitent de mille choses diverses. L'homme qui étudierait consciencieusement un seul livre fait avec conscience, en saurait plus long que tous les abonnés de tous les cabinets littéraires de Paris; car un bon livre, quel qu'il soit, touche à la plupart des objets qu'il importe de connaître; car ce n'est pas ce qu'on mange, mais ce qu'on digère, qui profite. Choisissez donc un petit nombre d'ouvrages d'une véritable valeur et relisez-les un grand nombre de fois et avec lenteur et amour. Faites-vous-en des amis avec

qui vous puissiez causer seul à seul et qui ont toujours quelques mots magiques pour diminuer vos peines ou doubler votre joie en les partageant. Celui qui veut se tenir au courant de tout ce qui paraît n'a que des connaissances et pas un ami. Aussi, quand, de loin en loin, apparaît un livre qui réunit moralité et intérêt, et qui, pour faire mentir la première ligne de cet article, ne renferme que des sentiments vrais, exprimés dans un langage vrai comme eux, c'est à ce livre qu'il faut courir si quelque bon hasard vous a révélé sa venue; et si vous l'ouvrez, je vous prédis que vous ne le fermerez qu'à la dernière page, et pour l'ouvrir encore souvent à toutes les pages. C'est, pour ne pas sortir de notre époque, ce qui est arrivé aux sublimes confessions de Sylvio Pellico; c'est ce qui arrive en ce moment aux *Dernières Paroles* de M. Antoni Deschamps, œuvre poétique qui a le charme poignant des plus touchants mémoires, et où l'on trouve quelque chose de l'évangélique résignation du proscrit Italien, avec un harmonieux retentissement des magnifiques tristesses de Job; livre à part, pour ses défauts comme pour ses beautés, où le style est créé pour la pensée, où la franchise du vers égale toujours la franchise des aveux, et qui frappe d'une sorte d'admiration compatissante toutes les ames capables d'apprécier les réalités de la poésie et de la souffrance. M. Antoni Deschamps, avec ses *Dernières Paroles*, ainsi que M. Alexandre Guiraud avec son grand et beau *Flavien*, nous consolent et nous reposent de bien des puérilités poétiques, de bien des horreurs littéraires.

Mais, comme un pélerin séduit par de belles prairies et de majestueuses montagnes s'est laissé emporter loin du sentier modeste qu'il devait suivre, je me suis engagé dans le champ de la philosophie et dans les hauteurs de la poésie que je devais à peine côtoyer ou entrevoir du point grammatical d'où j'étais parti. Et moi aussi, dès que j'aperçois les erreurs de mon chemin, je retourne brusquement sur mes pas, sans jeter un dernier regard sur les horizons enchantés!...

Nous disions donc que la parole a été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée. Dans les relations sociales ce n'est pas toujours un vice; c'est quelquefois un simple ridicule, plus souvent encore c'est une nécessité de politesse qui a son charme et son mérite quand les formes seules du langage sont affectées de cette petite perfidie innocente et que la sincérité des sentiments n'en est point touchée. Ainsi: j'ai été *désolée*, ma chère, de ne pas vous rencontrer chez vous, pour: j'ai été *contrariée;* il y a *un siècle* qu'on ne vous a vu, pour: il y a *quinze jours;* ou bien: *votre mémoire vous sert mal,* pour: *ce que vous dites n'est pas vrai;* et tous les *je ne dis pas cela*, si admirablement comiques du *Misanthrope* de Molière, sont des exagérations ou des réticences officieuses qu'il faut conserver dans la bonne compagnie; les rapports en deviennent plus agréables et les chocs moins rudes. Il en est de cela comme de *Votre très humble et très obéissant serviteur* au bas d'une lettre de cérémonie. C'est une déférence toute de courtoisie et qui n'a rien de servile, malgré la figure et le son des mots, puisque les deux personnes qui s'écrivent se renvoient réciproquement la même formule. Ces hyperboles banales signifient seulement l'éducation; elles ont donc une très bonne signification. Cela est si vrai qu'elles ont plus d'une fois terminé des lettres pleines des plus fortes et des plus franches explications. Et rappelons-nous les deux derniers vers de la fameuse scène du sonnet dans ce *Misanthrope*, qu'il faut toujours citer. Les voici:

ORONTE.

Je suis votre valet, monsieur, de tout mon cœur.

ALCESTE.

Et moi je suis, monsieur, votre humble serviteur.

Cependant ces deux hommes viennent de

se dire des choses pour lesquelles ils vont aller sur le terrain ; mais au moment de se séparer, leurs *mœurs* l'emportent sur leur colère même et ils se saluent en gens comme il faut. C'est par une conséquence de ces principes d'urbanité française qu'à la bataille de Fontenoy les officiers de la maison du roi avertirent galamment les Anglais que c'était à eux de tirer. Et pourtant Alceste est un assez beau caractère et Fontenoy une assez belle bataille. On n'est pas, je crois, plus honnête qu'Alceste depuis qu'on est moins poli, et les Barbares, avec leurs hurlements sauvages, ne remporteraient pas plus héroïquement la victoire, que les compagnies rouges du temps de Louis XV avec la civilité chevaleresque de leur défi.

Ce procédé de langage, qui a pour objet d'atténuer ou d'exagérer les choses par la feinte douceur des expressions ou l'emploi des *superlatifs* obligés, va souvent jusqu'au non-sens et au ridicule, ainsi que nous en avons prévenu nos lecteurs ou plutôt nos lectrices. Par exemple, vous demandez à quelqu'un : Comment vous portez-vous? et il vous répond : *Comme cela*, ce qui ne dit rien ou ce qui veut dire tout autre chose; mais il ne veut pas répondre : *mal* à quelqu'un qui lui demande avec politesse comment il se porte, et il répond, par politesse aussi, une nullité. Combien de fois demande-t-on à la porte d'un malade : Comment va monsieur un tel aujourd'hui? et combien de fois ne vous a-t-on pas répondu : *Il va bien doucement;* c'est-à-dire qu'il souffre horriblement, etc., etc.

Malherbe, comme l'a dit Boileau entre autres excellentes vérités :

D'un mot mis à sa place enseigna le pouvoir.

Mais les flatteurs et les courtisans connaissent parfaitement le pouvoir d'un mot mis hors de sa place, et pour peu qu'ils soient bêtes (ce qui par bonheur n'est point incompatible), ils arrivent dans ce genre à des résultats d'un grotesque parfait. Je ne sais plus quel gentilhomme béat dit un jour, en parlant de Louis XIV : « J'ai vu ce grand roi qui se promenait *lui-même!* » — Quelle simplicité pour un si puissant monarque! — L'empereur Napoléon était en tournée dans les départements du Nord, et un sous-préfet, qui avait eu l'honneur de le recevoir, fit imprimer dans la gazette de l'endroit ces propres paroles : « Sa Majesté, qui était extrêmement fatiguée, *daigna* se reposer. » — Ou bien, car ma mémoire balance entre ces deux versions : « Sa Majesté, qui avait une soif ardente, *daigna* boire un excellent carafon d'eau de groseilles qui lui fut offert par les deux filles du maire, etc., etc. Quelques jours après Sa Majesté *daigna* destituer monsieur le sous-préfet, *et ce faisant il fit justice.* »

Enfin il y a des cas où la politesse va jusqu'à des contre-sens aussi odieux que ridicules ; où, à force de vouloir déguiser des images pénibles, on en est venu à torturer quelques mots de la langue de manière à leur faire rendre un sens tout opposé à l'objet qu'ils représentent et même aux lois de la morale et de la nature. Telles sont les *espérances* qui entrent en ligne de compte dans les avantages d'un bon parti. Ne dit-on pas tous les jours : Mademoiselle N*** épouse monsieur B***, qui lui apporte cinquante mille livres de rentes et de superbes *espérances?* c'est-à-dire l'espérance que sa mère ne survivra pas longtemps à la douleur d'avoir perdu son mari, une des premières victimes du choléra; l'espérance qu'une jeune sœur se fera religieuse par suite d'un chagrin secret qui a déjà ruiné sa santé; l'espérance que son frère le chef d'escadron sera tué d'un coup de sabre dans une rencontre avec les Bedouins d'Alger; l'espérance que deux tantes, dont le *futur* doit hériter seul et qui ont été pour lui deux autres mères, ne verront pas les prochaines feuilles d'avril, accablées qu'elles sont d'années et d'infirmités; et encore quelques autres espérances presque aussi flatteuses.

Sans doute, comme dans tous les mariages il faut bien prévoir toutes les morts, le monde, pour ne pas attrister ses récits et ses conversations, a cherché un mot qui pût faire illusion en signifiant les avantages à venir sans exprimer les pertes et les douleurs qui doivent les précéder. C'est une attention bien délicate! c'est surtout une sorte d'ironie cruelle et d'hypocrisie de langage dont nous nous rendons tous coupables sans nous en rendre compte. Il serait temps, aujourd'hui qu'on estime et qu'on recherche la vérité en toutes choses, que notre langue parlée se purgeât de cette acception menteuse et barbare du mot *espérances.*

C'est à vous, mesdemoiselles, si ces lignes laissent quelques traces dans votre souvenir, de ne pas souffrir un jour qu'on répète un pareil mot devant vous, à propos de votre bonheur. C'est une vilaine mode qui passera si vous la proscrivez. Rien ne survit au dédain ou à la colère des femmes.

Émile Deschamps.

ORGUEIL ET MALHEUR.

Lady Néville allait, un dimanche matin, visiter une école de charité nouvellement fondée pour les pauvres de sa paroisse, lorsqu'on cria d'une voiture qui passait près d'elle : « Ma tante, ma tante! oui, c'est ma tante, j'en suis sûre, c'est elle-même. » Un *groom* descendit aussitôt de cheval, ouvrit la portière de la calèche, et deux jeunes personnes, l'une de seize ans et l'autre de quinze, sautèrent au cou de lady Néville en lui disant : « J'espère, ma tante, que vous n'avez pas oublié Emma et Fanny?

— Non sûrement, mes chères nièces, je ne vous ai pas oubliées, mais depuis six ans que vous êtes en Suisse ou en Italie, vous êtes tellement grandies, vos physionomies ont tellement changé que je ne vous aurais pas reconnues. »

Et tout en leur parlant, elle les serrait tour à tour dans ses bras, puis elle ajouta :

« Mais où donc est Williams, votre père? Comment n'est-il pas avec vous?

— Cette lettre, dit Emma, l'aînée des deux sœurs, vous instruira de tout et vous mettra à même de nous prouver cette tendre affection que vous aviez pour notre mère chérie, et que vous nous avez promis de reporter sur nous.

— Oui, mes bonnes petites, s'écria lady Néville en essuyant une larme, vous hériterez de l'amitié bien vive que j'avais pour ma chère Betsy, et si quelque chose pouvait ajouter aux sentiments que vous m'inspirez, ce serait votre ressemblance avec cet ange que le ciel a repris trop tôt.

— Chère tante, dit Fanny, nous voulions venir vous embrasser hier en arrivant, mais nous étions si fatiguées qu'il a fallu nous reposer.

— Vous avez bien fait, mes enfants, vous avez bien fait; mais nous voici chez moi, je suis pressée de lire la lettre de votre père; déjeunez en attendant, je reviens à l'instant. »

On conçoit la surprise qu'éprouva lady Néville en apprenant que lord Williams était nommé gouverneur des Indes-Orientales. Ne sachant pas, disait-il, si le climat convenait à la santé de ses filles, il les confiait aux soins de sa belle-sœur. C'était là toute la lettre, et malgré son laconisme, elle faisait naître de graves réflexions. Pour qu'un père se séparât ainsi de ses enfants, il fallait des motifs bien impérieux; ce départ subit donnait de la vraisemblance au bruit qui avait couru que lord Williams avait fait des

folies de plus d'un genre, et il devenait probable qu'il avait sollicité une place lucrative pour tâcher de recouvrer une partie des sommes que le jeu lui avait enlevées. D'ailleurs lady Néville, aussitôt après la mort de sa sœur, avait témoigné à son beau-frère le désir de se charger de ses nièces, et prenant très mal cette demande, il avait répondu qu'il ne pouvait concevoir que l'on quittât ses enfants, avait mis ses filles dans une pension *fashionable*, où l'on apprenait à danser et à perdre son temps, puis les avait retirées pour les confier à une madame Dumoulin, gouvernante française, espèce de bel-esprit qui faisait des idylles, des contes bleus, des contes verts, des contes roses, des comédies, des vaudevilles, des trilogies, tout enfin, excepté l'éducation de ses élèves. Après la mort de lady Williams, sa femme de chambre fut nommée concierge de l'hôtel. Par attachement pour la famille elle correspondait avec lady Néville, et lui parlait des dépenses folles de lord Williams ; ses nièces lui écrivaient aussi assez souvent, mais on ne retrouvait dans leur style ni la simplicité de la jeunesse, ni l'élan du cœur ; aussi la tante s'écriait à chaque courrier : « Je reçois toujours des nouvelles de la gouvernante ; quand donc en recevrai-je d'Emma et de Fanny ? »

Lady Néville fut tellement étonnée de la nouvelle qu'elle recevait, qu'elle resta plus d'une demi-heure plongée dans ses réflexions ; on la rendit à elle-même en frappant doucement à la porte.

« Eh bien ! ma tante, lui dit Emma en entrant, que dites-vous du départ de mon père pour les Indes ?

— Je dis, ma chère, qu'il me fait grand plaisir, et que vous ne vous en trouverez pas mal ; cependant je ne vous cache pas qu'il me semble étrange qu'un homme riche comme il l'est, consente à s'expatrier et à quitter ce qu'il a de plus cher au monde, pour augmenter encore sa fortune.

— Vous avez bien raison, ma tante, dit Fanny, je suis comme vous, je n'en reviens pas ; car enfin mon père a plus de cent mille livres sterling. Il est vrai qu'il a éprouvé quelques pertes, et j'en suis certaine, car je le tiens de madame Dumoulin. »

Au même instant la voiture de milady Lutton entra dans la cour ; lady Néville lui présenta ses nièces, et l'on se mit à table. Après le dîner la maîtresse de la maison proposa d'aller à l'école de charité : « C'est là, dit-elle, que je me rendais ce matin, lorsque la rencontre imprévue de ces demoiselles m'a détournée si agréablement de mon projet.

— A l'école de charité, aujourd'hui dimanche [1] ! dit Emma ; j'ai cru que la religion nous ordonnait de ne rien faire ce jour-là, et qu'il était tout au plus permis de danser et de jouer aux cartes, comme cela nous arrive souvent.

— Jouer aux cartes !...

— Eh ! mon Dieu, madame Dumoulin joue avec nous.

— A votre âge

— A mon âge ! mais, chère tante, songez donc que j'ai seize ans ; il y a plus de six mois que je sais le *whist* dans la perfection.

— C'est une chose très importante, sans doute, répliqua la tante d'un air à la fois grave et malin ; cependant je m'étonne que l'on vous ait appris à sanctifier ainsi le dimanche. Ce que je vous propose est au moins aussi utile ; ainsi venez avec moi, mes enfants, venez à l'école de charité.

— Je vous prie, chère tante, de nous en dispenser ; nous ne sentons pas ce qu'il peut y avoir d'agréable à entendre une centaine de petits mendiants réciter le catéchisme. Quand nous serons à la campagne, peut-être que votre exemple nous fera prendre goût à des amusements de ce genre,

(1) Le dimanche n'est pas observé en France, même par les personnes les plus pieuses, avec autant de régularité qu'en Angleterre.

mais pour le moment nous n'en sommes pas dignes.

— Soit, mes chères amies, je ne veux pas vous contrarier le premier jour où je vous revois ; attendez-moi, je reviendrai dans une heure.

— Ne vous gênez pas, ma tante, nous avons apporté le *Miror of fashion* [1], et nous nous amuserons à regarder les modes nouvelles, la forme des chapeaux, des pélerines ; nous ne voulons pas être arriérées. Madame Dumoulin nous a assurées que cela ne serait pas d'accord avec notre *position sociale*. Adieu, ma tante, adieu.

— Pauvres enfants, se disait lady Néville, comme on les a élevées ! que de temps et d'argent perdus ! O ma sœur bien-aimée, toi que je regrette tant pour toi-même, je te regrette encore plus pour tes filles chéries !... Ton instruction si variée, ta piété si douce, ton esprit si aimable, ta raison si solide, tu leur aurais tout laissé ; tu aurais semé dans leurs jeunes ames ces principes qui avaient germé dans la tienne ; tu les aurais faites à ton image, elles t'auraient recommencée. Être privé au berceau d'une mère sensible et prévoyante, voilà pour des enfants un irréparable malheur ; celui-là pèse sur leur destinée, il embrasse et flétrit leur avenir ; direction sage, avis utiles, lumière de l'ame, tout leur manque avec le guide qui leur est enlevé ; ils n'ont reçu que la première vie, la seconde leur échappe. »

Ces réflexions inspirèrent à lady Néville le désir de rectifier autant qu'il lui serait possible les mauvais penchants qu'elle découvrirait dans ses nièces. Elle résolut donc d'étudier leurs caractères, passa la soirée avec elles, et ne tarda pas à s'apercevoir que l'aînée, Emma, aimait à trancher du grand et ne faisait cas que de ce qui était brillant, somptueux et magnifique ; Fanny, sans tenir autant que sa sœur au luxe et à l'éclat, avait des goûts frivoles que l'on avait développés au lieu de les combattre. Lord Williams en partant leur avait remis à chacune, cinq cents livres sterling pour leur toilette et leurs menus plaisirs, et il avait annoncé des envois d'argent beaucoup plus considérables. Lady Néville était fort riche ; elle avait vécu jusque là avec une grande économie, mais en consentant à recevoir ses nièces, elle crut devoir augmenter sa dépense ; elle leur donna pour femme de chambre la fille de son fermier, prit un domestique de plus et acheta une nouvelle voiture. Elle aimait la musique de passion et elle était de la première force sur la harpe et le piano ; sachant qu'Emma et Fanny avaient eu les meilleurs maîtres, elle fut très surprise en remarquant qu'elles jouaient sans grace et sans expression. Tantôt elles refusaient net de toucher leur instrument, tantôt elles s'y mettaient pour un quart-d'heure et se sauvaient bien vite pour jouer aux volants ou pour attraper des papillons. Leur tante ne voulut pas d'abord les contrarier ; mais quand elle vit que c'était un parti pris et que leur paresse allait toujours en augmentant, elle leur dit de la manière la plus positive que son intention était qu'elles s'occupassent toute la matinée ; elle ajouta qu'elle savait assez d'histoire, de géographie, d'italien et de français pour leur servir de maîtresse, et qu'elle lirait volontiers avec elles l'auteur qui leur paraîtrait le plus propre à faciliter leurs progrès.

« Je vous remercie bien, ma bonne tante, dit Emma, d'un petit air décidé, mais je suis sûre que mon père serait désolé de vous voir faire le métier de gouvernante ; d'ailleurs madame Dumoulin s'est tellement occupée de notre instruction qu'il nous reste bien peu de chose à apprendre.

— Tant mieux, ma chère amie, tant mieux ; mais garder pour vous seule les connaissances que vous avez acquises, ce serait un trait d'égoïste ; il faut m'en faire jouir. Allez chercher dans ma bibliothèque

(1) *Le Miroir des Modes*, journal qui a pour abonnés tous les dandys et tout le monde élégant de Londres.

un volume de Métastase; c'est mon auteur favori, et je serai charmée de vous l'entendre lire.

—Je déteste l'italien et Fanny le lit mieux que moi; ainsi, qu'elle aille chercher le volume.

— Si vous le lisez mal, ma chère Emma, c'est le cas de prendre une leçon, ainsi faites ce que je vous dis; je vous préviens que j'ai l'habitude d'être obéie chez moi, et ce n'est pas un enfant qui peut m'empêcher de mettre à exécution un projet aussi raisonnable. »

Emma s'achemina d'un air boudeur vers la bibliothèque, prit le livre et commença à lire; mais elle prononçait si mal et son débit était si monotone que sa tante la dispensa de continuer.

« Assez, assez, lui dit-elle; je vous remercie de la complaisance que vous avez eue pour moi, mais je suis obligée de vous annoncer que *madame Dumoulin* ne sait pas un mot d'italien; moi qui ai appris cette langue à Rome du célèbre Piranesi [1], je pourrai vous faire aisément sentir combien ma prononciation diffère de la vôtre... Ecoutez-moi.

— Oh! non, ma tante, merci, ce n'est pas la peine; j'ai très peu de goût pour l'étude; les personnes de mon rang n'ont pas besoin de s'occuper aussi long-temps de ces travaux arides; ils peuvent avoir leur utilité pour les gens de la classe inférieure, mais pour moi c'est du superflu; *madame Dumoulin* me l'a dit. »

Lady Néville était stupéfaite; elle ne concevait pas que sa nièce répondît de la sorte à une offre aussi aimable. Pendant qu'elle réfléchissait aux moyens de la corriger, un domestique lui apporta la lettre suivante :

« Ma chère sœur,

« Agité par mes remords, en proie au désespoir, je ne puis vous cacher la terrible nouvelle qui, d'ailleurs, vous parviendrait tôt ou tard. Je n'ai aucun moyen de l'adoucir ni de vous y préparer par un préambule inutile; il me suffit de vous dire en peu de mots : *Je suis ruiné, complètement ruiné.* O mes filles, mes chères filles! comment pourrez-vous supporter cette affreuse idée; accoutumées à l'aisance, au luxe, à tous les agréments de la vie, vous serez accablées de ce revers inattendu qui vous réduit à la détresse, à la misère, à la mendicité.

« Je suis d'autant plus coupable que j'ai vu le précipice sur le bord duquel je me trouvais, et que je n'ai pas eu le courage de m'en éloigner. M'étant aperçu que ma fortune était déjà de beaucoup diminuée, je demandai et j'obtins une place importante aux Indes-Orientales. Je vendis mes biens avec l'intention d'en placer une très grande partie dans les fonds publics, afin d'être sûr qu'après moi mes enfants auraient de bonnes rentes. Ce projet était louable, sensé, digne d'un père; pourquoi n'ai-je pas eu la force de l'exécuter? Ce matin, en me levant, j'avais encore soixante mille guinées [1], et cette somme ne me paraissait pas énorme, parce que j'en avais perdu, l'année dernière, une trois fois plus forte. Mon mauvais génie m'a poussé dans cette fatale maison, où j'avais commencé ma ruine, et c'est là que je l'ai consommée.... Elle est complète, il ne me reste plus rien au monde; je sens bien que je ne pourrai pas conserver ma place; j'y renonce et cours ensevelir ma honte par-delà les mers, dans quelque retraite ignorée, pour y finir mes jours, qui, je l'espère, seront abrégés par la misère et le repentir.

« Il est inutile que vous m'écriviez; je n'attends de vous aucun soulagement et vous ne voudriez pas ajouter à mon malheur par vos reproches. Prenez soin de mes filles en mémoire de leur mère, et donnez-leur les baisers d'adieu que leur envoie leur père

(1) M. Piranesi est le fils du célèbre antiquaire; il est venu se fixer dans la capitale et c'est le meilleur professeur de langue italienne qu'il y ait à Paris.

(1) Quinze cent mille francs.

il est trop malheureux pour qu'elles puissent le maudire...

« Lord WILLIAMS. »

Emma reconnut sur le cachet les armes de sa famille et fut effrayée en voyant lady Néville changer de visage pendant qu'elle lisait la lettre.

« Mon père est malade, peut-être ? il faut qu'il vous ait écrit quelque chose de triste, car vous avez l'air bien troublée.

— Non, mes enfants, non, votre père se porte à merveille. » Et tout en leur donnant cette assurance, lady Néville poussa un soupir, et répéta plusieurs fois : « Pauvres enfants ! pauvres enfants ! »

Emma et Fanny, qui avaient entendu ces mots, se regardaient avec un étonnement mêlé de curiosité ; elles éprouvaient ce qu'on éprouve quand on pressent un grand malheur ; elles désiraient savoir, elles craignaient d'apprendre et n'osaient demander une explication.

Lady Néville connaissait déjà le caractère de ses nièces avant l'arrivée de la fatale lettre ; elle savait que l'orgueil et le goût des choses frivoles étaient leurs défauts dominants, et ne doutait pas qu'elles ne regardassent la perte de leur fortune comme l'événement le plus désastreux qui pût leur arriver. L'antipathie que les deux sœurs avaient montrée pour la vie simple et tranquille lui prouvait jusqu'à l'évidence qu'elles croyaient avoir besoin, pour être heureuses, de tous ces plaisirs ruineux qui ne ressemblent pas plus au bonheur que le bruit ne ressemble à la joie.

« Ma fortune personnelle, se disait lady Néville, est assez considérable pour qu'il me fût facile de procurer à mes nièces une existence charmante, mais elles la trouveraient toujours trop simple et trop modeste ; elles la compareraient à celle que leur promettait l'immense fortune de leur père, et, pour elles, le regret du passé ferait l'ennui du présent ; il faut donc profiter de la triste occasion que le sort me présente, il faut agir fortement sur ces jeunes ames et leur apprendre à tirer du malheur tout ce qu'il peut avoir de bon, des leçons et des conseils. » Dès lors lady Néville conçut un projet qui devait l'assujétir elle-même à bien des privations, mais que sa tendresse éclairée lui donna la force d'exécuter.

Emma, terrifiée d'abord par le mot qu'elle avait entendu, revint peu à peu de sa stupeur, rassembla ses forces, et, se jetant dans les bras de sa tante, la conjura de lui confier ses chagrins « Si je ne puis les adoucir, lui dit-elle, je pourrai au moins les partager...

— Les partager, reprit lady Néville, je vois bien, que vous vous méprenez ; c'est moi qui voudrais, au contraire, alléger le fardeau de vos peines, car si le coup qui vient de nous frapper est douloureux pour moi, c'est surtout pour vous qu'il est accablant.

—Ah ! mon Dieu ! ma tante, qu'est-il donc arrivé ? de grace, tirez-moi d'incertitude... Peut-être que mon père a fait quelque nouvelle perte au jeu ? »

Lady Néville, en hochant la tête, dit pour toute réponse : « C'est une horreur.

— Mais au moins la fortune de ma mère nous reste à ma sœur et à moi. »

La tante lui fit signe que non, et la pauvre Emma, sentant son courage vaincu par cette affreuse nouvelle, poussa un cri aigu et eut une violente attaque de nerfs ; on la porta dans sa chambre, et quand elle reprit connaissance, elle se trouva dans les bras de lady Néville.

« Allons, mon enfant, allons, lui dit cette femme vraiment parfaite, ne vous laissez pas abattre par une douleur exagérée qui n'est pas en rapport avec le revers qui la cause. C'est pour les pertes de cœur qu'il faut garder ses larmes ; de vaines richesses peuvent exciter quelques regrets, mais ne méritent pas nos sanglots. Jugez-en par moi, ma chère amie ; me voyez-vous anéantie comme vous ? et cependant ma situation

devient cruelle. J'espérais pouvoir passer le reste de ma vie dans ce séjour tranquille, heureuse de posséder assez de bien pour répondre aux plaintes du pauvre et pour exaucer les vœux du malheur. Mon sort est totalement changé et mon existence n'est plus la même; l'imprudence de votre père a compromis ma fortune, et je me trouve réduite à me retirer dans quelque village où la vie sera moins chère qu'à Londres, et où, du moins, je ne serai pas privée du plus grand de mes plaisirs, celui d'être utile à l'indigence. »

Lady Néville aurait pu parler une heure de suite sans être interrompue par Emma; cette pauvre enfant était comme pétrifiée de douleur en songeant que le malheur n'avait pas épargné la seule personne dont elle pouvait attendre du secours.

Le lendemain la tante annonça à ses nièces son invariable résolution; elle cédait sa maison à milady Lutton, qui faisait faire des réparations à son château, et, sous le nom de *lady Darley*, elle allait se retirer à Chatam. Au moment où elle se disposait à partir, milady Lutton ayant perdu plusieurs de ses domestiques, *lady Darley*, pour commencer l'épreuve, lui donna trois des siens.

« Comment, ma tante, disait Emma, nous n'aurons donc plus personne pour nous servir?

— Il nous reste Marie, et c'est plus qu'il ne nous en faut avec le nouveau genre de vie que je vais adopter. »

Trois jours après on était à Chatam, et les filles de lord Williams, qui jusque là avaient habité une maison aussi vaste qu'un palais, se trouvaient reléguées dans une maisonnette sans aucune apparence et à peine meublée. C'était à l'époque où les prisonniers français étaient détenus à bord des pontons britanniques. *Lady Darley*, qui voulait faire pénétrer la pitié et tous les sentiments honnêtes dans le cœur de ses nièces, les mena voir ces prisons flottantes. C'était en effet le spectacle le plus capable d'attendrir les ames les moins *impressionnables*. Un des plus grands philanthropes anglais, Howard, a dit : « *Les pontons ne devraient être que la punition des crimes les plus atroces.* » Il est affreux de songer qu'un gouvernement qui se proclame tolérant et humain par excellence, avait réservé, en haine de Napoléon, cet affreux châtiment à ceux que les hasards de la guerre faisaient tomber entre ses mains. Que l'on se figure trois ou quatre cents soldats ou officiers entassés sur de vieux vaisseaux démâtés. Les prisonniers occupaient la batterie basse et le faux-pont, dont on retranchait, à chaque extrémité, un quart d'étendue. De distance en distance on avait placé des meurtrières par lesquelles on pouvait tirer, en cas de besoin, sur ces prisonniers. Ces pontons étaient au nombre de neuf dans la rade de Chatam; placés à des intervalles qui ne permettaient pas aux malheureux captifs de communiquer par la voix ou par signe, ils étaient cependant assez près pour se surveiller réciproquement. L'air putride et salin qu'on y respirait suffisait, même sans mauvaise nourriture, pour détruire la santé la plus robuste. D'autres tourments venaient se joindre à ceux-là. La hauteur commune des faux-ponts est de quatre pieds dix pouces, en sorte que l'homme de la plus petite taille ne peut jamais se tenir debout. La plupart de ceux qui y sont renfermés deviennent perclus et ne se redressent jamais. La solde des prisonniers était insuffisante et les officiers eux-mêmes ne pouvaient exister; des jeunes gens de bonne famille, accoutumés à une position aisée, vivaient quelquefois des mois entiers de pommes de terre bouillies, ne sortaient que rarement et chacun à son tour, pour ménager les bottes de la communauté, et, succombant souvent à ces privations de toutes les minutes, finissaient par des maladies graves dont ils mouraient.

C'est en faveur de ces êtres si dignes d'intérêt que *lady Darley* excitait la bienfai-

sance naissante d'Emma et de Fanny ; toutes deux répondaient à ses espérances ; toutes deux, de l'aveu de leur tante, prirent avec empressement sur la somme consacrée à leurs menus-plaisirs. « Que je vous remercie, disait la plus jeune, de m'avoir fait connaître des hommes aussi malheureux ! Madame Dumoulin nous assurait qu'il suffisait d'envoyer quelque chose à son pasteur pour les pauvres et qu'il ne fallait pas les voir, de peur d'énerver son ame ; je vois bien qu'elle avait tort. Chaque larme que je verse sur ces infortunés me donne le désir et la volonté d'adoucir leur position, et je sens que je deviens meilleure à mesure que je m'attendris. » C'était un bonheur pour les deux sœurs d'acheter des ouvrages en paille et en cheveux que faisaient les prisonniers, car il est à remarquer que, pour ennoblir leur détresse, ils acceptaient le prix de leur travail et n'auraient point voulu d'une aumône.

Emma et Fanny étaient depuis un mois à Chatam, consacrant leurs matinées à des travaux d'aiguille, les après-dîners à la promenade et les soirées à la lecture ; déjà leurs caractères et leur ton n'étaient plus reconnaissables ; la politesse et la douceur avaient remplacé ces manières froides et sèches qu'on leur avait laissé prendre et qui formaient un contre-sens avec le calme et la grace de leur figure céleste. *Lady Darley* s'applaudissait tous les jours davantage de l'idée qu'elle avait eue, lorsqu'une circonstance tout-à-fait imprévue la décida à quitter sa nouvelle résidence. L'amiral anglais donnait un grand bal ; il engagea la tante et les jolies nièces ; *lady Darley* ne leur fit pas même part de l'invitation, mais elle réfléchit qu'elle était encore trop près des plaisirs de la ville et résolut de choisir pour retraite un village d'Ecosse. Un de ses parents loua pour elle une maison, ou plutôt une chaumière, dans les environs de Glasgow, près de Dalmally ; cette chaumière était enfoncée de quelques pieds en terre, pour mettre à l'abri des plus grands froids, et comme elle était placée sur un plateau très élevé, on n'y avait pas à craindre l'humidité. Elle était approvisionnée de tout ce qui peut composer un ménage aisé dans un lieu pareil. Le local était divisé en trois pièces et un cabinet ; inutile de dire que le tout était au rez-de-chaussée, car il ne pouvait pas être question de plusieurs étages dans une semblable maison. Un feu de tourbe allumé sur une grande pierre ronde, élevée de dix pouces au-dessus du sol et placée au milieu de la pièce, était destiné à la réchauffer, et l'on était éclairé par une lampe de fer qui jetait une très grande flamme accompagnée d'une fumée résineuse. Que l'on juge de l'étonnement d'Emma et de Fanny, accoutumées aux cheminées de marbre poli, aux lampes *Carcel* et à tout ce que le luxe des riches peut demander à l'industrie des pauvres. Elles furent quelques jours à se remettre de leur surprise ; mais leur tante, qui avait pris un grand ascendant sur elles, avait tant de calme et de résignation que les nièces suivirent bientôt son exemple. Les paysans des environs vivaient si misérablement que la bienfaisance de *lady Darley* et de ses jeunes élèves trouvait de fréquentes occasions de s'exercer. Emma et Fanny, n'ayant personne qui pût les accompagner à la promenade, étaient trop heureuses de trouver des distractions dans des travaux qu'elles regardaient autrefois comme indignes d'elles et de leur *position sociale;* elles partageaient leurs instants entre la lecture et le dessin, et les sites pittoresques de cette belle Ecosse, si bien décrits par Walter Scott et Nodier, leur faisaient oublier Hamdstadt et Kinsington. Cependant Emma, qui aimait beaucoup la musique, voyant que l'hiver approchait et réfléchissant à la longueur des soirées dans cette triste saison, témoigna le désir d'avoir un piano. « Nous verrons, répondit la tante ; je consulterai ma bourse, et s'il y a moyen de faire ce que

tu demandes, ne doute pas de mon empressement. En attendant je vais te causer, ainsi qu'à ta sœur, un grand plaisir; je vous annonce que je prends chez moi la petite Sara, la fille de ce pauvre pêcheur qui a une si nombreuse famille ; j'ai cru remarquer que vous aimiez cette enfant, ainsi vous serez bien aises de l'avoir près de vous.

— Enchantées, dit Fanny, en sautant de joie ; c'est un ange de douceur et de beauté.

— Je le sais, et cependant notre position est si peu brillante que ses graces et ses charmes n'auraient pas suffi pour me décider à me charger de son éducation, si elle n'avait pas six frères qui ne sont pas encore en état de gagner leur vie et qui sont tous à la charge de leur malheureux père. J'ai réfléchi, d'ailleurs, que vous aimiez beaucoup Sara, et que l'une de vous pourrait lui donner des leçons de lecture et d'écriture.

— Toutes deux, ma tante, toutes deux ; l'une sera gouvernante, et l'autre sous-gouvernante. Permettez-nous d'aller la voir dès aujourd'hui, pour que nous puissions l'habiller à neuf. »

On fit venir Sara le jour même, et les deux gouvernantes, aidées par *lady Darley*, avaient terminé, avant de se coucher, une petite robe, un jupon et un bonnet pour leur jeune élève; le lendemain Emma se leva une heure plus tôt que de coutume, afin de les lui essayer.

Dans les premiers jours de novembre les deux sœurs furent bien surprises de voir arriver deux hommes, portant une grande caisse qui renfermait un excellent et superbe piano. Charmée de pouvoir toucher un instrument dont elle ne se souciait guère autrefois, Emma courut remercier sa tante et l'embrassa avec toute l'effusion de la reconnaissance ; ensuite elle exécuta, avec une netteté parfaite, une fantaisie de *Steibelt*, et pria *lady Darley* d'oublier ce qui s'était passé et de les faire travailler tous les jours.

La vie des trois solitaires s'écoulait doucement dans cette paisible retraite ; les graces naïves et le babil divertissant de Sara leur servaient de préservatif contre l'ennui, et leur temps se passait de la manière la plus agréable. Emma et Fanny ne bornaient pas leur générosité à la famille de leur jeune élève ; beaucoup d'autres malheureux devaient à leur bienfaisance un soulagement réel. En apprenant la ruine de leur père, elles avaient remis à leur tante les mille livres sterling qu'elles possédaient ; celle-ci leur donnait à chacune vingt-cinq guinées par an, et cette somme, toute faible qu'elle était, dépensée avec discernement et distribuée avec sagesse, suffisait à un grand nombre de bienfaits. Elles avaient passé deux ans dans les montagnes ; Emma avait dix-huit ans et Fanny dix-sept, lorsque *lady Darley*, se plaisant à reconnaître l'heureux changement qui s'était opéré dans leur caractère et désirant vivement retourner dans ce château qu'elle n'avait quitté qu'à regret, résolut de dire à ses nièces toute la vérité, en leur confiant les motifs qui l'avaient engagée à pousser avec elles la réserve jusqu'à la dissimulation.

A peine eut-elle formé ce projet qu'elles entrèrent dans sa chambre tout en larmes. « Chère tante, lui dit Emma, je viens vous annoncer un grand malheur ; Tony, ce pauvre pêcheur, vous savez bien, dont nous élevons la fille, cet homme si bon, si laborieux, vient de se casser la jambe ; en voulant sauter de son bateau sur le rivage, il a rencontré une grosse pierre, il a posé son pied à faux, enfin il a fait une chute terrible ; on l'a transporté chez lui, et le voilà peut-être pour six mois dans son lit. Il faudra donc que ses enfants meurent de faim, car il ne pourra plus travailler, et ils n'avaient que lui pour soutien.

—Non, non, ils ne mourront pas, répond *lady Darley* en embrassant Emma et en essuyant ses pleurs, ils ne mourront pas ; nous ferons quelque chose pour chacun d'eux. Autant le malheur de Tony m'afflige,

autant je me réjouis de trouver chez mes nièces une vraie sensibilité; je suis sûre enfin qu'il ne reste plus dans leur ame la moindre trace d'égoïsme et de froideur. Oui, mes chères petites, ajouta-t-elle en les regardant avec la plus vive tendresse, il m'est impossible de vous exprimer la joie que j'éprouve du changement que je remarque en vous; ma sœur, si elle vivait, ne serait pas plus heureuse que je le suis moi-même. Ce n'est pas de moi que vous avez reçu la vie, mais le ciel m'a donné pour vous les sentiments et le cœur d'une mère; je veux vous le prouver en vous adoptant et en vous laissant à chacune cinquante mille livres sterling de rentes.

— Cinquante mille livres sterling! s'écria Emma; comment avons-nous pu mériter cette faveur de la Providence?

— Ce n'est pas une chose nouvelle, reprit lady Néville, à laquelle nous rendons son véritable nom; aussitôt que j'eus le malheur de perdre ma sœur bien-aimée, je fis un testament par lequel je vous reconnus héritières de tous mes biens. Votre orgueil et le goût démesuré que vous témoigniez pour le luxe et l'éclat m'avaient engagée à vous cacher mes dispositions; mais à présent que vous avez passé deux ans dans les montagnes, à présent qu'une épreuve difficile et pénible s'est terminée de la manière la plus satisfaisante, je ne crains pas que la vallée de Néville vous paraisse trop sauvage, tandis que, si j'avais voulu vous y fixer au moment où vous veniez de quitter votre hôtel, je suis sûre que j'aurais eu à m'en repentir. Ce changement subit d'existence vous aurait causé des regrets, et, au lieu de vivre près de moi heureuses et contentes, vous m'auriez attristée par l'amertume de vos plaintes. Vous avez heureusement adopté de nouvelles idées, et refondu, pour ainsi dire, votre caractère; c'est à l'école de l'adversité que vous avez appris à compatir au malheur. Vous avez pris l'habitude de vous amuser facilement et sans recherche; ainsi vous rentrerez dans le monde, disposées à jouir modérément des plaisirs, et à ne pas trop vous affliger des contrariétés.

— Que vous êtes bonne, ma tante, de nous combler de tant de biens et de nous accorder le plus précieux de tous, votre tendresse, quoique nous ayions si mal répondu à tous vos sentiments d'affection! Vous nous avez éclairées par vos exemples plus encore que par vos conseils, et si, en rentrant dans le monde, nous sentions encore quelques mouvements d'orgueil, nous penserions à l'Ecosse, et nous serions guéries.

— Mes vœux sont comblés, chère Emma, chère Fanny; je découvre en vous, tous les jours, quelque nouvelle qualité; vos défauts d'autrefois tenaient à une mauvaise éducation. Madame Dumoulin, ce bel-esprit que vous aviez la faiblesse d'aimer et d'estimer, aurait fait de vous des élégantes; elle songeait à tout ce qui est inutile, aux modes, aux parures, au jargon, aux grandes manières; elle n'avait oublié que votre cœur: moi je l'ai interrogé, il m'a répondu; aussi je suis sûre de vous faire plaisir en vous proposant, avant de dire adieu à nos montagnes, d'aller voir et consoler ce pauvre Tony.»

A l'arrivée de ces dames, Tony crut voir entrer trois anges dans sa chaumière; mais en apprenant qu'elles allaient quitter le pays il éprouva un chagrin qui tenait du désespoir, et la promesse qu'on lui fit d'un secours annuel de vingt-cinq guinées ne parvint pas à calmer sa douleur.

Milady Lutton se disposait à retourner dans son château, quand elle reçut la lettre qui lui annonçait que lady Néville allait quitter l'Écosse. Ses domestiques, à la seule pensée qu'ils touchaient au moment de revoir leur maîtresse chérie, ne pouvaient modérer leurs transports. Les pauvres du voisinage n'étaient pas moins joyeux; lady Néville avait bien chargé ses amis de con-

tinuer ses libéralités en son absence, mais donner en son nom ce n'était pas donner comme elle; personne ne pouvait imiter cette délicatesse qui précède le bienfait, comme la fleur vient avant le fruit.

Le jour où la noble châtelaine arriva chez elle, toutes les cloches du village commencèrent à sonner au point du jour; les filles de la charité mirent leurs plus beaux habits, et la fête devint générale. Tous les villageois se réunirent dans une prairie voisine du château et célébrèrent, par des danses et des feux de joie, le retour de leur bienfaitrice. Emma et Fanny, pour lesquelles on n'aurait pas trouvé de parti si elles eussent conservé cette vanité ridicule qui nous rend aveugles sur le mérite d'autrui et qui nous exagère le nôtre, firent des mariages superbes, s'empressèrent de payer les dettes de leur père, lui assurèrent une situation digne de son nom et de son rang, et bénirent leur tante, tous les jours de leur vie, de ce qu'elle les avait corrigées en mettant aux prises *Orgueil et Malheur*.

ALISSAN DE CHAZET.

QUELQUES LEÇONS
D'HISTOIRE NATURELLE.

INTRODUCTION.

Laure entrouvrit doucement la porte de la chambre de son frère, regarda un instant à quoi il s'occupait, puis elle avança avec précaution sur la pointe du pied, dans l'intention de lui faire une malice... Mais au bruit d'un meuble heurté involontairement en passant, Ernest se retourna.

« Comment, c'est toi! dit-il de cet air moitié sérieux, moitié moqueur, que Laure redoutait par-dessus tout, parce qu'Ernest ne le prenait jamais que lorsqu'elle lui avait causé une vive peine.

— Mon petit Ernest, je t'en prie! » Et Laure lui sauta au cou. Mais le jeune homme la repoussa paisiblement et dit : « Que veux-tu?

— Je veux, répondit Laure, que tu ne sois plus fâché contre moi à cause... de ce que tu sais bien.

— Ce que je sais bien, répliqua Ernest, c'est que ma sœur, à l'âge de quatorze ans, est plus enfant qu'il n'est permis de l'être à dix... Range-toi un peu, je te prie... Avec tes manches *à l'imbécile* tu pourrais occasionner des orages qui troubleraient le repos dont jouissent, depuis quelques instants, mes polypes verts et à bouquet.

LAURE. Fais-les moi donc voir, tes polypes.

ERNEST. Je m'en garderai bien!

LAURE. Pourquoi donc, mon petit Ernest? Ce n'est pas ma faute si j'ai tant ri hier... c'est que ce monsieur était si drôle... avec ses *crache-à-l'eau*... et il a pris si bien au sérieux le *c'est assez*... de M. Dervigny... »

Les éclats de rire de Laure recommencèrent avec la même vivacité que la veille et l'empêchèrent d'achever.

Ernest, sans s'occuper d'elle davantage, continua à préparer l'objectif de son microscope. Il y plaça, avec beaucoup de soin, une espèce de petit corps gélatineux et verdâtre qu'il venait de détacher délicatement

de dessous quelques lentilles d'eau recueillies par lui la veille.

« Il me semble, dit Laure, un peu piquée de la froideur de son frère, que tu t'y prends mal...

— Vraiment ! s'écria Ernest étonné ; sais-tu donc te servir du microscope ?

Laure. Je ne dis pas que tu t'y prennes mal pour faire ce que tu fais maintenant ; mais tu t'y prends mal du moins pour me donner l'envie d'étudier avec toi l'histoire naturelle !

Ernest. Ah ! tu as apparemment une méthode à toi ?

Laure. Vois-tu, Ernest, si tu te moques, je m'en vais.... et cela fera de la peine à maman, car c'est elle qui m'a envoyée. Elle désire qu'à son retour mon père me trouve un peu moins ignorante que je ne l'étais lorsqu'il est parti. Mais si tu ne veux pas m'aider... être... mon professeur enfin... eh bien ! monsieur, j'étudierai seule... il ne manque pas de livres dans la bibliothèque ! »

Un éclat de rire d'Ernest interrompit si brusquement la pauvre Laure, que les larmes lui en vinrent aux yeux.

« Des livres ! des livres d'histoire naturelle ! disait-il en continuant de rire. Ah ! je voudrais t'en voir lire un... un seul, à toi qui te récries tant sur les termes *barbares* dont se sert notre ami M. Blainville !... Comment, tu pleures tout de bon ?... Allons, embrasse-moi et assieds-toi ici, près de moi, pour que nous parlions raison. Mais avant tout, remarque une chose, ma petite Laurette ; c'est que *la plaisanterie est ennemie du bonheur*. Tu t'es moquée hier d'un homme fort savant et tu as cru qu'il ne s'en était pas aperçu ; c'est ce qui te trompe. Les mauvais jeux de mots de M. Dervigny ont été remarqués. Je te promets que désormais, quand il sera là, on ne parlera devant lui que de la pluie et du beau temps. Non contente d'avoir ri aux dépens d'une personne qui nous est adressée par mon père, tu as étendu jusqu'à moi, chétif, tes railleries. Si elles ne m'ont pas fait pleurer, elles m'ont fait du moins de la peine... Nous ne pouvons continuer sur ce ton. As-tu réellement le désir d'étudier l'histoire naturelle ?

Laure. Certainement, mais seulement ce qui est amusant.

Ernest. Voilà ce que tu appelles *étudier ?*

Laure. Mon frère, avant de faire nos conventions, dis-moi que tu ne m'en veux plus !

Ernest. Plus du tout, je t'assure.

Laure. Oh ! tu es bon !.. oui, tu es bon, quoique pourtant...

Ernest. Au fait, vite !

Laure. Je ne vois pas, Ernest, qu'il soit absolument nécessaire... de commencer à étudier l'histoire naturelle... par le commencement.

Ernest. Explique-toi un peu plus clairement.

Laure. Mais oui ; tu m'as fait peur en me parlant des... bimanes... des... quadrumanes.. des pachydermes.

Ernest. Cela t'a fait peur, et tu veux lire pourtant des ouvrages d'histoire naturelle !

Laure. Oh ! je n'en veux pas lire du tout, si c'est possible. Seulement il faudrait me donner du courage pour étudier plus tard, en me racontant des choses curieuses, intéressantes, et en commençant par des animaux de notre pays. Qu'est-ce que cela me fait des *bimanes ?* est-ce que j'en verrai jamais ! Allons, voilà que tu ris encore ! »

Ernest riait de si bon cœur cette fois, que Laure se laissa aller à l'imiter sans trop savoir pourquoi.

« Pauvre Laure ! disait Ernest en se livrant aux accès d'une franche gaîté, quand tu me regardes, quand tu te regardes au miroir... tu vois... tu vois... des *bimanes*... Zéphire, que tu aimes tant, est un *pachyderme*, et tous les singes du monde connu sont des *quadrumanes*...

Laure. Eh bien ! je ne l'aurais jamais de-

viné ! Est-ce que, dans toute l'histoire naturelle, on ôte comme cela à chacun son nom pour le remplacer par... par un nom qui ne ressemble à rien ?

Ernest. Ma chère amie, ce nom qui ne ressemble à rien, à ton avis, est cependant très significatif et très important pour désigner le genre auquel appartient tel ou tel animal. Nous y reviendrons plus tard ; je t'expliquerai ces noms à mesure qu'ils se présenteront, et tu verras que la nomenclature, nécessaire à quiconque veut pouvoir lire plus tard, avec quelque fruit, des ouvrages pleins d'intérêt, est bien peu de chose à retenir. Maintenant dis-moi pourquoi tu prétends ne pas suivre l'ordre établi par l'immortel Cuvier pour le règne animal ?

Laure. Il est possible qu'il y ait beaucoup de choses amusantes à apprendre sur ce dont M. Blainville parlait l'autre jour, la circulation du sang chez l'homme et la composition du cerveau ; mais j'aime mieux les petites bêtes... Depuis que j'ai vu le microscope oxi-hydrogène [1]...

Ernest. Tu veux dire le microscope éclairé par la lumière si brillante que donne la réunion, sur une pierre calcaire, de deux courants de gaz oxigène et hydrogène...

Laure. Sais-tu, Ernest, ce qui me fait peur surtout, pour ces leçons d'histoire naturelle ; c'est qu'avec toi il faut dire les choses absolument comme elles sont !

Ernest. Pourquoi les dire à moitié ? La découverte du procédé auquel on doit une lumière factice presque aussi vive que celle du soleil, n'a rien changé au microscope solaire ; pourquoi donc changerait-il de nom ?

Laure. Zéphire et tous les autres chevaux ont toujours été des chevaux ; pourquoi donc les appelle-t-on maintenant des *pachydermes ?*

Ernest. Cette dénomination générique s'applique à tous les animaux qui ont le cuir épais et plus de deux sabots... Eh bien ! tu te couvres les oreilles ?

Laure. Laisse-moi achever de te dire nos conventions. Ce sont mes heures de récréation que je consacrerai à l'étude de l'histoire naturelle. Est-ce que tu crois que j'en peux faire le sacrifice tout entier, si cette étude ne m'amuse pas du tout ? Et cela m'amusera et m'intéressera bien davantage si je peux voir, mais là, ce qui s'appelle voir, ce que tu me raconteras.

Ernest. Il y a cependant des choses que tu ne pourras pas voir et qui ne t'en offriront pas moins d'intérêt.

Laure. Tu crois ?

Ernest. Mais, ma chère amie, quelle singulière idée t'es-tu donc faite de l'histoire naturelle ?

Laure. S'il faut te le dire, j'ai ouvert l'autre jour, je ne me rappelle plus quel livre, et j'ai eu beau chercher, je n'y ai rien trouvé qu'il fût possible de lire. C'étaient des noms si baroques, et puis des descriptions d'ailes, de trompes, de pattes... Ah ! mon Dieu ! j'en frissonne encore, tant cela m'a paru embrouillé et ennuyeux ! Il s'agissait pourtant de quelque chose de bien joli, des oiseaux.

Ernest. Tu auras confondu, en feuilletant plusieurs articles différents, car les oiseaux n'ont point de trompe, que je sache... Revenons à ce que je disais tout à l'heure, à l'intérêt que peut t'offrir l'histoire des mœurs et de l'industrie d'une foule d'animaux que tu ne verras peut-être jamais, mais dont ceux qu'il te sera possible d'examiner par tes propres yeux, te feront prendre une idée.

« Mais d'abord, ma chère amie, n'oublie pas que l'histoire naturelle n'est pas seulement celle des êtres animés ; elle comprend la botanique, la minéralogie, la géologie même. Je veux bien m'occuper dès à présent avec toi du règne animal seulement, sans m'interdire cependant pour la suite ce qui

(1) Voir l'article Une goutte d'eau. *Journal des Jeunes Personnes*, T. II, p. 104. *N. des Edit.*

peut le mieux concourir à te donner une instruction réelle. Ceci posé, prenons pour exemple de tant de rapprochements à faire, les polypes d'eau douce, puisque nous en avons sous la main. Ils sont comme les *frères* des polypes de mer. Tous forment la troisième classe des zoophytes ou *animaux rayonnés*, c'est-à-dire qui présentent, pour principal caractère, des tentacules ou bras partant d'un centre commun, comme les rayons partent du centre de l'étoile. Mais tandis que les polypes d'eau douce, si curieux cependant à observer, se contentent de végéter, et de végéter si bien qu'on les a regardés long-temps comme étant des plantes aquatiques, leurs confrères, plus remarquables, se distinguent et attirent les yeux; ce sont, entre autres, les anémones de mer qui brillent de si vives couleurs, les méduses à tête de champignons, et surtout les polypiers ou fabricants de mousse de Corse, de madrépores, d'éponges, de corail...

LAURE. Comment? qu'est-ce que tu dis, de mousse de Corse et de corail, Ernest?

ERNEST. Je dis que la coraline, vulgairement appelée mousse de Corse, est l'habitation de familles entières de polypiers; qu'elle est, comme les madrépores et le corail, le résultat des travaux de plusieurs générations, de même que les gâteaux de cire qui renferment le miel, les œufs et les larves, sont le résultat des travaux des abeilles; et que tous ces fabricants, dont la plupart sont presque invisibles à l'œil nu, travaillent si prodigieusement au fond des mers qu'on leur doit des rescifs dangereux pour les vaisseaux et l'établissement des couches successives qui changent peu à peu la face du globe dans toutes les parties recouvertes par l'eau salée.

— Est-il possible! s'écria Laure stupéfaite.

ERNEST. Je dis que les fables ingénieuses des anciens Grecs, et entre autres celle de l'Hydre dont chaque tête abattue était aussitôt remplacée par une autre tête, reposent, pour la plupart, sur des faits avérés d'histoire naturelle. J'ai là, dans ce vase de verre où tu ne vois que des lentilles d'eau, une quantité d'hydres dont les têtes peuvent être multipliées d'abord à ma volonté, puis coupées et renaître... »

Laure se leva et courut à la table sur laquelle était la coupe de verre qui contenait des lentilles d'eau d'une très belle couleur verte.

« Je dis encore, continua Ernest sans quitter sa place, que certainement ils avaient vu des *infusoires* au microscope, les premiers peintres qui représentèrent la chimère, puis des démons; car l'imagination la plus extravagante et la plus bizarre ne saurait rien créer qui approche des formes extraordinaires de ces animalcules que recèlent les eaux de pluie, les eaux dormantes, les eaux courantes, la colle de pâte, le vinaigre. Depuis le rotifère des toits laissé à sec dans les gouttières, après une pluie d'orage, et qui, long-temps couvert de poussière, reprend la vie et le mouvement si l'on mouille d'un peu d'eau cette poussière dont il fait partie, jusqu'au volvox au corps globuleux, qui tourne si rapidement sur lui-même, les assemblages les plus monstrueux de têtes, de corps, de membres qu'on dirait n'être point faits les uns pour les autres, sont offerts par les *infusoires*. Et ces animaux, que notre œil ne peut voir sans le secours du microscope, sont doués chacun de l'instinct qui lui est propre; ils ont des appétits, des passions, une volonté. Entre ceux des eaux de la Seine et ceux des eaux de la Bièvre il y a guerre à mort; il y a haine *nationale*... Et qui sait si, comme toutes les autres espèces, ils ne sont pas dévorés en détail par d'autres animaux plus petits, et ceux-ci par d'autres plus petits encore!

LAURE. Ah! par exemple mon frère, tu me fais des contes!

ERNEST. Des contes!... ma chère petite

Laurette, M. Blainville m'a montré l'année dernière une malheureuse mouche... mais je n'oserai jamais prononcer devant toi, si élégante, si éprise des expressions choisies...

LAURE. Allons, voilà que tu vas encore te moquer!

ERNEST. Non, assurément; mais c'est que, vois-tu, l'histoire naturelle nomme les choses par leur nom, et elle vous dit tout crûment que chaque animal a sa vermine... Ah! tu fais la grimace! Cette expression, prise au figuré est de mise pourtant, même en poésie.

LAURE. Comment! les mouches aussi...

ERNEST. Oui, les mouches aussi, les polypes aussi, et les infusoires probablement aussi. Jusque dans les *invisibles*, on retrouve ces lois générales, dont la connaissance sert de guide à l'homme pour diriger ses recherches et étendre ses connaissances; et de ce qu'il peut *voir*, il arrive à deviner, à comprendre avec certitude ce qu'il ne saurait *voir*.

LAURE. Ainsi ce sont les polypes qui font le corail! Mais avec quoi le font-ils, Ernest?

ERNEST. Avec quoi les mouches à miel font-elles le miel et la cire?

LAURE. Avec la poussière qu'elles vont chercher dans les fleurs.

ERNEST. Puisqu'il ne faut que le pollen des fleurs pour faire du miel et de la cire, nous n'avons qu'à en recueillir...

LAURE. Tu vois bien que tu retombes toujours dans le défaut que tu me reproches, dans la moquerie!

ERNEST. Il est vrai, je reconnais mon tort; parlons sérieusement et établissons enfin nos conventions. Je tâcherai de te rendre facile l'étude de l'histoire naturelle; mais toi, à ton tour, tu tâcheras de ne faire que des questions raisonnables et brèves. Je ne négligerai rien de ce qui pourra t'intéresser et t'amuser; mais toi, tu te prêteras à apprendre les dénominations principales qui aident les naturalistes à se reconnaître dans des détails immenses de genre et de classe; j'épargnerai à la délicatesse de ton oreille ce qui n'est que du domaine de la science proprement dite, mais toi, tu te résigneras à entendre parler d'une foule de choses qui obligeraient une petite maîtresse à s'écrier : *Fi! l'horreur!* Enfin toi et moi, tout en nous instruisant et tout en nous amusant, nous nous conduirons comme des gens raisonnables qui savent quel est le prix du temps, et que l'employer à acquérir des connaissances réelles, c'est se procurer une foule de jouissances dans le moment présent et pour l'avenir. Mes *conventions* te *conviennent*-elles?

LAURE. Oui, mon frère. Il ne faut pas m'en vouloir d'avoir eu peur de toi, et de ta science surtout! Tu es si savant pour ton âge, à ce que dit M. Blainville lui-même!... Eh bien! veux-tu commencer tout de suite en me montrant tes polypes?

ERNEST. C'est à grand regret, je l'avoue, ma petite Laure, que je renverserai ainsi l'ordre établi, en commençant par le dernier degré des êtres animés...

LAURE. Mais pense donc, Ernest, que je suis tout en bas en fait de science, et que pour arriver tout en haut il faut bien mettre le pied sur ce dernier degré...

ERNEST. Prends cette loupe et dis-moi ce que tu vois dans l'eau, en-dessous de ces lentilles. »

Laure regarda quelque temps avec beaucoup d'attention et s'écria enfin : « On dirait un petit cornet renversé.... c'est verdâtre et transparent comme des blancs d'œufs... Ernest, qu'est-ce qu'il y a donc à l'extrémité du cornet qui fait comme un moulinet?

ERNEST. Ce sont les bras du polype. Il les agite ainsi constamment pour imprimer à l'eau des espèces de petits courants qui amènent jusqu'à lui les animalcules dont il se nourrit.

LAURE. Ernest, Ernest, voilà le cornet qui

se ferme... c'est maintenant comme un bouton alongé...

ERNEST. Le hasard t'a montré d'abord ce qu'on appelle *polype à bouquet*. Ce bouton que tu vois, va se séparer en deux parties égales qui donneront demain deux polypes parfaits, lesquels se subdiviseront encore et donneront chacun deux autres polypes également parfaits; et ainsi ils arriveront à former un *bouquet* d'une soixantaine de clochettes tenant toutes à la même tige... Mais comme, en dépit de tes raisonnements, *j'aime à commencer* par *le commencement*, j'irai ce soir à la *provision* et demain je te ferai voir des polypes verts et des polypes à longs bras, qui se coloreront en rouge à mesure que je leur donnerai des pucerons rouges, dont ils sont très friands...

LAURE. Ernest, allons-en chercher tout de suite; veux-tu?

ERNEST. L'heure de ta leçon d'italien va sonner.....

LAURE. Oh! quel ennui!... mais ce soir...

ERNEST. Le soir les polypes dorment, je pense...

LAURE. Est-ce que ceux qui font le corail sont aussi en forme de clochettes?

ERNEST. Nous saurons cela demain ou après-demain. Je te déclare que nous ne ferons connaissance avec les polypes ou polypiers, que lorsque nous connaîtrons bien les *polypes nus*.

LAURE. Maman a un collier de corail qui n'a point été taillé; on dirait de petites branches. Est-ce que les polypiers construisent ainsi le corail?

ERNEST. Tu le sais bien, car tu en as vu un bel échantillon chez M. Blanville.

LAURE. Je n'y ai pas fait attention. Dis donc, Ernest, crois-tu que nous irons bientôt rendre visite à M. Blanville?

ERNEST. Il est à Paris en ce moment; mais il reviendra sous peu...

LAURE. Voyons si le bouton commence à s'ouvrir... »

En ce moment la femme de chambre vint annoncer que le professeur d'italien était là; et Laure, posant à regret la loupe sur la table, embrassa son frère et lui dit tout bas, avant de le quitter : « N'oublie pas d'aller ce soir *à la provision!* »

Ernest sourit et retourna à son microscope.

Mlle ULLIAC TREMADEURE.

(La suite au numéro prochain.)

HISTOIRE.

SOUVENIRS DU MOIS D'AOUT.

Août.—Ce mois était le *sixième* de l'année de Romulus; il en devint le *septième* quand Numa eut créé deux mois nouveaux; il prit enfin le *huitième* rang lorsque les décemvirs eurent déplacé le mois de février. C'est en l'honneur d'Auguste, et l'an 730 de Rome, que, par un édit du sénat, ce mois reçut le nom d'*Augustus*. De ce mot on a fait, par contraction, *aoust*, et ensuite *août*.

En Angleterre, le premier jour d'août s'appelle *lamb's Day*, jour de l'Agneau, apparemment d'une coutume observée jadis dans le comté d'Yorck; tous ceux qui tenaient quelques terres de la cathédrale étaient obligés d'amener ce jour-là à l'église, à la grand'messe, un agneau vivant pour offrande.

C'est dans ce mois qu'apparaît le phénomène des *éphémères*, insectes merveilleux

qui naissent, se reproduisent et meurent dans le court espace d'un jour.

1er *août* 1469. Edit de Louis XI qui crée l'ordre de Saint-Michel. Cet ordre, dont la décoration se portait attachée à un ruban de soie noire moirée, était conféré comme récompense et distinction à des gens de robe, de finances, de lettres, et à des artistes célèbres. Sous Henri II, l'ordre de Saint-Michel étant tombé dans une sorte de discrédit, Henri III, pour le relever, décida que les chevaliers de l'ordre du Saint-Esprit devraient recevoir préalablement l'ordre de Saint-Michel. La révolution de 1789 l'anéantit avec tous les autres ordres de chevalerie. Rétabli à la Restauration de 1814, il a été de nouveau, mais tacitement, aboli à la révolution de 1830.

8 *août* 1769. Terrible éruption du Vésuve; c'est une des plus fortes dont l'histoire ait conservé le souvenir.

Le sommet du volcan s'ouvrit du côté de Somma, et une immense colonne de flammes, de matières fluides, de pierres embrasées, s'éleva du cratère à plus de trois mille toises. La fumée s'étendait sur Naples comme un épais nuage; un bruit semblable à des coups de tonnerre partait continuellement de la colonne; des pierres énormes, ou plutôt des rochers, lancés par la force du volcan, retombaient dans la vallée de Somma. Les broussailles de cette vallée et les bois d'Ottojano s'enflammèrent. Cet effrayant phénomène ne dura que 25 minutes, mais la ville d'Ottojano fut réduite en cendres, et la fertile plaine de Cacisbella transformée en un amas de pierres et de matières volcaniques.

15 *août*. Assomption de la sainte Vierge. Jadis le mot *assomption* désignait en général le jour de la mort d'un saint, parce que c'était en ce jour que son ame prenait possession du ciel. Mais depuis longtemps l'église l'a spécialement consacré à la fête qu'elle célèbre le 15 août pour honorer la résurrection et l'entrée triomphante de la sainte Vierge dans le royaume céleste.

On sait que Louis XIII, par un vœu solennel, avait mis son royaume sous la protection de la sainte Vierge; ce fut le 15 août 1638 qu'eut lieu pour la première fois la procession instituée par ce prince en témoignage de ce vœu, confirmé et renouvelé par tous les rois ses successeurs.

18 *août* 1737. — Première exposition publique des ouvrages de peinture et de sculpture au Louvre.

Pour arrêter la décadence rapide des arts et ramener l'émulation parmi les artistes, les membres de l'Académie de peinture et de sculpture conçurent l'idée de soumettre périodiquement leurs ouvrages au jugement du public. Une première exposition eut donc lieu par ordre du roi dans le salon du Louvre, mais elle ne fut pas de longue durée; car, ouverte le 18 août, elle fut fermée le 1er septembre. Le nombre des ouvrages exposés ne s'éleva qu'à 220; il faut dire que les membres seuls de l'Académie avaient droit d'exposition.

Cette exhibition fut annuelle jusqu'en 1745. A cette époque on décida qu'elle n'aurait lieu que tous les deux ans, et cette règle s'est maintenue jusqu'en 1832. Depuis lors il y a *Salon* tous les ans; l'exposition commence le 1er mars et dure deux mois. — Si la première exposition en 1737, n'avait montré que 220 ouvrages, en 1835 le Louvre en a reçu 2536. Quel progrès en moins d'un siècle! Mais dans ce grand nombre, qui se renouvelle tous les ans, combien de morceaux remarquables!

20 *août* 1572, fête allégorique pour le mariage de Henri de Navarre (qui fut depuis Henri IV) et de Marguerite de France.

Il est curieux de lire aujourd'hui la description de cette fête, si différente de celle qu'on donnerait de nos jours en pareille cir-

constance. — Laissons parler le narrateur.

« Le mercredi 20 août furent faits jeux dès long-temps préparés en la salle de Bourbon, comme s'ensuit : Premièrement, en ladite salle à main droite, y avoit le paradis dressé, l'entrée duquel étoit défendue par trois chevaliers armés de toutes pièces, qui étoient pour le roi et ses frères; à main gauche étoit l'enfer, dans lequel étoient un grand nombre de diables et de petits diablotins faisant infinies singeries et tintamarres avec une grande roue tournante dans ledit enfer, tout environnée de clochettes. Le paradis et l'enfer étoient divisés par une rivière qui étoit entre eux, dans laquelle il y avoit une barque conduite par Caron, nautonnier de l'enfer. A l'un des bouts de la salle, et derrière le paradis, étoient les Champs-Élysées, à savoir : un jardin embelli de verdure et de toute sortes de fleurs, et le ciel empirée, qui étoit une grande roue avec les douze signes, sept planètes et une infinité de petites étoiles faites à jour, rendant une grande lueur et clarté par le moyen des lampes et flambeaux qui étoient artificiellement accommodés par derrière. Cette roue étoit en continuel mouvement, faisant aussi tourner ce jardin dans lequel étoient douze nymphes fort richement accoutrées. Dans la salle se présentoient plusieurs troupes de chevaliers errants, armés de toutes pièces et vêtus de diverses livrées, conduits par les princes et seigneurs ; tous lesquels, tâchant de gagner l'entrée du paradis, pour puis aller quérir les nymphes au jardin, étoient empêchés par les trois chevaliers qui en avoient la garde, lesquels, l'un après l'autre, se présentoient à la lice, ayant rompu la pique contre lesdits assaillants, et donnoient le coup de coutelas, les renvoyoient vers l'enfer où ils étoient traînés par ces diables. Cette forme de combats dura jusqu'à ce que les chevaliers errants eurent été combattus et traînés un à un dedans l'enfer, lequel fut puis clos et fermé. A l'instant descendirent du ciel Mercure et Cupidon, portés par un coq, chantant et dansant. Le Mercure était cet Étienne Leroy, chantre tant renommé, lequel, descendu en terre, vint se présenter aux trois chevaliers, et, après un chant mélodieux, leur fit une harangue, laquelle parachevée, il remonta sur son coq, toujours chantant, et fut reporté au ciel. Lors les trois chevaliers se levèrent de leurs siéges, et, traversant le paradis et les Champs-Elysées, allèrent querir les douze nymphes, lesquelles ils menèrent au milieu de la salle, où elles se mirent à danser un bal fort diversifié, ce qui dura plus d'une heure. Le bal parachevé, les chevaliers qui étoient dans l'enfer furent délivrés, et après se mirent à combattre et rompre les piques en feinte ; la salle étoit toute couverte d'éclats de piques; on voyoit un feu sortir de tous côtés des harnois. Le combat fini, on mit le feu à des traînées de poudre qui étoient autour d'une fontaine dressée quasi au milieu de la salle, d'où s'éleva un bruit et une fumée qui fit retirer chacun. » *(Mémoires d'Etat de France.)*

21 *août* 1762. Mort de lady Montague. Née en 1690, ses premières années s'écoulèrent au milieu d'études sévères, auxquelles son père désirait qu'elle se livrât ; elle apprit le grec, le latin, le français, l'allemand et l'italien. A l'âge de vingt-deux ans elle fut mariée à Ed. Wortley Montague, jeune seigneur distingué par son esprit et son instruction.

Quand il fut nommé à l'ambassade de Constantinople, lady Montague voulut le suivre; c'est au hasard de ce séjour dans cette capitale de l'empire ottoman, qu'elle a dû une grande partie de la renommée dont ont joui ses lettres, si spirituelles et remplies de détails si intéressants.

Pendant un séjour de deux années à Constantinople, sa position particulière et son extrême désir d'en connaître les mœurs la mirent à même de recueillir une foule de

notions sur des choses inconnues jusqu'à elle. Admise dans l'intérieur du sérail, elle a pu en décrire les coutumes et les usages les plus secrets, et rectifier une foule d'erreurs accréditées jusque là, sur la situation des femmes dans ce pays.

C'est elle qui introduisit, en France et en Angleterre, l'inoculation de la petite-vérole, qu'elle avait vu pratiquer en Orient, sans doute pour conserver la beauté des femmes, unique mérite d'esclaves destinées à être vendues.

Elle tenait tellement elle-même à ce frêle avantage que les dernières années de sa vie furent un véritable supplice pour son amour-propre; elle n'osait plus se regarder dans une glace et ne recevait de visites que le visage couvert d'un masque.

A sa mort, sa fille, la comtesse de Bute, lui fit élever un monument dans la cathédrale de Lichfield où la *Beauté* est représentée pleurant sur la tombe de celle qui, par l'introduction de l'inoculation, avait arraché tant de victimes à la *Laideur* et à la mort.

23 *août* 1624. Érection de la statue équestre de Henri IV sur le Pont-Neuf.

La statue équestre de Henri IV sur le Pont-Neuf fut le premier monument de ce genre élevé dans Paris. Autrefois les statues des rois ne se voyaient que sur leurs tombeaux ou aux portails des églises. Henri méritait d'être l'objet de cette innovation. Sa statue élevée sur le Pont-Neuf, aux yeux du peuple, peu d'années après sa mort, y demeura exposée à sa vénération, jusqu'à la révolution de 1789; elle fut alors abattue avec toutes celles qui décoraient diverses places publiques. Rétablie en 1814, elle a été respectée par la révolution de 1830.

27 *août* 1825. Mort de Lucrèce Davidson. Née en 1808 aux Etats-Unis, dès l'âge de quatre ans elle manifesta son goût pour la retraite et l'étude. Forcée de consacrer une partie de son temps aux soins domestiques, elle profitait des moindres incidents pour se livrer aux jouissances de l'esprit.

A douze ans elle avait lu tous les poètes classiques anglais, plusieurs historiens et beaucoup de romans populaires. Quelqu'un lui écrivant pour la féliciter de quelques vers, joignit à sa lettre une petite somme; l'enfant, ravie d'abord, songeait à en augmenter sa collection de livres; mais voyant sa mère malade depuis plusieurs mois, ses yeux se remplirent de larmes, et elle donna la somme à son père: « Prenez, dit-elle; je puis me passer de livres, et cela nous servira à soulager ma bonne mère. »

A mesure qu'elle grandissait, la fièvre intellectuelle qui la dévorait prenait de l'accroissement; on dit qu'elle composait avec la rapidité d'un commis qui copie; l'abondance de ses idées était telle, qu'elle ne pouvait suffire à les écrire.

Lucrèce arrivait à sa dix-septième année, lorsqu'un homme riche, ayant vu quelques-uns de ses vers, résolut de la placer dans un des meilleurs pensionnats du pays; ce bonheur inattendu fut trop vif pour la frêle enfant; sa faible organisation ne put résister à l'excès de sa sensibilité; à dix-sept ans Lucrèce avait terminé sa vie.

Du nombre prodigieux de compositions échappées à la jeune fille, il n'en est survécu que quelques-unes, publiées depuis sa mort.

Hélas! qu'est-ce donc que ce fantôme qu'on appelle la gloire, et après lequel on se fatigue à courir! Combien plus heureuse eût été la jeune Lucrèce si le ciel ne lui avait accordé que les qualités les plus vulgaires de son sexe! Elle eût fait, sans doute, long-temps le bonheur et la joie de sa famille, tandis que le funeste présent d'une imagination poétique ne lui a valu qu'une mort précoce, et un nom dont l'éclat ira chaque jour s'éteignant au milieu du bruit de renommées plus retentissantes.

Mme DE FRÉMONT.

TOILETTE D'ÉTÉ.

Chaque fois que nous entendons signaler une mode qui vous concerne spécialement, mesdemoiselles, nous sommes tout charmés de pouvoir vous l'enseigner, car dans cette saison surtout, nous avons bien peu de nouveautés importantes. Après avoir cherché inutilement des robes, des coiffures dont la naissance ne remontât pas à deux ou trois mois; après avoir passé en revue toutes les pélerines, les fichus dont nous vous avons déjà parlé, et nous être assurés que rien ne s'était fait jour depuis le mois dernier, nous nous sommes dit : Voyons les fantaisies. Celles-ci ont moins de stabilité; qui dit fantaisie dit caprice, et le caprice dure peu. Sur ce chapitre nous aurons donc quelque chose à vous indiquer.

Nous commencerons par l'écharpe dont notre numéro de ce jour vous donne le dessin. Ce bouquet de lis, enfermé entre deux petites colonnes, peut être brodé au métier, en soie demi-ronde sur du tulle noir ou de couleur; en soie noire, en soies nuées, ou en soie couleur sur couleur. Le tulle noir brodé de même imite la dentelle, fort à la mode pour les écharpes de promenade et de visites. Vous pouvez également broder de la gaze du Pérou, ou du cachemire, et enfin de la mousseline claire.

Ce dessin serait charmant pour un voile de première communion; nous conseillons de l'employer dans ce but.

Nous vous donnons avec plaisir, mesdemoiselles, ce dessin de broderie au métier, car ce genre d'ouvrage nous paraît des plus charmants pour vous. A présent que l'on revient à ces petits meubles portatifs qui se placent sur les genoux, rien n'est plus gracieux pour une jeune personne, et nous vous engageons à vous servir du métier, même pour vos broderies en coton blanc.

Nous vous parlerons des ferronières de velours. Tâchez d'oublier tout ce que vous avez vu précédemment en ce genre; représentez-vous que sur vos cheveux en bandeaux plats passe, par-devant, un petit velours large d'une ou deux lignes au plus. Maintenant, que ce petit velours, soit noir, marron, gros bleu, ou même bleu de ciel, ceci est à votre choix. Les deux bouts remontent sur les côtés de la tête et se perdent sous la coiffure. Observez bien que ce fil délicat ne doit être accompagné d'aucune pierre, ni fermoir, ni plaque; il est tout simple; son seul mérite est précisément son extrême simplicité; on a déjà essayé plusieurs nuances, toutes sont jolies; le velours rose, le velours vert-pomme, vont parfaitement à une figure de votre âge; mais le grenat et le bleu foncé sont peut-être les meilleures nuances.

Un charmant petit bijou, que vous pouvez, mesdemoiselles, porter en toilettes simples du soir, dès que vous n'avez pas le cou caché par une cravate, est un collier juste, en or tressé; il serre le cou et ferme par un cadenas en plaque bien travaillée, auquel tient une petite croix d'or lisse, très petite; au lieu de la petite croix vous pouvez mettre un cœur d'or bruni, ou de pierre de couleur.

Les bracelets que portent vos mères sont si simples que vous pouvez, dans le nombre, faire choix des vôtres; ce sont des tresses d'or délicates, fermées par un gros cadenas; une chaîne plate composée d'écailles lisses avec un gros fermoir imitant un cadenas véritable, un peu rustique, ou un ruban d'or fermé par une pierre.

Pour vos ceintures vous conservez les plaques étroites, ou quelquefois une boucle extrêmement étroite aussi, formée par une petite guirlande arrondie.

BRODERIE POUR ÉCHARPE

Chaque
une mode
mesdemoi
de pouvoi
saison st
nouveauté
ché inuti
dont la n
ou trois r
toutes les
vous avor
que rien r
dernier, n
fantaisies.
qui dit fa
dure peu
donc quel

Nous c
notre num
Ce bouque
tes colonn
soie demi-
leur ; en s
soie coule
de même ir
les écharp
Vous pouv
du Pérou,
mousseline

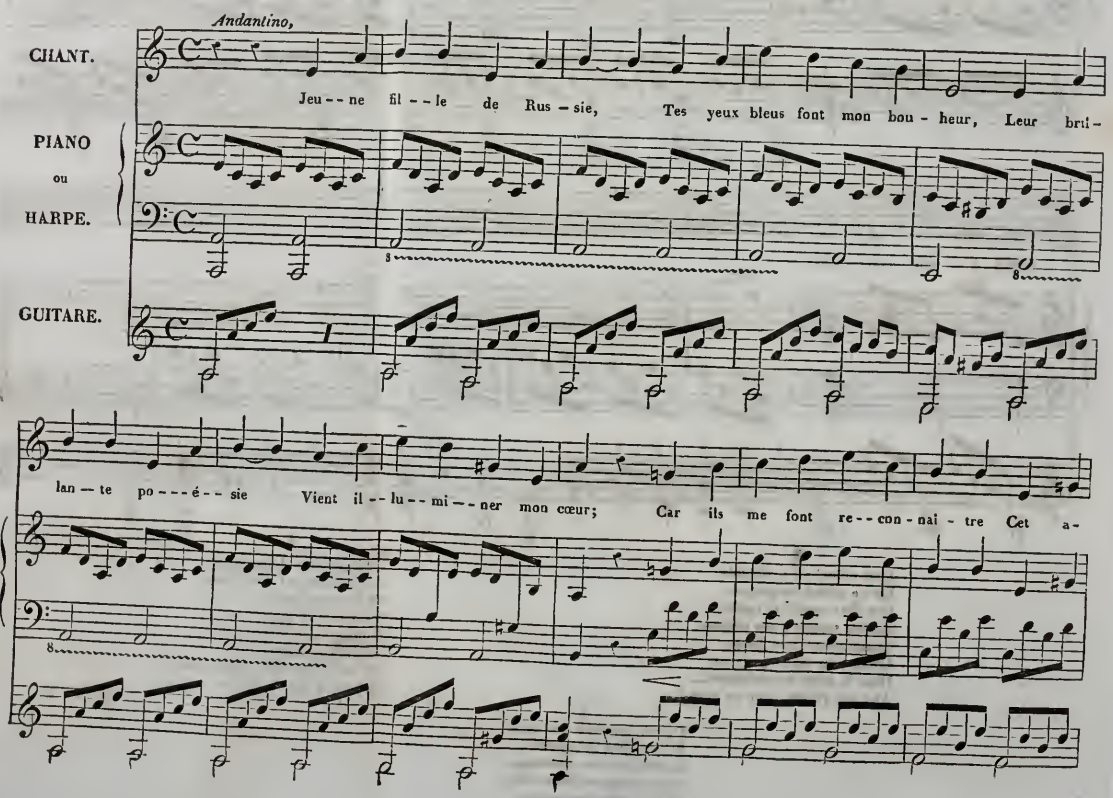
Ce dessi
de premièr
de l'emploi

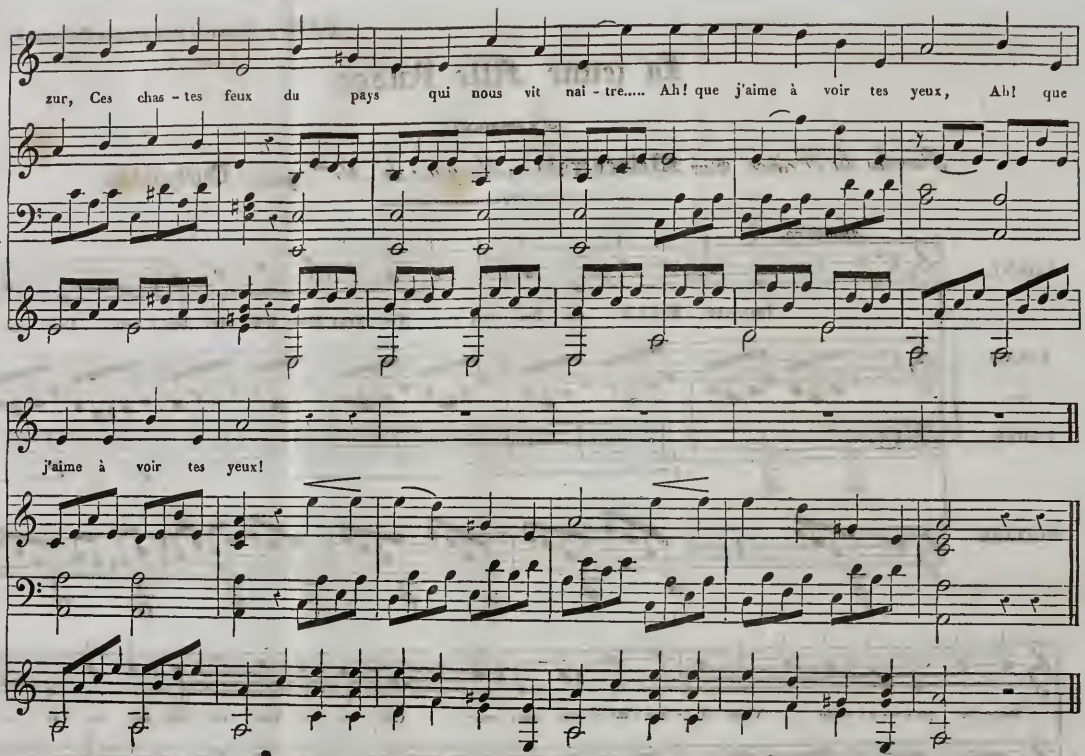
Nous vo
demoiselle
tier, car ce
plus charn
l'on revien
qui se pla
plus gracie
nous vous
tier, mêm
blanc.

La jeune Fille Russe.

Romance

Paroles du Prince Elim **Metscherski**, *Musique de Mme* Pauline **Duchambge.**





2

Leur cristal vif et limpide
Est ce cristal des glaçons
Que d'un souffle si rapide
Janvier sculpte à nos maisons,
Quand notre Néva glacée
Comme un saphir précieux
Dans la neige est enchâssée.....
Ah! que j'aime à voir tes yeux!

3

Beaux miroirs de ma patrie,
Ils me montrent tour à tour
Ma jeunesse défleurie,
Et les bals de Pétersbourg.
Et puis, jeune fille, encore
Ils révèlent d'autres lieux,
Les hauts lieux que l'ame adore....
Ah! que j'aime à voir tes yeux.

4

J'y vois le séjour des anges,
Et les saints du paradis,
Et leurs célestes phalanges
Qui triomphent des maudits;
Et la Vierge dans sa gloire
Sur son trône radieux....
C'en est trop, tu peux m'en croire,
Je n'ose plus voir tes yeux.

A VOUS.

Que vous dirai-je, moi, mes douces jeunes filles?
A vous qu'on voit régner au sein de vos familles,
Fières de vos beaux ans, riches de tant d'espoir,...
Hélas! ce que je sais est si triste à savoir!
Car le dégoût s'acquiert avec l'expérience,
Le désenchantement est toute ma science.
Quand je vous vois je pleure, et mon cœur envieux
Sent, par tous ses regrets, comme il est déjà vieux.
Pas une illusion ne vit dans ma pensée;
D'un inutile espoir mon ame s'est lassée.
Pourquoi me livrerai-je à des désirs nouveaux?
Je ne crois plus en moi, pas même à mes travaux;
Et je ris de pitié lorsque je me rappelle
Ces grands projets, formés dans une foi si belle,
Ces inutiles soins pris avec tant d'ardeur;
Et Racine et Boileau que j'apprenais par cœur;
Et ces vers allemands au son grave et sonore
Que je ne comprends plus et que je sais encore;
Ces airs italiens répétés tant de fois!
Puis, quand j'ai su chanter je n'avais plus de voix.
Quelques jours de chagrins... elle me fut ravie
Quand le talent venait... Hélas! telle est la vie!
Attendre en vain, long-temps, un bien qui vient trop tard,
Concerter mille plans que dérange un hasard,
S'épuiser aux efforts qu'un art rebelle exige,
Acquérir à grands frais des talents qu'on néglige,
Bâtir une maison pour ne point l'habiter;
Demander un conseil et ne point l'écouter;
Jeune, haïr le mal, prononcer l'anathème
Sur des erreurs qu'un jour on commettra soi-même;
Se défier de ceux à qui l'on tend la main,
Rechercher aujourd'hui ce qu'on fuira demain;
Telle est la vie, hélas! une vie assez douce
Encore! sans malheurs, sans terrible secousse,
Sans crimes, sans dangers, sans orages affreux,
Voilà les tristes jours qu'on nomme jours heureux!

Et vous voulez quitter pour ce temps de misère
Vos plaisirs de seize ans sous l'aile d'une mère,

Vos rêves sans objet, vos désirs sans combats,
Vos rires et vos jeux... Oh! ne les quittez pas!
Ne venez pas encor dans la cité des femmes,
Prolongez vos beaux jours, gardez jeunes vos ames.
Aimez les papillons, les oiseaux et les fleurs;
Ces amours-là n'ont point de tragiques douleurs;
Jouez, courez, chantez, dites mille folies;
Occupez-vous surtout de paraître jolies.
Plaire est plus qu'un besoin, c'est un devoir urgent;
Et l'on plaît sans beauté, je dis plus, sans argent.
L'éclat ne dépend pas d'une riche toilette;
Avec économie on peut être coquette:
Apprenez à former les bouquets et les nœuds,
Apprenez à tresser vous-mêmes vos cheveux,
A tailler avec goût vos légères mantilles;
Mais ne composez point vos mines si gentilles,
Ne faites point la dame aux grands airs triomphants;
Ne vous vieillissez point, restez, restez enfants.
Quoi! se vieillir! à peine aux berceaux échappées,
Pour être un jour plus tôt jalouses et trompées,
Pour voir un jour plus tôt s'effacer sans retour
Vos rêves parfumés d'ignorance et d'amour!
Ah! je les ai connus ces rêves de l'aurore,
Ces fleurs de l'avenir qu'on ne voit point éclore.
Comme vous je livrais au souffle du printemps
Un front pur et serein et des cheveux flottants;
Comme vous, me fiant à ses folles promesses,
De l'été qui venait j'attendais les richesses;
Comme vous j'ai souri, comme vous j'ai chanté,
Et puis j'ai vu venir l'orage avec l'été;
Et les vents furieux ont chassé le nuage
Où de mon idéal se dessinait l'image;
Et l'épi renversé s'est couché sans mûrir.
Mes compagnes d'un jour ont grandi pour mourir;
Et j'ai vu ma demeure à l'étranger vendue,
Et mon cœur s'est éteint, et ma foi s'est perdue.
J'ai vu ceux que j'aimais flatter mes ennemis;
Enfin, je n'ai trouvé dans le bonheur promis
Qu'amertume et dégoût, que tristesse profonde;
Et je les donnerais, tous ces succès du monde,
Ces faveurs qu'on envie et qu'il faut acheter,
Pour les naïfs plaisirs que vous voulez quitter

Mme Emile de Girardin.

LADY GRISELIDIS BAILLIE.

Je ne sais trop si je dois supposer que mes jeunes lectrices connaissent la pauvre Griselidis, comtesse de Saluces. Boccace, ce roi des conteurs, est, de tous ceux qui ont rendu Griselidis célèbre, le dernier que vous lirez, mesdemoiselles. Il est vrai que Perrault, le naïf historiographe des fées, le délicieux auteur de tant de chefs-d'œuvre qui n'ont pu lui obtenir grace auprès du sévère Boileau, le bon et spirituel Perrault a mis en vers, lui aussi, les aventures de Griselidis: et dans mon enfance son livre était le premier que lisaient petites filles et petits garçons... Mais aujourd'hui le jeune siècle s'est fait une éducation si philosophique, je vois surtout des *jeunes personnes* déjà si savantes à l'âge où je ne savais rien, qu'il m'est difficile de croire qu'on apprenne encore à lire dans l'histoire du Petit Poucet, du Petit Chaperon rouge, de Barbe bleue, de Riquet à la houpe et de Griselidis.

Au reste, de tous ces contes, c'est celui de Griselidis que je comprends le moins, quoique la tradition prétende que ce n'est pas un conte, mais le récit authentique de ce qui arriva à une véritable comtesse de Saluces. Non que je ne mette la douceur au-dessus de toutes les qualités de votre sexe, mesdemoiselles; oui, certes, je partage là-dessus l'opinion de Jean-Jacques [1]; mais la douceur, la patience, la résignation, ne doivent pas aller si loin; ce serait en faire des vertus trop passives que de condamner une femme à toutes les épreuves que Griselidis subit sans se plaindre, remerciant même l'époux qui, après l'avoir élevée sur son trône et l'avoir rendue mère, non-seulement l'accable de ses mépris et la renvoie dans sa chaumière, mais encore, barbare de sang-froid, la prive de ses enfants et la force de préparer la chambre nuptiale de celle qui lui est désignée comme devant lui succéder auprès du comte son seigneur et maître. J'ai toujours approuvé la réflexion d'une dame avec qui je relisais un jour ce conte véridique, et qui s'écria, à la dernière page, que si un conte pouvait tout dire, celui-ci nous aurait révélé comme quoi Griselidis, plus fine qu'elle ne paraît chez Perrault ou chez Boccace, avait été avertie secrètement de la comédie que son mari voulait jouer, et qu'elle se consolait à part en pensant au dénouement.

Quoi qu'il en soit de cette explication qui vous fera peut-être dire que celle qui me la suggéra n'est pas elle-même une Griselidis, ce nom, depuis des siècles, résume tout ce qu'il peut y avoir de douceur, de patience et de tendre résignation dans le cœur d'une femme; mais je ne crois pas qu'il ait été jamais plus dignement porté que par la femme dont je voudrais aujourd'hui vous esquisser la vie, femme qu'aucun romancier n'a encore transformée en héroïne, que les historiens et les biographes eux-mêmes ont négligée, figure chaste et pure comme la jeune Sibérienne avant l'*Elisabeth* de madame Cottin [1]. C'est en feuilletant les

(1) On faisait à J.-J. Rousseau l'éloge d'une demoiselle à marier. Le philosophe, placé devant une table, ayant pris une plume et du papier, s'amusait à additionner toutes les qualités et tous les talents de ce prodige : elle est belle, elle a de l'esprit, elle a une riche dot, etc. A chacune de ces recommandations J.-J. mettait un zéro. Enfin il en avait déjà mis cinq à six à la suite l'un de l'autre lorsqu'on dit : *Elle est douce.* « A la bonne heure! » s'écria-t-il; et il mit en tête des zéros le chiffre sans lequel cette figure d'arithmétique est, comme on sait, sans valeur.

(1) L'héroïne de madame Cottin est bien inférieure à celle qui lui a servi de modèle pour son roman. Il faut lire dans les œuvres de M. le comte Xavier de Maistre l'histoire de cette jeune Sibérienne, à qui l'amour filial fait entreprendre le voyage de Sibérie

manuscrits et les mémoires inédits des guerres civiles d'Angleterre et d'Écosse sous les Stuarts que je découvris pour la première fois cette gloire modeste et oubliée, quoiqu'elle appartînt à celui des deux partis qui sortit triomphant de cette longue et sanglante lutte. Singulier partage! aux victorieux, les faveurs du pouvoir, les titres, les places et les honneurs des vaincus, mais à ceux-ci les couronnes de la Muse. En effet, depuis la révolution qui déshérita à jamais du trône les enfants de Charles Ier, voyez si presque tous les plus grands noms de la littérature anglaise ne sont pas du parti jacobite. En Angleterre, à Dryden succéda Pope, tous les deux catholiques; et de nos jours, quand la muse s'est réveillée en Écosse de son long sommeil, c'est au son des légendes et des ballades des vieux Cavaliers, c'est à la voix de Robert Burns et de Walter Scott, qui ont ressuscité le jacobitisme dans leurs vers et leurs fictions. Aussi, n'importe le point de départ des historiens, n'importe leur opinion, n'importe leur impartialité; vainement ils invoquent la loi philosophique du progrès social (ce grand mot de notre siècle), vainement ils protestent contre les préjugés du vieux temps; tout l'intérêt est pour les partisans de la vieille cause, de la cause jugée et condamnée sans appel. N'y aurait-il eu donc que du côté des Jacobites de ces actes de courage chevaleresque, de dévouement et de fidélité qui élèvent l'homme au-dessus de lui même, de ces sentiments exaltés, de ces vertus aveugles qui passent malgré nous dans notre estime avant la belle mais froide raison d'une politique réfléchie? Non sans doute; mais c'est que le malheur seul appelle certaines vertus. Toutes les opinions ont pour le jour de la défaite, de ces martyrs tout prêts qui savent être plus grands que leur fortune; la même auréole vient illuminer l'échafaud des guerres civiles, que ce soit Strafford ou Sydney qui y monte; mais les femmes surtout, les femmes qui n'ont guère d'opinion que celle du frère ou de l'époux dont elles portent le nom, sont heureusement les mêmes dans tous les partis. Le duc de Cumberland fugitif aurait eu sa Flora Macdonald comme Charles-Édouard, et certes aucune des héroïnes de la cause jacobite ne fut supérieure à lady Griselidis Baillie.

J'ai besoin de répéter ici que je renonce à toutes les ressources littéraires du conte; j'écris une simple page de biographie; je ne fais que remplir une lacune des dictionnaires.

Avant de monter sur le trône, Jacques II, alors duc d'York, avait gouverné l'Écosse sous le nom de son frère. Mal conseillé ou mal inspiré, ce prince, au lieu de tenir une balance égale entre les deux partis, préféra faire servir sa puissance à opprimer et persécuter l'un par l'autre. Alors qu'il croyait obéir à une rigoureuse justice, il ne servait que les haines particulières, dans un pays où de temps immémorial la vengeance des familles se transmet comme un héritage de génération en génération. Les rois de la Grande-Bretagne ayant aboli le droit qu'avaient autrefois les nobles écossais de se faire payer eux-mêmes directement ces sortes de dettes, les nobles avaient l'art de forcer le pouvoir royal à s'en rendre solidaire, tantôt en compromettant leurs ennemis au nom de la religion, tantôt en les accusant de quelque crime bien ou mal prouvé de lèse-majesté.

Ce fut sous ces deux prétextes réunis qu'un des meilleurs et des plus sages citoyens de l'Ecosse, Robert Baillie de Jerviswood, se vit arrêter et jeter en prison par les ordres du duc d'York. Sa condamnation était certaine; mais on retardait à dessein son procès, parce que sa santé déclinant à vue d'œil dans l'air malfaisant de son cachot, on espérait qu'une mort naturelle épargnerait à ses juges l'odieux d'une injuste sen-

à Moscou. Sir W. Scott, avec l'instinct du génie, s'est bien gardé de donner à Jenny Deans d'autre passion que son amour pour son père et sa sœur. Ce ne sont pas les femmes les plus romanesques qui sont les plus capables de dévouement et d'héroïsme.

tence. D'autres attribuaient un calcul plus cruel et plus perfide à ses persécuteurs ; on voulait, disaient-ils, arracher au prisonnier affaibli par la maladie, des aveux qu'on n'eût jamais pu obtenir, même par la torture, de cette ame ferme et sûre d'elle-même. Ce bruit alarma d'autant plus les amis de M. Baillie de Jerviswood, que toute espèce de communication avec le prisonnier leur était interdite. Sir Patrick Hume, entre autres, l'ami le plus intime de M. Baillie de Jerviswood, retiré dans son manoir de Redbraes, exprimait ses craintes à ce sujet au milieu de ses enfants et disait qu'il donnerait volontiers un doigt de sa main droite à qui lui rendrait le service de faire parvenir une lettre à la Tolbooth [1]. Tout à coup une petite voix, à l'accent doux mais décidé, répond à sir Patrick : « Eh bien ! mon père, si ce service peut vous être rendu, il ne vous coûtera pas si cher ; confiez-moi la lettre. » — C'était la jeune Griselidis, la fille aînée de sir Patrick, qui parlait ainsi.

Griselidis n'avait encore que douze ans, mais telle était son intelligence que sir Patrick Hume se laissa persuader. « Griselidis est l'ange de la maison, dit-il ; c'est elle qui nous sauvera et peut-être mon ami avec nous. »

Une lettre fut remise à Griselidis qui partit pour la ville. Pendant quelques jours elle se tint sur la place de la prison, jouant avec les autres enfants du quartier et paraissant plus occupée du jeu qu'aucun d'eux, tandis que ses yeux ne perdaient pas de vue cette porte fatale qui depuis la destruction de la Tolbooth est devenue un des ornements capricieux du château d'Abbotsford, hommage de la municipalité d'Édimbourg à celui qui a immortalisé tous les vieux monuments de sa cité natale. Griselidis parvint peu à peu à connaître à quelles heures on relevait les sentinelles, à quelles heures le guichetier faisait sa ronde générale, à quelles heures il visitait le cachot de M. Baillie de Jerviswood. Puis, un matin, avec le pas furtif du chat, svelte et légère, elle s'introduit dans la prison, suit le guichetier comme son ombre, se glisse dans le cachot de l'ami de son père, s'y tapit invisible ; et quand le guichetier a refermé la porte, M. Baillie est tout étonné de la voir se montrer à lui. Ne la reconnaissant pas d'abord et souriant lui-même de l'idée superstitieuse qui lui vint à la vue de cette figure aérienne dont les traits délicats et fins lui paraissaient, dans le jour fantastique de son cachot, appartenir à un autre monde : « Qu'aperçois-je? dit-il, serait-ce le Brownie de Jerviswood qui descend ici pour m'annoncer la fin prochaine de ma captivité? » Il faut savoir, mesdemoiselles, que presque toutes les familles écossaises prétendaient avoir autrefois un lutin familier qu'on appelle Brownie dans le dialecte local. « Ce n'est pas le Brownie, répondit Griselidis, c'est la fille de votre ami sir Patrick qui vous apporte ce message. » Et elle tira de son sein une lettre écrite en chiffres. M. Baillie prit la jeune fille dans ses bras, et courbant un genou remercia le ciel qui l'avait ainsi miraculeusement conduite jusqu'à lui. Graces au faible jour d'une lampe qu'on ne lui laissait allumer que pendant les heures de ses repas, le prisonnier put lire la lettre de sir Patrick : elle lui suggérait un moyen de défense qui fut si heureux auprès du duc d'York, que cette fois la haine de ses ennemis fut forcée de feindre et de rendre M. Baillie à la liberté. — Tel fut le premier trait de courage et de sagacité qui fit connaître Griselidis. On imagine bien que son retour fut fêté comme une victoire dans la famille de sir Patrick et chez ses amis. C'était à qui féliciterait sir Patrick d'avoir une fille si extraordinaire ; mais elle, sans orgueil, redevint la fille soumise de son père et de sa mère la sœur tendre de leurs autres enfants.

Quatre années s'écoulèrent. Cependant le duc d'York était monté sur le trône sous le

(1) Nom ou surnom de la prison d'Edimbourg.

nom de Jacques II, et quelles que fussent les promesses du nouveau règne, l'Écosse moins rassurée que l'Angleterre, parce qu'elle avait été déjà gouvernée par le frère de Charles II, ne vit pas, sans un secret espoir, le duc d'Argyle complice de Monmouth lever l'étendard de l'insurrection. L'impatience des rebelles les perdit. Jacques était de ces rois qui doivent donner eux-mêmes le signal de leur chute, et que, ni la révolte, ni les conspirations ne peuvent renverser que par leur insuccès même, parce qu'alors le triomphe du pouvoir lui fait trop présumer de sa force, et l'entraîne dans les funestes voies où il n'avait pas d'abord osé s'engager.

Argyle échoua en Écosse comme Monmouth en Angleterre. Alors Jacques montra qu'il n'avait pas oublié ses anciens ennemis en les frappant avec les nouveaux. Les prisons se remplirent et les échafauds furent relevés. Ici les commissions militaires, là le juge Jefferies, firent prompte justice au nom du monarque; cette fois M. Baillie de Jerviswood n'échappa plus à la vengeance qu'il avait éludée quatre ans auparavant, et sir Patrick Hume lui-même fut forcé de dérober sa tête au bourreau. La fuite n'était pas facile, et il lui fallait pour l'exécuter trouver d'abord un refuge dans ses propres domaines cernés de toutes parts. Le seul qui lui offrit quelque chance de salut fut un caveau sépulcral du vieux cimetière de Polworth, lieu protégé par les croyances superstitieuses du canton, où les uns disaient avoir vu les morts marcher dans leurs linceuls, et les autres des lumières funèbres portées par des mains invisibles traverser les sentiers solitaires comme si les esprits célébraient eux-mêmes de mystérieuses funérailles [1]. Lady Hume n'osa cependant révéler le secret de cette retraite qu'à deux personnes, à sa fille Griselidis et au frère de lait de sir Patrick, charpentier de son métier, qui porta, pendant la nuit, une couchette et un matelas dans le caveau mortuaire, afin que le proscrit ne reposât pas sur la dalle humide. Il eût été imprudent de mettre d'autres personnes de la famille dans la confidence, à une époque où l'inquisition du conseil privé d'Écosse avait imaginé, pour effrayer les consciences timides, de soumettre à un serment solennel de dire la vérité quiconque était interrogé par ses agents. Mais ce n'était pas tout d'avoir fait le lit du proscrit; il fallait encore lui porter pendant un mois son repas quotidien, ce qui ne pouvait se faire que la nuit. Griselidis surmontant toutes les terreurs bien naturelles à une jeune fille, promit de remplir chaque soir fidèlement ce devoir filial. Pour cela, une autre précaution était nécessaire; les domestiques se seraient douté de quelque chose, s'ils avaient vu leur jeune maîtresse détourner une partie des provisions; Griselidis dérobait adroitement sur sa propre assiette, ce qu'elle croyait devoir être du goût de son père. Au milieu de sa triste situation, sir Patrick ne put s'empêcher de rire un soir, lorsque Griselidis, lui apportant une tête d'agneau bouillie, mets délicieux pour un Ecossais, lui raconta comment elle était parvenue à la cacher dans son tablier sous la table pendant que ses frères et sœurs mangeaient le bouillon, si bien que son petit jeune frère Sandy (depuis lord Alexandre Marchmont) relevant tout à coup la tête, s'écria avec surprise: « Maman, voyez donc Griselidis! elle a vraiment une faim de loup, car nous n'avons pas fini notre soupe qu'elle a déjà dévoré toute la tête d'agneau! »

Mais bientôt on apprit le supplice de M. Baillie de Jerviswood, et la persécution devint si violente que sir Patrick n'osa plus en attendre la fin dans son caveau; il prit la fuite, et, quittant la Grande-Bretagne, alla grossir en Hollande cette foule d'exilés qui sollicitaient Guillaume d'Orange pour qu'il

[1] Les feux follets des cimetières sont des phénomènes très explicables et très peu fantastiques, comme mes lectrices l'apprendront de leur professeur de physique.

délivrât leur pays de la tyrannie de Jacques. Toute la famille de sir Patrick s'expatria comme lui ; mais, dans la précipitation du départ, on laissa en Ecosse un des enfants, la petite Juliane, qui, atteinte d'une maladie grave, n'aurait pu être transportée sans danger. Hélas ! arrivée sur le sol hospitalier où son époux l'attendait, lady Hume, comme toutes les mères, ne sembla plus occupée que de l'enfant dont elle avait été forcée de se séparer pour sauver les autres. Griselidis ne put supporter les larmes et la tristesse des auteurs de ses jours ; sans consulter son âge ni ses forces, jeune fille de dix-sept ans qui avait conservé la taille et la délicatesse de sa figure d'enfant, elle résolut d'aller seule chercher l'objet de tant de regrets. Personne ne put la détourner de cet acte de dévouement ; lady Hume elle-même, qui s'effraya à l'idée qu'elle pouvait perdre à la fois ses deux filles dans une si périlleuse entreprise. Griselidis parla avec tant d'assurance de la certitude qu'elle avait de ramener la petite Juliane saine et sauve, qu'on crut encore cette fois dans la famille que le ciel l'inspirait. Elle s'embarqua pour l'Écosse, et y trouvant sa sœur rétablie, elle repartit avec elle sans s'être reposée un jour. Mais en débarquant à la Brille, toutes ses ressources étant épuisées, n'ayant pas une pièce de monnaie pour obtenir un gîte à l'auberge, elle continua son chemin à pied jusqu'à Utrecht. Il était nuit, il pleuvait ; la petite Juliane ne pouvant suivre sa sœur, Griselidis la porta sur ses épaules. Ayant elle-même perdu ses souliers dans la fange, ce fut comme une mendiante qu'on la vit entrer le lendemain dans la ville où habitait la famille proscrite. « Ma mère, dit-elle, je vous l'avais promis : nous voilà Juliane et moi ; remercions Dieu qui nous a protégées. »

Ce courage, cette force d'ame, n'excluaient pas chez Griselidis les graces plus douces de la jeune fille. D'une taille moyenne, mais bien faite, d'une physionomie expressive et d'une grande finesse de traits, elle avait encore un esprit cultivé ; sa conversation piquante, semée d'anecdotes, animait le foyer de cette famille de proscrits. Non-seulement elle s'occupait chaque matin des soins du ménage ; sa fille, lady Murray, nous apprend qu'après avoir été au marché, avoir balayé la maison, apprêté le dîner, raccommodé le linge, exécuté, en un mot, tous les obscurs travaux auxquels les révolutions réduisent quelquefois les héritières les plus riches, Griselidis reprenait chaque soir le rôle plus brillant auquel la destinait son éducation. Les principaux fugitifs d'Écosse se réunissaient à Utrecht chez sir Patrick Hume, où Griselidis trouvait le moyen d'organiser des concerts et de petits bals, faisant oublier de son mieux à ses compatriotes l'amertume de l'exil ; car il n'est pas de ciel tellement couvert qu'un rayon de soleil ne puisse de temps en temps percer les nuages et entretenir l'espoir des beaux jours qui succéderont tôt ou tard à la tempête.

Enfin, une importante nouvelle fut donnée aux bannis d'Angleterre et d'Écosse, au milieu de ces soins et de ces distractions. Le prince d'Orange se décidait à aller au secours des lois violées par son oncle Jacques II ; il se déclarait le protecteur des libertés britanniques et appelait sous son étendard tous ceux qui avaient souffert pour ces libertés. Sir Patrick Hume et son fils aîné ne furent pas des derniers à répondre à cet appel de Guillaume ; ils s'embarquèrent sur la flotte d'expédition. D'abord les éléments semblèrent combattre pour le roi Jacques ; une tempête dispersa la flotte hollandaise. Chaque jour un de ses navires, poursuivi par les vents, venait échouer sur les côtes ou demander un abri à un port ami. Vous devinez l'inquiétude des femmes, des sœurs et des filles des exilés. On les vit accourir toutes d'Utrecht à Helvoet-Sluys, pour y obtenir quelques nouvelles sur ceux qui leur étaient chers. La plage était si encombrée de cette foule que, lorsque Griselidis et sa mère y arrivèrent par eau, elles

furent forcées de passer la nuit dans un bateau découvert, où elles couchèrent pendant trois jours. Quel spectacle de voir sans cesse flotter autour d'elles sur les vagues des hamacs, des coffres, des chevaux morts, et tout ce que les matelots dans leur détresse avaient jeté à la mer pour alléger leurs navires menacés du naufrage.

Guillaume n'était pas homme à céder la victoire aux éléments; une fois son expédition décidée, il avait su prévoir tous les obstacles et y pourvoir. Un des capitaines écossais rangés autour de sa personne lui rappela, dans cette crise, la persévérance de Robert Bruce qui, défait par les Anglais, abandonné de la plupart des siens, poursuivi par les limiers d'Edouard dont les aboiements venaient jusqu'à lui, était resté toute une semaine caché dans une mauvaise ferme, enveloppé d'un vieux manteau, les yeux fixés sur les solives qui soutenaient la toiture. Bruce sentait le découragement se glisser dans son ame lorsqu'il aperçut une araignée adaptant aux inégalités du plafond rustique les attaches de sa toile. A peine avait-elle terminé le tissu que la servante du fermier, armée d'un balai, vint la détruire impitoyablement. Le soir l'araignée avait déjà refait et terminé son travail; le lendemain la servante de le détruire encore, et l'araignée de tendre encore ses fils. Sept fois de suite l'insecte recommença l'œuvre sept fois détruite, et la huitième elle lassa enfin pour quelque temps l'activité inaccoutumée de la servante. « Ah! se dit Bruce, aurai-je moins de constance que cette pauvre araignée? Je n'ai été battu que cinq fois; j'ai encore à perdre ou à gagner deux batailles. » Et il les gagna. Guillaume n'avait pas besoin de la leçon; régner sur l'Angleterre, c'était pour lui vaincre enfin Louis XIV par qui il avait tant de fois été vaincu sur le continent. Au bout de quelques mois, lorsque Jacques, méprisant les avis de la France, commençait à se rassurer, Guillaume avait rassemblé une autre flotte plus formidable que la première, et la nouvelle arriva à Utrecht que le prince libérateur était débarqué en Angleterre. Telle était la confiance des exilés à l'étoile ou plutôt au caractère de Guillaume que sa présence sur le sol anglais était à leurs yeux une première victoire. Hélas! une seule de ces familles ne put prendre part à cette joie; le jour même de la nouvelle du débarquement de Guillaume, une des filles de lady Hume mourait d'une esquinancie; Griselidis, après avoir vainement servi de garde-malade à cette jeune sœur, lui ferma les yeux et la mit elle-même dans son suaire.

Quelques mois après, la fortune avait amplement réparé ses torts envers les proscrits d'Écosse et d'Angleterre. Dernier roi de cette famille vouée à une sorte de fatalité, Jacques II, se voyant trahi par ses serviteurs et ses proches, avait lui-même renoncé à la lutte et cédé la place à l'usurpation qui, pour justifier ce facile triomphe, adopta pour devise trois mots latins qui ont été traduits de nos jours par le mot de *quasi-légitimité:*

Accepi, non rapui.
Je n'ai rien pris... j'accepte.

Jacques ayant jeté le sceau royal dans la Tamise était venu demander à Louis XIV l'asile que la France a refusé rarement aux rois malheureux. Guillaume, qui d'abord ne s'était offert que pour réconcilier la dynastie légitime avec le peuple, la liberté avec le pouvoir, consentit à recevoir la couronne des Trois-Royaumes aussitôt que son oncle eût laissé le trône vide par son départ. Ce fut alors le tour des persécutés de l'autre règne de repasser la mer et de faire valoir, comme des titres et des services, leur rébellion malheureuse et les disgraces de leur exil. Sir Patrick Hume devait s'attendre à la faveur de Guillaume, et il fut réintégré facilement dans tous ses honneurs; il présenta sa famille à ce prince et à la princesse Marie. Celle-ci, charmée de tout ce qu'elle avait appris de Griselidis,

voulut la fixer à la cour et lui offrit une place éminente auprès de sa personne. Mais Griselidis était trop modeste pour s'en croire digne; elle préféra retourner en Ecosse et vivre dans sa famille. La princesse voulut alors la marier, et le parti qu'elle offrait parut éblouir un moment lady Hume. Griselidis refusa encore ce nouveau genre de récompense; — elle osa tout dire : son cœur avait choisi un autre époux. M. Baillie de Jerviswood, le fils de celui à qui Griselidis, enfant, porta une lettre dans la prison d'Edimbourg, n'était qu'un simple sous-lieutenant pauvre et sans appui, parce que la guerre civile et les vengeances de parti l'avaient dépouillé de ses domaines héréditaires. Griselidis qui avait connu le jeune Baillie dans sa famille, l'avait retrouvé à Utrecht et s'était promis, si la fortune changeait, de faire le bonheur du fils de l'ami de son père. Sir Patrick finit par trouver que le choix de sa fille valait mieux que celui de la reine; d'ailleurs le jeune Baillie recouvra une partie de son patrimoine, et rien ne troubla plus le bonheur de Griselidis, qui remplit ses devoirs d'épouse et de mère comme elle avait rempli tous les autres. Mais son amour pour son mari et pour ses enfants ne diminua en rien sa tendresse pour son père; quand sir Patrick, affaibli par l'âge, eut besoin d'un secrétaire, Griselidis trouva le temps de lui en servir, de mettre ses papiers en ordre, d'écrire sa correspondance, de surveiller tous ses intérêts; héroïne singulière, qu'aucune grande circonstance n'aurait trouvée inférieure à elle-même, elle mettait sa gloire dans les modestes et obscures vertus dont on dispense les héroïnes. Aussi quand lady Hume était morte, elle avait dit, en bénissant ses autres enfants : « Je n'ai pas besoin de bénir Griselidis; elle est elle-même une bénédiction pour moi et pour vous! »

Satisfaite de tout ce qui suffit au bonheur d'une femme, lady Griselidis Baillie s'étonnait des compliments qui lui étaient souvent adressés; elle se croyait presque égoïste d'avoir préféré le bonheur à l'éclat. Elle aimait cependant à parler des événements de sa vie qui avaient fait ressortir son caractère héroïque, mais sans ostentation, comme des événements les plus communs, car ils se confondaient avec tous ses autres souvenirs d'enfance et ses souvenirs d'exil.

Un jour il lui prit un vif désir de revoir la Hollande, Utrecht et les lieux où elle avait vécu, selon elle, quelques-unes des plus heureuses années de sa jeunesse; tant il est vrai qu'il n'y a de vraiment amer, dans nos retours sur le passé, que ce qui réveille en nous quelque remords. A cette ame si pure et si belle, le malheur, l'indigence, la proscription n'avaient laissé que des images mélancoliques, mais tendres, quelques-unes même douces et gaies. Elle part donc avec son mari et ses enfants; les voilà dans Utrecht et devant la maison où avait habité la famille de sir Patrick. Lady Griselidis, émue de tout ce qu'elle voit, rattache une anecdote à chaque site, à chaque pierre; enfin elle lève le marteau de la maison et frappe à la porte d'une main tremblante; une femme se présente, devenue propriétaire depuis peu, bourgeoise à l'esprit étroit :

« Que désirez-vous? demande-t-elle.

— Nous sommes des étrangers, répond lady Griselidis, mais nous avons autrefois habité cette maison; nous en connaissons tous les coins et recoins; je me fais une fête de la montrer à nos enfants, si vous voulez nous permettre d'entrer. »

La nouvelle propriétaire refusa cette faible faveur.

« Ce n'est pas ici une auberge, dit-elle, mais une maison bien tenue, bien lavée, bien cirée; vos pieds saliraient mon parquet qui luit comme une glace. »

Lady Griselidis ne peut comprendre ce refus; elle insiste.

« Nous ôterons nos souliers, répond-elle; ne nous privez pas du bonheur que nous nous sommes promis. Vous faut-il de l'or? »

Vaines prières; la bourgeoise d'Utrecht était opiniâtre; elle avait conçu ou elle feignait de concevoir des soupçons contre ces inconnus; elle les repoussa et referma sa porte.

Ce fut là un des grands chagrins de lady Griselidis!

Elle perdit, quelques années après, son mari, et cette mort parut d'abord avoir brisé le lien de toutes ses autres affections; mais quand elle se vit entourée de ses enfants orphelins, elle se reprocha d'avoir oublié un moment qu'elle avait encore d'autres douleurs que la sienne à adoucir dans la vie. Le ciel la conserva long-temps encore; mais, quel que fût son dévouement à ceux qui lui étaient chers par la parenté ou l'amitié, elle ne pensait pas que son mépris pour l'ambition l'autorisât à se renfermer dans le cercle des devoirs et des sympathies de la famille; elle avait des conseils pour tous ceux qui s'adressaient à son expérience, des larmes pour toutes les infortunes, des secours pour tous ceux qu'elle voyait souffrir. Dieu lui a donné *un cœur de reine*, disait le peuple, car la reconnaissance du peuple, remontant aux traditions de la royauté patriarcale, confond encore quelquefois dans son langage proverbial les attributs de la puissance et ceux de la bonté. Si la souveraineté dégénérée a conservé tant de prestiges pendant des siècles, c'est que sans doute, pendant des siècles, celui qui gouvernait héréditairement les hommes s'était cru obligé d'être meilleur que les autres.

Quoiqu'elle eut souffert pour la cause d'un des partis qui continuèrent à diviser la Grande-Bretagne, quand fut évanoui le premier enthousiasme avec lequel Guillaume avait été salué comme le roi libérateur, comme l'homme nécessaire, lady Griselidis Baillie n'eut jamais aucune haine, aucune rancune de parti. Elle le prouva bien en 1715. La reine Anne avait contenu les Jacobites en leur persuadant qu'à sa mort la race légitime pourrait recouvrer naturellement ses droits; elle était elle-même d'ailleurs la fille de Jacques II, la sœur du fils de Jacques II; mais un prince étranger, l'électeur de Hanovre, le premier des Georges, gagnant de vitesse les descendants des Stuarts, vint s'asseoir sur leur trône, et les chefs jacobites, dupes d'une intrigue, trahis par quelques ambitieux, en appelèrent aux armes; l'étendard du prétendant fut arboré par le comte de Mar, et le prétendant lui-même débarqua en Ecosse. Si ce prince avait su déployer les qualités chevaleresques qui brillèrent, trente ans plus tard, dans son fils Charles-Edouard, peut-être la légitimité recouvrait-elle la couronne; mais il avait été élevé par ceux qui avaient perdu son père; il ne sut ni vaincre ni inspirer la confiance à ses propres partisans. Cette restauration manquée prit le nom de rébellion, et le gouvernement victorieux ne ménagea pas les rebelles. L'Ecosse eut encore ses proscrits et ses martyrs politiques. Lady Griselidis ne se souvint plus de son opinion; elle sauva tous ceux qui réclamèrent sa pitié; elle retrouva non-seulement son ingénieuse sagacité pour les arracher aux vengeances qui les poursuivaient, mais encore elle secourut de ses bienfaits ceux qui furent ruinés par les confiscations et les autres malheurs de la guerre civile. Oh! oui, le peuple avait raison, le ciel lui avait donné le cœur d'une reine! Mais sa fortune n'était pas royale, et, généreuse jusqu'à l'imprévoyance, lady Griselidis s'aperçut qu'elle avait épuisé ses revenus, anticipé sur l'avenir et contracté elle-même des dettes pour prêter. En cette circonstance, que fit-elle? Par son ordre furent convoqués un matin, tous ensemble, le boulanger, le boucher, le brasseur et les autres fournisseurs de sa maison. « Mes amis, leur dit-elle, jusqu'ici je vous ai chaque mois exactement réglé et payé vos mémoires; mais les temps sont devenus mauvais; je suis forcée de réduire ma dépense au strict nécessaire, et sans être

sûre de pouvoir être aussi exacte que par le passé. J'ai voulu vous en prévenir ; consultez-vous et jugez si vous devez prudemment continuer à me servir. »

Touchés de cette déclaration, ces hommes s'en montrèrent dignes. « Milady, s'écrièrent-ils d'un commun accord, nous serons trop heureux que vous vouliez bien vous adresser toujours à nous ; mais, quelque chose qui puisse arriver, nous entendons vous servir comme lorsque vous étiez plus riche. Tout ce qui est à nous est à vous ; payez ou ne payez pas, nous ne serons jamais que vos débiteurs. »

Quelques années d'économie et des temps meilleurs réparèrent peu à peu la brèche que la bienfaisance de lady Griselidis avait ainsi faite à sa fortune. Parvenue à une vénérable vieillesse, elle put voir ses enfants honorablement établis, et alors elle s'endormit paisiblement du dernier sommeil ; car c'est après une telle vie qu'on peut dire que la mort n'est pas autre chose.

Lady Griselidis Baillie, dans un pays catholique, aurait eu les honneurs d'une oraison funèbre, et l'exemple de ses vertus eût été offert, sous forme de légende, à l'imitation des femmes chrétiennes. Son histoire a bien été écrite avec la simplicité d'une légende par une de ses filles, lady Murray, mais cette histoire est un manuscrit oublié dans une bibliothèque de province. Quelques fragments, cités par un historien, excitèrent la curiosité d'une femme poète qui porte le même nom, miss Joanna Baillie, et lui inspirèrent, il y a quelques années, un poème qui fut à peine remarqué par la critique. La Griselidis écossaise a aussi une épitaphe sur son tombeau, et je la transcrirai littéralement :

Ci-gît lady Griselda Baillie, etc.
Encore enfant,
Au péril de sa propre vie, elle sauva la vie de son père
Qui, persécuté par un prince ambitieux,
Avait cherché refuge dans le caveau d'une tombe,
Où il fut, chaque nuit, nourri d'aliments
apportés par elle,
Avec une prudence au-dessus de son âge
Et un courage au-dessus de son sexe.
Exemple réel de cette piété filiale romaine si vantée !

Le juge Burnet, auteur de cette épitaphe, semble n'avoir vu qu'un seul trait digne de mémoire dans une vie si bien remplie ; il célèbre la jeune fille, et il oublie l'épouse et la mère également admirables !

Amédée Pichot.

UNE MESSE DANS LA TEMPÊTE.

A une lieue à peu près au sud de la pointe de Quiberon, plage de funeste mémoire, s'élèvent sur l'Océan, et au milieu d'écueils sans nombre, deux îles, celle de Houat et celle d'Hédic, dont chacune a, au plus, une lieue de superficie. Ces tristes roches isolées et battues d'éternelles vagues ont été le théâtre de scènes touchantes que l'on me contait souvent dans mon enfance et que j'aime à répéter.

Avant la révolution de 1789, l'abbé du monastère de Saint-Gildas-de-Rhuys, situé sur la féconde presqu'île de ce nom, seigneur de Houat et d'Hédic, désignait, concurremment avec l'évêque de Vannes, les prêtres appelés aux fonctions de curé de chacune de ces îles et leur faisait à l'un et à l'autre une pension de cent vingt livres. Ce revenu étant loin de suffire, même dans un pays où l'on vit de peu, pour subvenir à la subsistance et aux charités qui font partie de l'existence d'un bon prêtre, les deux paroisses furent réunies et la résidence du curé fut fixée à Houat,

la plus considérable des deux îles. Les dimanches et les fêtes, le curé allait dire la messe aux cent soixante habitants d'Hédic, ou bien ils venaient le trouver, quand la mer le permettait toutefois, car elle était souvent en tourmente, et pour peu qu'elle fût agitée, il eût été fort imprudent de risquer le passage, à cause d'un banc de rochers, presque à fleur d'eau, qui s'étend de Houat à Hédic. Force était bien alors que le curé restât dans son église paroissiale ; mais la piété avait trouvé un moyen ingénieux pour que la messe de Houat fût suivie à une lieue de là, par les habitants de l'autre île, moyen digne de nos Bretons, matelots du berceau à la tombe. Dès que le saint sacrifice commençait, on hissait sur le clocher de la paroisse un vaste drapeau blanc qui marquait par un signal particulier chacune des parties de la cérémonie. S'élevait-il? tous les fidèles rassemblés sur un des points culminants de Hédic se tenaient debout; venait-il à s'incliner? tous tombaient à genoux, prosternés presque la face contre terre, et dès qu'il descendait, chacun s'asseyait sur ses talons, comme font nos paysans de Bretagne. Il y avait quelque chose de grand et de solennel dans cette pieuse correspondance par signaux. Ainsi, de l'humble autel de Houat, la prière montait avec l'encens jusqu'à ce drapeau béni, et de là partait pour aller descendre sur Hédic ; rien ne l'arrêtait, ni les trombes ni les rafales, et les fidèles qui l'attendaient la voyaient dans les ondoiements du pavillon blanc, qui leur apparaissait, comme la colombe sur les eaux du déluge, une pensée d'en-haut dans les tristesses d'ici-bas, ou un phare au milieu des nuées de la tempête.

Or, en 1777, le curé de Houat était M. Uzel, bon prêtre pieux et dévoué. Né simple paysan de la côte, sachant lire le latin sans le comprendre, il lui suffisait de sentir sous ces paroles mystérieuses une prière. Il avait été long-temps vicaire à Saint-Gildas, quand, en 1763, l'abbé l'envoya à Houat. Il fut bientôt aimé et chéri de tous ses paroissiens ; car, sur ses deux cent quatre-vingts livres de pension, il trouvait le moyen de donner à ceux qui avaient besoin de ses secours. Il est vrai que, de son côté, il recevait quelques présents de la plupart de ses fidèles. Tous les jours une partie des filets se vidait devant sa porte, les sacs de moules et d'huîtres abondaient, le cidre et la piquette affluaient chez lui, et à l'époque de la récolte, quoiqu'il n'eût pas droit aux dîmes que prélevait l'abbé, gros décimateur, les habitants lui apportaient la dîme la plus précieuse, la dîme volontaire, le don de l'amitié et de la reconnaissance. Il était non-seulement leur consolateur au seuil de la pénitence, au lit de la douleur ou de la mort ; ils trouvaient encore en lui un arbitre de concorde et de paix. Pas de procès qu'il ne jugeât, pas de différend qu'il n'y mît fin par une sentence toujours respectée. Il était le notaire du pays, et sa signature était plus vénérable aux yeux des Houattais que n'eût été une feuille de papier timbré ou un brevet sur parchemin revêtu du grand scel et contresigné de *Maupeou* ou *Hue de Miromesnil*.

L'île de Houat, ainsi que celle de Hédic, avait conservé les mœurs les plus pures. Les maisons n'avaient ni serrures ni verrous ; les produits de la pêche se partageaient comme entre frères, et ce n'est qu'en temps de guerre que l'on y voyait quelques soldats ; mais comme on se trouvait en paix avec l'Angleterre depuis 1763, le fort, assez considérable et muni de grosse artillerie, était abandonné depuis quatorze ans par les hommes de guerre et remis à la garde de l'homme de Dieu. Oui, M. Uzel était chargé en temps de paix de la garde du château, et il lisait son bréviaire en se promenant sur le rempart. Ce n'est point ce qui lui plaisait le plus dans ses fonctions, mais il recevait pour cet autre service quelques gratifications du gouvernement, et il n'eût pas voulu en priver ses pauvres. Cependant il

ne pouvait songer sans frémir à la possibilité d'une guerre. S'il allait être surpris dans ce château-fort par une attaque imprévue, que deviendrait-il ? Il se défendrait à coup sûr avec les habitants, car M. Uzel était, avant tout, l'homme du devoir, et de même qu'il se mettait à la mer par le plus gros temps quand un mourant l'attendait à Hédic, de même il eût gardé comme une parole d'honneur le dépôt qui lui était confié. Néanmoins il aimait mieux la paix de l'église que le bruit du canon, et admirait le curé de l'île de Grouais, qui, à soixante ans en-deçà, avait trouvé le moyen d'éloigner de ses côtes cinq mille Anglais. Il l'admirait, mais ne lui portait pas envie, et il ne pouvait retenir un petit mouvement d'émotion quand quelque ancien racontait comment, en 1750, l'amiral Lestock attaqua l'île et fit sauter la tour qu'avait remplacée le fort dont il était le pacifique commandant.

A part ces inquiétudes qui lui survenaient de temps à autre, sa vie était la plus heureuse que pût concevoir un homme doué de sa tranquillité d'ame ; car il n'était pas seul. Rénée, une sœur du même âge que lui, cinquante ans, avait aussi sa chambre dans le fort, avec sa nièce Alliette, fille de vingt ans, fraîche, bien portante et toujours gaie. Toujours ? non, plus autant depuis quelques mois. Elle avait été élevée avec le fils de Rénée, son cousin Déric, et dès leurs premières années on les avait fiancés. Ce ne fut point là plaisanterie et badinage ordinaire entre parents, mais bien une parole donnée, un engagement solennel, et comme l'instant de l'accomplir arrivait, Déric avait été faire un voyage à Terre-Neuve pour tâcher d'amasser de quoi entrer en ménage. Depuis quelques mois il eût dû être de retour, et Alliette, ne le voyant pas revenir, s'en affligeait, s'en tourmentait, et avait, pour la première fois, peur des tempêtes. Oh! c'est qu'elle aimait Déric comme on aime un bon père, un frère dévoué, et, s'inquiétant pour lui, il lui arrivait souvent d'être grave.

Quand M. Uzel la voyait ainsi, il devenait sérieux à son tour et se demandait quel pouvait être le motif du retard de Déric. On commençait à parler à Houat de la déclaration d'indépendance des États-Unis, connue sur le continent depuis six mois. Les Anglais avaient-ils donc déclaré la guerre ? S'ils allaient venir attaquer le fort ! Je le répète, ce n'est point le courage qui manquait au curé, mais la foi militaire. Il ne croyait pas que l'on dût risquer sa vie pour les intérêts de ce monde ; si c'eût été pour faire le bien ou pour Dieu, vous savez qu'il était prêt, et que s'il eût cru devoir rendre le fort, il aurait ensuite sauté avec son église.

Quant à Rénée, elle était comme Alliette et ne pensait qu'à l'absent. Tous les dimanches elle allumait un cierge devant l'autel de Marie, la patronne des matelots, et le lendemain elle allait avec sa nièce recueillir précieusement la poussière des marches de l'autel, qu'elle jetait au vent du côté du nord, du côté où le vaisseau qui portait Déric avait disparu et où il reparaîtrait. Quand ces deux femmes avaient accompli ces dévotes pratiques en les accompagnant des prières convenables, elles revenaient rassurées et sereines, et rendaient riant encore le presbytère à remparts et à fossés. Alors M. Uzel se livrait à cette gaîté douce qui est le sourire d'un cœur tranquille, et après les soins de l'église et du bréviaire, il cultivait non-seulement ses fleurs, mais encore son avoine et le beau froment que produisent ces îles, pendant que Rénée et Alliette s'occupaient du chanvre et du lin qui devait fournir de linge le ménage futur.

Quand l'hiver approcha sans ramener Déric, la mère et la cousine conçurent de vives angoisses ; les prières, les vœux, les flots de poussière jetée au vent, tout redoubla ; mais rien ! Le navire avait-il péri corps et biens ? Alliette, Rénée et le curé ne vivaient plus, et les messes qu'il disait et

qu'elles entendaient étaient à son intention. Il ne revenait pas cependant ; mais toute la famille, qui l'avait si impatiemment attendu durant de longs jours, voyant arriver la saison des tempêtes, se trouva presque heureuse quand on lui dit qu'elle ne reverrait Déric que l'année suivante, parce que l'équipage hivernait dans ces parages.

Les longues veillées commencerent avec les derniers mois de l'automne, si brumeux sur les côtes de l'Océan, et aux causeries des soirs de l'été sur la place du bourg, éclairées par le soleil couchant ou la lune à son lever, succédèrent les conversations autour du foyer de tourbes et à la clarté peu parfumée de la résine. M. Uzel avait voulu que ces assemblées se tinssent dans la salle basse de son fort, et il s'y amusait des histoires que racontaient les vieillards aux garçons occupés à faire des paniers, des filets ou des ustensiles d'agriculture, tandis que les jeunes filles filaient à la quenouille ou au rouet. Qui n'eût eu un rouet, si ce n'était Alliette ? Aussi elle filait son chanvre et son lin avec un courage et une promptitude qui trahissaient sa constante pensée, son bon cousin Déric. La conversation était un très divertissant mélange d'aventures surnaturelles et de récits de miracles. Une vieille venait-elle de raconter comment, une nuit, un paysan atardé s'était approché un peu trop de la ronde des Kourikans et avait été emporté jusqu'au matin dans les danses tournoyantes de ces lutins, le curé faisait oublier cette superstitieuse histoire par l'édifiante tradition de la femme du comte Comorre de Cornouailles, qui vivait du temps de saint Gildas, et qui, ayant été tuée par son mari, fut ressuscitée par le saint, tellement que *les anges qui avaient ravi son ame pour la mettre en Paradis la rapportèrent*. Puis qu'un ancien du pays assurât ensuite que les *chanteuses de nuit* l'avaient une fois invité à tordre avec elles leur linge, et qu'il avait eu grand'peine à les fuir, M. Uzel ripostait par un fait authentique qui arriva sous saint Félix, abbé de Rhuys. Il fallait voir alors les filles laisser leurs fuseaux inactifs quand le bon curé décrivait le diable, *tourmentant*, à l'heure de matines, avec sa main velue, les chandelles de deux novices qui chantaient dans le chœur ; mais toute la veillée avait un sourire d'édification pieuse quand Tonethen, leur maître de chant, leur dit de *s'armer de la prière*, arme sublime, et le démon s'enfuit.

Celles de nos lectrices qui sont dans le calme des petites villes de province paisibles comme des cloîtres, ou dans de vieux châteaux isolés, comprendront mieux le charme de cette vie que nos citadines, habituées au bruit et au mouvement. Pour qu'elles pussent arriver à le bien sentir, il leur faudrait des préparations : quelques jours de lecture de *l'Imitation* dans une église, plusieurs chapitres de la *Vie des Pères du désert* ou *des Saints de Bretagne*, rosée suave qui descendrait sur la terre altérée et en abattrait la poussière, mélodieuse sourdine qui remplirait le piano de notes célestes.

M. Uzel savourait cette pure existence sur laquelle ne passait d'autre nuage que celui d'une guerre qui commençait à paraître possible. Un pêcheur qui avait été à la côte, venait de raconter à la veillée que la France devait, disait-on, prendre parti pour les Etats-Unis. « Nous aurons alors la guerre avec l'Angleterre ! » s'écria M. Uzel comme s'il entendait déjà le canon.

On frappait en ce moment à la grande porte du château. Le curé crut en vérité recevoir une sommation de se rendre. C'était une sommation en effet, mais au nom d'un mourant, au nom de Dieu ; un agonisant avait besoin du viatique à Hédic, et on venait chercher le recteur. Il s'embarqua donc sans remarquer que le vent fraîchissait et que la mer devenait houleuse; mais il n'oublia point, avant de partir, d'ordonner au sacristain de sonner le glas funèbre qui ap-

pelle tous les hommes à prier pour une ame qui s'en va. Ces coups isolés, prolongés, et se dispersant dans les rafales, étaient d'un imposant effet quand ils unissaient leur profonde rumeur à celle de la prière commune que la veillée, tout à l'heure si rieuse et si folle, murmurait pour le mourant et aussi pour le curé, exposé à une mer en tourmente. Le gros temps croissait toujours, et Rénée avec Alliette étaient dans une anxiété qu'augmentait chaque coup de vent qui venait battre les volets. Aucun des gens de la veillée ne voulut les laisser seules dans cette nuit, et ce n'est qu'aux premières lueurs grisâtres du jour, que M. Uzel arriva. Il était couvert d'eau et de l'écume de la mer; les violentes secousses que la barque éprouva l'avaient rompu, mais il était radieux; il avait fait son devoir.

Quelques émotions de cette nature vinrent donner, durant l'hiver, du mouvement à la petite société de Houat et au moyen des réunions de chaque soirée, que venaient rendre plus gaies encore une noce bruyante, la nuit de Noël ou la fête des Rois, la mauvaise saison passa, les jours redevinrent longs, le parterre reverdit et le verger s'épanouit en fleurs blanches et roses. Au retour du beau temps, Rénée et Alliette pensèrent aussi au retour de Déric. Elles ne songeaient point que l'équinoxe menaçait encore la mer de rafales furieuses qui se déclarèrent bientôt, et alors, autant ces tendres parents avaient prié avec ferveur pour revoir Déric, autant elles supplièrent Dieu à mains jointes de le garder des *coups de fouet* de l'équinoxe. Elles prenaient patience en parlant de lui et de leur éternelle union. Rénée serait à la tête du ménage, et avec quelle économie elle emploierait le petit pécule que Déric avait déjà amassé à la pêche, au milieu des orages, et celui qu'il allait chercher sur les écueils de Terre-Neuve! De l'argent si péniblement et si périlleusement gagné ne serait dépensé qu'avec une sorte de respect: « Oh! je ne veux plus qu'il aille si loin quand il sera revenu : il n'ira pas même sur les côtes. Nous aurons un champ de sarrazin, et nous vivrons heureux! » C'est à peu près à cette pensée que se réduisaient les longues conversations d'Alliette et de Rénée, pensée consolante qui était seule toujours et partout, comme Dieu.

Les coups de fouets de l'équinoxe battirent en effet la mer pendant tout le mois de mai, de façon à empêcher les habitants d'Hédic de venir entendre la messe à Houat et à retenir également le bon curé dans sa résidence paroissiale. C'est alors que le drapeau sanctifié remplit ses pieuses fonctions télégraphiques que les habitants comprenaient comme on comprend les gestes et les regards d'un être bien-aimé. Ils préféraient cependant que le beau temps leur permît d'aller à la paroisse, où ils étaient plus près de l'autel, puis c'était une partie de plaisir pour eux; la seule en quelque sorte qui fût à la disposition de ces deux îles sœurs. Elles n'avaient à elles deux que des parents, des amis, et l'on allait ainsi se visiter le dimanche. Il est si doux de glisser en bateau dans une atmosphère reposée et sur une mer calme, que toute la semaine Alliette et Rénée se faisaient une grande joie d'aller le dimanche suivant à Hédic, où chacune d'elles avait une amie de son âge. Alors le sacristain, le robuste père Le Gueff, déchargé du soin des signaux de la messe pour aller la servir en personne, maniait vigoureusement les rames, et M. Uzel le relayait de temps à autre; car il aimait cet Océan qu'il avait vu dès l'enfance, caressant ou sublime, colère et agité presque en même temps; il l'aimait, et cependant, depuis quelques jours, il ne pouvait le regarder sans tristesse. Ces flots si long-temps onduleux, où se balançaient la splendeur du soleil et le blanc rayon de la lune, allaient être bientôt troublés, non par les éléments de Dieu, mais par la main de l'homme. Un combat naval était imminent peut-être, et l'on parlait plus sérieusement

que jamais de l'alliance de la France et des Etats-Unis contre l'Angleterre; Alliette et Rénée fort peu sensibles aux affaires de l'État, parlaient aussi avec terreur de cette nouvelle. Si Déric allait être attaqué par les Anglais, mis à mort ou fait prisonnier! Quand ces pensées d'angoisses survenaient à Alliette, elle allait en grande hâte au jardin consulter un rosier que Déric avait planté avec elle, et passait des heures entières à examiner si les boutons s'ouvraient, car un bouton qui ne s'ouvre pas sur un rosier est signe de mort pour nos superstitieux Bretons. Rénée avait de son côté un petit pain que le jour même du départ de son fils, elle avait fait bénir par M. Uzel, et qu'elle avait conservé devant l'autel pendant un an. Elle l'avait repris depuis quelques jours, et avait toujours le cœur palpitant lorsqu'elle s'approchait pour le regarder. Oh! si elle l'eût trouvé moisi, quel mauvais pronostic! Rassurons-nous, les boutons du rosier s'ouvraient sérieusement au soleil, comme tous les étés, et le pain béni était blanc et sans tache comme s'il sortait du four.

Il y avait certainement bien là de quoi les tranquilliser. Oh! sans doute; mais elles ne pouvaient plus avoir de repos complet, que quand, du haut de la tour, elles verraient apparaître à l'horizon les voiles du navire de Déric, et c'est l'objet chéri qu'elles allaient guetter chaque matin, chaque soir, et vainement toujours. Puis, c'étaient des rumeurs vagues qui se répandaient dans l'île, tantôt d'un bâtiment échoué dans les mers du Nord, tantôt d'un brick capturé par les Anglais. Autant les bonnes nouvelles sont lentes, autant les bruits sinistres sont alertes et rapides; et Rénée et Alliette en frémissaient. On était en juillet alors, et en effet Déric eut dû être de retour. Deux mois de retard, et il se trouvait, en supposant qu'il ne fût déjà pas pris ou mort, exposé de nouveau aux tempêtes de l'équinoxe.

La tante et la nièce avaient depuis de longues années l'habitude d'aller à Hédic passer le mois d'août chez de vieilles et intimes amies qui ne vivaient le reste de l'année que pour attendre ce mois qui les réunissait, et Rénée n'aurait, pour rien au monde, voulu manquer à ce rendez-vous consacré par un si doux usage, et cependant, cette année, elle eût mieux aimé rester à Houat, où elle se trouvait d'une lieue plus près de son Déric, à une lieue en avant sur le chemin du retour. Néanmoins, dès le premier août on fit les apprêts du départ. M. Uzel devait venir les voir au moins une fois chaque semaine, soit le dimanche, soit un autre jour, et il monta avec elles dans la barque qui les conduisait. Le sacristain Le Gueff était comme à l'ordinaire, le rameur émérite, et les deux femmes ne cessèrent pendant toute la traversée de lui recommander un signal particulier du drapeau de la messe pour leur annoncer la voile attendue à l'horizon. Ce serait toujours la bonne nouvelle, *l'Évangile*, que ce drapeau béni répandrait dans les airs, et le signal convenu devait être celui de la bénédiction, où le pavillon s'élevait d'abord tout droit, puis décrivait une ligne horizontale, traçant ainsi le signe de la croix. La barque une fois arrivée à Hédic, on se fit des adieux comme pour une absence d'un an à une distance de mille lieues; et maître Le Gueff ramena le curé seul.

Quand il fut de retour à Houat, il trouva le fort bien grand, la journée bien longue, et la grande salle où la veillée se tenait l'hiver, bien vide et bien triste; Alliette et Rénée remplissaient tant cette vaste solitude! Il marchait le plus légèrement possible dans les corridors ou sous les voûtes pour ne pas entendre ces longs échos qui lui disaient son isolement actuel; et pour le fuir, plus d'une fois dans la journée il montait sur les remparts ou sur la tour pour y lire son bréviaire; et chaque regard qu'il tournait vers Hédic lui montrait presque toujours Alliette

et Rénée, debout sur la pointe la plus avancée de cette île, guettant le signal de Le Gueff, mais s'il y eût eu à l'horizon une voile, M. Uzel l'aurait vue le premier, et eût fait flotter dans les airs son mouchoir. C'est ainsi que lui et sa sœur venaient se dire bonjour et bonne nuit. Ces échanges de regards lui rendaient sa petite famille, et il était tout triste quand il fallait les ramener sur sa triste plage de Houat, et sur cette mer qui l'entourait. Il la contemplait désormais avec douleur, car la guerre était déclarée; il la contemplait avec ce sentiment de peine que l'on éprouverait à l'aspect d'un riant vallon frais, paisible, embaumé de parfums, enchanté par les fauvettes et les rossignols, et destiné à être le lendemain un champ de bataille. Alors sa tête se troublait; il voyait les flots, calmes en ce moment, bondir sous les contre-coups des bordées de canon qu'il entendait dans les bourdonnements de son cerveau agité, et le voilà, ce pauvre M. Uzel, commandant de place en face de l'ennemi. Alors il rentrait dans le fort, où il était bien aise de ne pas voir sa sœur et Alliette; elles ne couraient pas de danger du moins, et il s'occupait avec Le Gueff, le sacristain, des moyens de défense; mais le plus expéditif et le plus efficace qu'ils trouvassent, c'était d'écrire au gouverneur de Belle-Isle pour lui demander une garnison; alors M. Uzel résignerait avec joie ses belliqueuses fonctions pour aller embrasser son autel et le défendre au péril de la vie, car c'était là sa véritable forteresse, et il ne la rendrait à personne. Le curé écrivit donc au gouverneur de Belle-Isle à cet effet, et maître Le Gueff porta lui-même le message; puis il s'empressa de revenir à Houat, malgré le gros temps qui s'annonçait, attendu que sa présence était indispensable à la paroisse, le lendemain 15 août, jour de la fête de Marie, la patronne des matelots. Cette expédition terminée, M. Uzel ne pensa plus qu'à la solennité du lendemain et au prône qu'il prononcerait. C'est un beau texte de sermon que cette femme divine qui protége spécialement les matelots et tous les hommes exposés aux périls de la mer, et le curé le développait dans sa tête en phrases un peu rudes de forme, il est vrai, puisqu'elles étaient en bas-breton, mais onctueuses et touchantes au fond, et il se faisait un dévot orgueil de débiter sa pieuse harangue devant tous ses paroissiens autant ceux de Houat que ceux d'Hédic. Voilà pourquoi il vit avec un chagrin profond le temps se déclarer mauvais et présager une tempête qui devait le retenir, car il ne bravait tout que pour les mourants.

Alliette et sa tante s'étaient préparées de leur côté par de ferventes prières à cette cérémonie, et à force de prier, elles avaient en quelque sorte acquis la conviction qu'elles seraient exaucées, c'est-à-dire qu'en ce jour même on verrait apparaître à l'horizon le navire de Déric et, par conséquent, le signal de maître Le Gueff. Elles le désiraient vivement, on le pense; mais quand elles virent l'ouragan qui soufflait le 15 au matin, elles se repentirent presque de leurs vœux de la veille et tremblèrent de ne voir revenir le bâtiment que pour se briser et échouer au port. On peut donc concevoir de combien de diverses émotions elles étaient agitées quand elles entendirent les sons de la cloche de Houat, dispersés par le vent, entrecoupés comme des sanglots lamentables; tantôt c'était un soupir bref, tantôt un gémissement prolongé; et le sifflement du vent dans les rochers qui ceignent l'île en doublait l'effet sinistre. Il ne pleuvait point, mais les rafales étaient si violentes que l'on eût dit qu'elles allaient jeter dans une nouvelle convulsion le chaos d'écueils et de rocs qui s'entassent autour d'Hédic, comme des tours renversées, des navires échoués, des clochers frappés de la foudre. Ce vent furieux n'empêcha aucun des fidèles de se rendre sur les rochers les plus avancés pour voir de plus près le drapeau, et Rénée avec Alliette

étaient au premier rang, appuyées contre une pierre; pour se garantir également contre les bourrasques, tout le reste de la communauté se tenait serré et ne formait qu'une masse.

Enfin la cloche cessa, la messe commençait. Le drapeau se leva; on disait l'oraison, et l'oraison de M. Uzel, comme celle de Rénée et d'Alliette, était au nom de Déric, et pour demander son retour sain et sauf au milieu d'eux tous. « Apaisez cette tempête, calmez cet ouragan d'un seul de vos regards compâtissants! ô Vierge sainte! et que Déric nous soit rendu. »

Le drapeau redescendit; chacun s'assit sur ses talons, et, à défaut d'un livre, inutile à ces fidèles qui ne savaient pas lire, un chapelet leur tombait sur les genoux. Quant à la mère et à la cousine de Déric, elles ne quittaient pas un instant du regard le blanc pavillon, où elles attendaient à tout instant le signal chéri; c'était là leur livre de prières.

Il se releva dans l'air; on lisait l'Evangile. Depuis qu'elle avait entendu dire à M. le curé qu'*évangile* voulait dire *bonne nouvelle*, elle espérait toujours voir à ce temps de la messe apparaître le signe désiré.

Quand celui du *Sanctus* flotta dans l'air, répandant au milieu de l'ouragan ces belles paroles : « Saint! saint! saint le Seigneur Dieu des armées; la terre et les cieux sont remplis de sa gloire! » c'était un effet sublime; car la mer était dans un tumulte imposant, et les vagues rendaient témoignage de celui qui les soulevait ainsi d'un regard, et d'un regard aussi les apaisait. C'est ce dernier coup d'œil de bienveillance et de miséricorde que Rénée et Alliette demandaient pour Déric, pendant qu'elles étaient prosternées pour le lever-Dieu.

Quand, après deux minutes de cette adoration, elles redressèrent la tête, elles virent le ciel sensiblement éclairci; le vent était moins fort et les flots moins furieux. Le signal de la communion apparut bientôt après, et chacun des assistants y prenait part de toute la ferveur de son ame, et le temps devenait beau de plus en plus. Bientôt un rayon de soleil vint frapper, du milieu des petits nuages qui restaient au ciel, l'étendard blanc qui se releva, puis décrivit une ligne horizontale. C'était pour tous le signal de la bénédiction; pour Alliette et Rénée, c'était aussi l'annonce du bâtiment de Déric, et elles étaient à genoux encore quand les autres fidèles se furent dispersés. Elles avaient eu raison d'attendre et d'espérer.

Le drapeau se leva une fois encore et fit un second signe de croix.

Il n'en fallait plus douter; Déric était en vue, et elles aperçurent presque aussitôt sur la tour M. Uzel qui agitait un mouchoir.

Elles se hâtèrent donc de descendre sur la plage et s'élancèrent dans une barque; par bonheur la mer était calmée et au bout d'une heure elles arrivèrent à Houat, d'où elles purent voir le bâtiment qui portait Déric, arrivant à pleines voiles. Ce brave jeune homme était le soir même au fort, rapportant un joli pécule, et ce fut grande joie dans toute la famille. On se coucha bien tard; il y avait eu tant de choses à raconter, à écouter; ensuite on dormit bien; et le lendemain matin le bonheur de M. Uzel fut porté à son comble par l'arrivée d'un capitaine avec cent hommes pour occuper le fort. Il abandonna de grand cœur ses dignités militaires, rentra dans la cabane qui lui servait de maison curiale; il y fut plus heureux qu'un évêque ou le pape, et un mois après il bénit le mariage que vous savez.

Ernest Fouinet.

LA VALOUSE.

Sous des arbres en berceau
La Valouse, frais ruisseau
Coule, errante et solitaire,
Quand son onde bleu d'azur,
Sans rien trouver d'aussi pur,
Pourrait parcourir la terre.

Sur ses bords que j'aime à voir,
Au crépuscule du soir,
Du peuplier la verte feuille
Suivre le courant de l'eau,
Rapide et frêle bateau
Qu'en passant la brise cueille;

Et l'insecte aventureux
Sous le soleil plus heureux,
Faire voile de son aile
Et guider l'esquif léger
Que le brillant passager
Peut seul choisir pour nacelle.

Que le souffle de l'été,
De ce courant abrité
Trouble soudain la surface,
Adieu les mille couleurs
Des nuages et des fleurs
Que réfléchit cette glace!

Si la chute d'un roseau,
Si la plume d'un oiseau,
Si la bulle d'air captive
Ride le pur élément,
La nef hésite un moment
Dans sa course fugitive;

Mais, reprenant son essor,
Le pilote aux ailes d'or
Laisse à l'onde ses naufrages,
Et dans les plaines de l'air,
Qu'il sillonne avec l'éclair,
Va défier les orages.

A. DUPLESSY.

QUELQUES LEÇONS

D'HISTOIRE NATURELLE[1].

PREMIÈRE LEÇON. — *LES HYDRES.*

Vers le soir, Ernest se préparait à partir pour aller à la *pêche aux polypes*, lorsque Laure vint demander à l'accompagner.

« Je ne vais pas loin, répondit Ernest; seulement jusqu'à la petite rivière qui coule au fond du parc.

— Tu veux dire *qui dort*, répliqua Laure en riant; car assurément jamais rivière ne coula moins que celle-là.

— Ce n'est cependant point là de l'eau *dormante*, reprit Ernest. Si elle l'était, je n'irais pas y chercher des hydres... Voyons si je n'oublie rien... »

Laure le regardait d'un air aussi sérieux qu'il lui était possible. Elle ne pouvait, sans avoir envie de rire, voir son frère en *costume de naturaliste*, quoique ce costume n'eût absolument rien d'étrange. Il se composait d'un chapeau de paille à larges bords, d'une veste de coutil de fil munie de grandes poches, d'un pantalon de même étoffe telle-

(1) Voyez page 257.

ment large qu'on pouvait aisément le relever jusqu'au-dessus du genou, et d'une paire de bottines. Ernest portait en bandoulière deux *carquois*, à ce que disait Laure; ces deux carquois prétendus n'étaient autre chose que deux boîtes de fer-blanc, dont l'une, hermétiquement fermée, pouvait contenir l'eau nécessaire pour rapporter en bon état les insectes et les plantes aquatiques recueillis dans l'eau des ruisseaux ou des marais; l'autre servait à renfermer les plantes et les insectes terrestres. Une longue perche, munie à l'extrémité d'un crochet de fer, remplaçait la ligne du pêcheur. Cette perche aurait pu servir, au besoin, disait encore la moqueuse Laure, à faire un arc qui eût été aussi redoutable que ceux des plus grands héros de l'antiquité aux *monstres des forêts*, si les deux carquois avaient été remplis de flèches, et non pas d'herbes et de *petites bêtes*, et s'il y avait eu aux environs des forêts et des monstres. « Mais mon frère ne fait la guerre qu'au gazon et qu'aux mouches, ajoutait-elle avec malice; il peut donc sans arc, sans flèches et sans courir les grandes aventures, montrer en tout lieu sa valeur. »

Ce soir-là, cependant, Laure ne se permit aucune des plaisanteries accoutumées; elle se souvenait de la leçon du matin, et elle savait que, pour lui procurer le plaisir de voir des hydres, Ernest renonçait à une visite qu'il avait projeté de faire à l'un de ses amis.

Décidée à lui témoigner au moins quelque reconnaissance de ce sacrifice, Laure, en sortant de la maison, passa son bras sous le bras de son frère, et lui dit de ce ton caressant qui sied si bien aux jeunes filles quand il part du cœur : « Mon bon petit frère, tu ne t'impatienteras point, n'est-ce pas, quand je te ferai des questions qui n'auront pas le sens commun?

Ernest. Tu ne feras aucune question de ce genre, si tu ne te laisses pas aller à ton étourderie habituelle.

Laure. J'ai bien réfléchi à ce que tu m'as dit ce matin au sujet des polypes, et au peu que j'en ai vu... Ce que je ne conçois pas, Ernest, c'est qu'on ait eu l'idée d'aller examiner des animaux qui n'ont l'air... de rien absolument... et qui sont cachés tout au fond de l'eau... non, c'est-à-dire sous ces lentilles vertes qui couvrent notre petite rivière, et bien d'autres sans doute, en certains endroits. Car enfin, pour regarder quoi que ce soit au monde, il faut être averti qu'il y a quelque chose à regarder!

Ernest. Les premiers qui ont découvert les insectes microscopiques désignés sous le nom *d'infusoires*, n'étaient pas avertis qu'il y avait quelque chose à regarder dans la goutte d'eau que le hasard plaçait, ou sur la feuille, ou sur l'insecte, ou sur le morceau de bois qu'ils examinaient à la loupe ou bien au microscope.

Laure. C'est pourtant vrai!

Ernest. Un naturaliste italien, Imperati, reconnut le premier que certaines productions de la mer, telles par exemple que les actinies ou anémones de mer, que les pennatules ou plumes de mer, pouvaient bien n'être pas des plantes, et que les pennatules, de même que tous les madrépores, pouvaient bien aussi appartenir par quelque lien au règne animal. Trente ans plus tard, un médecin de Lyon, Peyssonel, fit des observations sur ce sujet et les adressa à l'Académie des sciences. L'Académie traita pour ainsi dire de rêveur un homme dont les travaux menaçaient d'ébranler et de renverser même jusque dans leurs fondements les sciences naturelles établies, et il fallut les expériences sans réplique de Trembley, en 1740, sur les *polypes gélatineux*, pour décider les savants à se livrer à de nouvelles recherches. Ici, comme partout, dans l'histoire des phénomènes de la nature, on retrouve l'admirable Linnée, dont le vaste génie sait embrasser à la fois l'ensemble et les détails, et dont le sens droit, la saine raison, ont posé les bases sur lesquelles s'appuiera toujours l'étude de la nature. Ce fut Linnée qui éta-

blit les principes d'après lesquels on doit étudier les zoophytes ; ce fut Linnée qui en décrivit le plus grand nombre et qui en fixa les caractères.

LAURE. Mon frère, qu'est-ce que tu appelles donc *polypes gélatineux?*

ERNEST. Les polypes d'eau douce. Ils forment la quatrième classe des zoophytes, le second ordre des polypes, et se subdivisent, pour les naturalistes, en genres et sous-genres sur lesquels nous pourrons revenir plus tard. Le troisième ordre, c'est celui des polypes à polypiers; il comprend les polypes corticaux, par exemple, c'est-à-dire ceux qui donnent le corail, les madrépores, les éponges...

LAURE. Et aussi la mousse de Corse, je sais cela. Que c'est donc singulier, Ernest! Mais comment font-ils pour faire du corail!

ERNEST. Nous n'en sommes pas encore arrivés au point de *l'entrevoir* du moins, si ce n'est de le savoir, faute de nous trouver à même de le *voir*.

LAURE. Ce que nous verrons bien certainement, car tu me l'as dit, Ernest, ce sera la coloration en rouge des polypes, quand tu leur auras fait manger des pucerons rouges.

ERNEST. Et tu ne t'inquiètes pas du tout de la manière dont se produira cette coloration?

LAURE. Comment? Je ne te comprends pas.

ERNEST. Dans le temps où tu étais toute petite, tu montrais beaucoup de curiosité pour connaître la cause de chacun des effets offerts à tes yeux. Ainsi, tu défaisais des joujoux charmants, uniquement pour découvrir ce qui leur donnait le mouvement; aujourd'hui tu cours aux effets sans songer à rechercher la cause.

LAURE. Mais la cause, est-ce qu'elle est difficile à deviner quand on a vu des polypes et quand on sait qu'ils sont transparents? On peut donc bien penser qu'on *verra* sans peine tout ce qui se passera dans le corps... Il me vient pourtant une idée, Ernest... Oh! ce n'est pas seulement une idée, ce sont des idées... mais des idées!... Je voudrais te faire vingt questions à la fois.

ERNEST. Fais-en une seule, en te donnant la peine d'y penser.

LAURE. Est-ce que les polypes n'ont pas, comme tous les animaux, du sang dans les veines?

ERNEST. Je te dirai ce qu'ils n'ont pas, ce qui te conduira à savoir ce qu'ils peuvent avoir. Ils n'ont, pour ainsi dire, point de chair; ils n'ont pas d'os, ils n'ont pas de vaisseaux pour la circulation des fluides, point de moelle épinière, point d'yeux, et ils ne possèdent, de nos cinq sens, que celui du toucher.

LAURE. Comment veux-tu, puisqu'ils n'ont rien de tout cela, que je devine ce qu'ils ont?

ERNEST. Tu as vu ce matin que les polypes sont, de tous les êtres de la nature, les plus simples, et je te citerai ce qu'en a dit l'immortel Cuvier, pour te faire bien comprendre leur organisation en général. « Le corps est toujours cylindrique ou conique, souvent sans autre viscère que sa cavité, souvent aussi avec un estomac visible, duquel pendent des intestins ou plutôt des vaisseaux creusés dans la substance du corps. » Voilà pour les polypes surnommés *charnus*, qui peuplent les mers, comme pour les polypes d'eau douce. Quant à ceux-ci en particulier, tu vas voir bientôt par toi-même qu'ils consistent en « Un petit cornet gélatineux dont les bords sont garnis de filaments qui leur servent de tentacules ; voilà tout ce qui paraît de leur organisation. Ils nagent, ils rampent, ils marchent même en fixant alternativement leurs deux extrémités, comme les sangsues ou les chenilles arpenteuses; ils agitent leurs tentacules et s'en servent pour saisir leur proie qui se digère à vue d'œil dans la cavité de leur estomac ; ils sont sensibles à la lumière et la cherchent. »

LAURE. Comment! ils sont sensibles à la lumière, et ils n'ont point d'yeux?

ERNEST. Les plantes aussi n'ont point d'yeux, et pourtant elles cherchent la lumière. Les animalcules, d'ailleurs, dont se nourrissent les polypes, ont des yeux, cherchent la lumière, et les polypes, comme tous les êtres animés, sont doués de l'instinct qui fait que chaque animal sait se placer de manière à recueillir, sans trop de peine, la nourriture qui lui est propre.

LAURE. De l'instinct! quel instinct peuvent avoir ces petits sacs?...

ERNEST. Oui, de l'instinct et une volonté, puisqu'ils changent de place quand il leur plaît ou quand la nécessité les y oblige, quoique la nature les ait si mal partagés, sous le rapport des facultés locomotives, qu'ils mettent une journée entière à parcourir l'espace d'un demi-pied. Rien n'est original comme de les voir faire, bien lentement, la roue avec leurs tentacules, ainsi que tu la vois faire très vite avec les bras aux enfants de village, lorsqu'ils manquent de point d'appui pour *marcher*, avec réflexion, à la manière des chenilles arpenteuses.

LAURE. Oh! que je serais contente si ceux que nous allons prendre voulaient faire la roue! Crois-tu, Ernest, qu'il y en aura dans le nombre qui la feront?

ERNEST. Nous tâcherons de les y décider en plaçant le vase de verre de manière à ce qu'une moitié seulement soit exposée à la lumière. De ce côté, nous mettrons des lentilles d'eau dépouillées de tout polype et tellement séparées des autres, que nous puissions avoir tout le loisir de jouir de ce spectacle. Mais nous voici bien loin du point d'où nous sommes partis. Pourtant nous connaissons maintenant la *cause* de la coloration des polypes, puisque nous savons que leur transparence, qui nous donne la possibilité de distinguer, dans le sac qui leur sert d'estomac, l'opération de la digestion, nous permet encore de suivre dans tout le corps la répartition des sucs nourriciers.

LAURE. Point d'yeux, point de pattes... rien enfin de ce qui a été donné à tous les autres animaux!

ERNEST. A tous, non; le ver de terre n'a point de pattes; la taupe a des yeux si petits qu'on a douté long-temps qu'elle en eût. Mais, du côté de l'estomac, les polypes sont aussi bien partagés que qui que ce soit au monde. Leurs tentacules *cirrheux*, c'est-à-dire tortillés comme les vrilles de la vigne, des pois fleurs, de toutes les plantes grimpantes en un mot, et enduits d'une humeur visqueuse qui facilite leur action, s'allongent, se raccourcissent et font le moulinet sans relâche pour amener, à la bouche, des vermisseaux, les larves des insectes et des cousins, les naïs, les daphnies, que cette bouche avale aussitôt, soit que le gibier se présente par la tête, par la queue ou en travers; elle avalera même l'hydre voisine, au besoin ou par mégarde. Mais comme les polypes sont au nombre de ces gens qui ne peuvent se digérer l'un l'autre, l'avalée sera rendue intacte à la liberté par l'avaleuse, alors même qu'elle aurait passé quelques jours dans son estomac; de même, l'avaleuse rendra intacts ses propres bras que, dans sa gloutonnerie, elle aura engloutis avec la proie qu'ils lui apportaient.

LAURE. Les vilaines bêtes!

ERNEST. Elles sont au contraire, à mon avis, très probes et très admirables, et de plus douées d'un *esprit public* tel, que pas un des membres de la communauté des polypes à bouquet ne mange et ne digère pour lui seul; le fruit de sa chasse profite à ses amis et connaissances, ainsi qu'on a pu s'en assurer par plusieurs expériences.

LAURE. Est-il possible?

ERNEST. Non-seulement toutes les bonnes fortunes, en fait de pâture, sont en commun, mais aussi la volonté. Ainsi, lorsque le bouquet, qui offre tantôt la forme de jolis arbrisseaux, tantôt celle d'un paquet de plumes, tantôt encore celle d'un monceau de fleurs vertes, grises ou roses, veut changer de place, tous les individus qui le composent

le veulent à la fois; tous les tentacules s'agitent et travaillent à pousser, dans la direction choisie, *le vaisseau de l'État.*

LAURE. Que je voudrais donc voir cela!

ERNEST. Tu n'es pas au bout, ma chère petite Laurette, de tout ce que tu pourras souhaiter de voir!... et sache bien que ce que tu ne verras peut-être jamais, est au moins aussi curieux et aussi intéressant que ce qui frappe journellement nos regards, sans que nous y fassions la plus légère attention. »

Tout en causant, le frère et la sœur étaient arrivés au bord de la petite rivière, qui *dormait,* au dire de Laure.

La jeune fille s'assit sur un tertre de gazon au pied d'un vieux saule au feuillage argenté, tandis qu'Ernest jetait bas sa veste, relevait son pantalon, les manches de sa chemise, enfonçait son chapeau sur sa tête et ouvrait *son carquois* destiné, non à renfermer des flèches, mais à recevoir les insectes aquatiques. En quelques minutes il fut prêt à descendre vers la petite rivière qui était comme encaissée dans un terrain élevé et tout verdoyant d'arbres, de plantes grimpantes et d'aubépine. Laure se serait volontiers hasardée à sa suite, si Ernest ne le lui avait pas défendu expressément, parce que la terre humide n'offrait qu'un chemin dangereux pour une franche étourdie, plus disposée à regarder en l'air qu'à ses pieds.

La soirée était délicieuse; mille et mille insectes bourdonnaient au-dessus de l'eau, dans le feuillage, dans le gazon; mais Laure ne s'occupait que des *évolutions* de son frère. Il avait franchi lestement le sentier glissant, et, dans l'eau jusqu'à mi-jambe, il attirait à lui fort adroitement des îles entières de lentilles d'eau, des plantes aquatiques, des branches d'arbre et des racines, qu'à l'aide de son crochet il détachait du fond de la rivière; puis il faisait un choix dans tous ces trésors, et Laure s'émerveillait de l'entendre s'écrier parfois : « Polypes à longs bras... corines... vorticelles... La pêche est bonne, ma petite Laurette!... Tiens, dit-il en remontant soudain vers elle, voici une branche qui est bien garnie, j'espère! »

Laure regarda; elle ne put rien voir, quoiqu'elle eût la vue excellente, qu'un peu de gelée tremblante attachée inégalement à la branche de bois mort. « Prends ma loupe, dit encore Ernest; elle est dans la poche de poitrine de ma veste... Eh bien! tu ne vois rien?

LAURE. Je vois... des boutons fermés... comme celui de ce matin... il y en a des quantités attachés sur la même tige... et d'autres isolés... Mais c'est singulier... où sont donc les tentacules de tous ces polypes?

ERNEST. Quand les boutons s'épanouiront demain, les tentacules reparaîtront. En ce moment les polypes ont peur; ils ont contracté leurs bras, et il leur faudra bien la nuit entière pour se remettre de la frayeur que doit leur causer encore le mouvement de la marche que nous allons faire.

LAURE. Que c'est donc singulier qu'ils puissent avoir peur, ces animaux qui n'ont pas de tête pour penser, de cœur pour sentir et se serrer...

ERNEST. N'y a-t-il pas des gens qui n'ont, moralement parlant, ni cervelle ni cœur, et qui sont plus accessibles que tous les autres à la peur?

LAURE. C'est pourtant vrai que, moins on a de tout cela, plus on est poltron... Ernest, allons-nous-en, tu es tout mouillé...

ERNEST. Bah! ce n'est rien.

LAURE. Est-ce que nous pourrons voir quelque chose dès ce soir?

ERNEST. Non; il faut attendre à demain. Mais, par exemple, je pourrai, avec un polype vert, te préparer vingt polypes qui demain seront arrivés à leur point de perfection!

LAURE. Allons-nous-en tout de suite, Ernest! »

Laure était dans une telle impatience de voir *préparer* un polype, qu'elle donna à

peine à son frère le temps de changer de chaussure ; mais lorsqu'il s'arma d'une paire de ciseaux fins, elle s'écria : « Que vas-tu faire à ce pauvre petit grain vert que tu tiens dans le creux de ta main ?

ERNEST. Le diviser en autant de morceaux que je pourrai. »

Et c'est ce qui fut exécuté, au grand chagrin de Laure. Cependant elle se résigna à suivre des yeux l'opération qui eut lieu sans difficulté. Le polype ainsi *préparé* fut placé dans un verre au fond duquel Ernest avait mis un peu de sable de rivière, de l'eau et une petite branche bien propre ; des grains verts, presque invisibles à l'œil nu, flottaient à la surface ; il y en avait sept ou huit.

Le lendemain, pour la première fois de sa vie, Laure était levée avec le soleil. Elle courut à sa fenêtre, prit la loupe qu'elle avait emportée, et elle aperçut huit polypes attachés à la branche de l'arbre ; ils faisaient le moulinet avec leurs tentacules.

Ivre de joie, elle descendit comme une folle chez son frère, qui remonta avec elle, et, sans miséricorde, coupa la tête à tous les nouveau-nés.

« Ah ! méchant ! s'écriait Laure.

— Ce sont des hydres, répondait Ernest en riant ; plus on les hache, plus on en a ; tu le verras dans quelques heures, car il fait chaud, et cette saison est celle de la reproduction des polypes. Les têtes vont se munir de corps, les corps vont se munir de têtes... Mais viens, que je te montre le produit de ma pêche d'hier. »

Il y avait plusieurs *polypes à longs bras,* de couleur jaune et grise ; ce sont les plus rares ; des corines au corps ovale, des vorticelles qui ont de chaque côté de la bouche un paquet de filaments semblables à des panaches. Pour les vorticelles, il fallut recourir au microscope, car il était impossible, à la loupe, de distinguer leur beauté. Il y en avait un grand nombre et chaque groupe offrait un aspect différent ; c'étaient des buissons, des arbrisseaux, des panaches plus jolis les uns que les autres. Tout ce qu'Ernest avait dit à sa sœur se vérifiait à la lettre. Elle *vit* une hydre dévorer des pucerons rouges ou daphnies ; elle *vit* le mouvement *péristaltique* qui aide à la digestion, par le ballottement de haut et de bas des aliments dans l'estomac, et les sucs nourriciers colorer tous les polypes à cloche qu'un même lien unissait ; elle *vit* deux *polypes à longs bras* se disputer un malheureux naïs, *serpent* au microscope, et serpent d'un beau jaune sur lequel se trouve enroulé, avec la plus parfaite régularité, une espèce de ruban brun, tandis qu'à l'œil nu ce n'était qu'un *fil* à peine visible ; et comme ses yeux s'accoutumaient *à voir,* elle put s'assurer qu'au moindre bruit les polypes se contractent et se resserrent.

« Mais ils n'ont pas d'oreilles pourtant ? disait Laure émerveillée.

— Non sans doute, répondait Ernest ; mais le bruit que tu fais ébranle l'air, et le mouvement de l'air se communiquant à l'eau, le polype est averti que quelque danger le menace.

— Que Dieu est bon ! reprit Laure en appuyant la tête sur l'épaule de son frère.

— Et qu'il est grand ! ajouta Ernest avec feu ; c'est en portant tour à tour nos regards vers le ciel et vers les myriades d'êtres animés qui peuplent l'air, la terre et l'eau, que nous comprenons mieux sa toute-puissance !

— Oh ! oui, c'est bien vrai ! dit Laure avec émotion. Mon frère, je veux étudier sérieusement l'histoire naturelle... Laisse-moi regarder encore si quelque polype ne s'amusera pas à faire la roue... Ah ! Ernest, quelque chose qui se détache du corps des hydres !

— Ce sont d'autres polypes, répondit Ernest. Tous se reproduisent par bourgeon, par section et par bouton, et quelques-uns encore par des œufs. »

Au déjeuner, il ne fut question que des

travaux de la veille et du matin, et ce jour-là, Laure songea plus d'une fois, pendant ses leçons, à l'heure de la récréation prochaine, qui lui promettait des plaisirs non moins vifs; car Ernest avait promis de lui montrer des *orties de mer*, et Ernest tenait toujours ses promesses.

Mlle Ulliac Trémadeure.

BOTANIQUE.

LE BOOM-UPAS.

I.

MOEMA.

La lune pénétrait à travers le feuillage des palmiers qui ombrageaient l'humble cabane de Jaconthas. Ce digne vieillard, assis près d'un feu d'herbes sèches, fumait dans une longue pipe de jasmin; sa famille l'entourait. Près de lui sa femme Rigda plaçait, dans les compartiments d'une boîte, différents parfums dont elle faisait un petit commerce à Cartasoura [1], et ses deux filles, Jehanna et Sacomtala, l'aidaient en silence.

On n'entendait dans la cabane que le léger bruit des parfums tombant dans leurs cases et le murmure du vent qui se glissait dans le feuillage des palmiers. Mais la porte s'ouvrit tout à coup, et un jeune homme, habillé selon l'usage du pays, une veste, un manteau et un kric ou poignard attaché à sa ceinture, parut, donnant la main à une jeune et belle fille de seize ans.

« La voilà, mon père, s'écria-t-il avec joie, la voilà, la fille de Mirchacas, la vôtre, la sœur de mes sœurs; car nous serons, je l'espère, bientôt unis. »

Sacountala s'élança vers la fiancée de son frère et l'amena près du foyer. Moëma s'agenouilla devant le vieux Jaconthas et sa femme en signe de respect. Il lui tendit la main avec affection, puis elle prit place entre les deux jeunes filles.

(1) Ville où réside l'empereur de Java.

Alors ce ne fut plus qu'un concert de paroles joyeuses dans la cabane, qu'un échange de sourires et de baisers fraternels. Combien de projets!... que de bonheur en perspective! Iswan devait élever une habitation près de celle de ses parents, et là couler des jours heureux avec sa douce Moëma! Cette dernière avait deux frères qui semblaient être nés pour compléter la félicité de la famille en épousant les deux sœurs d'Iswan.

Vers la fin de la soirée, Moëma était devenue silencieuse; ses beaux yeux baissaient mélancoliquement leurs soyeuses paupières et son front se couvrit de pâleur. Etait-ce un noir pressentiment? était-ce le chagrin de se séparer si tôt de son fiancé? Je ne sais; mais elle semblait tourmentée d'une vague inquiétude.

Bientôt arriva l'heure où elle devait retourner à la cabane de son père; elle se leva en tremblant et sortit accompagnée d'Iswan, qui lui fit les plus tendres questions pour connaître le sujet de sa tristesse.

« Ce n'est rien, dit-elle, je suis faible et craintive, et j'aurai peur tant que je ne serai pas sous votre protection.

— Rassure-toi, ma bien-aimée, lui dit-il, encore quelques jours, et nous serons unis pour jamais. »

Déjà ils aperçoivent la lueur des flambeaux de résine qui éclairaient la demeure de Mirchacas; quelques pas encore et ils

sont arrivés, et pourtant ils ne peuvent se quitter. Enfin Moëma s'arrête : « Laissez-moi, Iswan, lui dit-elle; mes frères sont absents, mon vieux père est sans doute endormi; vos pas troubleraient son sommeil; ainsi, adieu. — Adieu, répéta Iswan. » Ils se séparèrent à regret, et elle suivit des yeux son fiancé aussi long-temps que l'obscurité put le lui permettre; elle monta même sur une petite éminence pour le distinguer encore dans le lointain.

En cet instant le galop de plusieurs chevaux, cachés dans l'épaisseur du bois, frappa son oreille; la jeune fille effrayée voulut rentrer précipitamment; elle courut avec rapidité, mais son vêtement s'étant accroché à une branche d'arbre, elle tomba, frappa du front contre une pierre aiguë et perdit l'usage de ses sens. Elle était blessée près de la tempe et des gouttes de sang rougirent bientôt son épaisse chevelure. Le bruit d'un corps qui retentit sur la terre avait arrêté le chef de quelques Indiens qui rôdaient de ce côté; en apercevant une femme évanouie et d'une grande beauté, il montra une joie sauvage et ordonna aux gens de sa troupe, en bon langage javan [1], de bander sa blessure; puis il la prit en croupe avant qu'elle eût recouvré le sentiment, et faisant galoper son cheval, il se dirigea avec les siens vers la ville de Cartasoura. Le silence revint peu à peu aux environs de la demeure de Mirchacas; son sommeil ne fut pas troublé, mais le lendemain sa fille n'apparut point à son chevet, et il l'attendit en vain les jours suivants.

II.

LE SÉRAIL.

Un sérail! Combien de fois n'avez-vous pas souri, mes jeunes lectrices, à ce mot magique? combien de fois n'avez-vous pas été saisies d'admiration en lisant les merveilleux contes de l'Orient, à l'idée de ces riches palais de cristal aux nombreuses lampes d'argent attachées à la voûte par d'éclatantes chaînes de diamants? Mais hélas! les magnifiques images du monde féerique s'évanouissent devant la réalité; les fantastiques créations disparaissent devant un grand édifice lourd, massif, bâti de simples pierres qui ne ressemblent nullement à des topazes ou à des émeraudes, et vous auriez un semblable édifice en perspective que vous demanderiez encore où est le sérail?

Ne croyez pas cependant que ce soit une vieille masure ruinée et mesquine; on y voit quelques belles colonnes, quelques ornements d'architecture; mais ce qui excite l'admiration, c'est le luxe oriental de l'intérieur du palais.

Oh! alors, mesdemoiselles, ceci se rapproche beaucoup plus des descriptions des auteurs arabes; des tapis moelleux, de grands sophas qui règnent autour des salles; des draperies de velours à franges d'or; des fontaines ressemblant à des jets d'eau au milieu des fleurs, et des femmes semblables à des nymphes ou à des houris au milieu des roses; voilà un tableau vrai et que l'imagination n'a pas brodé de ses riches couleurs.

C'était un soir d'été; la brise embaumée se jouait dans les acacias aux longues grappes d'or, et le son de quelques instruments javans se mêlait au murmure des eaux. Toutes les femmes du Mataram [1] étaient réunies dans une des salles du sérail, les unes enfilant des perles de corail, d'autres faisant de la musique, la plupart s'endormant sous l'air frais que de jeunes esclaves noires obtenaient au moyen de longs éventails de plumes de paon.

Une de ces femmes, à demi couchée sur le sopha, appuyait son front pâle sur sa main blanche et délicate; elle ne partageait

(1) Ce langage n'a aucun rapport avec le malais, maintenant la langue du peuple, ni avec les idiomes voisins. Cette nation écrit comme nous, de gauche à droite, ce qui est rare en Orient.

(1) Titre que l'on donne à l'empereur de Java.

ni les jeux ni les occupations de ses compagnes; tout en elle accusait la plus profonde tristesse. C'était Moëma, qui, depuis un mois, languissait dans le sérail du Mataram, auquel elle avait été vendue. Pauvre jeune fille, qui avait vu s'évanouir en un instant et ses espérances et ses songes dorés, et dont les tristes prévisions s'étaient seules réalisées!...

Tout à coup les rideaux de l'appartement s'ouvrirent, et une femme d'une taille haute et élancée parut accompagnée d'un esclave; ses traits étaient beaux, mais la couleur de son teint tirait sur le bistre; elle était chargée d'une corbeille de fleurs nouvellement cueillies, et venait en offrir aux sultanes pour en faire de gracieuses guirlandes. Cette marchande disait être Persane et connaître parfaitement le langage des fleurs. L'empereur avait donné ordre de la faire entrer pour amuser les odalisques.

Moëma, indifférente d'abord à la scène qui se passait près d'elle, s'approcha bientôt avec émotion. La marchande déposa sa corbeille à terre et présenta ses bouquets à toutes ces belles esclaves qui furent à l'instant entourées de fleurs charmantes et fraîches comme elles.

« Voyez, disait l'étrangère à une jeune fille enlevée à sa patrie et à sa famille, cette fleur, que l'on nomme basilic, signifie souvenir d'enfance; cette balsamine veut dire jeunesse, et ce barbeau violet, fidélité. »

Lorsque vint le tour de Moëma, la main de la Persane trembla et une vive rougeur s'aperçut légèrement à travers la couche de peinture dont son visage était couvert. « Faites bien attention à ce bouquet, dit-elle d'une voix basse et émue; ces feuilles signifient espérance, cette giroflée blanche, ami inséparable, la marguerite, patience, et la fleur de cerisier, ne m'oubliez pas. »

Moëma prit le bouquet en pâlissant, et ses lèvres murmurèrent les dernières paroles qui venaient d'être prononcées; car en levant les yeux elle avait reconnu Iswan, qui avait pris ce déguisement pour pénétrer dans le sérail. Elle était heureuse de le revoir, mais effrayée des conséquences que pouvait avoir sa hardiesse. Bientôt après Iswan sortit, non sans jeter un dernier regard sur sa fiancée, dont la touchante tristesse lui avait révélé ce qui se passait dans son cœur.

Les jeunes odalisques, qui avaient déjà éparpillé leurs fleurs pour en faire des guirlandes, entourèrent Moëma, afin de l'aider à arranger la sienne avec l'élégance et la symétrie qui les faisaient briller dans ces frivoles occupations; Moëma tenait à son cher bouquet, elle eût voulu le conserver précieusement; un coup d'œil d'Iswan lui avait fait pressentir un mystère, elle avait compris ce muet langage. Elle remercia ses compagnes, refusa de leur livrer ses fleurs; mais les folâtres jeunes filles, par pur badinage, les lui arrachèrent. Quel fut leur étonnement de voir un billet tomber sur le tapis! Moëma poussa un cri et se précipita pour le ramasser; mais un esclave qui se tenait dans l'appartement s'en saisit avant elle. A cette vue l'infortunée ne put dissimuler son désespoir; troublée, éperdue, un nuage passa devant ses yeux, ses jambes refusèrent de la soutenir et sa voix ne put articuler aucun son lorsqu'elle ouvrit la bouche pour implorer le farouche gardien qui, sans pitié pour sa douleur, se hâta d'aller prévenir un chef, afin qu'il fît fermer toutes les issues du sérail avant que la fausse marchande en eût franchi le seuil.

III.

LE MATARAM.

Le Mataram, assis sur son musnud[1], entouré de tous les grands personnages de l'empire, tenait conseil dans une des salles de son palais; après avoir discuté sur les affaires de l'Etat, il donna un ordre à un de ses esclaves qui sortit aussitôt.

(1) Siége d'un prince indien.

Quelques instants après la porte s'ouvrit, et un jeune homme, chargé de fers et accompagné de gardes, fut amené devant l'auguste assemblée.

« Sais-tu, lui dit le prince, à quel châtiment tu t'es exposé en agissant comme tu l'as fait?

— A la mort, répondit fièrement le prisonnier; mais qu'importe? lorsque la vie est amère et que l'on n'a plus d'espérance, on court au-devant de la destruction comme vers la fin de ses peines.

— Ainsi, jeune insensé, tu ne te repens point d'avoir désobéi aux lois de ton pays ni d'avoir manqué de respect à ton souverain?

— Non, car les lois de mon pays sont injustes; et puis-je mettre la liberté, la vertu et le bonheur de celle qui m'était destinée en balance avec les caprices et les faiblesses d'un homme?

— Qu'on emmène ce jeune imprudent, s'écria le prince avec colère; il paiera cher son insolence.

— Prince, dit Iswan, tu accordes aux coupables condamnés à mort le droit de choisir leur supplice; une des punitions qu'on leur inflige, c'est d'aller recueillir le poison qui découle du boom-upas; laisse-moi cette triste faculté. Tu connais le danger de cette mission, le prix de cette faveur; sur deux cents malheureux il n'en revient pas dix.

— J'y consens, reprit le Mataram, et, par pitié pour ta jeunesse, je veux montrer plus de grandeur et de générosité que tu n'en mérites. Si tu reviens avec ta grace, puisqu'elle est due à ceux qui échappent au péril, je te rendrai ta fiancée. »

Un éclair de joie passa rapidement dans les yeux du fils de Jaconthas, mais il fut bientôt remplacé par un sourire rempli d'amertume.

« Merci, dit-il; ma reconnaissance égale un aussi grand bienfait. »

L'empereur fit signe aux gardes de reconduire Iswan dans sa prison, et la porte se referma sur l'infortuné, victime des passions d'un despote.

IV.

LE BOOM-UPAS.

Le soleil se levait brillant et radieux; ses mille rayons dorés animaient la nature et fécondaient la campagne; les oiseaux, sous l'épais feuillage des palmiers, célébraient le matin d'un beau jour; l'air était suave et parfumé. Sous l'influence de cette température, le sang circulait plus vite, la végétation était plus active; il semblait que l'espérance devait éclore avec les fleurs.

Le cœur d'Iswan seul était triste; l'intrépide enfant des forêts avait commencé son périlleux voyage; insensible au luxe de la création, à la chaleur du grand astre qui répandait autour de lui ses flots de lumière et donnait au site qu'il colorait l'éclat d'une fête, Iswan rêvait aux chances si opposées qui l'attendaient au terme de son expédition; la mort ou la possession de Moëma... Son ame flottait entre la crainte et l'espoir; la crainte l'emportait; tant d'autres avaient succombé avant lui! Réussir lui semblait un miracle; mais son courage ne l'abandonnait pas, et, se confiant en la justice de sa cause, il laissa au ciel le soin de sa destinée.

On lui avait remis une boîte d'écaille destinée à recevoir la gomme qu'il devait rapporter; un savant du pays lui avait donné quelques instructions sur la manière dont il devait se conduire, lui recommandant surtout de faire grande attention à la direction du vent, d'en prendre le dessus pour arriver à l'arbre, de marcher avec vitesse et d'agir avec promptitude.

Il se rendit d'abord chez un vieux prêtre malais qui instruisait les criminels à leurs derniers moments et versait dans leurs cœurs les consolations de la religion. Lorsqu'Iswan arriva, le prêtre était en prières; la vue du pauvre condamné le toucha vivement; il lui adressa de fortifiantes paroles. « Marche, mon fils, avec courage, lui dit-il,

et, si tu succombes, songe que la mort n'est que le commencement d'une vie plus heureuse. » Puis, jugeant le vent favorable, il lui mit sur la tête un long bonnet qui descendait sur la poitrine et se trouvait garni de deux verres vis-à-vis les yeux; il lui donna aussi une paire de gants de peau ; ensuite il l'accompagna jusqu'à une petite colline, et, lui indiquant un ruisseau dont il devait suivre le cours pour arriver au lieu où croissait le boom-upas, il lui fit de paternels adieux. « Puisse Allah et son saint prophète bénir ton entreprise ! lui dit-il ; mes vœux t'accompagneront et mes prières s'élèveront au ciel pour toi. Je vais rester sur cette éminence jusqu'à ce que ton sort soit décidé. »

Alors ils se séparèrent ; le respectable prêtre suivit des yeux le jeune homme qui, en le quittant, versait des larmes de reconnaissance, et lorsqu'il ne le vit plus il s'agenouilla et pria.

Cependant une scène bien triste se passait à la cabane de Jaconthas ; les deux familles assemblées attendaient avec angoisse des nouvelles d'Iswan. Hélas ! comment peindre ces longues heures d'inquiétude, ces alternatives d'espérance et de découragement? Y a-t-il rien de plus pénible au monde que de fonder son bonheur sur le retour d'un être chéri qui peut-être n'existe plus?

Rigda ne pouvait songer sans pleurer à la jeune fille cause innocente du danger de son fils, aux projets de bonheur qu'ils avaient faits ensemble, il y avait peu de temps encore, et la pauvre mère, dans son désespoir, eût voulu que ce fils, objet de ses plus chères sollicitudes, n'eût jamais vu le jour.

Ces infortunés passaient une partie de leurs journées sur le sommet d'une haute colline, de laquelle on pouvait apercevoir de loin le voyageur si impatiemment attendu.

Jaconthas, assis sur la terre, le visage voilé d'une de ses mains, tandis que l'autre serrait convulsivement celle de son vieil ami, n'osait plus regarder le chemin triste et désert; Jehanna partageait avec sa sœur le soin de relever le courage affaibli de leurs parents. Rien n'était plus affligeant à voir que le spectacle de ces vieillards, tous deux courbés sous le poids des ans et abattus par la douleur, entourés de ces jeunes filles si belles et si dévouées, mais dont le visage, paré de toutes les graces de la jeunesse, était pâli par les souffrances du cœur.

La pieuse Rigda s'était mise en prières, ainsi que Jehanna, et elles avaient retrouvé un peu de calme. Sacountala seule restait continuellement les yeux fixés sur la plaine; elle cherchait à embrasser du regard l'immense étendue; mais, hélas! la campagne ne présentait à sa vue fatiguée que quelques pauvres chameaux conduits par des enfants.

Enfin un point presque imperceptible parut à l'horizon; peu à peu ce point grandit, prit une forme humaine; puis d'autres formes pareilles se joignirent à la première et une lueur d'espoir se glissa dans le cœur de la jeune fille, qui savait que les fils de Mirchacas étaient allés au-devant de son frère; mais elle concentra son émotion, tant elle craignait de se tromper !... Tout à coup un cri de joie lui échappe; c'est Iswan, elle n'en peut plus douter ; elle s'élance au-devant de lui, se précipite dans ses bras, et bientôt après le conduit en triomphe à son heureuse famille, à laquelle il ramène Moëma.

Il s'était rendu d'abord au palais de l'empereur de Java et lui avait présenté la boîte d'écaille remplie du poison qu'il avait recueilli au péril de sa vie.

Le Mataram, touché de son courage, lui avait accordé, selon ses promesses, sa grace et sa fiancée ; il les avait renvoyés comblés de cadeaux et les avait fait escorter jusqu'à la colline, montrant ainsi, en s'élevant au-dessus des préjugés et des lois vicieuses de son pays, que la nature grave dans tous les cœurs le senti-

ment de la justice. La tyrannie et le despotisme parviennent quelquefois à l'affaiblir, mais ils ne peuvent entièrement l'étouffer.

Le bohon-upas ou boom-upas, nom composé du flamand *boom*, arbre, et de l'indien *upas*, est un poison célèbre qui se trouve dans l'île de Java, à vingt-sept lieues de Cartasoura, où réside le sultan. Cet arbre a le feuillage de l'orme et s'élève à peu près à la même hauteur; ses feuilles sont légèrement velues et rudes au toucher, ses fleurs solitaires; le réceptacle est renversé en forme de champignon, les étamines séparées par des écailles, et l'ovaire surmonté de deux styles divergents.

Il croît dans les terrains stériles, et la vapeur empoisonnée qu'il exhale est funeste à toute autre végétation; ses racines s'étendent au loin et ne souffrent pas de rivales; malheur aux pauvres arbustes dont la tige imprudente se montre dans les lieux où règne cet arbre despote! son contact morbifique dessèche leur sève, et l'on voit bientôt leurs jeunes branches se flétrir, et leurs feuilles jaunies présenter l'image de l'automne au milieu du printemps.

Le suc laiteux qui découle de cet arbre, soit naturellement, soit par incision, est un des plus actifs et des plus terribles poisons que l'on connaisse; introduit dans le sang par une blessure, il supprime l'action des nerfs, et cause une paralysie générale et si subite qu'il est impossible d'y apporter aucun remède. Les criminels condamnés à mort sont chargés du soin d'aller recueillir cette substance vénéneuse, à laquelle l'empereur de Java attache un grand prix; on leur accorde leur grace s'ils sont assez heureux pour revenir de leur périlleux voyage; mais il paraît qu'un très petit nombre échappe aux dangers qui les menacent dans cette expédition.

Les Malais trempent dans ce suc la pointe de leurs flèches de bambou; ils y mêlent quelques autres ingrédients, et presque toujours les blessures qu'ils font à leurs ennemis sont mortelles.

Mme Emilie MARCEL.

HISTOIRE.

SOUVENIRS DU MOIS DE SEPTEMBRE.

Septembre. — Septième mois de l'année de Romulus, ainsi que son nom l'indique; il devint le *neuvième* de l'année quand les décemvirs eurent donné au mois de *février* la place qu'il occupe encore aujourd'hui. A plusieurs reprises le sénat et les empereurs essayèrent de changer le nom de *septembre* qui n'avait plus de sens, il reçut plusieurs autres noms, tous inventés par la flatterie; mais celui de *septembre* a néanmoins prévalu.

Le nom de *Paophi*, que ce mois portait chez les Egyptiens, et celui de *Prœdromium* chez les Grecs, étaient l'un et l'autre une allégorie de la station du soleil; c'est-à-dire, qu'ils désignaient l'équinoxe.

Les anciens représentaient *septembre* sous la figure d'un homme presque nu, ayant seulement sur l'épaule un manteau qui flotte au gré des vents, et tenant de la main gauche un lézard attaché à une ficelle. Aux pieds de l'homme étaient deux cuves.

5 *septembre* 1780. Edit du roi Louis XVI portant abolition de la torture en France.

La torture était employée pour obtenir des accusés l'aveu des crimes dont on les

supposait coupables, ou pour avoir la révélation du nom de leurs complices. Ce genre de tourment s'appelait *question*, parce qu'à mesure que l'accusé le subissait, il était interrogé.

On disait : donner la question, appliquer à la question.

La question était ordinaire ou extraordinaire, mais toujours barbare et inhumaine.

En Grèce, trente jours après la condamnation d'un criminel, on lui donnait la question : Les citoyens d'Athènes ne pouvaient y être appliqués que pour crime de lèse-majesté.

Chez les Romains, la naissance, la dignité la milice garantissaient de la question, sauf, comme en Grèce, le crime de lèse-majesté. Chose terrible ! on la donnait quelquefois à des tiers non accusés, pour acquérir des preuves du crime et des coupables.

Si un citoyen était tué dans sa maison, tous ses esclaves subissaient la torture.

Suivant la loi salique, on y appliquait seulement les esclaves.

En France on ne donnait la question qu'en matière criminelle.

Il était digne de Louis XVI d'anéantir une coutume barbare, que La Bruyère appelle, avec raison, « une merveilleuse invention pour perdre un innocent qui a la complexion faible, et sauver un coupable qui est né robuste. »

8 *septembre* 1601. Tremblement de terre qui se fit sentir dans presque toute l'Europe et l'Asie.

16 *septembre* 1560. Exécution du faux *Martin Guerre*.

Martin Guerre était né à Andaye dans le pays des Basques. Après dix ans d'union avec Bertrande de Rols, qui lui avait donné un fils, il fut obligé de passer en Espagne ; il y prit les armes et eut une jambe emportée à la bataille de Saint-Quentin.

Il était absent depuis huit ans, lorsque tout à coup on le voit ou plutôt on croit le voir revenir. Femme, sœurs et oncle, tous ses parents, tous ses amis le reconnaissent. Un soldat passe par hasard, et publie que le véritable Martin Guerre est en Flandre ; on n'en tient compte.

Cependant des difficultés s'élèvent entre Martin Guerre et son oncle ; celui-ci le traduit en justice ; Martin Guerre interrogé répond de manière à confondre l'incrédulité même. Il dit la vie de celui dont il porte le nom, jour par jour, instant par instant, et, chose étonnante ! il en a toutes les marques caractéristiques : deux soubre-dents à la mâchoire inférieure, une cicatrice au front, un ongle du premier doigt enfoncé, trois verrues sur la main droite, une autre au petit doigt, une goutte de sang à l'œil gauche, etc. Un grand nombre de témoins le reconnaissent, d'autres n'osent se prononcer; plusieurs affirment que ce n'est point là Martin Guerre, mais bien Arnaud Duthil, dit Pansette, du bourg de Sagées. Et en effet, c'était lui.

Le vrai Martin Guerre arrive enfin de Flandre, et malgre sa jambe de bois il parvient à prouver son identité; son *Sosie*, confondu, dévoile lui-même sa ruse ; un arrêt du parlement de Toulouse le condamne à être pendu devant la porte de Martin Guerre, et son corps jeté au feu. Ses biens furent adjugés à une fille qu'il avait eue de la femme de Martin Guerre pendant les trois ans qu'elle avait habité avec lui, le croyant son véritable époux.

Le procès du *faux Martin Guerre* est un des plus curieux du recueil des *Causes célèbres*.

Mme DE FRÉMONT.

TOILETTE D'AUTOMNE

Oh ! le triste mois, mesdemoiselles. Déjà l'automne avec son ciel gris, ses journées pluvieuses, ses soirées longues et froides. L'automne qui remplace ce beau temps de juillet et d'août, derniers mois des fleurs, et laisse bien loin derrière lui le printemps, qui ne reviendra qu'après la neige de l'hiver. C'est bien triste, n'est-il pas vrai? Nous perdons nos jolies soirées de promenades et la campagne n'a plus que quelques jours. Il faut dire adieu aux robes de mousseline, et voir avec regret finir les capotes de paille.

Qu'aurons-nous donc pour remplacer vos toilettes vieillies?

Des étoffes de laine, ou soie et laine. — Elles sont simples, elles ne se chiffonnent point, elles ont le grand mérite de n'être pas tout-à-fait chaudes comme le mérinos, le stoff, etc., etc.; mais elles le sont infiniment plus que les toiles et les jaconas. Nous voulons vous parler des *batistes de laine;* il y en a de plusieurs nuances, toutes fort jolies; fond écru, poussière ou noisette, uni ou à carreaux. — Ce carreau très petit n'est tracé que par une ligne verte, violette ou ponceau; parmi ces batistes, nous vous conseillons celles écru et vert, comme les plus distinguées.

La mousseline de laine est restée pour vous, mesdemoiselles, une étoffe de toilette, en même temps qu'elle est devenue une étoffe de fatigue. Il y a de ces mousselines ordinaires dont le prix est si peu élevé que vous les portez dans la chambre, à la campagne, sans craindre de les compromettre; d'autres, fines et fort jolies de dessins, restent pour vos robes demi-habillées.

Tout ce mois encore vous porterez les jaconas et même les mousselines imprimées; quant à la mousseline blanche, elle n'a pas de saison pour votre âge, vous conservez pour les soirs d'hiver vos parures de l'été.

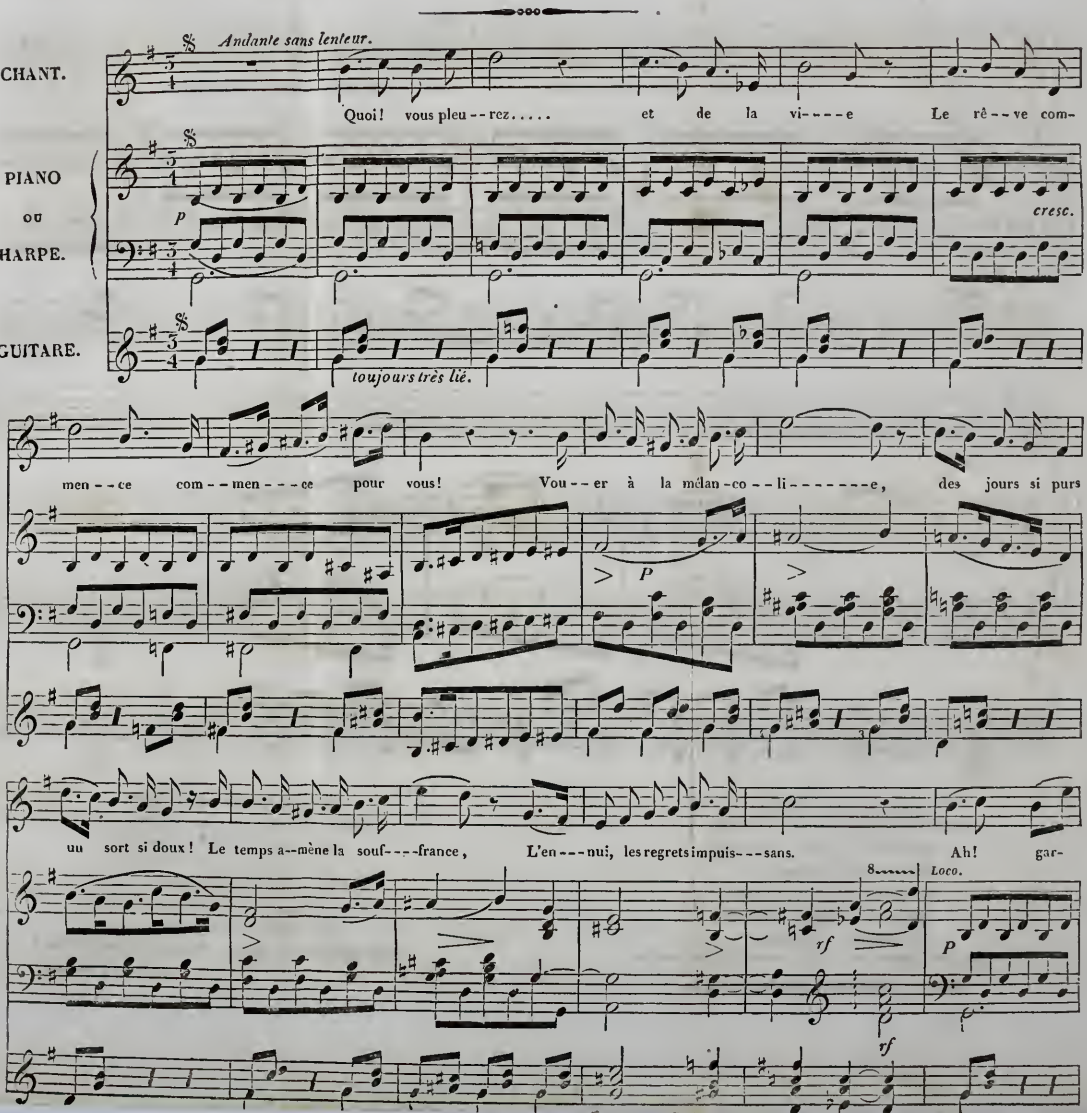
Il est impossible de rien vous enseigner de nouveau pour vos chapeaux. Sinon qu'à ce dernier soupir des modes d'une saison, chacun invente le moyen de tirer parti d'une capote de paille jaunie, d'une capote froncée dont la fleur est flétrie, dont le voile tombe sans soutien. — Peut-être pourrez-vous encore remettre sur la paille les ornements de velours; on prépare à l'avance quelques modes d'automne parmi lesquelles se trouvent des rubans de velours noir sur la paille cousue; la passe n'est point entourée de blondes en dessous, mais deux roses blanches tombent contre les joues.

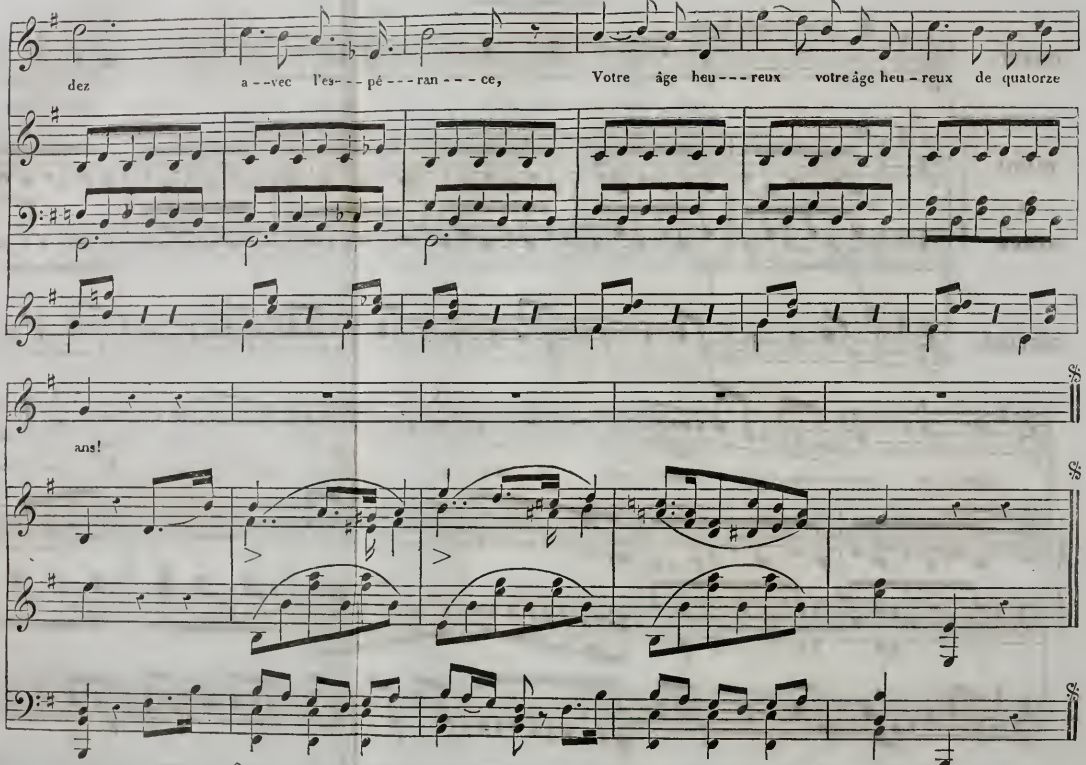
Avec une robe décolletée vous pouvez remplacer par un velours étroit comme le doigt, le collier juste dont parlait notre dernier numéro. Vous le choisissez de telle couleur qui vous plaît, noir, gros bleu, ou même de couleur vive, car rien n'est plus joli que la nuance ponceau. A ce velours, que vous serrez au cou au moyen d'une très petite épingle-broche, vous suspendez une croix ou un cœur; quelquefois, en négligé, il est encore fort bien de le nouer simplement en rosette. La teinte douce de cette étoffe près du visage sied à merveille.

Les collerettes plates, fermées, dégagent le cou et tiennent lieu de cravate en formant le col. La double garniture à plis qui les borde peut se remplacer par une dentelle. Il faut que ces collerettes fassent une pointe échancrée sur le devant, où elles ferment par des boutons de percale.

Vous n'avez pas de plus élégants tabliers que ceux d'étoffe brune bordés de lisérés de couleur claire. Les poches posées à l'intérieur sont accompagnées d'un nœud pareil aux lisérés.

A une jeune Fille. *Paroles de M.* Léon Nutly. *Musique de M.* Charles Choulet.





2.

L'amitié vous reste fidèle;
Calme vous voyez, vous voyez l'avenir.
Pour votre âme encore nouvelle
Par un pénible souvenir;
De l'amour fuyez la puissance;
Ignorez toujours ses tourments.
Ah! gardez avec l'espérance
Votre âge heureux, votre âge heureux de quatorze ans!

(1835. —Journal des Jeunes Personnes.)

3.

Laissez à moi douleurs et larmes.
Moi, dont le cœur n'a plus, n'a plus d'espoir;
Ma vie a perdu tous ses charmes;
Sur elle, hélas! s'étend le soir.
De ma paisible adolescence
Je pleure en vain les courts instants;
Ah! gardez avec l'espérance
Votre âge heureux, votre âge heureux de quatorze ans!

Procédés de E. Duverger.

TORQUATO TASSO[1].

I.

LA COUR DE CHARLES IX.

1571

« Les jours de l'homme sont bien courts s'il ne les étend dans l'éternité. »

Alexandre GUIRAUD.

« Les morts ne pensent point, mais qu'ils nous font penser ! »

JUSTIN MAURICE, *Au pied de la Croix.*

Vers la fin du printemps de 1571, un gentilhomme, jeune et étranger, vêtu d'habits soyeux, selon le goût du temps, s'avançait à demi penché sur un cheval brun le long du quai du Louvre. Des cheveux de couleur indécise entre le noir et le blond, ombrageaient son front large et pâle. Ses grands yeux bleus couronnés de sourcils noirs, brillaient de loin en loin d'un feu moqueur ; mais ils avaient pour expression habituelle une mélancolie rêveuse et passionnée. Le rire était presque ignoré de ses lèvres minces et faiblement colorées ; un sourire fin ou tendre s'y montrait quelquefois. Sa barbe brune et épaisse tombait en doux flots sur sa poitrine. Il y avait dans ses poses une sorte d'incertitude, de malaise gauche, inconnu aux hommes que réclame le monde. Le cavalier s'arrêta en face d'un hôtel qui s'élevait désert, et n'obtenait des passants que des regards tristes ou courroucés. L'herbe croissait au pied des murs d'où suintait l'humidité ; les portes et les fenêtres apparaissaient barbouillées de jaune d'une façon particulière.

« Vous voilà en grave méditation, mon poète ! s'écria un autre gentilhomme qui avançait sa tête grise hors de son *coche*, carrosse d'alors, fermant avec une portière de cuir et ayant des rideaux au lieu de glaces. »

Il est inutile de dire que le *coche* s'était arrêté aussi.

« C'est vous, mon sublime ! » proféra le cavalier avec une exaltation trop chaleureuse pour ne pas être vraie. Ayant fait approcher son cheval du *coche*, il entretint celui qu'il venait de nommer d'une manière si flatteuse.

Aux ardentes paroles du jeune homme, le *sublime*, que nous appellerons Pierre de Ronsard, opposait des sourires tranquilles ; souvent aussi il priait son interlocuteur de répéter sa phrase, non pour en savourer la délicatesse, mais parce qu'il était sourd depuis l'âge de dix-huit ans.

« Las ! dit-il, la verve s'éteint dans mon vieux cœur, je ne *pindarise* plus qu'avec peine. Trop de nuits ont assombri ma vie. Philippe Desportes me fera bien vite oublier, ajouta-t-il. Il sera le rossignol de la cour. Ses accents sont jeunes et frais, les miens se sont usés au service des Muses.

(1) Torquato Tasso, le grand poète épique de l'Italie, naquit à Sorrento, le 11 mars 1544, de Bernardo Tasso et de Porzia Rossi.

Mais que je vous fasse une question : Cet hôtel vous est-il connu? » Le gentilhomme ayant fait un signe négatif, le seigneur de Ronsard reprit : « Vous avez ouï conter la noire trahison de monseigneur le connétable de Bourbon envers le roi François Ier, de belle souvenance, cet hôtel était le sien. Ce fut le bourreau qui teignit de jaune les portes et les fenêtres ; les pluies, les neiges de près d'un demi-siècle n'ont pu ôter ces tristes marques. Le déloyal guerrier est mort en terre étrangère, et sa maison est restée vide d'habitants. »

Cela dit, les deux interlocuteurs se remirent en marche. Le seigneur de Ronsard ne tarda pas à faire une nouvelle halte parlante. L'étranger poursuivit son chemin et entra à cheval dans la cour du Louvre. Ce n'était pas alors chose indifférente de traverser ainsi la cour de ce palais des rois. De grands seigneurs dont les noms se faisaient lire dans l'histoire, des dames de haut lignage, des magistrats vénérés quittaient hors de la barrière, cheval richement caparaçonné, charriot doré et de velours, mule, coche et cheminaient à pied. Les reines, les princes et les princesses du sang, le roi de Navarre, les ducs de Lorraine, de Savoie et de Ferrare avaient seuls le droit de ne pas mettre pied à terre. A voir l'air du jeune homme, il semblait que cette faveur fût toute naturelle, et nulle apparence d'orgueil ne trouvait place sur sa figure. Des révérences gracieuses honorèrent son passage; il y répondit avec courtoisie. Ce fut d'un pas indolent qu'il monta le grand escalier. Des flots de seigneurs, des flots de dames qui avaient ôté leurs masques et mettaient à jour leur ravissante beauté, des pages rieurs et malins le portèrent dans une salle où se trouvaient le roi Charles IX et sa cour.

A peine la présence de l'étranger eut-elle été remarquée, que le nom de Torquato Tasso vola de bouche en bouche. L'un possédait le *Rinaldo* de cet homme de génie, l'autre lui avait entendu lire un chant de la *Gerusalemme liberata*, poème magnifique, non encore achevé. Le roi, qu'on pouvait reconnaître entre tous, tant il différait de tous, n'eût-il eu que son cou de travers, dressa sa longue taille voûtée, malgré sa grande jeunesse; ses yeux jaunâtres et empreints d'une inquiétude sinistre, se firent charmants de bienveillance, un sourire heureux brilla à travers la sombre moustache qui décorait ses lèvres. D'une main il caressa la pointe de sa barbe, de l'autre, il salua l'Homère et le Virgile de Sorrento. La reine-mère, Catherine de Médicis, elle-même, interrompit une conversation commencée avec le sire de Tavannes et le maréchal de Retz, pour adresser de flatteuses paroles au poète de sa nation.

« Nous craignions votre oubli, lui dit-elle; ma fille se laissait aller au grand ennui de ne pas vous voir. » Une jeune et belle personne de dix-neuf ans, mise avec un goût merveilleux, confirma par un geste d'une grace particulière ce que venait d'avancer la reine-mère ; c'était madame Marguerite de France, héritière de l'esprit et du haut savoir de Marguerite de Valois, sœur de François Ier, sa grand'tante. A quelque distance du roi se tenait silencieuse et touchante la jeune reine, Elisabeth d'Autriche, mariée depuis quelques mois seulement à Charles IX. Etrangère par humeur aux folles dissipations, aux menées sanglantes de la cour de France, elle portait dans les fêtes un calme qui n'était pas exempt de tristesse, et qui allait bien à la délicatesse de ses traits. Torquato s'approcha d'elle, et mit dans son inflexion un respect plus profond encore que lorsqu'il avait parlé à Charles IX.

« Notre cher roi, lui dit-elle tout bas, doit lire des vers de sa façon; ils vous agréeront, j'en suis sûre; madame Marguerite en a pris copie et les sait déjà par cœur. » Le regard de Torquato demanda à la reine si elle les savait aussi. « Moi, je retiens difficilement la poésie française; ce n'est pas en France que je suis née. »

Le duc d'Anjou [1], frère de Charles IX, se jeta étourdiment au milieu de la conversation. Il était remarquable par la beauté de sa figure, mais plus remarquable encore par tout ce qu'il y avait de prétentieux dans ses airs, sa tournure et sa mise. Ses cheveux étaient frisés, des pierreries magnifiques pendaient à ses oreilles. Jaloux de mettre en évidence la blancheur de son cou, orné d'une chaîne brillante, il avait remplacé la haute fraise goudronnée par un large col rabattu; son vêtement étincelait de broderies d'or semées de pierres fines. Nulle chaussure de femme ne pouvait surpasser la sienne, toute mignonne et toute élégante; soit l'effet de ses souliers, soit affectation de grace, il marchait avec un balancement curieux; sa tête, ses bras, ses jambes, produisaient une sorte d'oscillation perpétuelle, et à mesure qu'il faisait un mouvement, des senteurs montaient dans l'air. Un nain, dont la laideur s'accroissait des mines qu'il prodiguait, marchait derrière le prince tenant sous son bras une corbeille où était couché, sur le duvet, un petit chien à longues soies, que le duc flattait souvent de la main. Venaient ensuite quatre jeunes seigneurs non moins bizarres dans leurs vêtements et leurs manières; c'étaient d'Epernon, Saint-Mégrin, Joyeuse, Caylus, copies vivantes du duc d'Anjou.

« Que vous dit la reine? demanda le duc au poète. S'engage-t-elle à danser ce soir? » Le pâle et doux visage d'Elisabeth se colora fortement. «Oh! vous ne dansez pas, vous! Pourtant vos petits pieds seraient charmants à voir dans les ébattements d'un bal.

— Mes pieds seraient fort embarrassés à faire quelque chose de bien, répondit la modeste princesse. Il n'y a telle que Marguerite pour donner de gentilles émotions; elle met à tout un naturel, une bonne grace qui ne peut être égalée.

(1) Depuis, Henri III

— Je doute, répliqua le duc avec un sourire méchant, que la pauvre Marguerite soit d'humeur festoyante. Voyez les regards de chatte qu'elle jette sur madame de Guise. Qu'elle voudrait la trouver laide! Elle aura beau faire, Catherine de Clèves restera une beauté délicieuse.

— Vous calomniez votre sœur, dit la reine d'un ton grave, mais toujours doux; elle est bien loin d'être envieuse, et depuis le mariage de M. de Guise, elle a complètement rompu avec de chères souvenances. La reine votre mère désire qu'elle épouse le roi de Navarre [1], et Marguerite se dispose a ne montrer que respect et soumission.

— Et les révoltes cachées, ma sœur?

— Elles ne dépendent pas des vains jugements des hommes, répondit la reine, pour cette fois sévère.

— Aussi bien, reprit le duc d'Anjou, le roi de Navarre avec sa face ouverte et décidée, ses allures joyeuses, convient bien mieux à notre grande et forte Marguerite que M. de Guise avec ses cheveux blonds et ses airs sournoisement altiers. Et puis elle est belle parleuse, fiez-vous à son zèle pour convertir l'hérétique.» Voyant que son discours n'obtenait pas l'assentiment d'Elisabeth, il tira de sa poche un petit drageoir en or [2], y prit du cotignac musqué pour se parfumer la bouche, et après avoir fait une révérence moqueuse à madame Marguerite, dont il venait de surprendre les yeux curieusement arrêtés sur lui, il dit un mot affectueux à la jeune reine, serra la main de Torquato, et la tête balancée en avant, il s'éloigna avec son cortége et alla s'asseoir auprès de Marie de Clèves, princesse de Condé et sœur de madame de Guise.

Soudain il se fit dans la salle un étrange mouvement; Pierre de Ronsard entrait.

« Viens, mon poète! lui cria Charles IX; tu savais bien que ta vue est pour moi un

(1) Henri IV.

(2) Les drageoirs étaient des boîtes à compartiments

autre soleil; pourquoi donc avoir tardé ainsi?

— La toux ronge-poumons s'est emparée de mon gosier, Sire; force a été d'attendre qu'elle voulût bien aller en visite ailleurs. La vieillesse n'est pas chosette gentille à porter.

— Il n'y a qu'un instant, Ronsard, qu'on t'appelait le miracle de l'art, le prodige de la nature; j'ai confirmé ces beaux surnoms.»

Bien des épithètes enviables sortirent encore de la bouche royale et allèrent chatouiller agréablement l'oreille du poète. Charles IX mit le comble à l'enthousiasme en tirant un papier de son sein; c'étaient des vers qu'il avait faits pour Ronsard.

« Le roi va lire ses vers. Ecoutez, écoutez, » prononça un vieux seigneur tout ambré, tout musqué, tout brillanté de perles et très prisé des dames auprès desquelles il était aux petits soins; c'était le galant sire de Brantôme.

« Notre frère, dit à Marguerite le duc d'Alençon, le plus jeune des fils de Catherine de Médicis, est vraiment un grand roi; il est habile chasseur, habile forgeur d'armes et poète sublime.

— Ne gaussez pas, répondit madame Marguerite; jamais cerveau royal n'enfanta rien de semblable. Je tiens les vers de mon bon et honoré frère pour aussi prodigieux que les poèmes d'Homère.

— C'est beaucoup dire, chère sœur. » Le sérieux de Marguerite avait imposé au duc; il se contenta de faire une grimace qui l'enlaidit encore.

Le roi lut :

L'art de faire des vers, dût-on s'en indigner,
Doit être à plus haut prix que celui de régner.
Tous deux également nous portons des couronnes;
Mais, roi, je les reçois, poète, tu les donnes.
Ton esprit, enflammé d'une céleste ardeur,
Éclate par soi-même et moi par ma grandeur.
Si du côté des dieux je cherche l'avantage,
Ronsard est leur mignon et je suis leur image.
Ta lyre, qui ravit par de si doux accords,
T'asservit les esprits dont je n'ai que les corps;
Elle t'en rend le maître et te sait introduire
Où le plus fier tyran ne peut avoir d'empire.

Les vers étaient beaux, et pour cette fois l'admiration des courtisans fut sincère.

« Sire, c'est trop de bonté, dit Ronsard; et sa tête se pencha attendrie sur la main de son roi.

— Demande à tout ce qui est ici, reprit Charles IX en laissant errer son regard sur l'élite de la noblesse française, s'il y a un seul mot élogieux à ôter. J'aurais voulu pour te chanter, mon poète, être Pindare et Horace à la fois. »

Quand le respect permit aux courtisans de mêler leurs éloges à ceux du roi, ils le firent avec toutes les hyperboles en usage alors. Ronsard s'adressa au Tasso.

« Vous blâmez ce débordement, n'est-il pas vrai?

— J'en jouis, répondit Torquato. Vous savez bien que vous êtes plus grand pour moi que pour eux tous encore. »

Madame Marguerite s'approcha de Ronsard et lui apprit que la reine Marie Stuart s'était consolée dans sa captivité[1] en lisant les merveilleuses poésies du génie de la France.

« Pauvre Marie! soupira Elisabeth, elle a bien aimé la France, et la France ne fait rien pour elle.

— Parlez-en au roi, madame, dit Torquato.

— Hélas! que puis-je ici? Ne voyez-vous pas que j'y suis comme étrangère? On m'accorde les honneurs de reine, mais on me juge incapable de donner un conseil. Peut-être a-t-on raison, ajouta-t-elle avec une modestie d'autant plus touchante qu'elle partait d'une ame humble et élevée.

— Quand je me bannirai d'ici, madame, dit Torquato, j'emporterai de votre bonté un souvenir qui me suivra en quelque lieu que me conduise ma fortune incertaine.

— Mais vous n'allez pas bientôt partir? objecta la reine.

(1) Marie Stuart avait été prisonnière de ses sujets.

— Je ne sais trop, madame ; ici mes jours se passent oisifs, et je voudrais, avant de quitter la terre, y laisser quelques traces. Je sens en moi des ardeurs infinies; faut-il qu'elles s'éteignent sans avoir rien produit?

— Que veut le poète? la solitude. Il la trouve en France comme partout ; Voyez Ronsard. »

Ronsard interpellé dit qu'il avait fait bien peu pour sa célébrité.

« Et moi donc? prononça Torquato.

— Vous avez de longues années ; moi je sens tous les jours que mon soleil de vie pâlit et décline vers sa fin. Ils disent qu'on ne me surpassera pas; j'espère bien le contraire. Surpassé !... Je le suis déjà par Desportes. Et d'ailleurs, Torquato, qu'est-ce que les éloges passionnés des contemporains? un vain bruit. Ce que je voudrais entendre, ce serait la voix des générations qui dorment encore dans la poussière de l'avenir. Que souvent elle se fait terrible! comme elle substitue dans sa fatale ironie le mépris acéré, immuable, ou bien l'éternité de l'oubli à l'éternité espérée de la gloire ! Quelle part me réserve-t-elle? Souvent cette question a fait frémir ma chair. Et pourtant, à quoi bon ces risibles inquiétudes? les morts n'entendent pas. »

Les deux poètes s'entretinrent jusqu'au dîner. Vers midi, on servit des gâteaux qui affectaient des formes diverses ; c'étaient un clocher, une forteresse, un buisson, un palais, un guerrier. Des pages répandirent ensuite de l'eau de rose ou de l'eau d'iris selon le choix, sur les mains des convives, qui s'essuyèrent à des serviettes de fin lin, d'où s'exhalaient les parfums des sachets de fleurs qui les avaient embaumées ; depuis long-temps il n'était plus de bon ton d'agiter ses mains à l'air pour les faire sécher. Le son des luths, des hautbois, des violons, des musettes, annonça que le dîner était servi. Le roi, appuyé sur le bras du jeune Larochefoucauld, se dirigea le premier vers la salle du banquet ; la reine Elisabeth, la reine-mère, les princes et les princesses s'avancèrent après lui. Le rang indiqua pour les autres convives, le plus ou moins d'empressement qu'ils devaient mettre à s'approcher de la salle.

Cette salle offrait un riche et singulier aspect. La table d'argent massif se couronnait de fleurs, d'assiettes en vermeil, de coupes d'or ou d'argent merveilleusement ciselées, dont les anses et les pieds figuraient des têtes d'animaux. Des plats d'or et d'argent couverts étaient disposés sur la table de manière à y former des dessins. Une nef en vermeil, soutenue par des lions, s'élevait devant l'assiette du roi. Cette nef contenait son couteau, sa cuillère, sa fourchette et les serviettes dont il devait changer pendant la durée du repas. Les reines, les princes et les princesses avaient également une nef. Des amours, les ailes déployées, semblaient prêts à enlever dans les nuages celle du duc d'Anjou. Quant aux autres convives, ils se servaient, au lieu de nef, d'un petit meuble appelé *cadenas* [1]. La serviette de chacun d'eux, placée à côté de son assiette, était pliée en forme de fruit, d'oiseau. Dans le fond de la salle se dressait un buffet à gradins, tout éblouissant de vases, de coupes, de bassins, d'aiguières, de drageoirs en or, en argent, en vermeil, brodés de pierreries et même de diamants dont une reine aurait pris orgueil à se parer, tant il s'en échappait de pures étincelles. A travers ces merveilles qu'on eût dit créées par un génie ou une fée, s'élevaient des bouquets de fleurs naturelles.

Le roi, les reines, les princes et les princesses du sang prirent place dans des fauteuils ; les convives étrangers s'assirent sur des bancs couverts de riches et moelleux tapis. Derrière le roi s'établit son fou. Un bonnet orné de grelots couvrait sa tête rasée ;

(1) Un cadenas se composait d'un rond élevé au bout et le long duquel était ménagé un petit enclos destiné à recevoir le couteau, la cuillère et la fourchette. On mettait le pain sur l'espace vide.

il tenait à la main une marotte d'ébène terminée par une tête de fou ayant des oreilles d'âne en argent. Son habit, de satin et de velours, était d'une coupe bizarre et déchiqueté en divers endroits. Il prit un maintien sérieux.

A un signal donné, tous les plats furent découverts en un même temps. Les soupes, au nombre de six, offraient une agréable variété de couleurs [1]. Ronsard prit de la soupe bleu-de-ciel. N'était-ce pas vers le ciel que devait s'élever son désir? Le Tasso en prit de la verte, allusion à l'espérance qu'il avait de revoir bientôt sa chère Italie. Pas un mets ne fut servi dans sa simplicité; la saveur naturelle des viandes, des légumes, se perdait à travers le safran, le gingembre, la muscade, le girofle, le vinaigre parfumé; les gros oiseaux étaient farcis d'ambre, de musc, d'herbes fines épicées; on y avait successivement répandu une pluie odorante de jus d'orange, de coing ou d'eau de rose; la poudre d'iris n'y avait pas été plus ménagée. Ceux dont les délicatesses exigeaient encore, pouvaient ajouter à ces assaisonnements soit de la sauce aux aromes, soit de la sauce aux fruits, soit de la sauce aux fleurs. Des écuyers tranchants, la serviette sur l'épaule, un grand couteau à la main, veillaient assidûment à ce que tout désir fût satisfait. Constamment ils faisaient passer sous les yeux des convives les mets dont ceux-ci n'avaient pas encore goûté; ils leur découpaient, leur servaient de ceux qui leur plaisaient, et repoussaient d'un petit coup de doigt ceux qui étaient refusés. Dans ces temps féconds en dévouement et en lâchetés énergiques, les rois ne mangeaient pas d'un mets sans qu'un serviteur préposé à cet effet en eût goûté avant eux; et pourtant le poison avait, moins que le fer, tranché des destinées royales.

(1) Tous les détails de ce banquet et toutes les autres particularités qu'offre cet article reproduisent, avec l'exactitude la plus scrupuleuse, les usages et coutumes de ce temps.

« De quelles perdrix voulez-vous? demanda Ronsard à Torquato, placé tout près de lui; les rouges ont le bec et les pattes dorés.

— Et les grises, plus humbles, ont le bec et les pattes argentés, ajouta le Tasso. Je veux des grises.

— Bon choix, mon poète; elles sont à l'orange, les autres sont aux câpres. Ma vue est meilleure que mon ouïe; que je vous dise un peu le nom des choses qui pourront vous convenir : des cailles au laurier, mets tout poétique; lapins à la grenade, ramiers en poivrade, sarcelles confites; de la gelée ambrée, c'est ma folie. Ah! ah! qu'est-ce que cela?... Tout-à-fait ignoré! c'est singulier. »

L'écuyer tranchant sourit et assura à monsieur de Ronsard que ce mets serait déclaré exquis par tous et qu'il n'en resterait pas de quoi engluer les pattes d'une mouche.

« Tu veux te moquer de ma tête chauve, dit Ronsard. Mon poète, comme vous tenez mal votre fourchette! » Cette observation, faite à Torquato, était fondée.

« Je ne suis pas le seul, répondit le Tasso, à manier gauchement ce petit instrument, d'ailleurs inconnu en Italie. Voyez Bussy d'Amboise; une épée irait mieux à sa main qu'une fourchette. » Celui que désignait Torquato était un jeune seigneur à la mine haute et fière. Il eût fallu une bravoure peu commune pour oser le défier en face.

« Oh! lui, c'est par dédain des belles manières. Quelque jour il s'habillera en rustre pour faire la satire de monseigneur le duc d'Anjou. Bussy d'Amboise n'a d'oreilles et d'yeux que pour M. d'Alençon; à dire vrai, il en est bien choyé. Mais le roi m'inquiète pour sa santé, il n'a point d'appétit. »

En effet, Charles IX mangeait à peine; c'était le fou qui dévorait tout ce qu'on servait au roi. Le duc d'Anjou, sa serviette attachée au cou, selon son habitude, pouvait servir de modèle à la femme la plus recherchée dans ses manières; tout en lui était mignard et coquettement étudié. Quand la

broche d'oisillons fit le tour des convives, nul ne mit plus de délicatesse à en prendre un sans laisser de trace à ses doigts; Madame Marguerite, moins heureuse, ne put retenir un mouvement de dépit. A cette vue, une bouffée d'orgueil monta au front du duc. « Ce sont là ses triomphes! sembla dire le sourire de Bussy d'Amboise. » Le duc, qui se sentait chaud, comme il l'exprima après avoir consulté un petit miroir d'argent poli qu'il portait toujours dans une des poches de son haut-de-chausses, le duc, disons-nous, tira de sa nef un riche éventail de nacre à fines découpures et il en rafraîchit l'air autour de lui. Toujours attentif à trouver dans les actes du rival de son maître des motifs de le rabaisser, Bussy d'Amboise jeta sur les mains blanches et molles du duc un regard de méprisante ironie; ce regard, il le passa au duc d'Alençon. De sa place élevée le fou de Charles IX avait tout vu; il fit signe à un page de la reine qui tenait un éventail de plumes de lui remettre l'*éolien*, comme il l'appelait, et ce fut avec une gravité comique qu'il imita les gestes et faits de monseigneur d'Anjou. La jeune reine s'amusa de cette scène muette; Marguerite en avait des spasmes. Pour Catherine de Médicis, étrangère à ce qui se passait et perdue dans ses rêveries, son air était sombre et même menaçant.

« Cette femme a des silences terribles, pensa Torquato, qui l'observait. Que médite-t-elle? » Il n'essaya pas de questionner Ronsard, il eût fallu parler trop haut.

Cependant le fou continuait son jeu.

« Que signifie ceci? demanda Charles IX?

— Que les femmes vont endosser la cuirasse puisque les hommes prennent l'éventail.

— Ah! drôle, je te ferai fouetter pour tes mauvaises plaisanteries.

— Le mets inconnu! dit vivement Ronsard en tirant le Tasso par la manche de son pourpoint. »

Qu'était-ce que ce mets? C'était le bois d'un jeune cerf, coupé en menues tranches et frit dans le beurre orangé de la Bretagne. Ce cerf avait été tué par Charles IX. Il n'y eut pas un convive, Torquato excepté, qui ne le savourât comme exquis. On l'arrosa de vin de Bourgogne; puis le roi, une coupe d'or à la main, se leva, et debout il s'écria: « A toi, Ronsard! toi, l'éternel honneur de la poésie française! Messieurs, faites-moi raison de cette santé! » Il y eut un choc électrique de coupes. Ronsard, pâle d'émotion, essaya de se lever et l'essaya en vain. « Mon maître! mon maître! » murmuraient ses lèvres tremblantes. Des larmes s'égarèrent sur les joues du vieillard; il pleura. Le dédain ne se montra sur aucune figure; chacun respecta cette explosion de cœur.

Insensiblement Ronsard se calma et il put, comme auparavant, s'occuper du Tasso, lui faire servir du coq-d'inde, du cygne, du faisan, de la tourterelle rôtis; lui vanter, à l'exclusion de la salade de citron et de la salade de grenade, celle de pourpier confit. Ses goûts dominaient les goûts paresseux du poète. Comme il préférait le pâté d'artichauts au pâté d'alouettes et au pâté de coings, il fallut que le Tasso mangeât du premier; il fallut encore que le docile insouciant laissât la tarte de pruneaux pour la tarte de moelle de bœuf. Achille avait été nourri de moelle de lion. L'*eau dorée*, faite avec de l'or pur distillé dans de l'eau de fontaine, circula une fois parmi les convives qui la mêlèrent avec du vin de Champagne. C'était une eau fortement prisée par les alchimistes, comme conservatrice de la vie.

Cependant Charles IX devisait gaîment; il parla des leçons que lui avait données le bon Jacques Amyot, ce naïf traducteur de Plutarque. Parmi les drôleries qu'il débita ensuite, on s'intéressa à la réception que lui avait faite un gentilhomme du midi; — écoutons le roi:

« Le plafond, qui était peint à ciel; s'ouvrit tout à coup; de gros nuages en descendirent; ils portaient dans leur sein, non la

tempête mugissante, mais un joyeux régal. Quand nous fûmes rassasiés, les nuages remontèrent avec une lente majesté et le ciel se referma. A peine étions-nous revenus de notre ébahissement que le ciel s'ouvrit de nouveau, un orage artificiel s'y forma, il éclata en tonnerre, et pendant une demi-heure il tomba sur nous tous une rosée de douces senteurs, puis une grêle de fines dragées. » Une brusque interpellation termina la narration royale. « Brantôme ! tu aurais conté cela bien mieux que moi. » Brantôme s'inclina avec une telle humilité que son front toucha le bord de son assiette.

Au dessert on servit des vins aromatisés de myrte et d'aloès. Ce ne furent que sucreries et confitures ; on laissait au peuple le plaisir vulgaire de manger les fruits tels que le soleil les avait mûris et colorés. Ronsard rappelait, en prenant des gaufres, que François Ier les aimait avec délice. Charles IX fit passer aux convives qu'il considérait le plus, un drageoir en vermeil dont chaque compartiment offrait une variété de friandises : dragées au genièvre, cotignac musqué ; anis, coriandre, fenouil confits.

« Moi qui suis une vieille barbe grise, dit Ronsard à Torquato, je ne tiens pas à ce que mon haleine soit comme un buisson de fleurs ; aussi ne prendrai-je que du sucre perlé. A peine s'il y a un siècle et demi que le sucre était vendu au poids de l'or ; il ne se montrait que dans les palais ; maintenant il n'existe pas de femme de gentilhomme qui n'en ait dans son armoire à confitures au moins une livre ou deux. » Torquato sourit et prit de la coriandre.

L'anis, le genièvre, le musc, étaient la vanille de ce temps. D'autres drageoirs firent le tour de la table. Quelques *fashionables* d'alors mêlèrent les bonbons qu'ils choisirent à ceux qui déjà figuraient dans leurs drageoirs de poche.

« Eh bien ! demanda Ronsard au Tasso, que pensez-vous de la magnificence de nos rois ?

— Elle est grande et courtoise ; mais la magnificence d'un marin de Gênes la laisse bien loin.

— Comment cela ?

— André Doria reçut dans son palais de marbre l'empereur Charles-Quint ; il jeta dans la mer toute la vaisselle qui avait servi au César de nos temps, ne voulant pas qu'elle fût jamais profanée par un hôte moins illustre. »

Ce que Torquato ignorait sans doute, c'est que Doria avait distribué des plongeurs qui pêchaient les objets à mesure qu'ils tombaient. Charles-Quint fut dupe de cette flatterie menteuse.

« Vos Génois, répliqua Ronsard avec humeur, sont une race de parvenus avides ; ils nous volent notre or et se pavanent insolemment sous nos dépouilles. Je méprise ces nations de marchands. En France, nous laissons au peuple tous les plaisirs ignobles, celui de s'enrichir, par exemple.

— Et les Médicis ? demanda le regard de Torquato, qui venait de s'arrêter sur la fille des marchands de Florence, Catherine de Médicis, pour le reporter, expressif et inquiet, sur Ronsard.

— Je les avais oubliés, proféra le poète en laissant tomber sa tête sur sa poitrine. » Se ravisant tout à coup, il ajouta : « Cosme de Médicis, Laurent le Magnifique, Léon X, avaient des cœurs de gentilshommes.

— Et mon André Doria ? demanda le Tasso. »

Ronsard ne l'entendit pas ; trop de danger s'attachait d'ailleurs à ce sujet, ils l'abandonnèrent.

A l'issue du dîner, le roi fit sa partie de *reversis* avec M. de Guise, dont l'ambition grandissait dans la sécurité du foyer domestique et ne montrait que respect sous l'attention ombrageuse du maître ; avec M. de Nevers, M. de Larochefoucauld, que Charles aimait de cœur et qu'il laissa assassiner plus tard, et le maréchal de Tavannes, confident de la reine-mère. Le duc d'Anjou joua un moment à *croix ou pile* avec ses favoris, puis au jeu tant aimé des ancêtres,

le jeu de *la mourre*. Un chat ayant traversé la salle, le duc s'évanouit. Revenu à lui, il alla, suivi de ses favoris, se promener dans la ville, pendant que le roi se disposait à jouer à la paume.

Les dames et quelques seigneurs et gentilshommes descendirent dans le grand jardin. On n'y voyait ni le désordre heureux que la nature met dans toutes ses œuvres, ni les froides combinaisons de l'artiste; le rosier étalait sa suave beauté à travers des choux, des navets. Ce n'était pas sur l'herbe fine et embaumée de violettes que le jasmin seconait la neige de ses fleurs; c'était sur le pourpier, sur la laitue, sur l'ognon. Dans les allées que bordaient des poiriers, des pommiers et d'autres arbres productifs, croissaient à foison le serpolet, le romarin, le thym, la menthe. C'était encore la fraise, mêlant son parfum indigène aux parfums exotiques du réséda, du lis et de la framboise qui veloute le mont Ida.

Toute cette cohue brillante se dispersa dans les préaux entourés de haies vives, sous les treillis, sous les tonnelles, alors seuls ornements connus. La jeune reine entra dans un des quatre pavillons qui occupaient les angles du jardin; elle s'assit sur un siége de gazon; madame Marguerite et madame de Nevers se placèrent tout près d'elle. Torquato, Ronsard et Brantôme reçurent la permission de se reposer aussi. Les dames de la suite des deux princesses se tinrent à distance. La reine-mère faisait en cet instant une visite solitaire à son astrologue Ruggieri; le ciel de la nuit passée l'avait remplie d'effroi; elle avait d'ailleurs confié la coquetterie de Marguerite à la sagesse de la reine sa belle-fille.

« Vous semblez bien soucieux, dit madame Marguerite au Tasso.

— Il regrette son Italie, répondit pour lui la reine Elisabeth.

— Qu'a donc l'Italie de plus séduisant que notre gentil pays de France? La reine, ma mère, est née sous le doux ciel de Florence; eh bien! ses plus vives sympathies sont pour la France; elle dit que, de toutes les contrées du monde, c'est la France qui lui agrée le plus.

— Elle y est reine, elle y commande le respect et de hautes admirations, se hâta de dire le courtisan Brantôme.

— Est-ce donc bien enviable qu'une destinée de reine? proféra Elisabeth d'une voix soupirante. »

Marguerite ayant répété sa question, Torquato dit :

« Votre ciel est lourd, chargé de brumes; vos maisons sont noires, tristement élevées; et ces toits pointus, et ces escaliers en colimaçon où le vertige vous prend! et ces rues étroites, sombres, privées d'air, où l'on n'a que la fange pour appuyer ses pieds!...

— A vous entendre, interrompit Marguerite avec une malicieuse gaîté, on croirait qu'en Italie le gazon naît et fleurit sous les pas, comme sous les jolis pieds de Vénus.

— Non, répondit le fils de Sorrento; mais le pavé est éclairé par un soleil brillant, mais nos maisons sont surmontées de terrasses où le myrte, le citronnier, l'oranger, fleurissent avec volupté et répandent dans l'air leurs enivrantes odeurs. Au lieu de cette eau noire qui croupit au milieu de vos rues, nous avons des ruisseaux clairs; votre beauté, madame, s'y relléterait comme dans la glace de Venise la plus transparente. Des sources d'eaux vives traversent quelques-uns de ces ruisseaux; il y a plaisir à voir nos femmes y baigner leurs jeunes enfants. Et nos nuits, qu'elles sont belles! comme les étoiles y sont grandes et pures! comme l'atmosphère y est profonde! Quel délice d'errer, à ces heures de calme et de solitude, sur les collines embaumées! Vos montagnes semblent, de leurs sommets aigus, déchirer le ciel; les nôtres ont des contours d'une mollesse vaporeuse. O mon Italie aimée!... ô Sorrento! ô Naples, ma seconde patrie!...

— Et les femmes? » demanda Marguerite,

Torquato garda le silence.

« Quand on vous voit, madame, dit Brantôme avec empressement, on se dit qu'il ne saurait en exister d'aussi ravissantes hors de France. Tous les astres luisent dans vos yeux.

— Laissez là votre courtoisie menteuse, interrompit Marguerite; je veux savoir l'opinion du seigneur Tasso.

— Madame, répondit le poète, partout les femmes heureuses nous semblent belles.

— Et les autres?

— Les autres... J'ai souvent détourné les yeux des pauvres créatures qui souffrent en France et qui appartiennent au peuple; la misère les rend hideuses; leurs pieds, leurs vêtements, tout est souillé de la fange de vos rues. En Italie, elles sont poétiquement misérables; des lambeaux couvrent mal leur corps, mais leurs longs cheveux noirs, quand elles les étalent, leur font un voile plus souple, plus soyeux que n'en portèrent jamais les reines. Vos pierreries sont éblouissantes, mais elles sont lourdes; combien je leur préfère la fleur suave et légère cueillie dans la solitude de la vallée ou de la montagne; c'est sur des fronts pâles et charmants qu'elle exhale ses dernières, ses plus douces senteurs. Et que leurs amusements sont gracieux! des chants, des danses; on dirait des vierges exilées d'Eden, tant il y a de mélodie dans leurs voix, de douceur et de mollesse dans leurs mouvements! J'ai vu vos fêtes populaires; elles m'ont effrayé par ce qu'elles expriment de frénésies brutales.

— Est-ce à Sorrento que vous avez passé votre première jeunesse? demanda la reine.

— C'est à Sorrento que je suis né, que j'ai connu pendant sept années ce que la vie a de fraîcheur et d'insouciance; puis j'habitai Naples où je continuai mes études... J'avais dix ans quand il fallut, avec mon père, aller demander à l'étranger l'asile que nous refusait la patrie. Ma mère pleura, je pleurai aussi; nous ne devions pas nous revoir. » La tête de Torquato se pencha douloureuse et pensive. Il la releva; ses yeux brillaient d'un feu sombre, l'amertume animait sa parole. « Le prince de Salerne, San Severino, avait abandonné Naples dont le séjour aurait pu lui coûter la vie, disgracié qu'il était. Mon père le suivit en France, à la cour du roi Henri II, votre père, madame, dit-il à Marguerite en s'inclinant vers elle; les dédains et l'oubli payèrent son obscur malheur. Il n'était qu'un gentilhomme ruiné, un poète; que lui devaient les rois?... Peut-être mon langage blesse-t-il votre oreille; mais j'ai vu mon père, lui, d'une ancienne et illustre maison, traîner sa misère d'Italie en France, de France en Italie, mourir enfin dans le dénûment. Ma mère était morte aussi, morte jeune, tuée par le désespoir. En peu de jours sa beauté s'était effacée, quelques jours avaient vieilli ma mère. On m'a dit que ma figure assombrit les fêtes; elle est sévère, je le sais; mais j'ai souffert, et je ne sais quoi me crie que je suis appelé à plus souffrir encore. Un seul cœur a compris mon cœur, c'est celui de ma sœur; les autres m'ont souvent attristé de leur indifférence ou de leur haine, jamais Cornelia ne m'a manqué; toujours j'ai trouvé en elle l'ame qui sent, la douce indulgence qui pardonne. Je lui dois d'avoir connu tout ce qu'il y a de charme consolateur dans une affection bénie et rudement éprouvée. La fidélité de mon père au prince de Salerne lui avait coûté sa fortune; des parents avides nous retinrent les biens de ma mère; nous nous aimâmes de toute notre infortune. Mais je suis injuste, j'ai encore un ami, Scipione Gonzago.

— Quand on a votre mérite, observa la reine, on inspire des dévouements passionnés.

— Et plus d'inimitiés encore, madame, mon père me l'avait dit. »

Ce qu'il fut dans ce moment d'épanchement, ce furent les persécutions de son

père pour qu'il ne se livrât pas à ce que Bernardo appelait des occupations oiseuses, la poésie, la philosophie. Prières, dures et froides paroles, ironie acérée, Bernardo épuisa tout. Un jour que Torquato l'écoutait dans une muette tristesse, Bernardo lui demanda sèchement de quelle utilité lui serait la vaine science dont il semblait faire tant de cas. A cette question le jeune homme leva sur son père un regard pénétré et lui répondit : « Elle m'enseigne à supporter avec une douleur respectueuse la sévérité de vos reproches. » Le père reprit d'un ton mélancolique : « Vous ne savez pas que le génie est seul à souffrir, à espérer sur la terre; et c'est une grande misère. Il y a des êtres que cette misère avilit sans retour, il y en a peu qu'elle tue violemment; la plupart se traînent dans la vie avec un ennui qui leur rouge le cœur et leur ôte l'énergie de la volonté. — J'accepte la destinée que le ciel a mise en moi, prononça Torquato. — Insensé! tu prends un lot funeste; n'oublie pas que je t'ai averti. »

Il n'avait pas dix-huit ans quand il publia, sous les auspices du cardinal Ludovico d'Este, son premier poème, *Rinaldo*.

La jeune reine et la princesse Marguerite, si elles connurent ces détails, les apprirent d'une autre bouche que de celle de Torquato. Madame Marguerite lui fit des questions sur le duc de Ferrare, Alfonso d'Este, alors protecteur du poète, sur les sœurs du duc, Lucrezia et Leonora. Il parla d'elles avec un enthousiasme contenu et un pieux respect; toutes les ardeurs de son ame se réunirent sur le duc. « Il était son asile, son port; il avait sauvé du naufrage sa barque errante et à demi brisée. » C'était à lui qu'était dédiée son œuvre chérie, *la Gerusalemme liberata*.

« On doit être fier d'être aimé ainsi, dit la reine qui trouva un écho dans le cœur de la jeune fille de Henri II. » Puis ils se levèrent tous pour marcher un peu dans le jardin. L'air commençait à fraîchir, et le crépuscule répandait sur la terre ses douteuses lueurs. Ils sortirent du pavillon et s'avancèrent le long d'un treillis. Madame Marguerite marchait devant et causait d'une façon très animée avec Brantôme; la reine souriait aux traits spirituels de madame de Nevers et la grondait doucement quand elle se faisait méchante. Un homme de sombre aspect parut à l'extrémité d'une allée solitaire; il y rentra aussitôt. Madame de Nevers pâlit et resta comme foudroyée; la jeune reine laissa tomber une larme de honte secrète, et de la poitrine de Ronsard sortit un pénible gémissement. Le Tasso demanda qui était cet homme, on ne lui répondit pas. Il s'adressa directement à Ronsard.

« Que vous importe? répondit brusquement le poète; de vous à ce démon il n'y aura, je l'espère, jamais rien de commun.

— Le seigneur de Brantôme sera moins mystérieux que vous.

— Cela peut être; mais j'aime mieux que sa bouche se salisse que la mienne. »

Madame de Nevers prit le bras de Torquato, et, l'entraînant loin de la reine, elle lui dit bien bas, non sans jeter autour d'elle des regards effarés :

« Cet homme est le *tueur du roi!*...

— Le *tueur du roi!* » Torquato la regarde.

« Oui, c'est Maurevel, le *tueur du roi;* un assassin à gages enfin, comprenez-vous?

— Je comprends, » répondit Torquato. Lui aussi avait pâli.

« Allons, changez votre figure; cela n'empêche pas que la cour ne soit fort gaie; les temps, d'ailleurs, exigent ces sortes de créatures. »

Quand il se rapprocha d'Élisabeth, elle semblait humiliée. Charles IX s'avançait en ce moment avec la reine-mère et quelques seigneurs. Brantôme lui débita des flatteries outrées, obscurcies de métaphores inintelligibles; Torquato regardait le monarque en frémissant; il lui voyait du sang partout.

« Plaignez-le, dit Ronsard qui avait lu la pensée du poète ; il est bien malheureux. Si vous saviez qu'on fait tout pour le rendre cruel ! Voyez son jeune regard... Y a-t-il assez d'ennuis, de tristesses pesantes ? y démêlez-vous les joies de la puissance ? Pauvre Charles ! il a souvent envié mes humbles et paisibles destinées... Tu connais le repos, toi... me dit-il souvent ; les traîtres ne veillent pas jour et nuit pour attendre le moment de te frapper... Tu mourras de ta mort naturelle. »

On rentra au palais. Madame Marguerite, en robe de toile d'argent, ses beaux cheveux lisses sur le front et relevés en nattes de chaque côté des tempes, comme au temps des aïeules, s'apprêta à danser le *branle de la torche*. Contre la riche tapisserie brodée par des mains de reine, et où l'on voyait retracés les tournois, les exploits aventureux des héros de la chevalerie, étaient rangés, debout et immobiles, des pages qui tenaient des torches de cire odorante. La princesse fit une révérence charmante devant le roi son frère, devant la reine sa mère ; elle adressa un sourire de cœur à la bienveillante Elisabeth, un autre de fine malice au duc d'Anjou, et prenant une torche des mains d'un page, elle dansa, au son d'une musique voilée, avec une grace tellement merveilleuse, qu'il n'y eut pas un homme ou une femme de cette illustre compagnie qui ne se sentît épris. Les vives lueurs qu'elle semait sur ses pas lui prêtaient un éclat fantastique et faisaient d'elle comme un être surnaturel. Le sire de Brantôme ne savait dans quelle langue rendre ses admirations.

« Jamais déesse ne fut plus belle. Pour « publier ses beautés et ses mérites, il « faudrait que Dieu allongeât le monde et « haussât le ciel, d'autant que l'espace du « monde et de l'air n'est assez capable pour « le vol de sa perfection et renommée. »

« Elle est bien belle, oui, dit à son tour Ronsard en se penchant vers Torquato ; mais elle ne peut faire oublier Marie Stuart. Si vous aviez vu la douce lumière qui rayonnait dans ses yeux et leur fine transparence ! Les discours de madame Marguerite dupent l'oreille, ceux de Marie allaient au cœur, et sa danse était celle d'un ange. Allez, il y eut bien des yeux qui ne se fermèrent pas la nuit où elle abandonna la France. C'était la plus brillante de nos étoiles qui tombait de notre ciel. »

Marguerite, coquette et bonne, se para dans cette soirée de toutes ses séductions ; elle chanta, elle joua du luth, elle fut charmante en tout.

Ronsard s'était attendri ; il avait saisi l'air favori d'une autre fille de Catherine de Médicis, Elisabeth de France, mariée à Philippe II, roi d'Espagne, et morte depuis trois ans.

« On prétend qu'elle fut empoisonnée, dit Torquato que Ronsard venait d'associer à son émotion ; Philippe était jaloux.

— La tombe garde les secrets de la vie, répondit le vieillard en secouant sa tête blanche. Tout cela est triste ; on pleure rien qu'à y penser. Que Dieu veille sur les autres enfants de Henri II ! »

Ce souhait ne devait pas être écouté. Marguerite, la seule que long-temps la mort oublia, traîna jusqu'à la vieillesse une existence inutile et chargée des mépris de deux générations.

Vers huit heures la jeune reine et madame Marguerite se retirèrent chacune dans sa chambre. Brantôme les suivit de l'œil.

« L'emploi de la nuit sera bien différent, dit-il avec un sourire. Madame Marguerite rêvera de belles parures, de nouvelles fêtes à inventer ; elle est si ingénieuse sur cet article ! La reine, qui est plus du ciel que de ce monde, se lèvera, et, à genoux dans la ruelle de son lit, elle lira de saintes oraisons à la lueur de son *mortier* [1]. »

Une demi-heure après la retraite des

(1) Petite lampe d'argent remplie de cire que les femmes tenaient ordinairement allumée la nuit sur leur buffet.

princesses, Torquato et Ronsard descendaient l'escalier du palais, éclairé, depuis la chute du jour jusqu'à l'aube, par plusieurs lanternes de toile. Les deux poètes étaient presque voisins ; Torquato monta dans le coche de Ronsard et confia son cheval à son domestique ; des valets les précédaient avec des torches.

« Il fut un temps, observait Ronsard, et j'ai vu ce temps, où les rues étaient peu fréquentables à cette heure ; mais depuis que le parlement a ordonné qu'elles seraient éclairées à chaque coin par un fallot ardent, et au milieu quand elles seraient longues, on court moins de danger de faire de mauvaises rencontres. La piété vient encore à l'aide des promeneurs nocturnes. Voyez si chaque niche de vierge ou de saint, pratiquée à l'angle des maisons, n'a pas sa chandelle ou sa lampe qui brûle ? »

Il avait dit ; des cris retentirent dans le silence ; c'étaient les écoliers, race turbulente et impunie, qui brisaient les vitres des marchands, jetaient des pierres contre les fermetures, et enlevaient aux paisibles bourgeois la lanterne qui guidait leur marche ou le chaperon de drap qui garantissait leur tête.

A peu de mois de là, au commencement de l'automne, la cour était alors à Blois, Torquato, resté à Paris, se leva malade de corps et de pensée. Il se mit à sa croisée, regarda le ciel, puis les êtres qui passaient dans la rue.

« Où courent-ils donc ? Vaut-il la peine de demander aux heures tout ce qu'elles renferment de vaines et pauvres exigences ? Pourquoi se hâter ainsi vers la mort ? Comme toutes ces figures sont tristes ! Et pourtant il y a là des hommes dont l'existence serait, s'ils le voulaient, une fête perpétuelle ; mais les joies se changent en amertume dès qu'elles entrent dans le partage de leur vie. Pitié, ô Créateur ! pitié pour tes enfans ! qu'un jour, un jour seulement l'univers se repose de sa longue détresse ; que pendant un jour tous les yeux soient sans larmes et les cœurs sans soupirs ! N'as-tu jamais, dans ta gloire heureuse, voulu donner au monde cette trêve enivrante !... T'accuserai-je, mon Dieu ?... » Effrayé de sa plainte téméraire, il s'arrêta. Alors lui vinrent à la pensée les paroles d'Eliphas à Job : « *La terre ne produit point le malheur ; la douleur ne germe point dans nos champs.* » — « Soyez béni, Seigneur ! Vous avez embelli de vos dons les plus heureux cette région où la veille de l'homme est si courte ! Vous y avez mis la lumière, les mélodies errantes, les fleurs, les brises embaumées. C'est vous qui avez revêtu le jour de splendeurs éblouissantes ; c'est vous qui avez fait la nuit avec ses clartés voilées, son calme et son doux oubli de la vie. Vous avez dit à votre créature : Quelle que soit ta condition, maître ou esclave, il y aura pour toi des heures où cessera ton labeur, où je t'endormirai dans ma paix. Soyez béni ! si nous n'étions pas rappelés à vous par le sens de la douleur, nous méconnaîtrions nos destinées infinies. »

Il se prosterna, et après avoir demandé la simplicité du cœur, si nécessaire à l'intelligence de la vie, il sortit. Après une heure de marche fréquemment suspendue, il arriva devant une maison de la rue Barbette, modeste et paisible habitation. Des carreaux de canevas et non des vitres luxueuses y laissaient pénétrer les pâles rayons du soleil ; le rez-de-chaussée avait des volets de bois grossièrement travaillés. Torquato souleva le heurtoir de fer et le laissa retomber sur un clou à tête énorme. Une servante lui ouvrit après l'interrogatoire et la vérification d'usage, et, ses sabots à la main, elle le conduisit auprès de sa maîtresse, femme intéressante par son âge avancé et un grand air de douceur.

« Soyez le bienvenu, dit-elle au poète en lui indiquant de la main une chaise couverte de cuir, qui formait, avec trois autres chaises, un coffre de chêne, un lit et une

table de noyer, tout le mobilier de ce lieu.

— Je viens, dit Torquato avec un calme profond, vous demander ce que votre charité vous a fait donner bien des fois à des êtres inconnus.

— Parlez ; que puis-je faire pour vous?

— Je n'ai pas de quoi payer le toit où ma tête s'abrite la nuit ; je n'ai pas même en ce moment de quoi acheter du pain. »

La dame se leva ; sa main tremblante d'émotion serra la main du poète.

« Merci, merci pour avoir pensé à moi. Pauvre grand homme! ajouta-t-elle en le regardant avec une compassion respectueuse. Et nous osons nous plaindre !... »

Elle prit une clé et marcha, avec une vivacité qui ne lui était pas ordinaire, vers le coffre séculaire. Le Tasso lui aida à en soulever le couvercle ; elle en tira un petit sac où étaient quelques écus à l'effigie de Henri II.

« Je n'en veux qu'un.

— Prenez-en au moins deux.

— Je n'en veux qu'un.

— Mais ce sera à moi que vous vous adresserez dans un autre besoin ; promettez-le-moi.

— A vous, oui à vous, » dit-il d'une voix que l'attendrissement avait affaiblie.

« Je suis riche en ce moment, reprit-elle avec gaîté ; mes provisions de grains, de bois et d'huile sont faites pour cet hiver ; j'ai acheté de la poterie tout ce qu'il me faut. Manette a une cotte et des souliers de cuir neufs, et il me reste six écus de trois francs cinq sous. Je dois toute cette prospérité au remboursement d'une vieille dette. Quand j'ai marié mon Aloyse, j'étais moins avantagée ; il me fallut vendre mes anneaux d'oreille pour lui fournir son *chapel de roses*, sa robe et des *heures à femme*. La chère enfant a heureusement prospéré ».

La dernière fois que Torquato revint chez l'excellente dame, ce fut dans l'intention de lui faire ses adieux ; il retournait en Italie, avec quelques regrets au cœur.

Quelques mois après son départ, le massacre des Protestants en France flétrit la jeunesse de Charles IX.

Mme A. DUPIN.

(La suite au prochain numéro.)

L'ENFANT DE L'ARLBERG.

« Il n'y a rien au ciel et sur la terre de plus doux, de plus fort, de plus élevé, de plus vaste, de plus ravissant que l'amour. »

Imitation de Jésus-Christ.

Il s'agit ici, mesdemoiselles, de cet amour universel, immense, que la nature verse en nos ames sous le tendre nom de pitié ; que sous le nom de charité, le Christ perfectionna dans sa loi divine, de cet amour qui seul réveille et féconde l'idée du beau, de l'infini ; de cet amour enfin, principe de tout amour ; ame de Dieu même ; car, dit l'apôtre : *Dieu est amour.*

Ah! si cet amour a des roses qui brillent au printemps de la vie, il a des fleurs immortelles pour tous les âges ; s'il dore d'une douce flamme la pure union de deux époux, il inonde de feux puissants les ames dévouées, il couronne d'éclatants rayons le front de la vertu. « Après le génie, dit madame de Staël, ce qu'il y a de plus semblable à lui, est de le connaître et de l'admi-

rer. » Après la vertu ce qu'il y a de plus beau, de plus doux, c'est de la bénir, et vous me demandez sur quel front vos regards doivent adorer cette manifestation divine? Ne cherchez pas bien haut; elle rayonne sur la tête blonde d'un enfant, d'un pauvre enfant trouvé, dont le nom de hasard, le nom glorieux est perdu comme le fut son nom de famille; c'est l'*Enfant de l'Arlberg*. Et nul ne sait qu'il en est le bienfaiteur, le héros, car l'auréole de la vertu ne luit pas toujours aux yeux des hommes. On dirait que l'Éternel jette ici-bas sur cette gloire déjà céleste, le voile qui nous cache la gloire des cieux.

Le Tyrol, que recommandent à vos souvenirs ses chants gracieux et le concile de Trente, est, comme la Suisse, dont il retrace les sauvages beautés, couvert de riantes vallées, de monts sourcilleux aux glaces éternelles. Là, des rochers noirs, énormes, penchés sur l'abîme, superposés jusqu'aux cieux; des cascades bouillonnantes qui, des glaciers onduleux, des rocs déchirés arrivent de chute en chute en nappe écumeuse sur la pelouse chargée de fleurs. Là, un sombre rideau de sapins; là, des châtaigniers gigantesques aux cimes perdues dans les nuages; et plus haut, encore plus haut, de vastes plateaux de glace qui recueillent pendant neuf mois de l'année, les neiges permanentes, entassées comme dans un bassin, en couches irrégulières, compactes, épaisses d'au moins deux cents pieds! Là, les chaleurs de l'été sont impuissantes contre cette masse glacée, et chaque hiver l'accroissant de neiges devenues vitreuses, sa surface s'élève en monts, s'abaisse en vallées de glace, comme si un jour de tempête, le froid saisissait tout à coup les montagnes humides de l'Océan.

Mais cette neige ne s'arrête pas subitement en vagues immobiles; molle et poudreuse, elle s'étend d'abord en tapis sur les glaces avant de s'y incorporer; elle s'attache aux parois des rocs qui forment aux flancs des monts d'audacieux amphithéâtres. Lorsque des hauts glaciers le vent détache ces neiges récentes, elles tourbillonnent, s'agglomèrent, roulent en grossissant de cime en cime, de rocher en rocher. C'est un flocon... c'est bientôt une masse énorme! Aussi prompte que l'éclair, le son, la pensée, elle se précipite dans la plaine qu'elle couvre d'amas neigeux.

C'est *l'avalanche froide*, ou *l'avalanche d'hiver*, et ce n'est pas la plus terrible.

Au mois de mai, d'énormes blocs de neige compacte pendent aux rocs avancés sur les torrents. Arches formidables, ces masses neigeuses rapprochent ou comblent l'intervalle, deviennent une voûte colossale, un pont aérien lancé dans les nues, dont les ruines subites entraînent impétueusement des quartiers de rocs, des arbres, des terres; comblent les vallées, écrasent les voyageurs, ensevelissent des villages; dont la chute frappe l'air d'un tel ébranlement, qu'il renverse au loin les cabanes, étouffe les troupeaux; dont le passage laisse pendant de longues années d'affreux vestiges de désolation. Le mugissement du bétail, la clochette des chevaux, la voix, le moindre son, suffit pour causer cette chute épouvantable. C'est *l'avalanche du printemps*.

Dans le cours du quatorzième siècle, tandis que l'Europe, saisie de frayeur devant les armes victorieuses des Turcs, formait contre eux de vains projets de croisade, toujours traversés par les discordes de ses rois, le plus beau jour de printemps brillait sur les solitudes de l'Arlberg, une des alpes tyroliennes. Un ciel d'azur colorait d'une douce et suave lumière, au faîte du mont, le cristal des glaciers, sur la pointe desquels le bouquetin se tenait en sentinelle; à la seconde région, une ceinture de pins, de mélèzes, de rocs nus, où comme un trait passait le chamois, d'où comme un tourbillon, s'élevait le grand aigle; au-dessous, les ro-

chers moussus, les hêtres, le cerisier à kirchwaser opposant sa neige fleurie à la neige cristallisée encore amoncelée aux crêtes des rocs supérieurs ; enfin, çà et là sur la croupe du mont de vastes pâturages aux herbes touffues, aux buissons embaumés, couverts d'innombrables troupeaux que guidaient de jeunes pâtres dont la fraîcheur, la gaîté naïve, s'harmonisaient avec la fraîcheur de la campagne et du matin.

Au milieu d'eux, un enfant de dix ans se faisait remarquer par son air pensif, par le soin empressé avec lequel il réprimait les ris éclatants, les chansons, les conversations bruyantes, par l'autorité qu'exerçaient ses injonctions pleines de force et de douceur. Même, sans cette réserve si remarquable à cet âge insouciant, cet enfant eût été remarquable encore. Son front large, son regard tendre et profond, ses lèvres au léger sourire, toujours entr'ouvertes comme pour aider la pensée qui se révélait dans ses yeux ; sa promptitude à tout observer, sa facilité à tout sentir, son zèle à tout réparer, annonçaient une de ces nobles créatures dont l'ame a besoin de vertu, comme l'œil a besoin de lumière, comme la poitrine a besoin d'un air pur.

Cependant ses camarades que ce silence forcé ennuyait fort, suivirent ou dirigèrent adroitement l'éloignement de leur bétail, et Heinrich (on croit qu'il eut ce nom) resta isolé. A peine fut-il seul, qu'il se mit à genoux, et regardant avec angoisse les rocs de neige adossés aux rocs de granit : « Mon Dieu, dit-il, mon Dieu, ayez pitié des voyageurs ! préservez-les de l'avalanche ! Retenez le vent, retenez le son, retenez ces masses, mon Dieu ! Que je ne revoie pas les malheurs qui m'ont tant fait pleurer l'autre printemps... Oh ! je ne contribuerai point à les causer. Je ne danserai plus ; je renonce à ma flûte, à ma jolie flûte, mon seul plaisir. Je chanterai, je prierai tout bas ; tout bas je redirai sans cesse : Ayez pitié des voyageurs, mon Dieu ! » Et l'enfant passa la journée entière l'œil fixé sur son troupeau, sur la route, sur les blocs neigeux, sans toucher à sa flûte, sans cueillir les fleurs qui s'épanouissaient brillantes et parfumées autour de lui ; et dès qu'au loin apparaissait quelque bon Tyrolien revenant au pays, bien vite il répétait sa simple et touchante prière.

Soit que les masses de neige ne fussent pas encore parvenues au point où elles s'écroulent par leur propre pesanteur, soit que la chaleur du soleil fût encore insuffisante à les détacher, soit que Dieu eût laissé monter à lui le vœu du pieux enfant, ou que ses décrets impénétrables n'eussent pas encore marqué la mort des voyageurs de ce jour, il s'écoula sans avalanches, sans victimes, et, transporté de bonheur, Heinrich en tira un heureux augure pour le reste de la saison.

Le lendemain, plein d'espérance, il se rapprocha du chemin ; la vue des passants ne le faisait plus frémir. Gai et confiant, il s'amusait à regarder les nombreux émigrés qui vont chercher fortune, la balle sur le dos, la cage d'oiseleur en main ; les hommes laborieux conduisant, à charge de mulets, ces ouvrages en bois qui, dès lors, étaient une précieuse industrie du Tyrol. Ces voyageurs étaient passés sans obstacle. « Il en sera de même pour ceux-ci, » disait Heinrich en considérant une mère qui conduisait au-delà de l'Arlberg ses enfants, porteurs de la boîte à marmotte, et deux jeunes Tyroliennes accompagnant leur vieux père aux salines de Durrenberg pour visiter des fils, des neveux, privés depuis si long-temps de la vue du ciel. Heinrich, à cet aspect sentit couler ses larmes ; il n'a point de famille lui, point de père, point de sœurs, point de mère, hélas !...

Tout à coup un bruit sourd résonne. Les voyageurs fuient hors d'haleine. C'est l'avalanche... ils sont engloutis ! Prompt comme la foudre neigeuse, Heinrich la suit, se précipite sur le bloc immense qui couvre ces

malheureux, et s'efforce de les dégager. En vain l'horrible commotion ébranle la montagne, en vain d'autres masses de neige, tombant de deux mille pieds de haut, entraînent avec elles, dans leur violente impétuosité, un torrent de pierres, d'arbres, de rochers. Oubliant son impuissance, oubliant le danger, Heinrich à tour de bras creuse la neige durcie. Sa force est centuplée, sa tête est en feu; il appelle à grands cris, espère, s'anime encore. La sueur coule de tout son corps, le sang ruisselle de ses bras meurtris... Il tombe épuisé sur la neige!... Le noble enfant va donc aussi périr?... Non; il se relève. Une force nouvelle, une force divine le soutient. A genoux sur ce tombeau de glace, il joint ses mains d'enfant, et d'une voix d'homme, d'un regard d'ange: « Jésus, s'écrie-t-il, reçois mon vœu: je consacre ma vie aux voyageurs de l'Arlberg!!»

Depuis ce jour, la vie déjà si pénible du pauvre pâtre ne fut qu'une longue privation. A peine vêtu, à peine nourri, il sut trouver du superflu dans une existence à demi privée du nécessaire. Non content d'épargner presque tout son humble salaire, il vendait les fruits, le laitage, le peu de lard fumé dont on accompagnait son pain. Pendant l'été, sur la montagne, il élevait des oiseaux, des écureuils noirs, faisait mille jolis ustensiles de bois et d'osier. Pendant l'hiver, il broyait le talc verdâtre qui, dans vos boîtes de couleurs, figure sous le nom de *terre de Vérone*. Dès qu'il compta seize ans, il rechercha les plus pénibles, les plus dangereux travaux de l'agriculture tyrolienne, parce qu'ils sont les mieux rétribués. Il reportait au penchant des montagnes, au sommet des rochers, la terre végétale qu'avait emportée l'avalanche ou l'orage, bêchait la pente des monts à pic, et traversait hardiment les ponts de neige jetés sur l'abîme pour aller ensemencer le fond même des précipices.

Le fruit de tant de soins, de privations, de périls, était par lui mis en réserve avec une exactitude religieuse. Souvent les mains jointes, il contemplait ce trésor, se retraçait le passé, s'élançait dans l'avenir, et, tout palpitant d'une inexprimable joie, le pieux avare s'agenouillait devant cet or, en implorant, en bénissant Dieu.

Maintenant quittons les Alpes; traversons rapidement Inspruck, capitale du Tyrol, située sur l'Inn, à 1,856 pieds au-dessus du niveau de la mer, dans une vallée formée par des montagnes de six à huit mille pieds de hauteur, et rendons-nous à la cour de l'archiduc, Léopold d'Autriche. Entouré de ses chevaliers, de ses barons, le prince s'entretenait avec eux des progrès alarmants des Turcs, de l'impossibilité d'engager chaque souverain à renoncer, dans l'intérêt commun, à l'intérêt de son ambition. En ce moment un homme, un montagnard s'avance; il tremble, il rougit, mais son œil étincelle et ce puissant regard commande l'attention et le recueillement. « Seigneur, dit-il en se jetant aux genoux de l'archiduc, je viens vous demander une grande grace, le salut des voyageurs de l'Arlberg. Cette montagne est ma mère; j'y fus déposé en naissant. Quinze ans j'y gardai les troupeaux et j'y ai vu bien des malheurs; quinze ans j'ai prié le bon Dieu d'y faire bâtir une maison de secours pour les victimes des avalanches; et dans ce but j'apporte à vos pieds le peu que je possède. C'est bien peu, mais qui refusera d'ajouter son offrande à l'offrande de l'enfant trouvé. Oh! permettez-moi d'implorer la pitié publique pour les pauvres voyageurs. »

Haletant comme s'il eût gravi la montagne, Heinrich avait cessé de parler, et Léopold l'écoutait encore, et du regard interrogeait ses chevaliers émus comme lui de cette parole simple et pénétrante, de cet admirable dévouement. « Va, lui dit-il, ame généreuse, et que ton pieux pélerinage nous obtienne de l'Eternel la concorde et la victoire. »

En lui délivrant les lettres-patentes qui l'autorisaient à quêter dans l'Allemagne, la Bohême, la Pologne et la Croatie, l'archiduc lui offrit de l'or pour lui.

« Pour moi ! répliqua Heinrich, Seigneur, si vous avez compris ma vie, si vous avez senti ma joie, vous comprendrez aussi qu'il n'est pour moi d'autre bien que l'hospice de l'Arlberg.

— Tu as raison, repart Léopold; Dieu seul a des récompenses dignes d'une vertu si rare.

— Bon prince, c'est la vertu de tous les chrétiens, la charité. »

Ainsi Heinrich croyait seulement accomplir un devoir ; il le crut de même, il le crut toujours, en traversant péniblement pendant quatre années les fleuves, les monts, les campagnes et les cités d'une grande partie de l'Europe. Et cependant cette excursion, qui de nos jours serait un voyage d'agrément, exposait alors le pélerin au besoin, au danger. Le toit de l'hospitalité manquait-il ? Heinrich souffrait la faim, le froid. Le soir le surprenait-il dans de sauvages solitudes ? il lui fallait défendre ses jours et le trésor de l'Arlberg contre les brigands dont les croisades, les guerres continuelles, l'imperfection de l'agriculture avaient peuplé les forêts. Mais son courage ne se démentit pas plus que sa bienfaisance et son humilité. Lorsque son zèle ardent, sa charité inépuisable répandaient sur ses traits une angélique beauté, sur sa parole une puissante éloquence; lorsque les yeux se mouillaient de larmes, lorsque les mains s'ouvraient comme les cœurs, il était si content, si reconnaissant envers les donataires, envers Dieu, qu'il s'oubliait complètement lui-même. Puis quand on s'émerveillait, quand on le couvrait de bénédictions, étonné, confus. « Ne devons-nous pas, disait il, nous aimer tous les uns les autres ?... » Et nous sommes si fières pour le plus léger service, la plus mince aumône !!

Chargé des dons de la bienfaisance, de l'admiration, Heinrich revit l'Arlberg. La quête de l'enfant trouvé suffit pour élever un hospice. Sur le penchant de la montagne, à l'endroit même où il fut exposé, à l'endroit d'où, encore enfant, il s'élança pour secourir les malheureux frappés du fléau des Alpes, pour faire à Dieu une promesse si bien remplie, le pauvre pâtre construisit ce monument d'une volonté forte, d'une puissante charité. A la tête des pieux solitaires dont il peupla ce saint asile, il arracha des hommes à leur tombe de neige; puis la sienne s'ouvrit... à trente ans! Qu'importe? sa vie fut pleine; elle avait conquis l'éternité. Sa tombe s'ouvrit donc et fut perdue ! Qu'importe encore? sa vertu ne l'est pas ; on en recueille toujours les fruits. Depuis cinq siècles, chaque année ses dignes successeurs enlèvent de nombreuses proies à l'avalanche, et l'hospice qu'il fonda est toujours, aux yeux des sages, le plus beau monument du Tyrol.

On dit qu'à l'instant où les solitaires de l'Arlberg et le peuple tyrolien le conduisaient à sa demeure dernière, les Alpes resplendirent de toute leur majesté. Cette avalanche inoffensive, *l'avalanche d'été*, qui tombe seulement sur les pics supérieurs, accompagnait son modeste convoi. A mesure qu'il descendait la montagne, une rivière d'argent se précipitait des aiguilles glacées à travers une nuée de neige subtile, et sous cette poudre aérienne roulait de gradins en gradins son majestueux tonnerre que l'écho prolongeait au loin avec les cantiques de mort. En même temps le coucher du soleil y versa ces flots de pourpre éclatante, superbe illumination des Alpes, rare et sublime phénomène qui honora son cercueil comme un funèbre flambeau. Alors tous les genoux fléchirent, tous les cœurs palpitèrent, et tous les yeux crurent voir le Sauveur du monde ouvrir les cieux au sauveur de l'Arlberg.

Mme Elisabeth CELNART.

QUELQUES LEÇONS
D'HISTOIRE NATURELLE.

DEUXIÈME LEÇON. — *LES ORTIES DE MER.*

Laure accourut avec empressement à l'heure de la récréation, et quoiqu'elle ne comprît pas trop comment Ernest lui ferait *voir* des orties de mer, elle avait une telle foi dans la parole de son frère qu'elle ne doutait pas que sa curiosité ne fût satisfaite.

Ses polypes, car ils étaient *siens*, eurent cependant ses premières pensées, et elle demeura stupéfaite en s'apercevant de la rapidité avec laquelle ils s'étaient multipliés depuis la veille et le matin.

« S'ils continuent de la sorte, s'écria-t-elle, tes deux grandes coupes seront bientôt tellement pleines qu'il n'y aura plus de place pour y mettre de l'eau!...

ERNEST. Ce qui manquera d'abord, c'est la nourriture.

LAURE. Il est certain que si les enfants mangent d'aussi bon appétit que les pères et les mères...

ERNEST. Qui sont maintenant grands-papas et grand's-mamans. Par la chaleur qu'il fait, les générations se succèdent vite chez les polypes... Tiens, voici des anémones de mer, ou orties de mer fixes, ou actinies, ou polypes charnus. »

Et Ernest ouvrit un volume in-folio. A la vue des corbeilles de fleurs aux plus riches couleurs qui s'offrirent soudain aux regards de Laure, elle jeta un cri d'étonnement et d'admiration.

« Les belles plantes! s'écria-t-elle.

ERNEST. Ces plantes-là ne sont pas plus des plantes que nos hydres d'eau douce, que nos vorticelles à panache, que nos polypes à cloche et à bouquet; ce sont des polypes tout comme eux, se reproduisant comme eux par la section, par les bourgeons, vivant comme eux isolés ou en communauté, et formant comme eux, tantôt des tiges rampantes, tantôt de larges surfaces. Comme eux encore, les orties de mer ou actinies s'attachent par leur base où il leur plaît, ou bien se laissent emporter au gré des flots quand elles veulent changer de lieu.

LAURE. Mais il me semble, Ernest, que ces plantes... que ces *polypes charnus* ne ressemblent pas du tout à des orties...

ERNEST. Aussi leur a-t-on donné tout d'abord et à la première vue le nom d'anémones de mer. Remarque leurs tentacules nombreux; ils sont placés sur plusieurs rangs et présentent l'aspect de pétales de fleurs bien doubles. Mais quand on s'est aperçu, qu'en les touchant, elles produisent sur la peau une sensation vive, brûlante comme l'ortie, les anémones de mer sont devenues pour le vulgaire des orties de mer *fixes*. Les orties de mer *libres*, qui piquent et brûlent également, ont reçu, à cause de cette propriété même, le nom scientifique d'*acalèphes*. On les divise en deux ordres: le premier, celui des acalèphes simples, nous montre au premier rang les méduses; le second, celui des acalèphes hydrostatiques, nous montre la *petite galère* ou physalie.

LAURE. Oh ! fais-moi voir des méduses, mon petit Ernest !

ERNEST. Tout à l'heure. Voici l'actinie pourpre qui couvre les rochers de la Manche et les orne de si belles fleurs ; l'actinie verte n'est pas moins remarquable, ainsi que l'actinie blanche à plumes ; toutes ces plumes sont composées de milliers de petits tentacules et de deux rangées de plus grands...

LAURE. Oh ! j'aime de passion les actinies !... La verte fait absolument l'effet d'une corbeille d'où sortent des tiges sans nombre, terminées par des boutons couleur de rose... Ah ! voici une autre corbeille toute remplie de fleurs lilas, mais de véritables fleurs, Ernest !... C'est... une holothurie.

ERNEST. L'holothurie n'appartient pas aux polypes charnus, mais à l'ordre des échinodermes [1], première classe des zoophytes. Tiens, en voici une surnommée *tubuleuse*, à cause de sa forme allongée en *tube* ou en tuyau.

LAURE. Ah ! l'on dirait une grosse chenille toute hérissée de pointes arrondies et blanches !

ERNEST. De cette peau *hérissée* lui est venue primitivement l'honneur de porter le nom générique d'*échinoderme*, lequel est composé de deux mots grecs, dont le premier, *echynos*, veut dire *hérisson*, et le second, *derma*, signifie *peau*. Cette holothurie ferait, en effet, une chenille *monstre*, à en juger par quelques-uns de ses tentacules représentés ici de grandeur naturelle. Vois, Laurette !

LAURE. Oui ; certainement, ce doit être une grande et vilaine bête... J'aime mieux les corbeilles... Ah ! voici pourtant une holothurie pourpre et blanche, qui est bien belle !... Ernest, Ernest, qu'est-ce que c'est que cette jolie campanule bleue avec ses découpures tout autour ?

ERNEST. C'est une acalèphe simple ou méduse.

[1] On prononce *chinoderme*.

LAURE. Cela une méduse ! Si la tête de Méduse n'avait pas été plus laide que celle-ci...

ERNEST. Ce que tu parais prendre pour une tête, c'est l'animal tout entier. En dessous est la bouche, dans laquelle les tentacules amènent les poissons et les crustacées, dont les acalèphes, comme les actinies, se nourrissent. Tiens, voici encore une méduse ou mélicerte à perles et à ombrelle.

LAURE. Mélicerte ! le joli nom ! On dirait un champignon dont les bords sont découpés et garnis de clochettes comme les pavillons chinois... Ah ! encore des champignons verts, oranges, bleus, gris... Un ruban ! Ernest, un ruban !

ERNEST. C'est le ceste de Vénus, acalèphe simple. Au milieu est la bouche, et de chaque côté se prolonge le canal alimentaire. Vois-tu ces franges au bord supérieur du ruban ?

LAURE. Je devine que ce sont des tentacules. Ah ! tous ces cornets bleus... comme en voilà les uns dans les autres !... Ce sont des *diphyes*...

ERNEST. Leur substance gélatineuse et leur forme de cornet ne rappellent-elles pas un peu les polypes d'eau douce à cloche ? Jamais on ne trouve un individu isolé ; toujours il y en a deux au moins, et souvent des centaines, emboîtés ainsi les uns dans les autres comme le sont les cornets chez l'épicier. Vois-tu cette espèce de chapelet rougeâtre qui les traverse tous ? il est garni dans toute sa longueur de tentacules et de suçoirs. Chez les diphyes, comme chez tous les polypes qui vivent en communauté, la proie de l'un nourrit tous les autres, et l'individu séparé de cette communauté en a bientôt reproduit une aussi nombreuse que la première... Tiens, voici quelque chose qui n'est pas moins curieux.

LAURE. Ah ! une grappe ! une véritable grappe...

ERNEST. Oui, une grappe toute composée de vessies, et entre ces vessies des tentacu-

les sans nombre chargés d'approvisionner les suçoirs qu'ils entourent. C'est une acalèphe hydrostatique, genre dont Cuvier décrit ainsi les caractères : « Se font reconnaître à une ou plusieurs vessies remplies d'air, moyennant lesquelles elles sont suspendues dans les eaux. » Et cette rhizophyse héliante, qu'en dis-tu? Elle appartient, tu le vois, aux acalèphes hydrostatiques.

Laure. Oh! qu'elle est belle avec ses vessies et ses suçoirs jaunes et ses... Comment appelles-tu, Ernest, les longues pointes jaunes, bleues, rouges, et tous les filaments si déliés qui s'échappent par-dessous, en serpentant, de cette espèce de fleur?

Ernest. On désigne sous le nom d'*appendices* en botanique et en histoire naturelle les prolongements, quelle que soit la forme et la couleur, de tout ce qui *semble être* autant de parties *étrangères* et comme *sur-ajoutées* à la plante ou à l'animal; quoique en effet ces parties *étrangères* et *sur-ajoutées* constituent probablement l'animal ou la plante, tout aussi bien que celles dont on est parvenu à reconnaître la destination. Regarde cette physalie pélagique avec ses appendices d'un si beau bleu!... j'en ai une ici qui est plus belle; elle est surmontée d'une crête que l'animal oriente pour prendre le vent, comme le pêcheur oriente la voile de son bateau; aussi les marins ont-ils nommé cette physalie *petite galère*. Les longs appendices qu'elle porte causent à l'imprudent, qui veut s'en emparer, une brûlure plus vive encore que celle occasionnée par l'ortie. Je ne te dirai point où est la bouche de la physalie; peut-être n'en a-t-elle pas, jusqu'à présent, du moins, on n'a pu en découvrir.

Laure. Mais alors comment vit-elle?

Ernest. Je ne peux que te le répéter; on n'est pas encore arrivé à reconnaître cette bouche, et, dans l'intérieur, on n'a trouvé qu'une seconde vessie plus mince qui sert probablement à la digestion, comme le second sac intérieur qu'on voit dans les polypes. Tu penses bien, ma petite Laurette, qu'il n'est pas facile d'observer un animal rare sur nos côtes et qu'on ne peut toucher sans se brûler. Il abonde surtout dans le golfe du Mexique, après les coups de vent et les grosses marées; quelquefois, en se retirant, la mer le laisse sur le sable; il y reste jusqu'à ce que la marée montante vienne le remettre à flot, et alors, vogue la galère ou la frégate! Les marins ne la voient jamais approcher des côtes sans prévoir une tempête. Mais en pleine mer, et quand le temps est calme, quand le soleil darde sur cet immense miroir ses rayons éclatants, rien n'est magnifique comme le coup d'œil offert par les phalanges sans nombre des méduses, des physalies, des acalèphes hydrostatiques enfin, de toutes les formes. Leurs vives couleurs chatoient des couleurs de l'iris; le blanc, le rouge, le violet, l'orange, le bleu argenté font apparaître les vagues comme une vaste mosaïque mouvante et composée de pierres précieuses; et le soir, le vaisseau sillonne des flots de feu; car les débris de tous ces êtres animés, si long-temps désignés sous le simple nom de *gelée de mer* et de *cappello di mare*, comme disent les Italiens, produisent un très beau phosphore dont les vives lueurs se mêlent à celles que donnent des animaux vivants et de leur nature *phosphorescents*.

Laure. Que je voudrais donc voir cela! »

Ernest se mit à rire et répondit : « C'est ton refrain favori. Mais il faudrait d'abord n'avoir pas peur de l'eau au point de jeter les hauts cris lorsqu'il s'agit de passer sur une planche placée en travers d'un ruisseau.

Laure. Et il faudrait aussi, n'est-ce pas, mon frère, aller dans la mer des Indes?

Ernest. Je ne suis allé qu'à Dunkerque, il y a six ans, et là, en nageant en pleine mer, j'ai vu cette mosaïque de pierres pré-

cieuses dont je viens de te parler. La mer était si unie qu'à peine on pouvait apercevoir sur sa surface quelques légères ondulations. Ébloui à la vue de ce magnifique spectacle, j'allais courir plus avant, lorsqu'on me hêla du bateau pêcheur que j'avais pris pour me conduire en pleine mer, et presque aussitôt je sentis sur les bras et sur les jambes des picotements assez vifs...

LAURE. Ah ! mon Dieu ! quelle imprudence !

ERNEST. C'est ce que me dit, comme toi, le patron de la barque, vieux loup de mer qui avait, ainsi qu'il le disait, *roulé sa bosse* dans les cinq parties du monde. Il avait toujours une histoire à raconter, quelle que fût la circonstance où l'on se trouvât.

LAURE. Et te raconta-t-il une histoire ce jour-là ?

ERNEST. Je le crois bien ! une histoire épouvantable et qui développa en moi la passion de l'histoire naturelle...

LAURE. Oh ! raconte-la-moi, veux-tu ?

ERNEST. Je le veux bien ; mais recueille d'abord, avec toute l'attention dont tu es capable, une remarque que j'ai faite et que tu feras toi-même quand tu écouteras ou quand tu liras ces histoires merveilleuses que les bonnes gens racontent sur presque toute la terre ; c'est qu'elles ont pour fond, de même que les *rêveries grecques* ou les fables du paganisme, quelque chose de *vrai* en soi et de fondé sur l'observation des phénomènes les plus curieux de la nature.

« J'eus d'abord à essuyer des remontrances toutes paternelles. Jean-Baptiste m'assura que, si j'étais allé plus avant, je n'aurais jamais pu me tirer sain et sauf des millions de bras de ces mille millions de *vampires* marins qui s'appliquent sur la peau d'un honnête homme comme si ce n'était ni plus ni moins qu'un animal de marsouin, et lui sucent tout son sang. Ensuite vint le récit de tous les méfaits du grand monstre marin et terrestre qui, sur nos côtes, fait la guerre aux homards et aux écrevisses à tel point qu'il les détruit entièrement partout où il juge à propos d'établir ses quartiers, et ceci au grand chagrin des pêcheurs. Mais c'est au Pont-Euxin que ce monstre, *dix fois* plus grand au moins, prend ses ébats, ajouta Jean-Baptiste. Comme en ce temps-là je n'avais pas la plus légère idée de ce que sont les polypes et les mollusques, j'écoutais, la bouche béante, mon *vieux loup* me décrire avec toute sorte d'embellissements le grand polype, qui est le poulpe des anciens et que quelques personnes confondent encore aujourd'hui avec la seiche et le calmar. Jean-Baptiste lui donnait je ne sais combien de centaines de bras armés de *griffes*, de *pompes*, de *trompes*, et le représentait comme possesseur d'une gueule dix fois plus large que celles de dix canons. Je ne pus m'empêcher de lui dire qu'alors ces monstres marins devaient avoir bientôt fait d'avaler un homme, et que par conséquent le supplice était promptement fini. Mais Jean-Baptiste me répondit avec beaucoup de gravité que leur plaisir étant de le sucer, on en avait pour quelque temps avant qu'ils eussent terminé leur opération ; puis il ajouta que le monstre marin du Pont-Euxin n'était rien encore en comparaison du *poisson-montagne* des mers du Nord, auprès duquel les plus gros requins et les plus monstrueuses baleines ne paraissaient pas plus grands que des sardines ou des harengs. Ce poisson a une demi-lieue de long ; ses bras, car il a des bras, ont la longueur des mâts les plus hauts des vaisseaux de guerre ; en les agitant il attire autour de lui tous les poissons qui peuplent les eaux à vingt lieues à la ronde, ouvre son dos comme nous ouvrons la bouche, et les engloutit tous en une seule *bouchée*. Comme je montrais quelque incrédulité, Jean-Baptiste m'assura que le *kraken* ou poisson-montagne est connu de tous les pêcheurs de la Norwège, depuis le premier

jusqu'au dernier. Pendant les chaleurs de l'été, il leur arrive souvent de ne trouver en pleine mer que vingt ou quarante brasses, tandis que la profondeur ordinaire est de quatre-vingts à cent brasses ; cette différence les avertit de la présence des krakens. Les vieux pêcheurs, qui sont rusés et courageux, jettent à l'eau leurs filets, bien certains que le kraken, avec ses longs bras, va faire venir du poisson en quantité ; mais ils ont la précaution de sonder sans cesse, afin de s'assurer si le fonds reste le même ; s'il diminue, les pêcheurs fuient à la hâte, dans la crainte que le poisson-montagne, en changeant de place, ne les fasse tous chavirer. Jean-Baptiste me dit avoir vu un homme, dont le grand-père avait vu un pêcheur, qui avait vu un autre pêcheur, qui avait vu un homme, qui avait eu un frère, qui avait eu pour ami le fils d'un pêcheur, dont le grand-père avait vu quelqu'un qui avait vu l'un des bras du kraken... »

Un éclat de rire de Laure interrompit Ernest.

« Tant il y a, dit-il après lui avoir donné le temps de rire à son aise, que le mot de l'énigme du monstre du Pont-Euxin et du kraken m'a été donné il y a deux ans à peu près par M. Blainville, à qui je racontai, je ne sais plus à quel propos, les *contes* de Jean-Baptiste. Ce fut alors que j'entendis parler pour la première fois des *poissons-fleurs,* de mer et d'eau douce, des *plantes-pierres*, et enfin du grand polype, dont la voracité passe toute expression, mais qui pourtant ne dévore point les hommes. Tout ce qu'il peut faire, c'est d'enlacer quelquefois les pêcheurs avec ses longs bras, et alors malheur à ceux qui perdent la tête ou qui ne savent pas nager ; ils se noient. J'appris donc que ce grand polype, aussi bon chasseur sur terre que sur mer, et qui appartient à la classe des mollusques, possède, non pas une bouche aussi grande que *dix fois* la bouche d'un canon, mais proportionnée à sa taille et entourée d'une lèvre charnue sous laquelle on aperçoit un bec ; que les jambes ou les bras qui approvisionnent cette bouche, sont au nombre de huit, longs d'un pied et demi environ, et munis chacun de deux rangs de suçoirs au nombre de deux cent quarante pour chacun.

Laure. Ah ! l'horrible bête !

Ernest. J'appris encore, sur le compte de ce bel animal et sur celui de la seiche et du calmar, ses confrères en beauté et en abstinence, une foule de choses que nous serons bien aises de savoir quand nous nous occuperons des mollusques, tout aussi curieux à examiner que les polypes ; et, grace à M. Blainville, mes idées au sujet du kraken ou poisson-montagne se débrouillèrent non moins bien. Il en sera de même pour toi lorsque nous arriverons aux polypes à polypiers, et ici, tout au rebours de la fable, nous verrons plus petit qu'une souris enfanter une montagne. L'année dernière, excité par le récit de quelques expériences tentées pour s'assurer de la manière dont les orties de mer fixes s'attachent si fortement aux rochers, j'ai voulu les répéter sur moi, et je suis tout fier de pouvoir te dire aujourd'hui que la sensation causée par une actinie s'attachant sur la peau, est la même que celle produite par une ventouse.

Laure. Comment, tu as essayé sur toi-même ?...

Ernest. Sur moi-même. J'ai éprouvé aussi que l'application sur la main d'un seul tentacule, cause une démangeaison assez vive, et j'en ai conclu qu'on peut se trouver passablement à la gêne en compagnie, dans les eaux de la mer, de quelques milliers d'orties de mer *fixes* en promenade et d'orties de mer *libres* en gaîté, mais non pas en mourir.

Laure. Ah ! l'on me hacherait par morceaux plutôt que de me faire faire des expériences de ce genre !

Ernest. C'est qu'apparemment tu te crois du genre des polypes, et que tu te dévoue-

rais bravement comme eux à multiplier les Laurettes par section et boutures.

LAURE. Allons, mauvais plaisant !

ERNEST. La mauvaise plaisanterie vient sur les lèvres sans effort lorsqu'on entend une personne, qui se croit fort sensée, dire qu'elle préférerait *mourir cent fois,* si c'était possible, plutôt que de faire une expérience curieuse qui prouverait du moins une sorte de courage, et dont on ne meurt pas.

LAURE. Et les poissons-pierres, Ernest ?

ERNEST. Les poissons-pierres nous ramènent tout droit au kraken, c'est-à-dire aux polypes à polypiers, comme j'ai déjà eu l'honneur de t'en prévenir; nous nous en occuperons demain. Ce second ordre, de la quatrième classe des zoophytes, mérite toute notre attention. Aujourd'hui nous n'aurions pas le temps d'en parler convenablement.

« Mais voyons, tâchons de nous rendre un peu compte de ce que nous avons appris. La troisième classe des zoophytes ou animaux rayonnés renferme, tu dois le savoir maintenant, les acalèphes simples, telles que les méduses, premier ordre; les acalèphes hydrostatiques, telles que les physalies, second ordre. La quatrième classe des zoophytes renferme les polypes charnus, premier ordre, dont un des principaux genres est formé par les actinies; les polypes gélatineux ou nus, second ordre, qui habitent les eaux douces, que nous connaissons *de visu* au moins et même un peu par genre et sous-genre. Reste le troisième ordre, celui des polypes à polypiers, avec lesquels nous ferons connaissance. Seras-tu capable de me répondre demain quand je te demanderai à quelle classe des zoophytes et à quel ordre de cette classe appartiennent les physalies, par exemple ?

LAURE, *du ton d'une petite fille qui répète sa leçon.* A la troisième classe des zoophytes et au second ordre de cette troisième classe, acalèphes hydrostatiques.

ERNEST. Et les vorticelles ?

LAURE, *du même ton.* A la quatrième classe des zoophytes, second ordre des polypes, c'est-à-dire l'ordre des polypes nus ou gélatineux.

ERNEST, *en riant.* Bravo ! brava ! bravissima ! Puisses-tu t'en souvenir encore dans huit jours !

LAURE. Pourquoi ne m'en souviendrais-je pas dans quinze jours, dans un mois et toute ma vie? Ces divisions-là ne sont pas plus difficiles à retenir que celles de la grammaire, et au moins elles sont accompagnées d'une *image* qui les *mnémonise*... Dis donc, Ernest, qu'est-ce que c'est que cette actinie sans un seul tentacule ?

ERNEST. A quoi trouves-tu qu'elle ressemble ?

LAURE. A ces bourses de velours qu'on présente à l'église pour la quête.

ERNEST. Oui, mais quand la bourse est serrée par le cordon et fermée.

LAURE. C'est justement ce que je voulais dire.

ERNEST. Ainsi se présentent les actinies fixes et immobiles sur leurs rochers, quand elles sont au repos ou plutôt quand elles sont effrayées; alors tous les tentacules se contractent, disparaissent, et le sac se referme sur lui-même, ce qui dure le moins de temps possible, car les actinies sont d'aussi bon appétit que tous les polypes du monde, et c'est merveille de les voir attirer, par l'ombrelle ou par les appendices, les méduses qui se débattent vainement pour échapper à leur ennemi mortel.

LAURE. Mais ne m'as-tu pas dit que les polypes ne peuvent se *digérer* mutuellement ?

ERNEST. Ceux de la même espèce, non; ceux d'espèce différente, oui. Une actinie dévore et digère des crustacées plus gros qu'elle, et lorsqu'elle a bien faim, non contente de dilater ses tentacules et sa bouche, elle renverse au dehors jusqu'à la peau de son estomac. Trembley ignorait ce fait quand il eut l'idée de retourner complètement un polype, qui parut ne pas s'en apercevoir et qui continua de faire le moulinet, d'avaler

et de digérer comme s'il ne s'était rien passé d'extraordinaire.

LAURE. Quels gloutons !... Maman m'appelle !... A demain, n'est-ce pas? les polypes à polypiers.

ERNEST. Oui, à demain. »

Mlle Ulliac TRÉMADEURE.

LES PLANTES CÉLÈBRES.

INTRODUCTION.

Dans sa magnifique pensée de la création, le Très-Haut considéra tout l'homme et s'occupa de satisfaire les désirs qui naîtraient des sens qu'il lui avait donnés. Formes, couleurs, saveurs, exhalaisons, il prodigua aux *plantes* tout ce qui doit charmer; et pour témoigner combien le goût qu'elles inspireraient lui semblait innocent, il les répandit avec profusion sur la surface du globe, tandis qu'il enfermait dans l'intérieur ces pierres, ces métaux que des besoins factices en arracheraient un jour par de si rudes travaux.

Partout l'homme se montra fidèle à ce gracieux dessein de la Divinité, et les plantes concoururent dans toutes les actions solennelles de sa vie. Il orna de fleurs le berceau de son enfant, la tête de sa jeune épouse et le tombeau de ses ancêtres. Pour Dieu même, il tressa des guirlandes et effeuilla des fleurs. Quand, égaré par le génie du mal, il se méprit dans son culte et fit couler le sang humain, ce fut encore une couronne qu'il posa sur la tête des victimes. Et les temples, et les palais, et l'asile du pauvre se parent également de fleurs quand on y célèbre quelque pompe; elles apparaissent au milieu des ris comme au milieu des larmes, dans les festins comme aux funérailles, et l'on ne sait qui les lie à la destinée de l'homme, depuis la fleur du *magnolia*, que le pauvre Natchez place dans la chevelure de sa fiancée morte [1], jusqu'au bouquet que porte, au rivage de la Seine, la jeune chrétienne qui va donner son nom au nouveau-né.

L'histoire des plantes est ancienne comme celle de l'homme. « Je vous ai donné toutes les herbes qui portent leur graine sur la terre et tous les arbres qui renferment en eux-mêmes leurs semences, afin qu'ils vous servent de nourriture, » dit la Genèse. Le plus simple examen confirme cette révélation. On ne peut douter que l'homme n'ait cherché ses premiers aliments dans le produit des plantes; de là le culte qu'il leur rendit dès que la tradition d'un Être suprême, créateur de toutes choses, ne parvint pas jusqu'à lui; de là aussi les hommages qu'obtinrent quelques hommes pour avoir enrichi un sol des productions d'un autre sol, ou avoir perfectionné la culture des plantes indigènes; hommages que la reconnaissance et l'aveuglement portèrent jusqu'aux honneurs divins.

Au premier besoin de la vie succéda bientôt le désir de la rendre moins pénible en apportant quelques remèdes aux maux physiques. La douleur avait été imposée au corps de l'homme comme à son esprit; la grande révolution était faite; le *mal*, sous toutes les formes, s'emparait du monde,

(1) M. le vicomte de Châteaubriand.

et cette funeste science qui l'avait fait connaître, l'homme voulut l'employer aussi à le combattre. Dieu permit que cette science du *mal* devînt aussi celle du *bien*. On étudia les propriétés des plantes et les végétaux fournirent les premiers médicaments dont les hommes firent usage. Esculape et Japis passaient dans l'antiquité pour avoir appris d'Apollon même, à guérir au moyen des simples, ce qui n'empêcha point Esculape de joindre aux leçons de son père celles du centaure Chiron, qui lui découvrit les vertus curatives de plusieurs plantes, en même temps que ce centaure initiait aux mêmes secrets ses élèves Hercule, Thésée, Aristée, Télamon, son fils Teucer, Jason, Pélée, Achille, et à peu près tous les héros de l'époque. Au temps où Circé ravissait la raison, où Médée rendait la jeunesse et la vie par le moyen de quelques décoctions, on devait se livrer à l'étude des plantes avec une ardeur passionnée. Orphée et Mélanthe ne négligèrent pas non plus cette connaissance inséparable de l'art de guérir. Pythagore a écrit sur ce sujet, et Hippocrate, ce vrai fondateur de la médecine, a mentionné le nom et les propriétés des végétaux dont on faisait usage de son temps pour le traitement des maladies.

Théophraste fut le premier qui s'occupa des plantes, indépendamment des secours que l'homme en retirait; il en écrivit une histoire, et l'on pourrait l'appeler le premier botaniste, si on ne lisait pas dans les Saintes-Ecritures que Salomon *traita de tous les arbres, depuis le cèdre qui est sur le Liban jusqu'à l'hyssope qui sort de la muraille* [1].

Les Égyptiens ont employé dans leurs hiéroglyphes plus de figures d'animaux que de végétaux; mais il faut remarquer que le nombre de ces derniers est assez borné dans ce pays, comparativement aux autres contrées. On compte en Égypte six cents plantes [1], tandis que l'on en connaît environ vingt-cinq mille en France. On ne trouve pas dans la Bible le nom de cent plantes, et Homère n'en mentionne guère qu'une quarantaine dans ses poèmes.

Les Pélages, premiers habitants de la Grèce, les Germains, les Celtes, les Gaulois se réunissaient dans les forêts pour prier et sacrifier, et les forêts mêmes étaient pour eux un objet de culte; culte bien naturel, à défaut de la révélation, quand les hommes se nourrissaient de faînes et de glands, et qu'ils trouvaient dans les forêts un abri contre les frimas ou les rayons brûlants du soleil.

Plus civilisés, ces mêmes peuples conservèrent toujours une grande vénération pour les bois; presque tous les temples étaient entourés de bosquets sacrés.

Le culte des arbres subsiste encore chez les peuples que l'Évangile n'a point éclairés; on en adore d'espèces différentes à Siam, à Ceylan, aux Manilles, en Perse, parmi les Gallas.

Parfois l'idolâtrie fut perfectionnée, et l'on *anima* les plantes, soit au moyen des métamorphoses, telles que celles de Daphné en *laurier*, de Clytie en *tournesol*, de Syrinx en *roseau*, etc., soit en faisant participer à leur existence une créature intelligente; telles furent les *hamadryades*, nymphes dont la vie dépendait de celle du *chêne* auquel était lié leur sort.

Toujours mû par le besoin de faire intervenir la religion dans toutes ses croyances, l'homme devenu chrétien donna alors des noms de saints aux plantes dans lesquelles il mettait sa confiance. La *primevère*, employée contre la paralysie, fut nommée *herbe de saint Paul;* le *millepertuis*, appliqué sur les coupures, fut appelé par les charpentiers *herbe de saint Joseph.* Ainsi se forma une espèce de *Flore sacrée*, qui ne fut peut-être pas toujours exempte

(1) Les Rois, liv. III, chap. 5.

(1) *Expédition d'Égypte*, Coquebert.

de superstition, mais qu'il est utile de connaître comme faisant partie des mœurs de plusieurs époques.

Lors de la renaissance des lettres, vers la fin du quinzième siècle, on recommença à étudier les plantes à la manière de Théophraste, de Dioscoride, etc., pour elles-mêmes, et pendant long-temps on ne suivit pas d'autres voies que celles tracées par ces auteurs. Des savants allemands, suisses, italiens, anglais et français créèrent des systèmes qui devaient servir à connaître les plantes et à les classer par ordres, divisions, espèces. Entre tous nous citerons :

Tournefort, né à Aix en 1656, qui parcourut comme botaniste une partie du vieux continent, et fut nommé professeur au *Jardin du Roi* ou des *Plantes*, créé en 1626 par Louis XIII, d'après les sollicitations de *Guy de la Brosse*, médecin de ce prince ;

Linnée, savant naturaliste suédois, né en 1727, aussi recommandable par ses vertus et son caractère modeste et généreux, que par ses travaux ;

Adanson, qui publia une nomenclature de plantes ; et enfin *Bernard de Jussieu*, dont le système a prévalu, et qui a légué avec son nom, aux hommes de sa famille, les talents qui l'ont illustré.

L'étude des plantes a été d'une utilité incontestable pour les arts, non-seulement par les matières qu'elles leur fournissaient, mais encore comme type de formes et de couleurs. Qui ne reconnaît dans le tronc du palmier le modèle de nos colonnes ? Nos voûtes n'imitent-elles pas la courbure des branches élevées qui forment les allées des forêts ? Quel est le monument d'architecture qui ne se trouve embelli par des ornements empruntés au règne végétal ? La variété des feuillages, depuis la large feuille du bananier jusqu'aux feuilles si délicatement découpées des *mimosa ;* la régularité des crucifères, des rosacées, des liliacées ; l'élégance des corymbes et des panicules ; la finesse, la légèreté des vrilles ; la grace des festons que balancent les plantes grimpantes ; que de trésors pour l'artiste ! Vient ensuite le coloris. Que de dégradations depuis la pourpre de la *pivoine*, l'écarlate du *papaver*, jusqu'à la teinte qui lave les pétales de l'*églantine !* depuis le bleu de l'*iris* jusqu'à l'azur de la *véronique !* depuis le jaune du *lis-martagon* jusqu'au bouton soufré de l'*œnothère !* Que de nuances conduisent de la sombre *scabieuse*, de l'éclatante *anémone* au blanc mat du *narcisse*, au blanc d'ivoire du *camélia !* Et les formes ! Ils sont nombreux les anneaux de cette chaîne qui commence au *boabab* et semble finir à ces *lepra*, à ces *mucor*, premiers vestiges de la matière organisée en végétaux ! La vie humaine ne suffit point à les connaître.

C'est assurément de l'étude de la nature que naquit le génie des arts. Il en est un, inséparable du premier de tous, l'*architecture*, qui s'unit intimement à l'histoire des végétaux ; c'est celui de dessiner et de planter des jardins. Les plus beaux de l'antiquité furent ceux que fit élever la grande Sémiramis à Babylone. Soit que les sites naturels de leur pays aient suffi aux Grecs, ou soit le peu d'étendue de leur territoire, on ne voit pas qu'ils aient donné beaucoup de soins à l'arrangement de leurs jardins ; celui d'*Alcinoüs*, décrit par Homère, ne renfermait que des arbres fruitiers et des légumes ; quelques bosquets composaient ceux d'Académus à Athènes. Jusqu'au siècle d'Auguste, les Romains ne possédèrent que des vergers et des potagers ; mais à dater de cette époque on déploya dans les jardins de la cité de Rome et dans les *villa* qui l'entouraient un luxe inouï de plantes exotiques, de statues, de cascades et autres ornements.

Un très mauvais goût présida à l'arrangement des jardins en France jusqu'au règne de Louis XIV, dont la grandeur développa le génie de *Le Nôtre*, qui dessina les jardins de Versailles ; des Tuileries, et alla jusqu'à Rome exercer ses talents. Mais c'est

avec justice que, pour les demeures privées, on a donné la préférence aux jardins naturels connus sous le nom de *jardins à l'anglaise* et que l'on croit généralement imités des Chinois, quoique *Torquato Tasso* ait décrit un jardin de cette espèce avant que l'on eût songé à en dessiner de tels en Angleterre et en France.

On trouve maintenant des jardins magnifiques dans toutes les parties de l'Europe; le plus beau de tous est peut-être celui de *Sophiuska*, en Podolie, province de la Pologne méridionale.

Mais s'il n'est réservé qu'à un petit nombre d'individus de jouir avec magnificence du règne végétal, tous peuvent, dans des proportions différentes, se procurer un plaisir aussi vif qu'innocent par sa culture. Le goût des fleurs est à peu près général, et la satisfaction des yeux a paru suffisante pour engager à consacrer leur vie à la culture des *plantes de luxe* un assez grand nombre d'hommes laborieux dans toutes les capitales. Il était bien juste que quelques honneurs fussent réservés à ce règne qui, des trois, nous offre le plus de ressources; car, aliments, habits, médicaments, demeures, il pourvoirait à tout; et notre reconnaissance pour le *blé*, la *vigne*, le *lin*, les *fèves*, les arbres forestiers, peut bien motiver nos hommages envers les *jonquilles*, le *lilas* et les *roses*...

Les plantes ont été l'objet d'une foule d'idées ingénieuses; la mythologie, par ses métamorphoses, les embellissait de l'intérêt que l'on porte au malheur; on en fit l'emblème des vertus, des sentiments, des passions humaines; enfin dans l'Orient elles servent encore de langage.

La vue et le parfum des fleurs sont à la Chine des besoins si vivement sentis, que leur possession fait partie, non du luxe, mais des nécessités d'une maison; on ne boit, on ne mange, on ne cause avec quelque plaisir qu'entouré de fleurs; on ne fait de vers qu'en leur présence; et si la pauvreté d'un Chinois ne lui permet pas de transformer en jardin quelques pieds de terre, des caisses, des pots de fleurs occupent une partie du lieu qu'il habite. Les nombreuses familles, dont l'existence a commencé, se continue et se terminera sur un bateau, chargent de terre quelque coin de cette flottante demeure et y cultivent des fleurs qui semblent les consoler de n'avoir que cette part dans l'héritage de la mère commune du genre humain.

La connaissance de quelques faits intéressants se rattache à l'*histoire des plantes*, indépendamment des études dont elles sont l'objet pour les agriculteurs, les médecins, les industriels et les botanistes. La connaissance de ces faits est à l'*histoire des plantes* ce que sont à l'histoire générale des peuples la connaissance des *mémoires* qui ne traitent que de quelques époques ou de quelques personnages.

C'est donc l'*histoire des plantes célèbres* seulement, qu'en une suite d'articles nous donnerons dans ce journal, avec l'espoir qu'elle inspirera aux jeunes personnes le désir de s'occuper un jour de l'étude d'une science qui ne présente pas moins d'utilité que d'agrément, puisque la connaissance seule des *simples* suffit pour exercer une *profession*. Entrevoir qu'un jour on pourra être *herboriste* ne doit pas flatter l'ambition sans doute; mais, dans la profonde ignorance de son sort à venir, il n'est point d'instruction qu'une personne sensée dédaigne. Le goût de la botanique est facile à satisfaire; il conduit à celui des champs, de la vie simple et retirée; il convient aux femmes; et quand la fleur qu'elles auront examinée en naturaliste leur rappellera quelques souvenirs, elles trouveront peut-être un charme de plus dans leur étude [1].

La comtesse DE BRADI.

(1) En cherchant à inspirer aux jeunes personnes le goût de la *botanique*, nous ne prétendons pas effrayer leur imagination, qui se retracera peut-être, au seul nom de cette science, les *grands tableaux de classification*

et les gros volumes in-folio qu'elles auront pu remarquer dans les cabinets de quelques savants.

On vient de faire pour elles un volume intitulé *Botanique des Demoiselles*, dédié à l'Institution royale des élèves de la Légion-d'Honneur à Saint-Denis, qui contient les éléments nécessaires à la connaissance des plantes. Dépouillé de prétentions et de futilités, écrit avec autant de clarté que de correction, ce livre, lu et consulté, suffit pour faire comprendre, facilement par la suite, les ouvrages de *botanique* quels qu'ils soient. Des planches, aussi bien gravées que bien dessinées par l'auteur même du texte, aident à la démonstration de tous les faits qu'il annonce. En très peu de jours la lecture de ce livre et la vue des planches qui l'accompagnent, familiariseront les personnes les plus inappliquées avec les mots *techniques* qu'il est impossible de ne point employer, quelle que soit la science ou l'art dont on veut avoir une idée. Combien les mots *anomale, monopétale, polypétale* abrégent la description d'une fleur! Un enfant les comprendrait et les appliquerait à l'instant, si on lui avait montré une seule fois les formes qu'ils désignent... La *botanique* a son langage comme toutes les sciences, que les gens frivoles repoussent, ne sachant point que ce langage appris, leur intelligence suffirait à toutes les difficultés. L'ennui causé par les livres de métaphysique ou d'histoire naturelle ne tient qu'à l'ignorance de ce que les mots expriment, et l'on en goûterait les pensées au moyen de quelques courtes définitions qui auraient précédé cette lecture... Ce travail, M. Boitard l'a fait pour la *botanique*, avec un soin qui ne laisse rien à désirer et dont lui sauront gré les jeunes personnes qui ne lisent point pour prolonger leurs moments d'oisiveté.

ÉDUCATION DES FEMMES.

LETTRE A MADAME DE *** SUR SES ÉTUDES.

Vous voilà livrée à vous-même, ma chère Adrienne; vous voilà libre et responsable de vos actions! L'absence de votre mère vous enlève son joug si prudent et si doux à la fois; la juste confiance de votre mari, les devoirs de sa position, qui, d'ailleurs, ne lui permettent pas de vous diriger d'une manière suivie, tout, enfin, concourt à vous laisser prendre un entier essor. C'est un moment bien solennel que celui où toutes nos lisières se trouvent ainsi rompues! L'ame en ressent un ébranlement, une sorte de terreur; car les liens qui l'enchaînaient la soutenaient aussi. Vous comprenez tout le danger de cette situation, et, comme le jeune oiseau qui hésite à prendre son vol, vous vous retournez en arrière pour ressaisir l'appui du nid maternel. A moi, qui fus assez heureuse pour aider au développement de vos premières idées, vous venez demander une direction pour votre esprit, car, de vos sentiments et de vos principes, vous êtes bien sûre, dites-vous. Cette noble assurance est une preuve du calme de votre ame et de sa pureté. En effet, ma chère Adrienne, vous n'avez nul motif de douter de vous-même.

Toutefois vous avez raison de vouloir mettre de l'accord entre vos idées et vos sentiments; l'ame ne se scinde pas. Le tort et le malheur de l'éducation ordinaire des femmes, c'est le manque d'ensemble; rien de plus rare chez elles que le sens moral et l'intelligence bien coordonnés. Comme si la culture de celle-ci ne devait avoir sur leur sort aucune influence, on y songe à peine. Tandis que de jeunes filles cultivent à grands frais des talents futiles, le soin de former leur raison est confié, à l'aventure, à des institutrices souvent inconnues des parents, plus souvent inhabiles, dépourvues de méthode et de vues élevées. Tandis que, devenues jeunes femmes, elles donnent, au sein de leurs familles, les exemples les plus touchants de l'amour conjugal, de l'amour maternel, leur esprit, sans règle et sans but, prend sa nourriture au hasard, et parfois se repaît avec avidité de maximes désolantes dans certains livres de nos jours... Etrange aveuglement! Ceux dont le bonheur

dépend d'elles s'alarmeraient de leur voir faire une démarche inconsidérée et ne s'inquiètent pas du chemin que peut parcourir leur pensée avec de tels guides! Croyez-moi cependant; ce conflit entre des maximes qui séduisent l'imagination, et des principes auxquels le cœur reste encore attaché, produit tôt ou tard la perturbation dans l'ame qui en est le théâtre. Je sais qu'on pourrait m'opposer des exemples contraires... mais, sous un duvet coloré, il est plus d'un beau fruit gangrené au cœur.

Que si, dans des familles austères, on redoute pour les jeunes personnes le danger des livres, on s'en tient alors trop souvent à une négative absolue, plus facile que la direction; on les sèvre de toute lecture, de toute instruction littéraire, c'est-à-dire de la vie de l'intelligence. Si parfois l'on sait faire pour elles un bon choix d'ouvrages, il est fort rare, du moins, que leurs lectures soient dirigées dans un ordre bien entendu et mettent quelque unité dans leurs conceptions. De la science générale elles ne saisissent que des fragments qu'elles ne peuvent réunir, faute de moyens logiques. L'éducation ne leur a point fourni les instruments pour employer les matériaux. Voilà pourquoi, chère Adrienne, vous me voyez mettre tant d'importance aux lectures des femmes. N'ayant point reçu, comme les hommes, une instruction fondamentale qui renferme les bases et la clef de la science, elles doivent tout demander aux livres, et des idées qu'elles en reçoivent dépend, si je puis m'exprimer ainsi, leur destinée intellectuelle.

Reconnaissons-le cependant; des efforts ont été tentés, non sans quelque succès, dans ces dernières années, pour introduire plus de méthode dans l'éducation des jeunes filles. Mais on n'a guère songé qu'à leur donner une connaissance claire et précise des faits, et non à leur en faire atteindre la plus haute signification. La pensée religieuse qui devrait présider à tout enseignement, sans laquelle toute la science du monde est fausse ou incomplète, n'y figure que comme une langue morte que l'on ne parle pas... Puis, d'ailleurs, on a eu en vue l'instruction des masses, des esprits ordinaires, et cela devait être; c'est du plus grand nombre d'abord qu'il fallait s'occuper. Mais, pour compléter l'œuvre, il faudrait répondre à tous les besoins. Il existe une minorité qui a aussi des droits, et les plus nobles droits, au domaine de l'intelligence; c'est le petit nombre d'esprits supérieurs. Cette minorité, chez les hommes, a ses rangs réservés dans l'éducation et plus tard dans l'ordre social; elle y reçoit sa récompense et peut y déployer toutes ses facultés; on ne la condamne pas à périr étouffée sous le dur niveau de la foule. Chez les femmes, au contraire, elle n'a point de places assignées; là, les natures d'élite, confondues avec le vulgaire, méconnues, opprimées par lui, ne trouvant point de routes permises pour lui échapper, se fraient quelquefois d'audacieuses issues, ou s'épuisent en de vains efforts, ou se consument en d'impuissantes et vagues rêveries. De là vient que des femmes, que le ciel avait destinées à être l'ornement et l'honneur de leur sexe, ne sont ou ne paraissent que bizarres, égarées, en guerre avec la société qui les méconnaît et les désavoue. Un enseignement supérieur, qui légitimerait, en le dirigeant, le besoin qu'ont ces ames, attirées vers de hautes régions, de sortir du sentier battu, réparerait et un désordre et une injustice; et la société serait enrichie de ces forces perdues ou mal employées, qui, accrues et bien dirigées, lui seraient une parure nouvelle et lui assureraient de puissants auxiliaires pour tout ce qui est bon et beau. Vous le savez, chère Adrienne, je l'ai souvent rêvé, appelé de mes vœux cet enseignement digne des intelligences distinguées qu'on rencontre parmi les femmes. Et souvent aussi, dans nos réunions si douces et si studieuses, quand nous cherchions ensemble une direction pour vos études, j'ai regretté que mes efforts, insuffisants peut-être, mais

consciencieux, ne fussent pas utiles à plusieurs. Que, du moins, j'achève aujourd'hui ma modeste tâche en répondant à la confiance que vous m'accordez.

Vous voulez adopter un plan d'études plus fortes que par le passé. Votre esprit a soif de connaître, et vous croyez avoir suffisamment exploré l'histoire quant aux faits et à leurs rapports. La philosophie de l'histoire apparaît pleine d'attraits à votre jeune et toute poétique imagination; vous êtes tentée de l'aborder... Puis, pour compléter votre science, vous désirez vous initier aux théories sociales qui, à l'heure présente, occupent tant de têtes. Prenez garde, chère Adrienne; ces routes sont pleines d'écueils pour une raison de dix-huit ans. La philosophie de l'histoire ne peut occuper sans danger qu'un esprit fortifié par la réflexion, prémuni contre les systèmes par de longues et profondes études, un esprit qui, enfin, domine ses lectures. Le vôtre ne saurait être parvenu à ce point, et il serait fâcheux qu'il s'y crût arrivé; ce serait un enfant avec de la barbe, comme on en voit tant de nos jours. Ces maturités de serre chaude sont dues à des systèmes trop tôt embrassés. Un être pensant se façonne ainsi sans s'être auparavant assez développé, et il avorte en miniature comme ces arbres nains qu'on cultive en Chine. S'imaginant être un géant, il croit, dans son orgueil, embrasser l'univers de l'œil et de la pensée, parce qu'il fait entrer l'univers mutilé dans un cadre étroit comme sa tête. L'illusion qu'il se fait est d'autant plus complète qu'il ignore davantage les faits. Etudiez-les encore, ma chère Adrienne, et cherchez-en, vous-même, la signification; car je ne prétends nullement que vous vous condamniez à une aride et sèche nomenclature. Mais vous n'êtes point sans *criterium;* vous avez des principes de psycologie suffisants pour vous aider à retrouver dans l'humanité tout entière les éléments qui sont dans l'individu; vous êtes d'ailleurs en possession de la doctrine chrétienne, dont la métaphysique vous est intelligible. Elle qui contient tous les systèmes peut bien en tenir lieu; elle qui a fait le monde moderne peut bien vous donner les lois de l'histoire. Ces connaissances acquises, jointes à vos lumières naturelles, sont les meilleurs guides auxquels votre esprit se puisse confier. N'allez pas, jeune qu'il est, plein de poésie, d'inspiration, en faire un vieillard raisonneur et sentencieux; ne comprimez pas sa sève vigoureuse en l'encaissant dans un système; laissez-le pousser ses racines, laissez-le déployer ses verdoyants rameaux dans le champ sans limites de la vérité. Craignez le monde des hypothèses, toutes bornées comme l'esprit de l'homme; demeurez dans le monde des faits, dans la réalité de l'histoire et dans l'observation de la nature humaine; ce sont les mines universelles où vous trouverez tout. Et gardez-vous de croire jamais que vous les ayez épuisées; le long travail des siècles n'y a pas suffi.

Quant aux livres qu'enfante chaque jour le malaise social que nous éprouvons, ils se ressentent trop du trouble d'idées qui leur donne naissance pour porter la lumière et le calme dans l'ame. Produits, pour la plupart, de l'irritation du présent, de l'impatience de l'avenir, ils sont ou extrêmes dans leurs plaintes, ou aventureux dans leurs prévisions. Leurs auteurs, se confiant à l'inspiration prophétique dont ils se croient doués, se dispensent trop souvent de la science qu'ont, au moins, ceux qui cherchent dans les annales de l'humanité la raison des faits accomplis. La colère souvent généreuse, mais parfois aveugle, des novateurs contre ce qui existe, est un témoignage de leur ignorance; ils ne s'aperçoivent pas que le mal dont ils souffrent a le plus ordinairement sa source en eux-mêmes, et qu'il vient de plus loin aussi. Il date du premier homme, car le premier acte de la volonté humaine fut une cause dont nous ressentons encore les effets. Le passé est la tige du présent. Qu'on s'en prenne donc de

ce qui est à ce qui a été; qu'on s'en prenne à l'histoire, à la force des choses... Vous, ma chère Adrienne, laissez aux ames malades cette sollicitude convulsive pour l'humanité; suivez, calme et confiante, son voyage à travers les siècles, sûre qu'au terme elle trouvera Dieu.

Mais dois-je, me direz-vous, ne contempler jamais l'humanité que dans l'histoire? Est-il donc moins intéressant de la considérer dans son état présent, dans sa nature intime? Je ne le prétends pas; mais parmi les ouvrages qui traitent de l'homme individuel et de l'homme social, des rapports qu'il soutient avec Dieu et avec le monde, préférez ceux qui sont sanctionnés par le temps et par un suffrage unanime. Lisez Bossuet et Fénélon, lisez Pascal, d'autres encore, et des écrivains plus modernes, et des contemporains qu'il serait superflu de vous désigner. Je vous l'ai dit souvent; ceux qui condamnent en masse toute la littérature actuelle ne la connaissent point. D'imprudentes ou folles théories, des romans, des drames exaltés représentent bien une face de cette littérature, mais ils ne la représentent pas tout entière. Derrière cette artillerie légère il y a une phalange de jeunes hommes sérieux et profonds qui explorent l'histoire générale, s'enfoncent dans nos archives, dans les littératures et les langues étrangères, et qui apprécient et peignent notre époque en philosophes et en artistes. Je vous accorde donc qu'il est une foule de livres dans différents genres que vous pouvez et devez lire, tant pour compléter vos études que pour les varier. Toute la littérature appartient à l'histoire de l'esprit humain. La poésie l'ouvre par des chants naïfs et sublimes qui, s'échappant du sein de l'homme à son éveil dans la nature, sont comme l'écho d'un autre monde, sa première patrie, et la révélation de son but divin sur la terre. Vous qui aimez les origines, recherchez les poètes primitifs, mais lisez ceux de tous les siècles. La poésie se transforme avec la société, mais elle en est toujours la voix la plus pure, la voix angélique; c'est la philosophie en fleurs. Cette parure sied à la jeunesse et à la fraîcheur de votre ame; réservez les fruits pour l'automne.

Toute cette lettre, chère Adrienne, peut se résumer à ceci : proposez-vous dans vos études la recherche de la vérité; c'est le but digne d'une ame sérieuse dans l'emploi de la vie. Mais la vérité, ne la cherchez pas dans les hypothèses plus que dans les faits séparés de l'idée qu'ils expriment; cherchez-la dans le champ de la réalité, éclairée des inspirations de votre conscience et de celles d'une foi vive au dessein de la Providence. Cherchez-la surtout avec un cœur simple, dégagé d'orgueil et de scepticisme, en même temps qu'affranchie de cette crédulité qui accepte tout. Toutefois, faites-vous une méthode; ne dispersez point vos forces au hasard; concentrez les rayons de votre intelligence sur le miroir qui réfléchit et le monde et Dieu; ce miroir c'est l'homme, c'est son ame. Destinée à prendre un vol élevé, il est d'autant plus important que votre pensée suive une bonne direction. J'ai tâché de vous l'indiquer... mais vos heureux instincts, mais vos nobles tendances feront mieux que je n'ai su dire [1].

Mme Caroline ANGEBERT.

(1) Comme il est dans le plan de notre journal d'appeler l'attention sur tout ce qui peut, sérieusement, être utile à nos jeunes lectrices, nous avons cru remplir un engagement en publiant la lettre que l'on vient de lire.

L'auteur de cette lettre ne croit point devoir se borner à de simples conseils. Désirant acquitter sa dette envers la société, elle lui offre le résultat de ses longues méditations sur l'éducation des femmes, dans un *cours d'histoire de l'esprit humain* qu'elle se propose d'ouvrir très incessamment.

Ce cours est destiné à des jeunes personnes de seize à vingt ans qui, ayant reçu une éducation soignée, désireraient encore fortifier leurs connaissances en les résumant.

Nous nous ferons un plaisir de donner à nos jeunes abonnées de Paris, et à celles de province qui, devant venir passer l'hiver dans la capitale, seraient bien aises de suivre ce cours, tous les éclaircissements qui pourront leur être agréables.

(*Note des Directeurs.*)

HISTOIRE.

SOUVENIRS DU MOIS D'OCTOBRE.

Octobre. C'était, comme son nom l'indique, le huitième mois de l'année de Romulus. A la réforme des décemvirs il en devint le *dixième,* comme il l'est encore aujourd'hui.

Son nom d'*octobre* a prévalu sur toutes les dénominations adulatrices qu'on avait voulu lui imposer.

1er *octobre* 1684. Mort de Pierre Corneille.

Jusqu'à Corneille, le nom de *grand* semblait l'apanage exclusif du génie guerrier; il était réservé au père du théâtre en France d'obtenir de la postérité un surnom que n'avaient obtenu Homère ni Virgile, le Tasse ni le Camoëns, Shakspeare ni le Dante.

Forcés de nous restreindre dans l'espace qui nous est donné, nous ne pouvons entrer dans les détails intéressants de la biographie de *grand* homme, une des plus pures gloires de la France. Nous espérons y revenir; bornons-nous aujourd'hui à retracer le portrait que nous en ont laissé Fontenelle et La Bruyère :

« Corneille était d'une taille élevée; il avait le visage agréable, un grand nez, la bouche belle, la physionomie vive, des traits fort marqués et propres à être transmis à la postérité dans une médaille ou dans un buste. Son extérieur n'avait rien qui parlât pour son esprit; simple, timide, d'une ennuyeuse conversation, dit La Bruyère, il prend un mot pour un autre, et il ne juge de la bonté de sa pièce que par l'argent qui lui en revient. Il ne sait pas la réciter ni lire son écriture. Laissez-le s'élever par la composition; il n'est pas au-dessous d'Auguste, de Pompée, de Nicomède, d'Héraclius; il est roi et un grand roi; il est politique, il est philosophe il entreprend de faire parler des héros, de les faire agir; il peint les Romains, et ils sont plus grands et plus Romains dans ses vers que dans leur histoire. »

8 *octobre* 1361. Combat du chien d'Aubry de Montdidier contre le chevalier Macaire.

Un voyageur, Aubry de Montdidier, traversant la forêt de Bondi, est assassiné et enterré au pied d'un arbre. Son chien, seul témoin du crime, reste plusieurs jours sur la fosse; pressé par la faim, il la quitte, mais c'est pour courir chez un intime ami de son maître, et par ses cris et ses hurlements il cherche à l'entraîner avec lui.

Les étranges mouvements de ce chien, l'absence de son maître qu'il ne quittait jamais, déterminèrent à le suivre. On arrive au pied de l'arbre; le chien fidèle gratte la terre, pour indiquer que c'est là qu'on doit fouiller, et on trouve le corps du malheureux Aubry.

Peu de temps après le chien aperçoit un homme dont la vue le met en fureur; c'était le chevalier Macaire, il lui saute à la gorge, et on a de la peine à lui faire lâcher prise. Il l'attaquait chaque fois qu'il le rencontrait. Le roi Jean, instruit de ces particularités, voulant juger lui-même de leur exactitude, fit venir le chien qui demeura tranquille jusqu'au moment où, apercevant Macaire au milieu d'un groupe, il chercha à se jeter sur lui. Le roi, frappé de ces indices, et se conformant à la règle d'alors, qui, lorsque les preuves n'étaient pas assez convaincantes, prescrivait *le jugement de Dieu*, ordonna le combat entre l'homme et le chien.

Le champ-clos fut désigné dans l'île Notre-Dame, qui n'était alors qu'un terrain

vague et inhabité. Macaire était armé d'un gros bâton, le chien avait un tonneau pour sa retraite. Le combat ne fut pas long. Macaire, saisi à la gorge et renversé, avoua son crime en présence du roi et de toute la cour. Admirez, mesdemoiselles, la Providence qui, à défaut de témoins, suscite l'instinct d'un pauvre animal pour faire avouer le crime à l'assassin terrassé.

Mme de FRÉMONT.

TOILETTE D'AUTOMNE.

Nous en avons fini avec les étoffes légères; plus de mousselines ou de jaconas transparents, plus de tissus rosés, si gracieux et si jeunes, mesdemoiselles; songez à vos robes d'hiver. Parlons ensemble de ce moment de transition, auquel nous laisserons, n'est-il pas vrai, le plus de simplicité possible.

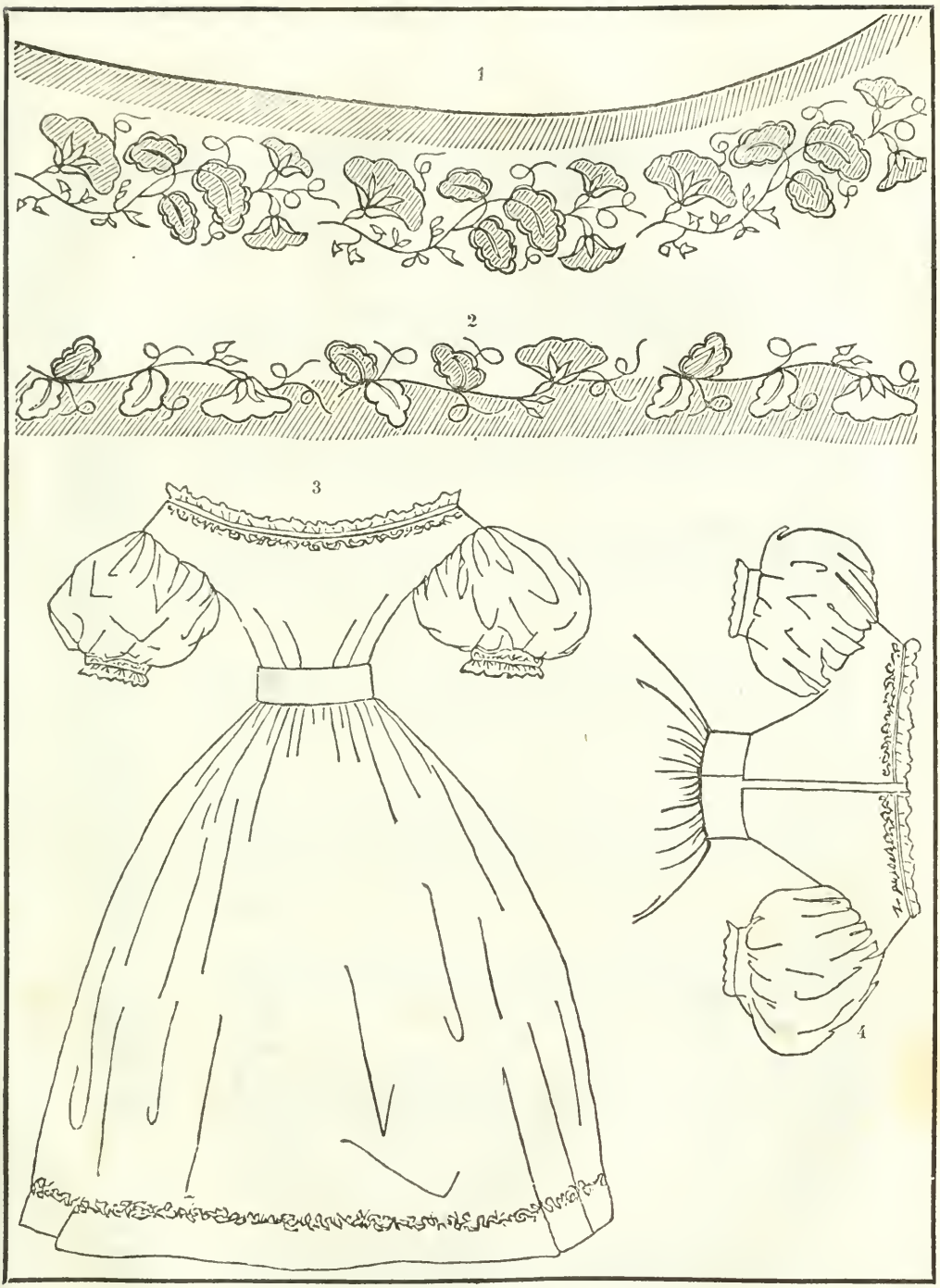
C'est un pas fort difficile que celui-ci; on ne veut plus des robes d'été légères et insuffisantes, et quelque fraîches que soient déjà les mauvaises journées d'octobre elles ne le sont néanmoins pas assez pour permettre la laine. Restent donc les robes de soie. Nous avouerons, une fois pour toutes, que la soie nous semble bien sérieuse, bien parée, bien *maman* pour de jeunes personnes en costume de promenade. Remarquez bien que si les taffetas, les gros de Naples, ont depuis tant d'années le privilége de rester *à la mode*, c'est qu'ils coûtent beaucoup et durent peu. Donnez donc votre préférence aux mousselines de laine, et aux batistes et toiles de laine dont nous vous avons parlé dernièrement.

La couleur gros bleu est à la mode et très bien portée.

De charmantes demi-toilettes, pour vous, mesdemoiselles, brillantes sans éclat, sont les taffetas cachemire brochés; elles iront également bien avec un châle et des guêtres, ou un col de blonde et des souliers de satin. La couleur en décidera, et même encore la forme habillée ne serait-elle pas déplacée pour les couleurs brunes, et alors la forme déciderait du plus ou moins de parure.

Nous avons dit dans le dernier numéro de votre journal que les robes de mousseline seraient bien portées par vous tout l'hiver, et à ce propos nous vous donnons aujourd'hui le modèle d'une robe de dessous dont vous trouverez l'usage fort commode. Autrefois, c'est-à-dire il y a quinze ou vingt ans, on n'aurait pas cru possible de porter une robe de mousseline sans un dessous de taffetas blanc, mais on est revenu de cette obligation, et les jupes de percale suffisent. Toutefois, il est nécessaire que le corset soit complétement caché, que la coulisse du jupon ne soit pas aperçue sous les plis de mousseline, que toutes les parties offrent le même blanc. Les robes de dessous, en batiste d'Écosse commune, apprêtée à l'eau de riz, ont un brillant qui paraît à peine à travers l'étoffe claire, et qui cependant lui donne du lustre. Le haut du corsage, étant garni et brodé comme une chemisette, peut paraître sans inconvénient, ainsi que la manche bouffante, qui remplace la manche de chemise et le *gigot* intérieur. Vous voyez, mesdemoiselles, que le bas du jupon a également une petite broderie sur l'ourlet, que marque un point à jours. On fait, selon le goût, simplement une ligne de jours, sans broderie, ou des petits plis et des jours alternés.

En disant tout à l'heure de choisir de la batiste d'Écosse commune pour vos jupes, c'est parce qu'étant un peu claire nous pensions qu'elle aurait moins de fermeté que si elle était serrée. Quant à l'eau de riz, elle vaut infiniment mieux que l'empois, pour ce qui ne doit avoir que l'apprêt du neuf.



Robe de dessous, en batiste d'Ecosse.

1. Corsage. 2. Ourlet du jupon et entre-deux pour poignet. — 3. Ensemble de la robe. — 4. Le même, vu par derrière.

ELLE ET MOI.

Lied.

Musique de **M. Meyerbeer**, *Paroles allemandes de* **Rückert**

TRADUCTION FRANÇAISE DE M. ÉMILE DESCHAMPS.

Andantino quasi Allegretto. (*à demi-voix et avec mystère*).

CHANT.

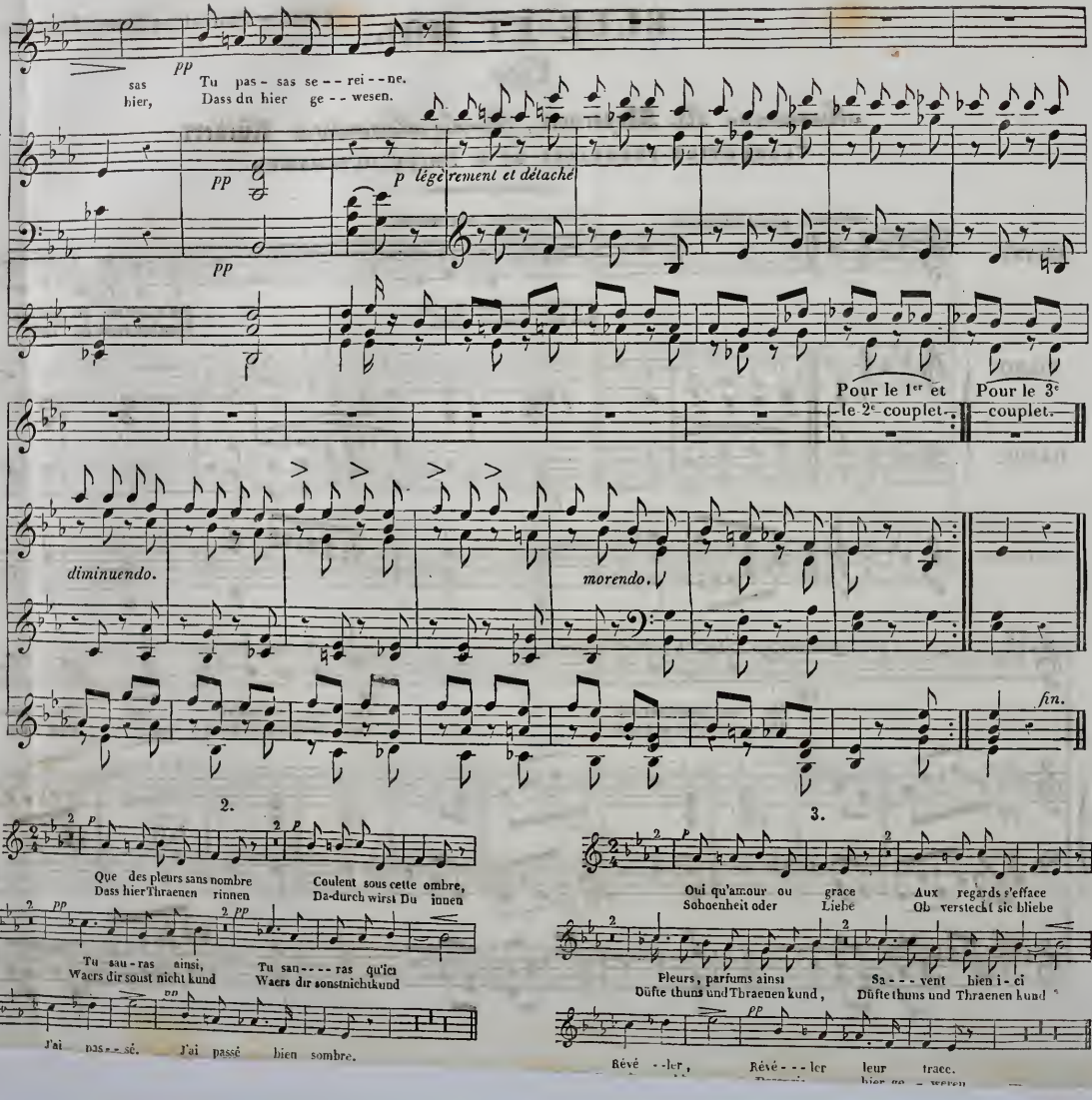
Qu'une pu-re ha-lei-ne — Par-fu-me la plai-ne.
Dass der Ostwind Düfte — Hauchet durch die Lüfte.

PIANO ou HARPE.

GUITARE.

On ap-prend ain-si, — On ap-prend qu'ici — Tu pas-
Da-durch thut er kund, — Da-durch thut er kund — Dass du

pp *cres.*


pp
sas hier,
Tu pas - sas se - - rei - - ne.
Dass du hier ge - - wesen.
pp
p légèrement et détaché
pp
Pour le 1er et le 2e couplet.
Pour le 3e couplet.
diminuendo.
morendo.
fin.
2.
Que des pleurs sans nombre
Dass hier Thraenen rinnen
Coulent sous cette ombre,
Da-durch wirst Du innen
Tu sau - ras ainsi,
Waers dir sonst nicht kund
Tu sau - - - ras qu'ici
Waers dir sonstnichtkund
J'ai pas - - sé.
J'ai passé bien sombre.
3.
Oui qu'amour ou grace
Sohoenheit oder Liebe
Aux regards s'efface
Ob versteckt sie bliebe
Fleurs, parfums ainsi
Düfte thuns und Thraenen kund,
Sa - - - vent bien i - ci
Düfte thuns und Thraenen kund
Révé - - ler,
Révé - - - ler leur trace.

MONTHYON[1].

FRAGMENT.

Au pied des hautes tours dont la tête royale
Domine de Paris l'antique cathédrale,
Sur les bords de la Seine il est un humble lieu
Qui reçut d'un chrétien le beau nom d'Hôtel-Dieu,
Nom simple et révéré, nom d'amour, d'espérance,
Qui d'un consolateur atteste la présence.
C'est là que l'orphelin, par une heureuse erreur,
Du baiser maternel croit goûter la douceur;
Le vieillard y finit son long pélerinage,
Et le triste exilé, qu'un pénible voyage
A conduit loin des bords où dorment ses aïeux,
Y trouve encor des sœurs pour lui fermer les yeux.

Dernier port du malheur, modeste et saint asile,
Laisse-moi parcourir ton enceinte tranquille;
La nuit avec son calme y verse le repos;
Tous ces êtres plaintifs qu'affligent tant de maux,
Tous cessent de souffrir, tous dorment... Un seul veille;
Sa voix, sa faible voix a frappé mon oreille:
C'est un convalescent, un jeune infortuné,
Des portes du cercueil à regret détourné;
L'avenir qu'il redoute est déjà sur sa tête....
Morne, inquiet, il marche, il gémit, il s'arrête;
D'une lampe qui meurt la mobile clarté
Trahit de son regard l'ardente fixité;
Il est pâle comme elle; on dirait que son ame
Comme elle par moment et s'éteint et s'enflamme.

« Tout m'évite, dit-il, tout, jusques à la mort!
Douleurs qui m'accablez, votre inutile effort
Des jours que je maudis n'a pu rompre la chaîne;
Chaque instant qui s'écoule est un poids que je traîne.
Eh quoi! je verrai donc l'insultante pitié
Contempler à loisir mon front humilié!

(1) Parmi les fondations de M. de Monthyon il en est une qui a un caractère bien touchant, c'est celle d'un fonds de secours pour les pauvres convalescents qui sortent des hôpitaux. Sans elle, le retour à la vie serait souvent plus effrayant que la mort pour l'ouvrier long-temps privé de travail.

Je livrerai ma honte à ce monde intraitable
Qui dans un malheureux voit toujours un coupable !
Pour la première fois j'irai tendre la main,
Et ce supplice affreux doit commencer demain !
Trois fois pourtant, trois fois, pour lasser la nature,
De mon flanc desséché j'ai rouvert la blessure ;
Trois fois j'ai cru sentir ce paisible sommeil
Qui calme tous les maux et n'a pas de réveil.
Inutile espérance ! erreur trop tôt ravie !
Trois fois un art cruel m'a fait subir la vie !
Dieu, que j'implore en vain, à force de souffrir
N'ai-je donc pas encor mérité de mourir ? »

— O mon frère ! quels vœux oses-tu faire entendre ?
S'écrie à ce discours, d'une voix douce et tendre,
Une vierge du Christ, l'appui des malheureux,
Qui veillait sur leurs jours et qui priait pour eux.
Du Dieu que nous servons la main puissante et sage
Souvent par un bienfait se venge d'un outrage !
Tu vivras, il l'ordonne ; espère en sa bonté ;
Lui seul dans l'univers ne t'a jamais quitté.
D'un cœur ingénieux la pitié discrète
Nous livra le trésor d'une aumône secrète
Pour soutenir vos pas, pauvres convalescents,
Qui, vainqueurs du tombeau, mais encor languissants,
Jetez sur l'avenir, du seuil de cette enceinte,
Un regard de désir, d'espérance et de crainte.
Ce pieux fondateur, c'est Monthyon, c'est lui
Qui t'offre par ma voix son tutélaire appui ;
C'est lui qui bannira le sinistre nuage
Dont l'aspect menaçant effrayait ton courage ;
Tu peux partir en paix ; ce jour, cet heureux jour,
T'assure vers la vie un tranquille retour. »

Elle dit, et soudain lui donne avec mystère
Cet or que la vertu sait rendre salutaire,
Cet or béni du ciel, qui sur le sol français
Se répand tous les jours et ne tarit jamais.

Tel au moment terrible où l'éternité s'ouvre,
Des portes du tombeau lorsque l'homme découvre
De son long avenir l'immense profondeur,
Un ministre sacré des bontés du Seigneur,
Puisant dans les trésors du tabernacle antique,
Lui remet en priant l'immortel viatique.

Que ne peut un bienfait ! Ce cœur flétri, brisé,
Qui jusqu'au désespoir avait tout épuisé,
Il renaît, il palpite, et la reconnaissance
Déjà lui fait chérir sa nouvelle existence.

« Non, ma sœur, non, dit-il, je ne résiste plus !
Tu me vois devant toi repentant et confus ;
Du foyer paternel la voix s'est fait entendre,
Et le mal du pays, ce mal cruel et tendre,
A cessé tout à coup de verser dans mon cœur
Le poison dévorant de sa douce langueur.
Bientôt, près de ma mère, au sein de la Provence,
Oubliant tous mes maux, tous et même l'absence,
Je redirai le nom du mortel adoré
Qui par sa bonté seule à mes yeux s'est montré.
Que ne puis-je entourer à jamais sa mémoire
De ce pieux amour qui vaut mieux que la gloire !
O Monthyon ! ô toi qu'ont inspiré les cieux !
Que n'es-tu donc plus tôt descendu dans ces lieux !
Au banquet de la vie, illustre, heureux convive,
Gilbert eût consolé sa muse trop plaintive ;
Comme moi plein d'amour, il eût su mieux que moi
Faire entendre à la France un chant digne de toi !

Mais qu'importent les sons d'une lyre savante !
La voix qui sort du cœur est toujours éloquente.
J'irai tomber aux pieds de mon libérateur,
Conduis mes pas vers lui, sois mon guide, ma sœur !
Il recevra mes vœux, pourrait-il s'en défendre ?
C'est là tout ce qu'au riche un malheureux peut rendre. »

La vierge, hélas ! se tait ; mais ses yeux attendris
Lui montrent tristement les célestes parvis.
C'en est fait ! aux transports succède un long silence
Immobile, interdit, l'enfant de la Provence
Attache sur la terre un œil morne et rêveur
Et demeure long-temps perdu dans sa douleur.

Le soldat, affranchi des périls de la guerre,
Qui retourne joyeux vers son humble chaumière,
N'est pas plus accablé lorsqu'au sein du hameau
Il cherche son vieux père et ne voit qu'un tombeau.

A. de Puibusque.

TORQUATO TASSO.

(*SUITE ET FIN*[1].)

II.

L'ITALIE.

1577.

De l'an 1571, époque des événements décrits, au mois de juillet 1577, époque où nous nous trouvons, il s'est écoulé six ans et demi.

Un ciel triste et lourd pesait sur Ferrare. La lune ne devait pas se montrer cette nuit; à peine si quelques étoiles jetaient sur le pavé de blanches et mystérieuses lueurs. Tout dormait, et long-temps le silence resta profond; puis ce fut la plainte hurlée de quelques chiens sans maîtres, puis les pas d'un homme. Ces pas étaient précipités. L'homme à demi vêtu, sans dague, les jambes nues, la respiration haute, passa raide et toujours courant dans les rues désertes de la ville; on eût dit qu'un orage l'emportait. Son action fut interrompue par l'aspect du cimetière; il devint immobile et laissa errer son regard sur le champ de la mort. Quelques paroles tombèrent lentes et tristes de ses lèvres comme les froides gelées du printemps tombent sur la vigne en fleurs : « Heureuse la créature que la voix des hommes ne peut plus éveiller! » Cela dit, il fit le signe de la croix et reprit sa course. De temps en temps il tournait la tête avec l'expression de la colère ou de l'effroi. Il ne s'arrêta que lorsqu'il fut en pleine campagne. Alors son front s'agita sous le vent de la nuit; sa poitrine respira à pleine haleine. Ce soulagement obtenu, il plongea ses yeux inquiets dans l'espace qui s'étendait autour de lui. D'un geste il sembla éloigner de lui la route fréquentée, et ce fut vraiment par suite de la réflexion qu'il s'engagea dans un chemin solitaire. Il l'abandonna dès qu'il s'en offrit un plus négligé encore. Le soleil, se dégageant des vapeurs humides du matin, se montra jeune et brillant. Il le salua d'un sourire terrible et poursuivit sa marche. C'étaient les ombres qu'il lui fallait. Un bois s'offrit de loin à sa mystérieuse avidité, il y marcha. Ce bois fut son asile de tout le jour; quelques fruits sauvages apaisèrent sa faim, et le feuillage d'un arbre où de petits oiseaux chantaient leurs douces joies l'abrita contre les ardeurs du ciel. La nuit venue, il se remit à errer. Au jour il sentit la fatigue. Point de bois, mais un joli chemin couvert, que bordait une marge fleurie de violettes et de petites marguerites; un ruisseau d'eau claire courait à travers l'herbe fine. Il ôta ses souliers, mit ses pieds dans l'eau et s'endormit au murmure somnolent de cette eau et au

(1) Voyez page 290.

chant gracieux du bouvreuil. Quand il s'éveilla, le soleil commençait à s'éteindre; ses pieds enflés ne pouvaient le traîner loin; il hésita s'il passerait encore la nuit en plein air ou s'il demanderait l'hospitalité aux hommes. Le premier parti flattait sa méfiance; mais le second lui assurait des douceurs bien enviables : un bouillon chaud peut-être ou des œufs frais, du pain, du pain surtout. Quelle volupté s'attachait à ce mot! Et un lit! Ces biens, il espéra les trouver dans une petite et fraîche habitation; il y entra. Une femme l'y reçut; c'était de bon augure. Elle n'avait pas de bouillon, mais elle avait deux œufs pondus de la journée et du lait, épais comme de la crème, qui venait d'être trait. Le voyageur, assis devant le feu, prit plaisir à voir cuire les œufs, à les voir servir sur une assiette de bois bien propre d'ailleurs. Il les dévora avec un énorme morceau de pain noir; un vase de lait compléta son repas.

« J'ai mangé dans des assiettes d'or les viandes les plus délicates, dit-il à la simple créature qui le regardait; j'ai bu des vins parfaits dans des coupes étincelantes de pierreries; et jamais je n'ai rien trouvé de savoureux comme ces œufs, ce pain et ce lait.

— Que venez-vous donc chercher dans nos pauvres campagnes! s'écria l'humble hôtesse de l'étranger. En effet, vous êtes un seigneur; vos habits sont de soie. »

Il tressaillit et prit la fuite. Ce paria de la civilisation était Torquato Tasso. L'*Aminta*, pastorale charmante, jouée sur le théâtre de la cour, avait marqué son retour de France à Ferrare. Donnant toujours à son pélerinage une direction plus incertaine, il finit par s'égarer dans les montagnes. Convaincu de ce fait, sa joie fut une douce folie; il se prit à regarder le ciel, les eaux, l'herbe où il posait ses pas, celle qui ondulait au loin, avec une tendresse naïve et passionnée. Il parlait aux fleurs, aux oiseaux, aux nuages; il écoutait, dans une muette et sympathique émotion, le frissonnement de la feuille vagabonde, les mélodies de l'air et la voix qui pleure dans le torrent ou qui s'égare sur la roche solitaire; le gémissement du ramier le faisait triste à mourir; c'était un ami qui disait sa plainte à un ami. S'il était possible de le consoler!... L'apparition d'un être humain dissipa d'indicibles bonheurs; il s'entoura de nouveau de précautions inquiètes. Ce soleil n'était plus le sien, cette terre ne fleurissait plus pour lui, il n'y avait plus de sons aimés; un homme l'avait vu, et cet homme lui voilait tout...

Las, percé jusqu'aux os par une pluie d'orage, le fugitif se traîna, à la chute du jour, vers des pâtres qui venaient d'allumer un feu de bois mort; il prit place au milieu d'eux et partagea leur rustique souper. Un d'eux lui servit de guide. Ils étaient dans une vallée ombreuse quand l'étranger proposa au pâtre l'échange de ses vêtements de soie contre l'étoffe grossière qui couvrait les membres robustes du fils de la forêt.

« Que ferais-je de vos habits? demanda le pâtre avec un rire sauvage; ils ne seraient bons qu'à me faire montrer au doigt.

—Vous les vendriez, lui dit le déserteur de la cour de Ferrare.

— Ces clinquants sont en cuivre. » Et le doigt du montagnard montrait les broderies.

« Tout cela est en or fin, répondit le poète.

— Alors vos habits valent peut-être les miens, mais si je les offrais à un marchand il me traiterait comme un voleur, et j'aime l'air libre des montagnes, moi.

— Vous prendriez des précautions.

— Donnez-moi plutôt la bague qui est à votre doigt.

— Elle ne me quittera pas, s'écria Torquato en la serrant sur son cœur. » C'était un rubis que lui avait donné la duchesse d'Urbin, Lucrezia d'Este.

« A la bonne heure; mais je ne veux pas me dépouiller tout entier.

— Soit, dit Torquato qui ne respirait pas; donnez-moi seulement votre manteau. »

L'échange eut lieu. Le pâtre, fier et souriant, mit l'habit du seigneur inconnu, et le poète s'enveloppa avec bonheur de ce manteau qu'il avait frémi de ne pas obtenir. Ils se séparèrent là, non sans que le pâtre eût bien indiqué le chemin à son singulier hôte. A peine Torquato l'eut-il perdu de vue qu'il s'enfonça dans une autre route. Où allait-il? A Sorrento, éprouver Cornélia, voir si cette première amie lui serait encore fidèle. Dans son amertume contre ses semblables il doutait de sa sœur. Douter de toi, Cornélia! l'injure ne pouvait te salir; et puis ta miséricorde était grande. Ce fut par les Abruzzes et sous son misérable déguisement qu'il entra à Sorrento, ville charmante, tout près de Naples.

Le voyageur se fit annoncer à la noble fille de Porzia Rozzi, comme venant de Ferrare et apportant des nouvelles de Torquato Tasso.

« Il a vu mon frère! il vient de la part de mon frère! qu'il soit mille fois le bienvenu! »

L'étranger fut introduit auprès de Cornélia. Une lettre qu'il lui remit, écrite de la main de Torquato Tasso, fit foi de sa mission. Cornélia lui fit servir des rafraîchissements; et, tremblante, agitée, elle lui demanda quel jour il avait vu son frère pour la dernière fois. Il le dit.

« Vous êtes heureux; vous venez de le voir, de l'entendre parler! Qu'il y a longtemps que je ne l'ai pas vu, moi! N'est-ce pas que ses traits disent bien ce qu'il y a dans son ame de génie et de bonté?

— Il a changé, madame, changé à un tel point que vous, sa sœur, vous ne le reconnaîtriez pas.

— Etranger, quand mes yeux ne verraient pas Torquato, mon amour suffirait de reste pour le nommer à tous. Ce n'est pas mon frère que vous avez vu à Ferrare, un autre a pris son nom.

— Et cette lettre, il l'a écrite devant moi. Est-elle vraiment de lui?

— De lui, oui, je la reconnais bien. Vous dites qu'il est changé... Qui l'a changé, mon Dieu! Mais il n'a pu perdre son air de fière inspiration; mais en le voyant on doit toujours dire : Celui-là est un poète.

— Quand on ne le regarde pas avec une curiosité offensante, on dit : C'est un malheureux.

— Mais que s'est-il donc passé dans sa vie? N'est-il plus à la cour de Ferrare aimé, protégé par le duc Alfonso d'Este? Il y était il y a douze jours, vous me l'avez dit.

— Il était à Ferrare il y a douze jours, c'est vrai; mais la disgrace d'Alfonso d'Este pesait sur lui et il devait quitter Ferrare dans la nuit. Que voulez-vous qu'il y fît? Le duc lui avait enjoint de voir ses médecins, il refusait ses lettres; c'était bien assez de douleurs. »

Cornélia se croisa les bras en signe de détresse; ce fut à peine si elle put demander d'une voix inintelligible où Torquato avait cherché un refuge.

« Quand je pensai à visiter Sorrento, madame, il était dans un couvent de l'ordre de San-Francesco.

— Et vous avez pu le laisser seul!... Torquato, j'aurais su mieux t'aimer.

— Vous êtes sa sœur, madame.

— Mais vous êtes homme... Dieu a dit que les malheureux sont les frères de tous; il fallait l'attendre et le suivre malgré lui. Où est-il maintenant? » Le voyageur garda le silence. « Hélas! j'oublie que vous aussi vous l'ignorez. Dites-moi ce qui a fait éclater l'inimitié du duc; je veux tout savoir.

— C'est une triste histoire.

— Dites-la.

— Torquato pensait que le métier de courtisan est infâme; il le disait tout haut, il le disait souvent. Quand il louait Alfonso d'Este, c'est qu'il y avait dans son ame des sentiments trop exaltés pour qu'il pût les contenir. Alors ils débordaient en pures mélo-

dies ; mais qu'un des flatteurs du prince flétrît de ses éloges le noble élan de Torquato, le poète devenait sec ou bien il gardait un méprisant silence. De là des ennemis qui chaque jour augmentaient et leur nombre et leurs moyens de nuire. Ce n'était pas assez des haines ; ce poème de *la Gerusalemme liberata* qui avait usé sa jeunesse, ce labeur des jours, des nuits, qui devait lui donner l'indépendance, besoin sacré du génie, il apprend qu'on l'imprime dans une cour d'Italie ! Des amis se sont montrés infidèles !... Plus de liberté possible ; il faudra mourir ou s'avilir aux pieds des grands. Un homme qui se respecte ne tarde guère à leur devenir importun. La trahison des amis était constatée. Restait une découverte à faire, le malheureux la fit. Des espions l'entouraient ; on avait des clefs pour un usage coupable ; on lui volait ses papiers ; on tenait l'oreille ouverte à ses gémissements. C'était peu d'épier au passage une plainte indiscrète, on la poursuivait dans la conscience, cet asile où devrait ne pénétrer que le regard de Dieu... Avez-vous idée de cette vie ?... La main qu'il venait de serrer écrivait une délation, la bouche qui lui avait fait entendre des paroles bénies jetait dans l'oreille du prince une accusation maudite ! Son triste regard cherchait en vain une sympathie de cœur. Il avait peur de l'être qui l'abordait, il avait peur de celui qui le quittait ; tout lui était nuisible. Comment put-on savoir certains secrets ? le désert a-t-il cessé d'être muet ? son ombre à lui se faisait-elle complice de ses ennemis, avait-elle l'intelligence des choses de la vie ? Je m'y perds... Mais une ombre ce n'est rien. Peut-être !.. Tant de choses nous échappent ! toi seul sais tout, mon Dieu ! »

Cornélia pleurait.

« Dût mon cœur se briser, continuez, dit-elle.

— Un jour Torquato s'emporta en reproches contre un misérable qui l'avait honni auprès du prince. Vous ne savez pas, vous ne saurez jamais ce que la réponse de cet homme eut d'insolent... Torquato lui paya l'injure d'un soufflet. Le lendemain, dans la solitude des champs, le lâche l'assaillit avec deux assassins ; votre frère en blessa deux ; le troisième, qui n'était pas le moins coupable, prit la fuite. Cet acte de défense naturelle trouva des prôneurs. La cour s'étonna qu'un poète sût faire plus que des vers, qu'il reçût les affronts autrement qu'à genoux. Qu'est-ce donc qu'un poète ? Une créature sans cœur, faite de boue, un histrion, un bouffon qu'on paie... « Poète, retourne au ciel ; ta voix n'a pas d'écho sur la terre. » Madame, cette admiration était une nouvelle insulte atroce dans son sens et dans ses effets. Une autre fois, ah ! ce fut horrible, Torquato voulut tuer un homme, un valet du duc de Ferrare, un espion, à la table du prince même..... Succombant à l'effroi de ces viles menées, sentant le besoin de soulager son cœur dans un attachement sincère, il écrivit à ses amis, il sollicita de leur compassion un serviteur qui l'aimât...

— Eh bien ? demanda Cornélia. »

La douleur vivante du poète lui fit oublier son personnage.

— Je le leur demandai, ce serviteur, au nom de mon repos, de ma vie, de l'honneur, de la religion ; je le leur demandai comme gentilhomme, comme chrétien, avec des instances désolées !... ils ne surent que rire. »

Cornélia jeta un grand cri.

« Torquato ! » Elle le reconnaissait.

« Oh ! viens, tu sais aimer toi ! » Il la reçut dans ses bras pâle, sans mouvement. « Vas-tu mourir, criait-il au désespoir. Mon Dieu ! pas cette épreuve ! Cornélia, parle-moi ! j'ai besoin de t'entendre !... railleries, malédictions, tout pour sa vie, ô mon juge ! »

L'ardeur de ses accents ranima Cornélia.

« C'est donc toi, disait-elle, tu es là en sûreté. Oh ! mes larmes sont heureuses ! »

Il pleurait avec elle, il l'appelait son amie, la seule créature qui l'aimât au

monde ; il lui disait tout ce que le cœur a de douces paroles ; confiant en son affection, il ne la quitterait jamais.

« Où trouverais-tu une sympathie plus vraie? demandait Cornélia ; qui saurait t'aimer comme moi? La voix de mon premier ne serait moins délicieuse à mon ame que la tienne. Nous avons eu la même mère, Torquato. » Et son regard sublime de tendresse s'attachait au visage du poète. « Que tu as souffert, mon Dieu ! qu'il y a de malheur sur tes traits ! »

Et de mélancoliques questions amenaient de tristes et amers souvenirs.

« J'errais la nuit, je me cachais le jour comme un malfaiteur ; mais tout est fini, tu me donnes ton angélique compassion. »

Cette journée marqua dans la vie du frère et de la sœur comme une de ces félicités que l'on rêve ailleurs que sur la terre, tant la sensation en est bonne et profonde. La nuit de Torquato fut paisible. Des soins embellis d'une pure tendresse lui ménagèrent un réveil de bonheur. Il revit les campagnes chères à ses jeunes années. Sous le ciel de cette région tout est grace et poésie ; le cactus-nopal, le myrte suave ; l'asphodèle blanc, l'asphodèle jaune avec leurs épis de fleurs brillantes décorent le buisson. Des forêts de citronniers et d'orangers embaument les collines et le rivage enchanté de la mer. De loin en loin apparaissent à travers les palmiers, colonnes du désert, les ruines des villas abandonnées. Elles empruntent de cet horizon féerique un aspect d'ineffable mélancolie ; l'ame se fait rêveuse et se sépare des bruits du monde.

« N'est-ce pas que notre patrie est belle? demandait Cornélia avec un tendre orgueil? tu ne la quitteras jamais?

— Je ne trouverais plus la force d'aller vivre loin de toi. »

Une jeune fille revenait de la fontaine ; ses bras, légèrement arrondis, soutenaient sur sa tête un vase de forme antique. A voir la pureté de son profil, la grace de sa démarche, on eût dit une de ces vierges qui foulaient, dans les soirées heureuses, les campagnes de la molle Ionie.

« C'est Eléna, proféra la sœur de Torquato ; elle sait des stances de *Rinaldo ;* souffre que je l'appelle. » Eléna s'approcha, souriante et fraîche comme la rose. A la prière de Cornélia, elle posa son vase sur l'herbe et chanta les vers du poète. Séduit par la sonore harmonie de cette voix, entraîné par son émotion intime, il oublia que cette poésie était la sienne et s'écria : « C'est beau ! »

L'inconstance naturelle à la créature, ou peut-être le sentiment vague de l'infini caché dans l'abîme de son cœur, lui donne l'immense ennui de tout ce qui se prolonge. Torquato subit cette loi, funeste surtout aux intelligences richement dotées. Le calme de Sorrento perdit peu à peu de sa fraîcheur. Chaque jour son morne silence redemandait à la vie de fiers et poétiques désespoirs. La satiété pesait sur ses facultés les plus énergiques ; elle ôtait à son génie la puissance des sublimes ardeurs. Soleil des jours, magie des nuits, fraîches et douces merveilles de ce bel univers, vous ne lui étiez plus rien, il avait cessé de vous comprendre ! L'orage seul pouvait l'emporter au ciel. Où étaient ses ennemis ! Qu'il les comptât, qu'il dît leur nom, qu'il se fît grand de leurs insultes ! Plus de luttes pour entretenir ses forces ; le bruit, le bruit des passions humaines, il le fallait à son oreille, c'était sa mélodie. Cornélia l'observait dans une muette angoisse. Souvent elle se sentait prête à lui demander la cause, trop bien connue, de sa peine ; mais elle redoutait pour lui un autre séjour à Ferrare ; ce cœur, si cruellement éprouvé, résisterait-il à de nouveaux déchirements? Ne se trouverait-elle pas elle-même impuissante à le guérir? Torquato essayait de travailler, mais dès qu'il l'essayait l'inspira-

tion défaillait aussitôt. Il disait en soupirant : « Demain, peut-être ; » et le lendemain était comme la veille, tristement infécond. Sa figure, qui pâlissait tous les jours, gardait mal le secret de sa souffrance ; le son de sa voix devenait creux et lent ; il y avait dans sa rêverie quelque chose de funeste, et sa démarche faisait mal à voir. Un soir pourtant, la main de Torquato dans la sienne, Cornélia parla.

« Tu souffres...

—Cela passera, répondit-il avec une douceur navrante.

— Ma prière serait-elle entendue! s'écria la noble créature.

— Cornélia, oublies-tu le long repos promis à la faiblesse de l'homme? Lui a-t-il jamais manqué? Il est doux de savoir qu'au-delà de la terre vous attendent les miséricordes infinies. Cette conviction est bien faite pour apaiser d'orgueilleuses révoltes.

— Tu sais bien que tu m'affliges, Torquato. Frappée dans ma mère, dans mon père, le serai-je encore dans toi?

— Pauvre sœur! que puis-je mettre dans ta vie, si ce n'est l'amertume?

— Sois heureux comme aux premiers jours de notre réunion ; je ne veux rien de plus.

— Heureux à Sorrento, mon Dieu!

— C'est donc impossible? demanda-t-elle avec une anxiété profonde. Sorrento est pourtant beau ; tu ne l'as pas bien vu, tu ne le connais pas comme moi.

— J'y resterai, ma sœur.

—Pour y mourir, proféra-t-elle avec l'accent du reproche. Je ne veux pas de ta vie! Va, retourne à Ferrare ; que Dieu te fasse trouver, dans le séjour des rois, le bonheur que je n'ai pas su te donner, moi!

— Ame sainte, lui dit Torquato, tu ne connais de la terre que les sentiments élevés, tu ne lui appartiens que par le sacrifice!... N'accuse pas mon cœur, il t'aime bien, Cornélia, mais ma nature n'est pas céleste comme la tienne ; j'ai plus retenu de la fange que du souffle divin. Tu connais les noirs oiseaux du rivage ; ils mêlent leur sinistre cri de triomphe à la voix des grandes eaux en colère ; le soulèvement des flots, l'ardente agitation des airs leur font un beau spectacle ; ils mourraient sous l'influence d'une nature paisible. Hélas! je suis comme eux, la tempête va seule aux besoins de mon ame.

— Qu'elle te laisse debout! murmura Cornélia.

— Le jour où Guarini, naguère mon ami, depuis mon détracteur, publia ses vers satiriques, je fis le plus beau chant de mon nouveau poème, comme pour donner à sa haine un glorieux démenti. »

La parole de Torquato devint puissante.

« Cornélia, tu es pauvre, tes fils seront pauvres aussi. Où sont les vassaux des Tassi, des Rossi? ils obéissent à l'étranger ; et la maison de nos pères? c'est encore l'étranger qui y commande. Serait-il possible de reconnaître notre sang dans les impies qui ont ravi aux enfants l'héritage de la mère? Eh bien! moi, Cornélia, je te relèverai de ton indigence dans la splendeur de notre maison ; j'attacherai l'éternité au nom que nous portons tous deux. Ne le veux-tu pas, chère sœur?

— Je veux tout ce qui flattera ton cœur, répondit Cornélia ; mais cette race des princes d'Este, sa protection est fatale. On dit que si les morts pouvaient parler, Ludovico Ariosto aurait le droit de faire entendre une plainte lamentable. A-t-on calomnié le duc Alfonso, et madame Lucrezia, et madame Leonora?

— Oui, répondit Torquato ; si tu les connaissais comme moi, tu les adorerais. Le duc est si enthousiaste de la poésie! ses sœurs ont une bienveillance si noble! On sent de l'orgueil à leur plaire. J'ai chanté Alfonso d'Este, et puissé-je lui consacrer des chants plus beaux encore!

— Tu l'aimes bien?

— Moins que toi, Cornélia.

— Et pourtant, c'est moi que tu quittes pour aller le trouver. Il sera ingrat, Torquato. N'est-ce pas ce même prince qui payait le génie de l'Ariosto vingt-et-une livres par mois? qui, lorsque la vieillesse eut brisé la lyre de cet Homère de Ferrare, lui fit le sort d'un valet, une pension de trois cents livres?

— La douleur égare ton équité, ma Cornélia; je ne te reconnais pas à ce langage amer.

— Sois heureux, Torquato, et ma bouche ne saura plus que bénir Alfonso d'Este.

— Puisque tu y consens, chère ame, j'écrirai au duc pour lui faire agréer mon retour. »

Il écrivit en effet; mais à peine ses lettres furent-elles parties qu'il se sentit dévoré du besoin de les suivre. Le duc serait flatté de cette impatience.

« Attends une réponse, lui disait Cornélia.

— Cet air est étouffant. »

Il partit. Les vœux de l'amie l'accompagnèrent.

Combien fut grand le ravissement de Torquato! Le duc le combla de marques d'estime; la princesse Lucrezia et la princesse Leonora le reçurent comme un ami dont l'absence avait été pénible; les courtisans s'inclinèrent devant le héros de la faveur. Aucune déception ne devait pourtant manquer à sa vie; il reconnut que tous ces honneurs étaient donnés à ce qu'il avait déjà fait et non à ce qu'il pourrait faire encore. Quand il parlait de ses nouvelles inspirations, on l'isolait dans sa gloire passée, on lui répondait qu'il ne ferait jamais rien d'aussi beau que *la Gerusalemme liberata;* qu'il ne pouvait que compromettre sa renommée en cédant au désir de produire d'autres œuvres. Mais il était jeune; pouvait-il vouloir de l'inertie, ce froid linceul où s'éteint la vie? On répondait avec un calme féroce que le génie a des limites voulues. Quelques-uns y arrivent lentement, d'autres tout à coup; ces limites, il les avait atteintes. La vieillesse de l'intelligence est d'ailleurs trop souvent la devancière des années. Dans une de ces aberrations qui entachent les vies les plus belles, Torquato essaya du métier de courtisan; il y fut honorablement gauche; le dégoût l'en releva.....

Que faire? Il s'enfuit encore de Ferrare, emportant pour cette fois une conviction accablante; c'est qu'il fallait à son avenir la protection d'un prince. Il alla recueillir des dédains à la cour de Mantoue, des espérances excessives à la cour de l'époux de Lucrezia d'Este, le duc d'Urbin, puis d'intolérables défiances. En proie aux fantômes de son imagination, il disparut une nuit, et de nouveau il erra, à pied, sans argent, ses vêtements en désordre. Aux portes de Turin on le prit pour un vagabond, on lui refusa l'entrée de la ville. Cornélia, quels rêves de bonheur faisiez-vous alors pour lui? Oh! que vos larmes auraient été amères si vous l'aviez vu maigre, triste, honteux, assis comme un mendiant sur la poussière de la route, les entrailles dévorées par la faim et le cœur plein de désespoirs arides!.... Il regardait une de ses mains... le rubis de Lucrezia n'y était plus; ce gage d'une chère amitié avait été vendu pour satisfaire de vulgaires nécessités.

On le nomme. C'est la voix d'un ami! quel autre qu'un ami pourrait reconnaître sa misère? Un poète, qu'il avait rencontré à Venise, l'aborde. Bientôt des aliments savoureux rendent la force à son corps; de frais et beaux vêtements remplacent ses vêtements déchirés. Il est présenté au marquis d'Este, au duc de Savoie, Charles-Emmanuel. Le pauvre grand homme reprend foi en lui; des désirs immodérés grandissent dans son cœur et lui font une destinée de magnifiques illusions; les souffrances de ce passé à peine évanoui ne lui semblent plus qu'un rêve. Mais que sont des bonheurs dont le sentiment n'est pas en soi? Les inquiétudes solitaires l'étreignent de

nouveau ; il retombe dans cet état mystérieux, bizarre, incompris de tous, pour lequel il n'y a pas de langage possible. Comme aux jours d'effrayante mémoire, son cerveau redevint un abîme où passaient et repassaient de terribles visions. Surgit une chimère adorée, Ferrare ! Tous les autres lieux ont été pour lui le mirage insultant du désert ; Ferrare en est l'oasis ; là fleurira sa vie.

Au mois de février 1579, le duc Alfonso d'Este donnait des fêtes brillantes à Ferrare pour illustrer un second mariage avec la princesse Margarita Gonzaga. Il apprend que Torquato est de retour, qu'il se présente en suppliant. Le duc fronce le sourcil. Ce signe inquiétant est suivi d'un refus sec et hautain : « Toujours cette figure attristante ! » Les princesses ne se montrent pas moins défavorables au poète ; puis ce sont les courtisans qui se détournent à son aspect ; les valets, copies serviles de leurs maîtres, se font insolents aussi.

Alors débordent de son cœur les longs ressentiments ; son injure se fait criante. « Je les défie tous ! ils sont tous des lâches ! Qu'ils viennent donc m'insulter en face ! ils ne l'osent pas. Duc, tes bienfaits avilissent, c'est de la boue que tu jettes au visage. Honte sur tous ceux qu'ils ont salis, s'en croyant honorés ! Ariosto, sors de ton impénétrable demeure ; viens nous dire comment ces rois de théâtre en usent avec le génie ! Je t'ai exalté, prince de Ferrare, mes vers t'ont sauvé à jamais de l'oubli que demandait ta nullité ; mais je puis, au gré de ma juste colère, faire de ton nom, ô magnanime Alfonso, la risée de tous les siècles. Je puis te rendre exécrable à tous. Encore une douleur qui me vienne de toi, et je te brise sous le piédestal que t'avait dressé ma folle admiration. »

— Sa raison est perdue, dit le duc, il ferait quelque malheur ; qu'on l'enferme à l'hôpital Sainte-Anne. Quand il sera en état de reparaître à notre cour, il nous trouvera miséricordieux. »

A l'hôpital Sainte-Anne, un hôpital de fous !... O gloire ! que tu vends cher tes mensongères ivresses !

Par une claire journée d'hiver il prit fantaisie à Michel de Montaigne, gentilhomme français, de faire une visite au prisonnier Torquato Tasso. Le seigneur de Montaigne écrivait alors ses *Essais*, livre de curieuse science où étaient mises à nu toutes les misères de l'homme, et il ne négligeait, de ce qui pouvait rendre ses études plus vraies, que les choses d'un abord difficile. On lui avait dit que le poète dont l'Italie, la France et l'Allemagne exaltaient les divines poésies, gissait dans un hôpital de fous, à Ferrare. Lui, sage des temps modernes, se trouvait à Ferrare en ce moment ; c'était un spectacle à ne pas manquer, d'autant qu'il ne contrariait en rien sa nonchalance naturelle.

Le seigneur de Montaigne se présenta donc, avec sa taille courte et ramassée, son visage plein, ses yeux naïvement disposés à bien voir et tout son être en merveilleux repos. Des bas de soie lui faisaient la jambe leste ; son corps était moelleusement et chaudement couvert ; une peau de vautour doublait son chapeau de feutre tout paré de velours. L'auteur de *la Gerusalemme liberata* était accroupi sur le plancher. Le cœur se serrait à le voir. Il n'avait pas de bas, ses vêtements tombaient en lambeaux ; une longue barbe noire se hérissait sur sa poitrine nue ; ses cheveux en désordre couvraient son cou, son front, et rendaient plus saisissante l'affreuse maigreur de son pâle visage. Au bruit qu'il entendit, sa tête se souleva rapide, une étincelle anima son terne et maladif regard. Qui donc venait ? Ne trouvant sur les traits de l'étranger qu'une surprise mortifiante et curieuse, il en détourna sa pensée et s'établit dans une sorte d'incurie stupide. Pas un mot ne fut

échangé entre eux. Le visité ne remuait pas, n'était sensible à rien; le visiteur sentait du dépit. « De vrai, dit Montaigne en s'éloignant, il n'y a qu'un demi-tour de cheville à faire pour passer des plus excellentes manies aux plus détraquées. Voilà un des poètes italiens les mieux formés à l'air de l'antique et pure poésie, que la laborieuse quête des sciences a conduit à la bêtise; la rare aptitude aux exercices de l'ame l'a rendu sans exercice et sans ame. » Et le seigneur de Montaigne, très charmé pourtant de la pénétration peu commune de son esprit, concluait de ce qu'il avait cru voir « qu'il nous faut abétir pour nous assagir. » Et plus tard il écrivit tout cela, à peu près dans les mêmes termes, au livre II du chapitre XII de ses *Essais*.

L'insensibilité apparente ou réelle de Torquato se soutint après le départ du seigneur de Montaigne. Ce fut par un instinct machinal de froid qu'il mit son chat sur ses pauvres membres grêles. La porte du cachot livra passage encore à une autre figure. Pour cette fois, le prisonnier ne changea pas d'attitude.

« Torquato! appela doucement une voix affectueuse. »

Un cri de joie profonde répondit à cet appel.

« Scipione Gonzaga! » Et le poète avait bondi debout. « Scipione, » répéta-t-il hors de lui. Etreignant le cardinal sur sa poitrine, il sanglotait à se briser le cœur. « Je voudrais mourir là, dans vos bras... Mon sublime! vous avez pensé que votre vue me ferait un bien immense, et vous êtes venu! C'est bien vous, toujours bon pour votre pauvre Torquato. » Un peu calmé, sa figure s'illumina d'une indicible expression de confiance heureuse; il regardait le cardinal, il lui adressait des sourires caressants. Scipione, à son tour, lui prenait doucement les mains, invitait aux épanchements cette ame si long-temps comprimée.

« Vous ne venez pas, vous, compter sèchement mes angoisses une à une; le dédain n'est pas dans vos yeux; j'y lis une grande tristesse de cœur. Depuis qu'ils m'ont mis ici, monseigneur, ils ont pris à tâche de m'accabler d'insultes inouïes. Je ne suis plus un homme; je suis une bête qu'on vient voir, qu'on examine en tout sens, à laquelle on dira bientôt sans doute, selon le bon plaisir qu'on en éprouvera, de se lever, de marcher, de hurler, peut-être... Il n'y a qu'un instant encore qu'un Français me faisait subir cette dégradation !... Infamie!... Alfonso! Leonora! je vous ai pourtant bien aimés !... Mais le duc ne sait pas tout, on le trompe sûrement. Voyez-le, monseigneur; dites-lui que je ne suis pas fou, demandez-lui qu'il me pardonne une faute que mes douleurs ont depuis bien long-temps expiée! Que j'ai souffert, mon Dieu!... Je n'étais pas dans cet horrible état la première fois que vous êtes venu; mes habits me couvraient encore, il y avait un peu moins de ténèbres dans mon cachot; c'était aux jours brillants. On me changeait plus souvent de paille; celle que j'ai est bien humide, bien infecte! Il faut une ame comme la vôtre pour venir deux fois ici. Cher sublime, vous me recevez sur votre sein, tout dégoûtant, tout hideux que me fait la misère... Les autres me regardent de loin avec horreur... Scipione, je dois avoir dans l'air quelque chose d'atroce. Voyez-vous ces barreaux? ils me livrent à d'horribles frénésies. J'ai voulu les arracher; mon sang les a rougis; j'ai usé mes forces à ce travail de fou. Il y a huit jours que je me croyais une de ces énergies brutales qui sembleraient devoir ébranler un monde; j'ai essayé... Hélas! ce n'a été que pour entrer plus avant dans le désespoir. Ma volonté était puissante; mais elle était seule, rien ne la secondait. Avez-vous bien mesuré cet espace? Mon cadavre en aura presque autant. Et je suis vivant!... J'y marche peu, je m'y traîne, je m'y couche comme une brute; j'ai des cris, des angoisses muettes,

féroces, de l'égarement même; je n'avais plus de larmes, vous me les avez rendues.

— Pleure, pleure, mon Torquato! lui disait le cardinal; c'est un ami qui te voit; soulage ta pauvre ame, ne cache aucune des blessures que t'a faites la haine; dis-moi ta douleur tout entière.

— J'ose à peine me la dire à moi-même. Elle m'apparaît le plus souvent comme ces feux sinistres qui courent dans la nue orageuse en dévorant l'espace, et ne laissent après eux qu'une profonde nuit... Monseigneur, le poète que votre bienveillante prévention met au-dessus de l'Ariosto n'exciterait dans le monde qu'une insultante pitié; on lui ferait l'aumône comme à un mendiant. L'aumône! ne l'ai-je pas reçue du duc? Et si je sors d'ici? ne faudra-t-il pas que je la reçoive encore? De qui? n'importe. On a publié mon poème; on l'a publié sous mes yeux, sans ma participation! Ne suis-je pas le fou malheureux du duc de Ferrare? Que doit-on à un fou qui ne sait que gémir? un cachot; c'est clémence si on lui épargne les fers... Ma santé est perdue sans retour; à peine si je m'en plains. Mais je voudrais finir les jours que Dieu m'imposera encore, loin du bruit, dans la paix d'une obscure retraite, aux lieux que le soleil fleurit, qu'il éclaire le mieux... Scipione, vous ne pouvez pas savoir tout ce qu'aurait d'enivrant pour moi le plus simple des actes de la vie; arracher un brin d'herbe, voir un oiseau voler, écouter dans le silence du soir le soupir d'une créature heureuse; recevoir sur mon front la rosée de la nuit ou la pluie du jour, aspirer la brise, dormir à la lueur d'une étoile, étendre mes membres sans heurter les murs froids d'une prison; me lasser à errer loin, bien loin; embrasser au-delà de moi l'immensité dont mon cœur est avide; me dire que le lendemain ces biens, à l'usage de tous, seront encore les miens; oh! ce serait un bonheur céleste!... »

Torquato avait dit. Il demeura un moment dans une sorte d'extase. Quand il reprit sa triste confidence, sa voix était sourde et bien haletante.

« Il y a dans ma poitrine un feu qui me dévore. Le jour je me sens défaillant ou féroce; la nuit, quand, épuisé, j'échappe enfin à l'angoisse de la vie, je rêve de vallées ombreuses, de sources tombant des montagnes, de larges et beaux fleuves; je me baigne à loisir dans ces eaux profondes, j'y apaise ma soif, la brise m'apporte de fraîches senteurs, les oiseaux sèment l'air de gracieuses mélodies, des voix aimées caressent mon oreille... Mais que cela dure peu! J'entends des cris de détresse comme d'êtres qui se noient, un pouvoir fatal me tient immobile; puis les fleuves tarissent, le gouffre béant me vomit sur la grève solitaire et nue; des bruits étranges tonnent dans mon cerveau; des figures horriblement bizarres sortent des abîmes de l'inconnu; elles passent et repassent éternellement devant moi, me jetant des mots que nulle mémoire ne saurait retenir, qui n'ont de sens dans aucune langue humaine. Puis ce sont des rires immodérés de démons, mêlés au sifflement de l'orage, au tintement sans fin des cloches et des heures. Souvent encore j'y distingue des frémissements semblables à ceux d'horloges qui se détraquent. Si j'essaie du repos, un être sans os et sans chair, de forme inexplicable, me force au mouvement et toujours échappe à ma poursuite. Une de mes souffrances encore, c'est de voir, c'est de sentir une foule innombrable d'animaux immondes et de couleur livide qui se traînent sur mon corps, et s'y multiplient et grossissent sous mon regard. Je m'éveille ruisselant de sueur, tous les membres me font mal; je repousse mon rêve et je trouve en échange une réalité maudite. Ce n'est plus le rêve et ses apparitions, c'est un cachot..... » En ce moment le poète avait jeté les yeux au-delà de sa sombre fenêtre. « Approchez-vous, monseigneur. » Le cardinal s'approcha et vit une figure de fou qui

grimaçait et se tordait à travers les barreaux d'une prison voisine. « N'est-ce pas fait pour me rendre joyeux? Ecoutez la misérable créature et dites si ces accents ne sont pas dignes de l'enfer? » Le fou s'était pris à hurler. « Que souvent j'aurais voulu jeter ma tête loin de moi! Le géant de l'Ariosto courait après la sienne. Oh! que je laisserais la mienne de bon cœur! Il se passe peu de jours que je n'aie des sifflements dans les oreilles, des étincelles brûlantes qui sortent de mes yeux, et ma langue, desséchée par une flamme intérieure, se refuse à proférer des sons. Tous ces maux s'effacent encore devant le mal que me cause le sentiment de mon éternelle solitude. Aux jours de prospérité je l'avais en horreur, maintenant elle m'accable. Ce n'est pas la voix de l'ame qui me parle quand j'écoute au dedans de moi, c'est un millier de voix funestes. Que la contemplation d'un visage aimé est douce au cœur! qu'il y a de grace dans les accents qui sortent de sa bouche! La voix de l'homme est à elle seule plus belle, plus riche que ne le sont ensemble toutes les voix qui chantent dans l'air, dans les solitudes de la terre et sur les eaux. Il y un bon être qui me visite tous les jours; c'est Mosti, le neveu du prieur de cet hôpital; mais il reste peu, et je suis plus seul après son départ qu'auparavant, car je ne l'attends plus de la journée. Mosti! que son nom vive béni dans la longue suite des ans! J'ai encore un ami, celui-là ne me quitte pas; c'est mon chat. Lui aussi il est triste; sans doute il se rappelle ses jours de liberté. Je lui avais sacrifié le plaisir de le voir, je l'avais rendu à la lumière, il est revenu. Savez-vous que j'ai fait un sonnet pour lui?

— Un sonnet pour un chat! y pensez-vous, mon pauvre ami?

— Souvent, répondit Torquato avec une mélancolie pénétrante, ils me privent de lumière; les heures de ténèbres sont longues aux malheureux, ils n'osent pas se refouler sur eux-mêmes. Moi, quand je ne suis pas trop malade, je me laisse aller à mes inspirations, j'écris. Un jour que j'étais heureux vraiment de ce qui sortait de mon cœur, ils le virent et me privèrent de ma lampe. Singulièrement affecté, je regardai mon chat; ses yeux brillaient, et je fis des vers où je lui demandai de me prêter, pour écrire, le feu de ses yeux. J'ai désiré retremper mon ame dans la confession, ils m'ont refusé un ministre des autels; c'est seulement devant Dieu que je me suis humilié. Monseigneur, leur cruauté est grande... je ne puis tout vous dire..... Un jour, accablé par la fièvre, succombant à mes chagrins, j'allais mourir; la Mère de mon Dieu descendit sur un nuage d'or, dans toute sa grace compatissante, pour me consoler, moi pécheur. Ces noires murailles brillèrent des clartés les plus pures et sa voix me redonna la vie. Les filles des hommes n'eurent jamais l'ineffable beauté de cette reine du ciel. Je l'ai revue depuis, mais sous les traits d'une simple mortelle; tantôt sous ceux de madame Léonora d'Este, tantôt sous ceux de madame Léonora de Sandiano, dont j'avais naguère célébré la grace. Voulait-elle me rattacher au monde? Combien de temps encore doivent durer mes tourments solitaires? Sortirai-je vivant de ce lieu? en sortirai-je sans pensée, sans affection au cœur? cadavre enfin? Combien s'écouleront de mois, d'années avant ma délivrance?... Des années, mon Dieu! ce n'est pas vous qui l'avez dit. Voilà de ces questions qui appellent à mon front les sueurs de la mort; et ces questions fatales, je me les fais à toutes les heures, à tous les instants; elles roulent, elles bondissent dans mon cerveau affaibli comme une tempête ardente. Quelles horreurs m'attendent ici? Je deviendrai fou d'abord, puis animal féroce et d'instinct, puis stupide... Ce temps que les hommes mesurent est si long pour moi... Et dans mon ame, maintenant sombre et dévastée, avait lui un rayon de l'intelligence divine.

Scipione, dites-moi que je ne subirai pas cette effroyable dégradation! dites à votre ami qu'il entrera dans la mort fidèle à ses pieux enthousiasmes! dites-le-moi, si mes tortures vous touchent, si pour vous je suis encore un homme!... Il y aura bientôt deux ans que je suis ici. Que j'ai épuisé de longues existences!... Comme les siècles se sont entassés dans la solitude de mon cœur! Quelle misère a manqué à mes misères?...

— J'en sais une, Torquato, lui dit le cardinal d'une voix solennelle et pénétrée, mais ta noble nature ne devait pas la connaître.

— Je vous comprends, ami, répondit Torquato en faisant un signe de tête mélancolique. Oui, j'ai échappé à l'infamie; mon ame est restée pure; mais c'est à peine si mes douleurs me laissent le loisir d'y penser. Quand donc commencera ma véritable éternité?...

— Le duc ne saurait être inflexible longtemps encore; bientôt, ami, tu seras libre.

— Tu crois, Scipione? Oh! redis ces paroles bénies! redis-les bien haut! qu'elles remplissent mon cachot de leur mélodie sonore!... Je sortirais d'ici! je reverrais Sorrento, ma sœur, mes amis!... N'est-ce pas, tu ne voudrais pas m'abuser?...

— Déjà l'on m'a fait espérer pour vous une chambre aérée où vous pourrez recevoir vos amis.

— Ce sera toujours une prison, répondit le Tasso avec accablement.

— Hélas! ami, les destinées de ce qui est grand s'accomplissent dans une phase solitaire et fatale. Le nom de Luiz Camoëns du Portugal est sans doute venu jusqu'à vous; il a laissé un beau poème.

— L'auteur de la Lusiade ne serait-il plus?

— Oui; on l'a ramassé mourant de faim sur le pavé d'une rue de Lisbonne. Echappé aux fers de l'Asie, il était revenu dans sa patrie; il n'y trouva pas même du pain. Un esclave africain mendiait la nuit pour son maître. Que vous dirai-je? celui dont la gloire ne passera qu'avec le monde est mort dans un hôpital de Lisbonne.

— Triste et singulier rapprochement, prononça le malheureux Torquato; le Camoëns et Torquato dans un hôpital la même année!... Mais, monseigneur, on n'a pas fait au poète portugais l'insulte faite au poète italien, on ne l'a pas précipité de sa dignité d'homme; des bouches railleuses n'ont pas dit: Il est fou! Dante, Ariosto, Camoëns, vous avez été moins malheureux que moi!

— Tu es plus grand que l'Ariosto.

— Non, non, Scipione; comme Thémistocle que les lauriers de Miltiade empêchaient de dormir, j'ai souvent frémi au seul penser de l'Homère de Ferrare; son génie fait mon désespoir. L'Ariosto est semblable à l'aigle qui plane, solitaire et magnifique, dans la vaste étendue des cieux, qui regarde en face le soleil; moi je suis l'oiselet qui s'égare quand à peine il a quitté la terre. Horatio, son neveu, me prise comme vous, mais je repousse des honneurs que je n'ai pas mérités. Je proclame Ludovico Ariosto mon père, mon seigneur et mon maître. Un noble dépit peut bien m'arracher des larmes, mais une haine jalouse ne peut souiller mon cœur. »

Torquato avait dit; la pureté d'un haut enthousiasme éclairait ce front dont le malheur avait sillonné la jeunesse. On entendit un bruit de chaînes, des cris... Torquato pâlit... « L'enfer du Dante est ici, reprit-il; ces cris sont doux, comparés à ceux qui ont rempli ma solitude... La première fois qu'ils épouvantèrent mon ame, c'étaient ceux d'un malheureux qu'on déchirait à coups de fouet. Moi je tournais comme un insense dans mon cachot; puis, m'attachant à mes barreaux, je rugissais en l'entendant rugir, je maudissais en l'entendant maudire; je blasphémai, je crois; on me châtia à mon tour; et, dit le poète en baissant les yeux, on m'a châtié souvent pour le même délit.

— Vous, Torquato!

— Moi, dit-il avec un de ses sourires particuliers; les coups ont répondu à mes sympathies criantes. » Il découvrit ses épaules, ses bras. « Voyez, monseigneur.

— C'est affreux! proféra le cardinal.

— Je l'ai dit à mes bourreaux, ils ont redoublé de rage. Oh! je les hais!

— Torquato, dites avec le divin maître : Mon père, pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font. »

Peu de temps après cette entrevue, le poète quitta son cachot pour une chambre de ce même hôpital.

« Pas de barreaux ici, dit-il à Mosti qui le regardait avec une émotion respectueuse; je pourrai avancer la tête pour respirer à mon aise; mais eux, ils ne le pourront pas; toujours l'horrible obstacle!

— Voyez, répondait Mosti en lui montrant une table, voyez : du papier, de l'encre, des plumes. » Il tendit la main vers une tablette : « Et des livres...

— Et l'indépendance, Mosti, où est-elle?

— Mais regardez donc; il y a là plusieurs discours écrits à votre louange.

— Où l'on me met au-dessus de l'Ariosto! Profanation! Mosti, on a oublié dans cette collection la satire faite par Leonardo Salviati, au nom de l'académie della Crusca, contre ma *Gerusalemme*. Elle est amère.

— Dites plutôt qu'elle est infâme! s'écria Mosti; je n'oublierai jamais votre air et vos paroles après que vous en eûtes fait la lecture. Suis-je en effet poète? vous demandiez-vous en vous frappant le front; mes vers ont-ils de l'harmonie ou ne sont-ils que ridicules et durs? On m'accuse de plagiat. Mes profondes admirations pour Homère et Virgile m'ont souvent défendu l'originalité; je me suis trop nourri d'eux. Est-il vrai qu'eux seuls respirent dans mon livre? Si l'imputation n'est pas fausse, je ne suis rien.

— Et toi, Mosti, tu pris en compassion le désespoir du poète, tu me relus mon livre, tu me le fis trouver beau; je pus faire à l'académie une réponse convenable.

— Modeste, et empreinte d'un grand caractère, ajouta Mosti. Elle a fait une sensation puissante.

— Tu crois, Mosti?

—J'en ai la conviction; c'est un fait public dans toute l'Italie.

— Le besoin de sortir d'ici dévore toutes les émotions de gloire. »

Un jour Mosti entra dans la chambre du Tasso absent en ce moment; il y étala plusieurs livres sur la table et il attendit le poète. — « Lisez! s'écria-t-il. » Et dans son impatience il ouvrait les volumes au frontispice et prononçait avec délice *Gerusalemme liberata*. « Le monde entier s'occupe de vous. Voici plusieurs éditions italiennes de votre poème, des traductions dans toutes les langues de l'Europe, et, ce qui est plus honorable encore, une traduction en vers latins. »

La joie de Mosti se fit sentir au cœur de Torquato. Il toucha avec un frémissement de bonheur ces traductions diverses, puis il vint au texte original; il y découvrit des fautes nombreuses.

« Les misérables! comme ils ont tronqué mon texte. » Mosti regarda. C'était l'édition de Venise. « Qu'ils trafiquent de leurs verroteries et de leurs glaces et qu'ils laissent les poètes en repos!

— Venise vous admire; ses gondoliers se renvoient d'une rive à une autre les stances de la *Gerusalemme*. »

Le Tasso poursuivait son dire. « Les vois-tu, ces nations de l'Italie se partageant mes dépouilles sans pudeur; et moi, si jamais je retourne à la société, j'aurai pour unique ressource la pitié de cette société!... Hier un de mes illustres amis est venu, il déplorait mon génie éteint. Tu vas voir, Mosti, s'ils ont tout étouffé en moi; je vais te lire le dernier acte de ma tragédie de Torrismondo. »

Le chœur de cet acte arracha des larmes

à Mosti ; il y avait tant de mélancolie vraie dans la voix de Torquato alors qu'il disait :

« A quoi sert d'espérer ? à quoi sert d'at-« tendre ? Après les triomphes et les palmes, « il ne reste à l'ame que les gémissements « et les larmes. A quoi sert l'amitié ? à quoi « sert l'amour ? O larmes ! ô douleur ! »

— J'ai fatigué de ma plainte les princes d'Italie, ils m'ont tous négligé ! Que de supplications perdues ! que d'humiliations tristement dévorées ! combien d'espérances ont avorté dans mon ame et y ont répandu de noires amertumes ! Il y a des instants, Mosti, où la captivité m'est si affreuse que je me traînerais, que je pleurerais lâchement aux pieds d'Alfonso ; que je lui crierais grace si je savais qu'il se laissât toucher. »

Des années pesèrent encore sur le malheureux. Enfin il adressa une supplique touchante au chef du conseil de Bergame, la patrie de ses pères. « Que Bergame affranchisse le génie ! dirent tous les membres du grand conseil. » Un député fut envoyé à la cour de Ferrare ; il y sollicita la liberté du grand poète de l'Italie. Il appuya sa demande d'un présent cher à l'orgueil des d'Este et qu'ils avaient jusqu'alors vainement redemandé ; c'était une pierre d'existence séculaire, avec une inscription latine qui constatait l'antiquité de leur race et de leur nom. Le duc de Ferrare se laissa séduire par l'hommage de Bergame ; et, rassuré par la promesse que lui fit le duc de Mantoue de garder Torquato auprès de lui, il l'affranchit. Ce fut le 6 juillet 1586, après sept ans et plusieurs mois de captivité, que le Tasso sortit de l'hôpital de Sainte-Anne.

Mantoue, d'où, selon la condition du duc de Ferrare, il ne devait pas s'absenter, le revit à ses fêtes. Cette condition faiblement exigée lui permit d'aller remercier le conseil de Bergame. Il descendit au palais de ses pères ; toute la ville y accourut spontanément. Une suite de doux triomphes embellirent le séjour qu'il y fit. Il ne resta pas long-temps à Mantoue ; un besoin immense d'émotions le fit errer en Italie. Partout des honneurs éclatants, et partout il traînait avec lui l'inconstance des désirs et un profond ennui de cœur. Les portes du palais de Scipione Gonzaga, à Rome, s'ouvrirent pour le recevoir ; des cardinaux, des princes s'empressèrent de le visiter dans son magnifique asile.

Un incident vulgaire l'exila de Rome ; soit que la susceptibilité ombrageuse du poète déplût à Alario, majordome de Scipione, soit que des mépris l'eussent offensé, il osa bien chasser du palais l'hôte cher à son maître. Le cardinal mit un tendre empressement à ramener Torquato sous son toit splendide ; mais, prisant la fidélité d'Alario, il ne le renvoya pas. L'air insolemment heureux du valet révolta le poète ; il fit des adieux de cœur à la ville des pompeuses mélancolies et il se rendit à Naples. Ce ne fut pas chez les puissants de la terre qu'il s'abrita d'abord ; ce fut chez les moines de Monte-Oliveto. Là il reçut la visite du jeune et noble Manso, marquis della Villa ; il l'aima et consentit plus tard à aller séjourner chez celui qui l'admirait.

La villa Manso étalait le luxe de ses portiques, de ses eaux, au milieu d'une campagne de féerique beauté. A l'accablante splendeur du soleil se mêlaient les fraîches brises des eaux. Elles montaient odorantes et mélodieuses de cette mer de Naples où se mirent, comme des corbeilles de fleurs, Ischia, Capréa, Procida, Nisida.

Terrasses embaumées de cette villa, vous prêtâtes souvent la grace de vos ombrages aux rêveries du poète. C'était là qu'il venait s'entretenir avec son esprit familier ; Socrate avait eu son génie, Torquato avait le sien. Dans ces moments de consolant oubli, la figure du poète se faisait sublime ; sa voix avait un charme mystérieux et grave ; il adressait à son invisible ami des questions de singulière profondeur ; c'était comme autant d'excursions qu'il hasardait dans le

monde inconnu, et l'ami répondait par la bouche du poète.

Un jour cette terrasse avait réuni une société brillante; tous les regards se tournaient vers la mer où s'agitaient quelques petits bâtiments. Ils périrent. — Comment, dit un des convives, peut-on, mû par la cupidité seulement, s'exposer ainsi aux fureurs capricieuses de l'eau... » Le Tasso sourit et dit : « Cela est vrai; cependant le nombre des êtres qui meurent dans leur lit est plus considérable que le nombre de ceux que la mer dévore; et cette certitude ne nous empêche pas d'aller chaque soir nous coucher en pleine sécurité. La mort est partout, ajouta-t-il d'une voix rêveuse, et on la rencontre où on l'attend le moins. »

L'amitié ne put le fixer à Naples; il portait dans son cœur je ne sais quoi d'inquiet, de vagabond qui toujours le faisait soupirer après le lieu où il n'était pas. Rome, avec ses âges, ses ruines, la pompe religieuse de ses fêtes, la grandeur saisissante de ses temples, avait pour son cœur un vague attrait de sympathie. Vivre à Rome, c'était un peu communiquer avec le ciel. Le couvent de Santa-Maria-Nuova reçut le voyageur; il était malade. Scipione Gonzaga se hâta de l'envoyer chercher. Torquato se retrouva dans ce palais d'où le caprice hautain d'un valet l'avait naguère chassé, et ce fut avec une pénible tristesse qu'il vit s'éloigner Scipione, obligé d'aller prendre les eaux. Que se passa-t-il entre l'homme de cœur et de génie et l'homme de la servitude? Dieu le sait; mais la terrible influence d'Alario pesa encore sur la destinée du Tasso. Renvoyé pour la seconde fois, malade, infirme, l'âme pleine d'angoisses, il alla frapper à l'hôpital des Bergamasques, fondé par un de ses ancêtres. Alario ne viendrait pas l'en chasser. Scipione, à son retour, courut à cet hôpital; il obtint, par des paroles pénétrantes, que Torquato revînt habiter son palais. Le poète, mécontent d'y retrouver cet inévitable Alario, lassa le cœur même de l'ami par une plainte perpétuelle. Isolé dans ces murs de froide hospitalité, servi loin de Scipione avec le dédain que la bassesse prodigue à la fière indigence, il les abandonna de son propre mouvement et se rendit à Florence, la ville éblouissante des arts, la patrie du génie malheureux depuis qu'un Médicis y avait recueilli la Grèce fugitive [1]. Comblé de distinctions, mais toujours en proie au démon de son cœur, il revint à Rome, puis il courut à Mantoue. L'humidité du ciel de Mantoue l'en exila avant qu'il en fût las. Souriant à la pensée du ciel de Naples, il revint dans cette ville où la douce amitié de Manso ne pouvait lui manquer, où tout près, à Sorrento, étaient les joies saintes de la famille. Naples avec sa profusion de lumière, sa campagne embaumée, l'heureuse insouciance de ses peuples, la grâce poétique de ses fêtes, lui faisait tout d'abord une vie de délices. Ce fut là qu'il publia sa *Gerusalemme conquistata*, pâle imitation de la *Gerusalemme liberata*, concession faite aux critiques et profondément oubliée.

« On est bien ici, disait-il au marquis della Villa; je conçois que ces lieux aient inspiré la lyre de l'antique poésie. Homère a immortalisé la mer de Naples, Virgile et Horace ont chanté ses collines et sa plage enivrante. Ce Vésuve est sublime !... A Mantoue le froid me saisissait, j'avais besoin de respirer sur une terre heureuse. Ton affection si bonne au cœur aurait d'ailleurs suffi pour me rappeler bientôt à Naples. Auprès de toi, Manso, ma vie refleurit avec bonheur; tu es pour elle un jeune et doux soleil, un vent qui la parfume des senteurs les plus pures. J'aime bien aussi ta noble mère, elle m'inspire. » Un peu plus tard il vantait les portiques sonores du Colysée désert, il regrettait la tristesse de Rome.

Encore une fois il quitta Naples pour cette Rome où l'appelait une illustre ami-

(1) Les philosophes et les poètes grecs après la prise de Constantinople, en 1453, avaient trouvé un noble asile à la cour des Médicis de Florence.

tié. Hippolyto Aldobrandini venait de ceindre la tiare sous le nom de Clément VIII. Le cardinal Cinthio, son neveu, avait pour Torquato une tendre admiration ; il lui écrivit, lui promit la bienveillance éclairée du pontife, lui offrit son palais et un attachement de frère. L'adieu fait à Manso eut la solennité d'un adieu éternel.

« L'ennui ne saurait m'oublier à Rome plus qu'à Naples, lui dit-il ; pardonne-moi, ami, de ne pouvoir être heureux. A peine ai-je foulé un sol qu'il se charge de plantes malfaisantes ou devient une solitude aride. Je ne te verrai plus, Manso ; une voix intérieure me le dit. Va, ce n'est pas un vain retentissement que je vais chercher dans la ville des gloires, c'est la paix de la mort. Ma pensée se fait austère, elle n'est plus de cette vie.

— La paix de la mort est partout, lui répondit Manso.

— Hélas ! ami, je suis comme le Juif errant, cet homme de l'éternelle douleur ; je ne puis me fixer nulle part. » Il se mit en route.

Des hommes, des femmes, des enfants accouraient éperdus près de Nola. Une caravane de voyageurs, qui marchait dans le sens opposé, s'arrêta devant eux. « Qu'y a-t-il ?

— Marco di Sciarra s'avance avec ses brigands, répondirent plusieurs voix, il ne laisse que sang et ruines après lui. »

La terreur des fugitifs gagna toutes les ames ; un seul homme resta calme. « Il faut entrer à Nola, il faut se réfugier à Nola ! » fut le cri de la caravane, cet homme toujours excepté. « Il faut, dit-il, continuer notre route.

— Vous ignorez sans doute que Marco a dévasté le Labour, l'Abruzze, la Pouille ; qu'il traîne après lui une horde de scélérats ?

— Je sais tout, répondit le singulier voyageur.

— Eh bien ?

— Eh bien ! nous nous ferons jour avec nos armes ; la peur n'a pas glacé tous les bras ; il y a des hommes parmi nous.

— Signor Tasso, malgré toute la profonde humilité que je me sens devant vous, j'ose être d'une opinion différente. Nous serons mieux à Nola que sur une route qui n'offre point d'asile et...

— Ah ! oui, interrompit le poète avec ironie, nous attendrons qu'il plaise à Sciarra de nous laisser les passages libres. Haute pensée, vraiment !

— Elle déplaît à votre courage aventureux, mais nous ne sommes pas poètes, nous. Un péril inutile n'est pour nous que folie. »

Il fallut bien entrer à Nola. Sciarra était un de ces brigands indigènes au midi de l'Italie, poétiques comme le soleil et les fleurs de cette région, et qui, dans l'occasion, se font une courtoisie de grands seigneurs. Ayant appris dans une de ses heures d'indolence que Torquato Tasso était au nombre des étrangers arrêtés à Nola, il lui dépêcha un envoyé chargé d'exprimer son admiration, ses regrets et l'assurance que les routes étaient libres pour l'auteur de la *Gerusalemme liberata*, que même il aurait une escorte. Torquato remercia Sciarra par la voix du député, mais il refusa de séparer sa destinée de celle de ses compagnons. L'envoyé retourna auprès de Sciarra. « Il accepte ? » dit le brigand alors étendu avec mollesse sous un oranger en fleurs. Tout près de lui se tenait un jeune adolescent qui jouait du luth.

« Il refuse, au contraire. » Suivirent des détails.

« C'est bien de lui ; mais il ne sera pas dit que Marco Sciarra fait la guerre au génie. Retourne auprès de Torquato Tasso et dis-lui qu'il peut emmener tout Nola avec lui, que Marco se retire. Debout, mes braves ! »

La caravane de Nola se remit en route.

Torquato est à Rome.

« Ne pourrions-nous vous relever de

votre tristesse? demandait un jour le cardinal Cinthio à Torquato ; elle vous est funeste, elle navre le cœur de vos amis.

— Leur bonté me touche, monseigneur ; mais de jour en jour je deviens plus étranger à l'existence commune. Ne voyez-vous pas que tout est usé en moi? Vivant, je suis entré dans la mort. Je ne sors de cette immobilité de l'ame que pour converser avec des esprits mystérieux. Leur langage est beau ; il renferme de grands enseignements.

— Bien des années peuvent encore vous appartenir.

— Qu'en ferais-je, mon Dieu?... Est-ce à moi de désirer des années quand je ne fais des jours qu'un vain et triste emploi? Déjà mon front a revêtu une pâleur qui n'est pas celle des hommes ; il n'y a plus de vie possible pour moi ; je me le dis depuis longtemps.

— Vous vous exagérez votre état. »

Torquato répondit d'une voix ferme :

« L'excès des longues souffrances m'a donné du calme. » Ce fut sur un ton lent et pénétré qu'il ajouta : « J'aime les hommes, monseigneur ; il n'y en a pas un auquel, selon le précepte de l'Evangile, je ne voulusse faire du bien ; et, par une suite de la disposition funeste qui est en moi, je ne puis vivre long-temps avec aucun sans l'entacher de soupçons et sans éprouver le besoin de me soustraire à sa vue. La haine de mes semblables me cause de vrais désespoirs ; je paie leurs dédains avec une froide et sombre colère ; et s'ils m'entourent de soins, s'ils ont pour moi des tendresses d'amis, je sens la défiance s'approcher lentement de mon cœur ; elle s'y établit souveraine, elle domine mes penchants et réveille à la fois toutes mes susceptibilités. Dans cet être attentif à m'épargner la douleur, je ne vois qu'un ennemi qui épie mes faiblesses pour s'en faire un insolent trophée. Vous, monseigneur, par exemple, vous êtes pour moi d'une bonté enviable à tous ; eh bien ! si je ne sentais pas que chaque jour m'ôte peut-être une année, je flétrirais vos pieuses sollicitudes ; je vous prêterais, à vous si noble, si profondément dévoué, de lâches intentions. Que vouloir de l'existence quand elle s'isole ainsi? Ne pensez-vous pas qu'un homme qui ne marche au milieu de ses frères qu'escorté de soupçons est un être que la mort a marqué de son sceau? Les souffrances réelles, les souffrances d'illusion ont fait de moi une créature misérablement dépravée. Cette simplicité de la colombe, que le Christ recommandait à ses apôtres envers les méchants, je ne l'ai pas eue envers les bons ; je les ai contristés de mes passions inquiètes. Les maîtres se sont réfugiés dans l'indifférence, seul asile qui convînt à leur passé ; les valets ont sévi contre moi. Scipione Gonzaga, vous m'avez bien aimé, vous ! Et moi je n'ai pas eu de repos que vous ne vous soyez détourné de ma misère ! Leonora d'Este, vous vous êtes endormie dans la mort sans me donner un léger souvenir !... Mon Dieu, ai-je assez abusé de vos dons ! Au lieu de les faire tourner à votre gloire, je m'en suis fait une arme contre vos autres fils ou je l'ai dirigée contre moi-même. Je ne suis sorti de la foule que pour lui jeter un regard superbe et vain, oubliant que les humbles sont seuls vos élus ! Cette éternité de la terre pour laquelle j'ai vécu m'a-t-elle donné une seule joie parfaite?

— Dieu sera moins sévère que vous, Torquato, lui dit le cardinal. Si vous fussiez resté dans la foule, vous auriez trouvé les hommes bons et la vie facile, mais vous ne seriez pas le Tasso. » Il le regarda avec l'expression d'un haut contentement. « Vous savez les triomphes dont la Rome des anciens jours honorait les services de ses héros ; vous avez dû souvent sentir les frémissements de la gloire à la seule lecture de ces fêtes pompeuses ; eh bien ! Torquato, ce qui n'est pour tous qu'un pâle souvenir sera pour vous une belle réalité. Rome entière vous conduira au Capitole, et le succès-

seur du prince des apôtres, le représentant de Dieu ici-bas, posera sur votre front la couronne de laurier. Petrarca et vous, depuis la chute de l'empire romain, aurez seuls joui de ces honneurs augustes.

— Ils remplirent d'amertume les derniers jours de Petrarca, répondit Torquato. Cette couronne que vous me destinez, Cinthio, réservez-la pour décorer ma tombe; elle ne peut rien pour mon bonheur. La vie est mûre en moi, les illusions ont passé. Oh! toutes les pompes de l'existence ne valent pas le suaire du tombeau!

— Et moi, Torquato, j'espère que l'émotion de ce triomphe public fera cesser vos noirs abattements. Nous voulons que vous restiez parmi nous; tant de respects, tant d'amour t'entoureront, mon poète, que tu ne voudras plus mourir. »

Vaincu par de si généreuses instances, il ne résista plus. Le cardinal le présenta à Clément VIII. Une admiration flatteuse inspira toutes les paroles du vicaire de Jésus-Christ.

« Vous honorerez cette couronne de laurier qui, jusqu'à ce jour, a honoré ceux qui l'ont reçue. »

Torquato sourit avec cette sérénité mystérieuse qui depuis quelque temps avait remplacé ses frénétiques ennuis.

On hâtait les préparatifs de ce triomphe solennellement proclamé. L'Europe entière s'émouvait. Tout à coup l'on apprend que l'objet d'une si haute sollicitude est malade, qu'il s'est fait transporter sur le mont Janicule, au couvent de Saint-Onuphre. « Mes pères, avait-il dit aux moines, je viens mourir au milieu de vous. » Il pensait préluder, en parlant avec eux, à ses entretiens dans le ciel. « Les hommes m'ont bien fait souffrir; homme, je comprends leur erreur; chrétien, je leur pardonne et leur donne à toujours le baiser de paix. Et vous, mon Dieu, ayez pitié de moi! J'avais beaucoup reçu, je vous rendrai bien peu; mais vous êtes mon Créateur et j'ai foi en celui qui a dit : « *Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués, et je vous soulagerai.* »

Un jour on apprit que le grand poète était mort; mort sans avoir triomphé! mort la veille même de son triomphe!...

Ce fut le 25 avril 1595.

Le laurier destiné à son front décora son cercueil; il l'avait dit.

Ecoutons un enseignement humain de haute et profonde éloquence :

« Nul d'entre les hommes ne vaut le la-
« beur que coûte la renommée. Et puis
« quelle frêle ambition!... Vouloir faire
« parler de soi après sa mort!... Un cri de
« passion vivante est plus puissant que la
« plus glorieuse mémoire d'un trépassé...
« Dites-moi quel est seulement le souvenir,
« vieux de quelques années, qui ait arrêté
« un plaisir?... Quel est celui parmi les
« hommes qui peut être compté dans la vie
« séculaire des empires?... Ah! le royaume
« des morts est à part! [1] »

Mme A. Dupin.

(1) M. Ferdinand Denis.

QUELQUES LEÇONS

D'HISTOIRE NATURELLE[1].

TROISIÈME LEÇON. — *LES POLYPES A POLYPIERS.*

« Tu viens chercher des contes du baron de Crac?... demanda Ernest lorsqu'il vit le lendemain sa sœur accourir avec empressement à l'heure de la leçon d'histoire naturelle.

LAURE. Je viens pour voir fabriquer du corail.

ERNEST. C'est ce que tu ne verras pas et ce que personne n'a vu en aucun lieu du monde. Je pense cependant que nous pouvons en croire sur parole ceux dont les recherches curieuses ont eu pour résultat de nous faire connaître les immenses travaux exécutés, dans tous les siècles, par les animaux les plus simples de la nature entière. Mais, écoute, Laurette. Puisque décidément tu prends goût à cette étude, il faut tâcher de te la rendre profitable; ne le veux-tu pas?

LAURE. Je le veux bien, à la condition pourtant que cela ne la rendra point ennuyeuse!... C'est que, vois-tu, Ernest, j'ai une peur affreuse...

ERNEST. Prête-moi un moment d'attention...

LAURE. Rien qu'un moment, et tu me montreras des images.

ERNEST. Je te montrerai des choses plus merveilleuses que toutes les merveilles réunies dans les contes de fées.

LAURE. J'écoute donc!... » Et Laure s'assit d'un air de résignation auprès de son frère, qui tenait fermé avec la main un gros volume posé sur la table.

ERNEST. Avant de pénétrer dans les forêts sous-marines et microscopiques d'où s'élèvent des *arbres-pierres* qui ont presque la solidité du marbre, qui consolident les rivages encore tremblants que les irruptions des volcans ont fait sortir des mers, qui les étendent, exhaussent le sol, ferment les havres, prolongent les bancs redoutables aux navires, ne trouves-tu pas qu'il est de la prudence de se munir d'un fil protecteur à l'aide duquel on puisse revenir sur ses pas en cas de besoin? Eh bien! ce fil protecteur, la science seule peut nous l'offrir. Il n'est pas possible que tu te fasses une idée de ce que sont ou peuvent être les polypes à polypiers, si tu ne prends pas d'abord une idée bien nette de la manière dont les ont classés des hommes qui ont passé leur vie à étudier la nature. Tous nous apprennent combien il importe de ne point sauter d'un anneau à l'autre de la chaîne qui unit entre eux les êtres animés, de même qu'elle unit encore les plantes et les pierres; ou bien, si tu préfères la

(1) Désormais les *leçons d'histoire naturelle* seront accompagnées, *tous les deux mois*, d'une planche, qui en mettra sous les yeux les principaux sujets et en facilitera l'intelligence en ajoutant au charme et à l'intérêt que l'auteur sait donner à son récit. C'est un accroissement de dépense que nous faisons avec plaisir, dans l'espérance de rendre le *Journal des Jeunes Personnes* plus agréable et surtout plus utile à ses jeunes lectrices. — La première planche qui devait être jointe à ce numéro comme *specimen* ne pourra paraître qu'avec le numéro de *décembre*. Pour la perfection de la gravure nous avons été forcés de la retarder; cette planche se rapportera aux *deux* premières leçons.

La planche du mois de *janvier* représentera les objets des *troisième* et *quatrième* leçons, et ainsi de suite.
(*Note des Directeurs.*)

figure dont nous nous sommes déjà servis, de ne pas enjamber à la fois deux degrés ou deux échelons, soit en montant, soit en descendant l'escalier ou l'échelle qui conduit de l'homme aux infusoires ou des infusoires à l'homme.

LAURE. J'ai déjà fait bien des progrès depuis l'autre jour, Ernest, puisque je comprends que c'est en effet nécessaire... Je me résigne... Mais est-ce qu'il y a donc bien des sortes de polypes à polypiers?

ERNEST. J'aurai plus tôt fait de te les nommer que de les compter. Les polypes à polypiers forment *trois familles*. La *première* est celle des polypes à tuyaux, qui renferme deux genres principaux : les *tubipores*, surnommés *musica*, qui présentent à l'œil l'apparence d'un faisceau de tuyaux d'orgue, et les *tubulaires*, semblables à des brins de paille, et qui se subdivisent en plusieurs sous-genres. La *seconde famille* est celle des polypes à cellules, ou *cellulaires*. Cette dénomination te dit assez que leur polypier a quelque ressemblance avec les gâteaux faits par nos abeilles. La *troisième famille* est celle des *polypes corticaux*, ou fabricants de corail, de madrépores...

LAURE. A la fin !... Mais avant d'arriver aux corticaux, faudra-t-il donc, Ernest, nous occuper des deux premières familles ?

ERNEST. Ce que j'ai à t'en raconter ne t'ennuiera pas, tu peux m'en croire.

LAURE. Mais, Ernest, ne pouvons-nous pas faire pour les polypes à polypiers ce que nous avons fait, à ce que tu m'as dit, pour tout le règne animal, c'est-à-dire commencer par la fin?

ERNEST. Du tout, du tout. Si tu veux absolument traiter l'histoire naturelle comme tu traites la plupart des livres que tu lis, en courant à la fin ou bien en sautant des pages pour arriver à savoir ce qui te plaît, sans t'inquiéter de ce qu'il faut que tu saches d'abord afin de pouvoir comprendre et saisir l'ensemble, eh bien ! alors prends des livres dans la bibliothèque...

LAURE. Ah! Dieu m'en préserve!

ERNEST. J'ai la complaisance d'élaguer pour toi ce qui n'est absolument que scientifique; ma complaisance n'ira pas plus loin. Il faut que tu tires quelque profit de ces leçons, ou bien je renonce à perdre avec toi et pour toi une heure tous les jours.

LAURE. J'écoute, Ernest.

ERNEST. Les polypes corticaux, troisième famille des polypes à polypiers, se divisent en quatre tribus. La première, celle des *cératophytes*, renferme entre autres genres le corail noir et les *gorgones*; la seconde tribu, celle des *litophites*, renferme entre autres genres le corail et les madrépores; la troisième tribu est celle des *polypiers nageurs;* elle renferme les *pennatules* ou *plumes de mer*, et une foule de sous-genres; la quatrième tribu enfin renferme les *alcyons* et les *éponges*.

LAURE. Mais, Ernest, est-ce que les alcyons ne sont pas des oiseaux qui font leur nid sur la mer...

ERNEST. Et alors la mer devient calme, n'est-ce pas?

LAURE. Tu m'as dit que les *rêveries grecques*, comme tu les appelles, et tous les contes du monde, sont fondés sur quelque vérité...

ERNEST. Et tu tiens à découvrir ces vérités, surtout quand les contes et les *rêveries* te plaisent? Le nom d'alcyon a été donné à plusieurs espèces d'oiseaux désignés par le nom générique de *martins-pêcheurs;* presque toutes sont également remarquables par la beauté de leur plumage. L'*alcyon vocal* d'Aristote est inconnu de nos jours, et aucun martin-pêcheur, que je sache du moins, ne confie son nid à l'instabilité des flots. Car en supposant, non que la mer se calme lorsqu'il le construit, mais qu'il choisit un temps calme pour le construire, ce calme n'est pas durable, et les animaux sont doués de la prévoyance la plus tendre et la plus certaine pour préparer à leur progéniture l'avantage de naître

ou d'éclore et de grandir à l'abri de tout danger. La seule explication possible à donner à cette *rêverie grecque*, c'est qu'on a pu prendre pour des nids d'oiseau les polypiers nageurs désignés sous le nom d'alcyons, et croire que les martins-pêcheurs, qui fondent sur eux pour les dévorer, venaient tout simplement couver les œufs contenus dans ces nids prétendus.

« Les alcyons, polypiers nageurs, offrent une masse charnue dont les formes varient de même que la couleur. Tantôt cette masse charnue s'élève en troncs, en branches courtes sur lesquelles s'implantent des branches plus déliées d'un beau rouge; tantôt elle se présente sous la forme d'une main toute couverte de tubercules, surnommée main de mer, main de Judas, main du diable; tantôt sous celle d'une boule verte que les naturalistes appellent *alcyon bourse*. Ces masses violettes, oranges, vertes, brun-rouges, sans formes déterminées et plus ou moins considérables, sont *criblées* comme de trous d'épingles dont chacun renferme un polype. On voit quelquefois les habitants sortir presque tous au même moment de leur demeure, et alors l'alcyon est tout hérissé de polypes au corps diaphane, gélatineux et allongé, dont l'extrémité se couronne d'une sorte de fleur jaune à huit pétales; cette fleur n'est autre chose que la bouche du polype, entourée de ses huit bras ou tentacules dentelées.

LAURE. Où trouve-t-on les alcyons, Ernest?

ERNEST. Dans presque toutes les mers, et en grande abondance dans les mers d'Europe. Parfois ils sont fixés sur les rochers à la manière des actinies; parfois ils nagent à la manière des *vorticelles*, c'est-à-dire que chacun aide à pousser le corps entier dans une direction déterminée... Mais voyons, ne quittons pas ainsi la route directe pour aller prendre à chaque instant des chemins de traverse. La première famille des polypes à polypiers...

LAURE. C'est celle des tubipores et des tubulaires.

ERNEST. A la bonne heure; tu écoutes avec quelque attention. Les tubipores se divisent en plusieurs genres et sous-genres, suivant qu'ils offrent une réunion de quelques tubes qui ont l'apparence d'un petit fagot de paille d'avoine, ou de tuyaux plus gros, liés entre eux comme le sont entre eux les tuyaux de nos orgues; de là le nom de *tubipore musica*. Ce polypier est d'un rouge éclatant. Les *sertulaires* appartiennent aussi à cette famille, de même que les *clythies*, sous-genre des *campanulaires*, dont les polypes sont en forme de clochettes, ainsi que nos polypes à bouquet. Vois plutôt! »

Ernest ouvrit le volume qu'il avait tenu soigneusement fermé jusqu'à ce moment, et Laure se récria de surprise à la vue du *tubipore musica*, d'une si belle couleur écarlate, et qui se présentait ici *couronné* de ses polypes, formant une multitude de jolies petites fleurs lilas. Mais les *sertulaires* avec leurs rameaux flexibles et déliés, aussi légers et aussi gracieux que les longues plumes dont les femmes ornent leur chapeau; mais les *clythies volubile* avec leur tige grimpante enroulée autour d'un axe de la couleur d'une branche revêtue de son écorce et avec leurs fleurettes jaunes et rouges, fixèrent surtout ses regards.

« Rien n'est joli comme cela, disait Laure enchantée. Et c'est l'ouvrage tout entier des polypes!

ERNEST. Tout entier. Ils communiquent entre eux par cette tige même, qui renferme une substance gélatineuse, ainsi que la branche d'arbre renferme la moelle qui établit une communication intérieure entre le tronc et les plus petits rameaux.

LAURE. Que c'est donc étonnant!

ERNEST. Et ils communiquent si bien que, dans ce genre, comme dans celui des polypes nus à bouquet, comme dans l'ordre des polypes charnus et des polypes gélatineux

nageurs, tous semblent n'avoir, je te l'ai dit déjà, qu'un estomac et qu'une volonté. Ce que l'un mange, nourrit les confrères; ce que l'un veut, les confrères le veulent également. Il en est de même encore chez la seconde famille, les polypes à cellules... Regarde; ne dirait-on pas des portions de gâteaux de cire?

LAURE. Ernest, voici la coralline ou mousse de Corse, n'est-ce pas?

ERNEST. Oui; celle-ci, c'est la *coralline officinale* de Linnée. Les gorgones, dont je t'ai parlé, ont beaucoup de rapport avec la coralline.

LAURE. La jolie plante avec ses tiges lilas et ses petits rameaux si délicats de couleur bistre!...

ERNEST. Tu sais bien que ce n'est pas une plante.

LAURE. Je le sais... je le sais... c'est-à-dire que tu me le dis... Et celle-ci n'est pas non plus une plante? on dirait un cactus-raquette... Et cette autre? Il y aurait dans tout cela de quoi *inventer* de jolis dessins de broderie... Ah! Ernest, du corail! enfin du corail!... Il est tout en fleurs celui-ci; vois donc, Ernest!... Tu boudes?

ERNEST. Je ne boude pas; mais je suis peiné de te trouver si prompte à reconnaître les complaisances qu'on a pour toi par des mots désagréables ou impolis. Si tu ne peux *croire* que ce que je te *dis* soit *la vérité*, aie du moins la politesse de n'en rien témoigner, ou bien, encore, attends, avant de te prononcer, que tu aies pu examiner par tes propres yeux. »

Laure baissa la tête avec confusion.

« Ce n'est pas moi seul d'ailleurs, reprit Ernest, qui te *dis* que ces *poissons-fleurs* et que ces *arbres-pierres* ne sont pas plus des arbres que des fleurs. Il y a des siècles que les animaux singuliers, qui produisent ces prétendues *plantes* et ces prétendus *arbres*, sont l'objet des observations d'hommes instruits; il y a des siècles qu'on a cherché les moyens de s'assurer comment il pouvait être *possible* qu'un animal aussi *simple* que le polype, remarquable en tout lieu par sa forme, par sa nature gélatineuse, par ses habitudes, soit dans les eaux douces, soit dans les mers de tout le globe, pût se reproduire avec tant de diversité, dans son entourage au moins. Après bien des expériences inutiles, on est arrivé enfin à s'assurer que les corallines, que les tubipores et les coraux, non-seulement servent de demeure à ces petits animaux, mais qu'ils sont le produit de leurs travaux; que les madrépores eux-mêmes, non moins variés dans leurs formes, mais toujours reconnaissables à un caractère particulier, sont encore le produit du travail des polypes; que les uns construisent avec une substance gélatineuse seulement, ce sont les alcyons; les autres avec une substance gélatineuse et cornée, c'est-à-dire tenant de la nature de la corne, ce sont les cellulaires et les corallines; d'autres avec une substance gélatineuse et calcaire friable, ce sont les madrépores; d'autres enfin avec une substance gélatineuse et calcaire qui acquiert la solidité du marbre le plus dur, ce sont les coralligènes ou coraux. Cette branche de corail que tu vois représentée ici et que tu dis être *fleurie*, devines-tu comment on est parvenu à la conserver avec ses polypes épanouis? J'hésite à te *le dire*, sachant d'avance que, toi, tu hésiteras à *me croire*. »

La jeune fille était fort embarrassée; elle ne savait comment se justifier... Elle embrassa son frère et murmura tout bas : « Ernest, pardonne-moi! »

« Heureusement, reprit Ernest, mes *dires* seront soutenus de l'autorité de M. Blanville. Il a répété bien des fois l'expérience dont je vais te parler, et qui a conduit les naturalistes non-seulement à reconnaître la nature des *poissons-fleurs* et des *pierres-plantes*, mais encore à les ranger dans un ordre de classification qui pût rendre leur étude facile.

« La coralline, les madrépores, les tubi-

pores, les coraux enfin, mis dans du vinaigre, se sont trouvés plus ou moins promptement dégagés de toute matière *calcaire*, et la matière *cornée* est seule restée. Alors on a pu voir les réseaux à mailles étroites ou larges et plus ou moins régulières, et les fourreaux plus ou moins longs des coralinés, des tubiporés, des madréporés, des coralligènés. Divers essais ont été tentés pour dissoudre cette matière cornée, et tous ont conduit à faire reconnaître qu'elle devait être un produit animal. Tandis qu'Imperati et d'autres naturalistes faisaient, sur les productions de la mer, ces observations curieuses, Peyssonnel et Trembley en faisaient d'autres sur les prétendues plantes aquatiques. Le résultat des rapprochements entre tous ces travaux conduisit à démontrer d'une manière certaine l'existence des polypes, si reconnaissables partout, et qui partout offraient à l'observateur attentif la même substance gélatineuse, la même forme conique ou cylindrique, une bouche garnie de tentacules en nombre plus ou moins grand, une égale promptitude à se contracter ou à se dilater, enfin les mêmes habitudes et les mêmes moyens de reproduction. Ce que je *dis* là commence-t-il à te paraître *croyable?*

— Mon frère, répondit Laure qui l'embrassa plus tendrement encore, est-ce que tu ne m'as point pardonné?

ERNEST. N'en parlons plus, puisqu'en effet j'ai *pardonné*. Comme il est de la nature de l'homme de ne point s'arrêter lorsque s'ouvre devant lui une route nouvelle, et surtout lorsque se présentent à ses regards des phénomènes nouveaux et dont il espère, avec de la persévérance, parvenir à reconnaître la cause, de nouvelles expériences furent faites; mais, cette fois, dans le but de *conserver* et non de *décomposer* ou de détruire, ce qui est à peu près synonyme. Tu as vu toi-même les polypes se contracter au moindre bruit, puis s'épanouir aussitôt que tout est tranquille autour d'eux; il fallait pouvoir les conserver à toujours dans cet état d'épanouissement, afin de prouver aux *incrédules* que les plantes-pierres, que les mousses même qui couvrent les coquillages, sont la demeure autant que le produit des polypes à polypiers. Bien des essais inutiles vinrent déconcerter les efforts des naturalistes et coûtèrent la vie à des milliers de polypes; aujourd'hui, rien n'est plus facile que de conserver les polypes dans leur état d'épanouissement complet. Les rochers au bord des côtes sont tout couverts de coralline officinale; les huîtres, les moules en présentent plusieurs genres aussi jolis que variés. Dès que la pêche est faite, on met les corallines dans un vase de bois qu'on remplit d'eau de mer. Une heure de repos suffit pour rassurer les polypes. Ils s'épanouissent; aussitôt on verse promptement, quoique avec précaution, le long des bords du vase, autant d'eau bouillante qu'on a mis d'eau froide, et à l'instant même, avec des pinces, on enlève les corallines et on les plonge dans des vases de cristal qui contiennent de l'esprit-de-vin mêlé d'eau douce; les polypes meurent sans avoir eu le temps de se contracter. Qu'on en fasse autant pour le corail, pour les madrépores, pour les alcyons même, et il devient *possible* de montrer à tous, en recourant au dessin, des tubipores, du corail, des madrépores et des alcyons *fleuris*.

LAURE. Mon petit Ernest, il y a comme des boutons auprès des polypes épanouis, sur cette branche de corail qui est si jolie?

ERNEST. Tu as vu des *boutons* se détacher du corps des hydres, ces boutons s'ouvrir et donner d'autres hydres; les polypes de mer se reproduisent de la même façon, excepté cependant que ce bouton, ou vésicule, ne se détache que lorsque l'animal est arrivé à son entière croissance. A la moindre alerte il s'y retire, et le couvercle se referme sur lui. Mais, dès que le polype est parvenu à la taille qu'il doit avoir, la vésicule tombe d'elle-même, ainsi que tom-

bent les pétales des fleurs quand le fruit est noué.

LAURE. Comment veux-tu, mon petit Ernest, que tant de points de ressemblance avec les plantes n'aient pas empêché de reconnaître plus tôt que tout cela ce n'était pas des plantes? Car enfin, les polypes d'eau douce font de vrais bouquets, de vrais arbrisseaux? Et les clythies volubile, ne sont-elles pas absolument des fleurs? Mais, Ernest, où sont donc les racines?

ERNEST. Ma pauvre Laurette, tu ne peux encore te résigner à ne point trouver dans les polypiers tous les caractères de la plante. On en est réduit, tu dois le deviner, à des conjectures sur la manière dont *se commencent* corallines, coraux et madrépores; mais ceux qui jettent les fondements de la colonie future travaillent solidement, car ce n'est pas chose aisée que d'arracher les coraux, en particulier, des rochers auxquels ils adhèrent; il faut au contraire de grands efforts pour les en détacher.

« D'après ce qu'on sait de la liqueur visqueuse qui transsude de tout le corps de chaque polype, on a pu conjecturer que cette liqueur pénètre dans les pores des rochers sur lesquels les coraux se fixent, et expliquer ainsi, par la nature même de la production appelée *corail*, la cause de cette adhérence; elle est beaucoup plus faible chez les madrépores, parce que ceux-ci se trouvent composés d'une matière friable.

« Si maintenant tu te rappelles avec quelle rapidité se reproduisent les polypes, tu devineras qu'il en faut un bien petit nombre pour établir promptement et largement les bases d'un arbrisseau corail. Autour et au-dessus des *fondateurs* poussent et se développent les bourgeons. Chaque polype quittant sa cellule dès que celle-ci se remplit de la matière rouge et dure qui constitue particulièrement le corail, des branches tardent peu à sortir du tronc principal, lequel se durcit de plus en plus par sa base et par toutes les ramifications bientôt abandonnées. C'est seulement aux extrémités des branches qu'on trouve le corail couvert d'une écorce rose, gélatineuse, percée de milliers de cellules et comme semée de vésicules ou boutons; cette écorce se sèche à l'air et tombe en poussière, tandis que le corps fibreux qu'elle recouvre, conservant sa solidité, peut être taillé et poli, comme on taille et polit le marbre.

LAURE. Et le corail noir, Ernest?

ERNEST. Le corail noir n'a point de solidité. M. Blanville est de retour; je te conduirai demain chez lui. Il te fera voir, entre autres genres, l'*Isis à queue de cheval*.

LAURE. Mais, mon frère, tu ne m'as pas dit un mot de la manière dont les polypes font le corail?

ERNEST. Je n'ai pas *osé*.

LAURE. Allons! tu te moques!

ERNEST. Non, pas du tout. Comment pourrais-je te dire : *Ainsi se fait ce que personne n'a vu faire?* Mais, par exemple, on a *vu* les limaçons faire leur coquille.

LAURE. Alors nous pourrions le voir aussi? Eh bien! j'en irai chercher ce soir, quoique ce soient de vilaines bêtes.

« En attendant va prendre ta leçon d'italien, répondit Ernest en riant; c'est le jour et voici l'heure. »

Mlle ULLIAC TREMADEURE.

LES PLANTES CÉLÈBRES.

LA VIOLETTE[1].

Lorsque nos terres septentrionales se réchauffent, que de douces brises succèdent au vent équinoxial de mars, que nos forêts semblent se réveiller pour se vêtir d'un manteau de verdure léger comme l'air qui l'agite, un doux parfum s'exhale au pied du chêne séculaire, que recouvrent, jaunes, cassantes et amoncelées, les feuilles d'une année. Ce n'est point le hasard qui les entasse ainsi, pour servir de trophée au feuillage nouveau dont le printemps couronne le vieux monarque de nos bois, c'est la Providence qui les a réunies, qui en a formé un abri contre les rigueurs de l'hiver, à une de ses plus charmantes créations; sous ces emblèmes de la mort la vie s'est reproduite. Que la main d'un enfant, que le souffle d'une jeune fille soulève ces feuilles desséchées, et la *violette,* qui déjà s'est trahie, apparaîtra avec sa corolle où le pourpre et l'azur se confondent, ses pétales irréguliers pressant des anthères de cinabre, et son humide nectaire que la trompe des abeilles n'a point encore épuisé. Ces fleurs toujours réunies en touffes, et chez lesquelles la nature a voulu que les couleurs les plus brillantes n'offrissent en se mélangeant qu'une teinte modeste, rappellent ces premières communautés, où des vierges chrétiennes venaient cacher un nom illustre, leur beauté, et tous les dons de la fortune; ainsi que l'odeur embaumée de la *violette* s'exhale au loin, ainsi se répandait le renom de vertu des recluses. Encore aujourd'hui, consacrée à ses devoirs et renfermée dans sa demeure, la femme qui a compris sa mission sur la terre, et qu'un sort malheureux n'en a point détourné, se retrouve dans cette image.

Ce fut une jolie idée que celle de Demoustier quand il représenta le printemps *chassant l'hiver au fond des bois ou lui jetant des violettes.*

La mythologie n'est pas toujours frivole, et quand on l'étudie sous la conduite d'une personne sensée, ou avec un esprit juste et méditatif, on y trouve d'utiles enseignements. *Ia,* fille d'Atlas (qui n'avait pas toujours été une montagne), avait une faiblesse qui, bien que commune, n'en est pas moins dangereuse et répréhensible; elle aimait à être trouvée jolie et désirait qu'on le lui dît, ce que les hommes ont toujours fait très volontiers, alors même qu'ils ne le pensent point. Le dieu de la poésie, qui naturellement se souciait moins de la vérité qu'un autre, servit *Ia* selon son goût et lui adressa force compliments; mais comme il est impossible de respecter une jeune fille vaine et frivole, Apollon prit bientôt un ton goguenard et familier qui déplut à la nymphe. Elle lui répondit sèchement; Apollon prit de l'humeur, accusa *Ia*

(1) Beaucoup de gens du monde s'aidant des systèmes des anciens botanistes pour reconnaître les plantes, nous indiquons leur classification d'après la *corolle*, selon Tournefort; d'après le nombre et l'insertion des *étamines* et des *pistils*, selon Linnæus, et d'après les familles naturelles, selon Jussieu.

Viola martia. Tournefort: anomale.
Linnæus: syngénésie, monogamie.
Jussieu: violacée.

de caprice, et finit par s'emporter, ce qui causa tant d'effroi à la fille d'Atlas, qu'elle se mit à courir, et courrait peut-être encore si les dieux de l'Olympe, ayant eu pitié d'elle, ne l'eussent changée en *violette*. La même aventure, à peu près, arrivait alors à *Io*, autre nymphe qui, à force de mines, avait attiré les regards de Jupiter, ce qui déplut et dut déplaire à l'épouse du maître des dieux, laquelle jura la perte d'*Io*, et s'en occupa avec une telle activité que, selon l'usage, Jupiter, pour dérober cette jeune coquette aux fureurs de son épouse, la métamorphosa en vache... *Io*, la tête ornée de cornes, parcourant le monde sur quatre robustes jambes, regrettant au bord de chaque fontaine ses anciens agréments et effrayée d'entendre un mugissement quand elle n'avait poussé qu'un soupir, *Io* était désespérée. Bien peu de distractions pouvaient lui être offertes, quand *la Terre* (une des Cybèle) imagina de faire naître les violettes, qui d'abord charmèrent les yeux de la nymphe, excitèrent son appétit, et en même temps le satisfirent... Si, au lieu de ne prescrire les violettes qu'en infusion et pour les maux de poitrine, on en composait une préparation alimentaire à l'usage des femmes qu'un miroir attriste, ce mets exercerait peut-être la même influence, et nous les verrions se consoler, à l'imitation de la fille d'Inachus, de l'altération que le temps ou quelque autre circonstance apporte dans leur personne.

Le nom de l'*Ionie*, belle province de l'Asie, signifie un lieu semé de *violettes*, et Lycophron trouva en grec, dans le nom de la reine *Arsinoé*, l'anagramme : *violette de Junon*.

Par analogie sans doute avec les mœurs de cette plante, les autels des dieux lares en étaient ornés. Chez les Romains on en jetait sur les cendres des morts après les avoir déposées dans l'urne.

Les anciens avaient donné différentes fleurs pour attribut aux Heures du jour; un bouquet de *violettes* et de *pensées* indiquait la douzième.

En Orient, l'envoi d'une *violette* signifie : *Ayez pitié de moi.*

« J'ai vu, dit Ebn Riemi, poète arabe, j'ai vu dans les jardins une violette dont les feuilles chargées de rosée resplendissaient au soleil naissant; j'ai vu la fleur; elle semblait une jeune fille aux yeux bleus pleins de larmes. » « O *violette*, dit aussi Hafiz, tu es belle, non par une beauté éclatante, mais par une pudeur suave et virginale. »

Sur un magnifique tapis de Perse appartenant à monsieur le duc de Blacas, on lit ces vers du poète Gianni, qui dit : « En voyant la rose, la *violette* s'est humiliée et a caché sa tête sous le manteau pourpré qui la couvre; on dirait que la verdure a formé sous ses pieds un tapis qui invite à la prière. » La même pensée inspira Hafiz lorsqu'il dit : « Maintenant que la rose s'est montrée dans le parterre, la *violette* s'est jetée à ses pieds, baissant la tête pour l'adorer. »

Cependant la *violette*, symbole de modestie et de simplicité, ne put fuir la célébrité qui vint l'atteindre lors de l'institution des *jeux floraux*, en 1323. Mais cette institution demande quelques détails qui ne s'écartent point de notre sujet.

Deux Flores furent célèbres dans l'antiquité; l'une, que les Grecs appelaient *Chloris*, nymphe des Iles Fortunées, qui eut *Zéphyre* pour époux, et présida à l'empire des fleurs. Les Sabins l'adorèrent; Tatius lui érigea des autels dans Rome, où son temple se voyait en face du Capitole; les Phocéens lui en élevèrent un à Marseille; Praxitèle fit sa statue. On la représentait sous les traits d'une jeune fille couronnée de fleurs, tenant dans sa main gauche une urne. Une autre Flore, qui n'eut rien de divin, reçut pourtant des hommages assez semblables à un culte, dans la ville éternelle; c'était une femme, nommée d'abord *Larentia*, puis

Flora, que l'on avait peu estimée pendant sa vie, mais à qui une vanité effrénée fit désirer de la célébrité après sa mort, et pour en obtenir elle laissa sa fortune au peuple romain, qui, déjà corrompu par le goût des plaisirs, consacra à des jeux nommés *floraux* le revenu considérable de cet héritage. Aussi bruyants, aussi grossiers que les *Saturnales*, la vue de ces jeux était insupportable aux gens sages, et Caton, qui n'y assista qu'une fois, ne put y demeurer jusqu'à la fin. Le cirque de la colline *hortulorum* était, dit-on, consacré à ces jeux, qui se célébraient le 28 d'avril, et dans lesquels les empereurs Galba et Carin firent paraître des éléphants qui dansèrent sur la corde.

On rapporte à une source plus pure les jeux *floraux* qui furent établis à Toulouse, lorsque sept hommes de condition, amateurs des belles-lettres et de la *gaie science* qui rendait si célèbres les troubadours, invitèrent, en 1323, les poètes provençaux à venir disputer le prix de leurs talents en leur présence, promettant une *violette d'or* à celui dont la pièce serait jugée la plus belle. Ce prix fut donné à Arnauld-Vidal de Castelnaudary, en 1324, pour un *cirventis* en honneur de la Vierge Marie. On croit que c'est à la générosité de *Clémence-Isaure*, dame toulousaine, que l'on doit l'*églantine* et le *souci* d'or qui, en 1540, furent ajoutés à la *violette*[1].

La cérémonie des jeux floraux commence le 1er mai par une messe solennelle en musique, où assistent toutes les autorités; le 3 du même mois on donne un repas magnifique aux personnes les plus considérables de la ville, et on distribue les prix, qui sont au nombre de cinq, et s'obtiennent par un *discours* en prose, un *poème*, une *ode*[2], une *églogue* et un *sonnet*.

Lorsque notre roi Charles VIII fit son entrée à Naples, en 1493, les dames de cette ville lui mirent sur la tête un *chapel de violettes*, ce qui charma ce prince; car alors on ne trouvait guère de ces fleurs à Paris le 2 février; mais ce premier moment de surprise et de joie innocente passé, quelle opinion Charles VIII eut-il des femmes qui couronnaient ainsi le chef d'une armée étrangère entrant en vainqueur dans leur pays?

Au siècle suivant la *violette* n'était point encore cultivée dans les jardins d'Allemagne; ce fut Courard Gesner, que ses connaissances firent surnommer le *Pline* de son siècle, qui l'y transporta de Savoie. Mais tandis que cette fleur devait à un savant les hommages d'une nouvelle patrie, la science lui devait un nouveau prosélyte. *Jean Bertram*, quaker de Pensylvanie, dut le goût pour la botanique qui illustra son nom au charme qu'il éprouva en considérant une *violette*.

Dans un petit livre vieux, curieux et rare, dédié à madame Marguerite de France, reine de Navarre, et intitulé : *Récréations, Devis et Mignardises*, etc.; on trouve les vers suivants sur la *violette*. Bien qu'ils ne paraissent pas bons aujourd'hui, ils furent goûtés et répétés à la cour de François Ier; leur auteur reçut des compliments comme nous en adressons à nos poètes. Ah! que le goût est capricieux et l'avenir incertain!

Je suis de mars la violette
Qui vient annoncer le printemps;
Chacun me désire et souhaite
Pour prendre de moi passe-temps.
L'odeur que donne à toutes gens
Me fait ainsi être prisée,
Car je rends les humains contents
Quand je suis bien pulvérisée.

Fiancé à Julie d'Angennes de Rambouillet[1], le duc de Montausier, selon l'usage,

(1) Les jeux floraux ont été érigés en académie par lettres-patentes de 1694.

(2) Madame Tastu a reçu un de ces prix, il y a quelques années, pour une ode à la Vierge dont la poésie est admirable.

(1) L'hôtel de Rambouillet était très célèbre pendant la minorité de Louis XIV; c'était là que se réunissaient les courtisans de *bel air* et les beaux-esprits du temps. Un peu d'affectation dans le langage et dans les manières fut reproché à cette société, dont Molière outra les travers dans *les Précieuses ridicules*.

eut le droit de lui envoyer chaque matin un bouquet; il substitua, aux fleurs naturelles que l'on offre dans cette occasion, une fleur peinte sur vélin, accompagnée de vers que s'empressèrent de faire les auteurs les plus à la mode du temps. Dans ce recueil devenu célèbre, et que l'on nomme la *Guirlande de Julie*, Desmarais fait parler ainsi la *violette :*

Franche d'ambition, je me cache sous l'herbe,
Modeste en ma couleur, modeste en mon séjour;
Mais si sur votre front je puis me voir un jour,
La plus humble des fleurs sera la plus superbe.

Un peu plus tard madame de Sévigné comparait madame de La Vallière, humble avec raison d'être *maîtresse*, d'être *mère*, d'être *duchesse*, à la *violette*.

Si les mémoires de mademoiselle Clairon avaient été plus répandus, la *violette* serait devenue le symbole de la constance; pendant trente ans, un ami de cette célèbre tragédienne cultiva des *violettes*, afin de pouvoir lui en offrir un bouquet chaque matin, dans toutes les saisons; et pendant trente ans mademoiselle Clairon prit chaque soir une infusion des fleurs de son bouquet.

Des hommes fort graves, et dont quelques-uns ont été redoutés, Camérarius, Mélanchthon, Gruter, Santeuil, Ange Politien, Cowley ont chanté la *violette;* M. Béranger n'a pas dédaigné de lui dire :

Avant que la première feuille
Ait couronné nos églantiers,
Avec quel plaisir je te cueille
Le long des champêtres sentiers.

Constant Dubos lui parle morale dans ses idylles.

N'attends pas les succès brillants
Qu'obtient la rose purpurine;
Tu n'es pas la fleur des amants..
Mais aussi tu n'as pas d'épine!

Puis, après avoir témoigné le désir de la voir orner les jardins, il s'écrie :

Que dis-je?... non, dans tes bosquets
Reste, ô violette chérie!
Heureux qui répand des bienfaits
Et comme toi cache sa vie!

L'abbé Aubert, promenant les zéphirs parmi des fleurs très fières et très *causeuses*, dit :

La jeune violette, aussi charmante qu'elles,
Mais plus timide et qui n'avait rien dit,
Des zéphirs parfumant les ailes,
Ne fut point la dernière à qui l'on applaudit.

Peut-être les vers les plus heureux qu'inspira la *violette* sont-ils ceux de madame la comtesse d'Hautpoul; ce succès était dû à celle qui imagina de dire :

Sans te cueillir j'admire ta fraîcheur;
Je ne voudrais pas être heureuse
Aux dépens même d'une fleur.
. . . . . .
Simple en mes goûts, de paisibles loisirs
Rendent mon ame satisfaite;
Mon nom contente mes désirs,
Puisque l'amitié le répète.

L'avenir m'oublira; mais, chère à mon époux,
Dans mon enfant trouvant mon bien suprême,
Bornant ce monde à ce que j'aime,
Je n'étonnerai point le vulgaire jaloux.
Oui, comme toi cherchant la solitude,
Ne me plaisant qu'en ces vallons déserts,
J'y viens rêver et soupirer ces vers
Qui ne doivent rien à l'étude.

Tout un caractère de femme est dans ce morceau de poésie, qui a été si justement loué, ainsi que dans la devise que prit madame de Meulan [1], si aimée par la société du siècle dernier : devise qui avait pour corps une *violette*, et pour ame ces mots : *Il faut me chercher*.

Ce qui vaut peut-être la peine d'être remarqué, c'est que Marie-Louise, seconde femme de Napoléon, ayant montré une grande prédilection pour une *violette* à large corolle, d'une teinte pâle, que l'on cultive en Languedoc, d'où lui est venu le nom de *violette de Toulouse*, on appela alors cette espèce *violette de Parme*. C'était un présage, car cette impératrice fut réduite à

(1) Belle-mère de M. Guizot.

ne régner que sur ce petit Etat d'Italie, elle dont l'époux avait conquis presque toute l'Europe.

Au printemps de 1815, les partisans de Napoléon, retiré à l'île d'Elbe, ayant pris une *violette* pour signe de ralliement, madame la comtesse de Genlis fit les vers suivants, dans lesquels cette fleur s'exprimait ainsi :

Obscure, je cachai ma vie.
On vante dans tous les pays
Ma douceur et ma modestie;
J'en reçois maintenant le prix.
Fameuse aujourd'hui dans l'histoire,
Malgré tant de simplicité,
Un roi me cède la victoire;
J'efface sa célébrité,
Et je suis désormais l'emblème de la gloire.

Le sort des armes ayant été contraire à Napoléon, et les rois de l'Europe l'ayant relégué à l'île de Sainte-Hélène, Louis XVIII rentra en possession du trône de ses aïeux. Il se souvint alors du rôle que les bonapartistes avaient fait jouer à la *violette*, mais il s'en souvint en roi; et, distribuant aux dames de sa cour des bouquets de cette fleur, il leur dit : *Les violettes aussi sont comprises dans l'amnistie que je viens d'accorder.*

Il y a une sorte de roche micacée, en partie décomposée, que son odeur a fait nommer violetstein.

La comtesse DE BRADI.

HISTOIRE.

SOUVENIRS DU MOIS DE NOVEMBRE.

Novembre. — C'est le *neuvième* mois de l'année de Romulus, ainsi que son nom l'indique, et le *onzième* après la réforme du calendrier par Numa. Il a conservé le même nom, bien qu'il ne réponde plus à la place qu'il occupe dans l'année.

L'antiquité avait personnifié le mois de *novembre* en le représentant sous la figure d'un prêtre d'Isis, vêtu d'une robe de lin, la tête chauve et appuyé contre un autel.

L'astronomie ancienne plaçait le mois de novembre sous le signe du *Sagittaire.*

1er *novembre* 607. Institution de la fête de *tous les saints,* vulgairement *la Toussaint.*

Le pape Boniface IV, ayant fait purifier le *Panthéon* construit par Marius Agrippa et dédié à Jupiter-le-Vengeur, le mit, en 607, sous l'invocation de la sainte Vierge et de tous les martyrs, ce qui lui fit donner le nom de *Sainte-Marie aux martyrs.*

En 731 le pape Grégoire III consacra une chapelle dans l'église de Saint-Pierre en l'honneur de *tous les saints,* et depuis ce temps on a toujours célébré à Rome la fête dont nous parlons ici.

Sous le règne de Louis-le-Débonnaire, le pape Grégoire IV, étant venu en France, y établit cette fête, qui fut bientôt universellement adoptée.

Les Grecs célèbrent une fête de tous les saints le dimanche après la Pentecôte.

1er *novembre* 1755. Tremblement de terre à Lisbonne.

Les tremblements de terre qui se firent sentir, en 1755, sur plusieurs points du globe et principalement en Europe, ont rendu cette

année éternellement mémorable; mais Lisbonne en éprouva des effets désastreux; des secousses épouvantables, ébranlant les édifices, renversant les maisons, écrasaient sous leurs débris des milliers d'habitants; plus de trente mille personnes périrent. Le palais du roi s'écroula un moment après que le monarque l'eut abandonné. Le prince et sa famille n'eurent pendant plusieurs jours d'autre asile qu'une berline et des tentes placées dans un jardin, et pour ajouter au désastre, un affreux incendie dévora ce que les secousses de la terre avaient épargné.

Le fléau se fit sentir au loin. La petite ville de Sétubal en Espagne fut engloutie; à Tolède, éloigné de cent lieues de Lisbonne, les eaux du Tage s'élevèrent de dix pieds, et à Cadix la mer monta à vingt-deux pieds.

Ce jour funeste vit s'éteindre à jamais un nom célèbre; le fils unique de Louis Racine, le petit-fils de l'illustre auteur d'*Athalie*, se trouvait à Cadix; il côtoyait le rivage pour se rendre en poste à une fête; le gonflement subit des eaux l'emporta.

L'Afrique ne fut pas préservée des malheurs de cette journée; tandis que Lisbonne s'écroulait, la terre s'ouvrit près de Maroc, et une peuplade d'Arabes fut engloutie dans les abîmes.

2 *novembre* 998. Saint Odilon, abbé de Cluny, institue dans tous les monastères de sa congrégation la fête de la commémoration de tous les fidèles défunts, qui fut peu de temps après adoptée par l'église entière d'Occident.

Les Grecs ont célébré long-temps la mémoire des morts le samedi qui précède la Pentecôte.

La coutume de prier pour les morts est née pour ainsi dire avec le christianisme, et les fondations des églises, des monastères et des colléges, les monuments funéraires, les testaments, prouvent que depuis Constantin la pratique des prières pour les défunts était universelle dans l'église.

Le paganisme lui-même avait institué à la mémoire des morts des cérémonies que les Romains célébraient au mois de février, et dont Ovide attribue la création à Enée.

4 *novembre* 1584. Mort de saint Charles Borromée, archevêque de Milan.

Parmi tant de vertueux prélats, de saints pontifes dont le christianisme s'honore, Charles Borromée brille au premier rang. Issu d'une illustre famille d'Arone, sur le bord du lac Majeur[1], entré dès son jeune âge dans l'état ecclésiastique, cardinal à vingt-trois ans, ses talents réels, ses vertus et son intelligence précoce, prouvèrent qu'il n'était point au-dessous d'une élévation si prématurée.

A la mort de son frère aîné, pressé de quitter la carrière ecclésiastique, de se marier et de devenir le chef de la famille, il se hâta de se faire ordonner prêtre[2] pour résister plus efficacement aux sollicitations. Elevé au siége archi-épiscopal de Milan, il fut retenu long-temps à Rome; mais enfin arrivé dans son diocèse avec des projets de réforme, il en commença l'exécution par lui-même, en se démettant de tous ses autres bénéfices et abandonnant ses biens à sa famille. Il ne s'était réservé qu'une terre, qui devint bientôt le patrimoine des pauvres, car il la vendit pour en employer le prix en pieuses largesses. La plus grande part des revenus de son archevêché pourvut à de nombreuses aumônes, l'autre servit aux besoins de l'église; il réserva la plus faible pour son entretien particulier. L'or et la soie disparurent de sa maison, et la somptuosité de sa table, son palais, en quelque sorte transformé en communauté religieuse, et surtout l'austérité de ses exemples, firent pénétrer la ré-

(1) Il y a dans ce grand lac, qui a trente-neuf milles de long et cinq à six de large, une île fort agréable, où se trouve la *villa de Borromeo*, qui appartient encore à la famille de ce nom.

(2) On vient de voir que Charles Borromée avait été nommé cardinal à vingt-trois ans, sans être prêtre; c'est que le cardinalat est une dignité indépendante du sacerdoce.

forme jusqu'à la cour de Rome, même jusqu'au trône pontifical.

La peste qui dévasta Milan vint donner au saint prélat une nouvelle occasion de développer toutes les vertus de son ame, et cette ardente charité dont il était animé pour son troupeau. Pendant six mois consécutifs on le vit toujours au centre de la contagion, portant aux malades des secours et des paroles de consolation, vendant les restes de son ancienne splendeur et jusqu'à son lit pour soulager les pauvres.

Ces longues épreuves, ses travaux, les austérités d'une vie de pénitence et d'abnégation, avaient épuisé ses forces et devaient abréger sa sainte et laborieuse carrière; une fièvre lente la termina. Il n'était âgé que de quarante-six ans.

La douleur, la reconnaissance et la vénération du peuple éclatèrent à cette mort prématurée. Son deuil inconsolable prit bientôt le caractère d'un culte religieux, que l'église consacra en 1610, en plaçant Charles Borromée au nombre des saints.

16 *novembre* 1671. Mort de la duchesse de Montausier.

C'était cette célèbre Julie d'Angennes, cette *incomparable Artenice*, ainsi que l'appelaient ses contemporains, la fille du marquis de Rambouillet, la merveille de ce fameux hôtel, rendez-vous des beaux-esprits de l'époque.

Mademoiselle de Rambouillet joignait à la beauté qui séduit, toutes les qualités du cœur qui attachent. Quand un de ses frères fut atteint de la peste qui désolait Paris et avait pénétré jusqu'au Louvre, elle s'enferma dans la chambre du malade, et, pendant huit jours qu'il vécut, elle lui prodigua les soins les plus tendres. Ce dévouement inspira au vertueux duc de Montausier, le désir de connaître Julie d'Angennes. Il se fit présenter chez sa mère, demanda sa main, et ne l'obtint que douze ans après. Nommée gouvernante des enfants de France et dame d'honneur de la reine, madame de Montausier craignant de ne pouvoir remplir tous les devoirs que ces deux places lui imposaient, résigna celle de gouvernante, et tant que sa santé le lui permit, elle resta auprès de la douce et pieuse Marie-Thérèse.

Retirée de la cour en 1669, elle mourut deux ans après. Vous venez de voir tout à l'heure, mesdemoiselles, à propos des *plantes célèbres*, que c'était pour elle qu'avait été exécutée cette offrande poétique connue sous le titre de *Guirlande de Julie*.

16 *novembre* 1780. Mort de Gilbert.

Tout le monde connaît ces vers touchants:

Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour et je meurs,
Je meurs! et sur ma tombe où lentement j'arrive,
Nul ne viendra verser des pleurs!

C'était le dernier cri d'un jeune poète, de l'infortuné Gilbert mourant, et mourant dans un hôpital.

Né en 1751 de parents pauvres, il était venu à Paris, n'ayant que des vers pour recommandation et croyant trouver des protecteurs. Il distribua des louanges, on eut l'air de ne pas les comprendre; il frappa à plusieurs portes, on le repoussa. Aucun prix ne lui fut décerné dans les concours auxquels il prit part. Quel cruel désenchantement! Il avait compté sur des couronnes, il s'était bercé dans des rêves de fortune et de gloire, et tout lui échappait à la fois, et le siècle ingrat ne semblait pas même vouloir lui accorder du pain. Humilié, déchu, la haine le prit au cœur; il se fit le poète de l'indignation, de la colère, de la vengeance. Son vers, qui ne frappa pas toujours juste, frappa presque toujours fort. C'était un moyen assuré de se faire des ennemis, ils ne lui manquèrent pas; ses malheurs s'en accrurent, et la misère le conduisit à l'hôpital, où il mourut indigent et fou.

De toutes ses poésies on n'a retenu que deux satires et l'admirable élégie composée quelques jours avant sa mort, et dont nous avons cité une stance.

17 *novembre* 1494. — Mort de Pic de la Mirandole.

Ce nom rappelle une merveille de science, de mémoire et d'érudition. — Ce qu'on raconte de ce prince est prodigieux. A dix ans, le jeune Pic était placé au rang des meilleurs poètes et orateurs ; à quatorze ans, sa mère l'envoya à Bologne étudier le droit canon, mais il renonça bientôt à cette science pour se livrer à l'étude de la philosophie et de la théologie. Pendant sept ans, il parcourut les plus célèbres universités d'Italie et de France. — Il n'oubliait rien de ce qu'il avait lu ou seulement entendu réciter, et la pénétration de son esprit ne le cédait qu'à son étonnante mémoire ; à dix-huit ans il savait vingt-deux langues. Venu à Rome en 1486 (il avait alors vingt-trois ans) il y publia son fameux programme de neuf cents propositions (*de omni re scibili : De toutes les choses qu'on peut savoir*) qu'il s'engageait à soutenir contre tous venants ; mais on ne lui en donna ni le plaisir ni la gloire.

Cependant quelques-unes de ses propositions dénoncées comme suspectes d'hérésie, furent déclarées dangereuses et condamnées par le pape. — Se résignant à cette décision, Pic se retira en France, et instruit par l'expérience, du néant de cette gloire brillante qui l'avait séduit, il jeta au feu ses poésies, céda ses biens à son neveu, et se renfermant dans l'étude de la philosophie, il vivait paisiblement au milieu de ses livres et de ses amis, lorsque la mort vint l'atteindre à l'âge de trente-un ans.

19 *novembre* 1703. Mort de l'homme *au masque de fer*.

On s'est perdu en conjectures pour savoir quel était ce prisonnier incarcéré avec tant de mystère en 1663 dans le château de Pignerol, puis transféré non moins mystérieusement aux *îles Sainte-Marguerite* et ensuite à la Bastille, quand Saint-Mars, qui avait été le gouverneur des deux autres prisons, fut appelé au commandement de cette forteresse. Les contemporains n'ont jamais su quel était cet homme ; le temps n'en a rien dévoilé ; il est mort, pour ainsi dire, avec son masque, et il le gardera probablement toujours.

Aucun personnage de marque ne disparut de la scène du monde à l'époque où l'*homme au masque de fer* fut emprisonné. Cependant les précautions prises pour empêcher que le secret ne fût pénétré, les respects extraordinaires dont on entourait le captif, ont dû faire penser que c'était un personnage de haut rang et de grande importance.

Quand le prisonnier voyageait et qu'il était en présence d'étrangers, sa figure était couverte d'un masque qu'il ne pouvait ôter sous peine de mort.

On a raconté qu'un pêcheur, ayant trouvé une assiette d'argent jetée des fenêtres du château et sur laquelle quelques lignes étaient écrites avec la pointe d'un couteau, fut mis au secret et ne fut relâché qu'après qu'il eût été prouvé qu'il ne savait pas lire.

Le prisonnier n'était servi que dans de la vaisselle plate ; le gouverneur Saint-Mars remplissait la charge de maître-d'hôtel, et Louvois se tenait, dit-on, debout en sa présence.

Quand il mourut, il paraissait âgé de soixante ans ; on l'enterra sans pompe dans le cimetière de l'église Saint-Paul ; tout ce qui lui avait servi fut brûlé, les murailles furent reblanchies et les carreaux des vitres brisés, tant on craignait qu'il n'eût laissé quelques lignes, quelques mots de son histoire.

« L'*Homme au masque de fer*, dit Voltaire, était d'une taille au-dessus de la moyenne et parfaitement prise ; sa peau était brune mais douce, et il la conservait avec une coquetterie toute féminine ; il aimait le linge fin, les dentelles, les bijoux et la toilette ; son éducation semblait avoir été cultivée ; la lecture et la musique étaient ses seules distractions. »

Mme de Frémont.

TOILETTE D'AUTOMNE.

Occupons-nous des manteaux, mesdemoiselles; voici l'époque où ils vont être nécessaires, l'époque surtout où il est urgent d'en décider le choix, si vous ne voulez pas être surprise par les froids rigoureux, alors que la robe ouatée devient insuffisante et que le châle préserve mal d'un vent d'hiver. A Paris l'hiver commence en novembre; dans vos toilettes il n'y a pas cette stricte observance qui vous donne les satins de transition et les velours d'automne, étoffes de fantaisie qui précèdent les velours plains et les brocards; ainsi nous passerons brusquement de la robe de percale, que nous vous permettions il y a un mois, au manteau de laine que nous vous conseillons aujourd'hui.

Les *satins de laine-minaret* sont la reproduction d'un joli petit taffetas ramagé que nous vous avons indiqué ce printemps; les uns ont le travail brillant, couleur sur couleur en deux nuances; les autres ont un ramage orange, vert ou violet, sur fond brun, vert ou marron. On double l'étoffe de laine en satin ou marceline, se rapportant au dessin; et si l'étoffe est unie on assortit la couleur au passe-poil. Il n'y a rien de déterminé quant à ce passe-poil; on le met en satin, en gros de Naples ou en velours, selon le goût et la convenance.

On fait des pélerines et des manches; une ceinture arrête les plis dans le dos comme une taille et maintient par-devant les formes qui retombent à leur gré. Vers le bas, le manteau, qui tend toujours à s'ouvrir dans la marche, est fermé par un nœud de ruban, placé un peu plus bas que le genou. Cette façon, très élégante et toute nouvelle, devient fort simple en faisant la doublure, les passe-poils et le nœud de la même couleur que le dessus.

Comme étoffe nous vous enseignons les *satins de laine*, que vous connaissez déjà, mais que cette année a perfectionnés; le *satin drapé*, belle étoffe à fleurs de laine sur fond brillant, et du même genre plus ordinaire, le satin royal, que vous pouvez border sans le doubler. Les flanelles aussi sont renouvelées; il y a les *flanelles tartans*, à carreaux, désignés par leur nom; les flanelles écossaises, à carreaux d'Edimbourg, en toutes nuances très variées, et les *flanelles turques*, bleu ou orange, à palmes semées, tracées par une ligne noire.

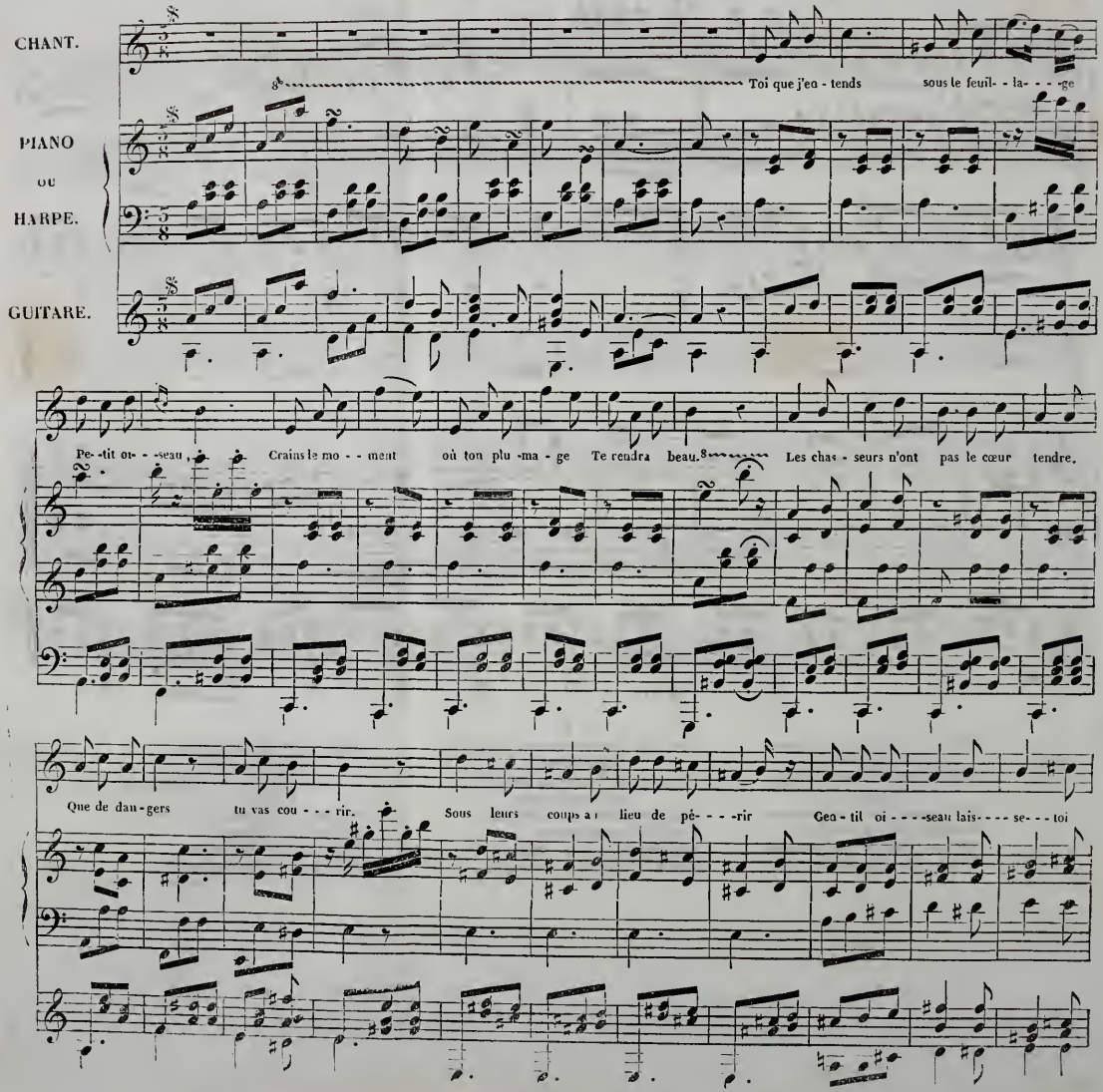
Ces flanelles sont toujours des manteaux de fatigue auxquels vous pouvez donner beaucoup de distinction par la forme.

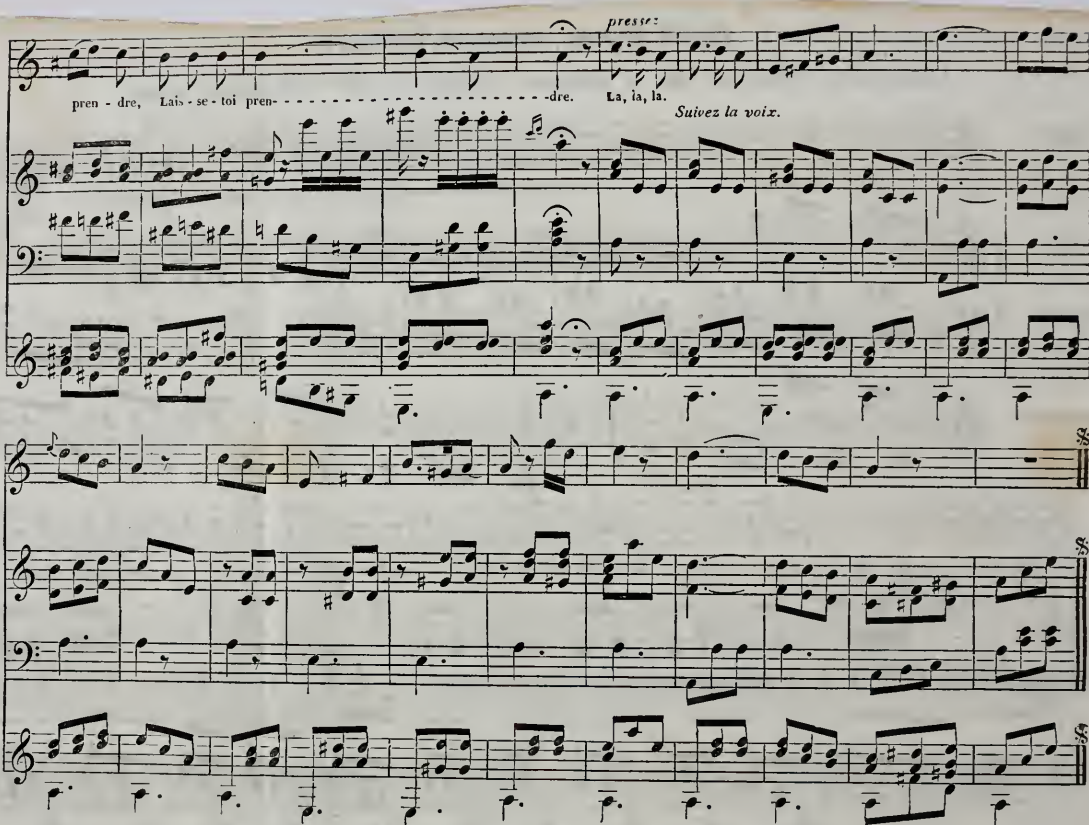
Vos chapeaux ont encore peu de nouveauté; on fait néanmoins déjà les capotes de velours dont nous vous parlerons, puisque le velours doit être votre coiffure d'hiver. Nous vous le conseillons de préférence au satin, parce que, quoique plus cher, il a infiniment plus de durée, et par cette raison il est plus à votre convenance. Les satins unis, les satins de fantaisie s'altèrent promptement, tandis qu'un chapeau de velours dure plusieurs saisons. Les velours de couleur foncée sont à votre choix; toutes les nuances sont également bien. Le velours épinglé gros bleu ou vert est très solide et très élégant. Pour les capotes simples on fait des passes dont le bord est légèrement retroussé, et l'on pose par-devant, tout-à-fait au milieu et au bas de la calotte, une rosette de velours, retenue par une boucle bronzée.

Vous avez à faire pour le matin de jolies petites manchettes en batiste, très simples; le bord est marqué par quatre petits plis, et vous le garnissez avec une basse Valenciennes, relevée à petits tuyaux.

Gentil Oiseau, laisse-toi prendre!

Chansonnette. *Paroles de M.* **A. DUPLESSY,** *Musique de Mme Clémentine* **DU BOS.**





2.

Bien avant que ton aile, prompte
Comme l'éclair,
D'un vol qui descend et remonte
Parcourt l'air;
Un ravisseur peut te surprendre
Et dans ses serres t'enlever,
Oh! crois-moi, je veux te sauver,
Gentil oiseau, laisse-toi prendre!

3.

Ton nid, que cherche sous la branche
Soleil levant,
Vers la terre s'incline et penche
Au moindre vent;
Tout seul saurais-tu le défendre
Contre le rapide aquilon
Qui peut dévaster le vallon,
Gentil oiseau, laisse-toi prendre!

4.

Regarde-moi, je suis Jérôme,
Je suis petit;
Vois cette ferme au toit de chaume,
C'est là mon nid!
Eh bien, si tu voulais m'entendre,
A l'abri des moindres dangers
Tu vivrais chéri des bergers.
Gentil oiseau, laisse-toi prendre!

(Journal des Jeunes Personnes.)

A DEUX JEUNES SŒURS.

PAROLES D'ESPÉRANCE.

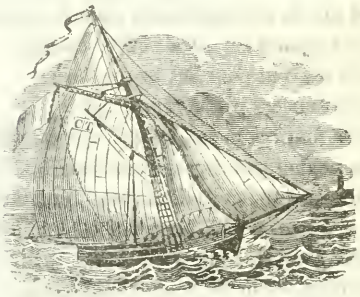
Doux anges de beauté, dont le rire ingénu
Affronte innocemment l'avenir inconnu,
Qui voyez avec joie arriver chaque année,
Tant vous la pressentez riante et fortunée,
Gardez de votre aurore et gardez bien long-temps
Ces propices rayons sur vos têtes flottants;
Si l'on vous dit jamais que tout n'est que mensonge,
Qu'ici-bas le bonheur est l'affaire d'un songe,
Et qu'il ne vous faut pas, crédules, vous fier
A cet appât trompeur qui s'offre le premier,
N'en croyez rien, enfants, ce sont vaines alarmes:
Quoiqu'amère parfois, la vie a bien des charmes,
Et jusqu'en ses sentiers les plus pleins de douleurs
Un Dieu juste prend soin de semer quelques fleurs.
Poètes, il est vrai, comme de faibles femmes,
A la plainte souvent nous livrons trop nos ames;
Nous accusons la vie et jusqu'à nos travaux
D'enfanter, sol ingrat! moins de biens que de maux;
C'est que changent les jours et qu'il est dans le nombre,
Il est des jours mauvais où tout nous paraît sombre,
Où, les pas défaillants et le cœur soucieux,
Nous oublions, hélas! de regarder les cieux!
Et puis c'est que la gloire, Armide trop charmante,
Ne garde pas toujours cet attrait qui nous tente,
Et qu'elle n'a souvent pour ses fronts favoris
Que de tristes lauriers par le regret flétris!
Mais que vous font ces maux, à vous, modestes filles,
Dont le nom ne doit pas dépasser vos familles?
Sans craindre l'avenir, grandissez donc, enfants!
On n'est pas, grace au ciel, heureuse qu'à quinze ans!
La naïve gaîté, l'aimable imprévoyance
Sont le plus beau trésor de votre adolescence;
Jouissez de votre âge et de ses doux plaisirs;
Ne hâtez pas les ans par d'imprudents désirs;
Mais aussi, gardez-vous qu'un trop sombre présage
N'attriste à l'horizon votre frais paysage,
Et n'imaginez pas qu'après ce temps heureux

Le reste ne soit plus qu'un long désert affreux,
Et que regrets cuisants, et que larmes amères!
Chaque âge a son bonheur... voyez plutôt vos mères!

L'avenir, il est vrai, vous garde des rigueurs,
Car chacun tôt ou tard doit son tribut de pleurs.
Eh bien! contre ces coups armez vos jeunes ames,
Faibles filles, pour être un jour de fortes femmes,
D'avance du Seigneur faites-vous un appui,
Offrez-lui saintement vos plaisirs d'aujourd'hui
Que dans le sein de Dieu vos heures absorbées
Parfument tout le ciel comme des fleurs tombées,
Et lorsque ce sera votre jour de souffrir,
A son tour ce Dieu fort viendra vous secourir.
Avec tout son amour, colombes gémissantes,
Il vous abritera sous ses ailes puissantes,
Et versera sur vous, d'une prodigue main,
Les flots consolateurs de ce baume divin
Que les âmes sans foi, mortellement blessées,
Cherchent en vain ailleurs dans leurs folles pensées!

Mais jusque-là riez, riez d'un cœur content
Et laissez votre barque aller au gré du vent.
Ce n'est pas lorsqu'on quitte à peine le rivage
Qu'il faut déjà pâlir et songer à l'orage.

A. S. Saint-Valry.



MŒURS ET USAGES ANTIQUES.

HERMANN ET THUSNELDA,

SCÈNES HISTORIQUES DE LA VIE DES ANCIENS GERMAINS[a].

Ouvrez votre atlas, mesdemoiselles, tournez le feuillet; arrêtez-vous, voici l'Allemagne. Cherchez la Bohême; vous y trouverez, à l'extrémité septentrionale, la source de l'Elbe. Suivez le cours de ce fleuve; il traverse la Bohême, passe à Dresde, capitale de la Saxe, se partage en plusieurs branches au-dessus de Hambourg, où il a près d'une lieue de largeur et se jette non loin de là, dans la mer d'Allemagne. Retournez vers l'Ouest; à peu de distance du Rhin vous verrez la Haute-Franconie, où la Fulde et le Werra prennent leurs sources. Ces deux rivières se réunissent bientôt et forment le Weser, qui sépare la Basse-Saxe de la Westphalie, et qui se jette également dans l'Océan germanique, au-dessus de Brême, ville située dans l'ancien électorat d'Hanovre.

Examinez l'immense étendue de pays renfermée entre les deux fleuves dont vous venez de suivre le cours. Vous y verrez des royaumes, des duchés; et dans ces royaumes, dans ces duchés, quelle quantité de villes, de bourgs, de villages! Eh bien! mes jeunes amies, à l'époque où vivait Hermann, c'est-à-dire vers le commencement de l'ère chrétienne, toute cette vaste contrée n'était encore qu'une seule et unique forêt, que les Romains appelaient forêt Hercynienne. Fixez un instant vos regards sur la chaîne de montagnes qui se prolonge entre la Haute et la Basse-Saxe, et dont le sommet porte le nom de Broken[1].

Cette chaîne de montagnes a conservé l'ancienne dénomination de forêt Hercynienne; cependant elle est plus connue sous le nom de Harzwald. Les arbres séculaires dont elle est couverte, les riches mines de fer et d'argent qu'on y exploite, la situation pittoresque des villes et des villages qu'on y trouve aujourd'hui, et surtout le charme du nom historique qu'elle a conservé, ne cessent d'attirer l'attention des voyageurs. Cette longue suite de montagnes boisées n'est pourtant, comme vous pouvez le reconnaître, qu'une faible portion de l'ancienne forêt d'Hercynie, si célèbre par la défaite des Romains et par le séjour des Chérusques, peuplade de Germanie à laquelle appartenaient l'immortel Hermann et sa bien-aimée Thusnelda.

Je présume, mesdemoiselles, que vous avez pris une juste idée de la situation géographique du pays où je vais vous introduire. Oubliez maintenant les noms des royaumes, des duchés et des villes que vous avez vus sur la carte, entre l'Elbe et le Weser. Figurez-vous qu'il n'y a partout que bois et marais; et, pour vous familiariser entièrement avec l'esprit de l'époque dont

(a) L'histoire de *Hermann et Thusnelda* avait été annoncée à nos lectrices à la fin de l'article : *Un Conseil chez les anciens Germains*, voir page 212. (*Note des Directeurs.*)

(1) Mont fameux dans toute l'Allemagne, où les traditions populaires le désignent encore aujourd'hui comme le rendez-vous des sorciers.

nous allons nous occuper, effacez un instant de votre mémoire les découvertes et les nombreux avantages qu'un laps de temps de près de deux mille ans a introduits dans les mœurs et la position sociale des peuples.

Transportons-nous ensemble sur ce point de l'Allemagne que l'on appelle aujourd'hui district de Missenie, l'une des contrées les plus riantes et les plus fertiles de la Saxe moderne. C'est là que, dix ans après la naissance du Christ, s'élevaient au milieu de la sombre et immense forêt Hercynienne, deux collines dont le sommet était couvert d'arbres aussi vieux que le sol. Sur la pente de ces collines, des champs bien cultivés descendaient jusque dans un étroit vallon où se cachaient deux rangées de huttes de différentes grandeurs, d'une forme plus large que haute, et peintes avec des couleurs vives et luisantes. Telle était la capitale de Ségeste, prince héréditaire des Chérusques, et père de Thusnelda. Malgré la riante verdure des jeunes moissons; malgré les arbres majestueux qui couronnaient les hauteurs et servaient de rempart au vallon; malgré le ruisseau profond et rapide qui, s'échappant du plus épais de la forêt, descendait sur un lit tapissé de cailloux, et coulait en serpentant entre les deux rangs de cabanes, l'ensemble du tableau avait quelque chose de monotone, de triste même; car l'œil y eût cherché en vain ces touffes d'arbres à fruit, ces massifs d'arbustes et de fleurs qui entrecoupent si agréablement les habitations champêtres de nos jours. Les Germains de cette époque n'avaient encore ni jardins, ni vergers; toute leur science en agriculture consistait à défricher le terrain dont ils avaient besoin pour construire une hutte à chaque famille, et pour semer l'orge, le seigle et le lin nécessaires à leur consommation.

Le mot de capitale vous a fait sourire, mes jeunes amies; Eh! quoi, direz-vous, du temps de Hermann, une réunion de quelques centaines de misérables huttes vernies s'appelait une capitale; qu'était-ce donc qu'un village? Il y avait moins de cabanes, voilà toute la différence; car elles étaient de la même forme et de la même couleur. Quand les Germains voulaient construire une habitation, ils enfonçaient d'abord dans le sol des troncs de sapins qui marquaient les dimensions. Les toits, les séparations intérieures étaient formées de branches de chêne entrelacées. Ce travail achevé, ils recouvraient le tout d'une épaisse couche de terre glaise, sur laquelle ils passaient, à l'extérieur, un vernis préparé avec le jus d'herbes tinctoriales et la gomme qui se forme sur l'écorce de certains arbres sauvages. Ce vernis empêchait le froid et l'humidité de pénétrer dans l'intérieur des huttes; mais il leur donnait un aspect si singulier, que les Romains, en les voyant pour la première fois, les prirent pour une protubérance du sol, un jeu de la nature. Les demeures des princes et des chefs n'avaient rien qui les distinguât de celles des simples hommes libres. Les esclaves étaient tout aussi bien ou tout aussi mal logés que les maîtres; parfois même leurs cabanes étaient plus vastes, car, sans en être les propriétaires, ils les habitaient toujours seuls avec leurs familles, et avaient le droit de les agrandir selon leurs besoins ou la nature du travail dont ils étaient chargés. Cet abri et la nourriture qui, les jours de fêtes publiques exceptés, consistait en lait caillé, était l'unique salaire qu'ils recevaient pour le travail de toute leur vie et celui de leurs femmes et de leurs enfants.

Vous prévoyez qu'un pareil peuple ne possédait ni objets d'art ou de luxe, ni même les choses de première nécessité, et vous devinez d'avance que ses mœurs n'étaient ni polies ni douces. Cependant elles méritent la peine d'être étudiées; mais cette étude est longue et pénible, car les détails qui concernent la vie privée et politique des Germains sont épars dans les historiens romains et allemands, dans de vieux ma-

nuscrits et d'anciennes ballades rares et peu connus, d'où l'on ne peut les extraire qu'à l'aide de recherches laborieuses.

Ce n'est point à votre âge, mes jeunes amies, qu'on a la patience et le courage qu'exige un pareil travail. Je m'en suis chargée pour vous, et quand vous aurez lu l'histoire de Hermann et de Thusnelda, vous aurez une juste idée des usages, des vices et des vertus de nos ancêtres. Je dis *nos ancêtres*, car les Germains se confondaient presque toujours avec les Gaulois. Sous Charlemagne, ces deux nations ne composaient qu'un seul et même empire, et les anciens Francs qui vinrent se fixer dans les Gaules, et qui donnèrent leur nom aux Français de nos jours, étaient un peuple germain.

Plusieurs heures déjà s'étaient écoulées depuis que le soleil avait paru au-dessus de la cime des arbres qui fermaient, d'une chaîne verdoyante, le vallon où s'élevait la résidence du prince des Chérusques. La matinée était avancée, et cependant le silence et l'inactivité régnaient encore dans la bourgade.

Quand les Germains n'étaient pas retenus, par la guerre, loin de leurs foyers, ils passaient tout le jour à la chasse; ne rentrant que fort tard et accablés de fatigues, leur sommeil était toujours long et profond. Les esclaves, sur lesquels reposaient tous les travaux domestiques, étaient forcés de quitter avant leurs maîtres, la peau d'ours ou de loup qui leur servait de lit et de vêtement. Aussi ce furent leurs cabanes que l'on vit s'ouvrir les premières. Des hommes, des femmes, des enfants, la tête nue, les cheveux coupés et le corps enveloppé dans des peaux de bêtes sauvages, en sortirent successivement. Les uns entrèrent dans la forêt, soit pour soigner les troupeaux qui y étaient parqués, soit pour y faire du bois à brûler ou pour tirer de la terre le fer qu'on y trouvait alors en abondance; les autres, chargés de la fabrication des meubles, des ustensiles, des vêtements, rentraient dans leurs demeures pour se mettre à l'ouvrage. Leurs femmes allumaient en plein air un grand feu autour duquel elles plaçaient des pots de terre cuite remplis d'eau et de farine d'orge.

Bientôt une jeune fille sortit d'une des cabanes habitées par les hommes libres. Ses longs cheveux blonds flottaient sur ses épaules découvertes; un morceau de toile blanche enveloppait son corps. Malgré ce profond négligé, sa physionomie et son maintien annonçaient un de ces êtres supérieurs qui inspirent à la fois l'amour et le respect. Elle s'approcha du feu; les esclaves l'entourèrent d'un air joyeux, et le nom de Thusnelda sortit de toutes les bouches avec l'accent de la reconnaissance et de la vénération. La fille de Ségeste était un ange tutélaire pour toutes ces infortunées que la naissance ou les malheurs de la guerre avaient réduites à cette triste condition. L'entretien plein de bonté qu'elle venait d'entamer avec elles fut brusquement interrompu par l'apparition du prince. Son épaisse chevelure rousse était en désordre; une peau d'ours lui servait de vêtement. Il portait son bouclier à barres de couleur et sa framée [1]; car jamais les Germains ne quittaient leurs armes, pas même en dormant, mais ils ne se paraient des habits que leur rang leur donnait le droit de porter, qu'à la guerre ou dans les jours de grande solennité.

Ségeste s'était arrêté à la porte de sa cabane; le regard qu'il laissait errer autour de lui trahissait un prince arrogant, un maître impitoyable. Ses yeux se fixèrent sur sa fille et brillèrent d'une orgueilleuse satisfaction, comme s'il avait pressenti que le titre de père de Thusnelda, et non celui de prince des Chérusques, rendrait son nom immortel. En ce moment, sa suite, avertie de son lever, vint le rejoindre; cette suite

(1) Arme des Germains; on l'appelait indifféremment pique ou framée.

était composée de fils de princes et de chefs. Dès que ces jeunes nobles avaient atteint l'âge où il leur était permis de porter la framée, ils étaient obligés de s'engager sous les ordres d'un guerrier célèbre. On les désignait sous le titre de *compagnons*. Leur nombre, leur naissance et leur valeur faisaient la gloire du prince ou du chef qu'ils servaient. En temps de paix, c'était une garde d'honneur dont il aimait à faire parade; en temps de guerre, c'était une troupe d'élite qui combattait à ses côtés pour faire triompher sa cause et pour veiller sur sa personne.

Les *compagnons* de Ségeste furent suivis de près par les hommes libres, leurs femmes et leurs enfants. A leur arrivée, le prince jeta sa peau d'ours et sauta dans le ruisseau; tous l'imitèrent par un mouvement spontané, et plusieurs centaines d'individus de tout sexe et de tout âge s'enfoncèrent dans l'eau jusqu'au cou. Ils y restèrent pendant deux heures dans un profond silence. C'était pour se remettre des fatigues de la veille et pour entretenir la vigueur et la souplesse de leurs corps, que les Germains commençaient ainsi, par le bain, chacune de leurs journées. Au reste, en dépit de cet usage qui paraît révoltant aujourd'hui, la chasteté de leurs mœurs faisait l'admiration des Romains. Leur imagination était pure comme celle de nos premiers parents avant que leur désobéissance ne les eût fait chasser du Paradis terrestre. Ne supposant pas même la possibilité du vice, ils ne cherchaient pas à en éviter les apparences.

Dès que le temps destiné au bain fut écoulé, le prince sortit lestement du ruisseau et reprit sa peau d'ours. Les *compagnons*, les hommes libres et leurs familles suivirent son exemple. Ils allaient se disperser pour prendre le repas du matin et partir ensuite pour la chasse; mais un signe de Ségeste les retint; ils se rangèrent autour de lui.

« Vaillants Chérusques, leur dit-il, ne quittez point la bourgade; j'ai besoin de votre présence à tous. Vos yeux étincellent de plaisir, vous présumez qu'il s'agit de combats, de victoires. Trois fois déjà la lune nous a souri en se montrant tout entière à nos regards reconnaissants [1], avant que vous ayiez trouvé l'occasion d'exercer votre courage contre un ennemi digne de vous. La chasse de l'aueroch [2] ne saurait plus vous dédommager des ennuis d'une aussi longue paix; tous vos vœux appellent la guerre; ils seront satisfaits. Avant que le soleil ait disparu derrière les chênes qui plus de cent fois déjà ont vu mûrir nos moissons, je pourrai vous dire après, combien de nuits [3] nous quitterons nos demeures pour monter dans nos charriots et nous mettre en campagne. J'attends un messager de Varus, de ce proconsul romain qui voit dans chaque Chérusque un héros qu'il respecte et qu'il admire; c'est pour recevoir dignement ce messager que je vous ai retenus près de moi. Allons maintenant prendre le repas du matin. Nous nous parerons ensuite de nos plus beaux habits, et nos femmes, nos filles tresseront nos cheveux [4]. Quant à toi, Wergomar, continua-t-il, en s'adressant à un jeune guerrier, chef des *compagnons* [5], pour servir sous mes ordres, tu as quitté la

(1) Les Germains regardaient la pleine lune comme une époque à laquelle les dieux étaient disposés à favoriser les entreprises des mortels. Elle leur servait également de régulateur du temps, qu'ils divisaient en pleines lunes et en moissons, comme nous le divisons en mois et en années.

(2) La chasse de l'aueroch (taureau sauvage) était très périlleuse. Ces animaux, qui erraient par troupeaux dans les forêts, se défendaient mutuellement quand on les attaquait. Les jeunes hommes qui n'avaient pas encore obtenu le droit de porter des armes, cherchaient à acquérir de la célébrité en donnant à cette chasse des preuves de leur force et de leur courage. Durant la paix elle était le délassement des guerriers les plus illustres.

(3) Les Germains ne comptaient pas par jours, mais par nuits. Ils disaient après huit nuits, comme nous disons dans huit jours.

(4) Les femmes étaient chargées de tresser les cheveux de leurs maris, de leurs pères, de leurs frères et même de leurs fiancés.

(5) Le titre de chefs des *compagnons* était un hon-

forêt qu'habitent les Suèves[1], où ton père commande en maître. Ta valeur m'a sauvé la vie dans un sanglant combat; tu sais de quel prix je paierai ce service, et quelles mains désormais tresseront tes cheveux pour les jours de fêtes comme pour les jours de batailles[2]. »

A ces mots Ségeste rentra dans sa cabane; le jeune chef l'y suivit, et Thusnelda s'approcha du feu afin de présider à la distribution du déjeuner. Après s'être assurée que la bouillie de farine d'orge était cuite à point, elle y mêla du lait caillé et versa le tout dans de grandes terrines qu'elle fit porter dans la cabane du prince et dans celle qu'habitaient les *compagnons*. Abandonnant ensuite le reste du lait caillé aux esclaves, elle alla rejoindre son père. La première pièce de la cabane avait pour tout mobilier une peau d'ours qui servait de lit au prince, deux troncs d'arbres coupés à hauteur d'appui et deux tabourets composés d'une petite planche soutenue par trois morceaux de bois. Ségeste était assis devant un des troncs d'arbres sur lesquels on avait déposé la bouillie; Wergomar occupait l'autre. Tous deux venaient d'achever séparément leur déjeuner[3] quand Thusnelda passa au milieu d'eux pour se rendre dans la pièce voisine, qui lui servait de chambre à coucher, de salle à manger et de cabinet de toilette. Wergomar n'osa lui adresser la parole, mais ses yeux restèrent fixés sur la porte par laquelle elle venait de disparaître. La tendresse vive et respectueuse qu'exprimaient ses traits flatta la vanité paternelle du prince; il rompit enfin le silence[1]:

« Wergomar, dit-il, j'aime à croire que tu te rendras digne de l'honneur que je te destine.

— Grand prince, répondit le jeune chef, parmi les plus nobles enfants de *Tuiston* et de son fils immortel le grand *Mannus*[2], il n'en est pas un qui mérite la main de Thusnelda. Moi, fils du prince des Suèves, je recevrais encore ce don comme une grâce de ta part, lors même que je pourrais t'offrir en échange la puissance souveraine de ces vastes forêts où nos ancêtres ont pris naissance.

— Sentir ainsi le prix d'un bienfait, dit Ségeste, c'est avoir le droit d'y prétendre; je suis content de mon choix.

— Ah! si le cœur de ta fille pouvait le confirmer! » répliqua Wergomar avec un profond soupir.

Le retour de la princesse interrompit cet entretien. Toujours empressée de donner l'exemple de la soumission aux ordres de son père, elle avait quitté la blanche toile dont elle s'enveloppait habituellement pour se revêtir de la saie ou petit manteau vert bordé de rouge, du haut-de-chausses blanc et de la cotte de riche étoffe à barres de différentes couleurs; et une esclave favorite avait noué sur sa tête les boucles flottantes de sa blonde chevelure. Dans ce costume de fête, elle parut à Wergomar plus belle, plus séduisante que jamais. Mais elle ne fit aucune attention au ravissement muet de son futur époux, et s'approcha de son père en lui demandant s'il était disposé à se faire coiffer. Ségeste ayant répondu affirmativement, elle s'empressa de former de sa che-

neur que le prince n'accordait qu'au guerrier le plus illustre de sa suite; c'était toujours l'annonce certaine d'une alliance projetée entre les deux familles.

(1) Nom d'une peuplade germaine qui occupait le pays appelé aujourd'hui la Souabe.

(2) En demandant une fille en mariage, le prétendant se bornait presque toujours à dire au père: *Permets à ta fille de tresser mes cheveux.* S'il accordait cette permission, il donnait un consentement positif.

(3) Excepté les jours de grandes fêtes, les Germains mangeaient toujours seuls. Chacun avait dans sa cabane son tronc d'arbre et son tabouret qui lui servaient de table et de siége.

(1) Les Germains avaient un tel respect pour la vieillesse, qu'un jeune homme eût cru commettre une insulte s'il eût adressé le premier la parole à un guerrier plus âgé que lui. Cette déférence était de rigueur même envers les subordonnés.

(2) Tuiston était le plus grand des dieux des Germains. Après lui venait Mannus, son fils. Ces peuples croyaient que ces dieux étaient sortis des entrailles de la terre et qu'ils en avaient tiré après eux les premiers habitants des forêts de la Germanie.

velure rude et rougeâtre, des nœuds qui, entassés les uns sur les autres, se terminaient par une aigrette flottante composée de l'extrémité de cette chevelure. A peine avait-elle achevé cette tâche, que d'un signe son père lui ordonna de s'acquitter du même devoir près de Wergomar. Elle obéit en silence. Le jeune chef ne se sentit plus la force de maîtriser son émotion.

« Ah! Thusnelda! dit-il, tes doigts, en glissant dans mes cheveux, font battre mon cœur comme si j'entendais une voix céleste chanter un *bardit* de guerre [1], et cependant ce n'est pas de plaisir, mais de crainte qu'il bat ainsi. Oui, je crains que tu ne consentes à devenir ma femme que par obéissance et que tu ne m'aimes jamais.

— Je n'ai encore aimé que mon père répondit Thusnelda; j'ignore si je pourrai connaître un autre amour; mais que t'importe, mon père t'a nommé mon époux; à la première pleine lune tu recevras mon serment, et alors je ferai pour toi tout ce que tu as le droit d'exiger de la compagne de ta vie.

— Si tu pouvais l'oublier, nos lois sauraient t'en punir [2], interrompit Ségeste d'un ton sévère. »

Thusnelda releva fièrement la tête.

« Je croyais, mon père, dit-elle, que tu connaissais trop bien ta fille pour avoir besoin de lui rappeler la rigueur de nos lois. Ce n'est point la crainte des châtiments, mais l'amour de la vertu qui lui donne la force de rester digne de toi.

— J'aime ton noble orgueil, répondit le prince; il ne t'a jamais empêché d'être une fille soumise. Va maintenant faire préparer un repas splendide; il ne faut pas qu'à ma table les Romains regrettent celle Varus.

— Tes ordres seront suivis, mon père. Si mes vains efforts pour cacher notre pauvreté font dédaigneusement sourire les envoyés du proconsul, tu t'en consoleras en songeant que la gloire des Germains ne consiste pas à imiter le luxe, la magnificence de leurs ennemis, mais à leur rester toujours supérieurs en courage, en vertus. »

Un sombre nuage passa sur le front de Ségeste, et Thusnelda se retira pensive et cherchant en vain à deviner en quoi elle pouvait avoir déplu à son père. Lui-même avait autrefois gravé dans l'ame de sa fille les principes qu'elle venait d'énoncer et elle ne soupçonnait pas qu'il en eût adopté d'autres.

Retournant près du feu, la princesse fit apporter des torches de bois de sapin qu'on alluma aussitôt. Précédée des esclaves qui portaient ces torches, elle se rendit au pied de la colline et fit enlever une énorme pierre qui fermait l'entrée du souterrain où l'on déposait les provisions afin de les garantir des chaleurs de l'été et des gelées de l'hiver [1]. Arrivée dans ce vaste office encombré de vivres, elle choisit plusieurs vases remplis de farine, de miel et de lait caillé qu'elle fit emporter. Après ces légers accessoires du festin, elle s'occupa de morceaux plus solides. Six auerochs [2], douze sangliers, douze rennes et autant d'élans [3]; plusieurs douzaines de lièvres, un saumon

(1) Le souvenir des faits les plus mémorables arrivés à ces peuples se conservait par des vers qu'ils apprenaient par cœur et qu'ils répétaient de père en fils. Charlemagne avait fait faire un recueil de ces traditions; malheureusement il n'est point arrivé jusqu'à nous. En Allemagne seulement on en a retrouvé quelques fragments. Ces sortes de vers historiques s'appelaient *bardits de paix;* les *bardits de guerre* consistaient en cris et en chants héroïques que les bardes improvisaient pendant le combat.

(2) Malgré les habitudes sauvages et barbares de ces peuples, la pureté de leurs mœurs était telle, que tout attentat à la sainteté du mariage était puni de mort.

(1) Quand les hivers étaient trop rigoureux, les Germains cherchaient un abri contre le froid dans ces caves ou souterrains creusés pour servir de dépôts à leurs provisions.

(2) L'auerochs, dont la chasse faisait le divertissement des nobles, était en même temps le rôt indispensable des festins d'apparat.

(3) Tous les auteurs qui ont écrit sur l'ancienne Germanie assurent qu'on y voyait fréquemment le renne et l'élan. Aujourd'hui le renne n'existe plus qu'au Groënland, dans la Laponie et dans la partie septentrionale de l'Asie. L'élan habite encore la Norwége, la Suède, la Pologne, la Russie et la Tartarie. On le re-

et un esturgeon[1] que le prince lui-même avait rapportés d'une de ses excursions sur les bords de l'Elbe, furent successivement enlevés.

Thusnelda fit mettre les grosses pièces tout entières sur d'immenses broches et pétrir avec de la farine de seigle, du lait et du miel, des gâteaux que l'on faisait cuire à mesure en les appliquant sur des pierres rougies. De grosses raves noires et des choux-arbres, dont les tiges avaient la forme et le goût de l'asperge[2], furent épluchés et jetés dans de l'eau bouillante.

Plus loin, les esclaves qui n'étaient point occupés à la cuisine dressaient la table, composée d'une longue rangée de claies tressées avec des branches d'arbres et soutenues par des poteaux. Des deux côtés de cette table ils couchèrent des troncs de sapin les uns à la suite des autres, pour servir de siége aux convives.

Tandis que la princesse s'appliquait ainsi a remplir les désirs de son père, celui-ci, suivi des *compagnons* et de tous les hommes libres de la bourgade, était allé à la rencontre des Romains.

A peine les préparatifs du festin étaient-ils achevés qu'on vit descendre des hauteurs Ségeste et l'envoyé de Varus qui marchait à ses côtés. La suite de l'officier romain se confondait avec celle du prince des Chérusques. Quoique accoutumés à se traiter en ennemis, ces guerriers semblaient avoir banni toute haine, toute défiance ; ils imitaient l'exemple de leurs chefs.

C'est dans cette disposition d'esprit qu'ils arrivèrent au milieu de la bourgade. Le dîner était servi. Entre les rôts et les poissons gigantesques étendus sur les claies qui servaient de table, la princesse avait placé des piles de gâteaux, des pyramides de choux-asperges et de raves mêlées avec du lait caillé, et des plats contenant des ragoûts de lièvres. Les deux bords de la table étaient garnis de terrines, renfermant pour chaque convive, une portion de bouillie d'orge semblable à celle qui avait été servie pour le déjeuner, et qui formait toujours le premier plat des festins. Cet arrangement répandait sur l'ensemble du service un air d'ordre agréable à l'œil. Le sentiment du beau, de l'élégant, est inné chez la femme ; l'éducation développe, règle ce goût, mais la nature seule le donne.

Ségeste se plaça entre l'officier de Varus et Thusnelda. A la droite et à la gauche de ces trois personnages se rangèrent les *compagnons*. Les hommes libres, leurs femmes leurs filles et les soldats romains occupèrent l'autre côté de la table. Les esclaves leurs enfants, ceux de leurs maîtres même[1], accroupis par terre, attendaient en silence les débris du dîner.

Même au milieu de la sauvage Germanie, les Romains avaient trouvé moyen de s'entourer d'une partie du luxe et de la magnificence dont ils avaient contracté l'habitude. Ils se promirent cependant de faire honneur aux mets grossiers placés devant eux, afin de ne pas offenser la fierté de leurs hôtes, qui n'auraient pardonné à personne de dédaigner leurs fêtes.

A peine les terrines de bouillie furent-

trouve sous le nom d'orignal et le renne sous celui de caribou, au Canada et dans tout le nord de l'Amérique.

(1) Les anciennes chroniques et les vieilles ballades prouvent que les Germains ne mangeaient pas d'autres poissons que le saumon et l'esturgeon. Il serait absurde de supposer que les rivières ne produisaient à cette époque que ces poissons énormes ; mais il est à croire qu'ils dédaignaient de pêcher ceux dont la taille ne se serait pas trouvée en harmonie avec leur appétit. Qu'eussent été en effet une carpe, un brochet pour des hommes dont chacun mangeait dans un seul repas plus de cinquante livres de viande ? Il est vrai que, hors les jours de fêtes, ils se nourrissaient de lait caillé et de farine d'orge ; mais ils en prenaient des quantités telles qu'elles remplaçaient ce qui leur manquait en qualités substantielles.

(2) Ces deux plantes potagères étaient les seuls légumes connus des Germains ; elles croissaient sans soins et sans culture sur les bords des forêts.

(1) Les Germains n'admettaient leurs enfants à leurs tables et dans leurs réunions, que lorsqu'ils avaient atteint l'âge où la loi permettait aux filles d'assister aux conseils et aux garçons de porter des armes.

elles vidées que les *compagnons*, armés de couteaux en forme de hache, se mirent à découper les aurochs, les sangliers et les autres grosses pièces dont les convives prenaient les morceaux qui leur plaisaient. Se servir soi-même au gré de ses désirs, était toute l'étiquette de ces grands repas.

Jusqu'ici on n'avait songé qu'à satisfaire l'appétit; l'instant de boire était arrivé enfin. Un signe de Thusnelda en avertit les esclaves; ils se levèrent aussitôt. Les uns furent prendre à la brasserie de grandes cruches remplies d'ale[1]; les autres se rendirent dans les cabanes de leurs maîtres et revinrent chargés de cornes d'aurochs qu'ils distribuèrent aux convives. Ces cornes qui servaient de coupes étaient pour les Germains un trophée de gloire, car ils les avaient conquises au péril de leur vie par la mort de l'animal à qui la nature les avait données pour ornement et pour défenses. Celles du prince et des compagnons étaient garnies en argent[a].

Les esclaves remplissaient à chaque instant ces coupes qui rappelaient aux Romains, quoique fort imparfaitement, la belle allégorie de la corne d'abondance des Grecs. L'influence de la boisson fermentée avait rendu les esprits plus communicatifs; c'était l'instant où, d'après leurs usages, les Germains traitaient les affaires. Interrompant les conversations commencées, Ségeste se leva afin que son regard et sa voix pussent dominer l'assemblée.

(1) Par les fréquentes relations avec les Gaulois, les Germains avaient appris à connaître le vin, mais ils en regardaient l'usage comme un raffinement de luxe incompatible avec leurs mœurs austères, et ils ne buvaient que de l'ale qu'ils préparaient avec de l'orge écrasée et de l'eau. Vers le dixième siècle, les Allemands conçurent l'idée d'y ajouter du houblon, et c'est alors que cette boisson prit le nom de bière.

(*a*) Nos jeunes lectrices auront sans doute trouvé curieux et intéressant de rapprocher les détails de ce festin sauvage, de la narration du somptueux banquet, décrit dans l'article sur *Torquato Tasso*, ci-devant page 305; ces deux récits mettent en action ce que leur avait déjà appris l'article sur les *Mœurs et les Usages au moyen-âge*, page 46 et suivantes.

(*Note des Directeurs.*)

« Illustre envoyé du grand Varus, dit-il, tu connais nos mœurs; tu sais que, pour écouter et peser les propositions qui concernent les intérêts nationaux, nous attendons qu'un joyeux festin nous réunisse tous à une même table. L'homme qui ne souffre ni la soif ni la faim ne saurait être ni perfide ni cruel; il est naturellement disposé aux grandes et belles actions, et si ses avis ne sont pas toujours bons, ils sont du moins sincères. Les plus sages d'entre nous les retiennent pour les répéter au prochain conseil, où, examinés avec calme, ces avis servent de guides aux décisions que nous y prenons. Tu me pardonneras donc de ne pas t'avoir demandé plus tôt le but de ton message. Parle, maintenant; nous t'écoutons. »

Ségeste reprit sa place et l'officier de Varus se leva à son tour. Déployant toutes les ressources d'une éloquence insinuante, il peignit les brillants avantages que les Germains trouveraient dans une étroite alliance avec les Romains. Il finit par proposer cette alliance au prince des Chérusques et l'engagea à s'unir au proconsul pour l'aider à apaiser les révoltes qui venaient d'éclater sur les bords du Weser, parmi les peuples récemment soumis à son autorité.

A ce discours le visage de plus d'un vieux guerrier se rembrunit; Thusnelda tressaillit, mais elle garda le silence. Les témoignages d'approbation se manifestèrent hautement. Le prince déclara qu'il était prêt à accepter les propositions de Varus, qui lui paraissaient propres à élever les Chérusques au rang du premier peuple de la Germanie. Cette opinion fut appuyée par les nobles et la plupart des hommes libres que le prince avait gagnés d'avance. Charmé de cet heureux résultat, il reprit la parole :

« Noble Romain, dit-il, quand tu auras redit au proconsul ce que tu viens d'entendre, il saura qu'il peut compter sur Ségeste et sur les siens. Oui, sous peu toutes mes framées seront prêtes à le défendre. Porte-

lui cette assurance de ma part; mais en même temps recommande-lui de suivre mes avis; dis-lui qu'il se défie de Hermann. »

Ce nom prononcé avec l'accent de la haine et de la colère surprit l'envoyé de Varus.

« Se défier de Hermann! répéta-t-il; lui ferais-tu un crime d'être l'ami de Varus et le plus fidèle allié des Romains?

— Il n'est ni l'un ni l'autre; il nous trahit tous! Les révoltes qui viennent d'éclater sur les bords du Weser sont son ouvrage. C'est peu pour ce jeune ambitieux d'être prince de la moitié des Chérusques [1], il veut être roi de tous les peuples de la Germanie. Sous prétexte de les affranchir du joug des Romains, il veut les courber sous sa domination. Rien ne pourra l'arrêter dans ce coupable projet que la mort!... Je chercherais en vain à la lui donner dans une bataille; ses *compagnons*, trois fois plus nombreux que les miens, lui font un rempart de leurs corps; à la guerre il est invulnérable. L'attirer dans un piége où il pourrait succomber m'est impossible à moi; son orgueil ne lui permettrait pas de répondre à mon appel. Que le proconsul lui ordonne de venir le trouver, seul et sans escorte. Il obéira, car il ne connaît pas la crainte; et il sait que Varus a la faiblesse de l'aimer, de le croire son ami. Qu'au lieu d'une nouvelle preuve d'affection il trouve des fers! que dis-je? la mort! Oui, sa mort sauvera Rome et les Germains! Qu'elle scelle donc l'alliance de Varus et de Ségeste! »

Une exclamation d'horreur échappa à la princesse et fit voir combien l'idée d'un perfide assassinat répugnait à son ame grande et généreuse. Son père lui jeta un regard courroucé.

« Thusnelda, lui dit-il, si tu abuses des priviléges que nos lois t'accordent comme femme, je t'en punirai comme père; car tu n'es pas mariée encore [1]. Ecoute-moi; ne m'interromps point. Depuis deux moissons, mes Chérusques t'ont choisie pour leur traduire en paroles vulgaires le langage sublime et mystérieux des dieux. Après huit nuits, la lune aura repris cette face pleine et riante qui nous promet sa protection; alors nous arrêterons dans le conseil l'alliance que je regarde comme formée, puisque, dès ce moment, elle réunit la majorité des suffrages. Cependant tu pourrais tout détruire, car c'est toi qui interpréteras le hennissement des chevaux sacres [2]! Admire, si tu veux, nos misérables cabanes, nos usages barbares, et reste convaincue que c'est chérir ta patrie que de vouloir retenir ses enfants dans cet état; moi j'admire les monuments magnifiques que les Romains ont élevés à la place des forêts sauvages d'où ils nous ont chassés; j'admire, j'envie leurs talents, leur instruction, leurs richesses, et je crois travailler au bonheur des Germains en les associant à des hommes qui offrent de partager avec eux tant de prospérités, tant de jouissances! Nos dieux m'approuvent; si en parlant par ta bouche ils s'exprimaient autrement, je t'accuserais d'imposture. »

Thusnelda se précipita aux pieds de son père:

« Je t'ai offensé, je suis coupable, dit-elle, et les dieux ne daigneront plus parler à mon ame consternée. Permets donc que je renonce à l'honneur d'interpréter leur langage. S'il était opposé à tes vœux, aucun tourment ne pourrait me contraindre à

(1) Le nombre des princes d'une peuplade était proportionné à celui des guerriers. Un seul était héréditaire, les autres étaient élus. Ces derniers princes occupaient un rang inférieur à celui du prince héréditaire; mais ils étaient supérieurs aux chefs qui ne commandaient jamais qu'une seule bourgade et qui étaient soumis aux ordres des princes.

(1) Le père avait droit de vie et de mort sur ses enfants. En mariant ses filles il perdait tous ses droits sur elles; la femme mariée n'était plus soumise qu'à la loi commune.

(2) Voir sur cet usage, page 216.

parler; s'il leur était favorable, je me tairais encore, car je craindrais de l'avoir mal compris. Ne crois pas cependant que tes menaces m'aient arraché cette résolution; de ta main chérie la mort me paraîtrait douce, mais tu donnerais des regrets à ma mémoire. C'est pour te les épargner que je te demande à n'être plus rien que ta fille. Je me tairai au conseil, je te suivrai au combat, j'y soutiendrai tes forces, ton courage; j'y mourrai avec toi. Que tes adversaires soient Germains ou Romains, que m'importe; ils seront mes ennemis dès que je les verrai menacer tes jours ! »

Profondément touchés de la conduite généreuse de Thusnelda, tous les convives manifestèrent hautement leur admiration; leurs éloges enthousiastes achevèrent d'apaiser le ressentiment du prince. Il releva sa fille en déclarant qu'il lui pardonnait et qu'il consentait à la faire remplacer par une autre prophétesse.

Bientôt Hermann devint de nouveau le sujet de l'entretien. Ségeste ne tarda pas à faire adopter son opinion cruelle et perfide à l'officier de Varus, qui promit d'user de tout son crédit pour décider le proconsul à se défaire de cet ennemi secret et redoutable.

Thusnelda, quoique en proie aux sentiments les plus pénibles, eut la force de garder le silence et de ne quitter la table que lorsque ses devoirs l'obligèrent à vaquer aux divertissements qui devaient suspendre le repas et prolonger la fête jusqu'au lendemain.

Le jour commençait à baisser; pour éclairer le lieu du festin, la princesse fit enfoncer dans le sol, à quelque distance de la table, un grand nombre de bois de sapin taillés en formes de torches. A la clarté de ces flambeaux, les esclaves qui n'étaient pas occupés à verser à boire aux convives enlevèrent une partie des viandes qui leur étaient destinées et qu'ils se mirent à manger avec leurs enfants et ceux de leurs maîtres, tandis que les compagnons du prince se préparaient à un exercice sans lequel toute réjouissance eût été regardée comme incomplète. Cet exercice consistait en danses que les guerriers les plus jeunes et les plus aventureux exécutaient après s'être dépouillés de leurs vêtements, à travers un grand nombre de framées dont les pointes, sans cesse dirigées contre eux par d'autres danseurs chargés de ce dernier rôle, les blessaient souvent mortellement. De bruyants applaudissements récompensaient ceux dont l'adresse avait su éviter tous ces périls; aucun regret n'était donné aux victimes de ce plaisir barbare. Quand la fatigue et la faim ramenaient les Germains à table, ils y terminaient leurs fêtes par un divertissement non moins barbare; des dés grossièrement faits avec des dents de sanglier succédaient aux restes du festin, et tous les convives se livraient à la passion du jeu qui, chez eux, touchait à la frénésie. Il n'était pas rare de les voir exposer aux chances d'un coup de dé tout ce qu'ils possédaient, même leurs propres personnes. Quand ils avaient perdu ce dernier bien, ils se laissaient lier et couper les cheveux, signe de leur liberté, et servaient avec une résignation constante l'heureux adversaire que le dieu du jeu avait rendu leur maître. Dans leurs fréquents rapports avec les Germains, les Romains avaient appris à partager cette passion; ils ne la poussaient pas jusqu'à exposer leurs personnes, mais ils jouaient leurs chevaux, leurs armes et leurs esclaves. C'était de ces derniers surtout que les Germains étaient avides, car c'était par eux qu'ils parvenaient à faire fabriquer dans leurs bourgades une partie des objets de luxe qu'ils enviaient à leurs ennemis, et qu'ils ne pouvaient se procurer que par ce moyen, puisqu'il n'existait encore chez eux, ni ouvriers ni fabricants.

Thusnelda avait vu tant de fois les funestes résultats de ces danses périlleuses et de la passion du jeu, qu'elle avait conçu

une aversion insurmontable pour ces divertissements. Ne pouvant empêcher ses compatriotes de s'y livrer, elle trouvait toujours un prétexte pour se dispenser d'en être témoin. Mais en ce moment la découverte inattendue qu'elle venait de faire sur les dispositions de Ségeste à l'égard des Romains et de Hermann, suffisait pour l'éloigner d'une fête où il ne pouvait plus y avoir pour elle que des sujets de regrets et de douleur. Se glissant adroitement derrière les cabanes elle s'avança au hasard dans la forêt. Peu à peu la faible clarté de la lune, dont les pâles rayons tombaient obliquement à travers les arbres gigantesques, remplaça l'éclat des torches. Au tumulte joyeux d'une fête succédèrent les cris lugubres des oiseaux de nuit et les hurlements lointains des ours et des loups. Au milieu de cette solitude sauvage, elle respira plus librement que près des Romains dans lesquels il lui était désormais défendu de voir des ennemis. Jusqu'ici sa vie s'était écoulée douce et heureuse, car jamais encore elle n'avait eu un sentiment qui ne fût en harmonie avec sa tendresse et son respect pour son père. Cette harmonie venait d'être violemment troublée; elle sentit que c'était pour elle le commencement d'une longue suite de malheurs et de souffrances. Elle se crut coupable, et son repentir s'exhala en cette douce plainte.

« Moi, si jeune encore, j'ai osé avoir une autre pensée que celle de mon père! L'orgueil m'a égarée jusqu'à me faire croire que je savais mieux que lui ce qui peut assurer la gloire, le bonheur des Chérusques! J'ai eu l'audace de le dire; il m'a pardonné, et je doute encore si j'ai commis un crime! Oh! oui, je suis criminelle! Hermann est toujours à mes yeux le plus vaillant, le plus généreux des Germains! Je n'étais encore qu'une faible enfant quand mon père lui accorda le droit de porter la framée, quand il le reçut au nombre de ses compagnons. Ma mère, toi que j'ai perdue trop tôt, toi que je pleure encore que de fois ne t'ai-je pas entendu dire que les dieux avaient choisi Hermann pour être le sauveur de sa patrie! Les dieux t'auraient-ils trompée? tromperaient-ils ta fille en mettant dans son cœur une voix qui lui redit sans cesse tes paroles? O ma mère! c'est ton ombre que j'invoque. Tu as vu ta fille se révolter contre son père quand elle l'a entendu accuser Hermann d'être un ambitieux qui voulait subjuguer les Germains en feignant de les affranchir; un traître qu'il immolerait s'il pouvait l'attirer dans un piége puisqu'il est invulnérable à la guerre; un perfide qui doit tomber sous le fer assassin de Varus, afin que son sang scelle l'alliance des Romains avec les Chérusques! Ah! si Hermann s'est corrompu pendant son séjour à Rome [1], s'il n'est revenu que pour nous perdre, si en effet il rêve l'asservissement de la Germanie, si sa mort seule peut la sauver d'un tyran, grand *Tuiston!* toi qui as reçu l'ame de ma mère dans ta forêt sacrée, viens écraser une fille coupable qui doute de la justice de son père... Cependant, si mon père se trompait... Oh! alors, daigne éclairer son esprit, guide son cœur, et fais surtout que Hermann connaisse le danger qui le menace et qu'il puisse l'éviter [2]. »

La pensée de Thusnelda s'était identifiée avec le ciel. Tout à coup elle fut rappelée à elle-même par un léger bruissement et par la vue d'un bouclier à barres de couleur, qu'un rayon de la lune éclairait à travers le feuillage.

La baronne Aloise DE CARLOWITZ.

(La suite au prochain numéro.)

(1) A peine Hermann avait-il reçu le droit de porter les armes, qu'il fut envoyé à Rome avec son frère et plusieurs autres nobles germains à la suite d'un traité de paix.

(2) Fragment d'une vieille ballade allemande sur la première entrevue d'Hermann et de Thusnelda.

LE GRAND-PÈRE.

Il y avait à Paris, dans l'île Saint-Louis, une haute maison dont les étroites fenêtres, où ne paraissait jamais d'autre figure humaine que celle d'une vieille servante, laissaient apercevoir de temps en temps l'intérieur d'un appartement désert et silencieux.

C'est là qu'habitait le notaire, M. Muron. Depuis vingt-cinq ans il y conservait son étude, la même gouvernante et les meubles qui dataient de l'année de son mariage. Dans cette étude, M. Muron avait acquis de l'aisance; sa vieille gouvernante l'avait servi avec un zèle qui suppléait aux talents, et ses antiques meubles lui rappelaient bien des souvenirs : sa femme, qu'il avait perdue, et sa fille, qu'il pleurait tous les jours. Il avait blanchi à ce même bureau de bois peint, exactement comme les panonceaux dorés avaient noirci exposés à l'air, de chaque côté de la porte de la maison.

Soixante ans lui étaient venus, vivant seul à Paris, au milieu de ses affaires sérieuses, et les continuant pour laisser plus de fortune à sa fille, mariée en province, lorsqu'il reçut la nouvelle de la mort inattendue de cette fille qu'il chérissait.

Madame Dorbel laissait deux enfants : un fils âgé de huit ans, élevé au collége de Dijon, et une fille de cinq ans, que la mourante avait auprès d'elle et qu'elle remettait aux mains de son père.

On ne se console jamais de la perte d'un enfant! et quand on est soi-même sur le bord de la tombe, il est affreux d'y voir descendre les êtres qui devaient nous y conduire. Le vieux père fut au désespoir, mais, comme tous les vieillards, il le cacha; car les vieillards souffrent bien souvent sans le laisser paraître; ils ont acquis cette triste faculté de dominer l'expression de leurs sentiments, la joie aussi bien que la douleur. Souvent, peut-être, la vieillesse ne sourit pas à notre gaîté, mais aussi elle ne nous demande pas de partager ses peines; les larmes peuvent bien devenir rares, le chagrin reste toujours au cœur.

M. Muron pensa mourir de ce coup violent; mais, malgré ses soixante ans, il lui restait encore un avenir; c'était celui de ses petits-enfants. Il voulut vivre pour eux.

D'abord il rappela Laure et Rodolphe, éloignés de lui; il plaça l'un dans un des grands colléges de Paris, et l'autre fut confiée aux soins d'une parente éloignée, jusqu'à ce que son âge lui permît d'entrer dans une pension pour y commencer son éducation. Le bon M. Muron aurait voulu l'avoir auprès de lui, si les forces de sa gouvernante, suffisantes au service du notaire, n'eussent pas manqué à la fatigue que cause une enfant aussi jeune; il fallut y renoncer.

A huit ans, Laure entra dans un pensionnat; peu de mois après, mademoiselle Muron, la parente qui avait pris soin d'elle, mourut, et cette enfant, qui entrait à peine dans la vie, n'eut plus au monde que deux êtres chargés de veiller sur elle : un vieillard de soixante-trois ans près de la quitter, et un enfant de treize ans qui lui-même avait besoin d'un guide.

L'un, par sa froide tendresse, l'autre, avec son étourdissante amitié, lui firent comprendre de bonne heure que toutes ses affections se réunissaient sur eux seuls;

mais comme tous deux l'aimaient en le lui témoignant rarement, elle crut qu'elle seule devait s'occuper de ceux qu'elle aimait, et en grandissant elle se disait : « Je dois vivre pour les rendre heureux. »

Sans songer que, à elle aussi, le sort devait du bonheur.

Laure devint une jeune fille ; elle passa par toutes ces époques de l'adolescence qui laissent tant de souvenirs : les journées publiques d'examen et de récompense où elle brillait près de son grand-père qui l'en remerciait ; les cérémonies religieuses de la première communion, quand, modeste et pieuse, elle vint s'agenouiller devant le vieillard, en comprenant, pour la première fois, peut-être, qu'il était son seul reste de famille. Sous son voile, alors, il lui sembla qu'elle apercevait l'ombre sainte de sa mère, au moment où son aïeul lui donna sa bénédiction, en pleurant lui-même de souvenir et de sollicitude. Tout le jour elle ne pensa qu'à la grande action à laquelle elle avait part ; mais le lendemain, les jours suivants, il se fit en elle ces changements qui renouvellent. Laure n'eut bientôt plus rien de l'enfance ; sa gaîté s'était empreinte d'une mélancolie douce et sérieuse ; elle comprenait que livrée à elle-même, sans guide, elle avait besoin, plus qu'une autre, de former sa raison de bonne heure et de s'habituer à paraître calme et posée. Elle alla même jusqu'à sentir que sa raison, lui tenant lieu d'années, ce serait elle qui servirait de mère à Rodolphe, dont les folies souvent répétées indisposaient le bon M. Muron et le peinaient jusqu'aux larmes.

Laure avait quatorze ans, et le notaire soixante-neuf, quand il fut question de vendre l'étude. Il s'était rajeuni, le brave homme, en voyant s'élever autour de lui cette nouvelle famille ; mais ce n'était pas à ses affaires qu'il voulait consacrer ce retour de jeunesse ; c'était à ses enfants, à leur éducation, à leur établissement, au bonheur d'en jouir avant de mourir. Il caressait avec complaisance la pensée de rappeler sa Laure près de lui, de la voir à tous moments, d'éclairer son esprit, étudier son cœur, développer ses bons sentiments, et préserver sa jeune ame des dangers qui nous menacent en ce monde.

Elle y répondit bien, car elle était bonne et aimante, attentive et respectueuse ; et quand, aux distributions de prix du pensionnat, on appelait *Laure Dorbel* pour recevoir les couronnes des sciences positives, c'est elle qu'on avait déjà nommée pour recevoir le ruban bleu et l'étoile de sagesse.

Quand l'année fixée pour son installation chez M. Muron fut arrivée, elle partagea vivement cette jouissance de la réunion, ce bonheur de la famille que le vieillard comprenait si bien.

Elle ressemblait beaucoup à sa mère ; c'était un attrait puissant pour son grand-père qui parlait sans cesse de la physionomie gracieuse, des cheveux châtains, des yeux si doux de madame Dorbel, qu'il retrouvait plus sensiblement, à mesure que sa petite-fille grandissait. Laure s'habillait toujours fort simplement, mais avec infiniment de grace et de tact. Ses cheveux, qui retombaient en boucles autour de son visage, laissaient son front à découvert, et toute son élégance se bornait à une robe de mousseline blanche montante, les jours où M. Muron désirait qu'elle fît un peu de toilette.

Cette charmante enfant amena dans cet intérieur un peu triste une lumière inconnue ; à ces deux êtres si heureux l'un par l'autre, il ne manquait plus qu'une seule chose ; c'était de la confiance en l'avenir de Rodolphe.

Lui, au contraire, parvenu à l'âge de dix-huit ans, était d'une légèreté désolante. Les jours de sortie se passaient quelquefois en entier sans que la pensée lui fût venue de se rendre chez son grand-père ; il se promenait avec ses camarades et ne se rappelait la maison de l'île Saint-Louis qu'à l'heure où il fallait rentrer. Ensuite venaient les dettes et les plaintes des maîtres sur le dérange-

ment du jeune homme. Quand la bourse de Laure pouvait suffire, M. Muron ne savait rien ; mais quand elle était épuisée, et Rodolphe y mettait bon ordre, il fallait bien en venir à lui demander.

Enfin il arriva que ces indifférences si blessantes, ces désordres sans terme, indisposèrent tellement le vieillard qu'à la suite d'une explication où Rodolphe se montra fort peu repentant, il finit par lui signifier que le paiement de sa pension au collége était le seul soin qu'il voulût prendre désormais, et que son petit-fils n'eût plus à attendre de lui ni tendresse ni distractions.

C'était une résolution rigoureuse ; mais on savait que M. Muron, bon et excellent, ne se prononçait jamais qu'après avoir longuement réfléchi, et personne, pas même Laure, qui en pleurait amèrement, n'osa dire : « Faites-lui grace. Avec le temps, pensait-elle, je l'obtiendrai. »

Il y eut, toutefois, de bien mauvais jours à passer ; quand l'étourdi se faisait attendre tout un jeudi sans venir, on allait et venait de la chambre à la fenêtre, de la fenêtre à la pendule ; et quoique l'on se mît bien tristement à table, du moins pendant le dîner parlait-on de l'écolier.

Mais, depuis la sentence, ni Laure ni la vieille Marie, n'osaient prononcer le nom du proscrit. La tristesse était rentrée dans cette maison, comme si la mort y eût passé. Quand il était question d'une promenade, Laure refusait ; quand son grand-père voulait lui faire un cadeau, elle le remerciait obstinément, pensant, par ce moyen, vaincre sa sévérité, en lui faisant sentir qu'elle se condamnait aux privations imposées à son frère. C'est ce qu'elle faisait espérer au pauvre exilé, chaque fois qu'elle allait le voir, permission qu'elle avait obtenue sans difficulté, mais dont elle usait discrètement tant elle était reconnaissante qu'elle lui eût été accordée.

Un jour de printemps, M. Muron rentrait pour dîner ; il s'assit près de la jeune fille avec l'air de quelqu'un qui repasse en son esprit une grande nouvelle. « Laure, lui dit-il, j'ai quelque chose à t'annoncer ; mais je ne sais si cela te fera plaisir.

— Cela paraît vous en faire, bon père, reprit-elle ; vous ne doutez pas que je ne le partage.

— Dis-moi ; aimes-tu Paris ?

— Non, il est trop bruyant. — Et puis, pensait-elle, à Paris les jeunes gens sont trop facilement distraits.

— Ainsi tu ne regretterais ni ce quartier... ni cette maison... ni cet appartement? demanda M. Muron en appuyant sur chaque mot et s'interrompant les larmes aux yeux.

— Les regretter! Ah! bon père, qui le pourrait ?

— Qui ? fit le vieillard, en balançant sa tête tristement ; ceux qui y ont vécu, chère enfant ; mais à ceux-là, reprit-il en souriant, il leur est égal d'y mourir... et j'ai pensé que la campagne te plairait.

— La campagne! c'est tout ce que j'aime.

— Tu ne l'as jamais habitée.

— N'importe, bon père, je l'ai rêvée. Oh! la campagne où j'élèverai des poules, où je soignerai des fleurs, où nous nous promènerons tous les deux sans être ennuyés des passants ; nous y serons bien ainsi. Je surveillerai votre jardin ; je veux que tous les matins vous ayez un œuf frais de ma basse-cour... car la basse-cour sera à moi. Oh! bon père, quel bonheur!... »

Laure était joyeuse ; elle était toute rouge, elle souriait, elle se récriait, elle était redevenue enfant.

« Non-seulement la basse-cour sera à toi, chère fille, dit M. Muron heureux de cette joie qu'il n'avait pas osé espérer ; mais toute la maison, tout le jardin, tout le verger, tout est à toi, à toi seule ; c'est toi qui me reçois, c'est toi qui me loges. »

Un trouble s'éleva dans l'esprit de la jeune fille ; elle ne le savait pas définir, mais tout à coup son cœur se serra, sa gaîté s'évanouit, et une larme tomba sur sa joue.

« Qu'as-tu? demanda vivement M. Muron.

— Je ne sais, bon père, mais vous m'avez fait mal. Que voulez-vous dire? à moi tout cela, et à vous, que vous restera-t-il donc? à Rodolphe, dit-elle en hésitant, que lui donnez-vous? »

La physionomie du vieillard devint sévère.

« A moi, répondit-il, il me reste une rente qui doit te revenir un jour; à Rodolphe, il lui reste son avenir... qu'il le fasse.

— Oh! mon Dieu! vous ne voulez donc plus de lui pour votre enfant? »

M. Muron ne répondit rien.

« Mais moi! il est toujours mon frère, et je suis forcée de vous remercier de toutes vos bontés, bon père; je ne puis les accepter. Gardez tout; que voulez-vous que j'aie sans lui? A moi tout cela! non certainement; à vous, bon père, à la bonne heure; à vous tout... nous chez vous. »

Une autre idée vint à la pauvre petite, et elle se jeta au cou de son grand-père en pleurant à sanglots; c'est que le vieillard avait pensé que la mort était proche.

« Allons, dit-il en la faisant asseoir près de lui; tu ne m'as pas demandé où étaient tes propriétés.

— Où est votre maison? dit Laure en essuyant ses yeux.

— *Ma* maison, car enfin elle est à moi tant que l'acte n'est pas signé, ma maison est à Saint-Maur.

— Et quand comptez-vous y aller?

— Quand tu voudras.

— Dès que vous l'ordonnerez, je suis prête. »

En ce moment une pensée s'était offerte à l'esprit de Laure; elle l'accueillit rapidement. C'est qu'elle serait toujours maîtresse de faire partager à son frère ce qu'elle aurait reçu seule, et ses scrupules inquiets se dissipèrent. M. Muron la devina, mais touché de ce dévouement, il se contenta, sans le témoigner, de déposer un baiser paternel sur le front de sa petite-fille et la quitta.

Laure trouva une jolie petite maison, située près du canal et de la rivière, entre une cour plantée de fleurs et un beau jardin bien ombragé. Un grand chien des Pyrénées en gardait l'entrée, et l'on entendait, d'un côté retiré, les chants du coq et des poules que Laure s'était promis d'élever.

Elle marchait avec son grand-père qui la conduisait en s'appuyant sur elle, et chaque fois qu'une nouvelle surprise l'enchantait, elle le témoignait en baisant affectueusement la main qui reposait sur son bras. Lui, souriait tristement en se disant : Ceci est un legs anticipé; j'ai été moi-même mon exécuteur testamentaire; je n'ai pas voulu qu'elle mêlât d'une tristesse quelconque sa première jouissance; je l'ai vue heureuse! Mais quand je ne serai plus ici, comment pourra-t-elle y vivre seule, pauvre jeune enfant!

Le 10 août arriva. Saint Laurent est le jour consacré à fêter le nom de Laure, et dès la veille M. Muron voulut offrir son cadeau à sa petite-fille; la veille aussi on lui remit une grande lettre timbrée de Paris. Elle était de Rodolphe, qui lui envoyait en même temps un joli petit dessin pour mettre dans la chambre qu'elle habitait le plus souvent avec *le bon père*. Ce dessin représentait une vue fidèle d'un côté de la cité que l'on apercevait des fenêtres de l'ancienne étude.

« Hum! fit le notaire quand Laure le lui montra; il travaille donc et pense à toi, maintenant? il fait bien, car c'est de toi seule qu'il peut attendre quelque chose.

— Il n'en sait rien, reprit-elle vivement.

— Tant mieux, c'est qu'il change.

— Il est changé, bon père.

— Nous verrons. »

Laure soupira. Elle n'était ni fine ni importune, elle avait pour cela trop de simplicité et de déférence, de sorte qu'un premier échec la lassait toujours; elle remit à une nouvelle circonstance le succès de sa réconciliation, mais en retournant s'asseoir près du dessin, elle disait tout haut en se parlant à elle-même : « Voilà bien ces arbres

que l'on voyait du cabinet de bon père; voilà bien la dernière arche du pont, et ces poutres déposées au bord du quai. Il a fait cela un jour d'orage; le ciel est sombre et chargé. C'est triste!

— Ma fille, interrompit M. Muron qui la voyait s'attendrir, j'ai aussi, moi, à te souhaiter ta fête. Mais comme je ne sais pas ce qui pourrait te faire plaisir, voici un petit rouleau...

— Oh! dit-elle sans lui laisser le temps d'achever, je vous remercie, je n'ai pas besoin d'argent (je n'en ai plus besoin comme autrefois, pensa-t-elle, maintenant que Rodolphe ne fait plus de dettes); gardez-le, bon père.

— Tu veux donc m'empêcher de te souhaiter ta fête? ce n'est pas bien. Si je savais peindre, je t'aurais fait un dessin qui t'eût fait plaisir; mais je ne sais pas. »

Ces derniers mots furent dits comme un reproche, ils signifiaient : le cadeau de ton frère t'a rendue bien contente parce qu'il venait de lui, et le mien t'est indifférent.

Laure le sentit; elle jeta ses bras caressants autour du cou de son grand-père. « Oh! pouvez-vous penser que je désire autre chose que cette nouvelle preuve de votre tendresse, bon père? Mais votre argent ne me fait pas autant de plaisir que... voyez-vous... qu'une chose que je désirais beaucoup, beaucoup, et que je comptais vous demander aujourd'hui.

— C'est-à-dire, répondit en riant le vieux notaire, que tu spéculais sur mon souvenir; ce n'est pas maladroit. Eh bien! soit, parle.

— Non, pas à présent; donnez-moi seulement votre parole, que lorsque je vous dirai : « C'est cela » vous ne me refuserez pas. »

Il n'était pas fort difficile de deviner où Laure voulait en venir; mais M. Muron, tout en le voyant parfaitement, eut l'air de ne pas le comprendre content qu'il était lui-même d'être contraint à l'indulgence.

« Eh bien! dit-il en se levant, quand tu voudras. »

Laure courut à son secrétaire; il lui tardait de remercier son cher Rodolphe du souvenir qu'elle avait reçu et de lui parler de son espoir prochain. « Le 24, lui disait-elle en terminant, trouve-toi vers quatre heures à la grille qui donne près du bois; Marie sera là pour te conduire, et j'ose te promettre que tu remettras toi-même à bon père le cadeau que tu lui destines. »

Les douze jours d'attente parurent bien longs à la jeune fille; le matin elle disposa tout pour que la Saint-Louis fût dignement célébrée; un temps magnifique la secondait à merveille. Lorsque l'heure approcha, elle alla chercher son grand-père, et le trouva assis sur le banc de pierre situé devant la maison, à l'entrée du jardin fermée par une petite porte à treillage vert à travers laquelle on apercevait de jolis massifs et de longues plates-bandes de fleurs.

Laure arrivait lentement; elle commença par parler du soleil et de la place un peu chaude qu'avait choisie M. Muron, et vint s'asseoir sur le banc tout près de lui. « Bon père, dit-elle enfin, cherchant à dissimuler son émotion et à cacher que sa voix tremblait, vous rappelez-vous la promesse que vous m'avez faite le jour de ma fête?

— Oui, ma fille; je n'oublie jamais mes promesses.

— Êtes-vous disposé à la remplir?

— Certainement, si ce que tu demandes est raisonnable ou seulement possible.

— Aussi possible que raisonnable, bon père; et sans cela je ne saurais pas comment vous souhaiter votre fête à vous. C'est aujourd'hui la veille, et j'ai compté vous offrir immédiatement le bouquet que je recevrais de vous.

— Comment arranges-tu cela? voyons. Voilà déjà que tu crois tenir ton bouquet dans ta main, car tu souris de plaisir.

— Dans ma main, non; mais dans mes bras, oh! oui, j'espère.

— Mais que veux-tu dire? continuait M. Muron qui s'amusait de l'embarras craintif de sa petite-fille.

— Je veux dire, répondit Laure d'un accent chagrin, que ma fête s'est passée triste, n'est-ce pas? et cela parce que quelqu'un y manquait; que la vôtre se passerait bien triste encore, bon père, s'il y manquait aussi; que nos deux bouquets sont tout prêts, et que je n'ai pas le courage de vous offrir le mien sans que Rodolphe soit là pour me suivre.

— Rodolphe, dit le notaire, s'est passé de nous assez long-temps pour que nous ayons appris à nous passer de lui.

— Il est bien malheureux, allez, de ne plus vous voir, et vous n'auriez plus qu'à vous louer de sa conduite, bon père, si vous vouliez lui pardonner.

— Qui me dit cela, mon enfant?

— Mais c'est lui, qui se repent bien de vous avoir affligé, et fait tant de promesses qu'elles vous toucheraient si vous vouliez lui permettre de vous les faire lui-même.

— Quand il me les répéterait, vois-tu, je n'y puis plus croire. Et qui me garantit qu'il saurait les tenir ces promesses qu'il a si souvent oubliées?

— Moi, bon père!... »

Elle appuya ses deux petites mains rondes sur la main amaigrie du vieillard, et le regarda presque suppliante, attendant une réponse.

M. Muron fut un moment sans rien dire; il était ému. Mais sa réponse était à demi dans ce qu'il souffrait les mains de Laure ainsi placées sur les siennes. Il avait pour habitude de ne lui permettre aucune caresse lorsqu'il devait lui refuser quelque chose, et alors il se contentait de retirer sa main et de repousser doucement celles de la jeune fille, ou de ne pas se laisser embrasser par elle.

Donc ce fut une lueur d'espérance, qui s'accrut de la réponse du notaire, et surtout de l'expression avec laquelle il la prononça.

« Tu es certainement une caution que je ne puis refuser, et je voudrais autant compter sur ton frère. Mais tu ne sais pas l'engagement que tu prends, ma fille! nous pleurerons encore plus d'une fois sur l'oubli de ses promesses.

— Non, non, j'en suis sûre; et puis quand cela serait, nous lui pardonnerions alors. »

Et sans attendre un consentement plus positif, Laure courut ouvrir la petite porte en appelant Rodolphe, que le bon M. Muron fut bien heureux de revoir et d'embrasser.

Bien heureux sans doute, car on aime de grand cœur quand on pardonne!

La journée fut douce; on réunit les deux fêtes, et le lendemain fut exclusivement consacré à la Saint-Louis. On retrouvait partout que Laure avait associé son frère à elle dans son offrande, disant toujours notre jardin, notre maison, et laissant à Rodolphe tout l'honneur des attentions dont elle seule avait le mérite.

Le lendemain la bonne harmonie était revenue aussi complètement que si elle n'eût jamais été troublée. Après le déjeuner, Rodolphe se disposait à repartir quand M. Muron lui dit: « Mon ami, tu viens de passer deux jours chez ta sœur; c'est chez elle que tu reviendras me voir, car, tu le penses bien, je ne la quitterai pas.

— Bon père, dit Laure en pâlissant, vous êtes chez vous, si vous n'êtes pas chez lui.

— Tu es seule maîtresse ici, ma fille; rien n'est changé. »

Elle ne répondit rien, embrassa tendrement son frère en lui serrant la main de manière à lui faire comprendre qu'il devait compter sur elle, et elle le vit s'éloigner tout pensif.

M. Muron était retourné à sa place favorite sur le banc de pierre.

Il vit que Laure essuyait une larme.

« Enfant, dit-il en l'attirant à lui, tu as bon cœur, toi. Oui, la petite maison de Saint-Maur est à toi seule; oui, tout est à toi ici... mais là-bas tout est à lui, la mai-

son de Dijon appartient à Rodolphe; seulement il ne faut pas qu'il le sache encore, vois-tu!

— Oh! bon père! s'écria Laure transportée de reconnaissance, est-il bien possible que je ne vous aie pas deviné! »

Mme Constance AUBERT.

VOYAGES.

MANIÈRE DE CHASSER L'OURS ET LE CASTOR

CHEZ LES INDIENS DE L'AMERIQUE DU NORD[1].

La chasse et la guerre, voilà toute la vie et par conséquent toute l'éducation du sauvage américain. Un chasseur rusé et courageux ne le cède, dans l'opinion des Indiens ses compatriotes, qu'au guerrier intrépide. L'Indien est naturellement indolent; mais à la chasse ou à la guerre il devient vigilant et actif. Les blancs ne peuvent croire ce que les voyageurs racontent de la célérité avec laquelle l'homme rouge suit les vestiges à peine perceptibles des bêtes fauves, et de l'adresse avec laquelle il tue ou prend vivant l'objet de sa chasse, une fois atteint.

Un blanc, établi sur la frontière des sauvages, eut le malheur de tuer dans l'obscurité de la nuit un chien indien qu'il avait pris pour un loup qui, la veille au soir, s'était introduit dans sa tente et avait dévoré toute sa provision de viande. Le chien, mortellement blessé, retourna cependant au camp indien, à plus d'un mille de distance, et le spectacle de son agonie causa d'autant plus de douleur à son maître qu'on attribuait l'accident à la malignité des blancs. Il voulut approfondir la chose, et le coupable, ayant été amené devant le conseil des hommes rouges, avoua franchement qu'il avait tué le chien croyant tuer un loup. « Ne savez-vous donc pas, lui demanda le sauvage, distinguer les pas d'un loup de ceux d'un chien, malgré l'obscurité de la nuit? » Le blanc répondit qu'il ne croyait pas qu'aucun homme au monde pût le faire. Toute l'assemblée éclata de rire à cette preuve de l'ignorance des blancs et de leur maladresse. Le délinquant fut pardonné.

Rien de plus varié que la chasse des sauvages. L'usage ordinaire est que chaque homme aille chasser par lui-même; il ne s'agit alors pour lui que de chercher sa propre subsistance et celle de sa famille. Ils font quelquefois cependant des parties de chasse pour leur amusement, ou lorsque la famine presse tellement une tribu qu'un effort désespéré devient nécessaire, ou enfin si le gibier est de cette espèce qu'un homme isolé a moins de chances pour l'atteindre et l'abattre que n'en aura une troupe de chasseurs associés dans un but commun.

L'ours gris du nord-ouest appartient à cette dernière classe de gibier. Cet animal est si fort et si farouche qu'il y aurait de la folie à un seul homme de l'attaquer; aussi, quand il rôde au large, l'Indien se hasarde rarement à lui présenter le combat; mais il le traque jusqu'à sa retraite, qui est généralement un trou au pied d'un grand arbre. Alors il avertit ses compagnons, qui, bien équipés et bien armés,

(1) Nous traduisons cet extrait d'un ouvrage américain destiné à la jeunesse, et qui obtient le plus grand succès aux États-Unis.

attendent à l'affût que l'ours montre le nez hors de son trou ; quelquefois même ils trouvent moyen de le tuer dans sa tanière.

L'ours noir commun du Nord se chasse de même en société. Dès que la troupe arrive à l'endroit où on le suppose caché, elle se distribue en cercle d'après le nombre des chasseurs, qui en avançant tous vers un point central convenu, ne peuvent manquer de découvrir l'animal s'il y a réellement un ours dans l'espace indiqué.

L'ours gris prend généralement la fuite à la vue d'un homme ou d'un chien ; mais il est d'une horrible férocité quand il est blessé ou forcé de se défendre.

« J'ai vu une fois dans le pays des Cherokies, dit Tanner [1], une ourse qui était absolument blanche, mais semblable d'ailleurs à l'ours noir ordinaire. Cette ourse avait quatre petits ; un blanc comme elle, avec les yeux et les ongles rouges, un autre brun, les deux autres noirs. Après avoir atteint la mère au pied d'un hickorie, je tirai aussi deux des oursons dans le trou ; les deux autres s'échappèrent en se réfugiant dans un arbre, où je n'osai pas aller les dénicher parce qu'il commençait à faire nuit noire. Le lendemain je découvris un ours dans un peuplier peu élevé ; n'ayant qu'un mauvais fusil, je lui tirai quinze coups sans résultat, et fus à la fin obligé de grimper sur l'arbre ; là, appuyant le canon du fusil à l'oreille de l'animal, comme fait Vendredi dans *Robinson Crusoé*, je le renversai par terre. Quelques instants après je fis lever à la fois un élan et trois jeunes ours ; ces derniers s'enfuirent dans les arbres. Je tirai sur eux et en couchai deux par terre, et, supposant qu'ils pouvaient n'être que blessés, j'accourais pour les dépêcher ; mais à peine avais-je atteint le pied de l'arbre que la mère des oursons bondit hors de son trou ; elle ramassa celui de ses petits qui était le plus près d'elle, et, l'élevant dans ses pattes de devant, elle s'assit sur son derrière comme une femme qui dandine son nourrisson ; elle le regarda un moment et flaira la plaie que la balle avait faite dans sa poitrine. S'apercevant qu'il était mort, elle le rejeta par terre, et s'avança sur moi si droite sur ses pattes de derrière que sa tête était à la hauteur de la mienne. Tous ces mouvements furent si rapides que j'avais à peine eu le temps de recharger mon fusil et de faire feu. L'ourse, frappée à bout portant, tomba à mes pieds. »

Dans le cours d'un mois et avec le même fusil, Tanner tua vingt-quatre ours, dix daims et beaucoup d'autre gibier. Une nuit qu'il avait dressé sa tente sous un bocage d'arbres au milieu d'une plaine, sa mère indienne rêva d'un ours qui aurait été trouvé près du camp, ou peut-être elle feignit d'en avoir rêvé afin de l'encourager ; le fait est qu'elle lui raconta son histoire et que Tanner se mit le lendemain à la recherche de l'ours en question ; il en découvrit un caché dans une caverne et tira sur lui. Ayant donné à la fumée le temps de se dissiper, et l'animal ne bougeant pas de son repaire, il eut l'imprudence d'y pénétrer la tête la première, afin de saisir et de traîner dehors son butin. Son propre corps remplissant l'ouverture et interceptant la lumière, il ne s'aperçut que l'ours était encore en vie qu'au moment où il le toucha. L'animal se retourna brusquement et s'avança vers lui. Il fit retraite au plus vite, l'ours grinçant des dents et le serrant de si près qu'il sentait le souffle de son haleine sur son visage. Tanner saisit son fusil en sautant hors du trou, et quand il crut avoir mis une distance raisonnable entre son antagoniste et lui, il se retourna, fit feu, lui brisa la mâchoire et réussit à l'achever. Depuis cette aventure, il se donna bien garde, comme tout chasseur indien expérimenté, de s'introduire dans la tanière d'un ours sans être sûr de l'avoir tué.

Le chien fut très utile à Tanner, comme

(1) M. Tanner a publié une relation d'un séjour de plusieurs années parmi les sauvages. Cet Anglo-Américain avait été adopté par une tribu d'hommes rouges.

il l'est généralement aux Indiens, contre ce dangereux animal. Dans une de ses rencontres avec un ours de grande taille, le même chasseur avait trois chiens avec lui; le plus jeune et le plus petit, consultant plus sa valeur que ses forces, devança Tanner et les autres chiens et sauta sans cérémonie à la tête de son énorme adversaire. L'ours furieux le tua à l'instant, le prit dans sa gueule et le porta à plus d'un mille de distance avant d'être lui même atteint et tué.

Les Nootkas de la côte nord-ouest ont une singulière manière d'attraper l'ours. Sur le bord d'un petit courant d'eau qui descend des montagnes et que les saumons remontent, près de l'endroit où l'ours vient ordinairement guetter ce poisson dont il est très friand, on construit avec des poteaux et des planches une espèce de hutte de la hauteur d'un homme et couverte d'une planche chargée de larges pierres ou d'éclats de rochers; on a soin de revêtir le tout de mottes de gazon, afin de donner l'air d'un petit tertre à ce piége, et de ne laisser d'autre entrée au jour qu'une étroite ouverture de la hauteur du bâtiment, tout juste ce qu'il en faut pour laisser un passage à la tête et aux épaules de l'animal; dans l'intérieur un saumon est suspendu par une forte corde à la planche supérieure, et cette planche n'est que faiblement étayée, de manière que le moindre effort la fasse aussitôt vaciller et choir avec toute sa charge. L'ours gourmand, attiré par l'odeur, entre dans le piége, et lorsqu'il cherche à arracher le poisson, il fait crouler toute cette perfide architecture dont les décombres l'écrasent ou le mettent du moins hors d'état de s'échapper.

L'ours n'est jamais un gibier dédaigné; mais dans plusieurs tribus américaines un honneur particulier est même encore aujourd'hui attaché à sa défaite. Cela provient de la vieille tradition d'une espèce d'ours formidable, appelé l'*ours nu*, qui, disent les Indiens, existait autrefois, mais a été complètement exterminé par leurs ancêtres. Heckewelder raconte qu'un chasseur Delaware fit feu sur un ours énorme et lui brisa l'épine du dos. L'animal tomba en poussant un cri plaintif qui avait quelque chose de celui d'une panthère affamée. Le chasseur, au lieu de lui tirer un autre coup, s'approcha de son ennemi et le harangua en ces termes : « Écoute, ô ours! tu es un lâche et non un guerrier, comme tu prétends l'être. Si tu étais un guerrier, tu le ferais voir par ta constance; tu ne crierais pas et tu ne gémirais pas comme une vieille femme. Tu sais, ô ours! que ta tribu et la mienne sont en guerre et que vous avez été les agresseurs; mais, ayant éprouvé que les Indiens sont plus puissants que vous, vous vous tenez cachés dans les bois, d'où vous venez voler leurs cochons; peut-être même, à l'instant où je te parle, as-tu de la chair de cochon dans ta bauge. Si tu m'avais vaincu, j'aurais supporté mon sort avec courage et je serais mort comme il convient à un brave guerrier. Mais toi, ours, tu es là couché, tu pleures et tu déshonores ta tribu par ta lâche conduite. » Heckewelder se garda bien d'interrompre cette curieuse philippique, et quand le chasseur eut dépêché l'ours, il lui demanda comment il supposait que le pauvre animal avait pu l'entendre. « Oh! répondit l'Indien, l'ours m'a très bien compris. N'avez-vous pas remarqué comme il avait l'air honteux pendant que je lui reprochais sa lâcheté? »

Le même voyageur fut témoin d'une scène semblable entre les cascades de l'Ohio et la rivière Wabash. Un jeune blanc, nommé William Wells, qui, encore enfant, avait été fait prisonnier par les Indiens-Wabash, et qui depuis, élevé parmi eux, était imbu de leurs idées, blessa un ours de telle sorte que le pauvre animal, incapable de prendre la fuite, poussait des gémissements lamentables. Le jeune Wells alla à lui et parut lui adresser la parole en langue wabash avec beaucoup de chaleur; puis de temps en temps il lui donnait un léger coup

1re Leçon *1 a Polypes à longs bras-1.b Nais-2 Polypes à clochettes (Vorticelles)-3 Polypes à panache Pinnatelle Campanulle-4-4 a Hydres vertes.*

2e Leçon *5 Actinie verte-6 Holothurie-7 Méduse-8 Méduse à perles et à ombrelle-9 Ceste de Vénus-10 Physalie ou petite galère-11 Actinie-12 pourpre glandifère acalephe simple.*

pose sur ses lauriers, et il pourrait orner sa demeure du bouquet enrubanné que les maçons attachent en haut de quelque cheminée quand la maison est bâtie, car sa besogne est faite et parfaite.

LAURE. Quel ennui ! moi qui me suis donné tant de peine à chercher ces vilaines bêtes le long des espaliers !

ERNEST. C'est un service que tu as rendu au jardinier. Je peux, si tu le désires, t'en récompenser, en te racontant ce que tu ne saurais *voir* désormais qu'au printemps de l'année prochaine.

LAURE. Au printemps de l'année prochaine !... Raconte vite, mon petit Ernest, je t'en prie !

ERNEST. Le travail fait par les limaçons, pour construire et étendre leur coquille, est le même que celui fait par tous les mollusques *testacés*, c'est-à-dire à coquille. Ce travail commence avec la vie de l'animal; la forme, les couleurs de chaque espèce se trouvent conservées chez chaque individu de cette espèce, sans autre altération que celle apportée par des circonstances fortuites, qui dérangent un peu l'ordre de la nature. Remarque ce point presque imperceptible, d'où partent les anneaux de la spirale qui va en s'élargissant jusqu'au bourrelet avec une régularité parfaite! C'est, pour ainsi dire, le point de départ du limaçon qui, à peine sorti de l'œuf, commence à *suer* sa coquille.

LAURE. Comment as-tu dit, Ernest ?

ERNEST. J'ai dit, qu'à peine sorti de l'œuf le limaçon commence à *suer* sa demeure. Celle-ci tarde peu à devenir trop étroite; l'animal alors se déplace, fait déborder son corps par l'ouverture et reste immobile. Ce que l'histoire naturelle nous apprend sur les animaux en général, et sur les travaux particuliers de chacun, ne nous permet pas de douter que les mollusques testacés ne *travaillent en effet* tout autant que les autres, mais à leur manière, malgré leur apparente immobilité. Bientôt la matière visqueuse, qui transsude de tout leur corps et qui est mêlée de matière calcaire plus ou moins susceptible d'acquérir de la solidité, forme, sur la partie du corps qui se trouve découverte, une pellicule qu'on voit se durcir à l'air, s'épaissir, et à laquelle l'animal ajoute, en dessous, plusieurs autres pellicules ou feuillets dont la réunion donne la coquille solide que tu vois. Chaque tour de la spirale marque le travail complet ajouté au travail précédent.

LAURE. Que c'est donc extraordinaire !

ERNEST. Ce que je viens de te dire n'excite-t-il en toi aucune idée de quelque rapprochement à faire avec *les travaux* des polypes à polypiers ?

LAURE. Comment ? mais, Ernest, ils ne construisent point de coquille

ERNEST. Ils construisent des cellules qu'ils abandonnent pour en construire d'autres, à mesure que la matière qui transsude des glandes autour du cou et de la partie inférieure du corps, en remplissant ces cellules, se durcit. Le tronc des coraux s'allonge alors, se divise et se subdivise en branches; les madrépores s'étendent en longueur, en hauteur, en largeur; et l'axe pierreux de la pennatule ou plume de mer se garnit de barbes...»

Laure alla prendre l'atlas dans lequel son frère lui avait fait voir les jours précédents des actinies, des méduses, et, cherchant avec vivacité la planche où elle avait aperçu une pennatule, elle lui dit : « Mais, Ernest, le tuyau de la plume que voici, qui est jaune et surmonté comme d'une boule bleue avant que les barbes grises commencent à se montrer, ne peut pas être l'ouvrage des polypes ?

ERNEST. Pourquoi donc pas ? A côté voici une pennatule cynomoire également de couleur orange, dont la partie supérieure est garnie de polypes, tandis que la partie inférieure s'en trouve dépouillée; douteras-tu que, par cette partie nue, n'ait été commencé l'établissement du polypier

LAURE. Mais, Ernest, cette pennatule cynomoire est de couleur orange d'un bout à l'autre !

ERNEST. Voici des limaçons dont la coquille est grise d'un bout à l'autre ; en voici de jaunes ornés de raies noires ; voici, dans mon coquillier, des troques de Pharaon que tu aimes tant, parce qu'on dirait de petites perles rouges enchâssées en spirales serrées les unes à côté des autres ; voici des mélanies thiares, blanches en dedans, parfaitement noires en dehors, et toutes hérissées de pointes aiguës ; voici des porcelaines de tous les dessins possibles, des harpes si belles par leur forme, par la régularité de leurs dessins, et par leurs pointes légèrement courbées.

« Toutes ces coquilles, de forme et de construction si variées, sont blanches au dedans, colorées au dehors, ainsi que celles des limaçons. Les unes conservent à l'extérieur la surface brillante et polie qui règne à l'intérieur ; d'autres présentent une enveloppe aussi rugueuse qu'une écorce d'arbre. Pourras-tu m'expliquer le *pourquoi* de toutes ces *ressemblances* et de toutes ces *différences* entre les productions d'animaux qui n'ont qu'une manière de travailler ? Le rosier rose produit des roses roses, et le rosier blanc des roses blanches, de même que le limaçon à coquille grise produit des coquilles grises, celui à coquille rose et noire des coquilles roses et noires, celui à coquille jaune et noire des coquilles jaunes et noires ; de même que le polype lithophite produit du corail noir, et le polype à corail rouge du corail rouge, les alcyons à polypier vert des polypiers verts, les alcyons à polypier violet des polypiers violets, les tubipores musica des polypiers d'un rouge éclatant, les tubulaires de la paille d'avoine, les clythies des fleurs jaunes et rouges montées sur une tige d'un blanc roussâtre qui entoure une sorte de branche de couleur bois ; la coralline officinale, ces branches délicates où se trouvent mêlées les couleurs lilas et bistre.

« Je te dirai, au reste, pour calmer *tes inquiétudes* sur *l'identité* des polypes qui ont construit la pennatule à tube orange, à boule bleue et à barbes grises, que tu vois, qu'il *est possible* que *deux espèces* de polypes aient-concouru à l'édifice. On a trouvé parfois sur des polypiers d'une espèce, abandonnés sans doute par leurs fondateurs, des colonies de polypes d'autres espèces, reconnaissables par la différence des constructions qu'ils avaient établies sur les constructions premières, ainsi que l'on trouve parfois une araignée ségestrie perfide installée dans la demeure de quelque araignée tégénaire agreste. De même que la ségestrie s'est emparée de la vieille toile abandonnée par la tégénaire et l'approprie à son usage, en la raccommodant avec du fil blanc, dont l'éclat *jure* avec le ton noir de la vieille toile, de même *il est possible* que les polypes de la pennatule grise entent leur arbre pierreux et gris sur le polypier orange et abandonné par les polypes de la pennatule cynomoire. Mais ce ne sont que des *conjectures;* je me les permets seulement pour te contenter.

LAURE. Comment ! les araignées sont de différentes espèces et ne filent pas toutes de la même manière ?

ERNEST. Nous nous occupons en ce moment des polypes à polypiers, et, par analogie, des mollusques testacés, mais nullement des aranéides. Ne détournons donc pas notre attention, et maintenant que te voilà en état de comprendre à peu près le travail des uns et des autres pour se bâtir une demeure, passons aux madrépores. Cherche à la fin de cet atlas ; tu vas en trouver de bien des genres et de bien des formes.

« Je te ferai observer que ce qui caractérise principalement les madrépores, c'est la figure *étoilée* que tous donnent à leurs cellules. Que le madrépore se présente avec le nom d'abrotanoïde sous l'aspect d'un arbrisseau dont chaque branche rappelle un peu la forme de la graine du plantin, ou bien qu'il offre la réunion capricieuse de grandes feuilles d'acanthe dont l'ensemble

a reçu le nom de *pavonie laitue*, ou bien l'aspect d'un entonnoir, ou enfin d'un gâteau d'abeilles dont chaque cellule correspond à l'autre par mille et mille petites ouvertures, le madrépore est reconnaissable, je te le répète, à la figure en étoile, plus ou moins régulière, de la cellule que le polype a *bâtie*.

« Des lames minces, formant des lignes droites ou serpentantes, distinguent quelques genres ; mais ces lames principales, aussi légères, aussi délicates que celles qu'on trouve dans la pâte feuilletée, sont toutes garnies de lamelles ou lames plus petites qui toujours viennent se réunir à un centre et présenter la figure d'une étoile. Cuvier nous apprend que « Dans l'état de vie, cette partie pierreuse est recouverte d'une écorce vivante, molle et gélatineuse, tout hérissée de rosettes de tentacules, qui sont les polypes ou plutôt les actinies ; car ils ont généralement plusieurs cercles de tentacules et les lames pierreuses des étoiles correspondent, à quelques égards, aux lames membraneuses du corps des actinies. L'écorce et les polypes se contractent au moindre attouchement ».

« Ce n'est pas tout; les madrépores ne présentent pas la même solidité que le corail, et la matière calcaire est si abondante chez eux, qu'en bien des contrées on ne connaît pas d'autre chaux pour faire le ciment, crépir les murailles et engraisser les terres. Mais quelque friables que soient les madrépores, ils forment cependant des montagnes sous-marines plus étendues encore que les coraux et dont les masses élevées l'une sur l'autre, arrêtant au passage les sables, les terres, les débris de poissons et de coquillages charriés par les eaux, sortent bientôt du sein des mers et donnent des îles nouvelles sur lesquelles le vent apporte les graines des plantes, des arbres, des herbes les plus humbles ; alors les immenses travaux de plusieurs millions de générations polypiaires se couvrent d'une végétation riche et brillante ; et le voyageur, qui vogua dans ces parages quelques années auparavant sans apercevoir autre chose que le ciel et l'eau, s'étonne à la vue de ces îles verdoyantes dont sa mémoire n'a gardé aucun souvenir ; il cherche les écueils qu'il avait reconnus jadis et qu'il avait soigneusement indiqués sur sa carte ; mais vainement. Le *poisson-montagne* a été transformé en une île que d'autres *poissons-montagne* élargiront, que les coraux entoureront d'une triple ceinture d'écueils à fleur d'eau, et le voyageur abandonne sur cette île, encore déserte et visitée seulement par les oiseaux, quelques animaux d'Europe, de ceux surtout qui peuvent endurer le plus long-temps la soif; car les arbres ne sont encore, dans cette île nouvelle, que des arbrisseaux ; car les *montagnes* n'y sont encore que des dunes à peine visibles ; à marée basse, le vent y amoncellera de nouveaux débris, les exhaussera peu à peu, leur fera même atteindre jusqu'à deux cent cinquante pieds d'élévation, et sur cette terre s'établiront à la longue les *alambics* naturels que nous connaissons tous sous le nom de *sources*. Mais bien des années, bien des siècles peut-être passeront, avant que des eaux abondantes et sortant du sol, pour ainsi dire, viennent ajouter à la fertilité de la terre et activer la croissance des arbres, qu'une ondée passagère, qu'une pluie d'orage aura seule aidés dans leur développement.

« Les siècles s'écoulent ; des sources intermittentes jaillissent çà et là; quelques-unes continuent de n'alimenter les ruisseaux que par caprice; d'autres donnent toute l'année des eaux abondantes, et tandis que l'île se peuple d'animaux divers, d'hommes même, la nature continue ses travaux; elle enveloppe dans des couches solides les madrépores, principales bases de la terre nouvelle; ces couches solides se changent en pierre, en marbre, et l'homme qui découvre aujourd'hui, au milieu des terres, des carrières dont la pierre ou le

marbre renferme des madrepores, des coraux, des coquillages, des éponges, et qui, en parcourant les mers, assiste, pour ainsi dire, à la formation de mondes nouveaux, l'homme demeure confondu d'admiration et de respect devant la toute-puissance de cette main divine qui, à son gré, fait sortir des mondes du sein des eaux, y fait rentrer les mondes anciens, et imprime partout en caractères gigantesques le sceau d'une grandeur sans bornes et d'un pouvoir infini! »

Laure embrassa son frère. Elle était émue de ce tableau qu'il venait de tracer de la formation d'une île nouvelle.

Après un moment de silence, elle lui dit : « C'est pourtant contrariant, Ernest, que ces petits *sacs* bâtissent des mondes, tandis que nous, nous ne pouvons bâtir que des maisons!

ERNEST. N'est-ce point là une leçon bien faite pour abaisser notre orgueil? Leurs travaux, cimentés dans la pierre et le marbre, passent de siècle en siècle aux générations les plus lointaines, tandis que les nôtres, à la surface du sol, se réduisent en poussière promptement balayée par l'aile des vents. Il nous faut, à nous, pour creuser seulement un puits, des outils inconnus à la mygale pionnière, à la mygale maçonne; il nous faut des cloches à plongeur pour aller recueillir au fond de la mer les débris des navires, et l'on n'a pas encore trouvé le moyen assuré d'y renouveler l'air; tandis que l'argyronète bâtit dans l'eau la cloche imperméable sous laquelle éclorront ses petits, et vient, à la surface de cette eau qui l'enveloppe, recueillir l'air nécessaire pour renouveler celui de sa demeure.

LAURE. Est-ce que les mygales et l'argyronète sont encore des polypes?

— Ce sont des araignées, » répondit Ernest en souriant de la question qui montrait que Laure était encore tout-à-fait ignorante de l'histoire si curieuse des insectes.

Laure rougit.

« Mais aussi, dit-elle avec un petit mouvement d'humeur, pourquoi toujours donner des noms étranges à des animaux... connus de tout le monde... sous leur véritable nom?

ERNEST. Connus de tout le monde! j'en doute.

LAURE. Mon frère, faut-il des cloches à plongeurs pour pêcher le corail?

ERNEST. Des plongeurs suffisent, et quelquefois même ils sont inutiles.

LAURE. Mais comment fait-on pour l'arracher, puisqu'il tient si fort aux rochers?

ERNEST. Le moyen de l'en *arracher* est très simple. On attache en croix deux morceaux de fer appelés *chevrons;* à chaque bout est enroulée de la filasse de chanvre bien forte, et au-dessous pend un filet fait pour ce genre de pêche. Afin de donner du poids aux chevrons ainsi préparés, on suspend, à l'endroit où ils se croisent, un boulet également entortillé de chanvre, mais négligemment, et on jette à la mer cet instrument fort simple comme tu vois, et qui se trouve retenu à l'avant et à l'arrière du bateau par deux petits câbles. On file ensuite, c'est-à-dire qu'on laisse couler les câbles. Quand on présume que le *pêcheur* a atteint le fond, cinq ou six hommes réunissent leurs efforts pour le retirer de l'eau, et le *pêcheur* revient avec ses filets remplis des branches de corail autour desquelles la filasse s'est enchevêtrée, et que des secousses multipliées ont arrachées des rochers qu'elles ornaient. Si l'on croit que le *pêcheur* a pu perdre en route quelques pièces précieuses de son butin, des plongeurs vont à la recherche. La mode des parures de corail a passé en France, mais dans l'Arabie-Heureuse, pas un bon mahométan qui ne compte le nombre de ses prières sur un chapelet de corail et qui n'en emporte un à son cou en guise de collier, quand il descend dans la tombe. Les corailleurs des côtes de Tunis, et même ceux de la Corse, trouvent donc facilement à se défaire encore aujourd'hui du fruit de leur pêche et travaillent presque autant qu'autrefois, depuis le commencement d'avril jusqu'à la fin de

juillet, à pêcher le corail. Les commerçants d'objets d'histoire naturelle en débitent beaucoup, et les corailleurs sont certains de se défaire avec eux, non-seulement des belles branches, mais de celles que d'autres animaux microscopiques ont rongées au fond des mers de telle façon, que cet arbrisseau, composé d'une matière si dure, est devenu faible et fragile au point qu'un rien suffit pour le réduire en poussière.

LAURE. Comment! il y a des animaux qui rongent le corail?

ERNEST. Et le marbre même.

LAURE. Il me semble, Ernest, que tu m'as parlé du *corail blanc?*

ERNEST. Ainsi sont improprement nommés par les commerçants les madrépores qu'on pêche dans la Méditerranée.

LAURE. Je voudrais bien voir des madrépores!

ERNEST. Tu en as vu et tu en verras chez M. Blanville ce soir même; mais en attendant voici représenté sur cette planche le madrépore abrotanoïde dont je t'ai déjà parlé. Il est en général d'un blanc mat.

LAURE. Et ce millépore cornes d'élan, Ernest est-ce que c'est aussi un madrépore?

ERNEST. Non, puisque les *mille pores* dont il est criblé, et auxquels il doit son nom, ne présentent par cette forme étoilée qui caractérise, tu le sais, les madrépores; mais le millépore appartient, comme ceux-ci, à la troisième famille des polypes à polypiers et à la deuxième tribu des polypes corticaux. M. Blanville te montrera aussi des éponges fossiles recueillies dans les environs de Caen.

LAURE. Des éponges fossiles? il y a des éponges fossiles?

ERNEST. Oui, mais elles sont rares; on en trouve cependant en plusieurs contrées, au milieu des terres les plus éloignées des côtes; et c'est encore une preuve à ajouter à tant d'autres preuves qui donnent lieu de croire que le continent d'Europe et celui d'Amérique, de même que les îles nouvelles, ont dû sortir du sein des eaux.

LAURE. Puisque les éponges sont classées parmi les zoophytes et viennent à la suite des alcyons, c'est qu'elles sont aussi l'ouvrage des polypes, n'est-ce pas, Ernest?

ERNEST. Jusqu'à présent il a été impossible de *voir* les animaux qui construisent ces singulières productions et qui les habitent, mais on a fait des observations fort curieuses sur l'usage des ouvertures sans nombre dont elles sont percées et qui forment des espèces de conduits intérieurs tapissés d'une membrane douce et brillante. Ces conduits établissent dans toute l'habitation des courants d'eau, dont les uns apportent les animalcules qui donnent de la nourriture aux habitants de la colonie, les autres entraînent au dehors les débris, et ceci est une chose *prouvée*, de même qu'ils entraînent également les œufs. Ce sont les masses, d'abord compactes, de ces œufs, qui, dans les mois d'octobre et de novembre, enduisent les éponges comme d'une couche de couleur d'un jaune citron très vif, ou d'un beau fauve, ou d'un beau rouge.

« Mais en même temps que les éponges vivent aux dépens des animalcules que leur apportent les courants, d'autres animaux vivent aussi à leurs dépens, et une foule d'autres encore viennent s'installer dans leurs ouvertures nombreuses; il est facile de s'en assurer lorsqu'on examine avec quelque soin les éponges communes surtout, même alors qu'elles ont passé par les mains des gens qui les préparent pour les livrer au commerce. On y trouve une foule de petits coquillages d'espèces différentes.

LAURE. Mais, Ernest, les éponges doivent mourir, alors?

ERNEST. C'est probable.

LAURE. Est-ce qu'elles tiennent aussi solidement aux rochers que les actinies et les coraux?

ERNEST. Elles y tiennent du moins par le secours de cette même matière visqueuse

qui sert à leur construction; et comme leur couleur brune ne permet pas de les distinguer aisément des rochers sur lesquels elles s'établissent, la pêche des éponges est difficile et coûte tôt ou tard la vie à ceux qui s'y livrent, quoique cependant on ne soit pas obligé de les aller chercher toujours à une aussi grande profondeur que le corail. La pêche des éponges est la principale industrie des habitants de l'archipel grec; de là est venue sans doute la coutume établie dans ces îles, depuis des siècles, de ne permettre aux filles et aux garçons de se marier que lorsqu'ils ont fait preuve d'adresse et de courage à la pêche des éponges.

LAURE. Ainsi une chose dont on fait si peu de cas met tous les jours en danger une foule de ces pauvres gens?

ERNEST. Il n'est pour ainsi dire pas une des jouissances ou des commodités que se procure le riche, qui ne soit le produit des dangers ou des travaux pénibles d'une foule de pauvres gens! »

Laure soupira, et le reste de la journée elle pensa plus sérieusement que de coutume à ce que lui avait dit son frère.

Mais le soir, au moment de partir pour aller avec lui chez M. Blanville, sa gaîté et son étourderie reparurent.

Mlle Ulliac TREMADEURE.

HISTOIRE.

SOUVENIRS DU MOIS DE DÉCEMBRE.

Décembre. — Dixième mois de l'année de Romulus, ainsi que l'indique son nom, *december;* il en devint le douzième après les changements opérés dans le calendrier par les décemvirs; et il a conservé néanmoins son nom.

A Rome et en Grèce, pendant ce mois, se célébraient les *saturnales* en l'honneur de Saturne. Pendant ces fêtes on se livrait à la joie et au plaisir; les affaires publiques étaient suspendues, les écoles fermées; il n'était permis ni d'entreprendre une guerre, ni d'exécuter un criminel; on ne pouvait exercer d'autre art que l'art *culinaire;* on se donnait de splendides repas; les esclaves étaient autorisés à changer d'habits avec leurs maîtres, à jouer contre eux; ceux-ci les servaient à table; en un mot, les *saturnales* étaient des jours de folies et de débauche, comme les jours de notre *carnaval,* moins cette sorte de pudeur et de retenue que les préceptes du christianisme ont gravé dans tous les cœurs, et qui se fait sentir même de ceux qui semblent parfois les oublier.

1er *décembre* 1694. — Mort de Pierre Puget.

Sculpteur, peintre et architecte, c'est à juste titre que Pierre Puget fut surnommé le *Michel-Ange de la France.* Si, comme le grand Michel-Ange, il n'a pas été poète, il s'est fait connaître comme musicien, et la retraite charmante de la rue Fontgate à Marseille, sa patrie, où il mourut après une courte maladie, avait été souvent égayée de ses chants et de ses accompagnements.

Dès l'âge de quinze ans, chargé de la construction d'une galère, il en dirigea les travaux et en exécuta lui-même les sculptures. A dix-sept ans il partit pour l'Italie; arrivé à Rome, il y devint l'élève chéri de Pietro de Cortone; mais l'amour de la patrie le ramena bientôt à Marseille. La renommée l'y avait précédé.

C'est là qu'il inventa, sur la demande du duc de Brézé, amiral de France, ces poupes de navires colossales, ornées d'un double rang de galeries saillantes et de figures de ronde-bosse. Etant retourné à Rome, son goût pour l'architecture s'y développa, et dans cet art comme dans la sculpture et la peinture, il n'eut plus de maîtres à redouter.

Il demeura long-temps à Gênes, entouré des plus grandes marques de distinction. Les chefs-d'œuvre qu'il y exécuta frappèrent d'admiration le cavalier Bernin; il parla de lui à Colbert, qui le nomma *directeur de la décoration des vaisseaux.* Fixé à Toulon, il y éprouva des dégoûts qui lui firent solliciter sa retraite, et il revint dans sa ville natale, où de nouveaux chefs-d'œuvre de peinture et de sculpture accrurent sa renommée.

On montre avec orgueil à Marseille les deux tableaux du *Baptême de Clovis* et du *Baptême de Constantin*, qu'il peignit pour la cathédrale, et le bas-relief de la *Peste de Milan*, dernière production de son ciseau et supérieure, peut-être, à tout ce qu'il avait produit de plus beau dans sa jeunesse.

Tout le monde connaît les groupes de *Persée et Andromède* et de *Milon de Crotone*, placés à l'entrée du parc de Versailles. La caisse qui renfermait le groupe de *Milon*, arrivée de Marseille en 1683, fut ouverte en présence de Louis XIV et de la cour; à l'instant où le voile qui couvrait le groupe tomba, la reine Marie-Thérèse ne put retenir cette exclamation : *Ah! le pauvre homme,* tant Puget avait su donner la vie et le sentiment au marbre.

2 décembre 1552. — Mort de saint François-Xavier.

Disciple et compagnon d'Ignace de Loyola, l'illustre fondateur des Jésuites, François-Xavier, a mérité le glorieux surnom d'*Apôtre des Indes.*

Jean III, roi de Portugal, avait fait demander à Ignace quelques missionnaires pour aller porter la lumière de la foi dans ses possessions de l'Inde; Xavier se dévoua.

Parti de Lisbonne en avril 1541, il arriva à Goa en 1542. Bientôt, par ses soins et par la puissance de sa parole, les temples des idoles tombèrent et les Indiens se convertirent en foule; en quelques mois il en baptisa neuf mille dans le royaume de Travamor. Il parcourut les Molluques et le Japon; mais il n'y obtint pas d'abord le succès que méritait la sainte cause qu'il prêchait; il ignorait la langue japonaise, et son simple costume de pélerin n'inspirant aucune confiance, il imagina d'en prendre un magnifique, et, se faisant précéder par des présens, il reçut un accueil favorable de ces hommes tout matériels; en peu de temps il baptisa trois mille personnes à Amangnechi. Mais sa pieuse ambition convoitait la conversion des Chinois; rien ne put l'arrêter, ni les prières, ni les menaces, ni la peine de mort prononcée contre tout étranger qui mettrait le pied sur le sol de la Chine. Il allait commencer sa dangereuse entreprise, lorsqu'il fut attaqué d'une maladie à laquelle il succomba, après de longues souffrances, dans l'île de Samian, à vingt-cinq lieues de la terre, vis-à-vis Canton. Il n'était âgé que de quarante-six ans.

Ses restes, plongés dans la chaux vive, se conservèrent intacts, et les nombreux miracles, dûs à son intercession, motivèrent sa canonisation qui fut prononcée en 1622, sous le pontificat de Grégoire XV.

Mme DE FRÉMONT.

TOILETTE D'HIVER.

Pour le soir, mesdemoiselles, il y a de jolies robes simples et parées; ce sont les gros de Naples glacés roses ou écrus, les gros de Naples blancs et les foulards de laine. Les jupes se font simples, les corsages demi-décolletés et les manches longues; si vous choisissez le rose ou l'écru, mettez une pélerine en pointe faisant mantille et garnie d'une ruche découpée; avec le blanc également, ou encore une pélerine plate, toujours en mantille décolletée et bordée d'une dentelle de soie. Le foulard de laine est fort bien en nuances pâles, mais aucun n'est préférable au blanc, surtout si vous faites la jupe extrêmement ample et un corsage demi-montant à plis croisés en draperie. Il y a une fantaisie ravissante, douce, fraîche, et dont n'approchent en rien les plus jolies nuances prononcées : les *foulards de laine*, les *satins luxors*, et les étoffes de ce genre, ont toujours beaucoup de transparence; doublez-les entièrement d'une marceline *rose vif;* elle donne à l'ensemble une teinte vague, comme à la mousseline doublée, et sied à ravir. C'est, du reste, un moyen de rendre l'éclat à une étoffe de laine sur laquelle l'été aurait passé en la jaunissant. Selon les formes vous pourriez y joindre des passe-poils et des rubans. Les uns et les autres doivent être en gros de Naples ou satin rose pâle. Vous trouverez des jaconas très fins qui remplaceront la soie pour doublure et auront l'avantage de coûter moitié moins.

Avec un corsage décolleté drapé vous pouvez porter des mantilles détachées dont voici plusieurs modèles : une draperie droite, tendue à plis marqués d'une épaule à l'autre devant et derrière; au bas de cette draperie est fixée une dentelle de soie ou un tulle blonde qui retombe légèrement badiné; sur chaque épaule est posé un nœud court. Une autre forme est une même mantille montée sur un bouillon de tulle dans lequel passe un ruban; elle se met à volonté avec une robe décolletée ou une robe demi-montante; les deux bouts se réunissent sur la poitrine, plus ou moins haut, suivant le corsage, et sont cachés sous un nœud de ruban.

Vos coiffures n'annoncent rien de nouveau; celles d'entre vous qui sont obligées à de la toilette peuvent porter des *résilles* en *chenille* de couleur, qui se posent comme les bandelettes antiques, prenant le derrière de la tête, et venant fermer sur le sommet un peu en avant, avec une agrafe en camée.

Pour le matin, mesdemoiselles, portez des guêtres de *satin anglais*, lorsque le temps sera beau et que vous ferez toilette; cette étoffe a peu de brillant; elle est croisée comme le drap de soie, mais elle a plus de soutien et ne s'effile pas. Conservez les manchons et ne rejetez pas les boas, qui, abandonnés par la mode des femmes, vous restent tout-à-fait, à vous qui ne devez pas leur préférer les palatines. Les éventails de Chine sont ceux qui vous conviennent, en ivoire sculpté, ou montés en laque et peints sur papier satiné ou sur peau.

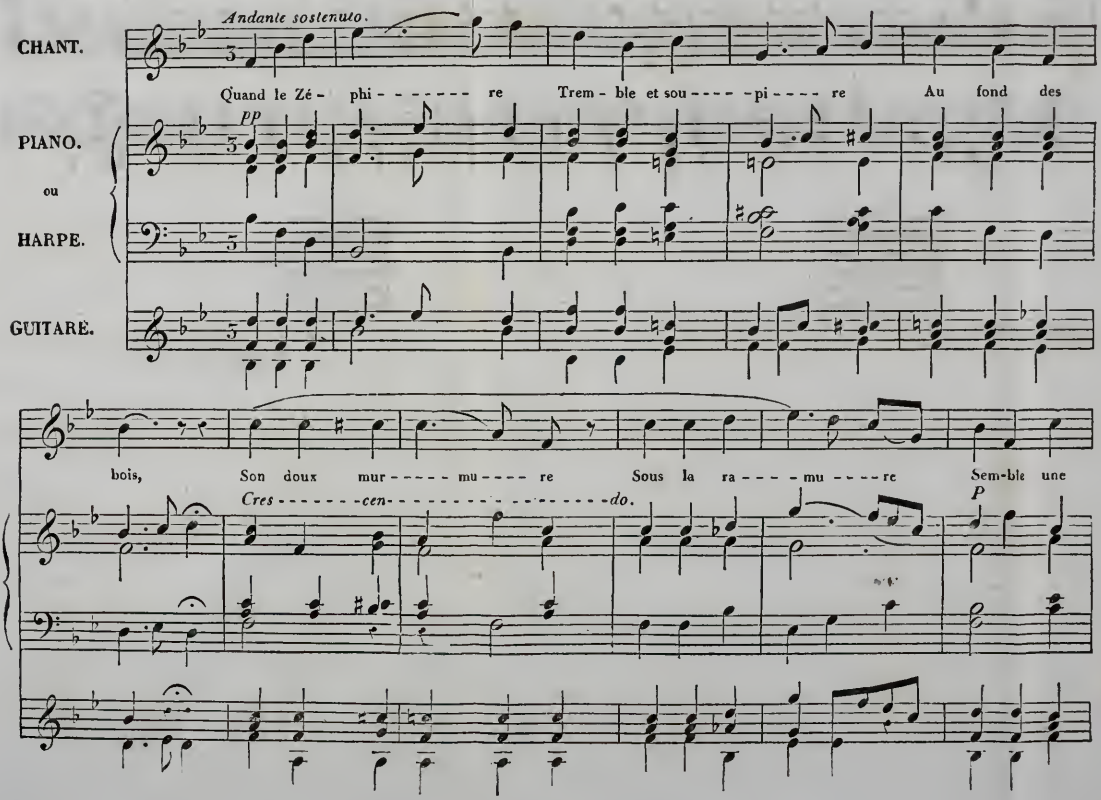
FIN DU TROISIÈME VOLUME.

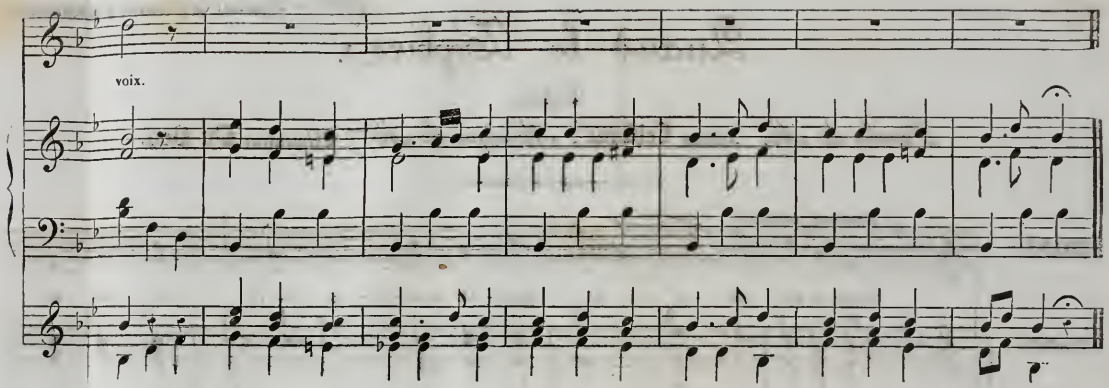
(1835.— Journal des Jeunes Personnes.)

Quand le Zéphire.

Prélude.

Paroles de M. Fabius **Leblanc**, *Musique de Mme* Clémentine **Du Bos.**





2.

Quand l'hirondelle
Ouvre son aile
Au point du jour,
Sa voix touchante
Soupire et chante
Un chant d'amour

3.

Quand la rosée
Brille posée
Au front des fleurs,
C'est que l'aurore,
Qui vient d'éclore,
Verse des pleurs.

(Journal des Jeunes Personnes.)

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TROISIÈME VOLUME.

Pages.

Antilles (le premier plant de café dans les), par M. Ernest Fouinet..... 117
Arasmane, conte oriental par Mlle Hutz... 183
Arlberg (l'enfant de l'), par Mme Elisabeth Celnart..... 312
Arts d'utilité et d'agrément..... 96, 226
A vous, poésie, par Mme Émile de Girardin. 267
Blonde économique, par Mme Élisabeth Celnart..... 96
Boom-upas (le), par Mme Émilie Marcel.. 291
Café (le premier plant de) dans les Antilles, par M. Ernest Fouinet..... 117
Chasse de l'ours et du castor, chez les Indiens de l'Amérique du nord, par M. E. de Saint-Estève..... 388
Compagnie (ma bonne), poésie, par M. le comte Jules de Rességuier..... 116
Conseil (un) chez les anciens Germains, par Mme la baronne de A. Carlowitz..... 212
Dessin (une leçon de), par M. Michel Raymond..... 16
Douleurs et souvenirs, poésie, par Mlle Elise Moreau..... 210
Éducation des femmes. — Lettre à Mme*** sur ses études, Par Mme Caroline Angebert..... 327
Élisa Mercœur, par Mme Dupin..... 59
Enfant (l') de l'Arlberg, par Mme Élisabeth Celnart..... 312
Énigme historique (explication de l'), proposée page 471 du tome 2, par Mme de Senilhes..... 51
Entremets sucrés (les), par Mme Élisabeth Celnart..... 226
Éponges (les) et les madrépores, par Mlle Ulliac Trémadeure..... 394
Femmes (éducation des), lettre à Mme *** sur ses études par Mme Caroline Angebert..... 327
Fête (la) et la malade, par M. le vicomte de Walsh..... 203
Fille des champs (la), par Mme Caroline d'Oleskewitch..... 69
Fille (une jeune), par M. X. Marmier... 122
Foi (la), poésie, par M. X. Marmier.... 182
Franciscains de Fremersberg (les), par M. le baron de Mortemart..... 190

Pages.

Gants de bal (les), par M. A. Duplessy... 218
Gateau des rois (le), chronique du Berri, par M. Emile Deschamps..... 1
Grand-père (le), par Mme Constance Aubert..... 382
Griselidis Baillie (lady), par M. Amédée Pichot..... 269
Haltes d'un voyageur. — 1re, 2e et 3e haltes, par M. le vicomte Alfred de Hussière..... 89, 154, 221.
Hermann et Thusnelda, par Mme la baronne A. de Carlowitz..... 371
Histoire. — Souvenirs des mois de janvier, février et mars, par Mme de Nellan. 30 65, 99
— Souvenirs des mois d'avril, mai, juin, juillet, août, septembre, octobre, novembre et décembre, par Mme de Frémont. 133, 166, 197, 232, 262, 296, 331, 364, 400
Histoire naturelle (quelques leçons d'); introduction, 257. — 1re, 2e, 3e et 4e leçons, par Mlle Ulliac Trémadeure. 285, 317, 354, 394
Hydres (les), par Mlle Ulliac Trémadeure. 285
Hypocrisies du langage, contre-sens et non-sens par M. Emile Deschamps..... 245
Indiennes (les), par Mme Élisabeth Celnart. 8
Laideur, par M. E. Alboize..... 192
Madrépores (les) et les éponges, par mademoiselle Ulliac Trémadeure..... 394
Maintenon (madame de), par M. Émile Deschamps..... 103
Mathilde (la tapisserie de la reine), par M. Th. Muret..... 179
Messe (une) dans la tempête, par M. Ernest Fouinet..... 277
Meubles, repas et fêtes au moyen-âge, par Mme la baronne A. de Carlowitz..... 46
Monthyon, poésie, par M. A. de Puibusque..... 333
Montpensier (mademoiselle de), par M. Th. Muret..... 80
Oiseau de paradis (L'), histoire naturelle, par M. Amédée Pichot..... 12
Orgueil et malheur, par M. Alissan de Chazet..... 248

Pages.

Orties de mer (les), histoire naturelle, par Mlle Ulliac Trémadeure..... 317
Paradis (l'oise aude), histoire naturelle, par M. Amédée Pichot..... 12
Paresseuse (la), poésie, par Mme Anna D***. 79
Parfums (les), par Mme Elisabeth Celnart. 147
Pauline Evrard, par Mme A. Dupin. 139, 171
Paysages (les), par M. le comte Horace de Viel-Castel..... 93
Plantes célèbres (les).—Introduction, par Mme la comtesse de Bradi..... 323
Poète (un), par M. le baron de Mortemart. 86
Polypes (les) a Polypiers, par Mlle Ulliac Trémadeure..... 354
Promenade dans les montagnes (une), par M. A. Duplessy..... 39
Quinze ans, poésie, par M. vicomte F. de la Bouillerie..... 146
Réné (M.), par M. Jules de Saint-Félix... 235
Rêve (un), par Mme la comtesse d'Hautpoul. 63
Romance de Nina (la), par Mme de Bawr. 109
Rosariste (la jeune), poésie, par M. Rosier. 38
Salon de 1835 (1re et 2e visite au), par M. le comte Horace de Viel-Castel..... 128, 160
Simple vie, poésie, par M. Justin Maurice. 7
Singe d'Adrien (le), par Mme la comtesse Dash..... 26
Soeurs (a deux jeunes), poésie, par M. A. S. Saint-Valry..... 369
Sœurs (les deux), poésie, par M. A. de Puibusque..... 244
Soirée a rome (une), par M. le vicomte A. de Hussière..... 221
Solitude, poésie, par M. Jules Lefèvre ... 178
Tapisserie de la reine Mathilde (la), par M. Th. Muret..... 179
Tempête (une messe dans la), par M. Ernest Fouinet..... 277
Toilette de printemps, d'été, d'automne et d'hiver. 32, 68, 102, 138, 169, 202, 234 266, 298, 332, 368, 402

Pages

Torquato Tasso, par Mme A. Dupin. 299, 336
Treize ans, par M. A. de Puibusque..... 22
Valouse (la), poésie par M. A. Duplessy.. 285
Veuve de quinze ans (la), par M. Léon Guérin..... 33
Violette (la), par Mme la comtesse de Bradi. 360

MUSIQUE.

Coulez, coulez, mes jours, romance, paroles de Mme Mélanie Valdor, musique de Mme Pauline Duchambge.
Walse, par Mlle Estelle de P***
Berthe la folle, romance, paroles de M. A. Duplessy, musique de Mme S***.
La veillée du nègre, romance, paroles de Mme Desbordes Valmore, musique de Mlle L. de Longeville.
L'avalanche, romance, paroles de M. Ch. Ellové, musique de M. Ed. Ellové.
Le lutin, romance, paroles de M. Théaulon, musique de Mme Clémentine du Bos.
Le jeu des graces, chansonnette, paroles de Mme Virginie L** T**, musique de Mlle L*** N***.
La jeune fille russe, romance, paroles de M. le prince Elim Mestcherski, musique de Mme Pauline Duchambge.
A une jeune fille, paroles de M. Nutly, musique de M. Choulet.
Elle et moi, musique de M. Meyerbeer, paroles de Rückert, traduites de l'allemand par M. Emile Deschamps.
Gentil oiseau, laisse-toi prendre, chansonnette, paroles de M. A. Duplessy, musique de Mme Clémentine du Bos.
Quand le zéphir, prélude, paroles de M. Fabius Leblanc, musique de Mme Clémentine du Bos.